

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIXIÈME ANNÉE

1889



GENÈVE

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1889

L'AMÉRIQUE

CHRONIQUE DE LA FRANCE

ET DE L'ÉTRANGER

Genève. — Imprimerie Charles Schnuchardt.

BULLETIN MENSUEL (7 janvier 1889¹).

Un correspondant du *Journal de Genève* a fourni à ce journal, sur les moyens employés pour obvier au désastre causé par le fléau des **sauterelles** et en prévenir le retour, des renseignements qui complètent ceux que nous avons donnés (IX^e année, p. 241 et 318); nous en extrayons ce qui suit : Dès le mois d'août, on voyait arriver journellement à **Sétif** des centaines de mulets et d'ânes chargés d'œufs de sauterelles qui étaient mesurés et payés séance tenante. Poussés par la nécessité, les Arabes, indolents et insoucians de leur nature, ont entrepris ce travail avec une telle activité que, sur certains points, les crédits ouverts étaient dépassés au bout de quelques jours, et que les autorités municipales étaient obligées de télégraphier à la préfecture pour avoir de nouveaux fonds. Aujourd'hui le premier crédit de 300,000 fr. affecté au ramassage des œufs se trouve près d'être dépassé. La somme dépensée correspond à quatre millions de litres d'œufs, ou plus exactement de coques ovigères, chacune de ces coques contenant de 30 à 34 œufs. Un litre de ces coques ovigères contenant, d'après les calculs qui ont été faits, 28,000 œufs, ce serait donc 112 milliards de criquets qui auraient été détruits, grâce au développement pris depuis quelques semaines par le ramassage des œufs. C'est là certainement un résultat appréciable ; mais que représentent ces chiffres sur l'ensemble d'une invasion comme celle de l'année dernière ? Sans doute, le travail de ramassage continuera à s'opérer pendant une grande partie de l'hiver, car il constitue pour la majorité de la population indigène le seul gagne-pain possible ; mais quand les résultats obtenus s'élèveraient, non pas à 112 milliards d'œufs, comme c'est le cas actuellement, mais à des quantités dix ou douze fois supérieures, il ne serait pas moins indispensable d'être prêt dès le printemps prochain à faire face à l'écllosion considérable qui attend non seulement la province de Constantine, mais une partie de celle d'Alger et les confins de la Tunisie. Le gouvernement général de l'Algérie a fait étudier par un naturaliste, M. Hünkel

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

d'Herculaïs, les moyens de destruction employés dans d'autres pays, sujets comme l'Algérie à des éclosions périodiques de sauterelles. Le sud de la Russie, l'Espagne, l'Amérique du sud et l'île de Chypre ont été à plusieurs reprises envahis par ces insectes. Le gouvernement s'est décidé à utiliser l'appareil employé en 1881 par les Anglais à Chypre pour lutter contre le fléau. Cet appareil, connu sous le nom d'appareil cypriote, consiste en longues bandes de toile tendues verticalement au moyen de piquets. Qu'il nous suffise de citer quelques chiffres. Les appareils employés dans l'île de Chypre présentaient un développement d'une centaine de kilomètres. Le personnel préposé annuellement au maniement de ces toiles s'élevait à deux mille hommes, et tout ce personnel était organisé militairement sous le commandement en chef de l'ingénieur de l'État. La lutte a duré six ans et elle a coûté 1,500,000 fr., mais depuis cette époque tout danger sérieux a disparu. Nous ne pouvons que souhaiter que les mesures que prendra le gouvernement de l'Algérie soient appliquées avec la même vigueur et couronnées du même succès que celles prises par les Anglais dans l'île de Chypre.

L'**exposition internationale** d'appareils et procédés pour la décortication de la **ramie** dont nous avons parlé (p. 117-122) s'est ouverte le 1^{er} octobre dans une des annexes du quai d'Orsay qui seront affectées à l'agriculture pendant l'Exposition de 1889. Les machines et les procédés devaient servir à décortiquer et à dégommer la ramie verte ou sèche. Sept procédés différents étaient en présence : cinq français, un belge et un américain. Le jury de l'Exposition a accordé, à titre d'encouragement, une somme de 1400 francs : 600 fr. pour une machine belge ; 400 fr. pour une machine française, et 400 fr. pour une machine américaine. Pour les essais sur ramie verte :

La décortiqueuse belge a fourni 5 kilog. de lanières en 17 minutes.

La décortiqueuse française a fourni 7 kilog. 500 gr. de lanières en 47 minutes.

La décortiqueuse américaine a fourni 7 kilog. de lanières en 18 minutes.

Sur ramie moitié verte :

La décortiqueuse belge a donné 11 kilog. en 29 minutes.

La décortiqueuse française a donné 15 kilog. en 1 h. 15 minutes.

Sur ramie sèche :

La décortiqueuse belge a donné 4 kilog. en 1 heure.

La décortiqueuse française a donné 3 kilog. 200 gr. en 1 heure.

La décortiqueuse américaine ne fonctionne qu'avec la ramie verte.

A l'occasion de cette exposition, le journal *l'Exportation française*

donne sur la culture de la ramie et sur son exploitation des renseignements qui compléteront ceux que nous avons publiés précédemment. Cette plante poussant indéfiniment et toujours, on ne doit pas l'exploiter par coupes; mais on doit couper successivement chaque brin à mesure qu'il a atteint sa croissance normale. Cette opération n^e coûte pas aussi cher qu'on pourrait le croire au premier abord. Cette récolte, brin par brin, peut se faire par les femmes et les enfants des ouvriers employés à l'exploitation. Ils couperont les plus grosses tiges, surtout celles dont le pied commence à brunir. S'ils en coupent dont le pied soit encore vert, peu importe, la filasse n'en sera que meilleure. De cette façon, ils en couperont aisément un pied par seconde, soit 36,000 dans une journée de 10 heures. En réduisant cela à 5,000 pieds ou plutôt tiges, dans la pratique, ces 5,000 brins donnent 10,000 grammes. Si on paye ces coupeurs ou coupeuses 0 fr. 50 par jour, cela grèvera chaque kilog. de filasse sèche de 0 fr. 05 de frais de coupe. Or il est évident que, par ce mode d'exploitation, on aura une filasse aussi régulière que possible, comme longueur et comme qualité, de sorte qu'on regagnera facilement, sur le prix de vente de ce produit, la différence qu'il y aura entre le prix de la coupe par hectare et le prix de la coupe par brin.

En travaillant à la ligne du chemin de fer de Constantine à **Aïn-Beïda**, des Arabes ont découvert une **nécropole** dont l'origine n'a pas encore pu être déterminée. D'après un correspondant de l'*Indépendant de Constantine*, ce cimetière est situé sur un des nombreux mamelons qui vont s'inclinant jusqu'à l'immense plaine des Haractas. Aucune trace visible ne rappelait la mémoire de générations ensevelies en cet endroit: pas un pan de mur, pas une pierre indicatrice, ni stèle, ni cippe, ni autel, ni fût de colonne, rien de ces mille détails qui caractérisent les grandes hypogées romaines. Jusqu'à ce jour il n'y a eu qu'une seule inscription trouvée sous terre, sur une dalle terminée en hémicycle, qu'une épouse a consacrée à son mari : *Saturniums uxor fecit*, et une statuette à moitié sculptée sur une pierre brute. Si la défense de César de faire trop d'ornements sur les sépultures a passé par là, elle a été sévèrement suivie. On y voit la sépulture: mais aucun signe extérieur pour perpétuer la mémoire des défunts, pour dire aux générations futures ce qu'ils ont été ou ce qu'ils ont fait. Il ne pousse sur ce mamelon que quelques touffes de thym amaigri. Les tombes sont disposées sur de longues files allant du nord-ouest au nord-est de façon que les pieds sont généralement tournés vers l'Orient. Recreusées, elles apparaissent simples, doubles et même triples. Dans un grand nombre de

foilles on trouve des sarcophages recouverts de dalles brutes ; dans d'autres ce sont des cryptes fermées avec des dalles en tuf ou en calcaire sans aucun ornement, dans toutes on trouve un objet funéraire : la lampe à la tête ; aux pieds, des olla, des urnes, des plats divers. Partant de cette croyance que les mânes conservaient les mêmes goûts que les individus avaient eu sur la terre, on leur donnait pour compagnie dans la sépulture les objets qu'ils avaient le plus aimés : on y disposait du pain, du vin, divers aliments avec des ustensiles de table et des parfums. On peut voir, dans les cercueils de pierre ou dans les cryptes, les cadavres bien conservés : la tête (ou les têtes car on trouve souvent plusieurs cadavres dans le même cercueil), repose sur un coussinet fait avec de la poussière de tuf ; près de la tête on trouve souvent des pièces de monnaie et presque toujours le luminaire en terre cuite qui avait commencé à veiller le mort au moment où il quittait la vie et que l'on ensevelissait tout allumé avec les restes sacrés. Autour du cadavre, généralement aux pieds, quelquefois sur les côtés, des plats ronds de grandeurs diverses, des bols avec un petit col soutenu par deux anses, un corps plein et un pied ; des aiguières, des coupes en verre ; de petits plateaux en terre ou en verre pour les parfums ; des objets de toilette : épingles à cheveux forme chrysanthème, pendants d'oreilles, bracelets encore passés dans les os des bras, des médaillons, des colliers en perles ; une lampe porte cette inscription : *Ec qf irsem*. Comme sujets, elles nous donnent : des lions, des hippopotames, des génies, des couronnes, divers animaux fantastiques. Parmi les bronzes, on remarque : des Alexandres, des Gordiens, des Constantins, des Julia Marsa et autres. Des fouilles bien conduites, régulières, non abandonnées à la pioche arabe, pourraient amener une riche collection de poteries et d'objets précieux pour notre histoire. Il est probable que cette nécropole, qui mesure, pour ce que nous en voyons maintenant, plus de dix hectares, se raccorde avec celle d'Aïn-Beïda même : tout à côté, se trouve l'emplacement d'un grand centre romain, aujourd'hui complètement désert et ruiné, et c'est sa population sans doute qui, comme nous, a passé sur ce sol, qui l'a jadis peuplé et qui s'y repose. On fait beaucoup de suppositions sur ce cimetière. Les uns le disent récent et le donnent aux Turcs ; d'autres pencheraient à croire que l'oubli des formes ordinaires des sépultures romaines dénote un lieu réservé aux pauvres ou aux esclaves. J'aime mieux penser que cette nécropole date de la première époque du christianisme, alors que les chrétiens peu favorisés avaient le droit de se faire enterrer, mais n'avaient pas celui de produire publiquement les

signes de leur religion ; or, ne voulant pas employer les formules païennes, ils enterraient tout simplement les corps sans ornements extérieurs.

Le *Moniteur de l'Algérie* cite les faits suivants comme preuve des progrès qu'a faits la **Tunisie** depuis que la France y exerce le protectorat. Auparavant les terrains valaient à peine dix francs l'hectare ; ils se paient actuellement de 100 à 200 francs. La nuit, la ville était plongée dans l'obscurité ; elle est éclairée au gaz. Les travaux publics n'existaient pas ; on y consacre aujourd'hui plusieurs millions. Les impôts ne rentraient pas, les caisses du bey étaient toujours à sec et la rente oscillait entre 200 et 300 fr. ; les impôts rentrent, il y a de gros excédents disponibles et la rente est à plus de 500 fr. au-dessus du pair que ne peut atteindre la rente italienne. L'ordre a été rétabli dans toutes les administrations et leur fonctionnement s'améliore sans cesse. Les innovations introduites pour perfectionner les méthodes de culture, favoriser les échanges, ne se comptent plus, et les progrès au point de vue agricole n'ont pas été moins rapides que les autres. C'est par milliers d'hectares que se comptent les plantations créées par des Français, et par millions les dépenses faites. Quelques taxes ont été abolies et tout dernièrement encore les droits de sortie sur les laines supprimés, abolition qui doit être considérée comme le commencement de la disparition graduelle des impôts de sortie si préjudiciables aux échanges de la Régence. Tunis a été relié à l'Algérie par un chemin de fer, et deux autres embranchements ont été construits ; les études d'autres lignes vivement réclamées sont prêtes ; le tramway de Sousse à Kairouan va être exploité régulièrement et à la vapeur. De nombreux travaux de construction de routes ont été mis en adjudication ; quelques-uns sont achevés. Enfin, les travaux publics ont commencé l'amélioration d'un grand nombre de pistes, et avant la fin de l'année 1888, plus de 600 kilomètres de ces pistes auront été mis en état de viabilité et rendus praticables en tout temps. Le port de Tunis est commencé ; la passe de Bizerte a été améliorée, facilitant l'accès du canal aux bâtiments de faible tonnage ; des appontements, des brise-lames ont été établis à Sousse, à Sfax, à Méhdia. Les côtes ont été balisées et pourvues de feux et de phares qui assurent la sécurité de la navigation. Plusieurs villes, notamment Kairouan, Porto Farina, Béja, Bizerte, Tebour Souk, le Kef, etc., ont été alimentées d'eau potable par des travaux spéciaux. Des abattoirs, des marchés ont été construits à Tunis, Béja, Nebeul, etc. ; des puits artésiens sont creusés. De nombreuses voies forestières ont été ouvertes dans la Kroumirie ; les dunes de sable qui menaçaient l'oasis de Gabès ont

été fixées ; les oasis de Nefta et de Tozeur vont être également protégées. L'enseignement public a pris un grand développement, et 7,300 élèves reçoivent maintenant l'instruction à divers degrés dans les établissements de la Régence. Le service des postes et télégraphes a été progressivement étendu à tous les principaux centres et les communications directes à grande vitesse avec la France vont être triplées.

A ces détails nous ajouterons, d'après le journal la *Tunisie*, que la **viticulture** y prospère au delà de toutes les prévisions. Cette année-ci nombre de propriétaires se sont trouvés à court de matériel. La manutention s'est opérée dans les meilleures conditions de température, elle a généralement bien réussi. Les vins sont colorés, ils ont de 10° à 12° d'alcool, le goût en est agréable. En somme c'est un grand succès. Les résultats obtenus prouvent que la vigne se plaît dans le sol tunisien, qu'elle y pousse avec force, qu'elle y donne rapidement de belles récoltes et qu'elle n'a pas, pour le moment du moins, à redouter le mal qui a ruiné le vignoble français.

Le siège de **Souakim** par les mahdistes indique chez ceux-ci un progrès dans la manière de faire la guerre que n'avaient point encore révélé leurs opérations à Khartoum et au Soudan. L'échec qu'ils ont éprouvé dans leur tentative de s'approcher le plus près possible de cette place pour s'en emparer ne signifie pas que les Égyptiens et les Anglais doivent en demeurer les tranquilles possesseurs. L'ennemi auquel ceux-ci ont affaire a prouvé qu'il est aussi rusé qu'audacieux, et peu s'en est fallu que les Anglais n'admissent la capture du dernier lieutenant de Gordon dans l'Égypte équatoriale et du courageux explorateur envoyé pour lui porter secours. Nous avons tremblé, nous l'avouons, à la pensée que le dernier boulevard maintenu par **Émin-pacha**, contre les Arabes partisans de la chasse à l'homme, avait fini par tomber entre leurs mains, et que les populations délivrées par lui allaient redevenir la proie des successeurs des négriers domptés par Gessi-pacha. Nous nous demandions même jusqu'où s'étendrait l'audace que ce succès ne manquerait pas d'inspirer aux mahdistes, si Souakim ne serait pas le prix de la libération du défenseur de Wadelai, et si les lignes de Wadi-Halfa tiendraient longtemps contre un ennemi exalté par son triomphe. La ruse d'Osman-Digma paraissait bien ourdie. Comment douter de la capture de Stanley, alors qu'il envoyait à Grenfell la copie du texte de la lettre dont ce dernier avait lui-même rédigé la minute pour que le khédive l'envoyât à Émin-pacha par le chef de l'expédition de secours ? Qui eût pu supposer qu'il existât soit à Souakim, soit au Caire, des

copies de cette lettre, et qu'une de celles-ci eût été livrée à l'ennemi et portée à Khartoum, pour en revenir à Osman-Digma, afin de permettre à ce lieutenant du mahdi de chercher à obtenir la reddition de Souakim en échange de la libération des soi-disant captifs blancs ? L'année 1888 paraissait devoir se terminer de la manière la plus triste pour les amis de l'Afrique. Grâce à Dieu, leurs appréhensions ont été dissipées; et, sans comprendre encore la situation dans laquelle se trouve la province équatoriale, les dépêches arrivées, presque en même temps, à la côte orientale, à Zanzibar, et à la côte occidentale, à San-Thomé, nous permettent d'espérer que, de même que la copie de la lettre du khédive à Émin-pacha n'était qu'une ruse de guerre, de même l'autre lettre apportée, soi-disant de Lado, n'a existé que dans l'imagination du mahdi ou dans celle d'Osman-Digma.

Tandis que dans la Chambre des Communes, le 21 décembre, le gouvernement était interpellé sur les affaires de Souakim, M. Goschen a donné lecture d'une dépêche de Zanzibar communiquée au ministère anglais par l'*Eastern Telegraph Company*, et ainsi conçue :

Zanzibar, 21 décembre.

« Viens de recevoir confirmation que **Stanley** arrive avec **Émin** sur l'Arououimi. La nouvelle est authentique. Les détails suivent. »

Quelques moments auparavant, l'*Agence Reuter* avait également reçu de son correspondant à Zanzibar la dépêche suivante qu'elle s'empresse de transmettre au gouvernement anglais :

Zanzibar, 21 décembre.

« Des lettres datées des Stanley-Falls, 21 août 1888, ont été apportées à Zanzibar ce matin par des porteurs de Tipo-Tipo. Ces lettres constatent que la veille, 20 août, on avait reçu aux Stanley-Falls une lettre de Stanley annonçant qu'il se trouvait à Bonalya, sur l'Arououimi. Il avait quitté Émin-pacha 82 jours auparavant, en parfaite santé, avec quantité de vivres. Il était revenu sur ses pas, pour chercher son arrière-garde et les chargements de marchandises et de munitions dont celle-ci était nantie. Il était arrivé à Bonalya le 17 août et comptait repartir dix jours plus tard, vraisemblablement pour rejoindre Émin-pacha. Tous les blancs faisant partie de l'expédition Stanley étaient en bonne santé. Rien ne leur manquait. »

Enfin un télégramme de San-Thomé, adressé au souverain de l'État du Congo, à Bruxelles, a confirmé la nouvelle de la présence de Stanley en août sur l'Arououimi.

Les journaux anglais ont publié une lettre de sir Francis de Winton, ancien gouverneur du Congo, qui explique comme suit les divergences des dépêches venues par Zanzibar et par le Congo.

« Je pense, » dit-il, « que la nouvelle de la présence simultanée des deux voyageurs sur l'Arououimi ne mérite pas créance, qu'Émin n'a pas accompagné Stanley et que, dans l'information venue de la côte orientale, le mot *avec* (*with*) a été simplement par erreur mis à la place du mot d'auprès (*from*); la vraie teneur de cette nouvelle serait donc : « Stanley est arrivé, venant d'auprès d'Émin. » Quant à la situation dans laquelle Stanley se trouve à l'heure qu'il est, voici quelques indications qui peuvent contribuer à l'éclaircir. Bonalya, d'où sont datées les lettres de Stanley à Tipo-Tipo, paraît être à distance égale des Stanley-Falls et de Yambouya, où se trouvait la base d'opérations de Stanley au début de l'expédition. J'ai reçu une communication de M. Rose Troup, qui, comme on sait, a pris part à l'expédition du major Barttelot. M. Troup constate qu'il ne connaît pas la position de Bonalya. Cette localité doit se trouver à 240 kilom. à peu près en avant [en amont] sur l'Arououimi. Les communications de Stanley ont dû arriver à Tipo-Tipo vers le 27 août. Le 28, Tipo-Tipo a envoyé six hommes qui avaient l'ordre de se rendre avec la plus grande hâte possible à Zanzibar pour y porter la nouvelle que l'expédition était en sécurité. Aux Stanley-Falls, l'État libre du Congo a installé une station commandée par le capitaine Haneuse et deux autres officiers belges, dont le lieutenant Bart, qui était agent politique et secrétaire de Tipo-Tipo. M. Bart était sur le point de descendre le cours du Congo quand la nouvelle de Stanley arriva, et c'est lui qui l'a apportée à la côte occidentale. Voici donc ce qui peut paraître bien établi. Les informations reçues simultanément de la côte occidentale et de la côte orientale d'Afrique, ont eu leur point de départ au même lieu, aux Stanley-Falls, et elles ont été expédiées vers l'est et vers l'ouest, sous la surveillance d'officiers belges. Leur exactitude peut donc paraître hors de doute. »

Quant à la direction que Stanley aura prise depuis Yambouya, il est inutile de faire des hypothèses qu'une lettre prochaine de lui pourrait renverser. Elle nous dira s'il est reparti pour Wadelai, ou s'il revient par le Congo, ou encore si, revenant par l'est, il ira toucher à Msalala, au sud du lac Victoria, où, sur sa demande, le Comité de secours avait organisé un dépôt de marchandises et de munitions pour l'expédition ¹.

¹ A la dernière heure, le *Times* nous apporte une dépêche de Zanzibar du 22 décembre renfermant, sur Stanley et Émin-pacha, les détails suivants : Un des

Le *Bosphore égyptien* extrait ce qui suit d'une lettre qu'il a reçue d'Aden : Le comte **Antonelli** se dispose à quitter la côte, pour se diriger vers le **Choa**. Malgré de nombreuses difficultés, il a réussi à former une immense caravane qui n'est pas inférieure, m'assure-t-on, à

messagers envoyés il y a deux mois à l'intérieur, dans l'espoir d'y rencontrer Stanley ou Émin-pacha, ou d'obtenir de leurs nouvelles par l'une des caravanes venant à la côte de la région des grands lacs, a fait parvenir une missive à Zanzibar. Il annonce qu'à Kimana, localité située sur le chemin direct conduisant de l'intérieur à la côte, il a rencontré des commerçants ayant l'habitude de parcourir les districts situés à l'ouest de l'Albert-Nyanza. C'étaient des Arabes qui venaient de Wadelaï et avaient quitté Mahagi, sur la rive nord-ouest de l'Albert-Nyanza, à la fin d'avril dernier. Ils ont affirmé que la rencontre de Stanley et d'Émin-pacha avait eu lieu à Wadelaï vers le 20 janvier. A son arrivée à Wadelaï, Stanley avait avec lui 330 hommes et des provisions en abondance. Lui-même et ses gens étaient extrêmement épuisés et avaient souffert de grandes privations. Émin-pacha était, en somme, dans une bonne situation, bien que quelques-uns de ses officiers égyptiens murmurassent et qu'un certain nombre de ses soldats eussent déserté. Les rois de l'Ou-Ganda et de l'Ou-Nyoro lui étaient encore hostiles. Une quinzaine après l'arrivée de Stanley, Émin-pacha avait reçu, par la voie de Lado, un message du mahdi, dans lequel le khalifa, en termes pompeux, annonçait son intention de soumettre à son autorité tout le pays jusqu'aux grands lacs. Le mahdi promettait à Émin-pacha la vie sauve et un bon traitement s'il consentait à livrer, entre les mains d'un lieutenant que le khalifa enverrait prochainement à la tête de troupes fidèles, la ville de Wadelaï et le territoire qu'il occupait. Émin et Stanley n'avaient pas obéi à cette sommation du mahdi, et lui avaient renvoyé son messager avec ordre de lui dire qu'Émin-pacha avait été chargé du soin de Wadelaï et de la province équatoriale, et que, avant d'évacuer ces territoires, il devait attendre que le mahdi eût fait la preuve de la légitimité de ses revendications. De concert avec Émin-pacha, Stanley s'était appliqué à rétablir l'ordre parmi les troupes et à distribuer des vivres et des munitions. Émin-pacha avait déclaré qu'il ne désirait pas quitter Wadelaï, et qu'en outre la route de la côte orientale était très dangereuse, à cause de l'hostilité de M'Wanga. Vers le milieu d'avril, on avait appris à Wadelaï que des forces mahdistes considérables s'avançaient contre la région des grands lacs et Wadelaï. Émin-pacha avait donné l'ordre à ses postes avancés de Dufilé et à ceux situés entre Dufilé et Lado de se replier sur Wadelaï, et Stanley avait envoyé des messagers aux rois de l'Ou-Ganda et de l'Ou-Nyoro. Vers la fin d'avril, quand les commerçants avaient quitté Wadelaï, Stanley était très inquiet de ne pas recevoir de nouvelles de son arrière-garde de l'Arououimi, et il se préparait à envoyer un fort détachement à sa recherche le long de la route qu'il avait lui-même suivie. Il pressait vivement Émin-pacha de gagner la côte et de laisser Wadelaï à sa garde ; il avait déjà expédié plusieurs courriers pour l'Europe, annon-

2000 chameaux. Les bagages sont considérables et comprennent de riches cadeaux pour le roi Ménélik. Ce dernier conserve une attitude réservée, mais soumise envers le négous. Les chefs influents affirment que Ménélik ne cédera aux sollicitations dont il est l'objet, pour lever l'étendard de la révolte, que s'il est certain d'être puissamment aidé *manu militari* ; seul contre le négous, il redouterait, et avec raison, d'être défait. D'autre part, le *Popolo romano* a reçu de Massaouah la dépêche suivante : Des nouvelles de l'intérieur annoncent, comme chose positive, que Tekla-Aimanot, roi du **Godgiam**, a été battu par les troupes du négous et de Ras-Aloula ; le pays a été saccagé par ces troupes qui n'ont respecté que les églises et les monastères. Le roi se serait réfugié sur les montagnes avec ses fidèles. Ménélik reste tranquillement à Ankober.

Dans sa séance annuelle, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a attribué les intérêts de la fondation Garnier à trois **missionnaires** résidant dans l'**Afrique centrale** : le P. Livinhac, vicaire apostolique du lac Nyanza, le P. Coulbois, pro-vicaire apostolique de la mission du haut Congo sur la rive ouest du Tanganyika, et le P. Hauteœur, supérieur de la mission de l'Ounyanymbé, à Tabora. Il leur est recommandé en général de s'occuper de toutes les questions de géographie, d'ethnographie, de linguistique qui intéressent la science, et de rechercher s'il n'existerait pas dans ces contrées des voies accessibles aux Européens.

Le *Reichs Anzeiger* de Berlin a proclamé le **blocus** des côtes orientales d'Afrique, au nom du sultan de Zanzibar, sous la signature de l'amiral allemand Deinhard et de l'amiral anglais Freemantle. Il s'étend sans interruption à toute la ligne des côtes du sultanat, aux fles de Mafia, de Lamou, ainsi qu'à toutes les petites fles voisines de la côte et situées entre le 2°, 10' et le 10°, 28' lat. sud. Il est stipulé expressément dans la proclamation que le blocus qui a commencé le 2 décembre, n'est destiné qu'à prohiber l'importation des armes et l'exportation des esclaves. Le Portugal a joint sa coopération à l'action de l'Allemagne et de l'Angleterre ; l'Italie l'appuie également, et la France, tout en reconnaissant le droit de visite aux vaisseaux allemands et anglais sur la côte orientale d'Afrique, surveille cette côte, afin d'empêcher que

gant son arrivée sain et sauf et donnant des détails sur son voyage. Un des messagers choisis par l'explorateur était l'un des courriers envoyés à Wadelaï par les consuls étrangers de Zanzibar pour annoncer à Émin-pacha le départ de l'expédition de secours, et qui était resté depuis lors à Wadelaï. Cet homme avait été envoyé à la côte orientale, tandis qu'un autre avait pris la direction de l'Arououimi.

son pavillon ne serve au trafic des esclaves. En somme il y a actuellement dans les eaux de Zanzibar 8 navires de guerre anglais, 7 allemands, 9 portugais, 1 italien, et 2 français. En outre le ministre des affaires étrangères de l'empire austro-hongrois a invité le Lloyd à prendre des mesures sévères pour empêcher que des esclaves ne soient transportés par des bâtiments appartenant à des sujets de l'empire et que des armes ne soient expédiées dans les eaux de l'Afrique orientale. Depuis la déclaration du blocus, les croiseurs ont saisi plusieurs barques arabes chargées d'esclaves qu'ils ont délivrés.

Il ressort du *Livre Blanc* qui a été distribué au Reichstag, que c'est depuis le commencement du règne encore très court du sultan actuel de Zanzibar que les **éléments arabes à la côte orientale** se sont soustraits à la domination de ce souverain. Sous leur influence un chef puissant, Bouchiri, a fomenté le mouvement d'insurrection dans l'intention de créer un État indépendant du sultan. Il a fait massacrer odieusement les porteurs indigènes de l'Ou-Nyamouézi qui refusaient de se joindre à la rebellion. C'est lui qui a attaqué Bagamoyo occupé par les Allemands, et qui a amené le bombardement de ce port.

A mesure que les événements se dessinent, l'on comprend mieux que le blocus n'est qu'un des **moyens de diminuer la traite**. Pour la faire disparaître, il faudra fermer les débouchés en obtenant la suppression de l'esclavage dans les pays musulmans, en Égypte, en Arabie, en Turquie, en Perse, dans tous les marchés dont la demande insatiable crée l'offre permanente des chasseurs d'esclaves du continent noir. Il faudra également tarir la source à laquelle ils se pourvoient, en établissant l'ordre et la paix dans l'intérieur de l'Afrique, le champ où se recrutent par la guerre, le massacre et le pillage les denrées humaines des trafiquants arabes. Sous ce rapport, les États signataires de l'Acte général de la Conférence africaine de Berlin, de 1885, ont une belle œuvre à entreprendre. Mais ils ne pourront faire que ce que peuvent faire des gouvernements ; il restera encore un vaste champ ouvert à l'activité privée, et à cet égard nous sommes heureux de voir se multiplier les **sociétés anti-esclavagistes**. Sous l'impulsion donnée par Mgr Lavigerie, il s'en est créé en France, en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Autriche, en Espagne, en Portugal. Nul doute que les États civilisés des deux mondes qui n'ont pas encore les leurs n'en voient apparaître aussi. Une émulation salutaire s'établira entre elles toutes. Déjà celle de Belgique s'est donné un organe : le *Mouvement anti-esclavagiste*, dont nous venons de recevoir le premier numéro, et qui servira

en même temps à toutes les Sociétés déjà constituées qui voudront lui fournir des renseignements sur leur activité particulière.

Le nouveau **sultan de Zanzibar** paraît beaucoup moins gagné à l'influence de la civilisation européenne que son prédécesseur. D'après une dépêche du *Times* du 18 décembre, il aurait déclaré que désormais il n'agirait que d'après les principes de la loi mahométane. Quoique depuis vingt-cinq ans il n'y eût pas eu d'exécutions capitales à Zanzibar, il a conféré à tous les gouverneurs du sultanat le pouvoir d'en ordonner sans appel. Lui-même a subitement ordonné l'exécution publique de quatre indigènes détenus en prison comme prévenus de meurtre, mais qui n'avaient pas encore été jugés. L'exécution eut lieu en pleine rue avec une cruauté horrible ; les cadavres des suppliciés restèrent exposés jusqu'au soir. Le même spectacle devait se renouveler pendant sept jours, le sultan ayant ordonné l'exécution de vingt-quatre hommes et d'une femme condamnés à l'emprisonnement à vie sous le règne actuel. Toutefois, à la suite des représentations du consul général anglais, le sultan a rapporté son décret et a déclaré en même temps qu'il prendrait des dispositions pour que dorénavant les exécutions des condamnés aient lieu d'après une procédure nouvelle qui ne froisserait pas la décence publique.

La *Revue des questions scientifiques* donne, d'après une lettre du P. Vyncke, des missions d'Alger, écrite de Kibanga sur le **Tanganyika**, quelques détails intéressants sur les **connaissances astronomiques des nègres** de la rive occidentale du lac. Quoique le soleil passe deux fois par an verticalement au-dessus de leur tête, ils ne se préoccupent pas de sa marche et n'ont aucune idée de l'année solaire ; en revanche la lune joue un assez grand rôle dans leur vie. Ils célèbrent son renouvellement en battant le tambour, tirant des coups de fusil et jetant des cris de joie. Dans la plupart des tribus africaines, la nouvelle lune est fêtée par des danses générales ; pour connaître l'âge de la lune, on garde une botte de 20 ou 30 petits bâtonnets et on en enlève un chaque jour. Pour déterminer les saisons et connaître l'époque des travaux agricoles, de la pêche, etc., on consulte les étoiles ; ainsi le lever des Pléiades indique l'époque des semailles que l'on célèbre par des danses et des fêtes en l'honneur des défunts. Cette constellation s'appelle *kili*, c'est-à-dire semailles. La voie lactée s'appelle *Louvouma ne nzamo ne bouzoho*, limite de la sécheresse et de la pluie. Ce n'est pas sans raison, car lorsqu'elle se montre à l'orient, au moment du coucher du soleil, la saison des pluies commence. Le lever de la ceinture d'Orion, *Lousivé*, indique l'époque de la pêche du *nonzi*. Une autre étoile, nommée *kila zenpha* :

pilon de manioc, est pour les femmes, lorsqu'elle est au zénith, un signal indiquant qu'elles doivent commencer à piler le manioc pour le repas du soir. Aldébaran, porte le nom de Brillant du Nord; Sirius, celui de Brillant du Sud. Le Centaure, avec la Croix du Sud et le Navire, qui comprend la belle étoile Canopus, sont nommés par les nègres *Maziva* et *Mironzo*, c'est-à-dire sentiers et dizaines, parce qu'ils sont composés d'un grand nombre d'étoiles.

Le *Missionary Record* de l'Église presbytérienne unie d'Écosse rapporte que l'**Église réformée hollandaise du sud de l'Afrique** va entreprendre une œuvre missionnaire en dehors de l'Afrique australe, dans la région du lac Nyassa. Le Rev. Murray, de Graaff-Reinet, a été choisi pour la commencer; il s'est rendu à Quilimane pour aller de là au Nyassa. Il s'établira d'abord auprès de la mission de Livingstonia, à l'œuvre de laquelle il travaillera un certain temps. Plus tard, si la chose paraît désirable, l'Église réformée hollandaise fondera une mission distincte, ou bien elle continuera à travailler conjointement avec la mission écossaise. Le Rev. Murray a fait ses études à Stellenbosch, après quoi il a passé quelque temps en Europe pour acquérir les connaissances médicales qui pourront lui être utiles dans l'œuvre missionnaire à entreprendre. Celle-ci sera soutenue exclusivement par un certain nombre d'ecclésiastiques de l'Église réformée hollandaise qui y consacrent une partie de leur traitement.

La Compagnie concessionnaire du **nouveau service postal du Portugal avec les colonies africaines** de cet État doit inaugurer son service au mois de juin prochain sous le nom de *Malle royale portugaise*. Elle a fait construire dans les chantiers de Greenoch ses navires, dans des conditions qui lui permettront de fournir un service de premier ordre. Les steamers devront desservir la ligne de Lisbonne à Lorenzo-Marquez, en touchant au sud de l'Afrique et aux principaux ports de l'Afrique occidentale. Grâce à ce service, le Congo se trouvera à moins de quinze jours de voyage de l'Europe.

Le dernier numéro du *Bulletin officiel* de l'**État indépendant du Congo** renferme le **règlement sur le traitement des noirs** engagés au service de l'État. Celui-ci ne les admet que si leur engagement a été consenti par eux volontairement, à un salaire arrêté d'avance, et en pleine connaissance des obligations qu'ils contractent. Pendant le temps qu'ils passent au service de l'État, ils reçoivent gratuitement les soins médicaux, des vêtements décents et une nourriture saine et suffisante, qui leur est distribuée en nature, ou dont ils reçoivent la contre-

valeur en argent ou en marchandises d'échange. Ils sont payés soit en numéraire, soit en marchandises d'échange, aux époques stipulées dans leur acte d'engagement. Des théories leur sont faites périodiquement sur leurs droits et leurs devoirs et sur les décrets, ordonnances et règlements qui les concernent. L'autorité des fonctionnaires de l'État doit s'exercer à la fois avec la fermeté nécessaire au maintien de la discipline et de l'ordre, et avec un bienveillant intérêt. Ils sont responsables de la sécurité des hommes confiés à leurs soins; ils doivent veiller à l'observation des principes de l'hygiène en réglant les travaux et les exercices avec mesure; ils doivent s'attacher à étudier la langue et l'esprit des mœurs des hommes sous leurs ordres; ils doivent s'efforcer d'élever le niveau moral et intellectuel de leurs employés noirs tout en évitant de froisser leurs sentiments et leurs préjugés; enfin ils doivent chercher à stimuler leur zèle en appliquant sagement les peines et les récompenses. Bon exemple donné à tous les gouvernements qui ont placé sous leur protectorat telles ou telles parties du continent noir!

Une **nouvelle Société pour le commerce du Haut-Congo** s'est constituée à Bruxelles, pour faire toutes opérations commerciales, industrielles, minières ou autres, spécialement dans le territoire de l'État indépendant du Congo. Elle reprend la suite des opérations de la *Sanford Exploring Expedition* qui lui cède ses établissements à Matadi, Manyanga sud, Kinchassa, Équateur et Bangala sur le Congo, et Louébo dans le bassin du Kassaï, ainsi que tout son matériel d'exploitation. Pour le service de ses stations, de ses transports et de ses ravitaillements, elle possède une flottille de cinq steamers : le *Roi des Belges*, la *Florida*, le *New-York*, le *Général Sanford* et le *Baron Weber*. Les trois premiers bateaux sont déjà en activité sur le fleuve moyen; les deux derniers sont en route de Matadi vers le Stanley-Pool. La flottille sera renforcée par d'autres embarcations à vapeur et par des baleinières en acier, au fur et à mesure des besoins. Les produits qui seront l'objet de la première exploitation sont l'ivoire et le caoutchouc, puis viendront successivement les gommés, les bois de teinture, le tabac, les épices, etc.

Le **rapport du consul général suisse à Bruxelles**, sur l'année 1887 à 1888, renferme, sur l'État indépendant du Congo, certaines données qui nous paraissent être de nature à attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la colonisation européenne. Après avoir rappelé les progrès réalisés, du 1^{er} juillet 1887 au 1^{er} juillet 1888, en matière de services publics, de finances, d'administration en général, le rapport cite les règles qui concernent la prise de possession

de terres nouvelles : « Les non-indigènes qui veulent fonder des établissements dans le Haut-Congo ont le droit de s'approprier, sans autorisation préalable, une superficie de terre non encore occupée n'excédant pas dix hectares et n'ayant pas plus de 200 m. de rive le long du Congo ou d'un autre cours d'eau navigable; les occupants sont tenus d'indiquer d'une manière apparente les limites de leurs terres; ils doivent, dans les six mois, informer le gouverneur général de leur acte de propriété; ils acquièrent ainsi un droit de préférence pour l'acquisition définitive de ces terres, et ce, moyennant un prix d'achat de 10 fr. par hectare, plus une taxe fixe de 25 fr.; ce droit de préférence devra s'exercer à l'époque où le gouvernement procédera à l'enregistrement et au mesurage des propriétés foncières dans les régions où les dites terres sont situées. »

En ce qui concerne les finances, la principale source des revenus de l'État consiste dans les droits de sortie qui ont atteint, en 1887, le chiffre de 7,668,000 fr., savoir :

pour arachides.....	Fr. 16,136
café.....	1,809,679
caoutchouc.....	1,743,087
copal.....	136,542
huile de palme.....	801,393
ivoire.....	1,841,120
noix de palme.....	972,281
sésame.....	13,598
orseille.....	43,294
peaux brutes.....	29,293
fibres.....	76,057
cire.....	125,489
divers.....	60,000

Quelque propice que le Congo puisse paraître aux tentatives de colonisation, le consul général suisse ne recommande ce pays que sous toutes réserves. Voici du reste comment il termine son rapport : Le moment approche-t-il où l'industrie suisse pourra utilement se tourner du côté du Congo avec des chances assurées de succès? Le steeple-chase de toute l'Europe en Afrique s'accroît visiblement; nos industriels feront bien d'avoir l'œil ouvert, mais je ne pense pas qu'il y ait encore pour eux des perspectives de résultat immédiat suffisamment rémunérateur. L'arrêté du 30 juin 1887 autorise des appropriations de possession presque gratuites de terrains situés en amont de Léopoldville. Les explorateurs

européens affirment, en grande majorité, la salubrité de ces régions, mais l'expérience pratique n'a pas encore eu le temps de se faire d'une manière décisive. De plus, celui qui voudrait coloniser dans ces conditions doit savoir qu'il ne trouvera, dans la région du Haut-Congo, aucune des ressources de la civilisation, qu'il devra faire transporter à dos d'hommes (ou de bœufs prochainement), de Boma à Léopoldville, tous les instruments de colonisation nécessaires et les objets indispensables à l'existence, cela du moins jusqu'à la construction du chemin de fer.

On écrit de **Ba-Ngala** au *Mouvement géographique* de Bruxelles :

« Il vient de se passer ici un petit événement qui, sans que cela paraisse, a bien son importance. Vous savez que dans un grand palabre qui a eu lieu au mois de juillet dernier, le commissaire du district a fait savoir à tous les chefs que, moyennant une légère taxe à payer, il leur serait délivré à la station un permis de navigation, en même temps qu'un drapeau de l'État pour chacune de leur pirogue de commerce qui voudrait remonter ou descendre le fleuve. Le 26 juin, nous reçûmes la visite du chef de Mousembé, village situé en aval. Il venait nous annoncer qu'une flotille équipée par des chefs de Mahomila et de Loulonga était campée en aval de la station et demandait quand les permis de passage et les drapeaux pourraient lui être délivrés. Le lendemain, la flotille arriva. Elle se composait de 18 pirogues de commerce, chacune montée par un équipage de 30 à 45 hommes. La force entière de l'expédition s'élevait à plus de 600 hommes, tous armés de fusils et abondamment pourvus de vivres et de munitions. Ces gens passèrent un jour chez nous, payant sans récriminer leur tribut et recevant en échange des drapeaux et des permis. Le 1^{er} juillet, au son des gongs et des tambours, le drapeau de l'État flottant à l'avant de chaque pirogue, toute la flotille, en bon ordre, défila devant la station, dans la direction d'Oupoto. C'était réellement un beau spectacle, le premier de ce genre auquel il nous était donné d'assister. Avant peu, le fleuve entier sera parcouru par des embarcations abritées sous le drapeau bleu. »

Savorgnan de Brazza a reçu un rapport de M. Jacob, ingénieur, chargé du relevé de la rivière **Kuillou-Niari**. L'instrument dont il s'est servi, le *tachéomètre*, lui a permis de faire rapidement, en même temps que le nivellement, le levé de plan d'une ligne polygonale entre les sommets de laquelle il a dessiné les contours du fleuve. Au surplus, le nivellement lui-même n'a pas été exécuté par les procédés approximatifs du tachéomètre, mais horizontalement, au niveau à bulle et par les

méthodes rigoureuses. Avant la chute de Kossounda, il y a une série de rapides. Entre Bakamoéka et le premier rapide (distance : six kilomètres), la différence de niveau est de 2 mètres. Le lit du fleuve est à demi barré, de distance en distance, par des roches apparentes aux basses eaux. Entre le premier rapide et la chute, la différence de niveau est de 6 mètres pour un intervalle de 6 kilomètres. Puis, la pente continue à augmenter. Le rapport se termine par cette conclusion : « Autant que j'ai pu en juger, » dit M. Jacob, « j'ai tout lieu de croire que la plupart des rapides que j'ai franchis sont plutôt formés par des étranglements du lit de la rivière que par le surhaussement brusque du sol. En ce cas, la suppression des rapides serait d'une exécution relativement facile. Quoi qu'il en soit, je suis absolument convaincu de la possibilité de rendre navigable le régime des rapides. Les moyens à employer se réduiront peut-être à un simple déblai de rochers dans le lit du fleuve. »

Un courrier arrivé à la côte, à **Assinie**, a apporté des nouvelles de **M. Treich-Laplène**, qui dirige le convoi de ravitaillement envoyé à M. le capitaine Binger à Kong. Il se trouvait, le 2 octobre, à Demba. Depuis Diangui d'où il était parti le 13 septembre, le voyage avait été très pénible, par des pluies presque continuelles, à travers des sentiers boueux et détrempés. Le 30 septembre, le convoi arrivait à Assicasso, dépendance du Bontoukou, où M. Treich-Laplène fut reçu de la façon la plus cordiale par le roi Annibili, qui lui donna l'hospitalité et lui procura les guides nécessaires pour se rendre à Zaranou, résidence de Adjimin, roi du Bontoukou. Il y est arrivé le 15 octobre. C'est là seulement qu'il espérait avoir des nouvelles de M. Binger, auquel, d'après le bruit qui circulait, les marabouts de Kong et du Bontoukou avaient fait interdire le passage dans cette région. Il a eu aussi à lutter contre la difficulté de se procurer des vivres dans l'Indemé. Là, des émissaires anglais avaient travaillé les noirs, et M. Treich-Laplène dut, à plusieurs reprises, agir avec énergie pour assurer le passage de sa petite caravane.

Une mission, commandée par le capitaine Briquelot, est partie de Dakar, sur l'avis la *Mésange*, à destination des rivières du sud et du **Fouta-Djallon**. Après un séjour à Timbo, elle se rendra au poste de Siguiri, sur le Niger, où elle doit rejoindre le commandant du Haut-Sénégal. D'autre part une colonne placée sous les ordres du commandant Vallière a été chargée de parcourir le **Grand et le Petit Bélédougou**, afin de poursuivre les résultats déjà obtenus par la mission du D^r Tautain et du capitaine Quiquandon. Elle doit pousser jusqu'aux limites extrêmes des pays placés sous le protectorat français et se

renseigner sur ces contrées encore si peu connues. Le commandant Vallière a visité les pays qui confinent au Sokoto, au Goumbou et au Sahara. Il a ensuite organisé des missions d'exploration : M. Audéoud a reconnu le cours du Ba-Oulé; M. Fournier, celui du Ba-Dingho dans sa partie supérieure; un autre officier a été dirigé vers le Bélédougou.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

La construction d'un premier réseau de chemins de fer a été arrêtée par le gouvernement tunisien : De Sousse à Kairouan, avec un parcours de 60 kilomètres (système Decauville); de Tunis à Sousse par Menzel; de Hammamet à Enfida, avec un parcours de 154 kilomètres, et tronçon de Hammamet à Nebeul, avec un parcours de 18 kilomètres. Toutes ces lignes seront à voie d'un mètre. La ligne de Tunis à Bizerte reste à l'étude.

Un courrier arrivé du Wadaï à Bengazi a apporté la nouvelle que les mahdistes ont attaqué le sultan du Wadaï, l'ont battu et se sont emparés de sa capitale.

Les ratifications de la Convention de Suez ont été échangées le 22 décembre.

Après un séjour de repos en Suisse, M. Ilg, ingénieur, qui, depuis plusieurs années, est au service de Ménélik, est reparti pour le Choa; il s'est rendu à Berbera, où l'attendait une caravane.

Le journal italien, la *Capitale*, annonce, d'après des lettres de Massaoua et d'Assab, que les Danakils ont pris les armes contre les Abyssins.

Le chef de Zeboul, qui voulait établir un impôt sur le sel exporté des salines de Madich, a été battu et tué dans une rencontre avec les Danakils.

D'après un télégramme de Rome, le pape proposera prochainement la réunion en congrès des associations anti-esclavagistes qui se sont créées en divers pays.

Un télégramme de Zanzibar annonce que M'wanga, roi de l'Ou-tanda, a été déposé par son frère.

Les nouvelles reçues au sujet d'Émin-pacha ne ralentissent pas le zèle du comité de secours allemand. Le lieutenant Wissmann partira à la tête d'une première expédition, qui ne tardera pas à être suivie d'une seconde confiée à la direction du Dr Carl Peters.

Le *Times* publie une dépêche de Zanzibar d'après laquelle la tribu des Arushas a massacré les vieillards, les femmes et les enfants de la tribu des Masaï, a mis le feu aux villages et a enlevé quatorze mille têtes de bétail pendant l'absence des hommes de la tribu. L'assemblée de la tribu des Masaï a résolu de venger cette insulte. La guerre durera probablement longtemps et aura pour conséquence la dévastation du pays situé à l'ouest du Kilimandjaro.

M. Louis Cattat, ancien enseigne de vaisseau, docteur en médecine, et M. Georges Foucart, ingénieur des arts et manufactures, sont chargés par le gouvernement français d'une mission d'exploration dans l'île de Madagascar.

Le gouvernement portugais fait construire une flottille de bateaux propres à

naviguer sur le Zambèze, et lever le tracé d'un chemin de fer de Quilimane, sur le Zambèze, à Mazaro et au Chiré.

M. Mc Murdo a offert au gouvernement du Transvaal de construire le chemin de fer, de la frontière portugaise à Prétoria, sans subvention de la part de l'État.

M. James Nicolls, représentant d'un syndicat de Mafeking, dans le Be-Chuanaland, a obtenu du chef Moremi, dans le voisinage du lac Ngami, une concession minière d'un territoire de 400 milles carrés.

Une protestation des négociants de Kokstad a été adressée au gouvernement colonial du Cap contre l'autorisation donnée par Oumzinkoulou, chef de l'East-Griqualand, à un Arabe d'établir un commerce dans cette ville, les négociants susmentionnés craignant une invasion des trafiquants arabes.

Le Comité des missions évangéliques de Paris a décidé l'envoi au Zambèze de M. Adolphe Jalla, dont le frère est déjà à l'œuvre dans la station de Seshéké.

Le chef indigène Kamahéro a conclu avec un Anglais, nommé Lewis, une convention qui annule les concessions faites à la Société allemande de l'Afrique occidentale méridionale. Il a en outre, dit une dépêche du Cap, fait expulser les missionnaires, et ne veut plus entendre parler du protectorat allemand. M. Gœring, commissaire du gouvernement allemand, s'est retiré à Wallfishbay, mais a donné l'ordre aux employés de la Société de rester provisoirement à leur poste.

La Compagnie *Eastern and South African Telegraph* a déjà commencé à poser un câble sous-marin qui devra relier Capetown à Loanda.

Le résident que le gouvernement portugais a envoyé à San Salvador, en annonçant son arrivée aux missionnaires baptistes anglais qui travaillent dans cette ville, leur a rappelé que, conformément aux stipulations de l'acte de la Conférence de Berlin, la liberté religieuse leur était garantie.

Le nouveau steamer la *Ville de Bruxelles* a fait dans la deuxième quinzaine d'octobre, sur le Stanley-Pool, des essais de navigation qui ont été satisfaisants.

Après avoir achevé l'exploration complète du Kassai, du Sankourou et de leurs affluents, le steamer le *Roi des Belges* a entrepris la reconnaissance commerciale du Haut-Congo, sous la direction de M. Delcommune.

Un nouveau bateau à vapeur, *La France*, de la maison Daumas, Béraud et C^{ie}, est arrivé à Brazzaville où l'on procède à son remontage.

M. le missionnaire H. Châtelain a eu la bonté de nous communiquer une lettre de M. le Bishop W. Taylor, en ce moment à Liverpool, d'où il écrit le 21 décembre : Je n'arriverai probablement à Loanda que vers la fin de mai. M. Henley Wright est un bon éleveur de bestiaux. Il formera un troupeau à Libéria pour fournir toutes nos stations de la côte occidentale. Il nous fait du lait, de la viande et des bœufs de travail. Nous avons embarqué deux taureaux et quatre génisses du troupeau de lord Egerton, près de Manchester, pur sang, à courtes cornes. Nous aurons en outre dix ou douze génisses de Madère ou de Grande Canarie. Nous les établirons probablement dans le voisinage de Sinoe. On ne peut pas faire grand-chose sans charrue, et l'on ne peut labourer sans bœufs ou chevaux.

M. Taylor, missionnaire noir au Sénégal, est retourné à son poste après un

temps de repos passé en Europe. Le Comité des missions évangéliques de Paris a décidé d'envoyer à St-Louis M. Escande, qui, après ses études de théologie, a suivi des cliniques de médecine et s'est exercé au maniement des instruments géodésiques à l'observatoire de Montsouris.

D'après le *Réveil du Maroc*, l'Angleterre réclame 80000 livres sterling pour l'incendie de la factorerie Mackenzie, au Cap Juby.

La mission technique accréditée auprès du sultan du Maroc, a commencé à frapper de la monnaie d'or et d'argent pour le compte du gouvernement marocain. Cette monnaie est du système de l'union monétaire et du même titre.

LE TRACÉ DU CHEMIN DE FER DU CONGO

Dans un précédent numéro (voyez IX^{me} année, p. 358), nous annonçons, d'après le *Mouvement géographique* de Bruxelles, que le travail de reconnaissance et le levé de la direction générale du chemin de fer du Congo étaient sur le point d'être terminés. L'entreprise qui, au début, paraissait à beaucoup d'esprits irréalisable, se transformait par l'étude en un chemin de fer sans difficultés spéciales, et qui, sous le rapport du prix, permettrait de rester dans des limites très ordinaires. Le journal susmentionné vient de publier une carte du levé général de Matadi à Ntempa, que nous croyons devoir reproduire en l'accompagnant de quelques détails, propres à la faire bien comprendre, extraits du rapport de M. Cambier, directeur des études.

La partie la plus difficile de la tâche des ingénieurs s'est présentée à leur départ de Matadi. Il s'agissait là, en effet, de gravir, à travers une région rocheuse, excessivement tourmentée, une crête de plus de 250^m d'élévation, et ensuite de redescendre vers la Mpozo le versant opposé, qui, sur une distance de deux kilomètres et demi, présente une différence d'altitude de plus de 200^m, le point du passage projeté de la Mpozo se trouvant à 50^m au-dessus du niveau du Congo à Matadi. Outre les difficultés inhérentes à la nature du sol, les ingénieurs eurent à surmonter celles qu'opposèrent à leurs travaux, en 1887, les pluies et les *tornados*. Peu nombreuses pendant le mois d'octobre, les pluies devinrent beaucoup plus fréquentes en novembre et décembre. En même temps, la température qui, en août, ne dépassait pas 30° centigrades, atteignit 37° en novembre. La végétation se développa rapidement, surtout au fond des vallées, et devint bientôt un obstacle sérieux à la continuation des opérations. La rosée, très abondante, ne se dissipait pas avant 10 ou 11 heures du matin, malgré l'ardeur des rayons

solaires, et l'atmosphère était si chargée d'humidité, que, par le temps couvert et les jours de pluie, il devenait impossible de travailler aux plans.

De tous les cours d'eau de la rive méridionale du Congo rencontrés pendant les études, il n'y en a que trois qui puissent être considérés comme importants. Celui qui offre les difficultés les plus sérieuses est la Mpozo; pour les surmonter, plusieurs tracés se présentaient, dans le détail desquels le peu de place dont nous disposons ne nous permet pas d'entrer. Bornons-nous à celui qui paraît offrir le plus d'avantages. Il a son origine au débarcadère de Matadi, descend la rive gauche du Congo jusqu'à la factorerie de Fukā-Fuka, puis s'élève sur les flancs de la colline qui sépare cette factorerie de celle de Kala-Kala, remonte le ravin de ce nom, d'abord sur la rive droite, puis sur la rive gauche, pour repasser à 2 kilom. au sud de la station de Matadi, dans le ravin Léopold, par un col à 155^m d'altitude au-dessus du point de départ. Il remonte ensuite le ravin susmentionné jusqu'au col de partage qui sépare celui-ci du bassin de la Mpozo, à 270^m d'élévation, et de là redescend vers la rivière, pour la franchir à la cote de 90^m, en profitant de toutes les sinuosités du terrain, afin d'acquérir le plus de développement possible. Par là, on évite une région dans laquelle se sont produits des éboulements considérables, et le pont sur la Mpozo sera moins élevé que si l'on avait choisi le passage de cette rivière à la cote de 50^m.

Après la Mpozo, la Loukouna est la rivière la plus importante; la vallée qu'elle arrose est des plus fertiles et des plus peuplées. Sa largeur varie entre 8 et 10 kilom. Elle est limitée à l'est par le massif rocheux de Bangou, dont les flancs escarpés s'élèvent à plus de 250^m au-dessus de la plaine. Heureusement, près du village de Kimpessé, par 5°, 33', 30", latitude sud, la vallée s'infléchit vers l'est, puis, immédiatement après, vers le N.-E., en se dirigeant, sur un parcours de 50 kilom., dans la direction générale à suivre pour arriver au Stanley-Pool.

Dans cette région, la ligne de faite entre la Loukouna et le Quillou est très basse. A partir de son coude vers le N.-E., la vallée perd beaucoup de son importance; ensuite elle se rétrécit et n'a plus que 2 à 3 kilom. de largeur; les rochers qui la limitent vers l'ouest sont, en grande partie, de nature calcaire.

A partir du village de Mani, les ingénieurs eussent désiré quitter la vallée de la Loukouna, pour se diriger vers l'est; mais il leur fut impossible de trouver des guides pour cette direction, à cause de l'hostilité existant entre les habitants du pays où ils se trouvaient et ceux de la contrée où ils voulaient se rendre. Ils s'étaient fait un devoir, pour

faciliter leurs travaux futurs, de s'efforcer de gagner la confiance des populations et de s'attirer leur sympathie. Grâce au tact de M. Dannfelt, qui dirigeait leur caravane, et à la connaissance qu'il possédait des mœurs et du langage des indigènes, ils y ont pleinement réussi. Partout ils ont été amicalement accueillis; les seuls ennuis qui aient retardé leur marche ont été causés par les réceptions, parfois trop enthousiastes et toujours généreuses, des indigènes dont ils traversaient les villages, et qui voulaient les retenir quelque temps au milieu d'eux.

Aux sources de la Loukouna, le terrain redevient assez accidenté, mais on ne retrouve plus les pentes abruptes rencontrées dans la première partie des études; les montagnes ont une allure régulière, qui permet toujours d'atteindre le point où elles devront être franchies, en prenant le développement nécessaire. De la vallée de la Loukouna, le tracé passe dans celle du Ngongo, affluent du Quillou, puis dans celle de la Lunsadi, séparée de celle de l'Inkissi par un faite peu accentué.

Pour atteindre l'Inkissi, les ingénieurs eurent à traverser un pays fortement mamelonné. Au point de passage, la rivière a plus de 100^m de large et court dans une vallée étroite et assez encaissée. Son lit est généralement peu profond et parsemé d'îlots rocheux qui faciliteraient la construction d'un pont.

A partir de la rive droite de l'Inkissi, la densité de la population diminue beaucoup; les plateaux y sont plus élevés; la nature du sol devient argilo-sablonneuse; des forêts couronnent les hauteurs, et le lit des ravins est creusé dans un sol plus friable. Le seul affluent considérable de la rive droite de l'Inkissi est la Loukoussou, qui a 40^m de largeur sur 0^m,65 de profondeur.

A 25 kilom. de l'Inkissi, on atteint la ligne de partage des eaux entre cette vallée et celles des rivières tributaires du Stanley-Pool; ce faite est peu accidenté, mais très boisé. Le tracé reprend bientôt une direction nord. En approchant du Stanley-Pool, la caravane eut à traverser une chaîne de montagnes qui limite au sud cette vaste expansion du Congo, à 90^m ou 100^m au-dessus du niveau des eaux du fleuve. Dans toute cette région montagneuse, les vallées sont étroites, très profondes, et leur passage exigerait un développement de voie ferrée considérable.

Entre cette chaîne et le Pool, sur une distance de 12 à 15 kilom. de largeur, s'étend une plaine unie, couverte d'un sable grossier et offrant une grande facilité pour la construction du chemin de fer, quel que soit le point choisi par les ingénieurs pour l'emplacement du port à créer.

De ce point à l'Inkissi, la vallée du Congo est limitée, à une distance

variable de 3 à 10 kilom., par une chaîne de montagnes dont les divers éperons vont en s'épanouissant jusqu'aux rives du fleuve. Les sommets de ces éperons forment des plateaux réguliers, atteignant jusqu'à 10 et 12 kilom. de longueur, séparés par des vallées étroites, par lesquelles les cours d'eau, de peu d'importance, se déversent dans le Congo.

Depuis la publication du rapport de M. Cambier, des lettres de Léopoldville ont apporté des détails sur la marche de l'expédition entre Ntempa, à 25 kilom. environ de l'Inkissi, et Kinchassa, et sur l'arrivée des ingénieurs au Stanley-Pool, point terminus de leurs travaux. Les brigades, précédées d'une escouade de bûcherons et de sapeurs composée de 25 Haoussas et Zanzibarites, ont suivi d'abord la vallée de la Loucaya jusqu'au village de Kimouiza, d'où elles se sont élevées sur le faite qui sépare le bassin de cette rivière de celui des cours d'eau qui se rendent directement au Stanley-Pool. A ce niveau, elles se sont trouvées sur un magnifique plateau, d'où elles sont ensuite descendues, avec la plus grande facilité, vers la plaine de Kinchassa. M. Charmanne, avec l'avant-garde de l'expédition, arrivait au Pool dans la deuxième quinzaine d'octobre, et au départ du courrier (28 octobre), les deux brigades d'ingénieurs campaient dans la plaine, à 8 kilom. de Kinchassa. M. Charmanne pensait avoir complètement terminé les études du tracé le 5 novembre, prendre deux jours de repos à Léopoldville, puis redescendre avec tout son monde vers Matadi, où il espérait arriver à temps pour prendre à Banana la malle du 17 décembre qui arrive en Europe au commencement de janvier.

LES INTÉRÊTS MISSIONNAIRES DANS L'AFRIQUE ORIENTALE ÉQUATORIALE

Pour montrer à ses lecteurs l'importance comparative des intérêts des nationalités¹ européennes menacés par les désordres qui troublent

¹ Il y a lieu de faire remarquer que le mot nationalité s'applique au missionnaire ou à l'association qui l'envoie; mais que, dans l'Afrique équatoriale orientale comprise entre l'Océan Indien, le Zambèze, les lacs Nyassa, Tanganyika, Victoria-Nyanza, et la Tana, le territoire ressortit, au point de vue politique, aux sphères d'influence anglaise, allemande et portugaise, au sultan de Zanzibar, à des États indépendants tels que l'Ou-Ganda, ou n'appartient à aucune autorité reconnue.

l'Afrique orientale, le *Times* a publié le tableau suivant des missions chrétiennes dans cette partie du continent.

Les pays intéressés dans ces missions sont l'Angleterre, l'Allemagne et la France; les missions appartiennent au protestantisme ou au catholicisme.

Les missions anglaises protestantes sont celles de l'Église anglicane (épiscopales); celles des Universités (épiscopales); de l'Église établie d'Écosse (presbytériennes); de l'Église libre d'Écosse (presbytériennes); des missions de Londres (congrégationalistes); des Églises libres méthodistes unies. Il n'y a point de mission catholique romaine.

Les stations de la mission de l'Église anglicane se rattachent à deux branches, dont la plus ancienne est celle de Mombas, au bord de la mer; l'autre, celle du Victoria-Nyanza, a sa base d'opération à Zanzibar. A la première appartiennent les stations de Mombas, Frere-Town, Rabat, Kamlikéni, Kisouloudini et Schimba, situées dans le territoire du sultan de Zanzibar; celle de Teita est dans la sphère d'influence anglaise, et celle de Chagga reconnaît le protectorat allemand. La Société possède un steamer qui relie Mombas et Zanzibar. Les stations suivantes appartiennent à la seconde branche : Mamboïa, Mpouapoua, Kisokoué, dans l'Ou-Sagara; celle d'Uyui dans l'Ou-Nyaniembé; Mtin-gira, dans l'Ou-Soukouma; Ousambiro, Msalala et Nasa, dans l'angle sud-est du Victoria-Nyanza; Roubaga, dans l'Ou-Ganda. Ces stations ne sont pas toutes occupées actuellement; la difficulté d'y envoyer des renforts s'y oppose; il est possible d'ailleurs que quelques occupations ne soient que temporaires.

La mission des Universités a deux branches distinctes dont la première, celle de Zanzibar, a un port de mer, l'autre est la branche du lac Nyassa, dont la base d'opération est Quilimane, dans la colonie portugaise, port que le Zambèze et le Chiré mettent en communication avec les stations de l'intérieur.

A la première branche se rattachent la station de Zanzibar; celles de Mkusi, Amba, Magila, Misosoué, dans l'Ou-Sambara; de Masasi, Newala, Chitangall et Mtoua près de la Rovouma, et beaucoup d'autres plus petites. Elles sont toutes, à l'exception de celle de Zanzibar, dans la sphère de l'influence allemande. A la seconde branche appartiennent les stations de l'île de Lukoma, sur la côte orientale du lac Nyassa, de Chitési et de Mayenda. La Société possède un steamer pour la navigation sur le lac.

L'Église établie d'Écosse a la station principale de Blantyre, sur le

lac Chiroua, avec des annexes en communication avec Quilimane par le Chiré et le Zambèze.

L'Église libre d'Écosse a pour stations Bandaoué sur la côte occidentale du lac; A-Ngoniland, sur le plateau; Karonga à l'extrémité N.-O. du lac; la station du cap Maclear, au sud du lac, et celle de Kikousi sur le plateau. Un steamer de commerce appartenant à une compagnie indépendante maintient ouvertes les communications entre le lac et Quilimane.

La Société des missions de Londres a la station d'Ourambo dans l'Ou-Nyamouézi; celles de l'île Kavala sur la côte occidentale du Tanganyika, et de Fambo sur la rive méridionale du lac; ces deux dernières sont en communication avec Quilimane par la route Stevenson, entre les lacs, le Nyassa, le Chiré et le Zambèze; celle d'Ourambo, avec Zanzibar à travers un territoire situé dans la sphère d'influence allemande.

L'Église libre méthodiste unie a les stations de Ribé et de Yomvou près de Mombas; de Golbanti dans le pays des Gallas. La situation en est périlleuse. L'année passée le missionnaire et sa femme ont été massacrés avec beaucoup de chrétiens indigènes.

Les missions protestantes allemandes sont celles de Neukirchen, de Bavière, de Berlin. Celle de Neukirchen a la station de Ngao, dans le pays des Gallas, sur la rive septentrionale de la Tana. C'est une mission toute récente qui a subi de terribles épreuves; la base d'opération en est Witou; elle travaille chez les Wa-Pokomo.

La mission bavaroise a les stations de Mboungou et de Jimba, près de Mombas. Cette mission très récente se propose de travailler parmi les Wa-Kamba.

La mission berlinoise, aussi de fraîche date, a les stations de Zanzibar et de Dar-es-Salam.

La mission catholique allemande, fort jeune également, s'est installée à Dar-es-Salam, en opposition à la mission romaine de langue française établie depuis longtemps à Bagamoyo.

Quant aux missions françaises, il n'y en a point de protestantes. Les catholiques romaines sont celles de Notre-Dame d'Afrique, du St-Esprit et du Sacré Cœur de Marie, et des Jésuites.

La mission de Notre-Dame d'Afrique est la création du cardinal Lavigerie, évêque de Carthage. Elle a deux branches: l'une, celle du Victoria-Nyanza a pour stations Roubaga, dans l'Ou-Ganda; Boukoubi au sud du lac, et Souérou dans l'Ou-Nyamouézi; l'autre, celle du Tanganyika avec la station de Rouwoua sur la côte occidentale du lac et celle de Karéma sur laquelle M^{re} Lavigerie compte beaucoup dans son projet de croisade contre la traite.

Les missions du St-Esprit et du Sacré Cœur de Marie, fondées par le Père Horner, ont pour stations Bagamoyo à la côte, et Mhonda dans le Ngouna.

Les Jésuites ont une station à Tété sur le Zambèze, et peut-être d'autres au nord de ce fleuve sur les progrès desquelles on n'a pas d'informations précises.

Il y a donc en totalité six missions anglaises, quatre allemandes et trois françaises.

La Société des missions anglicanes y travaille depuis trente ans; la mission française de Bagamoyo est venue ensuite. Toutes deux sont antérieures aux grandes explorations de Livingstone. Les autres sont postérieures; quelques-unes sont très récentes.

Quelles seront les conséquences des troubles actuels au point de vue des missions? Il semble que l'œuvre civilisatrice pacifique commencée par les missionnaires doive en être complètement arrêtée.

CORRESPONDANCE

Lettre de Tati, de M. A. Demaffey, ingénieur des mines.

Tati (Ma-Tébélélând), 9 octobre 1888.

Cher Monsieur,

Il ne s'est rien passé de bien intéressant, au Ma-Tébélélând, ces deux derniers mois. Cependant, si peu importantes que soient les nouvelles, je vous les envoie.

M. Selous, le chasseur, parti de Shoshong il y a quelques mois pour une expédition de chasse qui devait durer deux ans, a été attaqué traîtreusement au nord du Zambèze par un parti de Ma-Choukouloumbé. — Douze de ses hommes ont été tués. Il a dû prendre la fuite, abandonnant wagons et animaux. — Une *impi* (armée) envoyée au Zambèze par Lo-Bengula pour faire une razzia de troupeaux et d'esclaves, est revenue, il y a quelques jours, avec un butin considérable et a ramené quelques-uns des animaux de Selous.

Lo-Bengula est bien ennuyé en ce moment. Les *Concession's hunters* ne lui laissent pas un moment de tranquillité. Il doit y en avoir une trentaine autour du roi, actuellement. Lo-Bengula a beau déclarer qu'il ne veut accorder aucune concession, que s'il y a de l'or dans son pays, il veut l'exploiter lui-même, ils ne se laissent pas décourager et reviennent constamment à la charge. Comment cela finira-t-il? je n'en sais rien. M. Moffat et Sir Shippard, administrateur du Be-Chuanalând, sont en ce moment auprès du roi.

M. Grobelaar, représentant du Transvaal au Ma-Tébélélând, est mort des suites de la blessure reçue dans un conflit avec des soldats de Khamé. Comme vous êtes probablement renseignés sur cette affaire par les journaux du Cap, je ne m'étends

pas sur ce sujet. Chacun des deux partis prétend, naturellement, que l'autre est l'agresseur. Les Boers ont essayé, dit-on, d'entraîner Lo-Bengula dans une querelle avec Khamé. Mais Lo-Bengula aurait déclaré vouloir rester neutre. Il a refusé, d'autre part, les ouvertures qui lui étaient faites par M. Moffat, en vue de fixer une frontière entre ses États et ceux de Khamé.

A. DEMAFFEY.

BIBLIOGRAPHIE ¹

D^r WILH. JUNKER'S REISEN IN AFRIKA, 1875-1886. Nach seinen Tagebüchern unter der Mitwirkung von Richard Buchta. In drei Bänder oder circa 50 Lieferungen mit circa 300 künstlerisch-vollendeten Original-Illustrationen und zahlreichen Original-Karten. Wien und Olmütz (Edouard Hölzel), 1889, in-8°, 1^{re} Lieferung, 34 kr. — Nous attendions avec une certaine impatience que le retour en Europe du D^r Junker, et le rétablissement de ses forces épuisées par plus de douze années d'explorations dans l'Afrique centrale, lui permissent de publier les nombreux matériaux amassés pendant ce long laps de temps. L'impatience était d'autant plus légitime qu'il s'agit, nos lecteurs se le rappellent, de la région sur laquelle l'attention de tous les amis de l'Afrique est fixée depuis que Stanley a quitté les bords de l'Arououimi pour se diriger vers Wadelaï, au secours d'Émin-pacha. En effet, l'Arououimi est le cours inférieur de la Népoko dont le D^r Junker, le premier, a exploré le cours supérieur. Ce sera dans cette partie de l'Afrique, comprise entre le bassin du Bahr-el-Ghazal et celui de la Népoko, au pays des Momboutous et des Niams-Niams où il a passé le plus grand nombre des susdites années, que son ouvrage nous transportera. A ce que le D^r Schweinfurth nous a fait connaître des territoires au nord de l'Ouellé, le D^r Junker ajoutera, non seulement toutes les informations qu'un savant observateur a pu recueillir sur l'orographie et l'hydrographie, la géologie, la flore, la faune et l'ethnographie de la région au sud de cette rivière, mais encore tout ce que sa connaissance de la langue et un long séjour au milieu de populations non étudiées jusqu'ici lui ont permis d'apprendre de leur histoire. Il nous fera assister à cette extension de l'influence arabe et de la révolte du mahdi, devant laquelle il a dû se replier pour rejoindre Émin-pacha à Wadelaï, d'où, plus heureux que le gouverneur de l'Égypte équatoriale, il a réussi à s'échapper malgré les intrigues des rois de

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

l'Ou-Ganda et de l'Ou-Nyoro. La livraison que nous avons reçue est la première de l'ouvrage qui formera trois forts volumes. Elle nous montre l'explorateur au début de ses voyages en Afrique, en 1875, dans le désert lybique ; mais dès ce début, le lecteur comprend qu'il pourra suivre avec confiance cet observateur consciencieux, qui ne néglige aucune des données utiles à constater pour celui qui veut acquérir la connaissance réelle d'un pays. Même les moments de repos sont employés à consulter les instruments, thermomètre, hygromètre, baromètre, à mesurer des angles, à noter des observations qui, le soir, au campement, seront soigneusement reportées avec détails dans le journal de voyage. Nous voudrions relever tous les faits intéressants consignés dans les 32 pages de cette 1^{re} livraison ; nous ne le pouvons, faute de place. Nous signalerons cependant encore la forme agréable que l'écrivain sait donner à son récit ; le pittoresque de la description permet de voir le pays et les objets dont il parle, d'autant mieux que de nombreuses illustrations très soignées peignent les épisodes du voyage, en même temps que le style de l'auteur en présente l'image à l'esprit.

On voit que l'éditeur, M. Hölzel, auquel la géographie est déjà redevable des beaux tableaux édités par lui en vue du perfectionnement de l'enseignement de cette science, ne négligera rien pour que l'ouvrage du Dr Junker puisse être placé à côté des volumes les plus élégants de nos voyageurs africains contemporains.

UEBERSICHTSKARTE DER DEUTSCHEN KOLONIEN, bearbeitet von J.-J. Kettler und C. Riemer. $\frac{1}{8000000}$ 4^{te} Auflage. Weimar (Geographisches Institut), 1888. — Toutes les colonies allemandes en Afrique et en Océanie sont représentées sur cette feuille. Ce sont : la Nouvelle Guinée, les îles Marschall, l'Afrique orientale allemande, les territoires de Cameroun et de Togo et le Luderitzland. L'absence de relief et l'emploi de couleurs bien distinctes rendent ces cartes assez claires pour être mises dans toutes les mains. Elles ne donnent peut-être pas une image complète et très détaillée des territoires soumis à l'Allemagne, mais elles suffisent largement à ceux qui ne cherchent qu'à s'en faire une idée nette, de manière à pouvoir suivre facilement les descriptions fournies par les journaux quotidiens et les ouvrages de vulgarisation.

Henry Drummond. TROPICAL AFRICA. London (Hodder and Stoughton), 1888, in-8°, 228 p., ill. et cartes, 6 sh. — L'auteur de ce volume ne comptait pas publier les observations qu'il avait faites pendant un voyage de Quilimane, par le Zambèze, le Chiré, le lac Nyassa, jusqu'à Mombera sur la route Stevenson entre ce dernier lac et le Tanganyika.

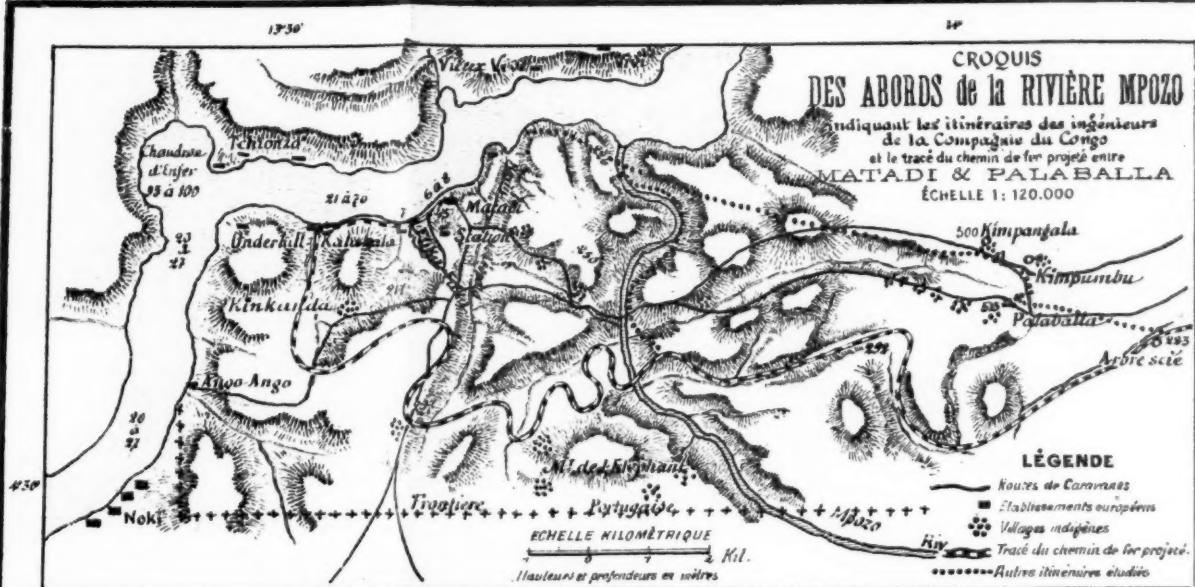
Mais ayant eu à parler dans quelques sociétés en Angleterre et en Amérique, ses auditeurs le pressèrent de rédiger ses notes de voyages, estimant qu'il serait très utile d'avoir une esquisse de l'Afrique centrale orientale faite à grands traits. Plusieurs chapitres de cet ouvrage : les fourmis blanches, l'esquisse géologique, ont été publiées dans des revues scientifiques ; les autres, d'un caractère plus populaire, paraissent pour la première fois. Les événements dont la région du lac Nyassa est le théâtre, l'attaque des Arabes contre les établissements européens du bord du lac, faisaient un devoir à l'auteur de dire ce qu'il avait vu, afin de contribuer pour sa part à entretenir la sympathie de l'Europe pour ce continent qui n'est pas seulement un pays à explorer comme beaucoup de personnes se le représentent, mais un continent qui depuis les jours de Livingstone, est agonisant, et dont la plaie saignante doit être bandée, si le monde civilisé ne veut pas avoir à se reprocher l'extermination des millions de noirs qui l'habitent encore.

L'ouvrage ayant un caractère populaire, l'auteur a multiplié les cartes qui peuvent aider à le bien comprendre. Itinéraire, orographie, routes des marchands d'esclaves, aperçu géologique, répartition des territoires d'après les conventions internationales et d'après les prétentions des puissances européennes, sont présentés dans six cartes bien dessinées et avec des illustrations mettant sous les yeux des lecteurs les faits que l'auteur décrit dans son livre.

Quoiqu'il appelle son livre une simple esquisse tracée à grands traits, on est étonné de la quantité de détails de toute nature que le sagace observateur a su y insérer, sur la climatologie, la flore, la faune et l'ethnographie. Il ne pouvait pas ne pas mentionner les vastes plantations de café de MM. Moir et Buchanan, de la Compagnie des Lacs africains, et leur plein succès, et il a su saisir cette occasion pour montrer, par un fait plus probant que tous les raisonnements contraires, que l'indigène africain peut parfaitement être formé au travail, sans contrainte, malgré toutes les affirmations de ceux qui le présentent toujours comme un paresseux incorrigible. La route Stevenson en est peut-être une preuve plus convaincante encore : « 75 kilomètres en ont été faits entièrement par les natifs » dit M. Drummond, « et l'ouvrage n'eût pas été mieux fait s'il eût été exécuté par des marins anglais. J'ai observé un groupe de 70 indigènes faisant une tranchée ; trois ou quatre ans auparavant, aucun d'eux n'avait jamais vu le visage d'un blanc, et trois ou quatre mois auparavant nul d'entre eux n'avait vu une pioche, une pelle ou un levier. Et cependant, ces soi-disant sauvages maniaient leurs instruments avec tant d'habileté que, sous la direction d'un seul Européen,

ils ont construit une route pleine de tranchées et de terrassements difficiles, qui ferait honneur à un ingénieur de chemin de fer en Angleterre. Les ouvriers travaillaient régulièrement de 6 h. du matin à 5 h. du soir, avec un repos à midi, solidement, continuellement, volontiers et par-dessus tout très gaiement. Et cela sous les tropiques, presque sous l'équateur, là où l'énergie de l'homme blanc s'évanouit, et le laisse si mou qu'il ne peut plus même donner l'exemple à ses gens. Le travail se fait sans contrainte; les ouvriers arrivent de près et de loin, parfois même de très loin; ce ne sont point des esclaves, mais des volontaires; quoique payés tous les quinze jours, beaucoup restent à leur poste toute la saison; leur seul salaire est un mètre ou deux de calicot par homme, par semaine. Aussi, me semble-t-il, un des plus grands problèmes pour l'avenir de l'Afrique est résolu. Quant à la capacité, l'Africain peut travailler; quant aux penchants, il travaille volontiers et ses aptitudes ont fait leurs preuves. » Mais pour qu'il puisse travailler, la sécurité doit lui être assurée. Pour cela il est urgent de rappeler à l'Europe que le concours de tous est nécessaire afin d'arrêter les progrès des Arabes envahisseurs. M. Drummond l'a fait dans des pages émues, avec l'éloquence d'un témoin oculaire compatissant. Espérons que ses appels seront entendus de tous ses lecteurs.

James Stevenson. THE ARABS IN CENTRAL AFRICA AND AT LAKE NYASSA; with two maps. Glasgow (James Maclehose and Sons), 1888, in-8°, 16 p. — L'extension des Arabes dans l'Afrique centrale, et particulièrement à l'extrémité septentrionale du lac Nyassa, a engagé M. Stevenson à présenter, en quelques pages, les ravages exercés par ces destructeurs de la civilisation partout où ils la rencontrent dans cette région. Empruntant ses renseignements à Livingstone qui, dès 1871, les trouve déjà à Nyangoué, puis à Stanley, au Dr Wolff, à Wissmann, au Dr Lenz, à Giraud, à Reichard et surtout à M. Moir de la Compagnie des Lacs africains, il indique l'immense étendue de pays déjà ravagée, et la quantité énorme d'hommes massacrés pour obtenir quelques milliers de femmes et d'enfants esclaves. Dans les dernières pages, l'auteur attire l'attention du gouvernement anglais sur l'influence des Portugais de la Colonie de Mozambique, et sur l'importance de la route entre le Nyassa et le Tanganyika, menacée par le progrès des Arabes dans la direction du S.-O. Deux cartes, l'une hypsométrique, l'autre destinée à montrer les routes suivies par les caravanes d'esclaves, les districts les plus exploités par les chasseurs d'hommes et ceux qui déjà aujourd'hui sont les plus dépeuplés, donnent à cet opuscule un intérêt d'actualité.



CONGO CARTE DE LA RÉGION DES CHUTES

entre MATADI et le STANLEY-POOL

à l'échelle de 1 : 600,000

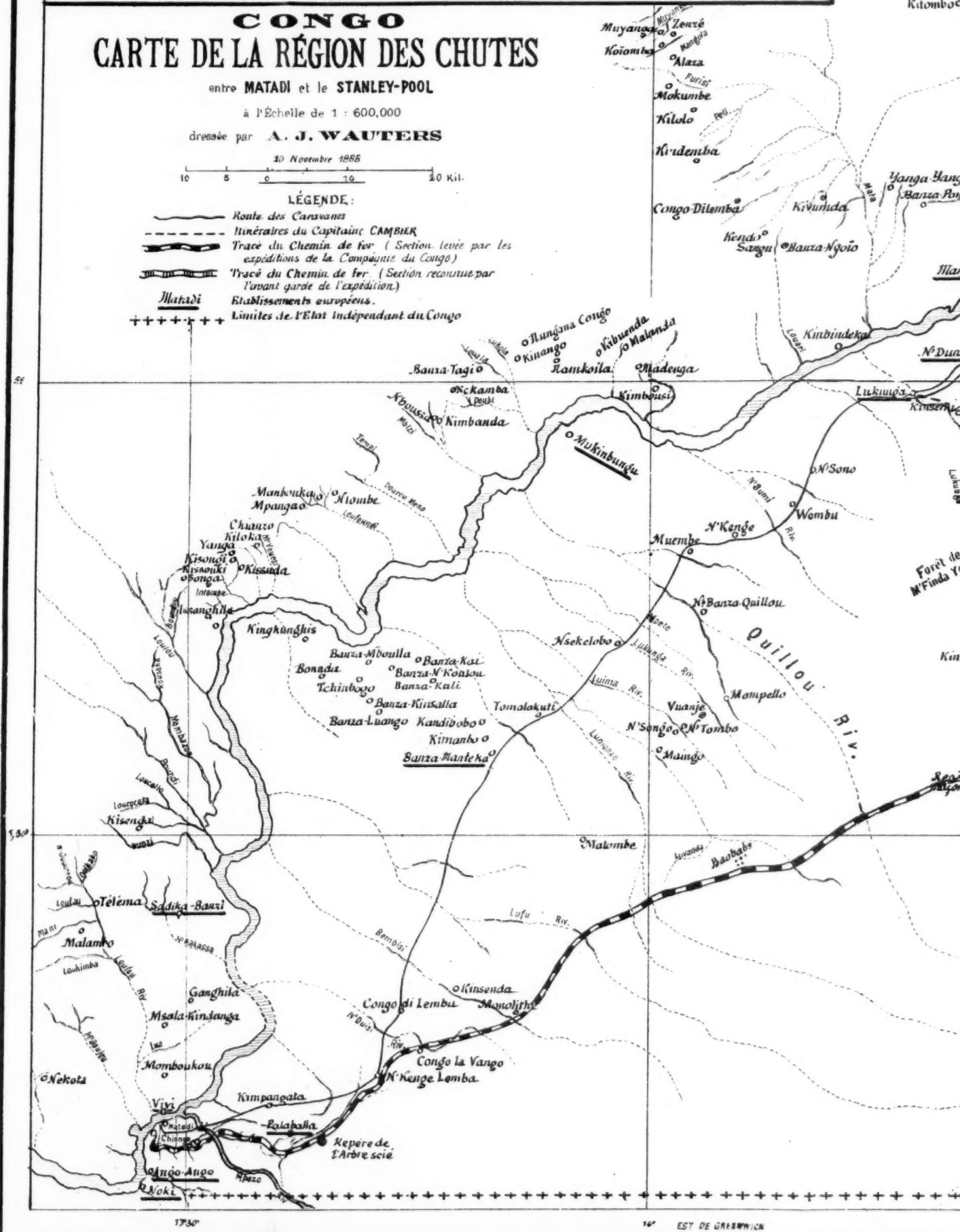
dressée par A. J. WAUTERS

30 Novembre 1885

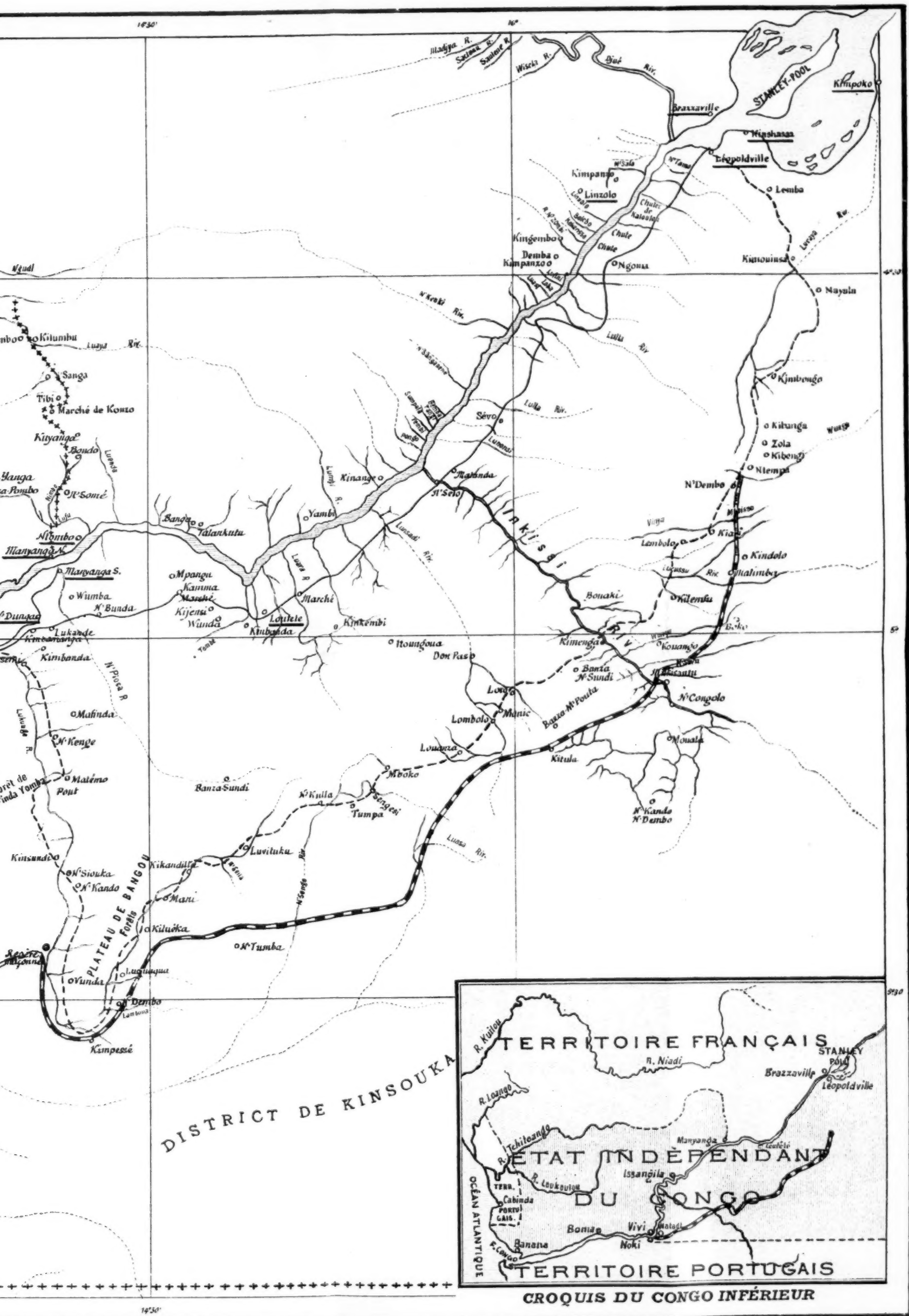
10 5 0 5 10 Kil.

LÉGENDE:

- Route des Caravanes
- Itinéraires du Capitaine CAMBIER
- Tracé du Chemin de fer (Section levée par les expéditions de la Compagnie du Congo)
- Tracé du Chemin de fer (Section reconnue par l'avant garde de l'expédition)
- Matadi
- Établissements européens
- Limites de l'Etat Indépendant du Congo



D'après la carte du "Mouvement géographique" (24 Novembre).



BULLETIN MENSUEL (4 février 1889 ¹).

Le commerce entre le port de Marseille et ceux de l'Algérie et de la Tunisie présente une activité dont le développement progressif s'accroît chaque jour. Aux causes générales de ce progrès, sont venues se joindre les exportations des primeurs que récoltent les Algériens, ainsi celle des dattes provenant du marché de Biskra où les Mzabites les apportent; les figues de Bougie dont les paquebots de la Compagnie générale transatlantique transportent jusqu'à 100 tonnes par semaine; les oranges de Blidah; les dattes de Tunisie. Les vins aussi donnent lieu à un mouvement qui ne se ralentit pas; les paquebots de la Compagnie susmentionnée n'en ont pas transporté moins de 4000 tonnes pendant le mois d'octobre, et du 1^{er} au 6 novembre, ils avaient chargé 2032 fûts. D'autre part de grandes quantités de farine et d'orge sont expédiées en Tunisie. Dans la seconde quinzaine de novembre, en une seule semaine, 200,000 kilog. d'orge ont été chargés pour la seule destination de Gabès.

M. Masqueray, directeur de l'École supérieure des lettres d'Alger, a profité de la présence, dans cette ville, d'une bande de **Touareg** prisonniers, pour apprendre leur langue, en faire la grammaire, traduire leurs récits, et se renseigner sur leurs mœurs et leurs usages. Il a fini d'ailleurs par les aimer pour leur bravoure, leurs sentiments héroïques, leur mépris du danger et de la mort. Une seule chose les a effrayés à Alger : les grands navires qui marchent sur l'eau; ils n'avaient jamais vu la mer. Ils combattent avec des lances de fer, se mettent en selle d'un seul bond sur le dos du chameau, dont ils ont abaissé la tête pour prendre un point d'appui; ils le dirigent par des pressions sur le cou avec leurs pieds qu'ils ont fins et délicats, car ils ne marchent presque jamais. Le gouverneur général a renvoyé deux de ces prisonniers dans leur tribu, afin de nouer des relations avec les Touareg et de les décider à venir réclamer ceux qui sont encore détenus.

Il y a six ans, une colonie de Lyonnais se transporta un peu à l'est de Bougie, le long du golfe de ce nom, sur les bords de l'**Oued-Marsa**,

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

dans une contrée accidentée, où, trouvant une terre propice à la vigne, elle commença aussitôt des plantations qui, s'étant poursuivies progressivement, s'étendent sur une longueur de 40 kilom. En ce moment, dit le *Moniteur de l'Algérie*, les vignobles de l'Oued-Marsa sont connus de toute l'Algérie et ont déjà leur réputation faite. La meilleure preuve à en donner, c'est que maintenant l'on vient, non seulement de France ou d'Espagne, acheter leurs produits sur place, mais encore d'Amérique. L'année dernière, une bonne partie de la récolte a été expédiée au Brésil et au Chili. Ces vignobles couvrent les coteaux qui servent de contreforts aux montagnes de la Kabylie, dont les pentes douces descendent jusqu'à la Méditerranée. Le sol sur lequel ils reposent appartient à des formations diverses. On y rencontre, seuls ou mêlés aux terres d'alluvion, les calcaires jurassiques, les schistes et les grès, c'est-à-dire les terrains qui, en France, produisent les crus les plus estimés, tels que les hauts Bourgognes, les Hermitages, les grands Bordeaux ; et ces terrains paraissent devoir apporter à leurs vignes les qualités qui ont fait la gloire des vignobles français.

Les *Mittheilungen* de la Société de géographie de Vienne ont reçu communication d'une **lettre du mahdi aux parents de Slatin-bey**, ancien gouverneur du Darfour, devenu prisonnier du Kalifa, lequel écrit à Henri et Rodolphe, et à tous les frères d'Abd-el-Kâdr Slatin et à ses sœurs :

« Nous vous faisons savoir que, dès que votre frère eut été forcé de se rendre aux mahdistes après la conquête du Darfour, il adopta l'islamisme et s'attacha au mahdi qui l'honora de son amitié. Maintenant il demeure auprès de nous, comme un de nos conseillers intimes, considéré, parfaitement content, gai et heureux au plus haut point. On ne remarque en lui ni douleur, ni chagrin ; au contraire, il jouit d'une parfaite santé, sa liberté d'esprit est pleine et entière ; il est très estimé, nous le considérons comme notre propre fils, c'est un des mahdistes les plus honorés...

« Lorsque votre lettre de 1886 à votre frère est parvenue à notre lieutenant à la côte de Souakim, Osman Digma nous l'a expédiée : nous la lui avons remise immédiatement ; elle lui a appris que sa mère était morte et que vous vous portiez tous bien.

« Comme Abd-el-Kâdr Slatin demeure maintenant avec nous, qu'il se trouve dans les meilleures conditions et qu'il jouit de toute notre considération, nous désirons que l'un de vous vienne ici pour le voir, nous lui garantissons toute sécurité — l'Aman — au nom d'Allah, de son prophète,

de son mahdi, et en notre propre nom, pour sa personne et pour ses biens ; la plus haute distinction lui est assurée de notre part. Si, après avoir vu son frère, il veut retourner dans sa patrie, nous le laisserons repartir en paix et en tranquillité. Mais s'il désire rester auprès de nous, il pourra le faire en tout honneur. Nous disons cela non seulement pour vous, frères de Slatin, mais encore pour lequel que ce soit de ses parents, ou pour tout Autrichien qui viendrait chez nous pour être reçu par nous, nous lui promettons toute sécurité, nous l'autoriserons à nous voir personnellement, en considération de Slatin, de sa piété sincère, de sa foi à l'islam, et parce qu'il est devenu un des mahdistes les plus haut placés et les plus considérés parmi nous.

« Nous vous faisons savoir ceci pour vous-mêmes, et vous chargeons d'en informer toutes vos relations.

« Une lettre de votre frère, qui vous parviendra en même temps que celle-ci, vous informera de ce qui le concerne. » L. S.

1306, 4 Muharrem (11 septembre 1888).

Le *Record* a publié des nouvelles d'**Abyssinie**, transmises par M. A. Swenson, missionnaire suédois, de M'kullo, à la date du 11 novembre. « Hier au soir, » écrivait-il, « un marchand venu d'Adoua m'a dit avoir vu, en juillet, M. Argawi, à Dobarki, dans la province de Wogera, où il s'était enfui de devant les derviches, partisans du mahdi, qui avaient détruit Dembéa et brûlé Gondar, la capitale. Toute l'Abyssinie occidentale a été ravagée par eux. Des milliers de chrétiens abyssins, qui refusaient de devenir mahométans, ont été massacrés de sang-froid ; personne ne connaît le nombre de ces malheureuses victimes. Les femmes et les enfants ont été emmenés et vendus comme esclaves ; parmi eux se trouvait la fille unique du roi du Godjam ; celui-ci, ainsi que le roi du Choa, était en état de révolte contre le négous. »

Nous avons déjà annoncé le retour à Mombas de l'expédition du comte **Teleki**, dans la région du **Kilimandjaro** et du **Kénia**. Des pluies persistantes ne permirent pas de faire l'ascension du Kibo. L'explorateur se porta alors vers le Kénia, dont il tenta seul d'atteindre le sommet, les autres membres de l'expédition étant alors tous malades. Le cratère se trouve à plus de 5000^m d'altitude ; un sommet le domine de 1000^m. Des forêts, formées principalement de bambous, le couvrent jusqu'à une hauteur de 3000^m environ. L'expédition se dirigea ensuite vers le lac Baringo, qu'elle atteignit à Njemps¹, sur la rive sud.

¹ Voy. la carte, VI^{me} année, p. 64.

Elle espérait pouvoir s'y reposer, mais il lui fut impossible de se procurer de la nourriture à plus de 100 kilom. à la ronde. Il fallut se résoudre à envoyer 150 hommes en chercher à Kikouyou, et, jusqu'à leur retour, se contenter de gibier, heureusement très abondant. Au bout de trois mois, ces hommes revinrent avec une centaine de charges, mais trouvèrent l'expédition affaiblie par les privations et surtout par le froid d'une station à plus de 2500^m d'altitude. Les indigènes ne donnèrent que des renseignements vagues et contradictoires sur le pays au nord du lac Baringo ; toutefois, il ressortait de leurs récits que le pays ne manquait ni d'eau, ni de vivres. Laissant alors en arrière les malades et les marchandises inutiles, le comte Teleki se remit en marche le 10 février 1888, et, après seize étapes dans la partie nord du plateau de Leikipia, d'une hauteur moyenne de 2500^m à 3000^m, il atteignit le mont Njiro, où est établie la tribu nomade des Burkenedji, qui lui fournit de bons guides. Il nomma lac Rudolf un lac nommé par les indigènes Basso-Narok (mer noire), et dont il atteignit l'extrémité nord le 7 avril. Dans la partie sud se trouvent des pêcheurs qui vivent sur de petites îles, près du bord du lac, et se nourrissent de crocodiles et d'hippopotames. Plus au nord, il rencontra, à Reshiat, des Gallas, qui possèdent beaucoup de dourha et d'immenses troupeaux de bœufs et d'ânes ; mais malgré la quantité de marchandises que portait sa caravane, elle ne put obtenir en échange que du dourha ; car le fer, le cuivre, les cotonnades, sont sans valeur pour ces indigènes, qui ne désirent qu'un certain genre de perles. L'expédition, n'en ayant pas, ne put se procurer de bestiaux. Elle se dirigea ensuite, à l'est, vers un autre lac, le Basso-na-Ebor (lac blanc), que l'on ne peut atteindre que pendant la saison des pluies, car l'eau manque sur la route ; celle du lac est salée. Le comte Teleki le nomma lac Stephanie. Pendant la saison des pluies, tout le pays au nord du lac est inondé ; l'eau a parfois près de 2^m de profondeur ; il y avait en outre deux grandes rivières impossibles à traverser. Passant alors au sud du lac, près d'un volcan en activité, l'expédition rencontra les immenses troupeaux des Turkanas, tribu nomade qui ne voulut céder ses bœufs et ses chameaux que contre du tabac. La caravane n'en ayant pas ne put obtenir que des chèvres, des moutons et des ânes. Après une marche de huit jours dans un vrai désert, l'expédition menacée d'épuisement, réussit enfin à atteindre Njemps, puis, par la route la plus courte, elle regagna Naiwasha, Kikouyou, Taveta et Mombas.

Le *Moniteur des Colonies* nous apporte les renseignements suivants sur les progrès accomplis par les Portugais à la **baie de Delagoa** :

Le port de Lorenzo Marquez qu'ils ont créé sur la Tembi, à une certaine distance de l'embouchure, est au moins aussi bien installé que ceux du Cap et de Natal qui appartiennent à l'Angleterre. Il a été réalisé depuis deux ans des améliorations considérables. On y bâtit un édifice pour la douane qui a 66 mètres de long sur 13^m,5 de large. A côté, se trouvent des hangars pour machines, des magasins à marchandises et la station du chemin de fer de la baie de Delagoa au Transvaal, cette dernière pourvue d'un bureau télégraphique et de tous les accessoires nécessaires. Il a été consacré de grandes sommes à l'embellissement du reste de la ville. On est en train de construire un vaste square en face de la résidence du Gouverneur; les rues ont été remises en état. Des casernes sont en cours de construction, des routes ont été tracées, des ponts ont été construits pour donner accès à l'église, à l'hôpital et au nouveau cimetière. L'éclairage est satisfaisant. Le quartier indigène se trouve, comme dans les colonies hollandaises, à une distance d'au moins 5 kilomètres de celui des Européens. On n'a pas réussi dans un premier essai à arrêter la malaria au moyen de plantations d'eucalyptus, attendu qu'un grand nombre d'arbres sont morts. L'organisation sanitaire et le service des eaux laissent encore beaucoup à désirer. Il n'y a, pour tous les besoins, qu'une seule fontaine où, toute la journée, des gens de toutes les couleurs font queue pour faire leur provision d'eau. Les balayures entassées tout près de la ville forment un vrai nid à fièvre. Le gouvernement vient de voter 7,500,000 francs pour l'exécution de travaux publics; il est à espérer qu'on consacrera au moins une partie de cette somme à l'approvisionnement d'eau et à des travaux d'assainissement de la ville. La garnison et la police ont été renforcées de 100 Portugais. Un juge résident a été nommé, de sorte qu'il ne sera plus nécessaire de se rendre jusqu'à Mozambique pour les affaires judiciaires. La ligne du chemin de fer qui va jusqu'à Komatie, sur un parcours de 80 kilomètres, est susceptible d'améliorations. La voie est posée sur une levée qu'il serait utile de recouvrir de ballast pour que les pluies ne l'emportassent pas. A la suite d'un orage les communications ont été interceptées pendant six semaines; 200 indigènes et 10 blancs travaillent continuellement à l'entretien de la voie. Jusqu'ici les recettes se sont élevées à 22,500 fr. par mois. Le trafic de cette ligne augmentera aussitôt que la voie ira jusqu'à Prétoria et possédera un embranchement sur Barberton. Les terrains avoisinants appartiennent par moitié à la Compagnie et au Gouvernement. Une concession a été accordée à 64 kilomètres de la baie de Delagoa, où, dit-on, ont été découverts des diamants.

Le *Missionary Herald* de Boston publie une lettre écrite par M. Bates, des bords de la rivière Buzy, dans les **États de Goungounyane**, le successeur d'Oumzila, dont le royaume est censé s'étendre du Zambèze au Limpopo, et de l'Océan Indien au pays des Ma-Tébélé. Les missionnaires américains ont trouvé les indigènes pleins de cordialité et désireux de s'instruire. A en juger par ce qu'ils ont vu le long de la Buzy, la population doit être très dense. Le voisinage des rivières ressemble à un véritable jardin, avec des villages à chaque centaine de mètres. Le sol peut nourrir un grand nombre d'habitants. Quoique les missionnaires aient passé six semaines dans ce qu'on appelle la partie insalubre du pays, ils ont échappé à la fièvre, en prenant soin d'avoir de bonne eau à boire et en la faisant bouillir lorsqu'ils pouvaient avoir des doutes sur sa qualité. Ils ont envoyé un message à Goungounyane pour lui demander l'autorisation de s'établir dans ses États. Mais le nombre des chercheurs d'or venus pour explorer le pays avait été si considérable qu'aucun blanc ne pouvait plus obtenir audience de la part du roi, et qu'on prédisait le même insuccès aux envoyés des missionnaires. Ce ne fut qu'au bout de six semaines d'attente que Goungounyane les reçut et qu'il leur accorda ce qu'ils demandaient. Il s'est déclaré heureux de les voir venir chez lui et a envoyé des hommes pour les conduire à son kraal. Pendant le séjour des missionnaires à la côte, ils ont déjà pu constater que la grande majorité des indigènes parlent le zoulou. Il y a en outre deux langues : l'une, le Jsi senji parlé de la Sabi à la Buzy, et l'autre, le Jsi nhlwenga, au sud de la Sabi; ce dernier d'ailleurs a beaucoup d'affinité avec le zoulou.

La grande affluence des chercheurs d'or dans le pays des **Ma-Tébélé** et dans celui des **Ma-Shona** a engagé le roi Lo-Bengula à publier une déclaration portant que toutes les concessions minières dans les pays susmentionnés et dans les territoires adjacents à celui du roi des Ma-Tébélé ont déjà été accordées. En conséquence, il a prévenu tous les solliciteurs de concessions et tous les spéculateurs, que leur présence dans le Ma-Tébéléland est désagréable au roi et au peuple et que ceux qui persisteraient à vouloir entrer dans son pays, le feraient à leurs risques et périls. Il a de plus sollicité l'aide de tous les chefs et de tous les États voisins pour expulser ces spéculateurs de son territoire.

En opposition à cette déclaration, le consul de Portugal à Cape-Town a fait savoir, qu'ensuite d'instructions spéciales, son gouvernement ne reconnaît pas les prétendus droits de Lo-Bengula sur le Ma-Shonaland et sur les territoires adjacents, sur lesquels le roi du Portugal déclare

avoir des droits de souveraineté. Aussi a-t-il proclamé nulles et non avenues toutes les concessions de terre ou de mines accordées ou à accorder à l'avenir dans le Ma-Shonaland et dans les territoires adjacents, et informé les intéressés que le gouvernement portugais n'en reconnaîtra aucune. Le *Journal de la Chambre du Commerce de Londres* fait remarquer à ce sujet que la protestation du consul du Portugal à Cape-Town est en opposition avec les intérêts et même avec les droits de la Grande-Bretagne. Il rappelle que Lo-Bengula a accordé à M. Rudd une concession de mines d'or qui s'étend au Ma-Shonaland, en échange 1° d'un paiement de 100 liv. sterl. par mois; 2° d'une forte livraison d'armes et de munitions; 3° du placement d'une canonnière sur le Zambèze le long de la frontière septentrionale de ses États. Les rois du Ma-Tébéléland, ajoute-t-il, sont depuis environ cinquante ans souverains par droit de conquête du pays des Ma-Shona, fertile, bien arrosé, riche en métaux précieux. Enfin, il oppose à la protestation du Portugal le traité d'alliance que Sir Hercules Robinson, gouverneur de la Colonie du Cap, a conclu il y a quelques mois avec Lo-Bengula, et par lequel le gouvernement britannique a déclaré que désormais il considèrerait comme faisant partie de la sphère d'influence anglaise les pays des Ma-Tébélé et tout le territoire situé au sud du Zambèze, à l'ouest des possessions portugaises.

M. F.-S. Arnot a rapporté à la Société de géographie de Londres que la partie du pays de Lounda qu'il traversa, de Benguéla pour se rendre dans les **États de Msiri**, était réduite en désert. De tous côtés se faisaient remarquer de vastes clairières, où, à une date récente, s'élevaient encore des villages, mais où maintenant l'on ne voit plus personne. A son arrivée dans la capitale de Msiri, des trafiquants arabes, demi-caste, firent tout ce qu'ils purent pour empêcher le roi de le recevoir. L'un d'eux fit un grand discours pour déterminer Msiri à le faire mourir ou à le renvoyer. Le roi répondit que n'ayant vu jusque là aucun Anglais, il ne pouvait exprimer aucune opinion sur les accusations portées contre M. Arnot; « mais, » ajouta-t-il : « je sais une chose, je vous connais vous Arabes, » et il suspendit son jugement. L'étranger fut mis en quarantaine pendant six jours, durant lesquels Msiri convoqua tous les docteurs et les devins du pays pour accomplir certaines cérémonies destinées à faire découvrir si le cœur du nouveau venu était aussi blanc que sa peau. Ils préparèrent des décoctions de médecines dans lesquelles ils mirent de petits morceaux d'écorce ou de bois; le lendemain, si ceux-ci n'avaient subi aucun changement, c'était une preuve que le cœur du visiteur était

en bon état; si, au contraire, ils étaient altérés, on ne devait plus avoir confiance en lui. Cette épreuve et d'autres encore tournèrent en sa faveur. Aussi Msiri ordonna-t-il à tout son peuple de faire à M. Arnot une réception cordiale. Lors de la présentation au roi, le missionnaire le trouva entouré de 500 femmes, qui sont en réalité ses ministres d'État. Son empire est divisé en une quantité de provinces, dont chacune est gouvernée par un petit chef qui reçoit de lui une coquille (*Omande*) comme signe de son office; chacun d'eux est représenté à la cour par une des femmes de Msiri; ce sont elles qui perçoivent tous les tributs et qui fournissent l'entretien aux visiteurs.

Enfin est arrivée à Bruxelles une lettre de **Stanley**, non pas une lettre adressée au gouvernement de l'État indépendant du Congo, mais celle que Stanley écrivait à Tipo-Tipo pour lui annoncer son retour sur l'Arououimi. Elle est loin de répondre au besoin que nous avons de connaître les détails de son expédition de quatorze mois; mais telle qu'elle est, nous devons pour le moment être satisfaits de la certitude qu'elle nous fournit du succès de cette expédition.

Boma de Banalya (Murenia), 17 août 1888.

*Au cheik Ahmed-ben-Mohamed, de son bon camarade
Henri-M. Stanley.*

Je vous envoie bien des salutations. J'espère que vous êtes en bonne santé comme moi et que vous vous êtes bien porté depuis mon départ du Congo. J'ai à vous raconter bien des choses et j'espère vous voir sous peu.

Je suis arrivé ce matin avec 130 Wangwana, 3 soldats et 66 indigènes appartenant à Emin. Il y a aujourd'hui 82 jours que nous avons quitté Emin sur le Nyanza ¹, et, pendant tout le trajet, nous n'avons perdu que 3 hommes. Deux se sont noyés, le troisième s'est enfui.

J'ai trouvé les blancs que je cherchais. Emin-pacha se trouve parfaitement bien, ainsi que Casati.

Emin-pacha possède de l'ivoire en abondance, des milliers de têtes de bétail, des chèvres, de la volaille et des approvisionnements de toute sorte. Nous avons trouvé en lui un homme bon et aimable. Il a fait cadeau de nombreux petits objets à tous nos blancs et noirs. Sa générosité n'aurait pu être plus grande qu'elle n'a été. Ses soldats ont littéralement béni nos noirs d'être venus de si loin pour indiquer la route, et

¹ Vraisemblablement l'Albert-Nyanza.

nombre d'entre eux étaient prêts à me suivre et à quitter ce pays, mais je les ai priés d'attendre quelques mois, jusqu'à ce que je revinsse chercher les hommes et les marchandises que j'avais laissées à Yambouya. Ils ont prié Dieu de m'accorder les forces nécessaires pour terminer mon entreprise. Dieu veuille que leur prière soit exaucée !

Maintenant, mon ami, dites-moi, qu'allez-vous faire ?

Nous avons fait la route deux fois ; nous savons où elle est bonne et où elle est mauvaise. Nous savons où il y a des vivres en abondance et où il en manque, où se trouvent les camps, en un mot, où l'on peut s'arrêter et se reposer.

J'attends avec impatience de vos nouvelles. Si vous m'accompagnez, c'est bien ; sinon, c'est encore bien. Je m'en remets à vous. Je resterai ici une dizaine de jours ; puis je m'en irai lentement. Je vais me diriger vers une grande île à deux heures de marche d'ici. Au delà de cette île, je trouverai un gîte et des vivres en abondance pour mes hommes. Cependant, quoi que vous ayez à me dire, je vous écouterai comme tous les jours avec le plus grand plaisir.

Si vous venez, venez vite, car je me mettrai en route dans onze jours, au matin.

Tous mes blancs sont en bonne santé, mais je les ai tous laissés derrière moi, sauf mon domestique William qui m'accompagne.

STANLEY.

Quelque discrète que soit cette lettre sur une quantité de détails que nous aimerions à connaître, elle nous permet d'attendre avec certitude un rapport complet sur les deux voyages de Stanley entre l'Arououimi et Wadelaï. Le vaste espace qui demeure encore en blanc sur la belle carte en quatre feuilles que publient, en ce moment même, les *Mittheilungen* de Gotha dans leurs *Suppléments* sera en partie comblé ; le mystère qui recouvrait jusqu'à aujourd'hui la région comprise entre le lac Albert et les sources des tributaires de droite du cours moyen du Congo sera en partie dévoilé. Sir Francis de Winton a communiqué aux journaux anglais une lettre du major Parminster de Stanley-Pool, confirmant les renseignements fournis par celle de Stanley. Il en résulte qu'au camp de Banalya, sur l'Arououimi, Stanley a rencontré les débris de l'arrière-garde commandée naguère par feu le major Barttelot et qui étaient encore réunis là, sous les ordres de M. Bonny. Dans son voyage de retour vers Émin-pacha, Stanley aurait été accompagné de M. Bonny et de ce qui restait de l'ancienne arrière-garde. L'explorateur était tout à fait décidé à ne pas rentrer en Europe par le Congo. D'après les

calculs de sir F. de Winton, il a dû rejoindre Emin-pacha vers le 17 novembre 1888; puis essayer de franchir les pays troublés de l'Ou-Ganda et de l'Ou-Nyoro, pour arriver à Msalala, où se trouve son dépôt de vivres, et gagner de là la côte. Ce voyage occuperait de six à dix mois, suivant les difficultés à vaincre dans l'Ou-Ganda et l'Ou-Nyoro; de sorte que, d'après sir Francis de Winton, si tout allait bien, Stanley, repartirait à Zanzibar vers la mi-mai, au plus tôt, la fin de septembre au plus tard.

Le *Journal officiel* a publié un rapport du ministre de la marine au président de la République, relatif à l'organisation du **Gabon** et du **Congo français**. Les décrets de 1886 réglant les relations entre le commissaire général de la République au Congo, Savorgnan de Brazza, et le lieutenant-gouverneur du Gabon, M. le Dr Ballay, n'étaient que provisoires. Mais les difficultés qui avaient empêché d'appliquer les mêmes règles à une ancienne colonie comme le Gabon et à de vastes territoires encore incomplètement explorés comme ceux du Congo, n'existent plus aujourd'hui. Le moment était venu de réaliser la fusion administrative du Gabon et du Congo français, d'étendre l'action du lieutenant-gouverneur à toute la colonie, en la subordonnant toutefois partout au commissaire général. D'après le décret signé par le président de la République, l'unification de l'ouest africain français est un fait accompli. M. de Brazza continuera à remplir les fonctions de commissaire général, et M. le Dr Ballay devient le lieutenant-gouverneur pour toute la possession française, qui sera régie selon les règles qui ont présidé à sa formation. MM. de Brazza et Ballay, conquérants pacifiques, continueront à éviter tout conflit avec les indigènes et à développer les ressources économiques de la colonie.

Le projet de loi concernant la création d'un **service maritime postal entre la France et la côte occidentale d'Afrique** pour donner à une ligne française le transport des produits du Congo français, du Gabon et de la colonie de la côte de Guinée a été présenté à la Chambre des députés. L'huile de palme, les arachides, le café, le caoutchouc de ces pays, n'arrivaient sur les marchés français que par la voie de Liverpool et de Hambourg, grevés de frais de toutes sortes, au bénéfice des compagnies portugaises, anglaises et allemandes. Le projet de loi prévoit la création de deux lignes principales avec Marseille et le Havre comme points d'attache. Les paquebots de Marseille toucheraient à Barcelone, Oran, Cadix, Dakar, Konakry, Cap Palmas, Grand-Bassam, Cotonou, Libreville et Loango. Ceux du Havre feraient escale à Cher-

bourg, Bordeaux, Lisbonne et Dakar (le reste comme pour la ligne Marseille-Loango). L'entrepreneur devra s'engager à transporter gratuitement par voyage, d'un quelconque des ports français indiqués dans l'itinéraire à l'un quelconque des ports du Gabon et du Congo indiqués, cent tonneaux de matériel ou d'approvisionnement.

Nous avons mentionné dans un de nos derniers numéros les actes d'hostilité et de cannibalisme dont se sont rendus coupables des tribus voisines de la **rivière de l'huile** (Oil River). Le consul d'Angleterre accompagné du commandant de la division navale a visité les lieux où ces faits se sont passés. Ils ont pu délivrer quelques prisonniers et ont imposé une amende aux coupables. A cette occasion, Sir James Fergusson, sous-secrétaire d'État au Foreign Office, a déclaré à la Chambre des Communes que le gouvernement étudie en ce moment la question de savoir de quelle façon seront administrées les contrées situées entre les colonies de Lagos et du Cameroun, qui ne font pas partie des territoires exploités par la Société royale du Niger. Un commissaire spécial a été envoyé dans cette région avec mission de faire rapport sur toutes les questions qui se rattachent au Niger et aux districts avoisinants placés sous le protectorat de l'Angleterre.

On mande de Saint-Louis, du **Sénégal**, que des envoyés du chef Thiéba sont venus à Bamakou affirmer les victoires de leur chef sur Samory, dont le fils aîné et quatre frères ont été tués ainsi que beaucoup de chefs sofas. Ces envoyés annoncent une nouvelle ambassade et demandent l'ouverture au commerce d'une route entre Bamakou et le Canadougou¹. Quant à Samory, il est toujours à Niako, sur la route de Bissandougou. Un de ses fils et plusieurs chefs sofas occupent différents points dans les environs de Fourou. Samory essaye de rallier à sa cause les chefs du Ouassoulou. Karamoko a été battu entre les rivières Fié et Milo par Diémariy, chef de Koundiou et ancien partisan de Samory. Ce dernier a dû interrompre sa marche vers sa capitale Bissandougou pour tenir tête à Thiéba, qui le poursuit. Il se fortifie dans Niako et élève des tatas et des saniés.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Par la convention de Suez, le canal est devenu, depuis le 1^{er} janvier, un bras de mer mis d'un commun accord sous un régime spécial de neutralité. Il sera ouvert à tous les pavillons, en temps de guerre comme en temps de paix, à la condition

¹ Voy. la carte, IV^{me} année, p. 200.

que les belligérants s'y comporteront entre eux comme s'ils étaient en état de paix.

D'après une dépêche de Souakim, un messager indigène envoyé à Khartoum est revenu à la côte après un voyage de vingt-quatre jours. Il était porteur d'une lettre de Slatin-bey, encore prisonnier. Lupton-bey était mort depuis le 5 mai. A Khartoum, on était sans nouvelles authentiques d'Émin-pacha.

Des pèlerins de Takrourie (région du lac Tchad), partis d'Addamer, il y a un mois, ont rapporté à Souakim que les derviches chassés d'El-Fascher, capitale du Darfour, par les forces de Moheidin, envoyé du cheik des Senoussis contre les Mahdistes, se sont enfuis vers El-Obeid, ville principale du Kordofan. Ils ont déclaré en outre qu'il y a cinq mois les derviches ont été complètement battus à Fashoda sur le Nil Blanc par des troupes régulières, probablement celles d'Émin-pacha. En conséquence, le khalifa a suspendu les hostilités dans cette région.

La mission russe qui se rend en Abyssinie sous la direction d'un archevêque, a cependant, comme chef réel, le général Nicolaïeff, qui a déjà fait comme explorateur plusieurs voyages en Abyssinie.

En réponse à une dépêche de l'explorateur Borazzini à la *Tribuna*, suivant laquelle le comte Antonelli serait prisonnier du sultan d'Aoussa, l'agence Havas a publié un télégramme de Rome annonçant que l'explorateur a écrit d'Aoussa avoir reçu un excellent accueil de la part du sultan, avec lequel il a renouvelé le traité d'amitié conclu avec l'Italie. Il se trouvait, le 27 décembre, sur la frontière du Choa, où l'attendait une escorte d'honneur envoyée par le roi Ménélik. Une dernière dépêche, adressée à l'agence Stefani, annonce l'arrivée du comte Antonelli au Choa le 14 janvier.

Ménélik a écrit d'Entotto, le 22 septembre, une lettre adressée au président de la Société italienne de géographie à Rome, pour lui annoncer la mort de son fils unique Astaossen, décédé peu de jours auparavant.

Des lettres de Harrar, en date du 20 décembre, rapportent qu'ayant acquis la certitude que les rois du Choa et du Godjam étaient d'accord pour se révolter contre son autorité, le négous est entré immédiatement en campagne et a infligé un sanglant échec à Tekla-Haïmanot, roi du Godjam. Le roi Jean s'est emparé de cette province sans difficulté; Tekla-Haïmanot est en fuite. Après cela, l'armée abyssinienne a passé la frontière du Choa et marché contre Ménélik qui a donné ordre au gouverneur du Harrar de lui amener toutes les troupes de ce district.

D'après le dernier *Livre blanc* sur les affaires de l'Afrique orientale, l'Allemagne a établi une entente avec les gouvernements du Portugal, de l'Italie, de l'Autriche et des Pays-Bas relativement aux mesures à prendre pour empêcher l'importation d'armes dans cette partie du continent africain.

Il résulte d'un rapport de MM. les ingénieurs Rigault et Guignard sur les mines de charbon de Bavatobé, à la côte N.-O. de Madagascar, que le gisement est beaucoup moins étendu qu'on ne le croyait, et que le minerai est de très médiocre qualité; en sorte que l'exploitation n'en serait pas rémunératrice.

Les nouvelles du Damaraland sont fâcheuses pour la Compagnie de l'Afrique

australe-occidentale. Le commissaire allemand, M. Gœring, a dû évacuer le territoire de Kamahéréro, et les chercheurs d'or envoyés par des sociétés de spéculateurs berlinois ont dû battre en retraite devant l'insuffisance des résultats obtenus. Une concession faite à M. Lewis, sujet anglais, antérieurement, paraît-il, à celle accordée à M. Lüderitz, semble devoir rendre précaires les traités conclus avec les Allemands.

M. Giuseppe Carona a été nommé représentant et agent commercial de l'Italie au Congo, avec la mission d'y étudier de nouveaux débouchés pour les produits italiens. Le ministre de la guerre lui a remis quelques fusils de précision qu'il emporte au Congo.

Voulant étendre au continent africain le bénéfice des mesures humanitaires formulées par la convention internationale de Genève du 22 août 1864, l'État indépendant du Congo a notifié son accession à cette convention en date du 27 décembre, et en outre il a créé une Association africaine de la Croix-Rouge. Elle aura pour but de donner des secours aux blessés et aux malades en temps de guerre, et de prêter aide et assistance à tous ceux qui, s'étant dévoués aux intérêts de la civilisation dans toute l'étendue de l'Afrique, sont atteints de blessures ou de maladies, ainsi qu'aux indigènes malades ou blessés.

L'expédition des ingénieurs chargés des études du chemin de fer du Congo est rentrée en Belgique. Tous ses membres sont en bonne santé; ils ont heureusement pu accomplir leur mission jusqu'au bout.

M. Hodister, qui dirige la factorerie de la Société belge du haut Congo à Bangala, a fondé un nouvel établissement commercial au confluent de la Mongalla, près du village de Mobéka.

Par décret du 30 décembre 1888, le souverain de l'État indépendant du Congo a institué, sous le nom de l'Étoile africaine, un ordre destiné à récompenser les services rendus à cet État et en général à la cause de la civilisation africaine.

Le Dr Oscar Baumann vient de faire paraître la première feuille d'une carte au 1,400,000 du haut Congo, entre le Stanley-Pool et les Stanley-Falls.

Une commission est chargée de la délimitation des possessions françaises et espagnoles dans la partie du littoral située au nord du Gabon. Ses travaux pouvant durer assez longtemps, les deux gouvernements ont convenu à l'amiable d'établir un *modus vivendi* provisoire jusqu'au règlement définitif de cette affaire.

Le ministre des colonies espagnoles a été autorisé à passer un traité avec la West African Telegraph Company pour la pose des câbles télégraphiques entre Fernando-Po, le continent africain et l'île du Prince.

L'administrateur de Cotonou télégraphie qu'il a reçu une lettre du capitaine Binger annonçant que cet officier se trouvait le 11 novembre à Salaga, par 8° lat. nord et 3° longit. O. Il comptait arriver à la Côte d'Ivoire au mois d'avril prochain. Salaga étant à 300 kilom. environ à l'est de Kong, on se demande si M. Treich-Laplène, qui marche au nord dans la direction Assinie-Kong, pourra accomplir jusqu'au bout sa mission, qui est de rejoindre le capitaine Binger.

Une mission a été confiée au capitaine du génie Ancel, aide de camp du géné-

ral Faidherbe, et au capitaine Brosselard, officier d'ordonnance du ministre de la guerre, pour achever des études politiques, économiques et administratives commencées par l'administration des colonies dans la région des rivières du sud du Sénégal.

CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

La question de l'esclavage en Afrique acquérant de jour en jour plus d'importance, nous donnerons dans chacun de nos numéros une chronique des faits qui s'y rapportent, venus à notre connaissance dans le courant du mois.

A mesure que les **Arabes de l'Afrique orientale** voient s'avancer et s'étendre une civilisation qui ne tolère ni la polygamie, ni l'esclavage, ni la chasse à l'homme, ils redoublent d'audace et de cruauté pour s'efforcer d'en arrêter les progrès. Les faits qui se sont passés depuis dix ans dans toute la région du Victoria-Nyanza, du Tanganyika et du Nyassa, en sont la preuve. Ceux qui sont parvenus à notre connaissance pendant le mois qui vient de s'écouler, le montrent avec une évidence plus éclatante encore. Nos lecteurs se rappellent Stanley enseignant à Mtésa, en opposition aux Arabes esclavagistes sous l'influence desquels était le potentat de l'**Ou-Ganda**, que l'Évangile fait un devoir d'aimer tous les hommes, sans en excepter aucun, tandis que Mahomet apprend à ses disciples, que tuer les païens et les infidèles est méritoire. Dès lors, des missionnaires, demandés par Mtésa lui-même, avaient instruit le roi et une partie de ses sujets. Les Arabes qui étaient à sa cour avaient profité des divergences existantes entre les missions protestantes et les missions romaines établies dans l'Ou-Ganda, pour tâcher de ressaisir le roi qui leur échappait. Le successeur de Mtésa, Mwanga, persécutait ceux de ses sujets qui étaient devenus chrétiens. Les nouvelles de Zanzibar, publiées par le *Times* le 11 janvier, rapportent qu'au mois d'octobre Mwanga conçut l'odieux projet de faire mourir de faim tous ses gardes du corps en les abandonnant dans une île du lac. Mais les gardes, prévenus, refusèrent de s'embarquer dans les canots et retournèrent à la capitale, où ils attaquèrent immédiatement le palais. Mwanga s'enfuit, personne ne le soutint, et son frère aîné, Kiwewa, fut mis sur le trône. Celui-ci conféra à des adhérents du christianisme les principales charges de la cour. Alors les Arabes devinrent furieux, massacrèrent un grand nombre des nouveaux fonctionnaires, et les remplacèrent par des musulmans. Après cela, ils attaquèrent

les missions anglaises et françaises, qu'ils brûlèrent ; en outre, ils tuèrent une quantité de néophytes. Tous les missionnaires réussirent à s'échapper et arrivèrent sains et saufs à Ousambiro. Un hippopotame fit chavirer la barque missionnaire, l'*Éleanor*, et cinq néophytes furent noyés. Les missionnaires français ne se départirent pas d'une grande générosité envers leurs frères anglais. Quantité de lettres et des provisions pour Stanley et Emin-pacha furent détruites. Mwanga se trouvait prisonnier des Arabes à Magou et appelait à son secours les missionnaires anglais. Les Arabes ont écrit à M. Mackay, à Ousambiro, une lettre insultante, dans laquelle ils célèbrent leur triomphe et prédisent l'extermination des missionnaires dans l'Afrique centrale, comme revanche de la politique anti-esclavagiste anglaise. Ils déclarent que l'Ouganda est devenu un royaume musulman. Que deviendra Emin-pacha entre les États du mahdi, au nord de sa province, et ce nouvel empire, gouverné par des mahométans enivrés de leur victoire ?

Nos lecteurs se rappellent qu'aux termes de la convention anglo-allemande du 1^{er} novembre 1886, et ensuite d'un traité entre le sultan de Zanzibar et la British East African Company, le territoire compris entre la Wanga et la Tana¹ est réservé à l'influence anglaise, et que la société susmentionnée a reçu du gouvernement britannique une charte qui lui confère sur ce territoire des droits de souveraineté très étendus. C'est dans ce territoire que se trouve **Mombas**, dans le voisinage de laquelle ont été créés les établissements missionnaires de Frere Town, Kisouloudini, Rabaï, en faveur des esclaves libérés par les croiseurs anglais depuis la conclusion du traité entre l'Angleterre et le sultan de Zanzibar en 1873, et remis par le consul général de S. M. britannique aux missionnaires chargés de leur apprendre un travail pour subvenir à leur entretien. Dans un article spécial (Voyez II^{me} année, p. 202-207 : Frere Town et la question de l'esclavage dans le Zanguebar septentrional), nous avons montré la situation difficile faite aux missionnaires par les Arabes de Mombas, propriétaires d'esclaves dont un grand nombre s'échappaient et allaient chercher un refuge sur les terres des stations susnommées. La position aurait, paraît-il, empiré depuis l'arrivée des agents de l'East African Trading Company fondée pour exploiter les territoires auxquels s'applique la charte de souveraineté de la British East African Society. S'il faut en croire un correspondant du *Manchester Guardian*, voici l'arrangement conclu entre M. Mackenzie et le

¹ Voyez la carte, VIII^{me} année, p. 92.

général Matthews d'une part, comme représentants de la Compagnie anglaise, et Saïd-Hamed-ben-Suleiman, ministre du sultan de Zanzibar, et Salem-ben-Kalfan, gouverneur de Mombas, d'autre part :

« 1° Tous les Arabes de Mombas sont autorisés à vendre et à acheter des esclaves et à s'en procurer autant qu'ils voudront dans l'intérieur ;

« 2° Les Arabes sont autorisés, en outre, à mettre les esclaves dans les chaînes ou à les punir de toute autre façon quand ils le mériteront ;

« 3° En louant des esclaves pour les faire travailler ou pour des caravanes, il faudra s'entendre sur les prix avec les propriétaires de ces esclaves ;

« 4° Les gages des esclaves ou les avances d'argent qu'on leur accorderait devront être remis à leurs propriétaires ;

« 5° Dans le cas où un esclave se sauverait pour se placer sous la protection des missions anglaises, ces missions seront obligées de le remettre entre les mains de son propriétaire ;

« Les Européens, les Indiens, les Arabes, seront placés sous la juridiction du gouverneur arabe de Mombas ; les hommes de Vanika et de Kamba restent, comme auparavant, sous la domination des habitants de Mombas.

« Après cet accord, M. Mackenzie, le général Matthews et les habitants de Mombas se sont rendus à la station des missions à Rabai pour y prendre les esclaves fugitifs qui y étaient cachés et les ramener à leurs propriétaires. N'ayant pas pu y parvenir, les représentants de la Compagnie anglaise ont payé 25 piastres pour chacun des esclaves qu'ils n'ont pu reconduire à leurs maîtres.

« Là-dessus, le consul général britannique à Zanzibar, le colonel Evan Smith, a lancé une proclamation donnant avis qu'en vertu de l'article 370 du Code pénal indien, tout sujet anglais qui fait un contrat avec le propriétaire d'un esclave pour employer ledit esclave, commet un délit passible d'un emprisonnement de sept ans et d'une amende. Il n'y a aucune loi qui défende à un sujet anglais d'employer un esclave qui consent à travailler, pourvu que le contrat soit fait directement entre les deux parties, et que les gages gagnés par l'esclave lui soient directement payés. Avis a été donné que toute violation de la loi à ce sujet serait rigoureusement poursuivie. »

D'après le correspondant du *Manchester Guardian*, l'effet de la proclamation du consul britannique aurait été d'arrêter tout le commerce fait par les Anglais et les Anglo-Indiens, par la raison que le débarque-

ment et l'embarquement des marchandises, leur empaquetage, le transport du charbon, etc., ne sont faits que par les *Hamillies* qui sont tous des esclaves, travaillant pour le compte de leurs propriétaires avec lesquels les négociants sont liés par des contrats. Aussi les sujets anglais se sont réunis pour agir en commun ; ils ont demandé et obtenu du consul général à Zanzibar la suspension des mesures édictées par lui, jusqu'à ce qu'ils aient reçu une réponse à une pétition envoyée au ministère des affaires étrangères. L'opinion anglaise s'est émue de l'attitude prise par la Société de l'Afrique orientale. Le secrétaire de celle-ci a nié, il est vrai, qu'aucun arrangement tel que celui mentionné ci-dessus ait été conclu. D'autre part il a dû convenir, et ce fait est confirmé par des journaux missionnaires, que les agents de la East British Trading Company ont été, avec les Arabes de Mombas, réclamer des esclaves fugitifs à Rabaï. M. Price, agent principal de la Church Missionary Society, à Frere Town, écrit : « J'ai fait tout ce que j'ai pu pour écarter des troubles de Rabaï, peut-être estimerez-vous que je suis allé trop loin dans la voie des concessions, mais la question ne peut pas être facilement résolue. J'ai rencontré hier tous les principaux cheiks de Mombas en pleine assemblée, le Wali, Hamed-ben-Suleiman, oncle du sultan, M. Mackenzie et le général Matthews étaient présents. Je leur ai présenté une adresse dont je vous envoie la traduction ; elle parut les satisfaire et il fut convenu que j'irais à Rabaï avec Mackenzie, le général Matthews et tous les Arabes qui voudraient nous accompagner pour reconnaître leurs esclaves et les réclamer. Beaucoup de ceux-ci sont là depuis plusieurs années, ils ont été baptisés et admis à la communion par l'évêque Parker, ils mènent une vie honnête, indépendante, avec leurs maisons, leurs terres, leurs femmes et leurs enfants. Nous ne supposons pas que ce fussent des esclaves fugitifs. Ils sont très excités, désespérés et décidés à combattre pour leur liberté ; beaucoup d'esclaves libérés se joindront à eux. C'est pour eux une question de vie ou de mort. » Ils ont refusé de retourner chez leurs anciens maîtres et M. Mackenzie, de concert avec le consul général anglais, a consenti à payer 87,500 francs à ceux qui prétendaient en avoir été les propriétaires. Nous ne rappellerons pas ce que nous disions (II^{me} année, p. 205) de la comparution à Mombas des missionnaires, MM. Streeter et Binns, devant M. le juge consulaire anglais accompagné du Dr Kirk alors consul général anglais à Zanzibar, pour y répondre aux plaintes portées contre eux par les Arabes. Le juge susmentionné avait déclaré que les missionnaires devaient rendre les esclaves fugitifs de Mombas, que les

Arabes avaient le droit de les reprendre, même quand ils s'étaient réfugiés dans les chambres des missionnaires. Les fugitifs appartenant aux Arabes et aux Souahélis durent être renvoyés conformément à cette décision ; ils s'enfuirent dans la campagne où ils furent traqués comme des bêtes fauves par cinq ou six cents Souahélis armés. Frere Town et les établissements similaires n'ont été fondés qu'avec l'approbation du gouvernement anglais, les esclaves libérés ont été remis aux missionnaires par l'ordre du Dr Kirk, et néanmoins celui-ci blâmait les missionnaires d'être allés, dans leur pitié pour les esclaves fugitifs, plus loin que ne le leur permettaient les lois du pays ou le traité de la Grande-Bretagne établissant les droits des Anglais. Le Comité de la Société des missions anglicanes dut même donner à ses agents, comme direction, de n'en plus recevoir à l'avenir que dans des cas extrêmes. Le gouverneur de Mombas dut publier que les établissements de Frere Town et de Rabaï se trouvant dans les États du sultan de Zanzibar, aucun esclave qui s'y réfugierait n'y serait gardé, sauf lorsque l'humanité l'exigerait, que l'esclave fugitif serait invité à retourner chez son maître ou que le gouverneur serait informé de son arrivée à la station.

Ces mesures ne paraissent pas avoir empêché la désertion de nombreux esclaves de Mombas. En effet, le secrétaire de la Compagnie anglaise de l'Est africain a reconnu qu'en dépit des efforts des missionnaires, ces esclaves avaient l'habitude de venir se réfugier sur les stations. Ils viennent par petits groupes se cacher au milieu des indigènes ; dès qu'un missionnaire peut reconnaître l'un d'entre eux comme appartenant à un propriétaire de Mombas, il le rend à son maître. Malgré cette vigilance, M. Mackenzie, agent de la Société, a trouvé que le nombre des esclaves réfugiés à la station de Rabaï ne s'élevait pas à moins de 1,400 ; leurs maîtres arabes, indignés, accusaient ouvertement les missionnaires de les cacher. Lorsque les mesures rappelées plus haut furent prises par le Dr Kirk et le juge consulaire, il y a 8 ans, relativement aux esclaves fugitifs, le territoire dont il s'agit relevait exclusivement du sultan de Zanzibar, et était régi par la loi du pays ; l'Angleterre ni aucune société anglaise n'y avaient de droits reconnus. Dès lors, en vertu de l'Acte général de la Conférence africaine de Berlin, de la convention anglo-allemande qui a réservé aux intérêts britanniques le territoire où se trouvent les établissements d'esclaves libérés susmentionnés, et de la Charte octroyée à la British East African Society, placée sous la surveillance du gouvernement britannique, il y a lieu d'espérer que la question des esclaves fugitifs de Mombas sera résolue

d'une manière plus conforme aux droits de l'humanité. Si réellement il y a eu une pétition des négociants anglais ou anglo-indous de Mombas au ministère britannique des affaires étrangères, la question ne manquera pas d'être posée devant le Parlement qui ne permettra certainement pas que les intérêts purement commerciaux d'une Société privée prévalent sur les intérêts de la morale et de la justice. Une clause comme celle de l'article 1^{er} de l'arrangement cité plus haut d'après le *Manchester Guardian*, autorisant tous les Arabes de Mombas à vendre et à acheter des esclaves et à s'en procurer autant qu'ils en voudront dans l'intérieur, serait en contradiction absolue avec la disposition de l'Acte général de la conférence africaine qui porte : Conformément aux principes du droit des gens, tels qu'ils sont reconnus par les puissances signataires de la présente déclaration, la traite des esclaves étant interdite et les opérations qui, sur terre ou sur mer fournissent des esclaves à la traite devant être également considérées comme interdites, celles de ces puissances qui exercent ou exerceront des droits de souveraineté ou une influence dans le territoire formant le bassin conventionnel du Congo, déclarent : que ces territoires ne pourront servir ni de marché, ni de voie de transit pour la traite des esclaves de quelque race que ce soit. Chacune de ces puissances s'engage à employer tous les moyens en son pouvoir pour mettre fin à ce commerce et pour punir ceux qui s'en occupent.

Dans les territoires réservés à l'influence allemande, l'opposition des Arabes est plus violente. Le *Leipzig*, un des navires qui font la croisière le long des côtes, ayant saisi un bateau négrier, les esclaves qu'il contenait furent libérés et remis par ordre du consul général allemand à la station missionnaire de **Tougou**, à 24 kilom. à l'ouest de **Dar-es-Salam**. Le 13 janvier les Arabes l'attaquèrent, massacrèrent les missionnaires, hommes et femmes qui s'y trouvaient et mutilèrent leurs corps d'une façon barbare, puis ils emmenèrent tous les esclaves et les serviteurs de la mission. D'après une dépêche de Zanzibar au *Times*, de nombreux Arabes de Mascate ont rejoint ceux de la côte d'Afrique ; les missions françaises, spécialement l'une d'elles, voisine de Tougou, courent un danger imminent. La mission de Bagamoyo offre aux Arabes une proie facile dans les milliers de réfugiés impuissants, nourris quotidiennement par la charité des missionnaires, et que les agents allemands à Bagamoyo, ainsi que la flotte, sont absolument incapables d'assister et de protéger. La dépêche ajoute que les Arabes qui s'unissent aujourd'hui pour les opérations du commerce des esclaves.

viennent à ce qu'on croit de Quiloa et de Lindi, et comme ils possèdent beaucoup plus de richesses et d'influence que Bouchiri, il est probable qu'ils le supplanteront et que leur activité prendra une vigueur nouvelle. Cela est plus spécialement dangereux pour la mission de Bagamoyo que jusqu'ici Bouchiri a épargnée. La nouvelle de ces massacres d'Européens a produit à Zanzibar une impression déplorable. On dit que Seïd Abdul Aziz, frère du sultan de Zanzibar, a quitté le golfe Persique avec l'intention de s'emparer de l'île de Pemba¹.

Le Rev. G. W. Knight-Bruce, évêque de Bloemfontein, dans l'État libre du fleuve Orange, a fourni aux *Be-Chuanaland News* des renseignements sur une excursion qu'il a faite dans les territoires compris récemment dans la zone d'influence anglaise qui se trouve au sud du Zambèze. Il a traversé le pays de Lo-Bengula, de Gouboulououayo jusque près du territoire de Goungounyane, puis est revenu par Inyati. Ce qui l'a le plus frappé, c'est la cruauté des procédés des **Ma-Tébélé** envers les **Ma-Shona**, dont le pays est considéré par eux comme un vrai parc d'esclaves. Dans le courant de l'année dernière seulement, treize *impis* (corps de guerriers) de Ma-Tébélé ont fait des incursions dans le Ma-Shonaland où ils ont causé d'épouvantables dévastations. Naguère encore lorsqu'ils avaient attaqué une ville et l'avaient livrée au pillage, ils prenaient les femmes âgées qu'ils n'estimaient pas devoir garder vivantes, les liaient à des arbres et les faisaient mourir par le feu. Ils paraissent y avoir renoncé maintenant. En revanche, aujourd'hui encore, ils ne laissent aucun enfant vivant dans les villages ma-shona qu'ils traversent. M. Knight-Bruce arriva à un village qu'un autre voyageur avait visité peu de temps auparavant et dont la population avait été ou enlevée ou dispersée. Lors du passage de l'évêque, les pauvres gens étaient revenus, avaient relevé leurs huttes, préparé leurs plantations de riz; mais bientôt les Ma-Tébélé fondaient de nouveau sur eux et n'en laissaient échapper aucun. Le traité d'alliance que l'Angleterre a conclu avec Lo-Bengula sera-t-il un acheminement à l'abolition de cet état de choses? L'impression que M. Knight-Bruce a rapportée du pays des Ma-Shona est favorable aux populations qui l'habitent; ils sont, dit-il, aimables, industrieux, habiles. Mais il est navré à la pensée

¹ Cette île située au nord de celle de Zanzibar compte environ 10,000 habitants répartis dans une soixantaine de villages. Elle a servi jusqu'ici de centre d'exportation des esclaves amenés de l'intérieur et soustraits par les négriers arabes à la vigilance des croiseurs.

que tous, hommes, femmes, enfants sont voués à l'esclavage ou à l'extermination sans aucune chance d'échapper, ni espoir de secours; massacrés l'année dernière, ils le seront de nouveau cette année-ci, tous les deux ou trois mois. Dans les conditions actuelles des rapports avec le pays des Ma-Tébéle, les Ma-Shona sont un peuple voué à la tuerie ou à l'esclavage.

En présence de cette recrudescence de la traite dans l'Afrique orientale, les puissances qui ont pris des territoires sous leur protectorat ne restent pas inactives. L'Allemagne en particulier se prépare à joindre à l'activité qu'elle déploie dans le **blocus des côtes** une sorte de blocus sur terre, pour empêcher les caravanes d'esclaves d'arriver de l'intérieur aux criques de la côte, où les croiseurs ne peuvent pénétrer à cause de la barrière coralligène parallèle à la rive, et d'où les barques des Arabes, trompant souvent la vigilance des steamers anglais, allemands, portugais et français, les emmènent vers les ports de la Perse et de l'Arabie. La direction de cette **expédition** serait confiée au capitaine **Wissmann**. Un projet de loi a été présenté par le prince de Bismarck au Conseil fédéral allemand demandant un crédit de deux millions de marcs pour l'exécution de mesures concernant l'abolition de l'esclavage et la protection des intérêts allemands dans l'Afrique orientale. L'exécution des mesures jugées nécessaires sera confiée à un commissaire impérial, lequel, conformément aux instructions spéciales qu'il recevra, exercera la surveillance sur les actes de la Compagnie allemande de l'Est africain, ainsi que sur ceux des employés de cette Compagnie, surveillance dévolue statutairement au chancelier de l'empire. La mission dont le capitaine Wissmann devait être chargé par le comité de secours allemand en faveur d'Émin-pacha ne sera pas abandonnée; elle sera confiée au D^r Peters.

A côté de l'action des gouvernements, celle des sociétés privées se développe rapidement. Son Éminence le **cardinal Lavigerie** a achevé de parcourir les principaux États de l'Europe pour y émuover l'opinion publique en faveur des victimes de la traite. Le mois passé, il a fait des conférences à Naples, Rome, Milan, Gènes, Marseille, provoquant partout la plus vive sympathie pour ceux dont il s'est constitué l'éloquent défenseur. Dans une lettre écrite de Marseille au Président du Conseil d'administration de l'œuvre anti-esclavagiste française et publiée dans le *Bulletin* de cette Société, il annonce qu'il retourne prendre dans son diocèse quelques semaines d'un repos nécessaire après les fatigues de huit mois et demi de voyages et de conférences, sans

compter les longues années et les travaux de sa vie. Mais déjà il se propose de reprendre la seconde partie de la tâche qu'il s'est imposée : l'action pratique et efficace, l'organisation, l'union de toutes les forces pour parvenir à l'abolition de la traite et de l'esclavage. A cet effet, il recommande la réunion d'un Congrès international de délégués des comités anti-esclavagistes actuellement existants en Europe, disposés à mettre en commun leurs lumières, leurs sentiments, leur action s'il le faut. Il y a des questions à éclaircir, à traiter en commun et à résoudre, il l'espère, avec le concours des hommes d'intelligence et de cœur, des explorateurs, des philosophes, des économistes et de tous ceux qui s'occupent aujourd'hui de la question de l'esclavage.

La **Société belge** se propose de transporter sur le **Tanganyika** des bateaux à vapeur pour y faire des croisières, destinées à empêcher le passage des caravanes d'esclaves amenés du bassin du Congo à Oudjidi et au sud du lac. De son côté, le commandant **Cameron** préconise l'installation de steamers sur le **Nyassa**, pour un service analogue.

Même dans les États européens qui n'ont ni colonies en Afrique, ni intérêts directs engagés dans les territoires protégés par les autres puissances, la cause des malheureux exposés aux horreurs de la chasse à l'homme provoque de chaudes manifestations en leur faveur. Le 1^{er} janvier, a eu lieu à **Vienne** une grande assemblée, analogue à celle de Cologne, du 26 octobre, c'est-à-dire que tous les rangs de la société et toutes les professions y étaient représentés, sans distinction de confession, de nationalité ou de parti. M. Neuss, D^r en médecine, M. le D^r Hannak, directeur du Pædagogium de la ville, le prince de Wrede, le P. Angeli, commissaire général de la Terre sainte, et le D^r V. Zimmermann, pasteur évangélique, y ont successivement pris la parole, et l'assemblée a voté les résolutions suivantes :

1^o L'abolition de la chasse à l'homme et de ses horreurs est le devoir commun de tous les États civilisés et la condition indispensable de l'abolition réelle du trafic des esclaves.

2^o Quoique la monarchie austro-hongroise, comme telle, n'ait aucune obligation politique envers l'Afrique, le peuple autrichien ne veut pas se tenir à l'écart, alors qu'il s'agit de défendre les droits sacrés de l'humanité, et s'intéressera, au moins pécuniairement et moralement, à la lutte pour le maintien de ces droits.

3^o L'œuvre de son Éminence le cardinal Lavigerie, basée sur le sentiment de la pure humanité, peut compter sur l'appui unanime du peuple autrichien, sans distinction de religion, de nationalité ou de parti politique.

Un bureau provisoire demeure chargé de la constitution d'une Société anti-esclavagiste autrichienne.

La **Suisse** non plus ne reste pas en arrière dans le mouvement anti-esclavagiste qui s'étend à presque tous les États européens. Comme la Société austro-hongroise, celle qui se crée en Suisse se compose de personnes appartenant à toutes les confessions religieuses et à tous les partis politiques. Le manifeste qu'elle a publié le 2 janvier 1889 a été envoyé avec notre précédent numéro à tous nos abonnés.

LE COMMERCE DE LA SUISSE AVEC L'AFRIQUE

L'ordonnance rendue par le Conseil fédéral, en 1884, au sujet de la statistique du commerce de la Suisse avec l'étranger, a permis au bureau fédéral de statistique de publier, à partir de 1885, un tableau annuel du commerce extérieur de la Suisse. Tandis qu'auparavant les publications du bureau se bornaient en grande partie à récapituler les résultats des sorties par les bureaux de péage, groupées d'après les lignes de frontières des États limitrophes, les tableaux actuels fournissent une image complète du mouvement d'échange de la Suisse avec les divers États, en tenant compte de la valeur des marchandises. Si l'absence d'un contrôle rigoureux des déclarations des expéditeurs empêche de tenir les tableaux d'exportation pour absolument exacts, du moins est-il permis de considérer leurs indications comme très approximatives. L'exactitude des résultats augmente, du reste, d'année en année, par le fait de l'expérience croissante des fonctionnaires et de la confiance plus grande des déclarants, surtout des négociants, qui reconnaissent de plus en plus les services que peut leur rendre une statistique bien faite. Quant aux articles d'importation, ils sont taxés annuellement par des experts; ce moyen, le seul qui puisse être employé, donne en Suisse de meilleurs résultats que dans les États voisins, aussi bien à cause de l'étendue restreinte de notre marché que parce que notre importation comprend essentiellement des matières premières, des denrées et quelques autres articles de commerce en gros, faciles à évaluer. Nous voudrions dans les pages qui vont suivre nous servir des trois tableaux publiés jusqu'à ce jour (1885, 1886, 1887), pour donner une idée d'ensemble du commerce de la Suisse avec l'Afrique.

Si nous consultons l'*Atlas représentant le développement de l'industrie et du commerce de la Suisse de 1770 à 1870*, par le Dr H. WARTMANN,

nous constatons qu'en 1770, le trafic de la Suisse avec l'Afrique était à peu près, sinon absolument nul. Peut-être quelques articles suisses pénétraient-ils alors en Égypte ou dans les colonies européennes de la région méridionale, mais c'était par l'intermédiaire du Portugal, des Pays-Bas ou des ports italiens. Le commerce direct n'existait pas. En 1820, quelques échanges se faisaient avec l'Égypte, la Tripolitaine, la Tunisie, l'Algérie et le Maroc auxquels la Suisse vendait des cotonnades et des mousselines.

En 1870, le commerce suisse-africain s'est sensiblement accru. Tout le littoral septentrional ainsi que la région côtière qui s'étend, à l'ouest, de Saint-Louis, au Cap, et au sud et à l'est, de cette ville à Makdischu, peuvent être considérés comme faisant partie du marché d'exportation de la Suisse. Les ports principaux par lesquels les marchandises suisses pénètrent dans l'intérieur du continent sont : au nord : Alexandrie, Benghazi, Tripoli, Tunis, Bône, Alger et Tanger ; à l'ouest : Rabat, Mogador, Saint-Louis, Bathurst, Freetown, Accra, Whydah, Benin, Libreville, Landana, Saint-Paul-de-Loanda, Saint-Philippe-de-Benguela, Mossamédès, Port-Nolloth, le Cap ; au sud et à l'est, Port-Élisabeth, D'Urban, Inhambané, Sofala, Mozambique, Quiloa, Mombas, Zanzibar, Melinde et Makdischu. Enfin, un faible commerce existe avec l'île de Nossi-Bé près de la côte de Madagascar. Les cotonnades, les mousselines et les broderies forment toujours la presque totalité des exportations ; toutefois les produits de l'horlogerie et de la bijouterie donnent lieu à un certain commerce avec l'Égypte, l'Algérie et le pays du Cap ; il en est de même des soieries.

Depuis cette époque le mouvement des échanges entre la Suisse et les pays africains n'a fait qu'augmenter. En 1887, il s'est élevé au chiffre total de 17,500,000 francs, importation et exportation réunies ; sans doute, par rapport au commerce total de la Suisse avec l'étranger, qui dépasse un milliard et demi, les échanges avec l'Afrique sont peu de chose (1,47 pour cent environ), mais n'oublions pas que la Suisse, n'ayant pas de colonies, n'a pas bénéficié des changements survenus dans la situation de l'Afrique, au même titre que d'autres puissances dont les possessions se sont accrues ; en outre, les 17,500,000 francs cités plus haut représentent un commerce réel, et non, même pour la plus faible partie, ce mouvement commercial artificiel créé par les relations officielles d'un État avec ses colonies : ravitaillement des troupes, envois aux fonctionnaires, etc.

Le chiffre de 17,500,000 francs, en nombre rond, se répartit de la

manière suivante pour l'exportation et l'importation, entre les diverses parties de l'Afrique :

1887	Importation. (Francs.)	Exportation. (Francs.)
Égypte.....	13.098.800	1.376.000
Tripolitaine, Tunisie, Algérie et Maroc.....	501.500	2.267.000
Côte occidentale et Pays du Cap.....	18.000	86.000
Côte orientale et Madagascar.....	5.000	189.000

La somme relativement considérable à laquelle s'élèvent les importations d'Égypte en Suisse ne doit pas nous étonner ; c'est d'Égypte, en effet, que les cantons de Saint-Gall, de Thurgovie, d'Argovie, de Zurich et de Glaris tirent une partie du coton brut qui est converti en divers tissus dans leurs fabriques. Au milieu de ce siècle, la Suisse s'approvisionnait de ce produit presque exclusivement aux États-Unis, mais depuis la guerre de sécession ou de l'esclavage, pendant laquelle les manufactures européennes durent cesser de travailler faute d'aliment, les filateurs anglais ont favorisé l'introduction de la culture du coton dans l'Inde, en Perse, en Turquie d'Asie et en Égypte où il a trouvé un sol et un climat favorables. Le coton égyptien arrive en Suisse par les ports de Trieste et de Marseille. Les exportations de Suisse pour la Berbérie atteignent un total assez élevé qui s'explique par l'établissement en Algérie et en Tunisie de colons suisses qui continuent les relations avec la mère patrie et y achètent les choses qui leur manquent. C'est ainsi que se sont créés pour l'Angleterre et l'Allemagne des débouchés importants dans toutes les parties du monde ; si l'émigration est, dans une certaine mesure, préjudiciable à la mère patrie en lui enlevant un certain nombre de bras, elle profite grandement à son commerce extérieur.

Les chiffres si faibles du commerce de la Suisse avec les côtes occidentale et orientale de l'Afrique causent une certaine surprise ; pour qui connaît l'habileté et l'énergie des négociants suisses, ces sommes paraissent au-dessous de la vérité ; mais l'explication de ce fait se trouve dans l'habitude qu'ont les commerçants des pays qui nous entourent d'expédier, comme marchandises françaises, allemandes, anglaises ou autres, des produits fabriqués en Suisse. Toutefois il est indéniable que la Suisse n'a pas su profiter autant que les autres pays de l'ouverture récente de l'Afrique centrale au commerce étranger. Pour le moment les filateurs de Manchester, les grandes maisons allemandes, françaises, belges et hollandaises rendent la concurrence bien difficile. Les industries suisses n'étant pas nées du sol et manquant des aliments nécessaires, la houille et le fer, qu'il faut faire venir de l'étranger, sont dans de mauvaises conditions pour soutenir la lutte commerciale, d'autant plus

que leurs produits n'ont pas d'issue directe vers la mer et doivent transiter à travers les pays voisins, ce qui augmente encore le prix de revient.

Il y a lieu de remarquer que si le commerce de la Suisse avec l'Afrique, en 1887, (17,500,000) est en avance sensible sur 1886 (14,500,000), il se trouve au-dessous du chiffre atteint en 1885 (18,500,000). La différence porte surtout sur l'exportation, comme on peut s'en convaincre par le tableau suivant :

	Importation. (Francs.)	Exportation. (Francs.)
1885		
Égypte.....	12.217.000	2.188.000
Tripolitaine, Tunisie, Algérie et Maroc.....	506.500	2.719.000
Côte occidentale et Pays du Cap.....	13.000	207.000
Côte orientale et Madagascar.....	6.500	137.000

Ainsi, tandis qu'en 1887 les importations sont sensiblement égales à ce qu'elles étaient en 1885, les exportations sont en recul pour tous les pays sauf pour la côte orientale; tandis que de 1885 à 1887 le trafic extérieur de la Suisse a augmenté de 6 % environ, le commerce avec l'Afrique a diminué dans la même proportion. Il y a là un fait anormal et dont il serait intéressant de rechercher les causes. Résident-elles dans l'augmentation des droits de douane, dans les difficultés de ce commerce lointain, qui ont été de nature à rebuter ceux qui avaient cherché à ouvrir à leurs marchandises de nouveaux débouchés, ou peut-être dans la prise de possession de beaucoup de territoires africains par les grandes puissances européennes, acte qui aurait ouvert les marchés à ces puissances et les aurait fermés aux États dépourvus de colonies et de marine? Il serait difficile de le dire.

Voici maintenant comment se répartissent les sommes citées plus haut pour l'importation et l'exportation en 1887, entre les principaux articles de commerce :

Commerce de la Suisse avec l'Égypte.

	Importation (en Suisse). (Francs.)	Exportation (hors de Suisse) (Francs.)
Gomme.....	14.800	—
Produits chimiques.....	—	6.817
Bois.....	—	5.378
Chaussures.....	—	346.658
Autres ouvrages en cuir.....	—	7.055
Livres, gravures, instruments de musique, etc...	—	15.460
Horloges et montres.....	—	216.569
Outils et ouvrages en fer.....	—	12.859
Chaudronnerie, ouvrages en cuivre.....	—	900
Orfèvrerie d'or et d'argent, bijouterie vraie.....	—	27.325

	Importation (en Suisse). (Francs.)	Exportation (hors de Suisse). (Francs.)
Tabac, cigares, cigarettes.....	58.500	76.796
Denrées alimentaires.....	7.038	34.922
Papier et carton.....	—	18.510
Coton brut.....	13.010.832	—
Tissus coton, laine et soie, broderies.....	3.360	602.709
Peaux tannées, feutres, tapis.....	—	1.294
Quincaillerie, mercerie, jouets.....	2.725	1.479

Commerce de la Suisse avec l'Algérie, la Tunisie, la Tripolitaine et le Maroc.

Gomme.....	23.600	—
Produits chimiques.....	200	4.135
Bois.....	210	2.711
Chaussures.....	—	3.122
Livres, gravures, instruments de musique, etc...	1.265	7.611
Horloges et montres.....	—	40.864
Machines.....	—	37.915
Outils et ouvrages en fer.....	200	4.142
Orfèvrerie, bijouterie.....	—	1.520
Tabac, cigares, cigarettes.....	107.690	194.262
Denrées alimentaires.....	13.905	555.188
Vin et alcool.....	75.474	22.529
Huiles d'olives.....	17.250	—
Huiles grasses de tout genre.....	35.600	—
Papier et carton.....	—	1.770
Tissus coton, laine, soie, broderies.....	—	1.388.729
Laine brute.....	36.080	—
Paille brute.....	198.475	—
Chapeaux.....	—	1.150
Matières animales.....	1.500	—
Quincaillerie, mercerie, jouets.....	—	651

Commerce de la Suisse avec la côte occidentale et le Pays du Cap.

Gomme.....	2.400	—
Livres, gravures, etc.....	—	2.361
Horloges et montres.....	—	4.095
Armes.....	—	725
Café.....	—	1.295
Denrées alimentaires.....	—	1.899
Tissus coton, laine, soie, broderies.....	—	74.990
Laine brute.....	14.520	—

Commerce de la Suisse avec la côte orientale et Madagascar.

Horloges et montres.....	—	200
Ouvrages en fer.....	—	2.125
Café.....	3.300	—
Denrées alimentaires.....	—	2.948
Feutres.....	—	6.350
Mercerie.....	850	—
Tissus coton, laine, soie, broderies.....	—	177.231

Ces tableaux prouvent que le coton brut et les tissus divers forment

la majeure partie des transactions entre la Suisse et l'Afrique, d'où il ressort que c'est la Suisse orientale qui bénéficie le plus de ce commerce. La Suisse occidentale n'y contribue encore que pour une faible part représentée surtout par les articles d'horlogerie et de bijouterie. Quant au mouvement commercial auquel donne lieu la vente ou l'achat de la gomme, des ouvrages en fer, du tabac, des denrées alimentaires, du papier, des huiles, de la paille, du café, il intéresse la Suisse dans son entier.

Il ressort clairement des indications statistiques qui précèdent que la Suisse n'a pas bénéficié des progrès survenus depuis un siècle dans la connaissance de l'Afrique autant que sa puissance industrielle et commerciale semblait permettre de le prévoir. Alors que toutes les nations commerçantes développent leurs relations de ce côté, que de nouvelles lignes de paquebots se créent, que de nouvelles colonies et de nouveaux États se fondent, la Suisse semble rester plus ou moins à l'écart de ce mouvement. Sans doute, sa situation spéciale explique dans une certaine mesure le peu d'importance du commerce suisse-africain. Mais nous ne voulons pas croire qu'il en soit encore longtemps ainsi. La Suisse a besoin de tous les produits que fournit l'Afrique; elle est à même de vendre aux indigènes, aux colons, aux missionnaires, les cotonnades, les tissus de laine et de soie, les objets en paille, les machines, la bimbeloterie et tout ce qui leur est nécessaire. Il y a donc possibilité pour les négociants et les industriels d'augmenter leurs relations avec ces régions qu'ils ont trop délaissées jusqu'à ce jour. Les autorités cantonales et fédérales doivent les seconder dans cette œuvre; il est de leur devoir de faire connaître au monde des affaires, par la création de musées commerciaux, ce qu'il peut importer d'Afrique, et en outre de l'informer de ce qu'il peut y vendre, en établissant des consulats dans la plupart des ports et des marchés de l'intérieur, et en multipliant les rapports entre la mère patrie et ses représentants dans ces pays lointains.

CORRESPONDANCE

Lettre de Tati, de M. A. Demassef, ingénieur des mines.

Tati (Ma-Tébéléland), 15 novembre 1888.

Cher monsieur,

Les *Concession's hunters* ont afflué au Ma-Tébéléland cette année, en si grand nombre, que le peuple et le roi ont pris peur, s'imaginant que les blancs allaient

envahir leur pays. La situation était déjà fort tendue, lorsque, à la fin de septembre, Sir S. Shipppard, administrateur du Be-Chuanaland, qui était allé sur la rivière Macloutsie faire une enquête au sujet de l'affaire Grobbelaar, eut la malencontreuse idée de faire une visite à Lo-Bengula. Il avait une escorte de 15 hommes, de la Border Police. Ces 15 hommes se transformèrent, dans l'imagination des nègres, en une armée formidable. Les têtes s'échauffèrent, les régiments prirent les armes, demandant à grands cris la permission de tuer les blancs, permission que le roi, heureusement, n'accorda pas. Mais, pendant quelques jours, les blancs eurent à souffrir toutes sortes d'insultes, et une petite étincelle eût suffi pour mettre le feu aux poudres. — Enfin l'administrateur put voir le roi ; tout s'expliqua. Nombre de Concession's hunters ont quitté le Ma-Tébéland et la tranquillité est rétablie pour le moment.

Il paraît qu'après tout Lo-Bengula a bien un traité avec le Transvaal; M. Moffat en a reçu une copie. Mais le roi prétend que le contenu du traité, tel que M. Moffat le lui a lu et expliqué, n'est pas du tout ce qu'il a cru signer. — Dès lors il a signé une déclaration par laquelle il désavoue ce traité.

Dernièrement la nouvelle nous est arrivée que les Portugais se disposaient à envahir le Ma-Shonaland. Une armée était déjà en marche, disait-on. — J'ignore s'il y a rien de vrai dans ce bruit; mais un *impi* (armée) de Ma-Tébé est parti pour le Ma-Shonaland.

La période de sécheresse se prolonge cette année beaucoup plus que de coutume. Les bestiaux manquent de nourriture et commencent à mourir en grand nombre.

Nous avons eu à la fin du mois dernier et au commencement de celui-ci d'assez fortes chaleurs, le thermomètre marquant plusieurs fois 110° F., 43°,33 centig. à l'ombre.

A. DEMAFFEY.

BIBLIOGRAPHIE ¹

D^r W. Junker's, REISEN IN AFRIKA ; 2^e Lieferung Wien und Olmütz (Eduard Hölzel), 1889, in-8°. 30 Kr. — La deuxième livraison de l'important ouvrage du *D^r Junker* contient la fin de son voyage dans le désert lybique, puis à travers la vallée de Natron, après quoi commence l'exploration du Chor Baraka jusqu'à Kassala. C'est dire que le voyageur se dirige vers le sud, et qu'il se rapproche des régions du haut Nil, par lesquelles il pénétrera dans le bassin du Bahr-el-Ghazal, d'où, chez les Niams-Niams et les Mombouttous, au milieu desquels le lecteur

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

pourra vivre avec lui pendant sept ans. D'après les cartes des voyages du Dr Junker que publie actuellement l'Institut de Justus Perthes à Gotha, dans les suppléments des *Mittheilungen*, et dont profitera certainement la belle publication de M. Hölzel, il sera facile de suivre le voyageur pas à pas dans ses explorations, qui nous feront connaître toute la région au nord-est de celle dont Stanley nous fournira un jour la carte. Nous saurons alors la géographie du bassin du Bahr-el-Ghazal, de l'Ouellé-Oubangi, et de la Népoko-Arououimi à laquelle demeureront attachés les noms de ses deux explorateurs, Junker et Stanley.

E.-G. Ravenstein. A MAP OF THE COUNTRY BETWEEN LAKES NYASSA AND TANGANYIKA, largely based upon unpublished Materials furnished by James Stevenson. London (George Philip and Son), 1888, $\frac{1}{700000}$. — Le savant cartographe de la Société royale de géographie de Londres ne cesse de perfectionner les cartes de l'Afrique orientale dressées par lui. S'aidant de travaux inédits faits depuis quelques années dans la région comprise entre les lacs Nyassa et Tanganyika, il vient de publier, à une très grande échelle, une carte qui sera la très bien venue de tous ceux qui ont suivi en détail les explorations de Giraud, et les travaux de Stewart dans cette région, ainsi que les tentatives des Arabes pour s'établir à la tête du lac Nyassa et intercepter les communications déjà régulièrement établies entre les deux lacs par la route dite de Stevenson. Les principaux documents dont M. Ravenstein s'est servi pour établir sa carte sont : 1° les notes d'un voyage de M. Donald Munro, en 1884, le long de la côte, de Bandaoué à Karonga ; 2° une carte-esquisse du pays entre Karonga et Mwini-Wanda, par M. W. O. M'Evan, 1884 ; 3° un croquis de la route du Tanganyika au Nyassa, par E.-C. Hore, en 1884 ; 4° une carte d'un voyage de Bandaoué à Kambomba et de là à Chirengi, par MM. M'Evan et Donald Munro, en 1885 ; 5° un croquis de la route entre les deux lacs, par le lieutenant Wissmann, en 1887 ; 6° des notes de la susdite route, par M. F. Moir, et 7° les journaux de M. M'Evan contenant de nombreuses observations de longitude et de latitude. C'est un document précieux à ajouter à tous ceux que la science géographique doit déjà à M. Ravenstein, en particulier à la carte en 25 feuilles, du 10° lat. N, au 20° lat. S. et à l'est du 25° de longitude, publiée par lui sous les auspices de la Société royale de géographie de Londres, qui, comme nos lecteurs le savent, l'a chargé de faire un travail semblable pour la partie occidentale de l'Afrique comprise entre les mêmes parallèles.

KARTE VON EMIN PASCHA'S GEBIET UND DEN NACHBARENDERN, redigirt von J.-J. Kettler : Emin Pascha's Gebiet $\frac{1}{3000000}$; die Oberen Nilländern

^{1/8000000}. Weimar (geographisches Institut), 1888. — Au moment où la question d'Emin-pacha est plus que jamais à l'ordre du jour, bien des personnes prendront plaisir à consulter les deux nouvelles cartes, réunies sur une seule feuille, que vient de publier l'Institut géographique de Weimar. La première représente, à une grande échelle et avec beaucoup de détails, le territoire d'Emin-pacha; la deuxième fournit une esquisse des régions du Nil supérieur et moyen, ainsi que des pays voisins sur lesquels dominant l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et l'État indépendant du Congo. Cette dernière carte s'étend au nord jusqu'à Massaouah, au sud jusqu'à Zanzibar; dans chaque carte, un carton indique la grandeur du royaume de Saxe dessiné à la même échelle. Nous ne pouvons que recommander vivement ces deux cartes qui se distinguent par leur clarté en même temps que par l'abondance des détails.

M. J. Guët. LES ORIGINES DE L'ÎLE BOURBON ET DE LA COLONISATION FRANÇAISE A MADAGASCAR. Paris (Ch. Bayle), 1888, in-8°, 303 p., illust., fr. 6. — Ce livre qui rentre dans la catégorie des ouvrages de géographie historique et d'histoire coloniale qu'a fait éclore le traité récent entre la France et les Hovas, est l'un des plus détaillés et des plus complets qui aient paru sur les commencements de la colonisation française à Bourbon et à Madagascar. L'introduction, dans laquelle l'auteur traite des relations des Phéniciens et des Carthaginois avec les deux îles africaines, a çà et là une allure un peu fantaisiste, mais le récit historique commence avec la première partie. L'auteur ne s'étend pas, probablement faute de documents, sur la période des découvertes et des premiers voyages dans l'océan Indien. En revanche, le dix-septième siècle et le commencement du dix-huitième sont traités avec une abondance de renseignements qui font de cet ouvrage une mine précieuse, où les géographes et les chroniqueurs pourront puiser à pleines mains. L'histoire de la domination française dans l'île Bourbon sous Louis XIV ne remplit pas moins de 200 pages; tout ce que l'on sait des différents gouvernements qui se succédèrent dans l'île, ainsi que des tentatives de la Compagnie française des Indes orientales pour coloniser Madagascar, est décrit tout au long. La relation ainsi détaillée prend la tournure d'un roman, ce qui donne un grand intérêt à la lecture. En outre, l'auteur a inséré à leur place les documents originaux, qui sont imprimés en petit texte pour les faire ressortir davantage. Il a pensé qu'il y avait avantage à faire connaître les sources qu'il avait consultées, afin d'aider dans leurs recherches les géographes et les historiens. Du reste, peu d'écrivains étaient dans une meil-

leure situation que lui pour prendre connaissance des pièces officielles. Comme archiviste-bibliothécaire de l'administration centrale des colonies, il a pu se servir de documents encore inédits, tirés des Archives du ministère de la marine et des colonies. C'est cette richesse de citations originales qui distinguent ce livre des autres ouvrages écrits sur le même sujet. A ce point de vue, on ne peut que regretter que la relation s'arrête en 1742, la date de la nomination de Duplex comme gouverneur des Indes.

Commissao de cartographia. CARTA DA ILHA DA BOA-VISTA (Cabo Verde), 1888, $\frac{1}{100000}$. — *Costa occidental d'Africa, provincia d'Angola: plano hydrographico da enseada do Quicembo*, 1888, $\frac{1}{1000}$. — Les deux nouvelles publications de la Commission cartographique portugaise se distinguent, comme les précédentes, par leur fini et leur clarté. La première est la carte de Boa-Vista, la plus orientale des îles du Cap Vert. Sa grande échelle permet d'y faire figurer les moindres formes du relief, les plus petites localités et, en mer, les bancs de sable et les écueils. Du reste, malgré tous ces détails, la carte est bien peu chargée, car Boa-Vista, qui ne mérite guère son nom, ne compte qu'un petit nombre d'habitants. Elle est peu élevée, pauvre en arbres, très sèche et d'un abord difficile. A l'ouest s'élève Sal-Rei, port excellent mais peu fréquenté, au sud duquel s'étend une plaine parsemée de dunes de sable. Près de Sal-Rei, sur la côte orientale, se trouvent des salines qui sont moins exploitées depuis que les navires américains ne viennent plus en acheter le produit.

La seconde carte représente une très petite portion de la côte occidentale de l'Afrique. Il s'agit de la rade de Quicembo, située à une faible distance au nord d'Ambriz et de la côte qui s'étend au nord de cette rade. C'est une carte marine, à l'échelle de $\frac{1}{1000}$, sur laquelle les profondeurs sont marquées en brasses, au moyen de courbes de niveau sous-marines. Tandis que Quicembo est situé sur un promontoire rocheux, qui se dresse en falaises au-dessus de la mer, la côte, au nord de ce port, est basse et sablonneuse. Bien qu'Ambriz fût occupé par les Portugais depuis 1855, la rade de Quicembo et la côte voisine étaient, d'après M. Reclus, abandonnées aux indigènes de sorte que les négociants pouvaient y introduire leurs marchandises sans payer de droits. C'est peut-être en vue de la création de postes douaniers destinés à faire cesser cet état de choses, que le gouvernement portugais a levé la carte de la côte.

BULLETIN MENSUEL (4 mars 1889¹).

Dans un article assez étendu sur les dégâts occasionnés par les **sauterelles** en Algérie, la *République française* préconise un nouveau genre de destruction de ces acridiens, qui paraît pouvoir être appliqué aux territoires les plus menacés d'une prochaine invasion. M. Charles Brongniart a fait récemment à l'Académie des sciences une communication, dans laquelle il a insisté sur le fait que les *entomophthorées*, champignons microscopiques, sont très répandus dans la nature, et qu'ils amènent la destruction normale, rapide et certaine d'un grand nombre d'insectes nuisibles dont on cherche vainement à se débarrasser par des moyens coûteux et souvent peu pratiques. L'année dernière, depuis la fin d'août jusqu'au mois d'octobre, M. Brongniart a constaté qu'un entomophthora particulier (*entomophthora grylli*) a attaqué et détruit des quantités considérables d'acridiens d'espèces variées. Tous les criquets sont attaqués rapidement par ces champignons. Ils deviennent lourds d'abord, puis grimpent péniblement le long des brins d'herbe et, s'y cramponnant fortement, meurent au bout de 24 heures environ. On retrouve des entomophthora, sous deux formes, à l'intérieur du corps des insectes morts. On peut les récolter en été et en automne, les conserver pendant l'hiver et les semer au printemps suivant. De là l'idée de semer ces champignons sur des insectes communs, qu'ils détruisent et qu'on peut se procurer en quantités considérables, sans aucun frais, sur les larves de mouches, par exemple. Celles-ci, tuées par le cryptogame, seraient séchées, pulvérisées, et serviraient à couvrir les champs aussi facilement qu'on les recouvre d'engrais chimiques. Les champignons parasites seront peut-être le moyen le plus efficace de prévenir, en Algérie, de nouveaux désastres, comme celui dont souffre encore actuellement la province de Constantine.

Messedaglia-bey, gouverneur égyptien de Wady-Halfa, a reçu des nouvelles du **Soudan oriental** par un sous-officier de l'armée du khédive, nommé Mahomet Shelabi, arrivé récemment du **Darfour** où il était resté depuis la fin de 1884. Il faisait alors partie de la garnison de El-Fasher, capitale du Darfour, qui était assiégée depuis le commence-

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

ment d'octobre 1884 par les troupes du mahdi renforcées de la garnison égyptienne de Bara qui avait passé à l'ennemi. A la fin de décembre 1884, les mahdistes s'emparèrent des sources, ce qui amena au bout de huit jours la reddition de la place. Quand le mahdi eut quitté le Darfour, un petit-fils du vieux sultan en chassa les derviches qu'il y avait laissés et gouverna la province pendant un an ; mais il fut tué dans une bataille et le Darfour retomba aux mains des mahdistes. Le sultan du Wadaï groupa autour de lui les forces des petits États voisins et, vers la fin de 1887, il attaqua le mahdi un peu à l'ouest de El-Fasher, détruisit son armée et fut maître du Darfour. Shelabi, parti du Darfour à la fin de 1887, arriva en février 1888 à Omdurman, quartier général du mahdi, où il resta jusqu'au 23 novembre. Voici les renseignements qu'il y a recueillis sur la situation du Soudan. Dans le Kordofan, les villes de El-Obeïd et de Bara sont solidement acquises au mahdi qui est originaire de cette contrée, mais les tribus voisines ne partagent pas ces dispositions. Les tribus nubienues du nord du Kordofan, qui avaient pris 4000 carabines Remington à l'armée de Hicks-pacha, s'en sont servies pour repousser les troupes que le mahdi avait envoyées contre elles afin de se faire livrer ces armes. A l'est, les Hadendowas sont entrés en négociations avec le gouvernement égyptien. Plus au sud et vers l'intérieur, les tribus de l'Atbara et celles qui les entourent sont en révolte contre le mahdi. Sur la frontière d'Abyssinie, il a éprouvé un sérieux échec à la suite des actes de cruauté par lesquels a été signalée la prise de Gondar. A la date du 23 novembre on était, à Omdurman, sans nouvelles de sept détachements envoyés vers Fashoda pour percevoir l'impôt des Shilloucks et des Dinkas. Le steamer *Bordoin*, arrivé du Bahr-el-Ghazal, avait apporté au mahdi une demande de renforts motivée par des revers éprouvés dans la région du haut Nil.

Un correspondant du journal le *Temps* fait un triste tableau de l'état dans lequel se trouve la région située entre la côte de la mer Rouge et les plateaux d'Abyssinie, depuis le commencement de la guerre entre les Italiens établis à Massaouah et le négous. Les populations musulmanes, Shohos et Assaortins, qui l'habitent, ne connaissent guère d'autre moyen de vivre que de piller à droite et à gauche tout ce qui passe ; il n'existe aucune sécurité pour les voyageurs et les caravanes qui vont de la côte dans l'intérieur ou qui en reviennent. En général la caravane est arrêtée, et suivant qu'on suppose qu'elle est riche ou pauvre, on lui demande un droit de passage plus ou moins élevé, droit qui n'est autre chose qu'une rançon ; la discussion s'engage entre les Assaortins et les

voyageurs, les premiers demandant beaucoup, les seconds tâchant de donner peu; si l'Européen veut brusquer les choses, il risque de tout perdre; au contraire, après une demi-journée, même une journée de discussion, et moyennant un ou deux talaris¹ par personne, souvent tout s'arrange et la caravane se remet en marche.

Les caravanes commencent à reprendre le chemin de Massaouah. Depuis le mois de septembre les autorités italiennes ont permis et même encouragé le commerce avec l'intérieur, afin de porter un peu remède à la misère affreuse qui règne dans le **Tigré**. Ce pays a eu longtemps à nourrir la nombreuse armée du négous et, en Abyssinie, l'armée est une plaie terrible; lorsque les soldats passent dans un village, ils ne laissent plus rien à manger derrière eux; de plus une épizootie a fait périr tous les bestiaux, la seule richesse des habitants; aussi, aujourd'hui, les populations meurent-elles littéralement de faim: il n'est pas rare de rencontrer des enfants que leurs parents ont abandonnés, ne pouvant les nourrir. M. Russ, Européen, qui habite Adoua depuis de longues années, a apporté à la côte des nouvelles exactes de la situation de l'Abyssinie. Le négous et Ras Aloula sont toujours à guerroyer dans le Godjam; dans le Tigré, il n'y a plus que les deux mille soldats de Debeh, et à Keren se tient Barambara-Kafel allié des Italiens.

M. **Jules Borelli** a adressé à M. Antoine d'Abaddie, de l'Institut, une lettre accompagnée d'une carte donnant une idée approximative des pays qu'il a pu visiter au sud du Choa, jusqu'au 6°, 20' lat. nord, un peu avant le confluent de la petite rivière Bouka avec l'**Omo**, et plus au sud que les explorateurs italiens Cecchi et Chiarini. N'ayant pu pousser plus avant dans l'intérieur, il s'est procuré quantité de renseignements sur les autres districts qu'il n'a pas explorés lui-même. Il a fait venir de plusieurs côtés, de presque tous les royaumes du sud où il n'a pu pénétrer, des gens qui avaient voyagé, et c'est sur leurs récits, concordant tous, à quelques exceptions près, qu'il a tracé la carte susmentionnée². Jusqu'ici l'on croyait, — et M. Elisée Reclus était encore de cet avis, — que l'Omo se dirigeait vers l'est et qu'il formait la Juba, tandis qu'il se dirige vers l'ouest, puis au sud, et par 2° environ, forme le grand lac Schambara. Au delà de ce lac, les renseignements deviennent moins précis. Les plus nombreux disent qu'une rivière en sort allant

¹ Le talari vaut environ 4 francs.

² Voir la Carte dans les *Comptes rendus* de la Société de géographie de Paris, 1889, p. 37, et dans le *Bulletin* de la Société italienne de géographie, 1889, p. 84.

vers le S.-O. ; quelques-uns prétendent que le lac n'a point d'écoulement visible, que le soleil et la terre absorbent l'eau ; d'autres enfin hésitent, mais ils n'ont pas fait le tour du lac. A ce sujet, M. d'Abbadie a adressé à la Société de géographie de Paris une note dans laquelle il rappelle que M. Th. Gilbert, professeur de mécanique rationnelle à l'Université de Louvain, supposait, il y a une dizaine d'années, que l'Omo coulait au sud et formait un des tributaires du Victoria-Nyanza. Il est vrai que Stanley qui a fait le tour de ce dernier lac n'avait signalé aucun grand affluent à l'est de son émissaire, le Nil. Toutefois le silence de Stanley ne prouve pas que l'hypothèse de M. Gilbert ne soit pas fondée ¹. On peut admettre que la rivière avant de se verser dans le lac se divise en plusieurs bras dont les embouchures ont pu être masquées par des rideaux de végétation. La vitesse des courants peut être nulle dans le lac, et, dans sa rapide exploration, Stanley n'a pas eu le temps d'ajouter des renseignements sur les contrées voisines.

Le sultan de **Witou** qui avait accepté le protectorat allemand, à la suite de la convention que les frères Denhart avaient conclue avec lui, est mort de l'éléphantiasis qui le condamnait depuis un certain temps à garder la chambre. Quoique son territoire fût petit, son influence personnelle s'étendait fort loin, jusque dans la région des grands lacs et dans les pays gallas. Son neveu, Fumo Bakari, qui depuis plusieurs années participait aux affaires, lui a succédé. Depuis que les Allemands ont établi leur protectorat sur ce pays, ils ont aussi pris en mains le commerce du caoutchouc, dont la préparation est une des branches les plus importantes de l'industrie de cette région. Les autres objets d'exportation sont l'ivoire, les plumes d'autruche, les peaux et la corne. Les moutons et les chèvres abondent, les ânes servent de bêtes de somme et les charreaux sont employés à faire mouvoir les moulins à huile ; tout récemment on a importé des chevaux. Les bêtes fauves sont nombreuses, ainsi que les buffles, les rhinocéros, les hippopotames, les antilopes, les sangliers etc. Les steamers de la ligne British India font escale toutes les quatre semaines à l'île de Lamou.

Le Dr Meyer a communiqué à la Société de géographie de Berlin une lettre de M. **O. Ehlers** qui, après lui, a tenté de faire l'ascension du **Kilimandjaro**. Primitivement ces explorateurs devaient faire cette ascension ensemble. Mais la Société de l'Afrique orientale chargea

¹ Les informations rapportées par le comte Teleki, de sa expédition au lac Basso Narok (voy. p. 36), ne permettent guère d'admettre l'hypothèse de M. Gilbert.

M. Ehlers de se rendre à la station de Moshi, au pied méridional du Kilimandjaro, pour en remplacer le directeur qui était tombé malade. A Taveta, sur la route de Mombas à Moshi, il trouva un naturaliste américain, le Dr Abbott, qui y est établi déjà depuis un certain temps. Ce fut avec lui qu'il organisa son expédition. Jusqu'ici, les ascensions de Johnston, du comte Teleki et du Dr Meyer s'étaient faites du côté de l'est; M. Ehlers et le Dr Abbott résolurent de faire la leur du côté du nord, espérant qu'ils parviendraient plus facilement au sommet. Voici comment il raconte la dernière partie de l'ascension. « Le 18 novembre à 5 heures, nous quittâmes notre dernier campement sur le haut plateau, entre le Kibo et le Kimaouensi ¹. Le ciel était sans nuages, les deux sommets tout couverts de neige, mais parfaitement visibles. Après une heure de marche sur le versant nord, nous tournâmes au sud vers le Kibo. Nous traversâmes d'abord pendant quelque temps des blocs de lave et des tas de cendres. A sept heures, à une altitude de 5200 mètres, M. Abbott fatigué dut renoncer à aller plus loin. La neige amollie par le soleil rendait la marche très difficile. Vers dix heures j'atteignis la paroi de glace que vous connaissez bien, et qui entoure le sommet. Il est impossible d'en faire l'ascension, car, en beaucoup d'endroits, elle est en surplomb. Je cheminai un certain temps le long du pied de cette muraille dans l'espoir de trouver du côté occidental un passage pour monter plus haut, mais la pente devenant trop abrupte, je dus rebrousser chemin. Après avoir redescendu un moment, je recommençai à gravir la montagne, j'atteignis avec beaucoup de peine le côté N.-O., et d'un certain point j'eus la vue d'un cratère. Je n'avais ni oppression ni palpitations. Vers midi je rejoignis M. Abbott, le visage et les mains brûlés par la reverbération du soleil, les lèvres fendues, et rendu presque aveugle par la neige. Dès que je serai tout à fait rétabli, je me dirigerai vers le mont Mérou. » D'après une communication insérée dans la *Tägliche Rundschau* de Berlin, M. Ehlers a trouvé à plus de 5000 mètres, dans la neige, les traces d'un éléphant ainsi que celles de buffles et d'antilopes. Il a vu une espèce d'antilope inconnue jusqu'ici et beaucoup de phénix dont il a rapporté des plumes. Il a fait une collection assez complète des plantes, herbes et mousses des diverses régions de la montagne.

L'*African Times* ne nous a apporté aucune explication sur les affaires de Mombas. C'est au *Church Missionary Intelligencer and Record* que nous devons emprunter nos renseignements sur les projets de la **Bri-**

¹ Les deux sommets du Kilimandjaro.

tish East African Company, en vue de l'exploitation des territoires situés dans la zone d'influence anglaise entre la Wanga et la Tana. D'après une lettre de M. Price, missionnaire à Rabaï, M. Mackenzie et ses agents ont déjà levé le tracé d'une route de commerce pour voitures et chameaux de Rabaï à travers l'Ou-Kambani. Elle mettra les stations de la côte en communication avec celles de l'intérieur, tout d'abord avec celle de Goulou-Goulou, à trente kilom. de Rabaï. La Compagnie compte la prolonger jusqu'au lac Baringo, d'où un embranchement conduira au Kavirondo, et un autre à Wadelaï. La Compagnie emploie un grand nombre des chrétiens indigènes de Rabaï comme porteurs ou autrement. Elle a établi à Goulou-Goulou une grande station et un dépôt de marchandises. Au N.-O. s'étend le plateau de Mboungou, à une altitude de 160^m à 200^m. A quelque distance sont trois villages Wa-Kamba dont les habitants ont beaucoup de bestiaux et sont très contents d'avoir au milieu d'eux des Européens comme protecteurs contre leurs redoutables ennemis les Masaï. La Compagnie engage instamment la Société des missions anglicanes à créer des stations le long de la route qu'elle commence à ouvrir. La Mission des Universités et la Mission romaine française désiraient aussi s'installer dans ce champ de travail, mais M. Mackenzie a répondu que M. Price y avait déjà commencé une œuvre, et qu'il était préférable que toutes les stations qui seront créées le long de cette route appartinssent à une seule société.

Les *Missions catholiques* publient une lettre du R. P. Guillemé, de la **mission de Kibanga** sur le Tanganyika, dans le voisinage de la tribu des **Wa-Bembé**, peuplade encore anthropophage, quoique déjà un peu familiarisée avec les blancs auxquels ils font de fréquentes visites pour troquer leurs produits : maïs, millet, manioc, haricots et arachides contre du sel, des chèvres, des perles ou des pioches. Ils cultivent un tabac qui est très apprécié, non seulement des indigènes, mais encore des Européens ; il est déjà devenu un article de commerce très recherché. C'est une des rares tribus de l'Afrique équatoriale qui n'aient pas encore laissé les musulmans pénétrer chez elle. Protégés par les hautes montagnes qu'ils habitent et où les esclavagistes n'osent se hasarder, ils assistent de loin aux déprédations commises sur les indigènes riverains du lac, et ceux-ci sans cesse pillés par les chasseurs d'hommes sont allés en grand nombre chercher la sécurité dans ces montagnes. D'ailleurs, les Wa-Bembé eux-mêmes ont été souvent victimes de ces pillards, lorsque venant vendre leurs produits aux habitants de la plaine ils ont été surpris par les esclavagistes et obligés de jeter leur fardeau,

pour échapper par la fuite à la dure servitude qui les attendait s'ils avaient eu le malheur de tomber entre les mains de leurs ennemis. Ils sont bons travailleurs. Lorsqu'ils recourent à l'intermédiaire des missionnaires, c'est toujours pour demander la paix. « Dites au chef de la presqu'île d'Ubwari, » ont-ils souvent répété, « de nous laisser tranquillement cultiver nos champs, et faire notre petit trafic de vivres; nous serons heureux : l'abondance viendra dans le pays, et nous vous fournirons la nourriture nécessaire à vos nombreux enfants. Maintenant, sans cesse tracassé par nos voisins, nous ne pouvons travailler qu'en tenant la pioche d'une main et la lance de l'autre. »

Le Comité des Sociétés unies pour la protection des indigènes contre l'importation des **spiritueux** a chargé une députation de présenter à lord Salisbury un mémoire demandant que le gouvernement britannique fit des démarches auprès du gouvernement allemand, pour que l'Allemagne et l'Angleterre s'unissent en vue de garantir les natifs des territoires africains placés sous leur protectorat, contre les maux causés par l'importation des spiritueux d'Europe. Tout en reconnaissant les efforts que sir Ed. Malet avait faits en ce sens à la Conférence de Berlin, le duc de Westminster, au nom de la députation, fit observer que le principe de la prohibition devait être préféré à l'adoption de droits de patente très élevés. A cela lord Salisbury répliqua que quoique le gouvernement anglais sympathisât entièrement avec le but que se propose le Comité, la protection des indigènes, et qu'il voulût tout tenter pour restreindre le mal causé aux natifs par les spiritueux, il ne pouvait pas espérer voir se produire une entente générale des gouvernements sur le principe de la prohibition. Les États-Unis en particulier ont répondu que leur Constitution ne leur permettait pas de conclure avec les autres puissances un arrangement dans ce sens. En outre la concurrence du commerce des diverses nations européennes s'y oppose. La production y est poussée avec vigueur et leur procure des bénéfices considérables; aussi les intérêts engagés dans la question ne permettraient-ils pas d'espérer obtenir une prohibition générale. Il y a lieu de tenir compte des opinions des autres nations, jet de se borner à profiter de toutes les occasions pour insister auprès de leurs gouvernements respectifs afin qu'ils consentent à imposer des droits élevés à l'importation.

M. Louis Catat, ancien officier de marine et docteur en médecine, et M. Georges Foucart, ingénieur des arts et manufactures, chargés d'une mission d'exploration à **Madagascar** sont partis de Marseille avec

M. C. Maistre que leur a adjoint le Ministère de l'instruction publique. Ils doivent pendant deux ans parcourir le nord, l'ouest et le sud de l'île. Dans la partie méridionale, au-dessous du 22° lat. sud, ils auront à étudier, au point de vue géographique, une contrée qui est encore presque inconnue, à en déterminer le système orographique, le cours des principaux fleuves, et à recueillir des collections scientifiques. Cette partie du voyage ne sera pas la plus facile, car jusqu'à présent les peuplades qui habitent le sud se sont opposées à l'entrée des étrangers. Du côté de l'ouest, la grande étendue de pays comprise entre le massif central et la côte au-dessous du cap Saint-André, offrira aux voyageurs un vaste champ d'études. Enfin dans le nord les explorateurs s'attacheront à déterminer la ligne de faite et la topographie générale du pays depuis l'Antsianaka jusqu'au cap d'Ambre.

Le *Blue Book* sur les affaires du **Be-Chuanaland** placé sous le protectorat britannique renferme une longue communication de Khama, roi des Ba-Mangwato, de laquelle nous extrayons ce qui suit sur les intentions des Ma-Tébélé. Les Ba-Toka, d'au delà du Zambèze, ont engagé les Ma-Tébélé à passer le fleuve et à leur aider dans leurs entreprises contre les Ba-Rotsé; ils ont préparé des canots pour leur faciliter le passage. Lewanika, roi des Ba-Rotsé, en est informé et, dit Khama, il vient de m'écrire : « Je sais que vous êtes sous la protection de la reine d'Angleterre, mais j'ignore ce que cela signifie. On dit qu'il y a des soldats établis chez vous, et des chefs envoyés par la reine pour prendre soin de vous et vous protéger contre les Ma-Tébélé. Dites-moi tout en ami. Êtes-vous heureux et pleinement satisfait? Les procédés et les lois des blancs ne vous sont-ils point à charge? Dites-moi tout, car j'ai un grand désir d'être placé comme vous sous le protectorat d'un grand souverain comme la reine d'Angleterre. » — La réponse de Khama n'est pas indiquée. En revanche le *Blue Book* publie les réclamations de Khama contre tels et tels concessionnaires d'exploitations minières qui menaceraient de compromettre ses États par l'importation de spiritueux. « Je crains moins Lo-Bengula que l'eau-de-vie, » dit-il; « j'ai combattu contre lui lorsqu'il avait les guerriers de son père amenés de Natal, et l'ai repoussé. Mais lutter contre la boisson, c'est combattre contre les démons et non contre des hommes. Je crains plus les liqueurs des blancs que les assagaies des Ma-Tébélé, qui tuent les corps des hommes, tandis que les liqueurs les détruisent, âmes et corps, et pour toujours. Ne me demandez pas de jamais ouvrir la porte aux spiritueux. »

Le lieutenant **Baert** est rentré à Bruxelles venant des **Stanley-**

Falls, après un séjour d'un an auprès de Tipo-Tipo, auquel il était attaché en qualité de secrétaire. Il a recueilli, de la bouche des envoyés de **Stanley** arrivés aux Falls le 24 août 1888, des renseignements dont l'*Indépendance belge* a publié un résumé. Ils avaient la physionomie très défaite et semblaient avoir subi de grandes privations. Le lieutenant Baert lui-même s'est rendu à Yambouya et de là a fait une journée de marche sur la route où Stanley s'est engagé pour aller au secours d'Émin pacha. Il est tombé au milieu d'un pays marécageux, de rivières presque impraticables, de hautes herbes où l'expédition n'a pu se frayer une route qu'en faisant jouer de la hache à cinquante hommes. Au delà les difficultés ont dû s'accroître, car, de l'aveu même de ses messagers, Stanley a mis dix mois pour faire le trajet de Yambouya à Wadelai, tandis qu'après avoir été ravitaillé par Emin il ne lui a fallu que 82 jours pour revenir jusqu'à Nurenja, la localité riveraine de l'Arououimi, que, dans sa dernière lettre, Stanley désigne sous le nom de Banalya, et qui n'est située qu'à sept jours de marche de Yambouya. L'expédition y était arrivée dans trente canots, ce qui indique une voie fluviale praticable. Au surplus, les envoyés de l'explorateur ont reconnu que l'expédition avait eu, au terme du voyage, une lutte à engager contre une peuplade habitant les rives du lac Albert-Nyanza. Peuplade géante, disent-ils. Et dans leur langage pittoresque ils ajoutent : « Ces Africains-là sont aussi grands assis que nous le sommes debout. » Le lieutenant Baert croit pouvoir conclure de ces faits que l'expédition Stanley n'a atteint Wadelai qu'au prix des plus rudes efforts. Elle a dû être secourue par Emin plutôt qu'elle ne l'a secouru. Au moment où le lieutenant Baert quittait les Stanley-Falls, arrivait un paquet de lettres de Stanley, écrites au moment où il quittait Nurenja pour retourner à Wadelai. Elles parviendront en Europe par le prochain courrier des Stanley-Falls, probablement dans le courant de mars.

Le lieutenant Baert croit que Stanley ne reviendra en Europe ni par le Congo, ni par Zanzibar, mais qu'il tentera avec l'aide d'Émin pacha, d'enlever le Soudan au mahdi pour le rendre à la civilisation. Voici comment il explique le refus de **Tipo-Tipo** d'accompagner Stanley à Wadelai. « Ce n'est pas l'envie de rejoindre Stanley qui a manqué à Tipo-Tipo. Il aurait pu acheter sur la route quantité d'ivoire ; c'eût été pour lui un voyage « d'or ; » aussi a-t-il beaucoup hésité avant d'y renoncer. Les scrupules les plus honorables l'ont déterminé, réflexion faite, à demeurer à son poste. Il savait le roi Léopold intéressé à l'expédition Stanley ; mais le *modus vivendi* établi aux Falls lui a semblé de

date trop récente pour pouvoir supporter à ce moment le risque d'une absence prolongée. Voilà à quel ordre d'idées le vali a fini par obéir, en s'abstenant de rejoindre Stanley. A sa place, il a dépêché auprès de l'explorateur une forte caravane de renforts, composée de plusieurs centaines d'hommes, et commandée par un de ses propres parents, Selim-ben-Mahomed, riche trafiquant de Zanzibar, connaissant à fond les contrées de l'Arououimi et ayant tout ce qu'il faut pour seconder puissamment l'expédition Emin. Cette caravane doit avoir opéré sa jonction avec l'expédition à l'heure qu'il est. Bref, le roi Léopold et Stanley auraient en Tipo-Tipo non pas un secret ennemi, mais un auxiliaire des plus précieux, destiné à devenir un important intermédiaire entre la civilisation blanche et la barbarie noire. »

Pendant que les ingénieurs belges préparent la construction du chemin de fer destiné à relier le bas Congo au Stanley-Pool, les Français travaillent à faciliter les communications entre l'Atlantique et Brazzaville par le **Quillou-Niari**. M. Jacob, ingénieur, qui, déjà en novembre 1887, avait envoyé un rapport sur le tracé général d'un chemin de fer à partir du bas Quillou, est rentré récemment en France après avoir fait une étude sérieuse et un nivellement de la région des rapides du Quillou en vue d'utiliser ce fleuve comme voie navigable. Pour établir sa navigabilité, il suffira d'établir un barrage en amont de N'gotou. Le niveau des eaux sera ainsi élevé d'une manière suffisante jusqu'à un point distant de Brazzaville de moins de cent kilomètres. Sur cet intervalle il restera à organiser les transports par les moyens que l'on voudra choisir et qui pourront être améliorés suivant les nécessités et le développement du trafic. Un arrêté ministériel a été publié portant ce qui suit :

ART. 1. — Sont autorisées la mise à l'étude et l'exécution, au moyen des ressources locales, de travaux ayant pour but d'améliorer la navigation du Quillou-Niari et de créer éventuellement une voie de communication entre le Quillou et Brazzaville.

ART. 2. — Il sera statué par le conseil d'administration du Gabon et du Congo français sur les plans et devis de ces travaux et leur mode d'exécution, ainsi que sur les voies et moyens qui pourraient leur être affectés.

ART. 3. — En cas d'exécution des travaux par une compagnie concessionnaire, un décret fixera les tarifs à percevoir, ainsi que le montant de la garantie d'intérêt payable sur le budget local, s'il en est accordé une.

ART. 4. — Aucune dépense résultant de l'exécution des travaux pré-

vus aux articles qui précèdent ne pourra être mise à la charge de l'État autrement que par une loi.

Nous avons eu le plaisir de voir, à leur passage à Genève, deux jeunes missionnaires, MM. Allégret et Tesseirès, que le Comité de la Société des missions protestantes de Paris envoie au **Congo français**. On se rappelle que déjà en 1840 la France et l'Angleterre s'unirent pour combattre la traite dans cette région, et l'un des fruits de leur activité fut la fondation, au Gabon, de Libreville, qui devait servir de lieu de retraite aux esclaves fugitifs. Savorgnan de Brazza dans ses explorations de l'Ogôoué et du pays compris entre ce fleuve et le Congo, a réussi à gagner la confiance et l'affection des indigènes qui l'appellent le père des esclaves. Il a fondé Brazzaville; il a interdit l'importation de l'eau-de-vie dans les contrées où s'exerce son influence. Mais, comprenant qu'il faut une puissance spirituelle pour civiliser et relever les nègres, il a demandé à la maison des Missions de Paris d'envoyer des missionnaires au Congo. MM. Allégret et Tesseirès s'embarqueront prochainement pour le Gabon, où se trouvent déjà des instituteurs français, pour se familiariser avec le peuple et la langue du pays. Après cela, ils se rendront dans le bassin du Congo pour faire un voyage d'exploration et étudier les conditions de la fondation d'une station missionnaire.

Après avoir en vain essayé d'atteindre la région du Soudan central par le Congo et l'Oubangi, M. **Graham Wilmot Brook** est venu à Lagos, d'où il a visité le delta du Niger. Entré en rapport avec les missionnaires de la Church Missionary Society, il a acquis la conviction que c'est par le Niger et le Bénoué que l'accès au **Soudan central** est le plus facile. L'évêque Crowther partage cette idée. Plusieurs fois il s'est rendu à Bida, capitale de l'émir du Nupé; depuis longtemps il se proposait de se rendre à Sokoto, mais jusqu'ici il en a été empêché. M. Wilmot Brook a demandé à la Société des missions anglicanes de lui permettre de s'associer à son œuvre du Niger comme missionnaire pionnier indépendant, et sa proposition a été agréée. Il désire s'établir tout d'abord à la station la plus avancée, Kipo-Hill, pour étudier la langue haoussa, et entrer en relations amicales avec l'émir de Nupé et d'autres chefs mahométans. Après cela il se dirigera vers le Soudan, où il travaillera de concert avec la mission du Niger; mais tandis que les missionnaires natifs se consacrent aux populations païennes, lui se vouera à l'évangélisation des mahométans.

Il résulte du rapport officiel de M. Alvan Milsom, commissaire du

gouvernement britannique à Lagos, que la population de **Badagry** augmente rapidement par suite de l'immigration continue de réfugiés popos, yorubas et haoussas. Les missionnaires romains établis dans cette ville et à Adijo ont réussi à faire cultiver aux indigènes de vastes étendues de terrain qui produisent de magnifiques récoltes. L'officier anglais qui réside à Kotonou a également fait mettre en culture plus de six kilomètres carrés. Le principal obstacle à la civilisation est l'importation des spiritueux allemands de qualité détestable. Un quart des habitations de Kotonou ont été transformées en cabarets qui sont des centres de démoralisation et des repaires de criminels. Porto-Novo est l'entrepôt d'où ces alcools sont dirigés sur les autres points du littoral. Le mal a pris des proportions telles que les habitants ont eux-mêmes pétitionné auprès du gouverneur pour que la vente des liqueurs fût prohibée. M. Milsom estime que cette mesure serait des plus avantageuses pour toute la colonie.

Des renseignements intéressants sont arrivés en France sur le voyage d'exploration de M. le **capitaine Binger** dans le Soudan occidental. Arrivé à Kong en mars 1888, il se proposait de prendre la route de Yendi (visitée en 1882 par le capitaine anglais Lonsdale, et en mai de l'année dernière par M. von François), jusqu'à Robodioulassou, pour aller à Mosi par le Ylinga. Il espérait y arriver à la fin d'avril et revenir à Kong par le Gottago. M. d'Albéca, administrateur colonial français de Grand-Popo et Agoué, apprit que M. von François avait entendu dire par des noirs, à Salaga et à Gambaga, qu'un blanc était arrivé à Kong avec quelques porteurs. Il résolut de se mettre en communication avec M. Binger et pour cela expédia à Salaga, avec une lettre, le nommé Bakari, un des nombreux musulmans qui viennent dans les comptoirs français d'Agoué et de Grand-Popo acheter du sel, de la poudre et des fusils. Parti d'Agoué le 26 septembre, le messager suivit la route ordinaire des caravanes à travers les pays de Togo, d'Ewé, d'Adélé, jusqu'au Volta moyen. Le 22 décembre il rentra à Agoué porteur d'une réponse de M. Binger d'où nous extrayons ce qui suit : « Je suis de retour du Mosi depuis fort peu de temps, et quitte Salaga demain 12 novembre, pour faire retour sur nos établissements de la côte des Graines et d'Ivoire (Assinie et Grand-Bassam), où je compte arriver fin mars ou courant d'avril 1889, en repassant par Kong. Comme bien vous pensez, j'ai eu des hauts et des bas dans mes tribulations à travers ces pays ignorés jusqu'à ce jour. Je suis cependant en aussi bonne santé que l'on peut se trouver après deux ans de privations de tout genre, et, si Dieu

continue à me conserver des forces, je ne tarderai pas à regagner notre chère France. Je voudrais pouvoir vous donner quelques détails sur ce que j'ai fait et sur ce qui me reste à faire, mais je ne considère pas cette voie comme suffisamment sûre pour entrer dans des explications plus amples. Si l'occasion se présente, je ferai parvenir de mes nouvelles à Assinie ou Grand-Bassam dès mon arrivée à Bitougou (Bountoukou, de la carte de Lannoy), appelé aussi Gottogo par les Maudi. Ce point me paraît jusqu'à présent être assez exactement placé sur la carte précitée; il est séparé du Kong par la rivière Coumouy (Comoé), à une distance de vingt jours de marche (environ 350 à 400 kilomètres), direction du nord-ouest. Les communications de la région que j'ai visitée avec Timbouctou sont très rares... »

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

MM. Fol et Barrois ont été chargés d'explorer, au point de vue zoologique, le littoral de la Tunisie.

M. Léon Moncelon, ex-délégué de la Nouvelle-Calédonie au Conseil supérieur des Colonies, va partir pour la Tunisie, qu'il se propose d'étudier au point de vue colonial. Il l'explorera dans ses principales parties, jusqu'aux frontières de la Tripolitaine.

On mande du Caire au *Daily Chronicle* que le mahdi avait adressé à l'empereur d'Autriche un message l'invitant à envoyer un prêtre qui donnerait les secours de la religion à Slatin-bey et aux autres prisonniers autrichiens retenus dans le camp des derviches. Le consul d'Autriche vient de répondre par une lettre déclarant que l'empereur est très touché de l'invitation du mahdi et de la façon humaine dont sont traités les prisonniers autrichiens, et annonçant qu'un religieux de l'église catholique sera dirigé sur Omdurman, s'il est muni d'un sauf-conduit. Cette lettre a été envoyée à Khartoum par la voie de Souakim.

Une dépêche de Zanzibar annonce que la British East African Company ne permettra l'accès des pays compris dans la zone d'influence anglaise à aucun Européen, s'il n'est muni d'un passeport délivré par le consul général de la Grande-Bretagne.

Le Reichstag de l'empire allemand sera saisi d'un projet de loi créant une ligne de vapeurs subventionnée de Hambourg à Zanzibar.

Après avoir recruté son état-major d'officiers et de fonctionnaires composé d'une soixantaine de personnes, M. Wissmann, commissaire du gouvernement impérial, a quitté Berlin. Il s'embarquera à Brindisi, et trouvera en Égypte un millier de Soudanais qu'il a fait recruter.

D'après un télégramme de Zanzibar, des messagers de Tipo-Tipo, porteurs de lettres pour Stanley, ont été attaqués et maltraités par les Arabes. Ils ont dû rebrousser chemin et prendre une autre route pour se rendre à leur destination.

La Compagnie des Messageries maritimes a fait construire un nouveau steamer, le *Mpanjacka*, pour faire le service côtier de Madagascar, comme annexe des lignes postales qui relient cette île à la France.

Ensuite d'une convention signée avec le gouvernement hova, M. Iribe a installé à Tananarive une fabrique de céramique et une filature de soie.

Le *Transvaal Observer* annonce qu'un accord est enfin intervenu entre la Compagnie du chemin de fer de la baie de Delagoa, les concessionnaires hollandais et le gouvernement du Transvaal. Les travaux de la ligne de la frontière portugaise à Prétoria commenceront prochainement. La voie passera par Barberton.

A une soixantaine de kilomètres de Johannesburg, sur la route de Prétoria à Heidelberg, a été découvert un riche gisement de plomb argentifère, dans le voisinage duquel des mines de houille sont déjà exploitées. La ligne de la baie de Delagoa à Prétoria assurera à ce gisement une exploitation très rémunératrice.

Le Volksraad de l'État libre du fleuve Orange a décidé la construction d'une ligne de chemin de fer de l'Orange au Vaal, passant par Bloemfontein.

Lo-Bengula, roi des Ma-Tébélé, a chargé deux de ses indunas d'une mission auprès de la reine d'Angleterre. Ils sont accompagnés par M. E.-A. Maund, lieutenant attaché à l'état-major de sir Ch. Warren lors de l'expédition de ce dernier au pays des Ma-Tébélé en 1885.

La Compagnie italienne, la Veloce, s'est mise d'accord avec les compagnies anglaises de navigation, l'African Steam-Ship Company et la Castle Line, pour les services entre l'Italie et l'Afrique occidentale et méridionale. La Veloce, qui a cinq départs par mois de Gènes pour la Plata, touchera à chaque voyage à Las Palmas (Canaries), où se feront les transbordements pour les escales de la côte d'Afrique de Monrovia jusqu'à Natal.

Les sondages pour la pose du câble télégraphique sous-marin entre Loanda et Cape-Town sont terminés. La fabrication du câble en Angleterre avance, et tout permet d'espérer que les navires chargés de l'immerger partiront prochainement pour la côte occidentale d'Afrique. Il est donc probable qu'avant la fin de mars l'Afrique sera complètement entourée d'un câble sous-marin.

Le consul belge de Gorée a communiqué à son gouvernement que l'industrie du caoutchouc a remplacé la culture des arachides qui, vu leur qualité inférieure, ne pouvaient pas soutenir la concurrence avec celles de l'Inde. Les premiers essais de récolter le caoutchouc dans le bassin de la Cazamance datent de 1883; dès lors l'exportation de ce produit n'a cessé de progresser. La même qualité fournie par la Guinée portugaise ne se paie que fr. 2,75 à fr. 3 le kilogramme, tandis que le caoutchouc de la Gambie se paie de fr. 6 à fr. 6,50 le kilogramme.

Jusqu'ici la circulation des céréales était interdite au Maroc. Un décret impérial vient d'accorder, pour une durée de cinq mois, le libre cabotage du blé et de l'orge d'un port à l'autre de l'empire marocain.

Le sultan du Maroc a envoyé à Berlin une ambassade pour féliciter le nouvel empereur et négocier un traité de commerce entre l'Allemagne et le Maroc.

CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

Sous le titre : *Les marchés d'esclaves*, un correspondant du *Temps* envoie à ce journal, de **Hodéïda**, sur la mer Rouge, des renseignements qui montrent que malgré la présence des vaisseaux anglais, italiens et français dans les eaux de Souakim, Massaouah et Obock, ce que l'*Anti-slavery Reporter* a dit précédemment de la recrudescence de la traite dans ces parages est parfaitement vrai. Ne pouvant citer l'article entier, nous en extrayons ce qui suit : Malgré les croisières de l'Océan Indien et de la mer Rouge, la marchandise noire continue à affluer sur la côte d'Arabie ; le gouvernement turc ferme les yeux et, grâce à cette complicité tacite, on vend toujours des esclaves un peu partout, principalement à Djedda et à Hodéïda. Les capitaines de négriers s'entendent merveilleusement à cacher leur marchandise ; aussitôt qu'un navire de guerre s'approche, les esclaves sont jetés à fond de cale ; on entasse sur eux des barils, des ballots, des objets de toutes sortes, tant pis si l'esclave étouffe ; il s'agit avant tout de faire passer le négrier pour un honnête bâtiment de commerce. Dans la mer Rouge, les patrons de négriers emploient un autre moyen. Ce sont en général des enfants qu'ils transportent ; lorsqu'ils sont poursuivis, comme ils ne peuvent cacher leur marchandise à bord, ils la débarquent dans quelque flot, et jettent les enfants dans des grottes, cavernes etc., dont ils masquent l'entrée de leur mieux. Dans ces conditions, on comprend la difficulté de saisir les négriers en flagrant délit... Les négriers débarquent ensuite leur marchandise sur un point désert de la côte, puis on l'amène à Hodéïda par terre : tout le monde connaît l'arrivage, le gouverneur en est informé le premier, mais les apparences sont sauvées et le marchand est certain de n'être pas inquiété. Les esclaves sont alors placés chez des courtiers, dont il y a une vingtaine à Hodéïda, et vendus par leurs soins, soit dans la ville même, soit dans l'intérieur du pays. Les prix varient selon la qualité de l'esclave ; ils ont beaucoup haussé depuis quelques années, les marchands étant obligés de donner de plus gros backchich aux autorités turques. Néanmoins on peut se procurer un esclave pour 60 ou 80 talaris. Le prix est aussi plus ou moins élevé suivant la provenance et le sexe. Les nègres venant de Zanzibar ou du Soudan sont en général employés comme domestiques. Les femmes gallas et les Abyssines sont fort recherchées ; elles sont en général très jolies ; elles ont le teint assez clair et le type européen : ce sont elles qui remplissent les harems d'Ara-

bie ; une jolie galla d'une douzaine d'années se vend couramment 120, 150 et même 200 talaris. Si, dans une ville comme Hodéida, où il y a deux consuls européens, le commerce des esclaves se fait clandestinement, en revanche il se fait presque ouvertement dans les endroits éloignés. A Lohéya, au nord de Hodéida, on crie encore quelquefois le prix d'un esclave aux enchères ; le sous-gouverneur reçoit deux talaris par tête d'esclave vendu ; de plus il en choisit un ou deux à chaque nouvel arrivage. Le cadi fait le trafic des Gallas et des Soudaniens comme une chose fort naturelle.

Au mois de septembre dernier, nous apprend le *Missionary Herald* de Boston, une canonnière anglaise captura trois barques chargées d'esclaves dans le voisinage d'**Aden**. Dans le combat, les capitaines des négriers furent tués. Les barques contenaient 117 garçons et filles de 10 à 20 ans, et essentiellement Abyssiniens. Ils avaient été pris à l'extrémité méridionale de l'Abyssinie par des Gallas musulmans qui les amenaient en Arabie pour les vendre. Les officiers anglais les placèrent sous la protection de la mission de l'Église libre d'Écosse qui leur fait donner une bonne instruction.

D'après une dépêche de **Zanzibar** à la Société allemande de l'Afrique orientale, les missionnaires bénédictins de la mission bavaroise faits prisonniers par Bouchiri ont pu être rachetés, moyennant une rançon de 7000 roupies et la libération de trois trafiquants d'esclaves saisis par les Allemands.

Les *Missions d'Afrique* s'expriment comme suit sur les tribus diverses auxquelles appartient la population des environs de **Mpala** sur la côte S.-O. du **Tanganyika**. Les Wa-Marungu, manquant de courage, sont regardés par les autres tribus comme une race vile née pour la servitude. Aussi sont-ils le point de mire de la plupart des expéditions qui ont pour but la chasse à l'esclave, et il est extrêmement rare que ces expéditions ne rapportent à ceux qui les entreprennent, si peu nombreux qu'ils soient d'ailleurs, de gros bénéfices. Les Wa-Bembé fournissent aux traitants les esclaves les plus estimés après les Wa-Marungu. Les Wa-Sumbwa, toujours en quête de nouvelles aventures, se font à l'occasion esclavagistes et brigands. Avec des habitudes moins nomades, les Wa-Rua ne le cèdent guère en barbarie aux précédents. Ce sont eux qui organisent ces expéditions qui vont périodiquement rançonner les Wa-Marungu et les Wa-Bembé. On veut des esclaves à tout prix et quiconque apporte des entraves à la chasse à l'homme est tenu pour un ennemi.

Le Rev. Robert Cleland écrit de Chirazula au *Missionary Record* de l'Église établie d'Écosse, qu'il a rencontré sur la route du lac **Chiroua** à sa station, près d'un groupe d'indigènes, une femme succombant sous le poids d'un joug d'esclave. Pendant qu'il parlait aux natifs, le mot « Ngondo » se fait entendre à plusieurs reprises, et bientôt les hommes se lèvent en sursaut. Des jeunes garçons ont été capturés au bord du Chiroua pendant qu'ils pêchaient avec leurs pères. On entend ceux-ci dire : « On les conduira chez les Ma-Tapouiri, grand centre arabe, d'où ils seront menés à la côte, vendus et embarqués. » Il y avait là une centaine de personnes, mais point d'enfants. Les mères effrayées les gardaient à la maison. Un des assistants était un esclave dont l'avenir est très incertain ; personne ne songeait à le décharger du joug qui pesait sur son cou. Combien de milliers sont conduits à la côte ! J'étais sur une grande route d'esclaves et je vis une caravane portant soi-disant de l'ivoire. Oui, me dit un de mes jeunes gens, mais de l'ivoire noir. Le pauvre esclave susmentionné me demandait de l'acheter : « Je peux être bientôt vendu pour être mené à la côte ; achetez-moi et je ferai votre ouvrage. » Un autre jour une pauvre femme se précipite dans ma station en criant : « Ils me prennent pour m'emmener vendre à la côte, oh ! sauvez-moi, ils m'ont volée chez moi, au delà de la rivière ! » Je ne sais où elle est maintenant, peut-être chemine-t-elle à l'heure qu'il est, vers la côte, le cœur brisé ; et combien de ses semblables sont dans le même cas !

À l'occasion du retour de Lewanika, roi des **Ba-Rotsé**, de son expédition contre les Ma-Choukouloubé, M. Coillard a écrit à la Société des missions évangéliques de Paris : Ce qui navre le cœur, ce sont les jeunes femmes et les enfants qui font partie du butin. On m'en cache le nombre, on m'assure même que le roi avait donné des ordres pour qu'on ne s'attaquât qu'à la gent bovine. Mais la vérité perce quand même. Des hommes, on n'en a pas amené un seul. En me promenant dans le village, je remarquai ça et là des faisceaux de javelines, dont la plupart recourbées, signe indubitable qu'elles ont répandu le sang humain. Il fallait donc les purifier. Gambala et d'autres de ma connaissance me montraient avec ostentation leurs haches d'armes. « Elles sont pures, » me disaient-ils, « nous nous sommes souvenus de tes injonctions. » Mon ami Mahaha m'envoie même par Seshéké un message analogue. Quelle que soit la valeur de ces assertions, c'est déjà quelque chose d'entendre un Zambézien se vanter de s'être privé du plaisir d'éventrer un pauvre Ma-Choukouloubé. Le roi n'en est pas là, lui, car en me voyant entrer chez lui, il me disait en essayant de ricaner : « Ne va pas me gronder si

l'on te dit que j'ai tué un homme de ma propre main. » Hélas ! il paraît qu'il en a tué plus d'un. Là où les Ma-Choukouloumbé faisaient mine de résister, c'est lui qui dirigeait l'attaque ; puis, accompagné de quelques cavaliers, il s'élançait à la poursuite des malheureux épouvantés par les armes à feu et par la vue de ce monstre sans nom : un quadrupède surmonté d'une forme humaine. Dans cette razzia, Lewanika a aussi fait preuve de magnanimité. Il a rendu non seulement la liberté à plusieurs femmes captives d'un certain âge, mais aussi le bétail, les femmes et les enfants à ceux qui eurent le courage de faire acte de soumission. Il n'osa pas attaquer une *chefesse* du nom de Nachintu, que les Ma-Kololo avaient jadis faite prisonnière et libérée ensuite. Ils n'avaient gardé que son fils, son unique qui est devenu un des principaux manœuvres de Lewanika et le nôtre à l'occasion. Ce Samoinda, comme tous les esclaves Ma-Choukouloumbé, s'est distingué par sa cruauté envers ses compatriotes.

Après la communication faite à la Société de géographie de Londres par M. Arnot, sur son séjour chez les **Garenganzé**, Sir Francis de Winton a fait remarquer qu'un des meilleurs moyens d'attaquer la traite des nègres au cœur du pays était de se concilier l'amitié de chefs comme leur roi Msiri. Quoique la traite règne dans ses États, a dit M. Arnot, le chef lui-même ne vend pas d'esclaves. C'est chose convenue en Afrique que les dépouilles appartiennent au fort, et que ceux qui ont livré les batailles du roi gardent tout ce qu'ils ont pu prendre. C'est aux guerriers de Msiri que les trafiquants arabes achètent les esclaves ; le roi lui-même est décidément opposé à ce commerce. Quant au trafic de la côte occidentale il est essentiellement fait par les indigènes du Bihé. Les Portugais eux-mêmes en font très peu. Ils envoient les natifs du Bihé avec des étoffes, des fusils et d'autres choses, en échange de quoi ils reçoivent de l'ivoire, des esclaves, du caoutchouc. Beaucoup de marchands vont dans le Lounda, où il n'y a pas d'ivoire ; les indigènes qui désirent des étoffes vendent des esclaves qui sont conduits vers le Kassaï inférieur, et échangés contre de l'ivoire. Mais la souveraineté du Portugal sur les gens du Bihé n'est guère que nominale ; les Portugais n'y ont presque pas d'autorité administrative ; quelques-uns par avarice ont pratiqué la traite. Mais nul ne peut dire que le gouvernement portugais l'ait encouragée. La première année où M. Arnot était chez les Garenganzé, il a vu partir une caravane de 300 esclaves, presque tous adultes, hommes et femmes. Les enfants, incapables de supporter les fatigues du voyage vers la côte, étaient considérés comme de peu de valeur.

M. Treich-Laplène, chargé de conduire au capitaine Binger une expédition de ravitaillement, a fourni sur la ville de **Bondoukou** (bassin du Niger), où il a passé quinze jours, les renseignements suivants : Bondoukou est un grand village de quatre à cinq mille habitants. Le trafic le plus important est celui des esclaves. Presque toute la population est musulmane ; une partie des habitants cependant, originaire de l'Abron, est fétichiste et se livre à toutes les pratiques de cette croyance ; durant mon séjour, on a sacrifié des esclaves en l'honneur des funérailles du chef défunt. Le principal jour de la fête, on en a égorgé huit sur la place publique ; j'ai même été invité à cette abominable cérémonie dont rien ne peut dépeindre l'horreur.

L'*African Times* rapporte que le gouverneur de **Sierra Leone**, M. Hay, a eu à réprimer des troubles dans le district de Sulymah exposé aux incursions des Mendies du voisinage. Il a chassé ceux-ci des villes de Jahourah et de Bahama qu'ils avaient occupées, et dont ils avaient réduit toute la population en esclavage. Il a ainsi délivré plus de 500 esclaves, femmes et enfants. A Faminah, une des villes du chef Mackiah, il en a également libéré 668. Enfin Largo, forteresse du même chef, a été prise, et 700 esclaves y ont été remis en liberté.

Après les fatigues de la mission que le **cardinal Lavigerie** a accomplie en Europe, il a dû, par ordre des médecins, se rendre à **Biskra** pour y restaurer sa santé. Auparavant il a écrit au comité anti-esclavagiste de Milan qu'il ne compte pas centraliser les sommes offertes pour l'abolition de la traite. Il désire que chaque pays organise un comité, centralise les offrandes nationales et en dispose au mieux de la cause dans les contrées occupées par la nation.

En **Angleterre**, un important meeting anti-esclavagiste a eu lieu dans le Memorial Hall de Manchester, sous le patronage de la Société de géographie de cette ville.

A **Paris**, M. Jules Simon, président du Conseil central de la Société anti-esclavagiste de France a fait à la Sorbonne une conférence dans laquelle il a fait appel à la pitié de tous en faveur des victimes de la traite.

En **Belgique**, il s'est formé des Comités dans toutes les provinces ; leurs présidents ont eu le 13 janvier, à Bruxelles, une réunion dans laquelle ils ont donné des renseignements sur l'activité spéciale de chaque comité et sur les résultats obtenus. En quinze jours Liège a donné plus de 30,000 francs. A Tournai des collectes à domicile sont faites par les dames. M. le général Jacmart, président de la Société anti-

esclavagiste belge a fait au local de la Société scientifique de Bruxelles, une conférence dont le sujet peut être résumé par ces mots : Faisons avant tout notre devoir sur le lac Tanganyika, et notre exemple entraînera les gouvernements à remplir le leur dans toute son étendue.

En **Hollande**, à Amsterdam et à Bovenkerk, s'est fondée une Société composée en grande partie d'ouvriers ; tous les membres se sont engagés à abandonner à l'œuvre anti-esclavagiste le gain d'une journée de travail.

En **Allemagne**, la Société coloniale a lancé un appel adressé à toute la nation allemande en vue de mettre un terme aux horreurs que les trafiquants d'esclaves commettent en Afrique.

En **Alsace**, deux grandes réunions ont eu lieu à Strasbourg, à la suite desquelles des listes d'adhérents se sont couvertes de souscriptions importantes.

En **Sicile**, a eu lieu, à Palerme, une conférence sous la présidence du cardinal Alésia, qui s'occupe de la fondation d'une Société anti-esclavagiste de Sicile.

En **Suisse**, les évêques ont publié un appel aux fidèles de leurs diocèses pour les engager à contribuer à l'œuvre de l'abolition de la traite. Après une conférence donnée à l'Aula de l'Université de Genève, par M. le prof. Ruffet, sous les auspices de la Société anti-esclavagiste suisse, des adhésions nombreuses sont parvenues au Comité. Le mouvement va s'étendre à la Suisse romande par des conférences à Fribourg, à Neuchâtel, la Chaux-de-Fonds et le Locle. La Société publiera, à intervalles irréguliers, un Bulletin pour tenir les adhérents au courant du mouvement anti-esclavagiste.

LA RÉVOLUTION DANS L'OU-GANDA

La Société des missions anglicanes a reçu du Rev. E.-C. Gordon une lettre du 7 novembre 1888, datée d'Ousambiro, où venaient d'arriver les missionnaires expulsés de l'Ou-Ganda par les Arabes. Nous en extrayons ce qui nous paraît le plus important pour expliquer la chute de Mwanga et le triomphe de l'influence des Arabes dans ses États.

La cause de la révolution doit, d'après M. Gordon, être attribuée à la mauvaise administration de Mwanga, qui s'était rendu très impopulaire auprès d'un grand nombre de ses sujets, et ne faisait rien pour gagner l'affection d'une fraction de Ba-Ganda qui, de jour en jour, avait acquis

plus d'influence et d'autorité. Le nom qui leur convient le mieux est celui de *lecteurs* ou de *réformateurs*. La jeunesse et la force du pays se rattachaient à eux. Ils formaient deux groupes, l'un celui des lecteurs chrétiens, composé des élèves des missionnaires romains et protestants ; l'autre celui des lecteurs mahométans. Les deux partis comptaient à peu près le même nombre d'adhérents.

Par sa conduite, Mwanga s'était rendu odieux à ces deux groupes. Depuis un certain temps il montrait une hostilité croissante envers tous ceux qui voulaient le progrès et qui se séparaient de l'ancien culte païen. En même temps, la population tout entière manifestait son aversion pour la tyrannie de Mwanga et pour ses actes réitérés de rapine et de violence. Presque chaque mois il faisait des voyages en tous sens dans ses États pour piller ses sujets. Les Ba-Ganda étaient fatigués de ces incursions dans lesquelles, pour procurer des vivres et des provisions à ses gardes du corps, les chèvres, les bœufs et les fruits de la terre étaient extorqués partout où il passait. En outre, lorsqu'il lui arrivait de rencontrer des femmes dont la beauté le charmait, il ne se faisait aucun scrupule de les enlever pour les faire entrer dans son harem. Aussi les habitants des campagnes élevaient-ils de nombreux sujets de plaintes contre lui.

Depuis que Mwanga était monté sur le trône, tous ceux qui lisaient avaient dû le faire en secret ; jamais il n'avait professé ni encouragé la vérité chrétienne, non plus que la foi musulmane. Les adhérents des cultes chrétiens et mahométans n'avaient pu les célébrer qu'en cachette. Quoiqu'il fût essentiellement indifférent en matière religieuse, il se montrait de plus en plus hostile à la foi chrétienne aussi bien qu'à l'islamisme.

On se rappelle l'ordre que lui et ses chefs donnèrent, en 1886, de massacrer les lecteurs chrétiens, sous prétexte qu'ils s'uniraient aux blancs qui les instruisaient et provoqueraient une rébellion. Plus tard il se plaignit également des adhérents de l'islam qui, disait-il, « manquaient de respect et d'égards envers le roi, et ne voulaient pas manger des mets du roi, parce que le bétail étant abattu par des incirconcis, la viande en était souillée. » Quant aux lecteurs chrétiens, Mwanga leur reprochait d'être des serviteurs désobéissants et rebelles parce qu'ils ne voulaient pas, le dimanche, exécuter les travaux du roi. Depuis un certain temps le bruit circulait qu'il se déferait d'eux tous d'un seul coup ; mais le moment n'était pas encore favorable à l'exécution de ce projet.

Mwanga lui-même facilita son renversement en armant les chefs des

deux compagnies de ses gardes du corps. Ces gardes, hommes jeunes et favoris du roi, étaient devenus des lecteurs. Remplissant les fonctions de pages, ils se tenaient constamment auprès du souverain, mais ils avaient pour chef un officier qui n'appartenait pas au groupe des lecteurs. Outre ces gardes du corps, deux autres compagnies nombreuses devaient accompagner le roi chaque fois qu'il quittait la capitale. Leurs chefs étaient des lecteurs adhérents du christianisme : l'un, élève des missionnaires romains, jouissait d'une influence considérable ; l'autre se rattachait à la mission protestante anglaise. Les partisans de ces deux chefs étaient très nombreux et appartenaient également aux lecteurs. Un grand nombre de chrétiens étaient donc appelés à suivre le roi ; mais ils ne le faisaient qu'avec une sorte de crainte, se souvenant des menaces que Mwanga avait proférées contre eux.

Voici le projet que le roi avait tramé à leur égard. Avec ses gardes du corps qui n'appartenaient pas aux lecteurs, il voulait faire monter dans des canots les chefs des autres compagnies de sa garde et leurs adhérents, et les envoyer dans quelque île sous prétexte de la piller. Le chef des gardes non lecteurs, qui devait les y conduire, avait ordre de les y laisser, ainsi que l'amiral, lecteur chrétien, et s'il réussissait à les tromper, il devait emmener leurs canots. Abandonnés dans l'île, ils seraient morts de faim. Le Pokino, chef très puissant, complice du roi, fut laissé dans la capitale pour prêter aide et secours à Mwanga.

Un autre groupe considérable de lecteurs appartenait aux mahométans. Ils avaient pour chef le puissant Mujassi qui, dans cette occasion, devait accompagner le roi, mais il refusa feignant d'être malade. Avant de quitter la capitale, les lecteurs étaient persuadés d'une trahison. On leur dit que le roi avait l'intention de les noyer tous dans le lac. En conséquence ils se préparèrent à faire résistance. Il paraissait évident que si Mwanga réussissait dans ce complot dirigé surtout contre les lecteurs chrétiens, il se tournerait immédiatement après contre les lecteurs mahométans pour les détruire aussi.

Ces derniers étaient prêts à agir contre Mwanga et à le détrôner sans l'aide des chefs chrétiens qui ne désiraient pas aller aussi loin et songeaient seulement à s'échapper vers l'Ou-Nyoro. A la fin cependant, les chefs des deux fractions religieuses unirent leurs efforts pour tenter d'expulser Mwanga. Leur grief le plus fort était que le roi avait décidé de les faire tous mourir, les uns en les noyant, les autres par d'autres moyens violents. Un groupe de mahométans alla informer le prince de leur choix, Kiwewa, frère de Mwanga, de l'intention des lecteurs. Au

point du jour les assaillants s'approchèrent de la capitale par deux routes différentes; Mujassi et ses soldats avaient avec eux le prince que tous voulaient faire monter sur le trône. Les chefs chrétiens, l'amiral et beaucoup de sous-chefs gagnèrent la ville par un autre chemin. Mwanga fit à peine résistance; il sortit de Rubaga, tira quelques coups de fusil, puis s'enfuit vers le lac avec quelques partisans. Les lecteurs entrèrent dans la ville et mirent le nouveau prince sur le trône vacant.

Le même jour, les principaux emplois furent distribués entre les chefs des lecteurs qui avaient fait monter sur le trône Kiwewa. Le chef catholique romain fut nommé juge suprême; le poste de premier ministre — katikiro — fut confié au chef chrétien qui se rattachait à la mission anglaise. Les deux autres charges les plus importantes furent données à Mujassi et à un autre lecteur arabe. L'ancien katikiro se retira très sagement: il partit et alla s'établir près du tombeau de Mtésa. Le Pokino, qui avait pris une part active aux crimes de Mwanga, fut chassé, ou plutôt il prit la fuite, sa maison fut pillée et brûlée.

Le lendemain, les missionnaires furent tous convoqués pour voir le nouveau roi; beaucoup d'Arabes y furent aussi invités. Un messenger vint les chercher pour les amener tous ensemble au palais. A peine pouvait-on croire qu'il se fût passé quelque chose d'extraordinaire. Il n'y avait ni bruit ni agitation; cependant, hors de la capitale, où la foule était rassemblée, régnait une grande excitation. A la cour, où les missionnaires précédèrent les Arabes, l'émotion était grande; toutefois il n'y avait ni querelle ni désordre. Le roi prodiguait les paroles et les promesses les plus généreuses. Il se tourna vers les Arabes et proclama la paix avec l'Ou-Nyoro et la liberté commerciale; l'importation et l'exportation des marchandises ne devaient point être grevées de droits onéreux. Il accorda aux Arabes la liberté d'enseigner leur religion et annonça qu'on construirait une mosquée. Puis, s'adressant aux missionnaires européens, il leur dit qu'ils seraient libres d'enseigner et que les Ba-Ganda pourraient être instruits sans restriction ni empêchement.

Ce fut ainsi que se passa le premier jour de règne de Kiwewa. Tous se félicitèrent de ce que ce grand changement se fût produit d'une manière si paisible. Il est étonnant en effet que la déposition de Mwanga se soit accomplie sans la moindre effusion de sang. On promit à Mwanga d'épargner sa vie. Le Pokino fut fait prisonnier, puis on lui pardonna, mais il tomba en disgrâce. Beaucoup d'autres chefs importants furent déposés et dégradés. La paix et la tranquillité régnaient dans tout le pays.

Quantité de chrétiens sortirent alors des retraites où ils s'étaient tenus cachés, ils accoururent à la cour du roi, et entrèrent au service de celui-ci comme pages et messagers. Ils commencèrent à se rendre en foule à la station des missionnaires, le dimanche et les autres jours de la semaine. Beaucoup demandaient des syllabaires; d'autres des portions imprimées de la Bible. Dès l'aube et jusqu'au crépuscule, ils assiégeaient la station et pénétraient dans les chambres des missionnaires. Quantité de chefs demandaient des syllabaires afin de pouvoir apprendre à lire à leurs gens et à leurs esclaves. D'autres désiraient des remèdes médicaux. Les dimanches surtout, le changement était remarquable; le nombre des assistants au culte avait doublé et, pour le service de l'après-midi, l'auditoire était toujours plus nombreux qu'à l'ordinaire; de dimanche en dimanche il augmentait, et s'éleva bien vite à 300 personnes; beaucoup de gens durent se tenir dehors. Un dimanche, la plupart des chefs chrétiens influents y assistaient, y compris celui des gardes du corps, élève des missionnaires, qui avait été nommé premier ministre. Tout paraissait calme et tranquille.

Mais les Arabes avaient assisté à tous ces changements avec une grande anxiété. Ils étaient vexés de voir les fonctions de juge et de premier ministre données à des lecteurs chrétiens. Le dernier katikiro s'était toujours montré leur ami, et était souvent intervenu auprès de Mwanga pour détourner d'eux sa colère. Ils sentaient vivement sa perte, surtout parce qu'ils craignaient que leurs intérêts pécuniaires n'en fussent sérieusement atteints. A leurs yeux, le nouveau katikiro n'était qu'un païen et un infidèle qui ne pourrait devenir ni leur ami ni leur aide. Le roi leur avait fait quantité de promesses, mais ne les avait pas tenues. Beaucoup d'entre eux se plaignaient de la manière dont Kiwewa les traitait. Mwanga leur devait une grande quantité d'ivoire; le nouveau roi avait promis de faire tous ses efforts pour acquitter les dettes de son prédécesseur; et en effet il avait commencé à payer les Arabes autant que ses moyens le lui permettaient: mais il n'avait pas l'ivoire nécessaire et il ne savait où le trouver. Dès lors il était gêné, et les Arabes étaient mécontents de leur condition. Ils commencèrent à chercher un moyen de l'améliorer. Ils se concertèrent avec d'autres mécontents, le fameux Mujassi, presque tous les chefs ses adhérents et les lecteurs mahométans.

Puis ils entourèrent le roi, s'efforçant d'envenimer son esprit et de l'exciter contre le katikiro et les lecteurs chrétiens. Ils lui persuadèrent que sa vie était en danger, que les lecteurs chrétiens feraient une tenta-

tive pour le renverser et pour mettre à sa place une princesse qu'ils avaient résolu de faire monter sur le trône.

De cette manière Kiwewa fut amené à considérer les Arabes comme ses amis et ses protecteurs, et les chrétiens comme ses adversaires. Très habilement, les Arabes profitèrent d'une occasion qui leur permit de faire passer les chrétiens pour des fauteurs de trouble et de rébellion.

Une troupe de Ba-Ganda qui avaient été envoyés à l'ouest du lac Victoria par Mwanga pour percevoir ses taxes sur les tribus placées sous son autorité, rentra dans l'Ou-Ganda le jour où éclata le conflit. Elle était composée essentiellement de chrétiens. Leur chef qui, sous Mwanga, avait occupé un poste important, fut présenté comme revenant très agité de ce qu'aucun commandement ne lui eût été réservé. On l'accusa, lui et les autres chrétiens, d'amener la princesse qu'ils avaient l'intention de faire monter sur le trône; histoire inventée pour faire croire que les chrétiens tenaient à être gouvernés par une femme comme en Angleterre. La cour se réunit, et le katikiro fut interrogé sur sa fidélité au roi. Il quitta brusquement le palais, et à peine avait-il regagné sa demeure qu'il fut sommé de revenir vers la résidence royale. Un combat avait commencé.

Pris à l'improviste, les chefs chrétiens et leurs adhérents eurent à défendre leur vie dans une situation tout à fait désavantageuse. Les mahométans étaient résolus à faire tomber le katikiro. Pendant quelque temps les chances du combat furent incertaines, mais les chrétiens n'avaient pas pu se réunir à temps en assez grand nombre. On avait entendu dire que jamais le katikiro ne combattrait; il dut livrer bataille et fut défait. Deux des chefs chrétiens furent tués, le jeune amiral et un autre chef. Le gros des chrétiens s'enfuit avec le katikiro.

Le combat terminé, il s'agissait d'établir le nouvel ordre de choses. On choisit de nouveaux fonctionnaires; les sous-chefs et leurs subordonnés furent nommés. Des messagers furent envoyés aux stations des missionnaires protestants et catholiques. Les protestants étaient alors occupés à soigner des blessés et leur maison était pleine de fugitifs; ceux-ci reçurent l'ordre de s'en aller, et les missionnaires durent suivre les messagers. La nuit tombait lorsqu'ils arrivèrent près de la résidence royale, où ils rencontrèrent les missionnaires catholiques qui y avaient été aussi amenés. On les conduisit à une maison où ils furent traités comme des prisonniers. Les missionnaires français avaient pu prendre avec eux des couvertures et quelques provisions; ils les partagèrent libéralement avec les Anglais. Le chef chargé de les garder leur apprit

que le roi n'avait pas l'intention de les faire mourir ; qu'il ferait l'inventaire de tout ce qu'ils avaient, que lui et ses ministres réclameraient de beaux présents, après quoi on les laisserait quitter le pays en paix.

Le lendemain MM. Gordon et Walker furent en effet conduits à leur station, pour faire les cadeaux susmentionnés, puis ils furent ramenés en prison. Il en fut de même pour les missionnaires romains. Après cela les stations des missions furent livrées au pillage. Le huitième jour tous furent menés au bord du lac et embarqués dans l'*Eleanor*, le bateau de la Société des missions anglicanes.

Quantité de gens suivaient les bagages portés à bord, et ouvrirent les caisses pour en voler le contenu. L'officier qui conduisait les missionnaires leur demanda encore des cadeaux et M. Walker dut se dépouiller d'une partie de ses vêtements. La dernière parole qui leur fut adressée fut celle-ci : « Qu'aucun blanc ne vienne dans l'Ou-Ganda avant deux ans. Que le bateau de Mackay ne paraisse pas de longtemps dans nos eaux. Qu'aucun instituteur blanc ne rentre dans l'Ou-Ganda avant que nous l'ayons tout entier converti au mahométisme. »

Le départ des missionnaires eut lieu à midi ; à quatre heures ils débarquèrent dans une île pour faire cuire quelques provisions. Les seuls vivres que portât l'*Eleanor* avaient été fournis par les missionnaires français ; seuls aussi ils avaient reçu l'autorisation de garder des étoffes et des cauries, objets nécessaires pour s'approvisionner de vivres en voyage. Il y avait à bord un peu de riz et d'orge ; on espérait pouvoir acheter quelques aliments au premier port où toucherait le bateau. Celui-ci appartenait aux Anglais ; les Français avaient les objets d'échange pour se procurer de quoi manger. Tous mirent généreusement ce qu'ils avaient au service de leurs compagnons d'infortune. Lorsqu'ils remontèrent sur le bateau, un couple d'hippopotames montraient leurs têtes hors de l'eau. L'un d'eux frappa l'embarcation avec une telle violence qu'il y fit deux trous assez grands pour que l'eau y entrât abondamment. Le bateau s'emplit rapidement ; heureusement la terre était proche ; les bateliers savaient nager ainsi que les missionnaires ; ils atteignirent l'île ; mais cinq des jeunes gens qui accompagnaient les missionnaires français furent noyés. La femme du propriétaire de l'île se montra très hospitalière envers les naufragés ; elle mit sa maison à leur disposition et leur fournit ce dont ils avaient besoin.

Le lendemain leur hôte fit battre le tambour pour appeler de la terre ferme les Ba-Ganda afin qu'ils vinssent aider à remettre à flot l'*Eleanor*. Les étoffes furent perdues, mais on sauva les cauries. Le bateau fut

réparé; après cela la navigation fut très lente, néanmoins les missionnaires arrivèrent le 3 novembre à Oukoumbi, l'une des stations romaines où les Anglais reçurent une bienveillante hospitalité, et où ils se séparèrent de leurs compagnons; le 4 novembre ils atteignaient eux-mêmes la station d'Ousambiro, où M. Mackay leur souhaitait la bienvenue.

CORRESPONDANCE

Lettre de Lorenzo-Marquez de M. le missionnaire P. Berthoud.

Lorenzo-Marquez, Delagoa Bay, 13 décembre 1888.

Il y a plusieurs mois déjà, j'avais commencé une lettre et écrit quelques pages pour vous; mais la maladie, la fièvre, qui nous a fait beaucoup souffrir, m'a empêché d'achever. Dès lors, les événements ont marché, et ce que je vous raconte n'a plus d'actualité aujourd'hui. Toutefois, il y a encore quelque chose à répondre à votre bonne lettre, dont je vous remercie beaucoup.

Le mahométisme a en effet quelques représentants au sud de l'Afrique, dans les principaux ports et dans les villes importantes. Cependant il n'exerce aucune influence comme tel, à Lorenzo-Marquez pas plus qu'ailleurs; et je ne crois pas qu'aucune des missions chrétiennes de l'Afrique australe ait eu à lutter contre lui, on le considère comme un ennemi sérieux. Il fait pourtant du mal ici; seulement, pas dans le sens où vous le pensez: son péché, c'est de soutenir l'immoralité et de l'accroître. Ce mal existait à Lorenzo-Marquez longtemps avant l'arrivée des mahométans; mais ils en ont profité à leur manière pour satisfaire leurs passions; et ainsi, bien loin de réagir, ils ont contribué à démoraliser la population indigène. Du reste, la même remarque doit être appliquée aux bouddhistes et aux banyans que l'Inde nous a envoyés. Il faut l'appliquer encore, dans une certaine mesure, aux représentants des diverses nations européennes. Car, hélas! l'immoralité, l'irrégularité des mœurs, est le caractère le plus frappant, le plus général, de cette ville: jamais on n'y célèbre un mariage.

L'abus des liqueurs fortes est un autre de ses principaux traits; car vous savez déjà que les dames-jeannes d'alcool de Brême et de Hambourg constituent le principal article de commerce de cette province. Les commerçants européens qui affrontent ce climat dangereux, comptent se récupérer par les profits de la vente de l'eau-de-vie en faisant rapidement leur fortune. Ils prétendent qu'il ne vaudrait pas la peine de venir faire du commerce ici, quand on ne pourrait plus vendre ces énormes quantités d'alcool. A notre point de vue, c'est là, comme vous le dites, « l'ennemi le plus redoutable du progrès dans le champ de la mission, et l'adversaire d'une civilisation vraiment saine et durable. » Tous les jours, surtout dans les sentiers, on rencontre des porteurs chargés d'une ou deux de ces dames-jeannes; et tout le pays est rempli de misérables débits d'eau-de-vie. La vente au détail

est entre les mains des Portugais, des métis, et surtout des banyans qui sont répandus partout. Les nègres eux-mêmes aiment à faire ce trafic rémunérateur, et, bien que ce soit interdit, ils ouvrent au milieu des villages de nombreux débits clandestins. Les gens ivres abondent chaque jour, cela va sans dire, et ce spectacle écoeurant ne nous est point épargné dans notre retraite de Rikatla. Parfois, on voit même des enfants qui sont pris d'eau-de-vie et ne savent plus ce qu'ils font.

Vous aimeriez à apprendre que « les autorités prennent des mesures suffisamment efficaces pour restreindre cet abus ; » mais, hélas ! je suis obligé de dire qu'on ne fait rien dans ce sens. Les Portugais n'ont pas encore compris, semble-t-il, que l'abus des liqueurs fortes est un mal. Les employés du gouvernement font des cadeaux officiels d'eau-de-vie aux chefs indigènes ; et quand une troupe de sauvages se présente aux bureaux, on leur sert des rasades pour cimenter l'amitié. Parfois aussi on fait danser la troupe pour se donner un petit spectacle. Je le répète, en tout cela les Portugais ne voient aucun mal, faute sans doute d'avoir été éclairés sur la question.

Vous me demandez encore si la différence entre les Arabes abstinentes et les Européens buveurs ne cause pas de difficultés à notre œuvre d'évangélisation parmi les noirs. Mais cette différence n'apparaît pas et n'exerce aucune influence. En effet, les Arabes sont ici en fort petit nombre. Puis, on m'a dit qu'ils n'étaient pas toujours d'une stricte abstinence, preuve peut-être que l'intempérance est assez générale pour entraîner les plus forts. De plus, les noirs ont très peu de considération pour les Asiatiques et ils ne subissent leur influence que dans le sens du mal.

Sous le rapport de l'édilité publique, il faut reconnaître que Lorenzo-Marquez a fait de grands progrès depuis un an. On a ouvert plusieurs larges avenues, la ville est éclairée au pétrole, on travaille à combler le marais, on construit plusieurs bâtiments pour servir à l'administration. Cependant, il y aurait certains progrès à réaliser ; il y en a même de très urgents, avant lesquels on en a fait passer souvent d'insignifiants ; le marais étant vingt fois plus étendu que la ville, il ne sera pas comblé, si l'on n'y va pas plus vite, avant cinquante ans d'ici ; car c'est un travail énorme.

Une chose qui ne progresse pas, c'est le chemin de fer. Il y a juste un an qu'on inaugurerait le tronçon actuel, et dès lors on n'y a pas ajouté un kilomètre de voie ferrée. Vous savez qu'il appartient à une Compagnie anglaise, et qu'une Compagnie hollandaise s'est chargée de construire le prolongement, la grande ligne de Prétoria. Mais il paraît que la première a émis des prétentions qui ont complètement entravé les opérations de la seconde. Celle-ci n'a donc rien pu faire jusqu'ici. Elle prépare pourtant ce qu'elle peut en vue d'une prochaine entrée en activité. C'est ainsi que nous avons vu passer plusieurs escouades d'ingénieurs hollandais qui allaient étudier et fixer le tracé ; ils ont aussi, dit-on, bâti des hangars, des dépôts, des abris, le long de la future voie. Malheureusement plusieurs de ces messieurs sont morts de la fièvre.

Pour abattre les prétentions de M. Mac Murdo, le chef de la Compagnie

anglaise, le Transvaal a entravé autant que possible le trafic de la ligne actuelle ; on l'a entourée d'un blocus, afin de « la réduire par la famine, » — expression qui a été prononcée. L'effet commence à s'en faire sentir, semble-t-il, car le chemin de fer vient d'abaisser de 60 % ses tarifs exorbitants ; ils étaient vraiment ridicules, il faut le dire. Maintenant nous recommençons à espérer que la ligne se construira. En attendant, Lorenzo-Marquez est en souffrance ; comptant sur un mouvement progressif, les commerçants avaient fait d'énormes importations, et les capitalistes avaient fondé diverses maisons nouvelles d'industrie et de commerce. Mais autant la place était animée il y a un an et dix-huit mois, autant les affaires sont stagnantes aujourd'hui ; et naturellement chacun s'en plaint. La ville de Barberton partage ce malheureux sort dans une certaine mesure. Qui en profite ? C'est Natal, qui accapare tout le transit pour les mines d'or, et dont, par suite, le commerce a triplé cette année.

Les Anglais cherchent toujours à entamer le territoire portugais. Vous savez la dispute qu'ont eue les deux partis à propos du pays dit « des Amatonga, » dont la reine veut bien entretenir des relations amicales avec les deux nations rivales, mais désire éviter une ingérence trop grande soit de l'une soit de l'autre. A cause de cela, elle a fait massacrer un de ses « ministres » et quelques notables qui servaient trop bien les Anglais. On a, paraît-il, réussi à établir « la ligne d'influence » (pour employer l'expression à la mode dans le monde politique) des deux nations européennes, ligne qui coupe le pays convoité et que les natifs ne comprennent pas. Les autorités portugaises ont placé un résident auprès de la reine, afin de maintenir leur droit contre les envahissements des Anglo-Saxons.

Vous aviez annoncé, en son temps, le projet qu'avait le Portugal d'établir un service postal avec des steamers portugais qui devaient unir la métropole à l'Afrique occidentale et à l'Afrique orientale portugaises. Dès lors, on n'a plus entendu parler de ce projet : il doit être tombé dans l'eau. Ce n'est pas étonnant, car notre province, pour ne parler que d'elle, y aurait plus perdu que gagné. Nous avons maintenant un service excellent, par lequel nos lettres de Suisse nous arrivent en un mois, parfois 29 jours, soit *via Londres*, soit *via Lisbonne*, — quand les bureaux de Paris ne nous jouent pas le tour de les faire passer par Aden ; ce fut le cas de la vôtre, qui a mis 52 jours à venir. Notre service est fait par les paquebots anglais hebdomadaires du Cap : sur quatre d'entre eux, un seul ne vient pas jusqu'ici ; les trois autres touchent à Lisbonne le lundi et nous viennent en moins de quatre semaines. En retournant ils touchent aussi à Lisbonne. Cependant, il y a encore une petite irrégularité dans la marche de nos lettres qui vont en Europe, et je n'ai pas encore réussi à en trouver l'explication ; elles ont souvent un retard d'une semaine.

J'ai bien reçu les trois cahiers du *Globe*, merci. Je viens aussi de recevoir, octobre compris, les numéros qui me manquaient de l'*Afrique*, je vous en remercie. J'espère ne pas tarder à vous écrire de nouveau. — M. Widmer est en visite ici ; il est le propriétaire de la maison, et M. Leuzinger est son représentant associé. M. Ziegler était le commis ; il est retourné en Suisse et a été remplacé par M. Keller.

On attend prochainement de Lisbonne un nouveau gouverneur pour Lorenzo-Marquez, l'autre ayant été rappelé par le ministère. J'apprends que les natifs de l'embouchure du Zambèze sont en révolte. Ici tout est très paisible.

N'ayant pas encore de maison à Lorenzo-Marquez, nous demeurons à Rikatla, avec nos amis et collègues, M. et M^{me} Grandjean. Ces jours-ci, venus pour affaires diverses, nous sommes à l'hôtel, car la « maison suisse » est pleine.

Paul BERTHOUD.

BIBLIOGRAPHIE ¹

Rev. W. Holman Bentley. DICTIONARY AND GRAMMAR OF THE KONGO LANGUAGE, as spoken at San Salvador. London (Baptist Missionary Society and Trübner and C^o), 1887, in-8°, 718 p.— Comme le rappelle M. Robert Cust, l'auteur de *Languages of Africa*, la langue dite du Congo n'est qu'une des nombreuses langues parlées dans le bassin du Congo. Missionnaire de la Société baptiste anglaise, M. Bentley l'a d'abord apprise pendant un séjour de cinq années au milieu des populations qui la parlent, et après être venu en Angleterre, il l'a étudiée à fond et a classé ses matériaux. Quoiqu'il eût temporairement perdu la vue, et que sa santé fût sérieusement atteinte, il a pu, grâce au concours de sa femme, continuer l'œuvre qu'il avait commencée, la rédaction du dictionnaire et de la grammaire de cette langue. L'importance de cette œuvre ressort déjà du fait que la langue du Congo prend place à côté du souahéli, du zoulou, du pongoué, comme l'une des langues types de la famille bantoue. Quoiqu'elle en diffère à plusieurs égards, elle a cependant avec les autres des affinités ineffaçables qui indiquent une origine commune. M. Bentley a pu aller au fond des choses et résoudre beaucoup de questions douteuses, en sorte que son travail jettera du jour sur des traits, inexpliqués jusqu'ici, des langues sœurs dont l'étude commence seulement.

Dans une préface développée, M. Bentley détermine la limite du vaste territoire dans lequel est parlée la langue du Congo, du 5° lat. N. au 12° lat. S. et du 30° long. E. jusqu'à 150 kilom. environ de l'Océan atlantique. Il rappelle les commencements de la mission baptiste anglaise, après la découverte du grand fleuve par Stanley, les difficultés considérables rencontrées pour l'étude des mots, des formes du langage, de la

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

classification, etc. Lorsque la maladie l'obligea à revenir en Europe, il eut la chance de pouvoir amener avec lui un jeune élève de l'école de San Salvador, qui avait beaucoup voyagé, mais sans résider jamais assez longtemps dans un endroit pour subir l'influence du patois qui y était parlé, en sorte qu'il avait conservé intacte la prononciation de la langue maternelle. Jusqu'à sa venue en Angleterre, il ne savait à peu près pas un mot d'anglais et, quoiqu'il l'ait appris facilement, M. Bentley ne lui parlait que la langue du Congo. Il savait très bien faire la différence entre les mots qui appartiennent réellement à la langue du Congo et ceux qui ont été importés à San Salvador par des esclaves du voisinage.

M. Bentley s'est beaucoup aidé, pour la rédaction de la grammaire, des travaux antérieurs sur d'autres langues de la famille bantoue, par exemple du *Handbook of Swahili* de l'évêque Steere, dont les remarques et les règles lui ont fourni la clef des règles pour la formation du prétérit. On ne peut pas douter que son travail, utile avant tout aux Européens, missionnaires, commerçants, voyageurs, dans le bassin du Congo, ne rende de grands services aux autres missionnaires dans d'autres parties de l'Afrique, dont les langues n'ont encore ni dictionnaires ni grammaires. Il le sera aussi aux hommes d'étude qui peuvent cultiver la philologie comparée dans des climats plus tempérés et dans des conditions beaucoup plus favorables aux recherches linguistiques. La langue parlée à San Salvador a, sur beaucoup d'autres, l'avantage de n'avoir subi l'influence d'aucune autre grande famille. Le nègre proprement dit, le sémite ou le Hottentot sont trop éloignés pour que leurs langues respectives aient pu déteindre sur celle du Congo. L'élément portugais se fait sentir à la côte, mais à San Salvador, l'influence en est extrêmement faible.

M. Bentley, arrivé à la fin de son long travail, a acquis la conviction que ces peuples que nous nous plaisons à appeler « sauvages » ont dû avoir un passé glorieux. Leur langue est infiniment supérieure à eux, tels que nous les trouvons aujourd'hui, illettrés, possédant néanmoins un système grammatical régulier d'une exactitude telle que l'usage journalier en est déjà, à lui seul, toute une éducation.

A. Beguin et B. Peigneaux. EN ZIGZAG DU MAROC A MALTE A TRAVERS L'ALGÉRIE, LA TUNISIE ET LES ÉTATS BARBARESQUES. Lyon (Auguste Coste), 1888, in-18°, 530 p. illust. fr. 5. — Les deux voyageurs, auteurs de ce livre, missionnaires de la Maison des Chartreux de Lyon, n'ont

pas cherché à faire œuvre de science ; leur but a été, avant tout, de parcourir en touristes la côte septentrionale de l'Afrique, et de visiter les établissements religieux, cathédrales, couvents, séminaires, écoles congréganistes, cures de villages qui se trouvaient sur leur route. Partis de Marseille en mai 1885, ils commencèrent leur excursion par le Maroc et visitèrent en premier lieu le port de Tanger ; de là ils se dirigèrent sur Fez, puis par terre sur Oran, d'où ils pénétrèrent dans l'intérieur jusqu'à Tlemcem et à Mascara. Ensuite, revenant vers le nord, ils parcoururent la région côtière algérienne et tunisienne en faisant quelques excursions dans l'intérieur : Alger, Fort National, Bougie, Sétif, Biskra, Constantine, Philippeville, Bône, Souk-Arrhas, Tunis, La Goulette, Carthage forment les étapes principales de cette partie de leur voyage. Mais leur mission n'était pas terminée ; de Tunis, ils se rendirent par mer à Tripoli, en longeant le littoral tunisien, et se dirigèrent ensuite sur Malte d'où ils regagnèrent la France.

Le lecteur ne doit pas demander à ce volume des recherches particulières faites au point de vue géographique, historique ou politique. Les deux missionnaires qui livrent au public leurs notes de voyage n'étaient pas pourvus de connaissances spéciales. Leur œuvre tient un juste milieu entre les savantes études et les récits badins ; elle est sérieuse et, comme on doit le penser, se distingue par son cachet religieux ; à ce titre, elle s'adresse surtout au public catholique. L'action de l'Eglise d'Afrique, à laquelle Mgr Lavigerie a donné une si vive impulsion, le recrutement des missionnaires, le système d'éducation actuellement en vigueur dans les écoles congréganistes, la situation religieuse de l'Algérie et de la Tunisie, sont décrits avec un soin particulier et donnent lieu à de nombreux commentaires. A côté de cela, les auteurs, qui sont des hommes de bon sens et dotés d'une instruction générale, font part de l'impression qu'ont produite sur eux la nature et les hommes. Ils ne pouvaient rester insensibles au spectacle des grandes scènes de la nature ; comme le récit est écrit sans prétention et avec une grande simplicité, le lecteur se fait une idée exacte de la région parcourue. Il sent que les voyageurs racontent ce qu'ils ont vu et disent ce qu'ils pensent ; même sans partager toutes leurs idées, il prend plaisir à lire leur narration comme on se plaît à écouter des hommes sincères.

BULLETIN MENSUEL (1^{er} avril 1889 ¹).

Nous extrayons du *Rapport du Conseil d'administration de la Compagnie genevoise des colonies suisses de Sétif*, les renseignements suivants sur ce qui a été fait pour conjurer le danger d'une prochaine invasion de **sauterelles** dont était menacée l'**Algérie**. Une somme de 800,000 fr. a été consacrée au ramassage des œufs; elle correspond au chiffre colossal de 371 milliards d'œufs. Tout en fournissant aux indigènes peu aisés un travail rémunérateur, on est parvenu ainsi à diminuer le péril, dans une certaine mesure. Quelque considérable que le chiffre indiqué ci-dessus puisse paraître, il ne représente qu'une faible fraction des œufs déposés dans la seule région de Sétif. Aussi, des sommes importantes ont-elles été affectées aux travaux de défense qui devront commencer dès les premières éclosions, c'est-à-dire au mois d'avril ou au mois de mai. Une carte exacte des lieux de ponte a été dressée par les soins de l'administration qui a mis à la tête du service spécial pour la destruction des criquets un homme de grand mérite, M. Kunkel d'Herculaïs. Des appareils semblables à ceux qui ont été employés avec succès dans l'île de Chypre ont été commandés en nombre suffisant pour pouvoir faire face à toutes les éventualités, et l'organisation des travaux, auxquels l'armée prendra probablement part, sera l'objet de la sollicitude du gouvernement. Il importe, en effet, d'être prêt à l'avance, quelques jours perdus pouvant avoir une influence fatale sur le résultat de la campagne en permettant aux jeunes criquets de se développer. Depuis quelques années, les hauts plateaux de l'Algérie traversent une période critique. Atteints successivement par la sécheresse, les épizooties, l'avitilissement du prix des céréales et du bétail, ruinés souvent par les invasions de criquets, les cultivateurs ont montré devant l'adversité beaucoup de courage et de confiance dans l'avenir. L'existence de beaucoup d'entre eux dépend de l'issue de la récolte prochaine; aussi est-il de toute nécessité pour le pays que tout ce qu'il est humainement possible de faire soit fait pour lutter contre les criquets et en débarrasser la contrée.

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

A l'occasion de la menace de l'invasion des criquets, le *Bulletin du Comice agricole de Médéa* cite les expériences faites du soufrage des vignes et recommande aux viticulteurs algériens d'en prendre note. Les vignes fortement soufrées, dit le correspondant, ne sont pas touchées par les sauterelles. Dans la région du Kroubs, les blés et les orges ont été mangés jusqu'à ras de terre, tandis que les vignes soufrées n'ont subi aucun dégât. Un propriétaire des environs d'Ain Smara voyant des nuées de sauterelles envahir son vignoble, eut l'idée de souffrir immédiatement la partie non encore atteinte par les acridiens. Les ceps non soufrés furent mangés jusqu'à l'écorce, tandis que ceux qui avaient reçu une légère couche de soufre furent absolument préservés.

M. Ed. Blanc a fait récemment à la Société de géographie de Paris une communication sur les **oasis du sud de la Tunisie** qu'il a étudiées pendant quatre ans, dans des circonstances exceptionnellement favorables. Il y fut envoyé en 1885, en qualité de chef de service pour la fixation des dunes de sable qui menaçaient ces oasis, en leur appliquant les procédés analogues à ceux qui ont été employés en France pour fixer les dunes littorales du golfe de Gascogne. Mais en Afrique se présentent des difficultés spéciales résultant, d'une part, de la grande masse des sables, de leur sécheresse, de leur mobilité et de la violence des vents; d'autre part, du manque de matériaux pour les ouvrages, ainsi que du manque d'eau. Le manque d'eau s'oppose à la végétation et, par suite, à la consolidation des ouvrages par des plantations. A ces difficultés s'en ajoutent d'autres provenant de l'action du sirocco, du fait des populations ou des animaux qui détériorent les ouvrages. Néanmoins les travaux dirigés par M. Blanc ont réussi dans celles des oasis où ils sont terminés; dans d'autres, ils sont encore en cours et se poursuivent activement; pour toutes les oasis tunisiennes, le tracé des travaux est définitivement arrêté. Grâce aux relations que M. Blanc s'est créées avec les populations et avec les chefs du pays, il a pu parcourir cette région en parfaite sécurité et pousser des reconnaissances bien au delà des limites atteintes par les postes militaires les plus avancés du sud tunisien. Le contraste qui existe aujourd'hui entre la richesse des oasis et la stérilité du désert qui les environne n'existait pas à l'époque romaine, preuve en soit la constatation de ruines très nombreuses dans le désert actuel. Le dessèchement tient à la disparition des sources et des eaux superficielles, disparition qui, suivant M. Blanc, doit être attribuée à des causes géographiques générales d'où est résultée une insuffisance d'humidité dans les courants d'air habituellement régnant

sur cette partie de l'Afrique. L'équilibre une fois rompu entre l'apport des pluies et l'évaporation, il s'en est suivi un dessèchement progressif, de plus en plus marqué, et irrémédiable dans l'état actuel des moyens dont l'homme dispose aujourd'hui. L'ensablement, conséquence naturelle de l'effritement du sol desséché sous l'action des vents, ne peut être supprimé, mais on peut employer divers moyens pour en rendre les effets moins directement nuisibles. Au sud des oasis de Nefzaoua et de Djérid, M. Blanc a traversé le désert de l'Erg, de l'est à l'ouest, en suivant un itinéraire qui n'avait pas encore été parcouru. Ses explorations dans la partie méridionale du Chott-el-Djérid l'ont amené à penser que les anciens golfes qu'il formait au sud-est et au sud-ouest de ses bords actuels devaient marquer les limites de l'occupation romaine. Quant à l'avenir de la région des oasis, M. Blanc ne croit pas qu'il soit possible de transformer le pays et de le couvrir de végétation par le moyen de puits artésiens. Les nappes d'eau sous-jacentes du Sahara sont insuffisantes pour l'irrigation de la surface du sol, même en admettant que toutes les eaux du désert viennent se concentrer en nappes souterraines dans la région du palmier-dattier. On peut toutefois espérer que les progrès de la science permettront d'assurer l'irrigation par des procédés autres que les forages artésiens. En attendant, il est bon d'utiliser ces forages pour des explorations locales; en jalonnant de puits les routes, et en créant des oasis artificielles le long des voies sahariennes, les travaux des ingénieurs rendent d'incontestables services.

D'après le rapport du consul général belge au **Caire**, il s'est fondé l'année dernière, dans cette ville, une société pour le développement de l'**élevé des autruches**. Le consul dit avoir visité le parc des autruches qui comptait 600 têtes, dont 100 à 150 en plein rapport; les autres étaient des autruchons de six mois, trois mois, et plus jeunes encore, dont les plumes n'avaient encore aucune valeur commerciale. Les autruches sont parquées en plein air, par groupe de dix, quinze ou vingt-cinq. Le sol des enclos est tout simplement le sable du désert. Leur nourriture consiste en maïs, fèves, grains, luzerne et biscuits. Une autruche adulte rapporte par an 750 francs. Le kilogramme de plumes pour Londres, Paris ou Vienne se paie de 300 à 400 fr. Celles de première qualité atteignent le prix de 800 fr. et même de 1500 fr. le kilogramme. Cet établissement fournit en partie au commerce ce que le Soudan importait au Caire avant la révolte du mahdi.

Dans une lettre écrite récemment d'Égypte à un ami à Buda-Pesth, M. Feodor Zubovitch dit qu'il désespère d'apprendre la mise en liberté

des cinq sujets autrichiens et hongrois qui sont encore **prisonniers du mahdi**. Le P. Oswalder, Slatin-bey, Neufeld et deux autres missionnaires sont, si toutefois il est permis d'ajouter foi aux assertions du mahdi, libres de recevoir des visites de leurs amis ou parents d'Europe, le mahdi ayant donné sa parole d'honneur qu'on ne fera aucun mal aux visiteurs et qu'ils seront libres de quitter ses États sans être molestés. D'autre part, M. Rosty, l'agent diplomatique autrichien au Caire, n'ajoute pas foi aux déclarations du mahdi, et a demandé qu'une garantie lui fût fournie de la bonne foi de ce dernier. Dans le cas où il serait fait droit à cette demande, le missionnaire Levy Hanris, qui connaît le pays, essaiera de pénétrer jusqu'au quartier général du mahdi, afin de pouvoir rapporter au Caire des nouvelles des prisonniers.

Un bateau de Wady-Halfa a amené à **Assouan** un Grec nommé Nicolas Marianis, qui avait été longtemps prisonnier des mahdistes et avait réussi à s'échapper de Berber. Il avait gagné Korosko en dix jours, avec son enfant, un petit Soudanais de dix ans, et avait pris un bateau pour Wady-Halfa, où il s'était mis à la disposition de l'autorité militaire. Le colonel Messedaglia-bey, commandant de la police dans le district de Wady-Halfa, monta avec lui sur le bateau pour Assouan. Le Grec avait abjuré le christianisme et portait le costume des derviches : une longue tunique couverte de pièces de drap disparates, une écharpe se croisant sur la poitrine, le turban, et il avait pour arme une longue lance de bambou. Son enfant portait le même costume et avait également une longue lance. D'après lui, la misère la plus grande règne au Soudan ; les derviches sont las et affaiblis : un ardeb de dourah — 120 kilog. — coûte 15 thalaris — 75 fr. — Huit jours avant sa fuite de Berber, 6000 hommes avaient été levés ; 2000 par Mohammed-Kher, émir de Berber, et 4000 par deux émirs de la région voisine. Ils avaient été concentrés sur Berber, puis expédiés en deux contingents sur Dongola, où se trouvaient des forces considérables prêtes à marcher sur Wady-Halfa.

Le capitaine **Wissmann** est parti du Caire pour Zanzibar avec 1300 hommes recrutés en Égypte. Aux termes des instructions qu'il a reçues du prince de Bismarck, il devra, dans ses rapports avec les agents de la Société allemande de l'Afrique orientale, partir du fait que les droits conférés à cette Société par le traité conclu avec le sultan le 23 avril 1888 restent en vigueur sans modification aucune. L'administration demeure confiée aux agents de la Société dans les territoires placés sous le protectorat de celle-ci, en tant que des considérations militaires n'exigent

pas la restriction ou même la suspension temporaire des pouvoirs de la Société. Dans ce cas, les droits civils de la Société passent aux autorités militaires dès qu'est proclamée la loi martiale. La Société administrera sous la surveillance du commissaire impérial, qui devra éviter de s'immiscer dans le détail des affaires de la Société et en particulier dans l'administration douanière. En vertu du mandat de surveillance à exercer sur l'administration de la Société, le commissaire impérial est autorisé à demander des modifications aux mesures prises par la Société, si ces mesures lui paraissent de nature à inquiéter la population indigène ou être en opposition avec les droits d'autres nations européennes, droits garantis par des traités. S'il n'était pas donné suite aux demandes du commissaire impérial, il serait autorisé à suspendre temporairement les effets des dispositions critiquées par lui, et, dans les cas urgents, à exiger l'éloignement d'agents de la Société dont la présence lui paraîtrait incompatible avec le maintien de la sécurité et des bonnes relations avec la population indigène.

Nous complétons les renseignements que nous avons donnés dans notre dernier numéro, sur la révolution de l'**Ou-Ganda**, par les détails suivants empruntés à une lettre de Mgr Livinhac, vicaire apostolique du Victoria-Nyanza, au cardinal Lavigerie :

« Par les lettres de mes confrères, Votre Éminence comprendra que ce sont les musulmans venus de Zanzibar et leurs adeptes qui sont l'unique cause de notre expulsion. Nos néophytes ont été attaqués et nous avons été pillés, mis en prison et chassés en haine de la religion chrétienne. « Vous saurez, » nous a dit le Mou-Ganda musulman, au moment de l'embarquement, « et vous ferez savoir aux Bazoungou (Européens), que nous ne voulons plus de leur religion dans l'Ou-Ganda. Nous voulons l'islamisme, rien que l'islamisme. Si un Européen remet le pied sur notre sol, nous le dépouillerons de tout ce qu'il possédera, nous le mettrons dans les fers et nous le chasserons au bout de quatre ans de prison. »

« Si les puissances européennes ne prennent pas des mesures énergiques contre les trafiquants arabes, ceux-ci feront dans tout l'intérieur ce qu'ils viennent de faire dans l'Ou-Ganda, et tous les blancs devront reprendre le chemin de Zanzibar. La grande plaie de l'Afrique équatoriale ce sont les Arabes. Puisse-t-on le comprendre dans les cabinets européens où l'on s'occupe de la civilisation de ce pauvre continent. Aussi longtemps qu'on laissera les trafiquants de Zanzibar circuler librement et porter poudre et fusils, on travaillera en vain à détruire la traite et à civiliser l'Afrique.....

« S'il faut en croire les bruits qui courent, plusieurs centaines de chrétiens de l'Ou-Ganda veulent venir chercher un refuge auprès de nous... Que deviendront les deux ou trois mille néophytes ou catéchumènes qui ne pourront quitter leur pays? Les musulmans leur feront probablement entendre leur inexorable *crois ou meurs!* et ils n'auront plus auprès d'eux les missionnaires pour les encourager à mourir pour leur foi. Heureusement, tout espoir de retourner dans l'Ou-Ganda n'est pas perdu. Les Ba-Ganda païens détestent les musulmans, et ils forment la masse de la population. Il est probable qu'ils ne tarderont pas à se révolter contre leurs oppresseurs, et à placer sur le trône un roi de leur choix qui lèvera l'arrêt de bannissement porté contre nous. »

La lettre à laquelle sont empruntés ces détails était datée du 6 novembre. Jusqu'au 13 décembre, les missionnaires ne purent trouver des hommes pour porter leur courrier. Ce retard forcé leur a permis de recevoir d'autres nouvelles de l'Ou-Ganda, apportées par des chrétiens, venus au nombre de quarante-huit, sur une grande barque, chercher un asile dans la station de Kamoga dans le Boukoubi.

Il en ressort qu'après l'expulsion des missionnaires, les Arabes voulurent forcer Kiwewa à se faire circoncire. Le roi, craignant de mourir de cette opération, résolut de se défaire des Ba-Ganda mahométans les plus influents. Il manda chez lui, comme pour une affaire importante, le premier ministre et deux autres grands seigneurs. Il les fit lier, se précipita sur eux avec sa longue lance, et en tua deux. Il allait percer le ministre, quand le chef des pages musulmans tira sur lui. Effrayé, le roi prit la fuite. Alors le ministre proclama un des fils de Mtésa, Karéma, après l'avoir fait circoncire. Kiwewa réussit à se sauver avec un certain nombre de ses partisans à Singo, sur les frontières de l'Ou-Nyoro. Néanmoins il prétend être roi; toutefois il est à craindre que les Arabes ne finissent par avoir le dessus.

Une lettre du missionnaire Mackay, publiée par le *Church Intelligence and Record*, annonce que Mwanga, après s'être enfui de Roubaga avec six de ses femmes et une quarantaine de jeunes gens, est arrivé à Magou, au sud du Victoria-Nyanza. M. Mackay l'ayant appris, envoya à l'ancien persécuteur deux messagers pour lui offrir de lui venir en aide dans la situation difficile où il se trouvait. Mwanga lui a fait répondre qu'il désire se rendre à la côte, et l'a prié de venir le voir à Magou. Il serait même disposé à aller en Angleterre, parce qu'il a entendu dire que l'empereur des Français, après avoir été vaincu par les Allemands, a trouvé un asile dans la Grande-Bretagne.

Les ambassadeurs du roi des **Ma-Tébélé** ont remis à la reine d'Angleterre la lettre de Lo-Bengula, et retourneront prochainement à Capetown. Ils ont visité l'arsenal de Woolwich et assisté à des manœuvres à Aldershot. On devait les conduire à Portsmouth pour y entendre les détonations des énormes pièces des vaisseaux cuirassés, et à Birmingham pour y voir les manufactures d'armes plus petites. A la demande de la reine : S'ils sentaient le froid ? Ils ont répondu : Comment pourrions-nous sentir le froid ou le chaud en présence de la grande reine blanche ? Ils ont hâte de recevoir la réponse à la lettre de Lo-Bengula, pour pouvoir retourner dire à leur souverain tout ce qu'ils ont vu de la puissance de l'Angleterre et de l'amitié du peuple anglais.

Le steamer le *Grantully-Castle* a commencé à importer en Angleterre des **raisins de Capetown**. Pour cela, il a été créé une pièce spécialement destinée à recevoir les grappes de raisin. Elle est située dans l'entrepont, est construite en bois et mesure 5^m de long, 3^m de large et 2^m de hauteur. Les parois sont doubles ; l'intervalle de 0^m,50 qui les sépare est rempli de poudre de houille, le meilleur moyen, dit-on, d'absorber l'humidité et d'empêcher la radiation. Les raisins sont placés dans des tonneaux remplis de fine poussière de liège. La pièce peut recevoir vingt et un tonneaux ; elle est hermétiquement close par une porte qui, une fois fermée, ne se rouvre qu'au terme du voyage. Un tuyau part du générateur de froid et conduit dans la pièce un courant d'air qui peut être maintenu à une température constante de 7° centigrades. L'air apporté de la chambre réfrigérante amène une certaine quantité d'humidité, qui se dépose en neige en arrivant dans la pièce où sont les raisins ; mais cette neige fond bien vite, et l'eau qui en résulte est emmenée par un tuyau spécial. Dans le cas où le steamer n'aurait pas de raisin à transporter, cette pièce peut se démonter, et l'espace qu'elle occupe être rempli de laine ou d'autres marchandises.

Six familles protestantes, descendant d'anciens esclaves libérés, originaires du Congo, mais établis à Libéria depuis quelques années, en ont été ramenées par M. Lehmann, agent de l'État indépendant, et ont été installées dans le voisinage de **Banana**. On a choisi pour elles le plateau de Nemlaô, qui s'étend depuis la mission Taylor jusqu'au village du chef Ne'Tombé, actuellement le plus important des princes de Banana. Les nouveaux colons ont trouvé les terrains de ce plateau éminemment propres à la culture du café, du tabac et du cacao. Les vallées aux environs du village de Ne'Tombé sont très belles ; les plantations indigènes de maïs, de sorgho, de patates douces, etc., y sont très

prospères. Ne Tombé se déclare très content de l'arrivée des nouveaux émigrants. La mission protestante établie par l'évêque Taylor se trouvant à proximité du terrain concédé, les petits enfants, qui savent presque tous lire et écrire, pourront y continuer leur instruction.

Le steamer de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, le *Roi des Belges*, a fait, l'année dernière, l'**exploration du Kassaï et de ses affluents**, au point de vue commercial, sous le commandement de M. A. Delcommune. Le *Mouvement géographique* de Bruxelles a obtenu de la susdite Compagnie des renseignements géographiques auxquels nous empruntons les détails suivants : Le *Roi des Belges* a remonté successivement le Kwa et le Mfini-Loukényé, fait la circumnavigation du lac Léopold II, remonté le Kassaï et la Louloua jusqu'à Louébo, exploré le Sankourou et le Lomami, le Quango et le Djouma. Après 159 jours de navigation, il rentrait à Léopoldville, ayant accompli un trajet de plus de 3000 kilomètres. Dans l'exploration du **Mfini**, M. Delcommune constata que les riverains se livrent, sur une assez grande échelle, à l'industrie du sel et à la fabrication d'une teinture rouge. La population est clairsemée, éparpillée dans de petits villages. Un peu en aval de l'entrée dans le **lac Léopold II**, le fleuve a une largeur de 600^m ; la rive droite est rocheuse et assez élevée ; une suite de charmants villages se montrent au milieu de superbes palmiers elais et de plantations de bananiers. Au passage du bateau, une population nombreuse et hospitalière se groupa sur la rive. Rarement M. Delcommune avait rencontré des indigènes d'un caractère plus doux. A l'endroit où le Mfini sort du lac, celui-ci a 3 kilom. de largeur. A l'extrémité septentrionale, il forme deux immenses baies mesurant plus de 50 kilom. de longueur sur 11 de largeur. Sur la rive orientale de la baie d'ouest, se trouve la ville de **Hambou**, où l'expédition reçut le meilleur accueil. « Vers quatre heures, » dit M. Delcommune dans son rapport, « je me rendis au village. Je longeais une grande rue entre des huttes très bien faites et d'une grande propreté. Ces habitations ont le toit plus élevé et à un angle plus aigu que celles que j'ai vues jusqu'ici. Les parois sont faites de bambous fendus en deux et espacés d'un centimètre. Elles n'ont pas de portes ; trois côtés sont fermés, le quatrième, entièrement ouvert, sert d'entrée. La nuit, on ferme ce dernier au moyen d'une natte. A l'intérieur, une couche d'un pied d'argile battue sert de plancher, puis quelques lits bas en bambous, puis, au centre, un autre lit en bambous, celui-là placé très haut, forment tout l'ameublement de ces demeures primitives. Après une marche de 25 minutes sur

cette large route, toute bordée de huttes, de bananiers, de palmiers elais, de palmiers bambous, de safou, etc., nous arrivons devant une clôture faite de feuilles de palmier et dont l'état délabré indique la vétusté. Nous entrons dans cette enceinte, où se dressent six grandes huttes, et je me trouve bientôt devant le chef. On m'offre un escabeau de bois sur lequel je m'assieds ; les interprètes s'accroupissent à mes côtés. Je me vois bientôt entouré, à une certaine distance, d'une bande d'indigènes. Le chef Totay reste dans le fond d'un hangar où je l'avais vu, en entrant, entouré de ses familiers... Le lendemain, à huit heures du matin, il arrive au bateau avec une suite nombreuse, vêtu comme la veille : un long pagne d'herbes noué autour des reins, le torse nu, sur la tête un léger filet tressé de minces cordelettes, qui lui tombe jusque sur l'épaule. Sur le sommet de la tête et nouées au filet, des plumes de coq, de perdrix, de pintade, de perroquet, dressent leurs arêtes panachées ; sur le front, et également attachée au filet, une large plaque ronde de cuivre jaune repoussé représentant le soleil qui est ici le symbole de la royauté. Il tient à la main un long et large couteau, de forme ovale, dont les bords luisants brillent au soleil. Je l'invite à monter à bord, mais il n'ose s'aventurer sur mon bateau qui lui fait peur. A dix heures, nous nous mettons en marche, accompagnés des acclamations sympathiques de tout le peuple. A 500^m de la rive, nous avisons un endroit sablonneux abordable, où nous distinguons une foule d'indigènes nous faisant des signes et poussant des hurlements vraiment sauvages. Nous abordons et nous nous voyons entourés par plus de 500 indigènes d'humeur très commerçante. Leurs huttes s'alignent le long de la rue et dans l'intérieur des terres, enfouies au milieu d'une végétation luxuriante. Nous faisons une ample provision de poules, de chèvres, d'œufs et de bananes, qui coûtent ici une bagatelle. Les coiffures des indigènes sont très variées et toutes très artistement faites. Les unes affectent la forme de pâtés à côtes ; d'autres celle d'un chapeau chinois tout à fait uni ; celles-ci, d'un diadème ; celles-là, ramassées en boule, donnent un aspect grotesque à ces figures de bronze. »

L'expédition du Dr **Zintgraff** dans la région des sources du **Calabar** nous a apporté des renseignements utiles sur les territoires situés au nord de ceux qu'avait explorés le Dr Schwarz (v. VII année, p. 172-181 et la Carte, p. 188). Parti de la station de Balombi, près du lac des Eléphants, avec 35 hommes seulement, il gagna d'abord Bakoundou, puis le pays des Banyang, situé au N.-E. Une quantité de petits cours d'eau se déversant dans le Calabar entretiennent la fraîcheur du

*

sol forestier. Les indigènes sont vigoureux et d'un noir foncé; ils se nourrissent de maïs, de bananes, d'ignames, de cocos, de fèves, et de toutes sortes de fruits savoureux, dont beaucoup sont inconnus à l'explorateur; la noix de gouro abonde dans la région. Les Banyang se disent originaires d'un pays situé plus à l'est, peut-être le Bayong de la carte de Perthes. Ils disent que dans leur pays coulent deux grands fleuves, l'un occidental, le Difumm, et le plus grand, l'oriental, le Liba. Ils étaient en guerre avec les Bali, de l'Adamaoua, qui font le commerce d'esclaves. Ces Bali, disent-ils, habitent à plusieurs journées de distance dans une région de pâturages; ils se nourrissent de riz et montent à cheval. Les Banyang sont du reste astucieux et rapaces. Difang, le premier chef du pays, eut d'abord l'intention d'attaquer le docteur et de le dépouiller, comme il avait déjà volé et tué huit marchands qui s'étaient confiés à son hospitalité. Cependant, après la remise d'un cadeau de prix, l'explorateur fut bien accueilli de lui. En revanche, un chef voisin, Fotabe, le retint de force et le pressura. Il désirait beaucoup pouvoir atteindre le pays des pâturages au delà de la première chaîne des monts qui forme la vallée dans laquelle coule le haut Calabar, et résolut de laisser ses coffres vides à Difang, et de ne charger ses porteurs que des provisions et marchandises nécessaires pour une absence de deux mois. Mais un envoyé d'un des chefs vassaux de Difang vint planter un épieu en terre devant le docteur, en déclarant que son maître refusait le passage à un blanc, et que si la caravane poussait en avant ce serait la guerre. Force fut donc au voyageur de repasser le Calabar et de reprendre le chemin de la côte sans avoir pu gagner l'Adamaoua, comme il l'avait espéré.

Un télégramme a annoncé la rencontre à **Kong** du capitaine **Binger** et de **M. Treich-Laplène**, chargé de lui conduire un convoi de ravitaillement. Parti, en mars 1887, des possessions françaises du Sénégal, M. Binger, se dirigeant vers le sud-est, atteignait Kong en mars 1888, en explorait toute la région, puis, se portant vers l'est, arrivait le 11 novembre à Salaga, d'où il revenait bientôt à Kong. Son voyage à travers des territoires où n'avait pénétré aucun Européen nous procurera d'utiles renseignements géographiques. Celui de M. Treich-Laplène, d'Assinie à Kong, a été accompli dans des circonstances tout particulièrement difficiles. Il a dû lutter de finesse avec les chefs noirs, traiter avec eux, les couvrir de cadeaux pour obtenir le passage; et ce n'est qu'à force d'énergie qu'il a réussi à vaincre toutes les difficultés.

A la dernière heure, le *Temps* nous apporte une lettre de M. Treich-Laplène, écrite de Kong, le 15 janvier, rendant compte de sa rencontre avec M. Binger. Nous en extrayons ce qui suit : Tandis que je me dirigeais sur Kong, le capitaine Binger pénétrait dans le Bondoukou, venant d'explorer les pays des Mosi et des Grousi, dans lesquels il a couru les plus grands dangers, ensuite de l'émotion causée par l'arrivée d'une expédition venue du bas Niger. Obligé de fuir, M. Binger fit route, pendant plusieurs semaines, sans guides, manquant de vivres, continuellement en péril, jusqu'à Oual-Oualé, puis il descendit à Salaga, où il dut séjourner quelque temps. Lui et ses gens étaient épuisés par la fatigue et la maladie. De Salaga, marchant vers l'ouest, M. Binger se rendit par Kintampo à Bondoukou, qu'il atteignit huit jours après mon départ. Si le roi Adjimin m'avait fait prévenir alors de l'arrivée de notre compatriote dans ses États, je n'aurais pas eu besoin d'aller jusqu'à Kong. A Bondoukou, M. Binger eut un accès de fièvre bilieuse hématurique; à peine remis, il suivit mes traces vers Kong, à pied, tous ses animaux porteurs étant morts. Enfin, le 5 janvier, nous étions réunis. M. Binger a signé avec le souverain de Kong, Karamotho-Oulé-Ouattura, un traité qui place la ville et le territoire de Kong sous le protectorat de la France. Aujourd'hui, nous allons reprendre ensemble la route de la côte, en suivant la rive droite du fleuve Akba, qui forme la frontière entre le pays de Kong et le Bondoukou. Nous espérons descendre en pirogue jusqu'à Bettié, d'où nous gagnerons Grand-Bassam¹.

On écrit de Saint-Louis au *Moniteur des colonies*, que M. Noirot, administrateur délégué du **Sénégal**, déploie la plus grande activité pour que l'Exposition universelle possède une collection ethnographique des peuples de la colonie française. De nombreuses photographies, des tableaux et des dessins, dus à M. Noirot, compléteront les renseignements fournis par les objets en usage chez les différentes tribus. Des forgerons, des menuisiers, des cordonniers indigènes, montreront par leurs travaux les progrès industriels de leurs peuplades. En outre, M. Noirot a décidé les principaux chefs à participer directement en qualité d'exposants à cette manifestation internationale. Certains chefs ont demandé et obtenu de pouvoir visiter l'exposition, accompagnés de leurs familles. Grâce au concours de M. Aumont, président de la Chambre de

¹ Un télégramme, arrivé à Paris le 22 mars, a annoncé que MM. Binger et Treich-Laplène sont parvenus en bonne santé à Grand-Bassam.

commerce de Saint-Louis, une collection complète des produits d'importation et d'exportation figurera à la section sénégalaise.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Dans un article sur l'importation des légumes d'Algérie, le *Sémaphore* de Marseille donne les chiffres suivants, qui montrent le développement progressif de la culture maraîchère dans la colonie française. En 1860, l'Algérie n'exportait pour Marseille que 170 000 kilogrammes de légumes frais et de primeurs. En 1872, ce chiffre s'élevait à 1 200 000 kilog. En 1888, Marseille en recevait 6 572 433 kilog., dont la plus forte partie provenait de l'Algérie.

D'après le journal italien, la *Riforma*, le négus d'Abyssinie a déclaré la guerre à Ménélik, roi du Choa. Celui-ci a adressé à son peuple une proclamation pour appeler tous ceux qui ont en main une lance à se réunir pour la défense du pays, des femmes, des enfants et des vieillards.

A la suite d'une demande faite par le sultan de Hobbia, le consul d'Italie à Zanzibar a été autorisé à lui accorder le protectorat italien. Conformément à l'article 34 de l'Acte général de la Conférence africaine de Berlin, notification en a été faite aux puissances signataires dudit acte.

D'après la *Vossische Zeitung* de Berlin, M^{me} Ruete, sœur de l'ancien sultan de Zanzibar, Saïd-Bargasch, s'étant rendue à Zanzibar pour demander au sultan actuel, Seyd-Khalifa, sa part d'héritage, n'a rien pu obtenir de lui. L'intervention du gouvernement allemand n'a pas pu décider le sultan à se réconcilier avec sa sœur; celle-ci est revenue dans une des villes de la côte de la Palestine où elle compte passer le reste de ses jours.

Le *Berliner Tagblatt* annonce qu'après avoir été obligé de s'éloigner de Bagamoyo, Bouchiri s'est retiré dans l'intérieur et que les indigènes se montrent disposés à entamer des négociations pour la paix.

Le Dr Peters, chargé de la conduite de l'expédition de secours pour Émin pacha, a quitté Alexandrie, se rendant à Zanzibar. Les porteurs engagés pour lui dans l'Afrique orientale n'ont pas été autorisés à débarquer à Zanzibar; le sultan les a fait transporter à Dar-es-Salam.

Douze des esclaves libérés par le steamer allemand le *Leipzig*, ont été rendus aux Arabes pour obtenir le rachat de sept missionnaires allemands capturés par ceux-ci, qui ont exigé en outre un paiement de 12 000 roupies (plus de 20 000 fr.).

Les conséquences du blocus de la côte orientale d'Afrique se font sentir à Madagascar, aux Comores et à Nossi-Bé. Des Hindous établis depuis longtemps sur le littoral africain ont émigré dans ces îles, et comme ils vivent de peu et se contentent de très petits bénéfices, les Européens et le petit commerce fait par les créoles ont beaucoup de peine à soutenir la concurrence avec eux.

L'*Advertiser* de Prétoria annonce que la construction d'un chemin de fer de la capitale du Transvaal à Johannesburg est décidée.

Les présidents des deux républiques du Transvaal et de l'État libre de l'Orange, MM. Krüger et Reitz, ont dû se rencontrer le 4 mars à Potchefstroom pour discuter un projet d'union fédérative et des sujets d'intérêts communs aux deux États.

D'autre part, les gouvernements de Natal et de la Colonie du Cap ont accepté une invitation du président de l'État libre de l'Orange, à envoyer des délégués à une conférence qui devait avoir lieu le 20 mars à Blœmfontein, pour s'occuper des douanes et des chemins de fer.

Sir Francis de Winton a communiqué à la Société de géographie de Londres que le comité organisateur de l'expédition Stanley a été avisé de l'arrivée aux Stanley-Falls de quatre lettres de Stanley. Expédiées à Londres, elles y sont attendues prochainement.

M. Arnot ayant rapporté à la Société de géographie de Londres que le chef Chitamba, dans le territoire duquel mourut Livingstone, était mécontent de n'avoir pas reçu de récompense pour l'autorisation qu'il avait donnée d'emporter le corps du grand explorateur, le Conseil de la Société a mis 50 livres à la disposition de M. Arnot pour l'acquisition d'un présent à offrir à Chitamba. M. Arnot a accepté cette mission et s'en acquittera dès son retour dans l'Afrique centrale où il se prépare à retourner.

L'État indépendant du Congo fait établir sur l'Arououimi une station militaire dont la direction sera confiée à M. le lieutenant Roget, ancien commandant de la force publique à Boma.

Le steamer *Holland*, de la Société hollandaise, a quitté Stanley-Pool, se rendant dans le haut fleuve pour y fonder un nouvel établissement en amont de Bangala.

Le *Général-Sanford*, vapeur de la Société belge du haut Congo, a dû être mis à flot sur le Stanley-Pool au commencement de février.

M. Crampel, ancien secrétaire de Savorgnan de Brazza, qui avait reçu de celui-ci une mission à l'intérieur du Congo français, paraît avoir complètement réussi. Le *Moniteur des Colonies* annonce son retour au poste de Bata, venant de l'Ogôoué par 2^e nord. Les détails manquent encore.

A l'occasion de l'expédition Kund sur le Sannaga, la maison Wœrmann de Hambourg a prescrit à son représentant au Cameroun d'établir une station sur le bas Sannaga, et de pousser activement, en amont, la fondation de postes commerciaux sur le Niong. Depuis l'expédition susnommée, le trafic de caoutchouc sur la côte de Batanga et les relations avec l'intérieur ont pris un grand essor.

A la suite des incursions continuelles auxquelles se livraient les indigènes de Biboundi et de deux autres villages contre des tribus amies des Allemands établis au Cameroun, une troupe allemande a été débarquée près de Biboundi, qui a été brûlée ainsi que les villages susmentionnés.

Les maisons de commerce anglaises et allemandes établies sur la côte des Huiles et qui ont des relations avec le Niger, ayant réclamé auprès du gouvernement britannique contre certains procédés de la Compagnie royale du Niger, le gouvernement a envoyé le major Claud MacDonald en qualité de commissaire extraordinaire, avec mission de faire une enquête sur les faits qui ont donné lieu à ces réclamations.

Le capitaine Lethbrige ayant rapporté à Accra le traité conclu au nom de la France avec le roi du Gyaman et le pavillon français donné à ce roi, le major Ewart, le Dr Freeman et le détachement de Haoussas qui formaient l'expédition anglaise envoyée au Gyaman, ont été rappelés à Accra.

Le chemin de fer du haut Sénégal, abandonné, puis repris avec de faibles ressources, va maintenant jusqu'au fort de Bafoulabé; son parcours est de 128 kilomètres. Les villes de Kayes, Médine et Bafoulabé, qui sont sur la ligne, se développent rapidement. En 1886, la première comptait 200 habitants; elle en a 7000 aujourd'hui.

D'après une dépêche de Tanger, une factorerie anglaise du cap Juby serait menacée par les indigènes du Draa; un Anglais a été tué, deux autres ont été blessés. En outre le câble sous-marin ayant besoin d'être réparé, le sultan profite de cette occasion pour chercher à retirer la concession qu'il avait accordée pour le poser. L'avis anglais le *Curlew* est parti pour protéger ses nationaux.

COMMUNICATIONS ENTRE LA CÔTE ORIENTALE D'AFRIQUE ET L'INTÉRIEUR

Dans la lettre de sir Francis de Winton que nous avons citée (p. 10), se trouve mentionnée la localité de Msalala, au sud du lac Victoria, où, sur la demande de Stanley, le Comité de secours avait organisé un dépôt de marchandises et de munitions pour l'expédition. A cette occasion, un membre du Parlement anglais demanda par quelle voie ces provisions avaient été transportées à Msalala, qui, pour le dire en passant, est une station des missions de l'Eglise anglicane. Le *Times* a répondu dans un article dont nous allons donner la substance; les renseignements suivants compléteront ce que nous avons dit (p. 25-28) des intérêts missionnaires dans l'Afrique orientale équatoriale.

Ce sont, en effet, les agents des Sociétés missionnaires qui, installés dans cette région, comprenant les indigènes et bienvenus de ceux-ci, ont établi les communications régulières existantes entre la côte et l'intérieur.

En commençant par le nord, la mission allemande de Ngao, sur la Tana, a des communications plus ou moins précaires avec Witou, dans la zone d'influence allemande.

La branche de Mombas de la Société des missions anglicanes a des communications régulières, de Frere-Town, sur la côte, avec le territoire de Teita, et de Meehi (Chagga), à l'intérieur, dans la zone d'influence anglaise. La Société se propose d'ouvrir une route directe, de

Chagga au golfe de Speke, à l'angle sud-est du Victoria-Nyanza, pour être complètement indépendante de Zanzibar. Mais, jusqu'ici, le pays n'a encore été traversé par aucun Européen, ni par une caravane arabe ; aussi le projet susmentionné est-il en suspens. Joseph Thomson a ouvert une autre route de Chagga au Kavirondo, à l'est du lac Victoria ; elle traverse le pays des Masai, et a été suivie par l'évêque Hannington ; mais celle-ci ne répond pas aux besoins des stations missionnaires qui sont au sud du lac et qui doivent être maintenues. Du port de Mombas, la mission anglaise des méthodistes unis et celle de Bavière ont des communications faciles avec leurs stations respectives dans le pays des Wa-Kamba et dans celui des Gallas méridionaux, à Golbanti.

La mission des Universités a, de Zanzibar, comme base permanente d'opérations, un accès assuré par steamer avec Pangani, sur le continent, et de là, avec ses nombreuses stations dans l'Ou-Sambara. Ses communications avec ses établissements sur la Rovouma se font par vapeur jusqu'à Lindi, puis par terre jusqu'à Newala. Pour atteindre ses stations du lac Nyassa, on peut prendre une route qui passe au sud-ouest de Lindi, puis à Chitesi, d'où l'on gagne le Nyassa, ou bien se rendre en steamer à Quilimane, d'où l'on remonte le Zambèze et le Chiré. C'est plus long, mais jusqu'ici la sécurité de la route est entière.

La Société des missions anglicanes maintient des communications ininterrompues avec le Victoria-Nyanza, et avec ses stations intermédiaires, au moyen de caravanes expédiées périodiquement de la côte. Elles traversent l'Ou-Sagara, l'Ou-Gogo, l'Ou-Nyamouézi et l'Ou-Zinga, pour parvenir aux stations qui sont au sud-est du lac Victoria. C'est sans doute par une de ces caravanes, sous la direction d'un Anglais expérimenté, M. Stokes, que les provisions de Stanley ont été transportées à Msalala. De ce point l'on se rend à Roubaga, capitale de l'Ou-Ganda, au moyen des embarcations des indigènes. Il est question de lancer sur le lac un bateau européen, construit spécialement pour faire ce trajet. La Société des missions de Londres se sert de la même route, de Zanzibar à Tabora, dans l'Ou-Nyamouézi, mais de ce point les communications avec ses stations du Tanganyika se font par la voie d'Oudjidji, qui est également employée par les missions catholiques pour leurs établissements sur la côte ouest du Tanganyika. C'est encore par cette route que Tipo-Tipo a expédié à Zanzibar les lettres qui ont apporté les nouvelles de Stanley.

Les missions écossaises du lac Nyassa communiquent avec la côte par le Zambèze et le Chiré.

Pendant les dix dernières années, on s'est efforcé, à grand'peine de tenir ouvertes ces voies d'un commerce pacifique. Il n'y a pas longtemps, lorsqu'un voyageur avait quitté la côte pour s'enfoncer dans l'intérieur, on ne recevait aucune nouvelle de lui durant des mois. Mais, depuis quelques années, un service spécial a été établi, et, de cette manière, les nouvelles d'Émin-pacha ont pu parvenir à la côte; les diverses missions ont envoyé leurs rapports aux comités de leurs Sociétés respectives. Malheureusement, on fait peu usage d'argent monnayé dans l'Afrique équatoriale; il faut envoyer périodiquement aux missionnaires des marchandises pour leurs besoins ou pour l'échange contre les produits du pays; ce n'est qu'ainsi qu'ils peuvent soutenir leur existence. Mais, peu à peu, les natifs ont apprécié la valeur des relations pacifiques avec les Européens, qui n'ont d'autre but que de leur faire du bien. L'œuvre de la civilisation était en progrès jusqu'à ces derniers temps.

Les communications de Zanzibar avec l'intérieur étant coupées, les établissements missionnaires auxquels conduit cette route sont dans une situation précaire. La mort et la maladie rendent nécessaire l'envoi de nouveaux agents aux stations, qui ont besoin également de provisions de vivres, d'étoffes, de médecines. Comment pourra-t-on les en pourvoir?

Les agents de la British East African Company avaient commencé à ouvrir une voie nouvelle de communication entre la côte et le pays au nord du Victoria-Nyanza, lorsqu'est survenue dans l'Ou-Ganda la révolution dont nous avons parlé p. 84-91.

Il n'est guère permis d'espérer que la route directe de Wadelaï à la côte orientale se rouvre prochainement. Après avoir conduit à Émin-pacha les provisions et munitions restées au camp de Yambouya, Stanley pourra-t-il, comme il en a été question, revenir à la côte orientale en traversant les territoires sur lesquels doit s'exercer l'influence anglaise? C'est ce que nul ne peut dire aujourd'hui.

CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

Mgr Crouzet, vicaire apostolique de l'Abyssinie, écrit de **Massaoua** aux *Missions catholiques*, à la date du 20 janvier dernier, une lettre d'où nous extrayons ce qui se rapporte à la traite :

J'arrive à Massaoua, et les premiers sourires qui m'accueillent sont ceux de garçons et de filles arrachés aux esclavagistes par les navires

italiens et confiés à notre mission. Quelles histoires ils peuvent nous raconter, sur les jours sombres et amers qu'ils ont passés dans la mauvaise cale d'un *sambook* ou liés dans un sac de doura ! Un de leurs camarades est mort ; il était resté trois jours ainsi jeté au milieu d'un chargement de farine. Le commandant du *Garibaldi* me parle des pauvres esclaves ; il m'en présente deux délivrés de la veille par un petit bateau de guerre italien, et dont la délivrance a donné lieu à une lutte terrible entre ses matelots et les esclavagistes. Un autre bateau est en chasse, un troisième doit partir demain.

Voici un fait auquel, dès mon arrivée, j'ai été mêlé. M. Coulbeaux m'écrivait : « Les Thauras ont pillé nos familles de Halaï ; ils leur ont enlevé leurs troupeaux et neuf enfants... Ils menacent de vendre ceux-ci aux marchands d'esclaves si une forte rançon n'est payée. Soyez assez bon pour vous intéresser à eux. » J'écrivis aussitôt au général Baldissera, qui me répond par une lettre pleine de promesses : « Dès que j'aurai des nouvelles à vous donner de ces enfants, auxquels moi-même je m'intéresse, je le ferai avec le plus grand plaisir. » Ces enfants sont aujourd'hui chez nous, à Massaoua. Ils nous ont été ramenés par la police sur l'ordre du général. Pour éviter des actes de vengeance qui pourraient se produire plus tard, je serai obligé très probablement de payer de deux à trois cents francs. Ces pauvres enfants me sont arrivés presque nus, j'ai dû les habiller et je dois les nourrir jusqu'à ce qu'il me soit possible de les rendre à leur famille. Je leur ai fait raconter leur histoire. La voici dans toute sa simplicité :

« Nous gardions des troupeaux, tous ensemble, assez loin de notre village. Un jour, beaucoup d'hommes armés fondent sur nous ; nous les avons comptés ; ils étaient cinquante-quatre. En un clin d'œil nous avons été terrassés, enchaînés et emportés. Nous avons compris qu'on voulait nous vendre et faire de nous des esclaves ; nous avons pleuré. Nos ravisseurs sont allés dans une vallée isolée, et là ils nous ont frappés pendant longtemps sur les bras et sur les jambes. Pour que personne ne pût nous voir, ils nous ont laissé nos liens ; nous ne pouvions pas remuer, et ils nous ont cachés dans des broussailles. Chacun de nous était sous la surveillance d'un gardien. Nous sommes restés deux mois dans cet état, ne recevant pour toute nourriture qu'une poignée de grain par jour ou un tout petit morceau de pain. Il a été question de nous vendre. Thaharé Agos devait partir le premier ; on l'échangeait contre un fusil ; le papier était écrit et signé. On n'a pas osé parce qu'on se sentait surveillé par les Italiens qui l'auraient su. Enfin il est

arrivé un homme qui portait une lettre, et on nous a conduits au chef des soldats, à Arkiko, et tout de suite le chef nous a fait partir pour Massaoua. »

Pas un mot de plainte ni de récrimination. Deux mois ils ont souffert des chaînes, de l'immobilité forcée, de la faim, de la crainte d'être vendus, et ils ne trouvent pas un mot de blâme pour leurs ravisseurs. Un jour de paix, de tranquillité, de bien-être, leur a fait tout oublier.

On mande de Venise que dans l'arsenal de cette ville on pousse activement les derniers travaux à bord du croiseur *Cristoforo-Colombo*, qui doit partir pour la mer Rouge chargé de concourir avec les autres navires stationnaires italiens à la répression de la traite des noirs.

Le *Mouvement anti-esclavagiste* de Bruxelles a publié une lettre du R. P. Moinet, supérieur de la mission de Mpala, à l'ouest du **Tanganyika**, adressée au capitaine Storms, fondateur de cette station, remise aux missionnaires lorsque l'Association internationale africaine renonça à ses établissements dans l'Afrique centrale-orientale. Nous en extrayons les détails suivants :

Il y a eu guerre dans le Maroungou, à quatre ou cinq jours de distance de Mpala. Les Rouga-Rouga ont été battus par vingt-cinq jeunes noirs libérés élevés à la station, qui y ont amené les dépouilles des vaincus. Le capitaine Joubert, un des zouaves chargés de protéger la station, dit n'avoir jamais vu de vrais soldats se comporter plus vaillamment. Deux chefs de tribus, Routoukou et Chata, se sont avancés jusqu'à Mpala, mais ils ont été battus et ont dû rentrer chez eux sans emmener un seul esclave, et en disant à tous les Rouga-Rouga qu'il n'y a rien à faire dans le Maroungou, que la chasse à l'homme y est gardée. Dès lors les missionnaires et leurs gens ont pu se livrer à la culture des terres. La plaine entière est cultivée, écrit le P. Moinet; nous avons à la station plus de cent ménages. Les arbres que vous avez plantés vont bientôt donner de l'ombre : nous mangerons de leurs fruits ; nous avons aussi deux magnifiques ananas venus de Kibanga, au fond du golfe de Burton qui en est rempli. Nous nous défendons bien contre les Arabes et ils ont peur de nous. Il y a défense, sous peine de 3 dotis d'amende, c'est-à-dire 18 coudées d'étoffe, de vendre un esclave pour être transporté hors du territoire. Mais, dans le Maroungou, les Arabes font en grand la chasse aux esclaves, et ils y fourragent annuellement. Nous savons que dans la presqu'île d'Oubwari de grandes razzias ont été fai-

tes en contournant le poste missionnaire de Kibanga. Les hommes du poste ont fait une sortie, mais ils ont dû reculer devant les forces supérieures des Arabes qui ne les ont pas attaqués chez eux.

Le sultan de Zanzibar a envoyé un de ses fonctionnaires, Ali Bin Suhilu, au lac **Nyassa**, pour essayer de mettre un terme aux combats engagés entre les Arabes et les Européens au N.-O. du lac. Il l'a accrédité auprès des chefs indigènes Makanjila, Mataka; auprès de tous les résidents anglais et des Arabes à l'extrémité nord du lac. Makanjila, qui avait fait maltraiter le consul britannique et le missionnaire Johnson, a demandé quelle compensation il devait payer et a promis de bien traiter à l'avenir tous les Anglais. Il a ensuite envoyé le messenger du sultan au Nyassa, qu'il a voulu lui faire traverser dans son propre bateau. Ali Bin Suhilu s'est arrêté à la station de Lukoma, de la mission des Universités, où il devait rester jusqu'à l'arrivée de l'*Ilala*, sur lequel il voulait prendre passage pour se rendre à Bandaoué, sur la côte occidentale, puis au nord du lac, où les Arabes étaient retranchés derrière leurs palissades, et où le capitaine anglais Lugard tenait bon avec quelques hommes armés.

Le *Central Africa*, journal de la mission des Universités, rappelle la parole du marquis de Salisbury dans la chambre des Lords, le 6 juillet dernier, au sujet de l'attaque des Arabes contre la Compagnie africaine des lacs à Karonga. « L'affaire doit être réglée par l'action individuelle des Anglais qui l'ont entreprise; toutefois le gouvernement fera tout ce qu'il pourra dans la sphère légitime de ses attributions politiques. » Il annonce qu'un certain nombre de personnes, parmi lesquelles il cite les noms du duc de Portland, du comte d'Aberdeen, de lord Aberdare, ont décidé de créer, par souscription publique, un petit corps d'hommes expérimentés et bien équipés, pour entreprendre la tâche de repousser les assaillants arabes et les empêcher de s'établir dans la région septentrionale du Nyassa et d'y installer un centre permanent pour le commerce des esclaves. La Compagnie commerciale des lacs ne peut se charger de cette tâche. Les Sociétés missionnaires ne le peuvent pas davantage, et elles reconnaissent que leur œuvre deviendra impossible si l'on n'oppose pas une digue à l'invasion des chasseurs d'hommes. Lorsque l'évêque Steere rencontra les squelettes des esclaves jalonnant la route d'une caravane de traite, il ne put s'empêcher de dire : « Certes, s'il pouvait y avoir une guerre sainte, ce serait bien celle que l'on déclarerait au trafic qui produit de tels crimes. »

D'après une dépêche de **Zanzibar** publiée par le *Times*, les Arabes

campés sur la rive nord du lac Nyassa ont repris les hostilités. Ceux d'Oudjidi sur le Tanganyika s'agitent également. Les îles de Zanzibar et de Pemba sont strictement surveillées par les vaisseaux de guerre allemands et anglais. Malgré tous les obstacles, les traitants arabes sont décidés à tenter d'importants embarquements d'esclaves.

En **Angleterre**, l'explorateur Cameron déploie une grande activité pour éveiller la sympathie de toutes les classes de la population en faveur des victimes de la traite. Le 19 février, dans une séance de la Société des arts, il a montré comment le commerce de l'Angleterre avait bénéficié de l'abolition du trafic des esclaves à la Côte d'Or, devenue colonie britannique en 1861. Jusqu'alors Lagos n'avait pas eu d'autre commerce que celui des esclaves. L'année dernière, les importations pour Lagos se sont élevées à liv. sterl. 357,831, et les exportations à liv. sterl. 538,980. Le gouvernement anglais y a légalement aboli l'esclavage, qui cependant y existe encore, grâce aux coutumes indigènes. Même après l'abolition de l'exportation des esclaves, la traite à l'intérieur s'opère sur une grande échelle. Autrefois, le trafic des esclaves accompagnait le commerce de l'ivoire; quand le besoin de porteurs pour ce dernier ne se fit plus sentir, la traite continua; seulement les hommes furent massacrés, les femmes et les enfants emmenés au loin. On a dit qu'il fallait tolérer l'esclavage domestique, que c'était une question très difficile à résoudre. Cameron estime que l'Angleterre devrait abolir le *status* légal de l'esclavage, sans supprimer toutefois les ménages dans lesquels aucune plainte ne se ferait entendre. Mais, aussi longtemps que l'esclavage domestique existera, il y aura des marchés d'esclaves. Si la traite était abolie, toutes les branches du commerce seraient florissantes.

Dans un grand meeting tenu à Toynbee Hall, à Londres, le 23 février, le même explorateur a affirmé qu'aujourd'hui les chasseurs d'esclaves vendent leurs victimes à des cannibales pour obtenir d'eux de l'ivoire. Il estime à 6000 par jour le sacrifice de vies humaines que coûte la traite. La dégradation et l'endurcissement des trafiquants qui perpètrent les crimes de la chasse à l'homme impressionnent aussi péniblement que les souffrances des malheureux qu'ils tourmentent et font mourir. Il préconise l'établissement d'une grande route centrale, courant du nord au sud, et divisant l'Afrique en deux parties, l'une orientale, l'autre occidentale. Ce serait une barrière mise au transport des esclaves de l'ouest vers l'est. Les puissances de l'Europe réunies

auraient la force nécessaire pour s'y opposer, mais il faudrait qu'elles renonçassent à leurs jalousies mutuelles, à leurs armements exagérés, et qu'elles s'efforçassent d'élever les races inférieures de l'humanité.

Le 26 février, dans une grande assemblée réunie à Exeter Hall, présidée par l'archevêque de Cantorbéry, et à laquelle assistait le capitaine Hore, revenu de la côte occidentale du Tanganyika, Cameron a exprimé l'espoir que la nation anglaise n'envisagerait pas la question de l'esclavage en Afrique comme la lecture d'un roman que l'on perd de vue une fois le volume achevé. Il espère que les consciences individuelles comprendront que c'est un devoir pour le peuple de l'Angleterre de considérer en face la honte que la traite inflige à la civilisation. L'abolition de l'esclavage aux Indes occidentales a fait croire que la traite avait disparu pour toujours. Loin de là ; Cameron connaît des territoires dans l'Afrique centrale qui, il y a treize ans, étaient très peuplés, et qui, aujourd'hui, sont réduits en désert, les populations en ayant été emmenées dans des conditions trop horribles pour être racontées. Il a montré des fourches à esclaves, lourds jougs de bois, rivés au cou des femmes et des enfants par ceux qui les conduisent de l'intérieur à la côte. On ne peut exercer de pression sur les autres nations que par la force morale, mais cette force morale doit s'exercer auprès des nations dont les territoires sont le théâtre des crimes qu'entraîne la traite. Cameron croit qu'avec une certaine force armée pour maintenir l'ordre, on pourrait obtenir l'abolition de l'esclavage sans tirer un coup de fusil.

L'évêque de Londres a proposé une résolution, aux termes de laquelle l'assemblée a déclaré déplorer la recrudescence de la traite dans l'Afrique centrale, les atrocités qui en sont la conséquence et la dépopulation des territoires où elle sévit, et insister pour que le gouvernement britannique, soit seul, soit d'accord avec d'autres puissances, cherchât les moyens de diminuer ou de supprimer le fléau.

Le doyen de Westminster, en sa qualité de gardien des tombeaux de Wilberforce et de Livingstone, a appuyé la motion, qui a été votée au milieu des applaudissements de l'assemblée.

En **France**, ce n'est pas à Paris seulement que se développe le mouvement anti-esclavagiste. Deux comités importants se sont formés, l'un à Marseille, l'autre à Lyon. Des conférences ont été faites à Versailles et à Saint-Dizier, dans la Haute-Marne.

En **Belgique**, le général Jacmart, président de la Société belge, a exposé, dans le local de la Société scientifique, les motifs qui ont guidé la Ligue anti-esclavagiste dans l'œuvre qu'elle a commencée. M. le

prof. Gilbert a insisté pour que l'opinion publique fit sentir aux gouvernements leur devoir d'intervenir auprès des états musulmans. M. Descamps-David a rappelé que c'est à l'État indépendant du Congo de remplir son devoir sur le Tanganyika; l'exemple qu'il donnera forcera les autres gouvernements à remplir le leur dans toute son étendue. Une réunion des présidents des comités locaux s'est également tenue à Bruxelles, pour faire connaître l'état général de la Société anti-esclavagiste dans toute la Belgique.

Dès lors des comités se sont constitués à Namur, Alost, Malines, Mons, Charleroi, Soigniers, Marche, Ypres. A la demande du Comité de Bruxelles, une série de représentations de « La case de l'oncle Tom » a eu lieu dans un des principaux théâtres de la capitale. Un groupe de conférenciers s'est formé pour faire des séances dans les faubourgs et la banlieue.

En outre, le Comité directeur de la Société anti-esclavagiste de Belgique, dont l'œuvre vise tout spécialement la suppression de la traite dans l'État indépendant du Congo, a décidé de diriger tout d'abord ses opérations vers la frontière de l'État que franchit le plus grand nombre de caravanes, c'est-à-dire la frontière est. Le Tanganyika, qui forme cette frontière, favorisera considérablement les travaux de la Société par la croisière qui y sera entreprise. Elle sera soutenue par quelques postes fortifiés établis sur les rives du lac. D'après le *Mouvement anti-esclavagiste*, le Comité belge renoncerait, pour gagner le Tanganyika, aux routes de la côte orientale, à celle de Tabora, rendue impraticable par le soulèvement des Arabes contre les Allemands, et à celles du Zambèze et du Nyassa, à cause de l'impossibilité de conduire une caravane du Nyassa au Tanganyika, par suite de la guerre que les Arabes font à la Compagnie des lacs africains sur la route entre les deux lacs. Le Comité porterait ses vues vers la côte occidentale, d'où la première expédition remonterait jusqu'aux Stanley-Falls; de là elle atteindrait le Tanganyika par terre; elle compterait 10 blancs et 75 nègres. Arrivée au lac, cette caravane se diviserait en deux groupes qui y créeraient chacun un poste fortifié. Quelque faible qu'elle soit en apparence, elle aura besoin d'un millier de porteurs.

En **Autriche**, une Société s'est constituée à Vienne sous la présidence du Dr Naus. A Salzbourg, a été créé un comité de dames, à la tête duquel se trouve la princesse Marie de Rohan.

En **Alsace**, ont eu lieu à Strasbourg, à la fin de janvier, deux réunions, à la suite desquelles un grand nombre d'adhésions ont été données à l'œuvre de l'abolition de la traite et de l'esclavage.

En **Allemagne**, la Société coloniale a lancé un appel à la nation allemande, en vue de mettre un terme aux horreurs que les trafiquants d'esclaves commettent en Afrique. Une revue mensuelle anti-esclavagiste, intitulée *Gott will es!* vient de se fonder; elle est dirigée avec talent par M. W. Helmes qui depuis longtemps s'occupe de la question de l'abolition de l'esclavage.

En **Hollande**, une Société s'est fondée à Amsterdam et à Bovenkerk, dont les membres qui sont des ouvriers, s'engagent à abandonner à l'œuvre anti-esclavagiste le gain d'une journée de travail.

En **Espagne**, M. Luis Sorela, officier de marine et explorateur africain, va faire paraître une revue anti-esclavagiste.

Le **Comité Sicilien** a un organe de publicité spécial intitulé : *Bollettino del Comitato centrale antischiavista di Palermo per la Sicilia*.

En **Suisse**, après la conférence donnée à Genève, à l'Aula de l'Université, par M. le prof. Ruffet, nos confédérés du Locle, de la Chaux-de-Fonds, de Neuchâtel, de Berne et de Bienne ont désiré l'entendre, et des groupes d'adhérents et de membres se sont formés dans toutes ces localités. Dans chacune d'elles, un auxiliaire recueille les adhésions, communique au Comité les vœux du groupe local, et lui indique les mesures les plus utiles au développement de la Société.

A Bâle, M. le Dr Hotz Linder a bien voulu se charger d'attirer l'attention de nos compatriotes bâlois sur le douloureux sujet de la traite. A Zurich et à Saint-Gall, des préoccupations de diverse nature ne nous permettent pas encore de voir quel sera le moment le plus favorable pour adresser à nos concitoyens de la Suisse orientale l'appel à s'associer à l'œuvre de pitié et de miséricorde entreprise en faveur des victimes de la traite. M. l'abbé Carry est allé le faire entendre à Fribourg, où, nous n'en doutons pas, la Société recrutera de nombreux adhérents. Les évêques de la Suisse ont publié un appel aux fidèles de leurs diocèses, pour les engager à contribuer à l'œuvre abolitionniste.

Le *Bulletin* de la Société anti-esclavagiste suisse qui va paraître publiera une lettre du Caire de M. Edouard Naville, président de la Société, renfermant des renseignements précis sur l'esclavage en Égypte, le *slaveshome* du Caire, et l'esclavage en Afrique.

Avant de se rendre à Biskra, où les médecins l'ont envoyé pour y restaurer sa santé, **Mgr Lavigerie** a écrit au Comité anti-esclavagiste de Milan qu'il ne compte pas centraliser les sommes offertes pour la sup-

pression de la traite. Il désire que chaque pays organise un Comité, centralise les offrandes nationales et en dispose au mieux de la cause dans les contrées occupées par la nation.

CORRESPONDANCE

Lettre de Tati, de M. A. Demaffey, ingénieur des mines.

Tati (Ma-Tébéléland), 15 janvier 1888.

Cher monsieur,

Lo-Bengula a, paraît-il, accordé à un puissant syndicat de Kimberley, à la tête duquel sont MM. Rhodes et Rudd, une concession minière embrassant tous les territoires qui lui sont soumis ou sur lesquels il prétend avoir des droits (à l'exception de la concession Tati). En retour, ledit syndicat prend l'engagement de lui donner *mille fusils Martini Henry* et *un million de cartouches*, de lui payer une rente mensuelle de cent livres sterling et de placer une chaloupe canonnière sur le Zambèze, à sa disposition.

De quel œil le gouvernement du Transvaal verra-t-il cette clause des fusils et cartouches ? — et que diront les Portugais de la chaloupe canonnière ?

Les Ma-Tébélé sont tranquilles — pour le moment ; — le roi et les plus vieux des izinduna verraient peut-être sans trop de déplaisir leur pays ouvert aux blancs ; mais les jeunes guerriers disent hautement : Les blancs convoitent notre pays ; mais, pour l'avoir, il leur faudra combattre.

Comme vous le savez, lorsque l'attention des chercheurs d'or est tournée vers une contrée, il n'est guère possible de les en tenir longtemps éloignés ; aussi peut-on s'attendre à voir se produire, à une époque assez prochaine, un *rush* vers le Ma-Tébéléland et le Ma-Shonaland.

Je pars demain pour Kimberley.

A Tati, les travaux, interrompus pendant quelque temps à cause de l'agitation qui régnait dans le pays, ont été repris le 1^{er} janvier.

A. DEMAFFEY.

BIBLIOGRAPHIE ¹

D^r Freiherr von Danckelmann. MITTHEILUNGEN VON FORSCHUNGS-REISENDEN UND GELEHRTEN AUS DEN DEUTSCHEN SCHUTZGEBIETEN. Berlin (A. Asher et C^o), 1888, in-8°, III^{es} Heft, 2 m. — La troisième livraison de la Revue coloniale publiée par M. von Danckelmann ne

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

concerne que les territoires de Togo et de Cameroun. Elle renferme plusieurs articles fort intéressants, accompagnés de deux cartes, dont l'une est un croquis de l'itinéraire du commissaire impérial von Puttkammer dans la région formant la frontière franco-allemande entre le Togoland et le Grand Popo. L'autre est une esquisse de l'intérieur du Togoland, la plus complète et la plus exacte qui ait encore paru; elle a été dressée par M. von François et renferme les itinéraires qu'il a suivis, ainsi que ceux de M. Wolf. Ces cartes facilitent la lecture des récits de ces trois explorateurs. La livraison renferme encore sur la même région un rapport médical du Dr Wicke, touchant la situation sanitaire du Togoland, un tableau des mesures d'altitude effectuées par l'expédition du Dr Wolf, et les résultats des observations météorologiques faites à la station d'Adadô, dans l'intérieur de la Guinée septentrionale.

Dans la partie qui se rapporte au Cameroun, le lecteur trouvera des nouvelles du Dr Zintgraff, du lieutenant Tappenbeck, du Dr Weissenborn, du botaniste J. Braun, et la suite de la relation de l'expédition de M. Kund à Batanga. Deux articles rendent compte l'un de la culture des légumes européens au Cameroun, l'autre, dû à la plume du Dr Weissenborn, des résultats de l'expédition Kund au point de vue zoologique. Pour ce qui concerne la première question, d'une importance si grande pour les colons et les fonctionnaires, le gouverneur, M. von Soden, déclare qu'au Cameroun même la culture maraîchère, telle qu'elle se pratique en Europe, ne donnerait pas de résultats rémunérateurs, tandis qu'à Victoria, à Bimbia et dans plusieurs autres lieux, le sol serait propice à ce travail et produirait de quoi récompenser l'agriculteur.

PUBLICATIONS DE L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO. N° 1. *Dr Mense*. Rapport sur l'état sanitaire de Léopoldville, de novembre 1885 à mars 1887. Bruxelles (Imp. A. Lerigne), in-8°, 44 p. — Nous ne pouvons qu'applaudir au projet de l'État Indépendant du Congo de publier les rapports de ses agents ou tout au moins les parties de ces documents qui ont une portée générale et une certaine utilité. Il y a lieu aussi de louer la résolution prise par le gouvernement de laisser aux fonctionnaires, dont elle publie les rapports, la liberté, mais aussi la responsabilité de leurs opinions. Ainsi ces pièces ne seront pas uniquement des documents officiels contrôlés par le gouvernement, mais des œuvres personnelles et sincères.

La brochure du Dr Mense ouvre avec beaucoup de bonheur et d'ac-

tualité cette série de publications. Il est, en effet, peu de questions plus importantes, que celle de l'état sanitaire des stations de l'Afrique centrale. Combien de discussions n'a-t-elle pas provoquées ! Les uns soutiennent que le climat du plateau est favorable aux Européens si ceux-ci suivent les règles de l'hygiène, les autres, qu'il est impossible de se soumettre à ces prescriptions et que le climat est nuisible dans tous les cas. Le Dr Mense nous semble avoir trouvé le juste milieu entre l'optimisme exagéré et le pessimisme à outrance. En homme de science, il ne s'arrête pas aux on-dit, et aux mille récits dénués de fondement ; il cite ses observations personnelles faites dans la station de Léopoldville, où dix à trente Européens et cent cinquante à quatre cents travailleurs et soldats noirs étaient confiés à ses soins, et il part de là pour donner des indications précieuses sur l'hygiène générale à suivre et le traitement à prescrire dans les différents cas de maladie. La brochure est divisée en deux parties : A) État sanitaire des Européens ; B) État sanitaire des nègres.

La première partie est naturellement beaucoup plus étendue que l'autre. Elle traite principalement de la malaria, de ses causes, de son traitement et de ses différentes formes, et aussi de la dysenterie, des maladies du foie et de la peau, des furoncles et ulcères, des empoisonnements. La seconde, des maladies observées chez les nègres : malaria, dysenterie, maladies pulmonaires, parasites, béri-béri, ver de Guinée, tœnia échinococcus, pulex penetrans, lèpre et ntansi.

Nous croyons que ce rapport n'est pas seulement un document intéressant pour les géographes et les hommes s'occupant de la science médicale, mais qu'il aura une utilité réelle pour tous ceux qui ont l'intention de s'établir dans le bassin du Congo ou qui y sont déjà fixés.

*F.-L. James. M. A., F. R. G. S. THE UNKNOWN HORN OF AFRIKA, AN EXPLORATION FROM BERBERA TO THE LEOPARD RIVER. London (George Philipp and Son), 1888, in-8°, ill. et cartes, 344 p., 28 sh. — L'année 1888 a vu paraître deux ouvrages de premier ordre sur la région de l'Afrique qui confine au golfe d'Aden : l'un du Dr Philipp Paulitschke, raconte son expédition à Harrar ; l'autre de M. F.-L. James, auteur des *Wild Tribes of the Soudan*, se rapporte au voyage qu'il a accompli de Berbera à Barri sur le Webbe Shebelyi. Le pays des Somalis ou la Somalie, comme l'appelle M. E. Reclus, est cette grande région qui s'avance sous forme de coin dans l'océan Indien. Bien que sa situation soit connue depuis l'époque de l'ancienne Égypte, l'intérieur est presque complètement ignoré des*

géographes, car les voyageurs n'y ont pénétré qu'en petit nombre et leurs itinéraires ne se rejoignent pas avec ceux des explorateurs de l'Abyssinie ou de la côte orientale au nord du Zanguebar. De tous les itinéraires celui qui, partant du golfe d'Aden, pénètre le plus loin dans la direction du sud a été parcouru par l'expédition de MM. James frères, E. Lort-Philipps, Aylmer et Trupp dont le récit se trouve dans l'ouvrage que nous annonçons.

Peut-être trouvera-t-on l'apparition de ce livre un peu tardive, car le voyage dont il s'agit a été accompli en 1885; l'auteur s'excuse de ce retard dans la préface, espérant que malgré cela cette publication n'est pas une superfluité. Nous sommes certains que, loin de la considérer comme telle, les lecteurs seront reconnaissants à l'auteur de leur avoir fait connaître d'une manière complète cette importante exploration, et se considéreront comme amplement dédommagés du retard par le fini de cet ouvrage qui, au point de vue de la carte à grande échelle de la région parcourue, de la typographie et des planches, ne laisse rien à désirer. C'est M. F.-L. James qui a écrit le récit auquel M. Trupp a aussi collaboré. M. W.-D. James et Aylmer ont dressé la carte. Les illustrations sont dues à M. Rose Hake; celles qui concernent la faune ont été dessinées par M. Keuleman d'après les spécimens recueillis principalement par M. E. Lort-Philipps.

Le but que se proposaient les voyageurs était de traverser la Somalie entre le golfe d'Aden et la côte de l'Océan Indien au nord de Zanzibar. Après une première visite à Berbera, à Zeïla, et à Assab, un séjour à Aden où elle reçut l'hospitalité du Résident, le général Blair, auquel le livre est dédié, l'expédition s'organisa définitivement à Berbera et s'enfonça dans l'intérieur en se dirigeant, d'une manière générale, vers le sud. La première partie du voyage se fit dans un pays assez accidenté habité par les tribus des Eesa Moussa et des Habr Gerhajis. L'eau n'y manque pas, car la carte porte un réseau de rivières, dont la principale, qui occupe le fond de la vallée suivie par l'expédition, se nomme Tug Dayr et se dirige vers le sud-est. Mais à partir de Burao le pays prend l'aspect d'une plaine sèche et sablonneuse parsemée de buissons de mimosa et de ruines. La limite septentrionale de l'Ogadayn traverse cette lande inhospitalière, où l'eau manque à tel point que les voyageurs ne purent abreuver leurs chameaux et que ceux-ci restèrent 13 jours, de Burao à Gerloguby, sans boire une goutte d'eau. Au sud de Gerloguby, le terrain est beaucoup plus mouvementé; l'eau s'y rencontre et le sol est fertile, mais l'existence d'un grand nombre de tribus, l'état d'hos-

tilité permanente dans lequel elles vivent et leur défiance envers les étrangers rendirent la traversée du pays difficile et dangereuse. Les voyageurs durent même lutter de vive force, et finalement, à Barri sur le Webbe Shebelyi, ils reconnurent qu'ils ne pouvaient aller plus loin. Revenant précipitamment en arrière, ils suivirent une route à peu près parallèle à leur premier itinéraire et regagnèrent Berbera par Hahi et Dorrer.

Malgré son insuccès relatif, l'expédition James a contribué dans une large mesure au progrès de la science. Non seulement elle a eu des résultats importants au point de vue géographique, mais grâce aux connaissances de ses membres en histoire naturelle, elle a fourni des renseignements précieux sur la flore et la faune de la Somalie, sur ses habitants et ses conditions climatiques. L'auteur a consacré à cette partie purement scientifique les cent dernières pages de son ouvrage. De nombreuses figures et des planches en couleur en facilitent la lecture.

Charles Buet. LES PREMIERS EXPLORATEURS FRANÇAIS AU SOUDAN ÉQUATORIAL. Alexandre Vaudey, Ambroise et Jules Poncet. Paris (Letougey et Ané), 1888, in-18°, 339 p., fr. 3. — Les trois voyageurs dont il s'agit, Savoyards d'origine, n'occupent peut-être pas, dans l'histoire des découvertes géographiques, la place à laquelle ils ont droit. Vaudey était l'oncle des deux frères Poncet. Vers 1852, il alla avec eux s'établir à Khartoum et fit plusieurs expéditions vers le sud, jusqu'à Gondokoro. C'était, dit le voyageur Guillaume Lejean, une nature intelligente et curieuse. Il avait formé de grands projets et voulait, en particulier, remonter le Nil pour en découvrir les sources et pénétrer dans le Darfour, mais il périt chez les Baris. Ses neveux, les frères Poncet, bien que très jeunes encore, — l'aîné avait à peine dix-sept ans à l'époque de la mort de son oncle — continuèrent ses travaux. Établis à Khartoum, ils s'occupèrent surtout du commerce des gommes et de l'ivoire; pour les besoins de leur négoce, ils pénétrèrent chez les Mombouttous, les Niams-Niams, les Akkas, et fondèrent, sur le fleuve Blanc et le fleuve Bleu, neuf *zéribas* qu'ils vendirent ensuite au gouvernement égyptien. Leurs explorations ont été d'une certaine utilité pour la science; toutefois, elles auraient servi davantage s'ils avaient été plus instruits.

Le livre écrit par M. Ch. Buet, parent des frères Poncet, n'a, à tout prendre, qu'un médiocre intérêt. Il manque d'unité; les mêmes faits y sont relatés plusieurs fois sous une forme différente, de sorte qu'on

manque de fil conducteur pour se faire une idée d'ensemble de l'œuvre des trois voyageurs. Aucune carte ne vient éclairer le lecteur ; l'ouvrage ne renferme pas même une table des matières. Les rapports de Vaudey et des frères Poncet aux sociétés de géographie et au khédivé n'ont aucune importance, car la plupart des hypothèses qui y sont énoncées ont été reconnues fausses. Bref, on a, en parcourant ce volume, l'impression que l'auteur l'a écrit par devoir de parenté, mais qu'il n'est pas très au courant de la géographie du bassin du Haut-Nil, ni de l'histoire contemporaine de l'exploration dans cette région.

D^r Karl Dove. DAS KLIMA DES AUSSERTROPISCHEN SÜDAFRIKAS MIT BERÜCKSICHTIGUNG DER GEOGRAPHISCHEN UND WIRTSCHAFTLICHEN BEZIEHUNGEN NACH KLIMATISCHEN PROVINZEN DARGESTELLT. Göttingen (Vanderhæck und Ruprecht's Verlag), 1888, in-8°, 160 p. et cartes, fr. 5,90. L'auteur de ce livre est le petit-fils du célèbre physicien et météorologiste H.-W. Dove, à la mémoire duquel l'ouvrage est dédié. Son étude repose sur un nombre considérable d'observations faites par les voyageurs aussi bien que par les colons et les missionnaires ; l'exposé est clair, méthodique, rempli de faits et de chiffres et constitue un document des plus précieux pour la climatologie africaine. On sait que le climat de l'Afrique australe se distingue par sa sécheresse relative ; à part quelques points de la côte, l'air y est moins humide que dans l'Europe occidentale. La carte des pluies qui accompagne le travail de M. Dove montre que, d'une manière générale, la quantité d'eau tombée annuellement diminue de l'est à l'ouest et du sud au nord. Tandis que cette chute annuelle est de 90 centimètres dans la partie côtière de Natal et même d'un mètre à Knysna Hafen, elle n'atteint plus que 0^m,60 en moyenne dans la République de l'Orange, 0^m,20 à 0^m,30 dans le West-Griqua-Land et moins de 0^m,10 dans le Namaqua-Land.

L'étude de M. Dove renferme une carte des isothermes de l'Afrique australe ; on constate que ces lignes d'égale température, au lieu d'être parallèles aux degrés de latitude, décrivent de grandes courbes se creusant vers le sud. C'est Port-Durban qui a la plus forte moyenne annuelle (20°,6). Grâce aux vents réguliers et alternants qui soufflent sur l'Afrique australe, les variations de température sont moins sensibles dans le Pays du Cap que dans les régions à climat correspondant de l'hémisphère nord.

M. Dove a divisé son travail en trois parties : I. Une partie générale dans laquelle il examine le sens du terme « Afrique australe » et la valeur

des matériaux qui lui ont servi à rédiger son mémoire; puis il étudie les éléments déterminants de la climatologie de la contrée, la pression atmosphérique, les vents et la distribution de la température.

II. Division de l'Afrique australe en douze provinces climatériques qui sont groupées de la manière suivante : A. *Domaine des pluies d'hiver* : 1. Province du sud-ouest; 2. Karou occidental et Petit Namaqua-Land. B. *Domaine des pluies dominantes de printemps et d'automne* : 3. Côte méridionale; 4. Karou méridional; 5. Karou septentrional; 6. Région montagneuse du sud-est. C. *Domaine des pluies d'été* : 7. Région orientale; 8. Région du Haut-Orange; Transvaal septentrional; 10. Kalahari. D. 12. *Côte occidentale*.

III. Rapport des conditions climatériques avec la situation économique et le développement de l'Afrique australe. Cette troisième partie est en quelque sorte une conclusion, dans laquelle l'auteur examine les effets de la situation climatologique, telle qu'il l'a exposée, sur le travail agricole et, par suite, sur les conditions économiques de l'Afrique australe, question importante qui est traitée d'une manière scientifique et de façon à procurer des renseignements de la plus grande utilité aux colons de ces pays.

H. Bissuel. LES TOUAREG DE L'OUEST. Alger (A. Jourdan), 1888, in-8°, 210 p. et deux grandes cartes hors texte, fr. 6. — Les Touareg et les Châanbâa, deux populations du Sahara central, vivent d'ordinaire sur le pied de guerre. Toutefois, depuis 1885, en vertu d'une trêve conclue entre eux, la paix régnait dans la contrée. Mais en 1887, les Touareg de l'Ar'rerf (confédération) Ahnet rompirent la trêve en attaquant les Châanbâa el Mouadhi, qui résident autour d'El Goléa. Mal leur en prit, car ces derniers prévenus, fondirent sur leurs ennemis à deux reprises et les mirent en fuite le 9 août 1887. Des quinze prisonniers qu'ils firent, ils en fusilièrent huit et remirent les sept autres aux autorités françaises. Après avoir été retenus pendant quelque temps à Ghardaïa, ces prisonniers furent conduits à Alger où le capitaine H. Bissuel, chef de bureau arabe, reçut mission de les interroger, afin d'obtenir d'eux le plus possible de renseignements sur leur pays. Sous le titre de « les Touareg de l'ouest, » il publie aujourd'hui le résultat des conversations nombreuses qu'il a tenues avec les Touareg; c'est en réalité une étude des plus curieuses et des plus intéressantes sur cette fraction du grand peuple des Touareg; elle ne peut manquer d'être utilisée par les géographes, car elle comblera une lacune sensible dans nos connaissances sur l'Afrique.

Aux quatre grandes confédérations de Touareg, les Azdjer, les Ahaggâr, les Air et les Aouelenimiden signalées par M. Duveyrier, l'auteur de ce livre propose d'en ajouter une cinquième : l'Ar'rerf Ahnet. Comme, d'après M. Duveyrier, les Azdjer et les Ahaggâr constituent les Touareg du nord, les Air et les Aouelenimiden ceux du sud, M. Bissuel désigne les tribus de l'Ar'rerf Ahnet sous le nom de Touareg de l'ouest. Ces derniers forment une confédération complètement indépendante, qui porte le nom d'une montagne de forme bizarre, l'Adrar Ahnet, située à l'ouest du Hoggar et au sud du Tidikelt.

M. Bissuel a cherché à constituer, à l'aide des renseignements fournis par les prisonniers, un croquis de la contrée, mais la chose était des plus difficiles, à cause de l'absence de tout rapport entre les cartes d'une part, et les affirmations des prisonniers de l'autre. Enfin, un des Touareg demanda à son interlocuteur de lui faire apporter quelques sacs de sable humide, se faisant fort, avec l'aide de ses compagnons, d'exécuter un plan en relief de toute la région d'Adrar Ahnet. C'est au moyen de ce travail, qui fut terminé assez rapidement, que M. Bissuel put dresser la carte au $\frac{1}{800000}$ qui accompagne son ouvrage.

Une autre carte au $\frac{1}{1250000}$ comprend non seulement l'Adrar Ahnet, mais toute la contrée comprise entre El Goléa et Timbouktou, avec les routes des caravanes et celles que suivent d'ordinaire les Touareg de l'ouest. Le texte de l'ouvrage fournit des indications précieuses sur la confédération des Ahnet, leur organisation politique, leur histoire, leurs mœurs, etc., ainsi que sur la géographie, la flore, la faune, les minéraux et le climat de leur pays. Un appendice est consacré au récit détaillé de la razzia tentée par les Touareg et des combats auxquels elle a donné lieu. Il est évident que le crédit accordé à ces données repose uniquement sur la bonne foi des prisonniers. Le pays des Touareg de l'ouest n'a jamais été exploré. Seule, une reconnaissance scientifique de la contrée permettra de dire si les renseignements donnés par les Touareg sont exacts. Comme le dit M. Bissuel, « les notes qu'il publie ne sont que la reproduction fidèle des récits des prisonniers. Elles ne sont et ne peuvent être que des documents embryonnaires, des jalons plantés sur une route encore à faire, et dont les études plus approfondies pourront seules déterminer le tracé définitif. » L'auteur, néanmoins, a droit aux remerciements des voyageurs et des géographes, car le résultat de son travail pourra servir de base aux études futures sur cette région intéressante du Sahara.

Héli Chatelain. GRAMMATICA ELEMENTAR DO KIMBUNDU OU LINGUA DE ANGOLA. Genebra (Ch. Schuchardt), 1889, in-8°, 175 et xxiv p., 6 shillings). — Après avoir publié un petit manuel pour l'enseignement élémentaire de la langue kimbundu avec la traduction portugaise, puis la traduction en kimbundu de l'Évangile selon saint Jean, et donné à la *Zeitschrift für afrikanische Sprachen* de Berlin des vocabulaires des langues mbamba et umbangala, dialectes de la même famille que la langue kimbundu, M. Chatelain nous fournit aujourd'hui une grammaire de cette langue.

A réitérées fois déjà, nous avons fait ressortir ce que la philologie des langues africaines doit aux missionnaires. Le long séjour que M. Chatelain a fait dans la province d'Angola, ses aptitudes spéciales pour l'étude des langues, et le soin qu'il a pris d'amener avec lui en Europe un jeune homme connaissant très bien celle de l'Angola, le mettaient à même de rédiger ce volume, qui sera très utile à tous ceux que l'auteur a eu en vue en le composant. Les fonctionnaires et les négociants portugais, en apprenant à mieux connaître la langue du pays qu'ils habitent, comprendront mieux leurs devoirs et leurs intérêts. Les missionnaires, à quelque Église et à quelque Société qu'ils appartiennent, y trouveront un aide précieux pour se former à parler à ceux qu'ils s'efforcent de relever de l'abaissement dans lequel ils sont plongés. Les africanistes seront heureux des facilités que M. Chatelain leur offre pour l'étude d'une nouvelle langue. Et les indigènes, pour lesquels les écoles se multiplient dans cette partie des possessions africaines du Portugal, auront là un instrument excellent pour apprendre à estimer et à apprécier mieux la belle langue de leur pays.

Quoique l'ouvrage soit rédigé en portugais, il n'est pas absolument nécessaire de savoir le portugais pour étudier le kimbundu sous la direction de M. Chatelain, car il a eu la bonne pensée de mettre son volume à la portée des personnes qui lisent l'anglais. En effet, on peut l'appeler grammaire kimbundu-anglo-portugaise, puisque dans les tableaux des noms, des adjectifs, des verbes, etc., à côté des formes kimbundu et portugaises, se trouvent toujours les formes anglaises.

Pour ceux que risquerait de rebuter une étude purement grammaticale, outre les exercices nombreux que renferme chaque chapitre, l'auteur a donné, à la fin du volume, des proverbes, des énigmes, des contes et apologues, etc. Une table générale des exercices facilite beaucoup la consultation de l'ouvrage.

BULLETIN MENSUEL (6 mai 1889¹).

La température de l'**Algérie** s'étant élevée ces derniers jours, on s'attend à une éclosion générale de **criquets** dans toutes les régions contaminées. On signale déjà des éclosions partielles sur quelques points, et avant peu il faudra certainement faire tête au fléau de tous les côtés. Le gouverneur général de l'Algérie s'est rendu dans la province de Constantine pour visiter les chantiers de destruction; il a pu constater que les mesures prescrites ont été ponctuellement observées. De véritables plans de mobilisation, tant pour les hommes que pour les bêtes de somme destinées au transport du matériel, avec des cadres de chefs français et indigènes, ont été partout établis. Des cartes des gisements de pontes, des registres contenant la nomenclature méthodique des contingents de travailleurs, de leur répartition, des appareils et approvisionnements, soigneusement dressés, se trouvent dans toutes les communes ou sections, de sorte qu'on est autorisé à compter sur le succès de la campagne.

M. de Lesseps a donné à l'Académie des sciences des renseignements sur les améliorations réalisées récemment dans le **canal de Suez**. Entre les lacs Amers et Port-Saïd, la largeur du canal a été portée de 22 à 65 mètres et même à 75 mètres au sommet des grandes courbes. Les vapeurs pourront désormais se croiser sur ce parcours sans difficulté. L'approfondissement a été en même temps augmenté jusqu'à 9 mètres. Au lieu de trente-cinq à quarante heures, les bateaux n'emploient plus que vingt heures pour traverser l'isthme. L'usage de la lumière électrique est devenu plus fréquent : en janvier 1888, 85 navires y avaient eu recours; en décembre de la même année, 176 navires s'en sont servis. Si le nombre des bâtiments qui ont franchi le canal en 1888 a été très légèrement inférieur à celui de l'année précédente, le transit a augmenté au point de vue du tonnage, ce qui indique une tendance chez les constructeurs à donner aux navires de plus fortes dimensions. L'Angleterre tient le premier rang dans le transit : son pavillon y est représenté par 2,625 navires. Viennent ensuite : la France, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Hollande, etc.

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

Une lettre adressée au ministère égyptien au Caire par Mohamed el Bernavi, chef d'escadron, qui avait accompagné Gordon à **Khartoum**, donne de curieux détails sur les faits qui se sont passés depuis la prise de cette ville. Au début, la population du Darfour, terrifiée par les derviches, se soumit à eux, mais plus tard, quand Wad Senoussi vint à son secours, tous se joignirent à lui et les derviches furent expulsés après plusieurs batailles sanglantes. Ils se réfugièrent dans le Kordofan et prièrent le mahdi de leur envoyer des renforts, ce qui eut lieu ; mais ils furent battus de nouveau et les hommes de Senoussi occupent actuellement le Kordofan et sa capitale. Les Arabes des pays voisins sont tous avec Wad Senoussi et ont abandonné les derviches. Il y a huit mois environ, le mahdi expédia trois vapeurs, deux transports et deux barques avec environ 6000 hommes vers l'Équateur pour attaquer Emin-pacha. Mohamed el Bernavi faisait partie de cette expédition et, lorsqu'elle fut parvenue à l'endroit nommé « le premier Sad, » près de Bor, il se trouva que le fleuve n'était plus navigable. Les hommes se mirent à couper les herbes qui obstruaient le passage. Pendant cette opération, ils furent attaqués par Ebd-el-Bayen agha et Saïd Shellahi, gens d'Emin qui occupent la station de Rumbek. Les derviches furent complètement défaits, la plupart tués, un grand nombre se noyèrent. Mohamed el Bernavi put seul s'échapper avec une centaine d'hommes, et regagna Omdurman. Les gens d'Emin s'emparèrent des vapeurs et des autres bateaux avec les hommes et les munitions qui étaient à bord. On dit qu'Emin est en bonne santé et que toute la population du Bahr-el-Ghazal est pour lui. Il a eu la visite de plusieurs voyageurs européens. — Slatin-bey est logé dans la maison du mahdi. Il y a à Khartoum quatre vapeurs en bon état, dont on se sert pour remorquer les transports portant des hommes et des provisions d'une station à l'autre. Les soldats et les esclaves seuls ont des armes à feu ; les Arabes en sont dépourvus. A Omdurman, il y a quatorze pièces de montagne et quatre canons Krupp. Ces derniers ne sont pas en état de servir. Toutes les tribus arabes sont contre les derviches, excepté les Baggaras et les Dongolais. Les vivres sont rares et chers, et la population est plongée dans une profonde misère.

Le docteur Traversi, qui a passé plusieurs années près du roi Ménélik au Choa vient d'arriver à Rome. Il a donné d'intéressants détails sur tout ce qui s'est passé, ces derniers temps, en **Abyssinie**. Après la mort de son fils, le négous, profondément troublé, manifesta l'intention d'abdiquer. Son entourage l'en dissuada, mais son armée était en pleine

dissolution. En même temps, se déclarait en Abyssinie une terrible épidémie qui décima le bétail. Les corps putréfiés des animaux morts causèrent aussi parmi les habitants de graves maladies. Néanmoins le négous essaya de reformer son armée pour attaquer Ménélik; mais le fleuve qu'il devait traverser s'étant extraordinairement gonflé, il se replit, pour pénétrer dans le Choa par un autre côté. A cet effet, il manœuvra autour du lac Tzana, en commettant de véritables atrocités. Massacrant les populations, saccageant le pays, il dépouilla de riches couvents, égorga les moines qui s'y trouvaient, et s'attira ainsi la haine du clergé de ses propres États. S'avançant d'abord dans le Godjam, il le dévasta en marchant contre Ménélik, puis, sans l'avoir atteint, il se retira. Ceci se passait il y a environ un mois et demi, alors que le docteur quittait Ménélik. A ce moment Ras Alula et Agoz étaient partis à la rencontre des Soudanais, et c'est sans doute en se portant vers Gondar pour les soutenir, que le négous aura rencontré les derviches par lesquels il fut, dit-on, vaincu et tué.

D'après le *Times*, les relations entre les agents de la **British East African Company** et ceux de la **Société allemande de l'Afrique orientale** laissent beaucoup à désirer. Les premiers, après avoir payé une forte somme aux Arabes de Mombas pour faire cesser leurs réclamations sur les esclaves réfugiés à Frere-Town et à Rabaï, ont commencé la construction d'une route dans la direction du Victoria-Nyanza. Ils ont de plus envoyé, sous la direction de M. Jackson, une expédition qui poussera, si elle le peut, jusqu'à Wadelaï; elle avait pu atteindre le lac Baringo, à 650 kilom. de la côte, sans avoir été inquiétée en aucune façon. Mais à la limite septentrionale de ses opérations, du côté de Witou, la Compagnie se trouve en contact avec les agents allemands. Quoiqu'il ait été convenu que les deux Sociétés s'abstiendraient scrupuleusement d'empiéter sur leurs champs d'action respectifs, la Compagnie allemande s'est établie à l'embouchure de la Tana et y fait concurrence aux intérêts anglais. En même temps, elle cherche à se faire concéder par le sultan de Zanzibar l'île de Lamou, qui, par les conventions, a été reconnue au sultan, mais que les Anglais prétendent avoir été colonisée et exploitée exclusivement par des sujets britanniques. Le *Times* va jusqu'à engager la Compagnie anglaise à lutter, au besoin, par les armes, contre la Compagnie allemande pour la défense de ses intérêts, et donne à entendre que si le gouvernement allemand intervenait au profit de ses nationaux, l'Angleterre entrerait à son tour en scène pour défendre et soutenir les siens. Aux dernières nouvelles, l'Angle-

terre et l'Allemagne ont choisi le baron de Lambermont, diplomate belge, comme arbitre de leur différend concernant l'île de Lamou.

Le *Church Missionary Intelligencer and Record* publie une lettre de M. Mackay, naguère missionnaire dans l'Ou-Ganda, qui s'exprime ainsi au sujet du soulèvement des **Arabes** dans l'Afrique orientale : « Ces événements, » dit-il, « joints à ceux qui se passent sur le lac Nyassa, sur le haut Congo et sur le Nil, font que l'on se pose la question : Sera-ce l'influence arabe ou celle de l'Europe qui prévaudra dans l'Afrique centrale ? C'est à l'Europe chrétienne qu'il appartient de répondre. Dieu nous garde de voir la politique de l'*abandon*, aboutissant au suicide, appliquée à l'Afrique orientale comme elle l'a été au Soudan. Si, dans cette crise, l'Europe n'affirme pas sa supériorité, il nous faudra, après tout ce qui a été fait jusqu'ici, inscrire l'épithète du continent noir « Perdu pour toujours ! » Si notre Société estime que cela ne doit pas être, il faut qu'elle agisse et laisse à plus tard les discours et les espérances vaines. L'union fait la force. Nos frères d'Écosse et la Mission des universités se sont hâtés d'attirer l'attention publique sur les troubles dont ils avaient à souffrir. La Société des missions anglicanes se tiendra-t-elle à l'écart, et refusera-t-elle de joindre ses efforts à ceux d'autres ouvriers chrétiens travaillant dans le même champ ? Commettrons-nous le crime monstrueux de rester les bras croisés à regarder toute cette région, abandonnée par les nations chrétiennes de l'Europe et livrée à la dévastation des disciples de l'islamisme ? La Société des missions anglicanes doit diriger l'opinion publique et élever la voix de telle sorte, que ni l'Allemagne, ni l'Angleterre, ni même le Portugal, ne puissent s'y méprendre. Placé sous contrôle, le fanatisme arabe peut être assez inoffensif ; mais qu'on lui laisse prendre l'ascendant, adieu toutes les espérances pour la régénération de l'Afrique ; toute occasion d'y travailler nous sera refusée. Il n'y aurait que l'impuissance ou une aveugle démençe qui pussent permettre une telle faute. Mais telle est l'infatuation qui s'empare aujourd'hui de beaucoup d'honnêtes gens, que je ne serais nullement surpris de voir la philanthropie céder au fanatisme, et la liberté et la pitié reculer lâchement devant l'audace de l'esclavagiste circoncis. »

La question des rapports entre le Portugal et l'Angleterre dans la région du **lac Nyassa** ayant été soulevée dans la Chambre des Communes, lord Salisbury a répondu que la Société des Lacs africains ne rencontre d'hostilité qu'auprès des Arabes, qui craignent que le succès de cette Compagnie n'interrompe la traite des esclaves. Aucun des ob-

stacles rencontrés par la Société ne provient des agents portugais. Le gouvernement anglais favorisera de son mieux les entreprises de ses nationaux, mais le territoire n'appartenant pas à l'Angleterre et n'étant pas non plus placé sous le protectorat anglais, l'action du gouvernement se trouve limitée. Comme la politique des autres puissances, celle du Portugal doit consister pour le moment à empêcher l'introduction d'armes et de munitions dans l'intérieur de l'Afrique. Le gouvernement anglais a prié le Portugal de se départir des règlements stricts interdisant l'importation des armes et des munitions, en faveur de la Compagnie des Lacs africains.

Le journal anglais *The Field*, dans un article de M. F.-C. Selous, contient, sur la **mission française au Zambèze**, quelques appréciations que nous nous faisons un devoir de reproduire. « En arrivant à Seshéké, je fus fort aimablement reçu par les familles Jeanmairet et Jalla. Ce n'est pas ici le lieu de juger l'œuvre des missions. Je dirai seulement que les missionnaires de Seshéké sont aux prises avec bien plus de difficultés que ne se l'imaginent sans doute ceux qui les soutiennent en Europe. Et d'abord, ils sont exposés à un climat qui ne conviendrait jamais à un Européen, quoi qu'on en dise. Puis les indigènes regardent un peu le blanc comme « une vache à lait, » pour employer leur expression ; ils trouvent que les missionnaires sont de « mauvaises laitières » et les aiment en conséquence. La situation des missionnaires de Seshéké est donc fort peu agréable, et rien ne prouve que cela doive jamais changer. En outre, ces familles sont privées de toutes communications régulières avec le monde civilisé ; pour la poste, ils dépendent entièrement des voyageurs ou marchands que le hasard conduit au Zambèze. M. Jeanmairet m'a raconté que les crocodiles sont une vraie plaie ; ces bêtes lui ont dévoré tous ses porcs, tous ses chiens et presque toutes ses chèvres. » De Seshéké, M. Selous se rendit à Léaluyi, par ce qu'il nomme « la route de M. Coillard. » Le 2 septembre 1888, il arriva à Séfoula. « Là, » dit-il, « je fus très bien reçu par M. et M^{me} Coillard. Ils vivent là, en compagnie d'un jeune ouvrier écossais, M. Waddell, seuls au centre de l'Afrique, loin des bruits du monde civilisé. Je comprends ce que M. Coillard m'a dit : « Le sentiment du devoir seul peut engager un Européen à venir dans un pareil pays, hors du monde et privé de toute relation... » M. Coillard exerce une grande influence sur le chef Léwanika ; il semble aussi avoir gagné la confiance de tous ceux avec lesquels il est en relation. Léwanika s'habille à l'européenne ; il a renoncé aux spiritueux et boit du thé et du café. L'amabilité de M. Coil-

lard est telle qu'il gagnera certainement le cœur de tous ces gens. Cela n'empêche pas la vallée des Ba-Rotsé d'être un pays déplorable. » M. Selous décrit ensuite les inondations périodiques du Zambèze et les dangers de fièvres qui en résultent.

M. Emory H. Taunt a été nommé consul des États-Unis auprès de l'**État indépendant du Congo**. Ses instructions lui prescrivent de faire un rapport sur les ressources commerciales du bassin du bas Congo et du cours supérieur du fleuve, ses richesses agricoles et minérales, « ses ouvertures » pour l'industrie et le commerce américains, et de recueillir sur ce sujet toutes les informations utiles aux intérêts des États-Unis. En outre, l'institution Smithsonian et le Musée national sont intéressés dans l'expédition de M. Taunt, auquel ils ont fourni des instruments. M. Taunt a déjà passé vingt mois au Congo, d'abord en qualité d'explorateur officiel des États-Unis, et plus tard à la tête de l'expédition organisée par M. Sanford. Cette fois-ci il y passera au moins quatre ans.

La **Compagnie des magasins généraux du Congo** se propose d'établir et d'exploiter à Boma un **tramway à vapeur**, dont la voie aura environ deux kilomètres de longueur; elle partira de la rive du fleuve, gravira le plateau en faisant une courbe et aboutira au sanitarium. Elle reliera ainsi les établissements de Boma-rive à ceux de Boma-plateau. Le matériel fixe : rails, traverses et accessoires, a été embarqué sur l'*Akassa*, parti d'Anvers le 10 avril; les locomotives et les voitures seront chargées sur le steamer qui partira le 10 mai, sur lequel prendra passage le personnel technique chargé de l'installation de la voie et du montage du matériel roulant.

La même Compagnie prépare une construction démontable en fer comprenant un **hôtel et des magasins** qu'elle fera édifier à **Boma**. Les murs sont en tôles d'acier à double paroi, embouties et galvanisées; les toitures en tôles ondulées et galvanisées. L'immeuble aura un rez-de-chaussée surmonté de deux étages. Avec ses corps de bâtiment, il aura 43^m de profondeur sur 52^m de largeur et environ 12^m dans sa plus grande élévation. Au rez-de-chaussée seront les magasins; au premier étage, le café et le restaurant avec leurs dépendances : bureaux, office, cuisine, boulangerie, lingerie, etc.; au deuxième étage, les chambres à coucher pour voyageurs, au nombre de douze. Au premier et au second étage régnera, tout autour du bâtiment, un balcon de 2^m de large abrité par une véranda. Tous les matériaux seront chargés sur le bateau qui quittera Anvers le 10 mai et qui se rendra à Boma où l'hôtel, démonté, sera déchargé et transporté à l'aide du tramway.

M. Delcommune, chef de la reconnaissance du haut Congo, ordonnée par la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, a remonté pendant dix-sept jours, à bord du *Roi des Belges*, le cours du **Lomami**, sur une distance de 930 kilomètres. La rivière traverse un pays magnifique; la navigation y est extrêmement facile; au point où il s'est arrêté dans son exploration, il ne se trouvait qu'à trois jours de marche de Nyangoué, et en amont la rivière continuait à être ouverte et libre. Voici, d'après le *Mouvement géographique*, un extrait de sa lettre aux administrateurs de sa Compagnie.

Bangala, 1^{er} février 1889.

« A mon arrivée aux Stanley-Falls, j'y trouvai les Européens en excellente santé et en parfait accord avec les Arabes. Je commençai la reconnaissance des affluents du haut Congo par le Lomami. M. Haneuse, résident de l'État aux Falls, m'accompagnait. Nous fûmes tout étonnés de constater l'importance de cette rivière, d'une largeur moyenne de 250^m, d'une profondeur de 3^m,50 à 5^m,50, d'un courant de 2 1/2 à 3 milles à l'heure. Son cours est très sinueux, ses rives sont couvertes d'épaisses forêts vierges. Du 25 décembre au 5 janvier, nous avons rencontré un pays superbe, mais entièrement désert; aucune population sur les rives. Des restes d'anciennes cultures, des huttes abandonnées nous révélaient le passage de bandes arabes. Le 6 janvier, nous avons enfin trouvé un village sur la rive gauche, dont les naturels, entièrement sous la domination des Arabes, nous apprirent que nous étions à trois jours de Nyangoué. L'état de santé de M. Haneuse ne me permit pas de continuer, et la descente de la rivière commença le 7 janvier. Je reconduisis M. Haneuse aux Falls. De là, je me dirigeai vers l'Arououimi que je remontai jusqu'au camp de Yambouya, où je trouvai les derniers vestiges du camp de Stanley. Je remontai ensuite l'Itimbiri pendant deux jours et j'arrivai à Bangala le 30 janvier. J'en repars aujourd'hui, et vais me diriger vers le Loulongo, puis vers le Tchouapa et l'Irebou. J'espère avoir fini la reconnaissance de ces cours d'eau à la fin de ce mois et être à Léopoldville dans la première quinzaine de mars. »

Il en résulte qu'à l'ouest du Congo coule, parallèlement à ce fleuve, et sur un parcours de 1100 kilom. à vol d'oiseau, à une distance moyenne de 75 kilom., un énorme affluent, le Lomami, dont Cameron a vu la source en 1874, par 9° lat. S., et dont Stanley a découvert le confluent, dix ans après, par 1° lat. N. Pendant tout ce parcours, le Congo ne reçoit d'affluents importants que sur sa rive droite : la Loufira, le Louapoula, le Loukouga, la Lohoua, la Mbouira, etc.; le Lomami n'est sérieux

sement alimenté que par sa rive gauche : le Loukassi, le Lourimbi, etc. M. Delcommune a mené son exploration jusque par 4° lat. S. environ, à la hauteur de Nyangoué. Mais on sait par MM. Wissmann et LeMarinel qu'à 150 kilom. en amont, point où ces voyageurs l'ont traversé, le Lomami est encore un beau cours d'eau, d'une centaine de mètres de largeur, et d'une profondeur de 3^m,50 au moins. Cameron, qui a suivi la rive gauche jusqu'à 200 kilom. plus en amont encore, assure que le Lomami est toujours navigable. Il constituerait donc un cours d'eau d'au moins 1600 kilom. de longueur et prendrait le troisième rang parmi les affluents du Congo, immédiatement après le Kasai et l'Oubangi. Au point de vue économique cette reconnaissance a une très grande valeur, puisque les steamers pourront ainsi tourner l'obstacle que présentent les Stanley-Falls à la navigation, et transporter les voyageurs et les marchandises jusqu'à trois jours de Nyangoué, qu'il sera facile de relier au Lomami par un chemin de fer Decauville. Par là, le Manyéma, l'Ouroua et le Katanga se trouveront reliés à Stanley-Pool.

La loi concernant la création du **service maritime postal entre la France et la côte occidentale d'Afrique** a été promulguée. L'article 1^{er} dispose que le service à exécuter comprend six voyages par an entre la France et la côte occidentale d'Afrique, avec l'itinéraire suivant :

De Marseille à Oran	534 milles.
D'Oran à Dakar.....	1772 »
De Dakar à Konakry.....	425 »
De Konakry à Sierra-Leone.....	67 »
De Sierra-Leone au Cap Palmas.....	461 »
De Cap Palmas au Grand Bassam.....	248 »
De Grand Bassam à Kotonou.....	390 »
De Kotonou à Benito.....	513 »
De Benito à Libreville.....	85 »
De Libreville à Loango.....	405 »
Parcours total (par traversée).....	4900 milles.

Les départs des points extrêmes ont lieu tous les deux mois à date fixe.

L'article 2 dispose que, en dehors des escales réglementaires, l'entrepreneur pourra desservir facultativement certains points intermédiaires soit à l'aller, soit au retour, à la condition qu'il n'en résulte aucune

augmentation de la durée des traversées, ni aucun changement dans la périodicité des départs des points extrêmes. Sous la même réserve, il sera autorisé à prolonger le parcours jusqu'au Cap de Bonne-Espérance à l'aller, et à faire relever les paquebots, après leur retour au port d'attache en France, sur d'autres ports français ou étrangers. Les parcours facultatifs ne donneront lieu à aucune augmentation de subvention.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

A la suite du concours de décortication de la ramie qui a eu lieu l'année dernière, un rapport a été adressé au ministre de l'agriculture, au nom du jury chargé de l'examen des appareils; le Directeur de l'agriculture a soumis à la Commission de la ramie le programme d'un nouveau concours, qui aura lieu dans le courant du mois d'août prochain, comme partie intégrante de l'Exposition universelle (groupe VIII, Agriculture).

M. Delâtre, prêtre missionnaire d'Alger, a été délégué par le cardinal Lavigerie, pour porter des secours aux indigènes des oasis de la vaste plaine saharienne des Zibans, qui, ayant souffert l'année dernière de l'invasion des criquets, étaient plongés dans une misère qui menaçait d'avoir chez eux les conséquences de la famine de 1867.

Miss Whately, la fondatrice, au Caire, de nombreuses écoles, qu'elle n'a cessé de diriger pendant vingt ans avec le plus entier dévouement, vient de mourir. Ces écoles, qui comptent plus de 600 élèves, et, dans le nombre, des filles de pachas et des principales notabilités du pays, seront désormais dirigées par sa sœur.

Le gouvernement italien s'occupe de réaliser la concession du territoire de Kismaïou faite à l'Italie par le précédent sultan de Zanzibar. Il y favorisera la formation de sociétés commerciales et industrielles, comme le font l'Angleterre et l'Allemagne dans les territoires placés sous leur protectorat.

M. A. Charpentier, chimiste, est chargé d'une mission scientifique à Madagascar, où il va étudier les applications industrielles de certaines gommés indigènes.

Le P. Camboué, missionnaire à Madagascar, a envoyé à l'Académie des sciences une note sur la coïncidence qui a existé ces trois dernières années entre les tremblements de terre dans la province d'Imérina et la chute de pluies exceptionnelles.

M. Brunet, président du Conseil général de la Réunion, a été chargé de faire une étude approfondie des ressources que présente la colonie de Diego-Suarez, des conditions de son développement ultérieur et de l'administration à lui appliquer. Il y a lieu surtout de chercher les moyens de surmonter les difficultés qu'opposent à la colonisation le climat et la rareté des eaux potables.

Le major Serpa Pinto est parti pour la baie de Delagoa, investi d'une mission

officielle en vue de l'exploration des territoires situés dans la région non explorée par le lieutenant Antonio Cardoso. Un vapeur le transportera ensuite à Inhambané, d'où il se dirigera sur Quilimane, pour continuer ensuite sa marche jusqu'au lac Nyassa.

Après avoir constaté qu'il existe à l'embouchure du Limpopo un excellent port, et que le fleuve peut être remonté en steamer sur un parcours de plus de 100 kilom., le capitaine Chaddock cherche à décider la British East African Company à établir un comptoir dans cette région favorablement située pour exploiter les richesses naturelles du Transvaal et du pays des Ma-Tébélé. Si la Compagnie susmentionnée ne se laisse pas persuader, le capitaine Chaddock essayera de créer une compagnie anglaise spéciale.

En réponse à la demande de Lobengula, roi des Ma-Tébélé, le gouvernement anglais est disposé à lui envoyer un officier. En revanche, il désapprouve la clause de la concession minière faite au syndicat de MM. Rhodes et Rudd, moyennant laquelle les concessionnaires donneraient mille fusils Martini-Henry et un million de cartouches; il demandera à Lobengula de la changer. (Voy. p. 120 : Lettre de M. Demaffey.)

Ahmed Bey Effendi, représentant de l'empire ottoman à Kimberley, s'est rendu à Johannesburg pour y faire une enquête sur les mines d'or, en faveur d'un pacha turc qui s'est fondé à Constantinople sous la présidence d'Ismail Hakié Pacha. Il aura des succursales à Capetown, Kimberley et Johannesburg.

Les chefs de Moremi, dont le territoire, d'environ 22,000 kilom. carrés, se trouve situé entre 20° — 22° lat. S. et 20° — 28° long. E., se sont placés sous le protectorat britannique. Les limites en sont : au nord le Zambèze, au sud le désert du Kalahari, à l'est le Be-Chuanaland et à l'ouest le Damaraland. C'est un pays fertile, riche en forêts et en gisements miniers.

Le *Daily Telegraph* et le *Cape Argus* ayant annoncé que l'Allemagne serait disposée à céder à l'Angleterre le territoire qui s'étend entre Wallfishbay et le Be-Chuanaland, la *Gazette de Cologne* se fait un devoir de déclarer que le gouvernement allemand n'a cédé cette région à aucune puissance. Les richesses minérales du Damaraland sont considérables, et, jusqu'à présent, ce pays n'a occasionné presque aucune dépense à l'État.

M. Caron, lieutenant du génie, a été chargé de faciliter le parcours de la route des caravanes entre Matadi et Léopoldville, par l'exécution de quelques travaux d'art et diverses installations pour le passage facile et rapide des rivières. Son premier travail a été l'établissement d'un bac sur la Mpozo, en amont de Matadi. Il peut passer, à chaque traversée, de 40 à 50 hommes, avec pleines charges. Il suffit de dix minutes pour l'embarquement, le passage et le débarquement d'une caravane. — M. Caron a aussi jeté, sur la Loufou, un pont suspendu en fer de 34^m de longueur.

La Livingstone Inland Mission a entrepris une nouvelle mission au Congo, au milieu des Ba-Lolo, dont le nombre est estimé à plusieurs millions. Huit missionnaires sont partis pour ce nouveau champ de travail.

La maison Daumas, Béraud et C^e a mis à flot, sur les eaux du Stanley-Pool, un nouveau steamer, la *France*, qui a transporté, au confluent de l'Oubangi et du Congo, le personnel et les approvisionnements destinés à une factorerie qui doit être fondée dans ces parages.

Les Hollandais déploient une grande activité dans l'exploration commerciale du Congo et de ses affluents; ils ne cessent d'augmenter le nombre de leurs établissements et d'en renforcer le personnel. Ils ont déjà 5 stations sur le cours moyen du fleuve : 2 à Stanley-Pool; 1 à Loulonga; 1 à Ngombou et 1 aux Stanley-Falls.

Les colons noirs venus de Libéria ont été installés sur les terrains de Ntombé, près de Banana, qui leur ont été donnés. Ils sont quarante, divisés en huit familles. Le plus âgé d'entre eux a été nommé chef du nouveau village. Ils se montrent très satisfaits de leur installation, et espèrent avoir un grand succès avec les plantations de café qu'ils vont entreprendre. Ils sont heureux d'être réinstallés dans leur pays natal, d'où ils avaient été enlevés par les négriers il y a vingt-huit ans.

M. Ward, un des membres de l'expédition de Stanley, a quitté le Pool, à bord du steamer le *Stanley*, pour le haut Congo. Il espérait obtenir de Tipo-Tipo une escorte de 200 Manyéma, et se proposait de se diriger ensuite à marches forcées vers le lac Albert pour rejoindre Stanley.

M. Trivier, qui se propose d'explorer la région du lac Landji et de résoudre définitivement la question du Loukonga, a passé à Stanley-Pool où il s'est embarqué pour les Falls, à bord du *Holland*, le steamer de la Société hollandaise de Kinchassa.

M. de Rogozinski, qui a déjà exploré la région du Cameroun, s'est de nouveau rendu au golfe de Guinée, emmenant avec lui, cette fois-ci, sa jeune femme. Il se propose d'aller à la recherche du fameux lac Liba, signalé naguère encore sur les cartes, mais dont l'existence est mise en doute par les géographes allemands de Gotha, qui l'ont supprimé dans la 2^{me} édition de la carte de Habenicht.

Notre compatriote, M. Zweifel, qui a découvert les sources du Niger, avait été chargé par la Compagnie du Niger de reconnaître les territoires exploités par cette Société. Avec 100 indigènes, il a entrepris cette reconnaissance; mais, attaqué par les naturels, il a dû avoir recours aux armes à feu et a réussi à réprimer le soulèvement des natifs.

M. Etienne, sous-secrétaire d'État aux colonies, a chargé une commission de chercher s'il ne serait pas possible de donner aux dépendances de la colonie du Sénégal nommées « Rivières du Sud, » une autonomie qui permit d'assurer le développement de leur prospérité commerciale. Actuellement c'est la partie de la colonie française la plus riche; elle n'a aucun intérêt commun avec le Sénégal proprement dit, auquel cependant elle ressortit au point de vue politique et administratif.

Le courrier des Açores a apporté à Lisbonne la nouvelle que de fréquentes secousses de tremblements de terre ont été ressenties dans presque tout l'archipel. On craignait des éruptions volcaniques; la population était en proie à la plus vive panique.

M. de la Martinière qui, déjà l'année dernière, a exploré le Maroc, au point de vue archéologique, se dispose à y retourner pour étudier surtout l'emplacement de Lixus, ville florissante à l'époque où les Phéniciens étaient les maîtres du commerce. On y découvrira probablement des inscriptions puniques.

CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

Les agents anglais en **Tripolitaine** signalent la complicité des employés turcs dans le trafic des esclaves. Le consul d'Angleterre à Benghazi, par exemple, écrit à son collègue de la Canée (Crète) : « Il vient d'arriver à ma connaissance que huit esclaves ont été embarqués à bord d'un steamer ottoman qui part d'ici pour la Crète; quelques-uns d'entre eux sont munis de faux papiers de libération. » Et un peu plus tard : « Je suis encore obligé de vous importuner par rapport aux esclaves. Ayant été informé, au dernier moment, que six femmes esclaves ont été trouvées à bord du steamer ottoman *Kiamil-Pacha*, je vous demande vos bons offices pour qu'elles soient interrogées à leur arrivée dans votre région. De ces femmes infortunées, deux sont destinées à notre Vali; une a été embarquée pour notre Defterdar, mais elle a été payée pour le compte de Hussein Effendi, l'un des employés du bateau, deux autres ont été vendues pour l'exportation par un certain Hady Ghalem et une par le Mulazim de Koraka. Elles sont toutes en possession de papiers de libération dont la vraie raison s'explique par l'intermédiaire du Defterdar. La conduite du Vali et de ses principaux officiers dans cette matière prouve l'inutilité de toute démarche de ma part ici. »

Dans son numéro du 9 mars, le *Mémorial diplomatique* a cru pouvoir rappeler que les instructions données aux fonctionnaires ottomans leur enjoignent de sévir contre tous ceux qui se livreraient au commerce inhumain de la traite. Néanmoins, le texte des conventions relatives à la vente des esclaves est méconnu, pour un motif ou pour un autre, dans tout l'empire turc, à commencer par Constantinople où le sultan et ses ministres sont les premiers à le violer pour leurs harems. Dès lors, les gouverneurs ou agents inférieurs se croient autorisés à fermer les yeux. D'après le *Blue Book* du mois de juin 1888, les agents anglais déclarent que sur le point le plus fréquenté et le plus connu de la **mer Rouge**, à Djeddah, par où l'on passe pour aller à La Mecque, le commerce des esclaves est plus actif qu'il ne l'a jamais été, et cela avec la complicité évidente et publique des agents et gouverneurs turcs. « Tant que les

hostilités ont régné dans le Soudan, très peu d'esclaves noirs ont été importés ici, » dit le consul anglais de cette ville, « et il y a eu une grande hausse de prix, tant sur les Abyssiniens que sur les Gallas, et plus particulièrement sur les noirs ; mais depuis la fin de la guerre du Soudan, l'extension de ce trafic a été de temps en temps signalée au Foreign Office. Les autorités des deux côtés de la mer Rouge semblent être sans force suffisante, l'une pour prévenir le départ, l'autre pour s'opposer au débarquement des groupes d'esclaves sur leurs côtes respectives. Ce que le gouvernement égyptien aidé par des soldats anglais trouve impossible, les autorités de l'Hedjaz, avec une police et des forces régulières vraiment insuffisantes pour tenir le pays, sur une aussi grande étendue de côtes, le trouvent encore plus difficile. »

D'autre part, le journal le *Temps* annonce, d'après des informations reçues de Constantinople, que les autorités turques concourent à la répression de la traite. Une corvette turque, l'*Attarid*, a capturé dans la mer Rouge, une barque arabe qui avait à bord 17 esclaves. Ceux-ci ont été conduits aux autorités ottomanes d'Hodéida qui les ont fait remettre en liberté. Un autre indice des dispositions de la Porte à l'égard de la traite est la révocation du gouverneur général de Benghazi qui n'aurait pas appliqué avec assez de rigueur les mesures ordonnées pour la suppression de ce trafic.

La *Newcastle Chronicle* publie les renseignements suivants fournis par M. Robson de la mission de l'Eglise anglicane à **Frere-Town et Mombas**. « Si le blocus empêche le transport des esclaves dans les boutres, il n'arrête pas la traite. Les crimes commis par les Arabes à l'intérieur sont pires que jamais. Ne pouvant exporter les nègres par mer, ils les chassent devant eux par terre, et, sur dix esclaves, à peine un arrive à destination. Il y a quelques semaines un boutre à esclaves fut capturé ; les officiers anglais trouvèrent la moitié des esclaves morts, et les autres dans un état pitoyable. Vingt des enfants me furent envoyés ; je n'essayerai pas de décrire leur triste condition : squelettes vivants, sans un fil de vêtement, couverts d'ordures et de vermine, depuis quatre jours ils n'avaient pas reçu une goutte d'eau, et tous avaient la dysenterie. C'étaient tous des enfants de 6 à 8 ans ; les plus âgés n'avaient pas survécu aux mauvais traitements qui leur avaient été infligés. Depuis qu'ils m'ont été remis, l'un d'eux est mort ! deux autres, je le crains, ne survivront pas. Ils ont été amenés du pays des Ma-Koua à l'ouest de Mozambique.

« Dans les États du sultan de Zanzibar, nous missionnaires nous

sommes sous un régime qui ne nous permet pas d'intervenir dans les questions se rapportant à la traite, mais je m'en inquiète fort peu, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour venir en aide aux esclaves qui s'enfuiront de chez leur maître. L'autre nuit, assis dans ma hutte, pensant aux esclaves libérés avec lesquels j'avais passé la journée, j'entendis le rugissement d'un léopard. Il était tombé sur une femme ; la voix d'un homme se fit entendre ; c'était le mari, qui, bravement, chassait le fauve. Le noir n'était pas d'abord assuré que je fusse un blanc, peu à peu il prit confiance et m'avoua qu'ils étaient des esclaves fugitifs. Ils cherchaient à atteindre le territoire d'un chef qui reçoit ces derniers. Je leur donnai les directions nécessaires ; mais, tout à coup, j'entendis une lutte s'engager ; c'était le propriétaire d'esclaves, un coquin d'Arabe, avec ses amis, qui était à l'affût. Le cri de la pauvre femme l'avait trahie, elle et son mari ; ils furent ressaisis et emmenés pour être attachés au poteau de fustigation. »

Mgr Bridoux, vicaire apostolique du Tanganyika, écrit de Kipalapala à S. E. le cardinal Lavigerie, que, dans la marche de **Mpoupou au Tanganyika** il a rencontré plusieurs caravanes d'esclaves, dont la plupart n'étaient que des squelettes ambulants, et, malgré leur misérable état, les hommes avaient la fourche au cou, tandis que les femmes étaient attachées par de longues et lourdes chaînes qui les meurtrissaient. Beaucoup de ces malheureuses, dont les seins étaient complètement desséchés portaient sur le dos de pauvres petits enfants condamnés à une mort inévitable. D'autres un peu plus grands, allaient à pied portant des fardeaux proportionnés à leur âge. Un grand nombre de ces esclaves étaient couverts de petite vérole. « Souvent, » dit le missionnaire, « il nous est arrivé d'en rencontrer qui avaient été abandonnés sur la route ; ils s'étaient traînés péniblement dans les broussailles ou dans les ravins, et là, ils attendaient la mort que les bêtes féroces venaient parfois hâter. Nous ne pouvions que les faire boire à nos gourdes, et leur laisser un peu de nourriture, qu'ils n'avaient plus même la force de prendre. Quand nous passions auprès de ces caravanes et que nous entendions les Arabes, leurs conducteurs, nous dire : « Bonjour grand maître, » nous détournions instinctivement la tête de ces monstres de cruauté. »

Dans une conférence donnée à Londres, le missionnaire F.-S. Arnot, qui a passé 3 ans chez les **Garenganzé**, à l'ouest du lac Bangouéolo, a décrit, comme témoin oculaire, les scènes navrantes qui accompagnent inévitablement la traite, entre autres le massacre des petits enfants que

les trafiquants ne veulent pas laisser emporter par leurs mères et qu'ils assomment sans le moindre scrupule, personne ne se présentant pour les leur acheter. « Quoique Moshidé, roi des Garenganzé, protège les esclaves fugitifs et défende ses propres sujets contre l'esclavage, néanmoins ses gens vont chez les tribus voisines acheter des esclaves pour les vendre aux trafiquants de l'Est et de l'Ouest. Les petits enfants n'ayant aucune valeur sur le marché, les esclavagistes ne permettent pas aux mères de les emporter et les tuent sans merci. Un jour, on amena à ma porte un enfant, plus soigné que ne le sont d'ordinaire ceux de son âge, probablement un enfant volé, et l'on me demanda de l'acheter. Je refusai, disant que je ne voulais pas me mêler d'un semblable trafic. Il fut traîné à travers le village, et, comme personne ne voulait l'acheter, celui qui l'offrait à vendre le perça d'une lance et jeta son corps dans les broussailles. Une autre fois, un trafiquant d'esclaves vint, en mon absence, et acheta une femme et son enfant auquel je m'intéressais vivement ; un autre marchand voulut lui racheter la mère sans rien donner pour l'enfant, estimant que celui-ci allait par-dessus le marché. Il y eut contestation et, en fin de compte, le propriétaire prit le petit garçon, l'assomma contre un tronc d'arbre, puis jeta son cadavre dans le fleuve. » Les faits dont M. Arnot a été le témoin l'ont engagé à prendre, à l'avenir, ces petits enfants sous sa protection.

Dans son expédition de ravitaillement à la rencontre du capitaine Binger, M. Treich-Laplène, arrivé à **Bondoukou**, grand village de 4000 à 5000 habitants, signale le trafic des esclaves comme le plus important de la localité. « Tous les jours, il y a marché ; presque toute la population est musulmane et originaire de Kong. Une partie des habitants sont originaires de l'Abron, fétichistes, et se livrent à toutes les pratiques de cette croyance ; durant mon séjour, on a sacrifié des esclaves en l'honneur des funérailles du chef défunt. Le principal jour de fête, on en a égorgé huit sur la place publique ; j'ai même été invité gracieusement à cette abominable cérémonie. »

Sur les instances de M. le Dr Ormières, résident de France à Anjouan, une des **Comores**, le sultan Abdallah a proclamé le 29 janvier dernier l'abolition de l'esclavage dans ses États.

Voici les principales dispositions du décret publié à cette occasion.

Les articles 1 et 2 posent le principe que l'esclavage est aboli, que la vente et l'achat des esclaves sont interdits, que toute personne venant à Anjouan est et demeure libre.

L'esclave libéré est obligé de servir pendant cinq années, à titre de travailleur libre et salarié, son ancien propriétaire, à moins qu'il ne préfère se libérer en payant une somme de 150 francs.

Les articles 5, 6 et 7 règlent les conditions de travail dans l'île sur des bases analogues à celles qui régissent, à la Réunion et aux Antilles, les relations entre les immigrants et ceux qui les emploient.

Par l'article 8, le sultan Abdallah oblige son successeur, ses héritiers, ses ministres, à accepter sans réserve sa décision. L'article 9 déclare que seront considérés comme rebelles ceux qui refuseraient de reconnaître la validité de cet acte.

D'après M. Elisée Reclus, la moitié de la population des Comores, évaluée à 47,000 âmes, était composée de noirs asservis appartenant à toutes les peuplades de la côte orientale d'Afrique.

Sur la demande de M. Le Myre de Vilers, le premier ministre à **Madagascar** a publié une loi aux termes de laquelle tous les esclaves qui débarquent dans l'île sont affranchis de droit. En voici le texte : *Moi, Ranavalô-Mpanjaka III, par la grâce de Dieu et la volonté du peuple, reine de Madagascar et protectrice des lois de mon royaume, etc.*

Voici ce que je vous dis, peuple : le 20 juin 1877, Ranavalô-Mpanjaka II vous a dit : « Tous les Mozambiques qui sont venus dans mon royaume sont affranchis et deviennent mes sujets libres. »

Je ne change rien à cela et je lui donne même une plus grande portée. Ainsi, si des Mozambiques, venant d'au delà de la mer, sont introduits à Madagascar, sur n'importe quel point, pour être esclaves, ils ne seront pas esclaves, mais sujets libres.

Dit : RANAVALÔ-MPANJAKA,

Reine de Madagascar et protectrice, etc.

Écrit en mon palais de Masoandro, le 8 mars de l'an du Seigneur 1889.

Ce sont les véritables paroles de Ranavalô-Mpanjaka, reine de Madagascar.

Dit : RAINILAIARIVONY,

Premier ministre et commandant en chef de Madagascar, etc.

Que Dieu bénisse la reine.

Partout en Europe s'accroît le mouvement anti-esclavagiste :

Dans la **Chambre des Communes**, M. S. Buxton a présenté une motion conçue en ces termes : « En vue des ravages croissants causés en Afrique par le développement de la traite et des grandes responsabi-

lités assumées envers ce continent par les nations européennes, le moment est venu de donner un plein effet aux déclarations des Congrès de Vienne en 1815, et de Vérone en 1822, contre le commerce des esclaves. En conséquence, une adresse sera présentée à S. M. la reine, pour la prier de faire les démarches nécessaires afin qu'une Conférence des Puissances soit convoquée à Londres, pour prendre les mesures que réclame la répression de ce trafic. » Sir J. Fergusson a répondu que la traite était tellement enracinée dans les mœurs des populations de l'intérieur de l'Afrique, qu'elle ne pouvait pas être extirpée d'un seul coup; qu'il fallait la saper et la miner de tous les côtés. Il a annoncé que le gouvernement avait déjà fait des démarches en vue d'obtenir la réunion d'une Conférence des Puissances pour s'occuper de cet objet. La Chambre a voté un amendement à la motion de M. Buxton, en ce sens que « le gouvernement de S. M. consultera les Puissances pour savoir si elles seraient disposées à se réunir en Conférence, afin de discuter les mesures à prendre en vue de la suppression de la traite. »

Le **Comité anti-esclavagiste belge** a publié une circulaire relative à ses premières opérations pour arrêter la traite des noirs en Afrique. Son premier but est d'enrayer les razzias et les transports d'esclaves.

Le **Comité de Paris** examine un projet destiné à supprimer la traite sur les territoires neutres ou placés sous l'influence de la France; ce sont ceux qui avoisinent l'Algérie et le Sénégal, dans le Sahara et dans le Soudan occidental. — Outre les Comités de Lyon et de Marseille, la France en a vu d'autres se constituer à Bourges, à Bordeaux, à Nancy.

En **Portugal**, une société anti-esclavagiste a été définitivement constituée; sur la proposition de la Société de géographie de Lisbonne, le roi de Portugal en a été nommé président honoraire.

Le Comité suisse a fait paraître le premier numéro de son *Bulletin* pour tenir les membres de la Société au courant des faits de la traite et du mouvement anti-esclavagiste. — On annonce qu'un Congrès international des Sociétés anti-esclavagistes se tiendra à Lucerne au mois d'août.

Même à **Haïti**, un mouvement de sympathie se produit en faveur de l'abolition de l'esclavage africain. Le journal l'*Union*, qui paraît à Port-au-Prince, écrit « que malgré la crise aiguë que traverse le pays, tous les Haïtiens auront à cœur de donner leur pite pour cette œuvre. Il y a là, un devoir humanitaire, qui, en ce qui nous concerne, a toute la rigueur d'une obligation de conscience. Quand, dans les pays européens, les cœurs compatissent aux souffrances des pauvres noirs de l'Afrique, comprendrait-on que nous Haïtiens, fils d'esclaves, qui ne rougissons pas

de notre origine, nous pussions rester indifférents et inactifs? Toutes les forces vives de la nation doivent être utilisées pour rendre la recette aussi abondante que possible. La magistrature, le clergé, les pouvoirs constitués, le commerce seront conviés à y apporter leurs concours. La France a donné; l'Angleterre, la Belgique sont gagnées; tous les peuples civilisés suivront le mouvement : Haïti ne doit pas, ne peut pas rester en arrière. »

EXPÉDITION DE STANLEY DE YAMBOUYA A L'ALBERT-NYANZA

Après avoir été pendant plus de dix-huit mois privés de nouvelles du chef de l'expédition anglaise envoyée au secours d'Émin-pacha, nous avons été pourvus, par le rapport adressé à son Comité et par des lettres à la Société de géographie de Londres, et à M. A. L. Bruce, son ami, à Edimbourg, d'une abondance de renseignements sur sa marche, sur le pays traversé, les obstacles rencontrés, etc. La plupart des journaux quotidiens en ont déjà publié des extraits. Nous ne pouvons pas ne pas résumer, pour nos lecteurs, cette exploration qui nous a fait connaître une région qu'aucun Européen n'avait encore traversée; mais, désirant, autant que possible, ne pas nous borner à répéter ce qu'ils peuvent avoir déjà lu dans leur journal, nous nous servirons surtout des détails donnés par Stanley à la Société de géographie de Londres, dans la lettre dont M. Scott Keltie, bibliothécaire de cette Société, a bien voulu nous communiquer le texte *in extenso*. Nous nous aiderons également du rapport publié par le *Times* et des cartes du *Mouvement géographique*, de Bruxelles, de MM. W. et A.-K. Johnston et de M. Stanford, à Londres, qui nous ont permis d'accompagner notre article d'un croquis sur lequel nos abonnés pourront suivre l'explorateur, du camp de Yambouya, sur l'Arououimi, jusqu'à Kavalli, au bord du lac Albert.

Son départ de Yambouya avait eu lieu le 28 juin 1887; son rapport au président du Comité de l'expédition de secours est daté de l'île de Boungangeta, le 28 août 1888, sa lettre à la Société de Londres des Rapides de Mariri, le 1^{er} septembre, et celle à M. Bruce, de S. Mupé, le 4 septembre; ce sont donc les travaux de plus de quatorze mois que ces documents mettent sous nos yeux; en outre, il y a des lettres écrites par Stanley au commandant de l'arrière-garde, le major Barttelot, resté au camp de Yambouya, pour indiquer à celui-ci la route à prendre, lui signaler les dangers à éviter, les endroits où il serait sûr de

trouver des provisions pour ses gens, etc. Malheureusement, les porteurs de ces lettres ne purent les faire parvenir à destination, arrêtés qu'ils furent par les Arabes, le fléau de cette partie de l'Afrique comme de bien d'autres. C'est à eux, comme le fait remarquer avec raison sir Francis de Winton, président du Comité de l'expédition de secours, que doit être attribué le silence qui a mis en angoisse pendant si longtemps les amis de Stanley et qui a été la cause de l'assassinat du major Barttelot.

C'était pour éviter les Arabes que Stanley avait renoncé à la route ordinaire de Zanzibar à l'Albert-Nyanza, par Tabora, l'Ou-Ganda et l'Ou-Nyoro, et pris la voie du Congo et de l'Arououimi. Et, pour son malheur et celui d'un grand nombre de ses hommes, il les retrouva bien vite sur son chemin, et sous les mêmes traits sous lesquels ils sont connus dans l'Afrique orientale : destructeurs des populations au milieu desquelles ils pratiquent la chasse à l'homme, et ennemis des caravanes organisées par des Européens.

Avant de se mettre en marche, Stanley avait établi à Yambouya, immédiatement au-dessous des premiers rapides de l'Arououimi, un camp retranché entouré de palissades, et nommé commandant le plus âgé des officiers qui l'accompagnaient, le major Barttelot. Celui-ci devait rester à Yambouya jusqu'à l'arrivée des steamers de Stanley-Pool, ayant à bord les officiers, les hommes et les marchandises de l'arrière-garde. Quand les porteurs promis par Tipo-Tipo seraient arrivés, il devait s'avancer, avec ses hommes, sur les traces de Stanley, qui aurait soin de marquer son passage par des arbres incendiés, par ses campements et ses zéribas.

Ce fut, nous l'avons dit, le 28 juin 1887, que la colonne d'avant-garde quitta ce camp retranché. La situation en est indiquée par 1°17' lat. N. et 25°8' long. E. Le point que Stanley se proposait d'atteindre sur le lac Albert est Kavalli, situé par 1°22' lat. N. et 30°30' long. E. La distance, en ligne directe, entre les deux points, est de 515 kilom. Il n'avait pas été possible de se procurer des renseignements sur l'intérieur du pays à parcourir, les natifs étant trop sauvages et trop timides envers les étrangers. La caravane comptait 389 hommes; elle emportait avec elle un bateau en acier de 9^m de long sur 2^m de large, environ trois tonnes de munitions et plusieurs tonnes de conserves, de provisions, etc. Outre les porteurs de ces marchandises et des bagages, il y avait une réserve de 180 surnuméraires, dont la moitié portaient, en sus de leurs fusils Winchester, des haches pour se frayer un passage dans la forêt.

En quittant Yambouya, le chemin était encore passable, mais bientôt commencèrent les difficultés créées par la végétation de lianes variant de 1 à 35 centimètres d'épaisseur, s'enlaçant en arceaux à travers le sentier, formant parfois une sorte de forêt basse et épaisse sur les emplacements d'anciennes clairières, où il fallait s'ouvrir un chemin la hache à la main. La forêt vierge offrait moins d'obstacles, mais l'atmosphère en était lourde, insalubre, il y régnait une obscurité profonde, augmentée chaque jour par les épais nuages chargés de pluie qui caractérisent cette région forestière.

Le lendemain du départ, la colonne campa à Yankondé, village populeux, vis-à-vis des rapides. La rivière venant d'une direction trop septentrionale, Stanley prit un sentier à travers des champs de manioc et atteignit bientôt un chemin conduisant d'un village à un autre. Mais alors il eut à faire l'expérience de toutes les ruses des natifs dans leurs combats contre les étrangers. Très souvent le sentier était semé de cavités peu profondes, remplies de pointes aiguës, recouvertes de larges feuilles. Pour ceux qui marchaient nu-pieds, la souffrance était terrible. Souvent la pointe transperçait le pied de part en part ; parfois la tête en restait dans le pied, et il en résultait des plaies gangréneuses. Dix des hommes de Stanley en furent estropiés au point d'être mis hors de service. A l'approche de chaque village se trouvait une route toute droite, d'une centaine de mètres de long et de quatre mètres de large, sans broussailles, mais hérissée de ces pointes, soigneusement et habilement dissimulées. Le vrai sentier faisait un long détour, tandis que la route se présentait sous l'aspect le plus séduisant ; elle était si droite, si courte ! A l'entrée du village se tenait une sentinelle, prête à battre le tambour et à donner l'alarme pour que chaque indigène prit ses armes et vint se placer à l'endroit qui lui avait été assigné pour décocher ses traits à la première occasion. Les natifs mettaient même le feu à leurs villages et, sous un nuage de fumée, attaquaient les éclaireurs. Toutefois, malgré leur attitude hostile, aucun des hommes de Stanley ne fut tué ; néanmoins, le nombre des blessés fut considérable.

Le 5 juillet, la colonne rejoignit la rivière, et comme celle-ci semblait n'avoir point de rapides en cet endroit, Stanley fit mettre à l'eau le bateau avec 40 charges. Cette embarcation lui rendit des services inappréciables, en lui permettant de transporter non seulement les boiteux et les malades, mais encore environ deux tonnes de marchandises, aussi, dans sa première lettre au major Barttelot, écrivait-il : « Si je devais recommencer, je rassemblerais des canots aussi grands que possible, je

les munirais de rameurs en nombre suffisant et les chargerais des malades et des marchandises. Entre Yambouya et Mougouyé, les canots sont nombreux et assez grands. Malheureusement les Zanzibarites sont de pauvres rameurs. Dans ma troupe, il n'y a guère que 50 hommes qui sachent pagayer. Sur trois jours, on peut en faire deux par eau et un par terre. »

Jusqu'au milieu d'octobre, la colonne serra de près l'Arououimi; les souffrances de l'expédition, la continuité de la forêt, les nombreux méandres, la vase, l'atmosphère insalubre, les pluies incessantes, l'humidité perpétuelle, ne permettaient pas de s'éloigner de la rivière; au moins était-on certain de trouver des vivres; on ne pouvait manquer de rencontrer sur ses bords des établissements où il serait possible de se procurer des provisions. Dans cette partie de son cours, l'Arououimi a encore une largeur de 500^m à 900^m. Ça et là apparaissent une île ou un groupe d'îlots, rendez-vous de pêcheurs de coquillages. Les monceaux d'écailles y abondent; sur une île, Stanley en a mesuré un de 30^m de long, de 4^m de large à la base et de 1^m,50 de haut. Les mouches, les insectes, les papillons, sont innombrables. Aux rapides de Mariri, d'où il écrivait le 1^{er} septembre sa lettre à la Société de Londres, les papillons l'enveloppaient en battant des ailes comme pour approuver ce qu'il en disait. Des nuées de ces lépidoptères traversaient chaque jour la rivière pendant des heures entières.

A chaque contour du fleuve s'élevait un groupe de huttes coniques; parfois les villages s'étendaient à la file, comptant des milliers d'indigènes; ainsi, par exemple, ceux des tribus des Ba-Nalya, des Ba-Koubana, des Bou-Ngangeta. L'abondance y régnait lorsque Stanley y passa pour la première fois. Mais plus tard, les Arabes s'avancèrent jusque-là, détruisirent les villages et les plantations, et ce qu'ils avaient épargné fut détruit par des troupes d'éléphants. Le 9 juillet, la colonne atteignait les rapides de Gwengweré, district populeux, où Stanley vit une couche d'écailles de coquillages recouverte d'un terrain d'alluvion de un mètre d'épaisseur. Combien de siècles se sont écoulés depuis que les anciens indigènes se nourrissaient de ces bivalves? Quels noms portaient-ils et où chercher leurs descendants? Des tribus ont passé comme une vague sur cette région ainsi que sur d'autres. Ces villages, si rapprochés les uns des autres, abritent néanmoins quantité de petites tribus. Aux rapides de Gwengweré, par exemple, se rencontrent des Ba-Koka, des Ba-Gwengweré; un peu en amont, des Ba-Poupa, des Ba-Ndangi et des Ba-Nali; dans une île, des Ba-Mbaloulou et des

Ba-Bourou; ceux-ci, d'ailleurs, sont répandus sur un territoire considérable; ils donnent à l'Arououimi le nom de Loubali.

Généralement les matins étaient âpres et sombres; le ciel, couvert de nuages lourds et menaçants; ou bien, un épais brouillard enveloppait tout, pour ne se lever qu'à 9 heures, parfois même à 11 heures seulement. Alors, rien ne bougeait; les insectes dormaient; un silence de mort régnait dans la forêt; la rivière, assombrie par des murailles impénétrables de végétation, était muette comme le tombeau. Quand la pluie ne succédait pas à cette obscurité et que le soleil perçait les masses de vapeurs, alors la vie s'éveillait partout: les papillons folâtraient dans les airs, un ibis solitaire donnait un signal d'alarme, un oiseau plongeur traversait la rivière, la forêt se remplissait d'un murmure étrange, et le tambour se faisait entendre, les indigènes à la vue pérçante avaient aperçu l'expédition, ils vociféraient des provocations, les lances étincelaient, les passions hostiles s'enflammaient.

Le 17 juillet, Stanley campait aux rapides de Mariri, où il s'arrêtait de nouveau treize mois et demi plus tard; au delà se trouve en grand nombre les Moupé, établis sur les deux rives du fleuve. Jusqu'ici, la rivière n'a pas de cataracte proprement dite; les rapides sont causés par des écueils de rochers au travers desquels l'eau s'est frayé un passage. Néanmoins, il est nécessaire de suspendre la navigation, de décharger les bateaux pour les transporter, ainsi que les munitions et les bagages, par terre, en amont des rapides. Viennent ensuite ceux de Bandeya, que l'on atteint le 25 juillet, après avoir traversé les territoires des Ba-Loulou, des Ba-Tounda, des Bou-Mbwa et des Bou-Ambouri. Au nord, à l'intérieur, sont les Ba-Toua; à l'est, les Mabode; au sud, les Bou-Ndiba, les Bi-Nyali et les Ba-Kongo.

En signe de paix, les natifs jettent de l'eau en l'air avec la main ou avec une pagaie et la laissent retomber sur leur tête. A les en croire, ils souffraient tous de la famine; il n'y avait chez eux ni blé, ni bananes, ni cannes à sucre, ni volailles, ni chèvres, ni rien de semblable. Le fil de laiton, les cauries, la verroterie, paraissaient n'avoir aucun attrait pour eux, parce que, disaient-ils, n'ayant point de vivres, ils ne pouvaient pas acheter ces objets. Si Stanley eût ajouté foi à leurs paroles, tous ses gens seraient morts de faim; trois épis de blé leur eussent coûté une poignée de fils de laiton; un poulet, cinq fois la même quantité. A Mougouyé, en amont des rapides de Bandeya, se trouvait un groupe de sept villages entourés de plantations de bananiers, de champs de manioc, de plusieurs kilomètres carrés. L'expédition perdit un jour

entier à supplier, à marchander des vivres à des prix très élevés, et un tiers des hommes de la caravane n'obtinrent, pour leurs cauries et leurs fils de laiton, que trois épis de blé chacun. En amont de Mougouyé sont les chutes de Panga, de 10^m de hauteur, puis viennent les rapides de Negambi, au delà desquels la colonne atteint le village d'Aveycheba, non loin de la cataracte que la Népoko, de 300^m de large, forme à son confluent avec l'Arououimi. Stanley s'efforce d'obtenir des renseignements des natifs, mais d'abord ceux-ci se montrent très soupçonneux et enclins à mentir; cependant, une fois les relations établies, ils recouvrent leur bonne humeur et semblent donner les informations qui leur sont demandées. L'un d'eux rapporte qu'il existe à l'E.-N.-E. un grand lac, nommé le Nouma ou Ouma, à l'endroit où la Népoko et la Mwélé se réunissent. « Les indigènes, » dit-il, « emploient deux jours pour le traverser. Au milieu se trouve une île remplie de serpents. » Stanley aurait beaucoup aimé à voir ce lac, dans la pensée que la navigation en serait plus facile que la marche à travers la forêt vierge. Mais au bout de deux jours il découvrit que ce n'était qu'une fable; jamais il n'entendit plus parler du Nouma ni d'aucun autre lac dans la région des forêts.

Les rapides de Negambi marquent la limite entre deux sortes d'architecture. En aval, les huttes sont coniques; en amont, les villages sont composés de huttes carrées, entourées de gros troncs de rubiacées, qui forment des cours séparées et servent de fortification; défendu par des gens armés de carabines, un de ces villages ne pourrait être enlevé que par une troupe très forte.

Les natifs ont été obligés de prendre beaucoup de précautions contre les flèches empoisonnées en usage dans cette région. Ils attaquèrent le camp de Stanley, pensant que leurs provisions de traits empoisonnés leur procurerait l'avantage. Lorsque le poison est frais, il est en effet mortel. Le lieutenant Stairs et cinq hommes furent blessés. La blessure du premier fut faite par une flèche dont vraisemblablement le poison était sec. Au bout de trois semaines environ, il entra en convalescence, quoique la plaie ne fût pas encore cicatrisée. Un autre homme reçut une légère piqûre au poignet, cinq jours après il mourut du tétanos; un autre fut blessé aux muscles du bras près de l'épaule, il expira quelques jours après le précédent; un quatrième fut blessé légèrement à la gorge, il expira le septième jour, aussi du tétanos. Stanley chercha d'où pouvait provenir ce poison si mortel. Lorsqu'il revint à Aveycheba pour rejoindre la colonne d'arrière-garde, il trouva dans des huttes

plusieurs paquets de fourmis rouges desséchées. Il apprit alors que les corps de ces fourmis, séchés et réduits en poudre, cuits dans l'huile de palme et frottés sur les pointes des flèches, fournissent le poison mortel qui lui avait fait perdre tant de braves gens dans de si cruelles souffrances. On peut faire quantité de poisons avec les insectes de cette région, par exemple avec la grande fourmi noire, dont la morsure cause de grosses ampoules ; la poudre de petites chenilles grises mêlée avec le sang causerait une torture mortelle ; certaines araignées d'un pouce de long, couvertes d'aiguillons douloureux au toucher, produiraient des blessures dont la seule pensée donne le frisson. Les indigènes préparent ces poisons dans les bois ; il leur est interdit de les faire cuire près d'un village, ils allument leurs feux dans la profondeur des forêts, et y fabriquent le fatal venin auquel l'énorme éléphant lui-même ne résiste pas. Les natifs en enduisent leurs flèches dans la forêt, et lorsqu'ils en ont recouvert les pointes de feuilles fraîches, ils sont prêts pour la guerre.

Les espèces d'abeilles sont tellement diverses dans cette contrée qu'elles fourniraient la matière d'un volume ; il en faudrait plusieurs pour décrire la multitude d'insectes curieux qu'on y rencontre. D'autre part les tiques, les cousins de toutes sortes mirent au supplice les membres de l'expédition ; ils s'attendaient à rencontrer les cannibales les plus féroces, mais n'étaient nullement préparés aux horreurs que recélait la forêt de l'Afrique centrale.

Les bords des rivières, couverts de bois depuis le Congo jusqu'à la Népoko, sont uniformément bas ; çà et là ils s'élèvent à une hauteur d'une douzaine de mètres ; mais en amont de la Népoko, les montagnes deviennent plus fréquentes, les palmiers sont plus nombreux, les forêts présentent les grands arbres au tronc blanc qui caractérisent les pentes du bas Congo. Les indigènes ont un singulier procédé pour les éclaircir : ils font une plateforme à 5 ou 6^m du sol, puis ils coupent, par centaines, les arbres à cette hauteur. A première vue on pourrait s'imaginer que l'on a devant soi une cité de temples en ruine.

En amont de la Népoko, la navigation devient plus difficile, les rapides plus fréquents, on rencontre en outre deux chutes considérables. Le terrain monte constamment jusqu'à 650 kilom. au delà de Yambouya ; là, la rivière resserrée par les parois verticales d'un canon n'a plus que 100^m de large. Dans toute la région forestière, quelles que soient les diversités du relief du sol, la forêt revêt tout : pics, montagnes, vallées, plaines ; nulle part elle ne s'interrompt si ce n'est dans les clairières faites par la main de l'homme.

Pendant quelques jours encore l'expédition s'efforça de remonter l'Arou-ouimi, mais enfin il ne fut plus possible de lutter contre le courant. On déchargea les canots et le bateau; la caravane fut passée en revue; mais les hommes en étaient tellement affaiblis physiquement qu'ils ne pouvaient plus porter les charges. Des ulcères, la famine, la dysenterie avaient miné les forces du plus grand nombre. Tout le mois d'octobre fut employé pour atteindre le campement de Kilinga-Longa, d'où des secours furent envoyés à ceux qui avaient dû être laissés en arrière. Si l'expédition avait eu lieu une année plutôt, en 1886 au lieu de 1887, elle aurait trouvé abondance de vivres jusqu'à l'Albert-Nyanza. Mais les Arabes, ou plutôt deux Arabes et leurs partisans avaient dévasté une immense région. Le premier est Ougarroua, ancien domestique attaché au service des tentes de l'explorateur Speke, ayant à ses ordres un détachement de Manyémas, le second Kilinga-Longa, esclave zanzibarite appartenant à Abed-ben-Salim, vieux chef arabe, dont Stanley a raconté les exploits sanguinaires dans *Cinq années au Congo*. De 389 personnes que l'expédition comptait en quittant Yambouya, elle en avait perdu 66 par la désertion ou la mort avant d'arriver à Ougarroua où elle dut laisser 56 malades. Les 267 restants continuèrent leur marche jusqu'à Kilinga-Longa, ne se nourrissant que de fruits sauvages, de champignons et d'une sorte de noix ayant l'apparence d'une fève. Les esclaves d'Abed-ben-Salim firent tout ce qu'ils purent pour ruiner l'expédition, achetant aux hommes de Stanley leurs fusils, leurs munitions, leurs vêtements, en sorte qu'au moment de quitter cette station, ils étaient dans le dénuement le plus absolu.

De Kilinga-Longa, situé par 1° 6' lat. nord, l'expédition se dirigea, à travers un pays dévasté où les Arabes n'avaient pas laissé debout une seule hutte indigène, en ligne presque directe vers Ibouiri, par 1° 20' lat. N., à 1200^m au-dessus de la mer, puis vers le mont Pisga par 1° 21' lat. N. d'où elle aperçut pour la première fois la région des prairies; les indigènes appartiennent à la tribu des Ba-Kounou, qui habitent jusqu'aux Stanley-Falls. Les villages consistent en une seule rue de 10 à 20^m de large, flanquée de huttes attenant les unes aux autres, de même forme et de même hauteur. C'est comme une seule hutte de 200 à 300^m et même 400^m de long, identique d'un bout à l'autre.

Une fois sortie de la région envahie par les Arabes et leurs partisans, l'expédition trouva des vivres en abondance, ses hommes recouvrèrent leurs forces perdues; mais il n'en restait plus que 173 de valides. Après 160 jours passés dans l'ombre des forêts, ils entrèrent, le 5 décembre,

dans la plaine herbeuse. Le 6 ils traversèrent un bras de l'Itouri — nom donné à l'Arououimi à partir du confluent de la Népoko — et le 9, l'Itouri lui-même qui a ici 125^m de large; enfin, après avoir eu à repousser les attaques des indigènes, ils aperçurent, le 13, d'une hauteur de 1500^m, par 1° 20' lat. N., l'Albert-Nyanza à 880^m au-dessous d'eux. Kavalli, l'objectif de l'expédition apparaissait à 9 kilom. à vol d'oiseau dans le lointain. L'extrémité du lac était à environ 10 kilom. plus au sud. Toutes les découpures de la côte basse de la partie orientale du lac étaient parfaitement visibles. Le Laniliki, tributaire venant du sud, sillonnait la vallée comme un filet d'argent. Dans son cours supérieur, l'Itouri semble courir parallèlement au lac Albert. Stanley estime que ses sources doivent se trouver près du groupe de montagnes auxquelles ont été donnés les noms de Schweinfurth, de Junker et de Speke. Sa longueur totale serait de 1300 kilom.

Le 14 décembre, à 9 h. du matin, l'expédition atteignait l'angle S.-O. du lac, dans le voisinage de Kakonga, dont les indigènes, prévenus contre toutes les tribus du S.-O., cherchèrent à éloigner les nouveaux venus. Aucun arbre ne se présentait qui permit de construire une embarcation pour gagner l'extrémité nord du lac. Stanley dut revenir sur l'Arououimi jusqu'à Ibouiri, où fut construit le fort Bodo, et d'où le lieutenant Stairs, avec une centaine d'hommes, se rendit à Kilinga-Longa, afin d'en ramener le bateau et les marchandises qui y avaient été laissés. Puis, lorsque Stairs les eut amenés, Stanley l'envoya encore à Ougarroua pour y prendre les convalescents. Le 2 avril la marche fut reprise dans la direction du lac Albert; aucune difficulté ne se présenta plus; les chefs firent avec Stanley l'échange du sang; le bétail, les chèvres, les moutons et les poules, lui furent fournis si abondamment que ses gens vécurent comme des princes.

A une journée de marche du lac, des indigènes venant de Kavalli rapportèrent qu'un homme blanc avait envoyé chez leur chef une lettre qu'ils étaient chargés de remettre à Stanley; elle était signée du Dr Emin, et priait Stanley de l'attendre à l'endroit où il était. Le bateau fut mis à flot le 23 avril, M. Jephson s'y embarqua avec une escouade d'hommes et arriva le 26 à la station de Msoua, le plus méridional des postes égyptiens d'Emin-pacha; il y fut reçu par la garnison avec la plus grande cordialité. Il en ramena Emin-pacha et Casati le 29 avril. Un campement fut établi à trois kilomètres au-dessus de Nyam-Sassié et Stanley y demeura jusqu'au 25 mai.

Pendant ce séjour, il apprit que le pacha a sous ses ordres deux

bataillons de réguliers; le premier composé de 750 carabiniers qui occupent : Dufilé, Honyu, Laboré, Muggi, Kirri, Bedden, Rejaf; le second, de 640 hommes stationnés à Wadelai, Fatiko, Mahagi, Msoua, ce qui constitue une ligne de communications d'une longueur d'environ 330 kilom. le long du lac Albert et du Nil. Dans l'intérieur, à l'ouest du Nil il y a trois ou quatre petits postes; soit en tout 14 stations. En outre, il commande à une force assez respectable d'irréguliers : matelots, artisans, commis, domestiques; en sorte que s'il s'était décidé à quitter la province de l'Équateur, il aurait eu à emmener avec lui environ 8000 personnes, y compris des femmes et des enfants. Stanley s'efforça de lever les objections au départ relativement aux difficultés du voyage pour ces derniers, et aussi au risque de manquer de provisions pour tant de monde. Un moment Emin-pacha parut ébranlé. Mais la crainte de voir la province dans laquelle il a maintenu l'ordre jusqu'à maintenant tomber dans l'anarchie lui fit renvoyer toute décision jusqu'au moment où Stanley reviendrait de Yambouya, où il voulait aller chercher les munitions et les provisions qui y étaient restées.

Avant de redescendre avec lui vers l'Arououimi, mentionnons ce qu'il dit d'une haute montagne qu'il aperçut le 25 mai 1888, au moment où les soldats d'Emin-pacha, rangés en ligne, allaient saluer son départ de l'Albert-Nyanza. Un de ses porteurs s'écria : « Voyez quelle grande montagne, elle est couverte de sel ! » Ce doit être, pense-t-il le Ruewenzori, que les indigènes disaient avoir quelque chose de blanc comme le métal de sa lampe. Il en estime la distance, du point où il était, à 80 kil., et la hauteur à 5000^m ou 5500^m. Il ne serait pas impossible que ce fût le Gordon-Bennet, dans le Gambaragara; toutefois, il y a deux raisons qui lui inspirent des doutes à cet égard. D'abord, il trouve cette montagne située un peu trop à l'ouest par rapport à la position du Gordon-Bennet telle qu'il l'a indiquée en 1876; en second lieu, il n'a pas vu, alors, de neige sur ce dernier. En outre le Gordon-Bennet avait l'apparence d'un cône parfait, tandis que le Ruewenzori est une montagne oblongue dont le sommet a l'apparence d'un plateau, avec deux contreforts s'étendant l'un au N.-E. l'autre au S.-O.

Revenons à la marche de Stanley vers l'Arououimi. Emin-pacha lui avait donné trois de ses irréguliers et 102 indigènes de la tribu des Madi comme porteurs. La route étant connue, il ne mit que 14 jours pour franchir l'intervalle entre le camp de Nyam-Sassié et le fort Bodo, où il trouva MM. Nelson et Stairs, ce dernier arrivé d'Ougarroua, le 2 avril, ramenant avec lui seulement 16 hommes des 56 malades qui y avaient

été laissés. Les 40 autres étaient morts. Les courriers que Stanley avait envoyés avec des lettres pour le major Barttelot avaient quitté Ougarroua le 16 mars pour Yambouya.

Quant au fort Bodo, il était dans un état prospère; une étendue de dix acres environ avait été mise en culture; le maïs était récolté et l'on recommençait à planter. Stanley laissa au fort une garnison de 59 hommes, sous le commandement du lieutenant Stairs, avec Nelson pour second et Parke comme médecin. Le 24 juin il arrivait à Kilinga-Longa et le 19 juillet à Ougarroua, station devenue déserte par le départ de son chef qui, après avoir amassé tout l'ivoire possible, avait descendu la rivière trois mois auparavant. Il l'atteignit le 10 août, à la tête d'une flottille de 57 canots, avec lesquels se trouvaient les courriers envoyés au major Barttelot; ils avaient été attaqués, portaient sur leurs corps des traces de blessures de flèches; plusieurs avaient été tués.

Une semaine plus tard Stanley atteignait Bonalya où il rencontra la colonne d'arrière-garde commandée par M. Bonny, qui lui apprit le désastre de Yambouya et la mort de Barttelot. Du lac Albert à Bonalya, il n'avait perdu que trois hommes dont l'un par désertion.

En résumé la région forestière traversée par l'expédition s'étend, de l'ouest à l'est, de l'embouchure de l'Arououimi dans le Congo par 24° 40' jusqu'au 30° environ de longitude E., et du sud au nord, de Nyangoué jusqu'à la frontière méridionale du pays des Mombouttou. Stanley estime que la superficie du territoire complètement couvert par la forêt est d'environ 640.000 kilom. carrés.

Le pays descend en pentes douces depuis le plateau qui domine l'Albert-Nyanza, à 1650^m, jusqu'au Congo à 420^m.

Quant au lac Albert, Stanley croit qu'il y a un siècle ou peut-être davantage, il devait avoir une vingtaine de milles de plus de longueur, et que, vis-à-vis de Mbakovia, il était beaucoup plus large que maintenant. Après l'enlèvement des barrages qui obstruaient le Nil en aval de Wadelai, il s'est rapidement retiré et il se retire encore, au grand étonnement d'Emin-pacha qui a vu le lac tel qu'il était il y a 7 ou 8 ans. Des îles, dit-il, qui étaient situées près de la côte occidentale sont maintenant réunies à la terre ferme, et sont occupés par des villages indigènes.

De Nyam-Sassié à Mbakovia, la couleur des eaux indique une faible profondeur: elle est brune, limoneuse, comme celle d'une rivière coulant à travers un terrain d'alluvion.

Jusqu'à présent Stanley ne sait pas si le lac découvert par lui en 1876

appartient au Nil ou au Congo ; il incline pour le dernier. En revanche, ce dont il est sûr, c'est que ce lac n'a pas de rapport avec l'Albert-Nyanza. Les pentes du Ruwenzori fournissent une partie des eaux du Laniliki, le reste doit venir du plateau au S.-O. et à l'ouest.

Les tribus qui habitent la forêt et la vallée de l'Itouri sont indubitablement cannibales. Entre la Népoko et la région des prairies les populations naines sont très nombreuses. On les appelle les Wamboutti. Les gens d'Émin-pacha les assimilent aux Tikki-Tikki qui habitent plus au nord. On en trouve peu au sud de l'Itouri. Stanley croit avoir vu environ 150 villages ou campements de ces nains : ils sont voleurs, très habiles à tirer de l'arc ; l'expédition en a acquis la certitude à ses dépens.

En terminant nous ne faisons que mentionner la dépêche datée de San Thomé, 3 avril, adressée par le gouverneur général à Boma au gouvernement de l'État du Congo à Bruxelles, portant que : « D'après des rumeurs arabes circulant aux Stanley-Falls et transmises de là, le 21 février, Stanley et Emin sont signalés en marche vers Zanzibar avec plusieurs milliers d'hommes, femmes et enfants et 6000 défenses d'ivoire. » Après les déclarations d'Émin-pacha à Stanley, et l'état d'effervescence où se trouve l'Afrique orientale, de l'Ou-Ganda à Zanzibar, ces rumeurs nous paraissent tellement étranges que, jusqu'à plus ample informé, nous les considérons comme fort invraisemblables.

Quoi qu'il en soit les résultats de l'expédition de Stanley, au point de vue de l'exploration de l'Afrique, enrichiront la science géographique de connaissances absolument nouvelles. Il sera désormais possible de se représenter avec assez de précision la configuration de l'immense région qui s'étend du coude nord du Congo jusqu'à la partie septentrionale du plateau qui sépare le bassin de ce fleuve d'avec celui du Nil.

BIBLIOGRAPHIE ¹

Théophile Jousse. LA MISSION FRANÇAISE ÉVANGÉLIQUE AU SUD DE L'AFRIQUE. Paris (Fischbacher), 1889, in-8°, 2 vol. 432 et 402 p., fr. 15.
— Il est peu de noms africains qui soient plus connus que celui du peuple des Ba-Souto. Le pays qu'il occupe est à peine plus grand que la moitié de la Suisse et le nombre des habitants n'est que de 180,000 ;

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

cependant le nom des Ba-Souto est bien plus en vue que celui de puissants empires du grand continent noir. C'est que ce peuple est certainement l'un des plus intéressants de l'Afrique, et en tous cas l'un des mieux étudiés. Presque désert il y a un demi-siècle, le pays est actuellement l'un des plus peuplés de l'Afrique australe. La venue des blancs, loin d'y avoir causé l'appauvrissement et la déchéance de la nation, a été, au contraire, le signal d'un relèvement intellectuel et moral de cette branche importante de la grande famille be-chuana. « Chez les Ba-Souto, » dit M. Reclus, dont personne ne suspectera l'impartialité, « la civilisation n'est pas seulement extérieure et ne consiste pas uniquement à remplacer les *kaross* de peau par des vêtements de laine et de coton importés d'Angleterre, et à bâtir des maisonnettes de brique ou de pierre au lieu de huttes de branchages. Grâce aux écoles, dont l'entretien est la principale dépense de la nation, ils jouissent déjà d'une instruction moyenne supérieure à celle de maintes populations européennes, et lors des examens, nombre de Ba-Souto réussissent beaucoup mieux que les élèves de race blanche. Les diverses tribus ont cessé de batailler les unes contre les autres; la guerre n'est plus en permanence; les pâtres, privés de leurs bestiaux, n'en sont plus réduits au cannibalisme, qui jadis était partout, et les noirs regardent avec la même horreur que les blancs les cavernes des mangeurs d'hommes désormais abandonnées. »

A quelle influence doit-on principalement attribuer un si grand progrès? Sans aucun doute, à l'œuvre excellente poursuivie, dans cette partie de l'Afrique, par la Société des missions évangéliques de Paris, fondée en 1822 et qui envoya, dès 1829, trois des meilleurs élèves de son école chez les noirs de l'Afrique australe. C'est le 28 juin 1833 que les missionnaires Casalis, Arbousset et Gosselin, conduits par un chasseur du nom d'Adam Krots, arrivèrent pour la première fois chez Moshesh, roi des Ba-Souto, dont la capitale se nommait Thaba-Bossiou (actuellement Thaba-Bosigo). A ce moment, le pays des Ba-Souto ne figurait sur aucun atlas et dans aucune des géographies les plus au courant des découvertes. Il n'était connu que de quelques chasseurs et de Kora-na maraudeurs. Les missionnaires s'y établirent, à la grande joie de Moshesh, qui comptait sur eux pour ramener la paix chez son peuple durement éprouvé par les guerres. Depuis cette époque la mission ne fit que grandir et s'étendre, dans ce champ magnifique qui venait de s'ouvrir devant elle.

C'est l'histoire de cette œuvre admirable que vient de décrire M. Jousse, un ancien missionnaire au Le-Souto, en deux beaux et forts

volumes, pleins de faits et de nobles pensées. Son ouvrage est le résultat d'une étude approfondie sur l'origine et le développement des Missions évangéliques dans l'Afrique australe. Il l'a écrit, aussi bien pour ceux qui ont suivi depuis longtemps la marche de cette œuvre, que pour leurs frères plus jeunes qui, tout en s'intéressant aux missions en ignorent la noble origine et les premiers triomphes. Ceux-ci tireront de la lecture de ce livre un enseignement nouveau et des connaissances utiles; ceux-là y trouveront de quoi raviver leurs souvenirs. Les historiens et les géographes pourront aussi y glaner des renseignements d'ordre purement scientifique, car l'ouvrage de M. Jousse est un document précieux, qui servira à reconstruire l'histoire du peuple des Ba-Souto, si intéressant comme exemple de la transformation que peut subir une nation africaine, grâce aux efforts des pionniers du christianisme et de la civilisation.

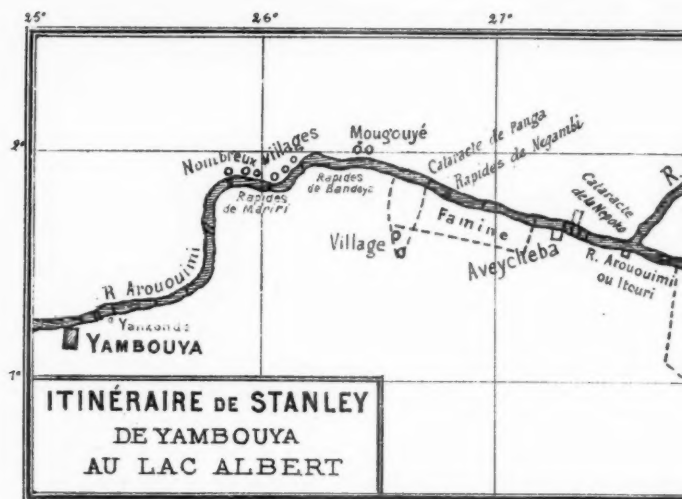
Chacun trouvera son profit à la lecture de cet ouvrage et chacun sera captivé, car le récit est présenté d'une façon claire et intéressante; la qualité fondamentale de ce livre est une netteté de style et d'exposition que l'on trouve seulement chez les écrivains qui connaissent à fond les choses dont ils parlent, et qui prennent plaisir à les décrire. Tous les événements sont racontés en détail, de sorte que le lecteur se transforme en spectateur et voit passer devant ses yeux ces scènes de départ de France, de traversée, d'arrivée au pays des Ba-Souto, ainsi que les mille faits qui remplissent la vie d'un missionnaire, et les luttes et les guerres qui trop souvent ont ensanglanté le pays. En même temps, une autre idée remplit son esprit : pensée d'admiration à l'égard de ces ouvriers qui, méprisant les plaisirs et les jouissances de notre vie civilisée, ont vécu isolés, chacun dirigeant sa station ou son école au milieu de ces Alpes africaines. C'est une grande page dans les annales du protestantisme français que l'histoire de la mission chez les Ba-Souto. Cette œuvre qui a produit les Casalis, les Arbousset, les Jousse, les Coillard, qui a régénéré un peuple, est certainement, de toutes celles accomplies par les hommes, une des plus belles et des plus intéressantes. M. Jousse a fait un travail utile et digne d'éloges en nous la faisant connaître dans ses détails et en nous en révélant les magnifiques résultats.

D. Descamps-David. LA PART DE LA BELGIQUE DANS LE MOUVEMENT AFRICAÏN. Bruxelles (C. Muquardt, Th. Falk), 1889, in-8°, 24 p. — La Belgique et l'État indépendant du Congo vivent, on le sait, sous le régime de l'union personnelle, les deux couronnes étant distinctes, mais réunies sur la tête du même souverain, Léopold II, un des prin-

cipaux initiateurs du mouvement africain actuel. Cette situation a bien éveillé les craintes et les critiques de quelques publicistes, mais la presque unanimité des représentants de la nation et la très grande majorité du peuple ont donné, d'une manière non équivoque, leur approbation à l'œuvre grandiose entreprise par le roi. M. Descamps-David va plus loin : il voudrait que la Belgique prêtât son concours à la grande entreprise, sans toutefois porter la moindre atteinte au principe de l'union personnelle. C'est cette idée qu'il développe et appuie de nombreux arguments dans la brochure que nous annonçons.

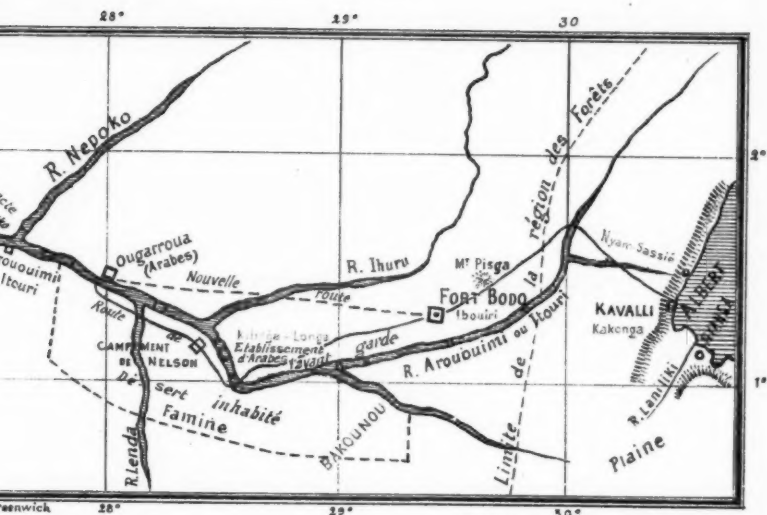
Il demande tout d'abord le concours des initiatives privées, dont l'action est si grande, aussi bien au point de vue missionnaire et civilisateur que dans l'ordre commercial et économique. Mais cela n'est pas suffisant. L'auteur voudrait que les pouvoirs publics coopérassent aussi à l'œuvre du Congo en considérant l'État indépendant comme un pays ami, avec lequel on entretient d'intimes relations. Ainsi, le gouvernement belge pourrait se montrer favorable aux fonctionnaires qui désireraient aller pour quelques années en Afrique, encourager les explorations d'ordre scientifique, créer en Belgique un musée congolais dont le caractère serait à la fois ethnographique, économique et commercial, mettre à l'étude, dans le sein du conseil supérieur d'hygiène et de l'Académie royale de médecine, la question de l'hygiène des régions tropicales, instituer des consulats au Congo et en particulier à Boma, dont le consulat belge le plus rapproché réside aux Canaries, subventionner des lignes de navigation pour le Congo, enfin prêter son concours à la construction du chemin de fer. L'auteur insiste, d'une manière spéciale, sur ce dernier point, en montrant les avantages directs que la Belgique retirerait de l'établissement de cette ligne. Cet opuscule écrit d'un style remarquable de netteté et de distinction présente un réel intérêt.

Nous en extrayons un renseignement utile sur les maisons de commerce établies actuellement au Congo. Dans une note l'auteur en cite dix. Ce sont : I. De Nieuwe Afrikaansche Handelsvennootschap. Capital : 4,189,500 francs. — II. Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie. Capital : 1,000,000 francs. — III. Valle et Azevedo. — IV. Compagnie portugaise du Zaïre. Capital : 1,998,000 francs. — V. Société Daumas Béraud. Capital : 2,000,000 francs. — VI. Sanford Exploring Expedition. Capital : 300,000 francs. — VII. Hatton et Cookson. — VIII. The British Congo Company, Limited. Capital : 12,500,000 francs. — IX. Magasins généraux. Capital : 600,000 francs. — X. Compagnie belge du commerce au Congo. Capital : 1,200,000 francs.



LITH. H. MAIRE

27° Est de Greenwich



AFRIQUE EXPLORÉE ET CIVILISÉE. MAI 1883





BULLETIN MENSUEL (2 juin 1889¹).

Jusqu'ici, la **navigation entre la France et l'Algérie** pouvait s'effectuer sous toute espèce de pavillons, c'est-à-dire qu'un navire, à quelque nationalité qu'il appartint, avait le droit de charger d'un port de la métropole à destination d'un port de l'Algérie, et vice versa, au même titre qu'un navire français, sans avoir à supporter aucune taxe différentielle. Aux termes d'une loi que vient de voter la Chambre, la navigation entre la France et l'Algérie ne pourra s'effectuer que sous pavillon français. Toutefois les conventions conclues avec la Belgique et l'Espagne, qui accordent aux navires de ces pays, sous tous les rapports, à l'entrée, pendant leur séjour et à la sortie, égalité complète avec les navires nationaux, assurent encore pour trois ans aux bâtiments de ces deux États le traitement de la nation la plus favorisée. A peine cette loi était-elle promulguée, qu'une coalition se forma entre les grandes compagnies de navigation d'une part et les transitaires de Marseille d'autre part. Les résultats de cette coalition devant avoir pour effet d'augmenter dans une proportion considérable les frais d'importation et d'exportation entre la France et l'Algérie, et de favoriser surtout l'importation des produits étrangers, le Conseil général de Constantine a exprimé le vœu que les pouvoirs publics étudiasent à bref délai les moyens de conjurer un danger qui menace aussi bien les intérêts de la métropole que ceux de la colonie. Une compagnie de bateaux à vapeur sera prochainement formée par les négociants d'Alger. Le prix du frêt sera ramené à sa plus juste valeur. A Constantine, quelques commerçants se sont mis en tête d'opposer un syndicat du commerce algérien à celui des compagnies de navigation et des transitaires de Marseille. Chaque adhérent s'engage à ne recevoir ni n'expédier aucune marchandise par l'entremise des compagnies et des transitaires coalisés.

Les éclosions de **criquets** sont considérables dans la **province de Constantine**, et sur tous les points d'éclosion la campagne est ouverte contre eux. L'engin qui réussit le mieux est la *melhafah*, longue bande de toile de 5 mètres de long sur 2 mètres de large. On la manœuvre de la manière suivante : la moitié de cette toile est maintenue à terre à

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

L'aide de pierres, l'autre moitié soutenue perpendiculairement à la direction du sol par les travailleurs. Un certain nombre d'Arabes, placés coude à coude et formant un demi-cercle, rabattent les criquets sur la toile en agitant leurs burnous. A mesure qu'ils approchent de la melhafah, les criquets se précipitent sur elle, formant de petits nuages noirs. Lorsqu'ils ont tous été poussés sur la toile, on rabat les côtés de la melhafah et la partie qui forme rempart contre les criquets sur la partie placée à terre, puis on bat la toile à coups de bâton. Les criquets se tassent ; on les jette alors dans un trou préparé et placé à côté de l'appareil, après quoi, on les couvre de terre. Quand on a assez de melhafahs et d'hommes pour opérer, on en juxtapose plusieurs ; ou bien l'on en installe plusieurs les unes derrière les autres. Les superficies ainsi battues sont assez grandes et le travail marche collectivement et vite. La pluie et les orages ont heureusement coopéré à l'œuvre de l'homme et des masses considérables de criquets ont été noyées. Il est à souhaiter que la campagne de destruction réussisse, car l'aspect des récoltes est des plus encourageants sur le littoral et les hauts plateaux.

On a pris également en **Tunisie** des mesures très énergiques pour combattre le développement des **sauterelles**. Des troupes ont été mises à la disposition des contrôleurs civils : des pelotons de cavalerie ont été dirigés sur les lieux suspects pour surveiller et signaler l'éclosion des criquets. Dans l'arrondissement de Kef, particulièrement menacé, des milliers de quintaux d'alfa ont été préparés pour les brûler ; des appareils cypriotes, des pelles, pioches, etc. ont été envoyés aux contrôleurs. Les résultats déjà acquis font espérer que les dégâts seront insignifiants.

Pendant que les nouvelles du Caire annonçaient la prise de Khartoum par les Senoussî, les derviches livraient au roi d'**Abyssinie**, à Metem-meh, une bataille qui coûtait la vie au négous et plongeait momentanément ses États dans l'anarchie. D'après le rapport du comte Antonelli au gouvernement italien, le roi Jean aurait attaqué les positions fortifiées des mahdistes qui le repoussèrent, et il reçut une première blessure. Transporté mourant à son camp, il expira le 11 mars. Dans la nuit suivante, les derviches attaquèrent le camp abyssin et le détruisirent complètement. Aussitôt Ménélick, roi du **Choa**, appuyé par une armée de 130,000 hommes, fit occuper le pays des Vologallas, puis il se proclama roi des rois, et songea à se faire couronner dans une ville abyssine. Mais il a comme compétiteurs Ras-Manguscia, neveu ou même fils du roi Jean, qui d'ailleurs manque de forces pour faire valoir ses

prétentions ; Ras-Aloula, qui n'a derrière lui qu'une armée démoralisée ; Tekla-Haïmanot, roi du Godjam, qui, il y a peu d'années, a été complètement défait par Ménélick ; enfin Debeb, neveu du négous, auquel les Italiens ont pendant longtemps accordé une certaine confiance et qui a combattu contre eux à Saganeïta. Le 26 mars, Ménélick a expédié un courrier porteur d'une lettre pour le roi Humbert. Il l'informe officiellement de la mort du négous, et exprime l'espoir de pouvoir envoyer bientôt à Rome une mission du Choa. D'autre part, le Dr Nerazzini, de retour du Harrar, est arrivé à Rome. Il estime que Ménélick est le prétendant le plus sérieux au trône d'Abyssinie. Il a une réputation de chef heureux à la guerre, que lui ont value ses conquêtes du Harrar et des pays Gallas au sud du Choa, et c'est une condition essentielle aux yeux des Abyssins. Quant aux derviches, pleins de confiance après leur victoire sur le négous, forts, valeureux, fanatiques, il n'est pas probable qu'ils permettent aux Italiens d'occuper Asmara et Kéren, où d'ailleurs la détresse est grande ; on écrit de **Massaouah** à la *Riforma* que l'immigration des Abyssins sur le territoire occupé par les Italiens ne fait qu'augmenter à cause de la misère et des dissensions de l'intérieur. Le commerce est suspendu ; depuis plusieurs mois aucune caravane n'est parvenue à la côte. Mgr. Crouzet, vicaire apostolique de l'Abyssinie, écrit de Massaouah : « A peine arrivé, je reçois des demandes de secours de tous nos confrères. Ils ont donné tout ce qu'ils avaient et ils voudraient donner encore à ces pauvres populations. Depuis plus d'un an, une épizootie terrible a emporté les bestiaux ; or, dans beaucoup d'endroits, les troupeaux sont la seule fortune des habitants, qui ne se nourrissent que de lait et ne portent, comme vêtements, que des peaux de vache ou de brebis. Voilà donc de pauvres gens réduits à mourir de faim ou à s'exiler ; mais s'exiler, pour aller où ? Le pays est divisé et la guerre le désole. En d'autres endroits, toutes les récoltes ont été brûlées sur place par le soleil, ou dévorées par les sauterelles et les chenilles ; là, plus de grains. Je n'ose parler des ravages commis par les bandes de pillards qui parcourent l'intérieur. Je tremble à la pensée de me rendre au milieu de ces populations qui vont se précipiter vers moi, espérant obtenir quelques secours. »

Le 15 mai, le comte **Pennazzi**, qui a déjà fait des explorations au Choa et dans les pays Gallas, comptait partir de Naples, pour conduire dans ces mêmes régions une expédition commerciale. Il a fondé à Naples une société d'exportation pour l'Abyssinie et les pays voisins. Son itinéraire serait Massaouah, Zeïla, le Harrar, le Choa et enfin les pays

Gallas. Il emporte de riches présents pour Ménélick, et des vêtements de soie brodés d'or pour sa cour.

Le Dr Carl Peters, chargé de la direction de l'**expédition allemande de secours en faveur d'Emin-pacha**, n'ayant pu débarquer sur la côte des Somalis, s'est rendu à **Lamou**, chez le sultan du Witou. Nos lecteurs se rappellent que l'Angleterre et l'Allemagne prétendent toutes deux avoir, sur le territoire de ce sultan, des droits de protectorat, et que le litige a été soumis à l'arbitrage du baron Lambert. Pour empêcher le Dr Peters de quitter Lamou, M. Mackinnon, agent de la British East African Company, et en même temps, directeur de la Compagnie des bateaux à vapeur qui touchent d'ordinaire à Lamou, a ordonné de cesser d'y faire escale pendant quelque temps. Cela n'a pas empêché le Dr Peters d'arriver à Zanzibar et de chercher à organiser son expédition. Mais obtiendra-t-il les porteurs dont il aurait besoin et l'autorisation du capitaine Wissmann de traverser les territoires qui séparent Bagamoyo du Victoria-Nyanza ?

La *Gazette* de **Madagascar** a publié dans l'un de ses derniers numéros l'avis suivant : « Le gouvernement fait connaître à tous les « habitants de l'Imérina que des ordres ont été donnés aux troupes « chargées de la garde des provinces où se trouve de l'or, afin qu'on « tire sur quiconque, étant pris en flagrant délit de vol d'or, cherche- « rait à s'échapper ou ferait résistance. » A la suite, se trouve l'énumération des concessions accordées par le gouvernement malgache en ce qui concerne les exploitations minières ou forestières et l'avis que, provisoirement, afin d'attendre les résultats des concessions déjà accordées le gouvernement n'en donnera plus. Puis sont reproduits les textes des lois malgaches qui ont trait aux exploitations minières et forestières, aux termes desquelles :

« Quiconque fouillerait des mines d'or, d'argent ou de diamants ou « frapperait de la monnaie subirait une condamnation de 20 ans de fers.

« Les fouilles de mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, « de pierres précieuses, de diamants, de charbon de terre, etc., sont « interdites tant sur les terres prises à bail que sur celles qui ne le sont « pas. Ceux qui contreviendraient à ces lois seraient condamnés à 20 « ans de fers.

« Les grandes forêts et les terres non occupées appartiennent au gou- « vernement et personne ne peut les donner à bail ou les vendre sans la « permission du gouvernement. Les contrevenants sont passibles de 20 « ans de fers. »

Les dénonciateurs ou les personnes arrêtant et amenant aux autorités les contrevenants aux dispositions précédentes, recevront une prime de 50 piastres. Enfin l'avis se termine par quelques lignes relatives aux indigènes qui vendent de l'or aux étrangers habitant Madagascar. Le gouvernement malgache déclare qu'étant données les lois existantes, l'or ainsi offert est le produit d'un vol, et par conséquent, l'acheteur, comme le vendeur, est en contravention. Tous les deux sont ainsi sous le coup de la législation dont ils relèvent respectivement.

Un membre du parlement d'Angleterre ayant protesté dans la Chambre des communes contre la politique du gouvernement britannique dans la région du lac **Nyassa**, au Zambèze et dans les autres parties de l'Afrique, sir J. Fergusson, sous-secrétaire d'État au Foreign Office, a fait une déclaration de principe qui mérite d'être notée. « Le gouvernement, » a-t-il dit, « maintient la politique qu'il a suivie au Soudan; elle a réussi; c'est une politique non d'agression, mais d'abstention. Le gouvernement n'est pas indifférent aux intérêts anglais sur le Nyassa, mais il ne saurait assumer la responsabilité d'entreprendre une action militaire dans ces régions, car il est incontestable que le Portugal, vu la souveraineté qu'il possède sur les côtes, a le droit de l'exercer dans l'intérieur des terres. Toutefois, l'Angleterre a fait connaître au Portugal qu'elle ne pourrait voir avec indifférence tout acte de sa part qui mettrait en péril la sécurité des colonies anglaises dans l'intérieur de l'Afrique. Le gouvernement anglais pourrait encore moins autoriser, de la part du Portugal, des démarches qui n'auraient d'autre but que de contrecarrer les entreprises légitimes des nationaux anglais. L'Angleterre maintient son droit de naviguer sur le **Zambèze**. Cependant, dans les régions que traverse ce fleuve et qui sont soumises à la souveraineté d'une autre puissance, il est évident que celle-ci peut lever sur les marchandises un petit droit d'entrée.

« En ce qui concerne le blocus de Zanzibar, ce blocus a réussi à supprimer la traite des esclaves par mer. Il faut souhaiter que les mesures semi-guerrières qui ont été prises cessent et qu'on établisse une police de la côte. Toutefois on ne peut admettre que des opérations pareilles, conduites par des puissances comme l'Angleterre et l'Allemagne, puissent prendre fin sans avoir abouti à des résultats plus positifs en vue d'empêcher la traite. »

Dès lors, une dépêche de Londres, du 18 mai, a annoncé qu'une députation des missions étrangères était allée la veille demander à lord Salisbury l'intervention du gouvernement, afin que les missionnaires du

lac Nyassa fussent autorisés à porter des armes, ce que les Portugais leur interdisent actuellement. Lord Salisbury a répondu qu'il ne pourrait faire que des représentations diplomatiques; mais qu'il ne croit pas qu'actuellement elles obtiennent le moindre succès.

Le *Times* annonce que M. Daniel J. Raukin, qui a passé huit mois à explorer le **delta du Zambèze**, a découvert une nouvelle embouchure navigable, à 45 milles au sud du fleuve Quaqua; c'est le bras qui porte le nom de fleuve **Chindé**; sur la barre même, on a trouvé, à marée basse, 4^m,484^{mm} d'eau; le chenal a 500^m environ de largeur et offre un bon ancrage abrité par les terres. Jusqu'ici, toutes les marchandises pour les districts du Zambèze ont été amenées à Quilimane, où elles sont rechargées sur des allèges ou sur des canots qui remontent le Quaqua jusqu'à Mopéa. Là elles sont déchargées pour être transportées à dos d'homme pendant une douzaine de kilomètres à travers des marécages vers le Zambèze, où, derechef, on emploie pour leur transport des canots allant à Senna ou à Tété. Ces transbordements répétés entraînent une grande perte de temps, de fortes dépenses, et souvent des avaries qui font perdre aux marchandises le 60 pour cent de leur valeur. L'importante découverte de la nouvelle embouchure susmentionnée facilitera considérablement le développement du commerce dans cette partie de l'Afrique. Les vallées du Zambèze inférieur et du Chiré sont très riches, fertiles, susceptibles d'une culture étendue; mais leurs principaux produits, par exemple, les graines oléagineuses, ne peuvent supporter les énormes frais actuels de transport. Par le fleuve Chindé, les bâtiments d'un déplacement de 400 à 500 tonnes pourront passer directement de l'Océan au Zambèze et au Chiré sans transbordement et sans que la marée y mette obstacle. Le gouverneur général de la province de Mozambique a demandé à Lisbonne l'autorisation de transporter le siège du gouverneur de Quilimane à l'embouchure du fleuve Chindé, et prié le gouvernement d'ordonner que les steamers y touchassent à l'avenir.

Le *Natal Mercury* a publié, sur le **pays d'Oumzila**, les renseignements suivants que lui a fournis un explorateur récemment arrivé de cette partie des possessions portugaises de la côte orientale d'Afrique. Il s'embarqua à Lorenzo-Marquez, sur un vapeur de la ligne Donald-Currie, qui y touche tous les mois, et en descendit à Chiloane, fle dépendant de la province de Mozambique, d'où il gagna le continent, pour se rendre, avec d'autres voyageurs, au grand kraal d'Oumzila, à 300 kilom. de la côte, par 20° lat. sud. Les guides et les porteurs indi-

gènes sont faciles à se procurer au prix d'un shilling par jour. Le pays que l'on traverse en quittant la côte est plat, boisé, bien arrosé, abondant en gibier : lions, panthères, rhinocéros, buffles, zèbres, et toute espèce d'antilopes. Sur toutes les rivières nagent, en grand nombre, les oies et les canards. A mesure que l'on atteint la région plus élevée, le gibier disparaît et les voyageurs doivent emporter leurs provisions avec eux. Le climat de la région basse est rendu très insalubre par les nombreux marais dont elle est semée ; mais lorsqu'on approche des montagnes du pays d'Oumzila, il devient meilleur. Le kraal du roi est situé au delà de la première chaîne de montagnes ; quand on y arrive, on voit flotter le pavillon du Portugal sur la maison du résident portugais. La population blanche ou européenne est composée du résident, d'un maître d'école et de deux dames qui enseignent dans l'école indigène. Gungunyane, le roi actuel, est plus favorable aux Portugais qu'aux autres Européens. A des intervalles réguliers, il reçoit des autorités portugaises des tributs sous forme de présents, consistant essentiellement en vins et spiritueux. Néanmoins il reçoit les étrangers d'une manière très hospitalière ; mais ils sont censés annoncer leur arrivée au résident qui obtient pour eux une entrevue avec Gungunyane. Les kraals sont habités par les tribus shangaan, indigènes de haute taille, de la race des Zoulous, qui dominent sur les autres tribus côtières du voisinage. La plupart de ces dernières, surtout celles des montagnes, doivent payer au roi un tribut consistant principalement en bestiaux ; le bas pays, infesté par la tsétsé, n'a pas de bétail. Le roi a une nombreuse armée permanente, divisée en deux régiments, disciplinée et équipée à la manière des Ma-Tébélé. Quant aux explorateurs et aux exploitations aurifères dans le pays d'Oumzila, tous ceux qui viennent demander au roi des concessions sont renvoyés invariablement au représentant du gouvernement portugais. Les districts qui passent pour renfermer le plus de gisements aurifères sont situés à quelque distance au nord du grand kraal. Quoique la région basse, où abonde le gibier, soit considérée comme très insalubre, les chasseurs s'y pressent toute l'année, et, pourvu qu'ils demandent l'autorisation du roi, celle-ci ne leur est pas refusée. Le grand nombre d'hippopotames et de crocodiles rend les rivières dangereuses à traverser ; quelques-unes d'entre elles sont navigables sur un long parcours avec des bateaux plats, ce qui facilite les relations commerciales.

Le *Daily Independent* de Kimberley a publié, sur le pays des **Ma-Tébélé**, une lettre qui renferme des informations très utiles, dans ce

moment où la question des gisements miniers est à l'ordre du jour. En entrant dans ce pays par le S.-O., on rencontre la concession Tati, qui s'étend de la région des sources de la Romaquabane et de la rivière Tati jusqu'à l'endroit où elles rejoignent la rivière des Crocodiles. Le gisement aurifère est considérable; le filon a 7^m de large, et s'il est aussi riche dans la partie inférieure qu'à la surface, ce sera le filon le plus épais et le plus riche qui ait été découvert en Afrique. D'après le nombre des anciennes exploitations dans le voisinage, on doit croire que cette région a été, dans le passé, le théâtre d'une activité minière prodigieuse. Il y avait des mines de cuivre et de fer, toutefois c'étaient les exploitations aurifères qui l'emportaient. On suppose qu'elles étaient entre les mains des Ma-Shona, d'après le nom qu'elles portent encore, « anciens travaux ma-shona. » Les Ma-Shona sont assez industriels pour avoir exécuté de pareils travaux. Ceux-ci peuvent aussi avoir été entrepris par des Portugais ou des Arabes, car, à quelque distance de Tati, sur les bords de l'Impayne, se trouvent les restes d'un fort construit exactement sur le type des anciens forts mauresques de l'Afrique septentrionale; un autre, semblable, se voit près des sources de la même rivière. C'étaient probablement des places formant un cordon pour la protection des travailleurs. Quoi qu'il en soit, il est intéressant de voir que ce pays qui est aujourd'hui le séjour des loups et des chacals a eu autrefois une population active et développée. Il y a une grande ressemblance entre les divers terrains, sédimentaires ou de roches cristallines du pays des Ma-Tébélé et ceux de Barberton. On a toute chance de trouver de l'or d'alluvion dans les montagnes du Ma-Shonaland. Là où la Shashani abandonne la formation granitique, l'or apparaît dans toutes les cuvettes du sable de la rivière. Il en est de même de la rivière Ingouési, et près des sources de la Tashangani à l'est d'Inyati. Quand le pays pourra être exploré librement sans risquer d'être molesté, on sera étonné de la richesse minière qu'il renferme. Il fournira également à l'agriculture un vaste champ d'exploitation. Le sol en est extrêmement riche, et propre à toutes les cultures. Il convient parfaitement au tabac, au riz, au café, au coton, et à toutes les céréales. Les natifs cultivent un excellent tabac, qui, malgré les procédés imparfaits de culture et l'ignorance des indigènes en fait de préparation, est aussi bon que le tabac de Virginie, et a un arôme particulier dû au sol dans lequel il croît. Convenablement préparé, il trouverait quantité d'amateurs dans les colonies et sur le marché de Londres. Le riz cultivé dans le pays est préféré par beaucoup de personnes à celui de l'Inde. Le coton croît à l'état sauvage et

le blé cafre produit avec abondance. Les Ma-Tébélé gouvernent les Ma-Kalaka, leurs esclaves, avec un sceptre de fer ; ils les pillent et les tuent selon leur bon plaisir ; quand les Ma-Shona apportent leur tribut de bèches au roi, si celui-ci ne juge pas la quantité suffisante, il les fait massacrer. Il n'est pas permis aux Ma-Kalaka d'avoir des bestiaux ; ils s'en vont par centaines chercher de l'ouvrage à Kimberley, mais à leur retour, ils deviennent la proie des Ma-Tébélé, eux et les biens qu'ils peuvent avoir acquis par leur industrie.

Le journal *Regions beyond* a reçu d'un correspondant de Boston l'information suivante : « Une distillerie de Boston s'est engagée par contrat à fabriquer 3000 gallons de **rhum** par jour, pendant sept ans, pour une maison de commerce anglaise qui l'envoie au **Congo**. » A 300 jours de travail par an, ajoute le journal, cela fait annuellement, 900,000 gallons de rhum, soit en tout 6,300,000 dont chacun suffit pour affoler pendant un certain temps une douzaine d'hommes ! L'imagination reste stupéfaite en présence des maux que ce seul contrat causera à l'Afrique.

Les ingénieurs chargés de l'étude du projet de **chemin de fer** à construire au **Congo**, ont terminé le travail des devis, et ils ont fait connaître les résultats de leur travail dans une séance extraordinaire de la Société de géographie d'Anvers. Ils estiment que le coût de l'entreprise sera de 25 millions de francs, suffisant pour construire la voie, acheter le matériel roulant, couvrir les frais généraux et les frais d'exploitation des premiers mois et servir aux actionnaires les intérêts de leurs titres pendant la période de construction. Celle-ci est évaluée par eux à quatre années. La longueur totale de la ligne sera de 426 kilomètres à partir de Matadi, point terminus de la navigation à vapeur, jusqu'au village de Ndalo, un peu en amont de Kinchassa, sur le Stanley-Pool. La voie sera à écartement de 0^m,75 avec un maximum de pente de 47 ‰ seulement dans la première partie ; partout ailleurs les pentes n'atteignent jamais plus de 35 ‰ ; les courbes ont des rayons qui ne descendront jamais au-dessous de 50 mètres.

La **force publique de l'État indépendant du Congo**, créée par décret du roi souverain, se compose de la force publique régulière, de la milice indigène et de la troupe auxiliaire. A la première appartiennent huit compagnies actives ayant chacune leur quartier général fixe, et ayant pour mission principale le maintien de l'ordre et l'occupation effective de leur district.

La première a pour quartier principal, Boma ;

La deuxième, Loukougou ;

*

La troisième, Léopoldville ;

La quatrième et la cinquième, sur le haut Sankourou ;

La sixième, Bangala ;

La septième et la huitième, au confluent de l'Arououimi et au poste des Stanley-Falls.

Outre ces compagnies, il sera créé, dans certains districts, des corps permanents de milices indigènes, dont l'organisation sera laissée à l'initiative des commandants de la force publique qui devront tenir compte des usages des tribus indigènes. Lorsque la sécurité publique l'exigera, tout le personnel de l'État, tant fonctionnaires que travailleurs, pourra être requis de prendre les armes, comme troupe auxiliaire soumise aux lois et règlements militaires pendant toute la durée de la réquisition.

Le gouvernement de l'État indépendant du Congo a décidé la création de deux **campes fortifiés** dans la partie orientale de son territoire. Ils sont destinés à servir de base à l'établissement de stations secondaires permettant d'étendre graduellement l'influence de l'État, de garantir la sécurité des voyageurs scientifiques, des missionnaires et des agents des maisons de commerce, et aussi de faciliter l'occupation effective, de plus en plus complète, de ces districts lointains, voisins des frontières de l'est. Le premier sera établi sur l'**Arououimi**. Le lieutenant Vankerkhoven, chargé de l'installer, a organisé une expédition d'avant-garde qu'il a conduite jusqu'à Oupoto, où, par des palabres avec les chefs indigènes, il a affermi l'influence de l'État. L'effectif du camp sera d'environ 600 hommes, divisés en deux compagnies, et d'une section d'artillerie. Le camp sera, en outre, pourvu d'un steamer armé. Par là, la sécurité du fleuve sera assurée, et les indigènes paisibles seront mis à l'abri des vexations. Le second camp sera établi sur le **Sankourou**, et jouera, plus au sud, le même rôle que celui de l'Arououimi. Il fera face à la région du haut Lomami et à celle du Katanga. Sa garnison sera de même force que celle du camp de l'Arououimi ; il aura également à sa disposition un steamer armé qui lui permettra de surveiller les rives du Sankourou et de ses tributaires.

Avant de quitter le **Congo français**, l'année dernière, M. Savorgnan de Brazza avait chargé M. **Crampel** de reprendre le projet d'exploration que son frère, Jacques de Brazza, n'avait pu exécuter complètement, savoir de remonter de Madiville, sur l'Ogôoué, vers le nord, à travers le pays inconnu des M'Fangs, puis de regagner la côte occidentale entre les rivières Benito et Campo. M. Crampel partit le 12 août 1888, avec une trentaine de Loangos et d'Adoumas, portant dix

charges de marchandises : étoffes, perles, sel, poudre, couteaux. Aucun blanc ne l'accompagnait ; deux indigènes sénégalais seulement et lui étaient armés de fusils, l'exploration devant avoir un caractère tout pacifique. Dès qu'on a traversé la ligne de villages qui borde l'Ogôoué, le pays devient désert et ne recommence à être peuplé qu'à une centaine de kilomètres de la rivière. Chacun des chefs indigènes tint à honneur de recevoir le premier blanc qui traversait son territoire. A 120 kilom. de Bôoué, M. Crampel rencontra, le 1^{er} octobre, la rivière Ivindo, énorme affluent de l'Ogôoué ; il visita les villages des deux rives, réunit les chefs batoka de la rive gauche, puis les Ossyéba de la rive droite, et conclut avec eux des traités au nom du Commissaire général français. Remontant ensuite l'Ivindo, qui vient du nord, il poussa des reconnaissances à l'est et à l'ouest et découvrit la rivière N'Tem, dont le nom était connu à la côte, sans qu'aucun Européen l'eût jamais vue. Il arriva ensuite chez les M'Fangs, nommés Pahouins par les gens de la côte, et traita avec les principaux chefs, qui lui demandèrent instamment qu'un poste français fût établi dans leur région, pour garantir la sécurité des transactions. La marche de la caravane devint très difficile ; elle avançait péniblement dans l'air surchauffé des forêts, presque sans jamais apercevoir le ciel ; à chaque instant elle devait traverser des marais ; la nourriture devenait rare ; les M'Fangs sont, en effet, beaucoup plus misérables que les Batoka ; les porteurs ne pouvaient plus se faire comprendre des natifs. Bientôt les Loangos, opposant la force d'inertie aux sollicitations de l'explorateur, refusèrent de marcher, se couchèrent et demandèrent à redescendre l'Ivindo. De guerre lasse, M. Crampel dut se résoudre à les laisser camper avec les bagages sous la garde des Sénégalais et il partit avec douze Adoumas, se dirigeant vers l'est où, disaient les indigènes, devait être un grand lac. Il rencontra d'abord la tribu des Bagaya, peuplade naine, puis, un peu après, une rivière, la Djah, dont les eaux occupent un lit immense et n'ont presque pas de courant. Il était à la limite des M'Fangs, près des N'Jimas, qui doivent se trouver en contact avec les premières peuplades musulmanes. Il désirait beaucoup ramener un indigène, et demanda aux chefs une de leurs filles, comme gage de leurs dispositions amicales. Après trois mois de pourparlers, tous les chefs se réunirent dans un grand palabre et M. Crampel fut invité à choisir pour femme une de leurs filles. Il en prit une qui paraissait âgée de neuf ans, fille du chef le plus puissant, Eyegueh ; elle le suivit sans difficulté lorsqu'il partit pour rejoindre les Loangos et les Sénégalais laissés au campement. Cette fois, il réussit à décider ses hom-

mes à reprendre la marche vers l'ouest, en ligne directe vers la côte. Mais bientôt la marche dans la forêt et dans les marais épuisa ses porteurs, qui refusèrent de nouveau d'avancer. Alors il fit construire huit radeaux pour descendre la rivière Komm jusqu'à son confluent avec la N'Tem. Les M'Fangs, qui connaissaient les attaques des Allemands du Cameroun contre leurs tribus du nord, crurent que M. Crampel était un ennemi qui venait les prendre à revers. Ils lui tendirent des embuscades, tirèrent sur les radeaux qui descendaient la rivière, tuèrent un Loango et un Sénégalais; le 1^{er} février dernier M. Crampel se vit abandonné par ses porteurs; lui-même fut atteint par deux coups de feu. Il réussit à persuader les hommes qui lui restaient de quitter la rivière, et parvint ainsi à rompre le cercle des ennemis qui l'entouraient; mais alors ceux-ci se lancèrent à sa poursuite; il dut se sauver à travers un pays complètement inconnu, marchant en pleine forêt, traversant les rivières à l'aide de lianes, les marais au moyen de ponts improvisés ou en se mouillant jusqu'au cou. A mesure qu'il s'avancait vers la côte, il rencontra des populations moins hostiles. Le 3 mars il arrivait à Bata, par 2° latit. nord, à peu près à égale distance des embouchures du Campo et du San-Benito; là, il prit passage sur un bateau anglais qui le ramena en Europe, avec la petite Pahouine qu'il avait sauvée des mains des M'Fangs. Elle a un type très curieux et porte des ornements en poil de queue d'éléphant passés dans le cartilage du nez, qui forment comme une double moustache; la partie supérieure du visage est tatouée.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'Algérie envoie en ce moment des quantités considérables de moutons à Marseille. Un seul jour, dit le *Sémaphore*, quatre vapeurs, porteurs de 1400 moutons environ, chargés à Oran et Arzew, ont été débarqués sur les quais, pour être dirigés en grande partie sur Paris.

L'exportation des vins d'Algérie s'est élevée en 1888, à 1,323,000 hectolitres; celle de 1887 n'avait atteint que 784,000 hectolitres. C'est donc une augmentation annuelle de plus de 500,000 hectolitres.

Il est question de constituer une société en vue de cultiver en grand le ricin en Algérie. Cette plante est d'une venue facile, mais il y aurait à créer des usines à huile de ricin.

En reconnaissance des services rendus par notre concitoyen, M. Edouard Naville, à l'*Egypt exploration Fund*, cette Société a fait don à la ville de Genève d'une statue en granit noir de Rhamsès II, choisie parmi les objets de sculpture ancienne découverts par M. Naville dans les ruines du grand temple de Bubastis.

Le gouvernement égyptien se propose de construire, pour l'extension de son réseau de voies ferrées, plusieurs lignes, d'une longueur totale de 190 kilomètres environ, et un pont sur le Nil, au Caire, de 500 mètres environ d'ouverture avec travée tournante pour la navigation.

Le sultan Mandara, de Moschi, dans la région du Kilimandjaro, a envoyé une ambassade au gouvernement de l'empire allemand. L'explorateur Ehlers, qui, l'année dernière, avait atteint le Kilimandjaro, a conduit la mission à Zanzibar, où elle s'est embarquée pour l'Allemagne. Elle est arrivée à Berlin, apportant à l'empereur, entre autres présents, une défense d'éléphant pesant 59 kilogrammes.

D'après la *Staaten Correspondenz* de Berlin, le capitaine Wissmann qui a enlevé le camp retranché de Bouchiri près de Bagamoyo, serait sur le point de conclure avec celui-ci un traité de paix définitif.

Les Européens que Bouchiri retenait prisonniers : le Dr Meyer, l'explorateur du Kilimandjaro, plusieurs missionnaires catholiques allemands, et M. Hooper, missionnaire anglais, ont été relâchés moyennant une rançon de plus de 55,000 francs.

Le ministre du commerce français a informé les Chambres de Commerce de France et d'Algérie d'un projet d'exposition à Tamatave d'échantillons de produits français, et sollicité des manufacturiers un catalogue des objets qu'ils pourraient exposer.

Deux Compagnies minières se sont formées en Angleterre pour exploiter des concessions dans la région du Zambèze, en territoire portugais : l'une, la Zambezi (Sofala) Concessions Company (Limited), l'autre, la Zambezi (Gaza) Concessions Company (Limited); le capital de fondation de chacune d'elles est de 42,500 livres sterling.

Le journal *Districto de Lourenço-Marques* annonce que M. Mesquita Pimental, autrefois établi aux Açores, actuellement à Mozambique, organise une société pour créer des plantations de tabac dans les districts de Quilimane et de Lorenzo-Marquez. Le tabac qui croît dans le Mozambique paraît être de très bonne qualité.

Après avoir conclu, au nom du Portugal, des traités avec une dizaine de chefs et rois des rives orientales du lac Nyassa entre le 12° et le 13° lat. sud, M. Antonio Cardozo est revenu à la côte. Quelques-uns de ces chefs sont venus à Quilimane pour signer les actes d'obéissance au gouvernement portugais; le vice-consul d'Angleterre a signé comme témoin les actes de vasselage de deux de ces chefs indigènes du Nyassa.

D'après une déclaration de M. Barros Gomez à la Chambre des députés de Lisbonne, le lieutenant Léal construira une résidence à l'extrémité sud du lac Nyassa, sur les terres du chef indigène Migorde.

La province de Mozambique aura bientôt à son service cinq nouveaux bateaux à vapeur : un remorqueur pour Lorenzo-Marquez, un petit steamer pour naviguer dans le fleuve Maputo, un troisième pour le Chiré et le Nyassa, et deux autres pour le Zambèze. Ces derniers seront montés à Quilimane. Deux sont déjà en route, transportés par les paquebots de la Castle Mail, le troisième sera expédié prochainement ainsi que celui qui est destiné au Maputo.

Les deux républiques du sud de l'Afrique ont conclu un traité d'alliance aux termes duquel, en cas de guerre, les deux États se prêteront un mutuel appui. En outre, ils s'engagent à abolir les droits d'entrée à leurs frontières respectives. Enfin le Transvaal n'accordera aucune concession de chemin de fer sans avoir obtenu le consentement de son allié.

L'*Agricultural Journal* annonce que, pour prévenir l'extinction de certaines espèces d'antilopes, la De Beer's Consolidated Mines Company a fait acheter la ferme de Kenilworth, dans le Griqualand West, où elle en gardera pour les élever et les faire servir à la reproduction.

On vient d'essayer à Durban la première locomotive construite de toutes pièces dans la colonie de Natal. Elle sort des ateliers des chemins de fer du gouvernement. Ce n'est que le début d'une série de constructions de machines semblables.

M. Vital de Canto, propriétaire à Mossamédès, a fait des essais de culture d'olivier; ses arbres ont donné l'année dernière d'excellents fruits, dont il a fait une bonne huile.

Un chemin de fer de 25 kilomètres va être construit entre Benguela et Catumbella. Le gouvernement portugais a voté à cet effet un subside de 4 millions de piastres.

Les nouveaux services maritimes entre la France et la côte occidentale d'Afrique ont été adjugés, l'un, la ligne de Marseille au Congo, à la Compagnie Fraissinet, le second, la ligne du Havre au Congo, à la Compagnie des Chargeurs-Réunis. Le steamer de cette ligne qui inaugurera le service du Havre au Congo aura parmi ses passagers M. Savorgnan de Brazza qui doit retourner à son poste.

Nous donnons sous toutes réserves la nouvelle suivante, publiée par les journaux anglais, mais dont nous n'avons pu jusqu'ici vérifier l'exactitude: A la suite de démêlés entre les indigènes de Porto-Novo et ceux du Dahomey, le souverain de ce dernier État a envoyé une députation au gouverneur anglais de Lagos pour demander que le Dahomey fût placé sous le protectorat de la Grande-Bretagne.

M. le capitaine Binger est rentré en France, après avoir passé quelques jours à Grand-Bassam, pour se remettre des fatigues de son exploration du Niger à la côte de Guinée. Il revient riche de documents sur une contrée marquée encore en blanc sur nos cartes. Il a signé de nombreux traités avec les rois des pays qu'il a parcourus, ce qui permettra de relier plus tard les possessions de la France sur le haut Sénégal et le haut Niger avec les comptoirs français de Grand-Bassam et d'Assinie.

Depuis l'annexion du territoire de Sulymah à la colonie anglaise de Sierra-Leone, les habitants de Mendeh se faisaient remarquer par leurs habitudes de déprédations sur les territoires voisins. Une expédition a été dirigée contre eux; les troupes anglaises ont rasé la ville et délivré 3000 prisonniers provenant des territoires de Boom, de Kittim et de Gallina.

CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

Une lettre de Sir Evelyn Baring à l'Antislavery Society, sur l'œuvre du **Home pour les femmes esclaves libérées au Caire**, confirme pleinement les renseignements que M. Ed. Naville, président du Comité anti-esclavagiste suisse, a adressés à ce dernier, et qui ont été publiés dans le premier numéro du *Bulletin* de la Société. Nous lui empruntons ce qui suit : « Il ne peut rien y avoir de plus efficace pour faire disparaître l'esclavage domestique en Égypte que de fournir aux familles égyptiennes respectables la possibilité de se procurer des servantes libres. C'est ce que fait le *Home*. Mrs Shakoob, secrétaire de l'institution, a constaté que les demandes de servantes dépassent le nombre que le *Home* peut fournir. Non seulement l'institution est populaire parmi les esclaves libérées qui en ont profité, mais elle a toujours eu l'appui cordial du khédive, et loin d'exciter aucune hostilité parmi la population musulmane du Caire, elle est souvent considérée comme très utile en tant que l'on peut, par son intermédiaire, se procurer d'honnêtes servantes. Il est important pour le succès de l'œuvre qu'elle continue à jouir de cette bonne réputation, ce qui ne manquera pas d'arriver aussi longtemps qu'elle sera dirigée dans le même esprit. Les dépenses de l'année dernière se sont élevées à 405 liv. sterl., dont le gouvernement égyptien a donné 227 liv. sterl; 50 liv. sterl. ont été remises à la mission américaine qui a généreusement consenti à se charger de quelques jeunes filles chrétiennes d'Abyssinie qui avaient cherché un refuge dans le *Home*.

La *Deutsche Kolonialzeitung* écrit que quoique les **Senoûsi** ne condamnent pas l'institution de l'esclavage, ils déclarent néanmoins le trafic des noirs contraire au Coran et délivrent ceux-ci des mains des trafiquants d'esclaves lorsqu'ils en rencontrent. Dernièrement le cheik des Senoûsi aurait libéré plusieurs grandes caravanes d'esclaves.

Comme Zanzibar, l'**île de Pemba** est en grande partie plantée de girofliers, dont l'entretien ne demande que peu de culture, mais la cueillette des girofles réclame beaucoup de bras. « D'après un calcul fait avec des Arabes, » dit le *Bulletin de la Société anti-esclavagiste de France*, « il faut en moyenne une personne par vingt girofliers, une propriété de Pemba peut donc occuper de 500 à 600 esclaves. Plusieurs propriétaires de l'île en ont ce nombre. Les Arabes, qui ont bien soin de dire que les esclaves succombent vite sous le climat de Zanzibar et sur-

tout de Pemba, se croiraient ruinés s'ils étaient obligés de payer des ouvriers pendant les trois ou quatre mois que dure la récolte des giroffes. Ils préfèrent les esclaves ; plus ils en ont, plus ils sont considérés.

« Tous les ports de la côte reçoivent des esclaves ; ce commerce y est implicitement autorisé, au point qu'un marchand peut avoir recours à l'autorité pour faire rechercher un esclave fugitif. Les négriers ou les courtiers d'esclaves font leurs achats parmi les caravanes qui arrivent de l'intérieur. Un nègre de 8 à 14 ans se vend environ 80 fr. ; de 15 à 30 ans environ 150 fr. Les jeunes négresses sont plus recherchées et d'un prix plus élevé.

« Le capitaine du boutre sait le nombre de têtes qu'il faut pour son chargement ; il embarque son troupeau au moment où la marée basse a laissé le boutre à sec, ce qui lui permet de travailler plus à son aise à sa cargaison. Les récalcitrants sont amarrés solidement à une traverse de l'embarcation, les mains attachées derrière le dos. Ces pauvres gens doivent s'accroupir au fond du boutre, où l'odeur de l'eau corrompue est déjà insupportable, quand on prend les soins de propreté. La marée montante met le bateau à flot ; alors tous ces esclaves sont secoués les uns contre les autres ; ils sont trop serrés pour pouvoir non seulement se coucher, mais même s'asseoir et changer de place ; dans cette position difficile, le mal de mer ne tarde pas à les abattre, et il faut renoncer à décrire le spectacle de ce fumier vivant. Les horreurs du voyage restent gravées dans la mémoire de ces nègres pendant toute leur vie ; leur esprit est hanté d'épouvantables cauchemars, et ils croient toujours entendre le bruit sourd que produit la chute du cadavre d'un esclave jeté à l'eau, car la mort fait, là aussi, sa razzia. A l'arrière du boutre se trouve un plancher de 6^m à 7^m carrés où se tiennent le capitaine et les matelots. C'est là que se prépare la maigre pitance des esclaves pour les empêcher de mourir de faim quand le voyage se prolonge ; elle consiste en boulettes de sorgho, de maïs et de haricots indigènes qu'un matelot jette aux rares esclaves qui ont la force de manger.

« Lorsque les boutres sont poursuivis par un croiseur, si les négriers n'ont à bord que quatre ou cinq esclaves, ils les ligottent, leur attachent une pierre aux pieds, et les jettent à la mer, où ils tombent vivants dans la gueule des requins habitués à suivre la trace de ces sinistres convois. L'officier vient faire sa visite, et ne trouve que des matelots sous les ordres d'un Arabe, tous l'air innocent et tranquille. « Des esclaves ! » disent-ils, « nous n'avons jamais l'habitude d'en transporter ; ah ! nous savons bien que c'est défendu de porter des esclaves ! » Le tour est joué :

quant à la perte, ils la répareront un autre jour. Ou bien, quand le boutre est chargé de cent à cent cinquante esclaves, il peut arriver que le capitaine se rende sans résistance; dans ce cas, il est mis en prison, les esclaves sont libérés, et le boutre mis en pièces sur le rivage. Si, au contraire, les négriers se décident à résister, ils arment leurs matelots, font semblant de vouloir se rendre; puis, quand le croiseur est proche, il reçoit toute une bordée et alors s'engage un combat souvent terrible. Pendant l'abordage, les pauvres esclaves ne sont pas sans en recevoir les éclaboussures; il arrive quelquefois que, soit pour éviter les coups, soit par peur des Européens, on leur fait croire que les Européens cherchent les esclaves pour les égorger, ils s'entassent tous du même côté et font chavirer le boutre. Un jour, après un accident pareil, les marins anglais firent une pêche de nègres; plus de 50 de ceux-ci se noyèrent malgré le sauvetage. »

A **Zanzibar**, beaucoup de Wangouanas qui ont été esclaves, ont des esclaves à leur tour. Le Mngouana — mot qui signifie libre et civilisé — est une des plaies de la ville et de l'intérieur. Fier de sa liberté, sans pitié pour les esclaves, il emploie tous les moyens pour s'en procurer; c'est par eux qu'il se fait entretenir pendant qu'il s'adonne au jeu, à la boisson des liqueurs fortes et à la débauche. Non seulement les coups ne sont pas épargnés à l'esclave, mais encore son maître emploie des entraves de fer que l'esclave doit soutenir avec une corde, s'il veut faire quelques pas sans s'écorcher les chevilles avec les anneaux en fer : on rencontre même des jeunes négresses qui ont des entraves. Les enfants sont quelquefois condamnés à traîner pendant des mois et des années un gros morceau de bois rivé à la jambe par une chaîne. Pour marcher, l'esclave doit porter devant lui le morceau de bois, car la chaîne, trop courte, ne lui permet pas de le porter sur l'épaule. C'est surtout lorsqu'il prend la fuite que le châtiment est terrible. A la recherche du fugitif, le Mngouana s'efforce de garder sa dignité, en public; mais une fois qu'il l'a arrêté, il fait pleuvoir sur lui les coups de la badine qui fait partie de son costume. Puis, dans la case, la correction recommence de plus belle, sans que les cris du malheureux puissent attendre son bourreau, qui le condamne ensuite aux entraves pendant un an ou deux. Il est de bon ton chez les Wangouanas de posséder des négresses esclaves comme concubines, ce qui augmente encore la corruption de Zanzibar.

Chez les Arabes, dans une pièce obscure de leurs belles maisons en pierre, se trouve l'instrument du supplice appelé *mkatalé*, dans lequel

les pieds de trois, quatre ou cinq esclaves sont emprisonnés pendant des mois entiers. Ce sont les ceps de l'ancien temps. Au dehors, l'Arabe est presque toujours accompagné d'un certain nombre d'esclaves qui ouvrent la marche.

Le capitaine F.-D. Lugard auquel M. Moir, de la Compagnie des lacs africains, avait remis ses pouvoirs en quittant le Nyassa pour venir en Angleterre, a adressé au *Times*, de Karonga, au N.-O. du lac **Nyassa**, une lettre dont nous extrayons ce qui suit :

La bande d'Arabes qui nous a attaqués était composée d'hommes établis dans le pays des Ba-Senga, à l'ouest du lac Nyassa ; mais cette tribu désavoue tout rapport avec ceux qui nous ont assaillis. Les esclavagistes de la côte est et ceux du sud se déclarent aussi étrangers à ces affaires. Leur neutralité nous paraît provenir de la crainte de représailles de la part des Anglais ; aussi avons-nous tous pensé qu'il fallait profiter de l'abstention de ces derniers esclavagistes pour expulser les autres et préserver ainsi cette région d'une plus grande dévastation. Si la situation actuelle se prolonge, le prestige des Anglais pourrait être compromis et les esclavagistes ne craindraient plus de se coaliser.

L'expédition fut formée en mai et j'en pris le commandement ; mais nos adversaires étaient à l'abri derrière des retranchements beaucoup plus forts que nous ne pensions et nous subîmes un échec. La maladie sévissait parmi nous au point que nous ne pouvions rien entreprendre de nouveau et j'étais moi-même hors de combat par suite de mes blessures. En attendant la pièce de canon qui nous était promise, nous guerroyions tant bien que mal. Le canon vient enfin d'arriver, mais ma troupe n'est actuellement composée que de huit Anglais dont aucun ne peut supporter la fatigue. Chacun, à tour de rôle, est victime de la fièvre et de la dysenterie. Pour servir le canon et le défendre, il faudrait au moins la moitié de nos blancs, et nos 300 indigènes sont inutiles s'ils ne sont pas conduits par des blancs. Il y a assez d'indigènes ; 300 sont armés de Sniders, et de revolvers ou de carabines ; nous aurions au premier signal 6000 hommes armés de lances, mais aucun n'irait jusqu'aux retranchements des Arabes s'il n'est conduit par un blanc et, en cas d'assaut, nous ne serions suivis que par un très petit nombre. Voici la saison des pluies torrentielles qui fait souffrir nos malades. L'herbe a poussé si épaisse et si haute que cela rend difficile l'emploi de notre canon. Depuis peu, un Arabe de la côte est a déclaré son intention de se joindre à nos ennemis et leur a envoyé un grand boutre chargé de combattants et, dit-on, même un petit canon.

J'étais justement à l'endroit qu'il avait choisi pour débarquer ; mon attaque nocturne a tué ou blessé mortellement la moitié de ses hommes et leur chef ; le boutre a été coulé. Les Arabes Senga ont probablement aidé secrètement à ceux qui nous combattaient. A l'arrivée de l'envoyé du sultan de Zanzibar, qui était venu leur ordonner de cesser la guerre et de quitter le pays, on a remarqué l'absence des Arabes Senga et nous craignons qu'ils ne se déclarent maintenant ouvertement contre nous.

Devant de telles difficultés, il semble ridicule que quelques hommes malades s'obstinent à lutter, mais l'issue est des plus importantes, car il s'agit de maintenir la sécurité des Anglais et des missions dans ce pays et aussi d'empêcher l'extension du commerce des esclaves.

Le but des esclavagistes est de former sur toute la côte ouest du lac une coalition encore plus formidable que celle qu'ils ont réussi à former à l'est. L'esclavagiste le plus célèbre ici, Jumbé, à Kota-Kota, occupe une position isolée sur la côte ouest par environ 13° lat. sud. A mi-chemin entre lui et notre station de Karonga, il y a un bac à Deep-Bay ; ce fut là que j'attaquai le boutre susmentionné. Depuis longtemps, Jumbé veut établir un fort près de Bandaoué, station missionnaire par 12° lat. sud. Les hommes contre lesquels nous nous battons veulent élever des retranchements à Deep-Bay (route des esclaves), et aussi à Karonga. Ainsi, toute la côte ouest serait entre leurs mains. Les Anglais ont des stations de missions tout le long de cette côte : une dans le pays de Chikousé ; une autre était au cap Maclear ; malgré l'abandon de cette station, l'influence des missionnaires y subsiste encore ; les écoles restent ouvertes et il y existe un dépôt formé par la Compagnie commerciale. Notons encore Bandaoué, station principale de la mission de l'Eglise libre, et aussi une station dans l'intérieur du pays des Angoni, enfin Karonga qui appartient à la Compagnie des lacs. Il y a un mouvement continu d'allées et de venues de chasseurs et de voyageurs qui fait connaître les Anglais le long de la côte. Les escales, où le petit steamer *Ilala*, de la Compagnie des lacs, fait sa provision de bois, sont autant de points de contact entre les indigènes et les Anglais. Depuis quelque temps, j'ai placé une garnison dans une île pour occuper le bac de Deep-Bay. Nos efforts ne sont donc pas aussi insensés qu'on pourrait le croire, car nous avons un but précis à atteindre, c'est de chasser les esclavagistes de leurs retranchements et, si nous n'y parvenons pas, de les empêcher du moins de s'avancer davantage en les attaquant fréquemment. Par là aussi, nous détournerons les neutres de toute idée de coalition et arrêterons l'extension de la domination des esclavagistes sur toute la côte ouest du lac.

Il paraîtrait que le commandant Cameron se propose de conduire une expédition vers le lac Nyassa. La Compagnie des lacs africains a constitué le *Nyassa Defence Fund*, pour organiser une force armée destinée à refouler les Arabes. Si nous pouvons tenir bon jusqu'à l'arrivée d'un secours quelconque, nos efforts n'auront pas été inutiles. Si nous n'y réussissons pas, la situation qui sera faite aux expéditions dans l'avenir sera beaucoup plus difficile. Il faut donc entreprendre une action immédiate, si l'on veut faire tôt ou tard quelque chose.

Lord Salisbury a fait un grand éloge des efforts des Anglais au lac Nyassa et a ajouté que tout ce que le gouvernement pourrait faire diplomatiquement serait tenté sur le lac. Dans une réponse précédente faite au Parlement, il avait été dit que le consul avait reçu des instructions pour nous donner toute la protection dont il disposait. Mais, en avril dernier, le consul, venu à Karonga pour résoudre pacifiquement le conflit, a, paraît-il, déclaré formellement aux Arabes que le gouvernement anglais n'avait rien à voir dans nos affaires et que la petite troupe qui est ici ne recevrait aucun secours du gouvernement. J'aurais préféré que les forces arabes fussent doublées; car cette déclaration du consul, faite justement avant mon arrivée, a donné confiance aux Arabes qui ont augmenté leurs retranchements et continué la lutte dans la certitude où ils étaient que nous ne serions pas soutenus. Quand le sultan de Zanzibar envoya, à la demande du consul général britannique, un délégué pour traiter avec les Arabes, ceux-ci lui répondirent qu'ils avaient reçu du consul anglais l'assurance que ces questions ne concernaient en rien l'Angleterre. Peut-on appeler cela : *Consular protection* et *diplomatic effort*?

J'aurais voulu, étant obligé de partir à cause de l'expiration de mon congé, écrire au commandant Cameron pour l'éclairer sur bien des points. J'ai déjà envoyé en Angleterre un projet détaillé bien avant que celui de la croisade du cardinal Lavigner ait été connu ici. Tous les détails du programme que j'ai tracé sont dus aux hommes les plus expérimentés dans cette région. J'ai soumis ces plans au Rev. Horace Waller qui, par l'intérêt qu'il porte à la question du lac Nyassa et à la suppression de l'esclavage, est à même de les utiliser au mieux de la cause que nous défendons.

La *Deutsche Kolonial Zeitung* annonce que Cameron profitera de la découverte du Chindé comme voie navigable, pour l'expédition en faveur de laquelle des ressources lui ont été promises.

Comme le dit M. Piton, rédacteur de la *Revue des missions con-*

temporaines, on aura là une entreprise absolument identique à celle que le cardinal Lavigerie s'efforce actuellement d'organiser. Elle se poursuivra là où, de l'avis de toutes les personnes compétentes, se trouve la meilleure voie d'accès dans la région des lacs, savoir par le Zambèze, le Chiré, le Nyassa et le Tanganyika, ces deux lacs étant reliés par une bonne route construite par les soins de la Compagnie des Lacs africains. « Son caractère est, du reste, purement défensif, puisqu'il ne s'agit que de se débarrasser d'une bande d'Arabes qui interceptent les communications de la Compagnie des lacs avec le Tanganyika. Si celle-ci réussit à déloger les négriers de leur position, elle aura en même temps porté un coup mortel à la traite dans ces parages. »

M. Ed. Froment, chef de station au **Congo français**, dans une communication faite à la Société de géographie de Lille, sur un voyage dans l'**Oubangi**, s'exprime ainsi : « La grande affaire du moment, ce sont les expéditions vers le haut Oubangi. Au moment des crues, des flottilles de dix, vingt, et même trente grandes pirogues remontent, chargées d'esclaves et de marchandises, jusqu'au pied des rapides, en quête d'ivoire. Ce sont surtout les esclaves qui constituent l'article le plus demandé ; il y a ainsi, dans la rivière, d'aval en amont, un mouvement considérable de chair humaine qui va alimenter le cannibalisme d'en haut.... » Et plus loin, arrivé à Impfondo : « Je ne sais si c'est là l'effet d'une idée préconçue, mais il m'a semblé voir la convoitise s'allumer dans les yeux des natifs, quand ils regardaient les plus replets de mes Oussybas. Nous sommes en pays cannibale, et ces gens, en apparence si pacifiques, sont les mangeurs d'hommes les plus invétérés qui se soient jamais vus. Dans un village tel qu'Impfondo, il ne se passe guère de semaine qui ne soit marquée par une exécution ; l'ivoire n'est vendu aux Balois que contre des esclaves destinés à alimenter les abattoirs. Devant les demeures des chefs et des principaux habitants, s'élèvent de hautes et fortes perches, comme de sinistres potences, où pend encore quelque bout de liane, vestige de la dernière tuerie. Si vous demandez à quoi servent ces engins, au premier enfant venu, il vous répondra sans hésiter, en portant la main à son cou dans un geste expressif, accompagné des mots : *akéta motou* (couper la tête).

Cette épouvantable habitude est pratiquée avec des détails qui montrent bien quel dédain ou quelle indifférence elle a développés chez les indigènes à l'égard des instincts les plus naturels de sensibilité. L'esclave qu'on veut « abattre » est solidement amarré, assis sur un bloc de bois, au pied de la perche ; du sommet de celle-ci, courbée avec force,

descend une liane ou une corde qui lui passe sous le menton et la nuque, le forçant ainsi à tendre le cou. Le bourreau peut alors faire commodément son office, et il faut qu'il soit bien maladroit pour ne pas en finir d'un seul coup de couteau. La victime est souvent exposée quelque temps d'avance dans cette position, dont il est facile de s'imaginer toute la gêne physique. Pendant que le boucher aiguisé soigneusement son couteau sur une pierre voisine, le malheureux assiste par anticipation au déchiquetage de son corps, en entendant les assistants se disputer bruyamment les meilleurs morceaux. Cette sorte de vivisection ne prend fin qu'au moment où le féticheur-bourreau, satisfait de l'affilement de sa lame, commence à décrire devant ses yeux une série de mouvements rapides ; puis d'un coup terrible, il tranche la tête qui rebondit et danse dans l'espace, sous la secousse de la perche violemment redressée. Alors s'opère la distribution de la viande, accompagnée de scènes répugnantes de la plus abjecte voracité.

En septembre dernier, le gouvernement belge avait accepté de sonder les gouvernements au sujet de la convocation d'une **Conférence anti-esclavagiste**. Les troubles de l'Afrique orientale avaient fait ajourner cette question. Récemment l'Angleterre l'a rappelée au cabinet de Bruxelles ; des pourparlers ont été entamés avec l'Allemagne, la France, le Portugal, et les négociations sont assez avancées pour que l'on puisse prévoir que le Congrès se réunira au commencement de l'automne prochain. D'après la *Deutsche Kolonialzeitung*, outre la question de la traite, celles de l'importation des spiritueux, des armes et des munitions, de la détermination des frontières, seront mises à l'ordre du jour du Congrès.

A côté de l'activité déployée par les puissances pour arriver à supprimer la traite par les voies diplomatiques, les **Comités des Sociétés anti-esclavagistes** sont invités par le cardinal Lavigerie à envoyer des délégués à un **Congrès** qui se réunira à **Lucerne** du 3 au 10 août. Comme le porte la circulaire de Son Éminence, ce Congrès n'a rien de commun avec celui des puissances. « C'est une réunion libre de citoyens libres des diverses nations de l'Europe, qui n'a aucun caractère politique ni officiel et qui se propose simplement d'étudier à fond le problème que l'esclavage africain pose au XIX^{me} siècle et l'oblige de résoudre sous peine de se déshonorer dans l'histoire. Chacun sera libre d'y exprimer sa pensée, de la soutenir, de la faire triompher, si ses raisons sont bonnes et ses propositions sensées.

« Mais s'il agit en dehors du Congrès international des puissances, son but est de donner à celui-ci un appui dans l'opinion et de faciliter sa tâche. En effet, les gouvernements ne peuvent réaliser que ce qui a été à l'avance accepté ou demandé par l'esprit public et les plus belles réformes ont besoin de trouver un écho dans la volonté de tous. C'est ainsi que les Comités anti-esclavagistes seconderont l'action si désirable des États. »

Le Grand Conseil de Lucerne a donné son agrément à la réunion du Congrès, et a mis à la disposition de celui-ci la grande salle où se réunissent les Assemblées législatives du canton. Aux termes de la circulaire du cardinal Lavigerie, les membres de l'assemblée nommeront eux-mêmes, à la majorité des voix, le président du Congrès, et ceux des commissions que nécessiteront les travaux inscrits au programme. Ils voteront l'ordre de ces travaux sur la proposition qui leur en sera faite par une commission préparatoire d'organisation. Tous les Comités anti-esclavagistes sont invités à se faire représenter par un et encore mieux par plusieurs de leurs membres au Congrès de Lucerne. Le cardinal y invite également tous ceux que des titres particuliers : la science, les découvertes géographiques, les sentiments d'humanité, écrivains, orateurs, économistes, missionnaires, rattachent naturellement à l'œuvre anti-esclavagiste. Ils pourront prendre part à toutes les réunions publiques qui seront ouvertes à tous, mais ne participeront pas aux délibérations intérieures.

Sir John H. Kennaway, M. P., a posé, devant la **House of Laymen de l'Église anglicane**, la question du devoir de l'Église en ce qui concerne l'esclavage. Il a montré qu'un des plus grands bienfaits apportés à l'humanité par le christianisme avait été l'abolition de l'esclavage par la proclamation de l'égalité de tous les hommes devant Dieu. L'Angleterre avait contracté envers l'Afrique une énorme dette, qu'elle s'est efforcée de payer en travaillant à faire disparaître la traite de l'Afrique occidentale où elle l'avait si longtemps pratiquée. Les régions découvertes par Livingstone, Stanley, Cameron, ont ouvert de vastes territoires au commerce et à l'extension du christianisme. Mais, depuis l'époque de Livingstone, le peuple anglais a peu à peu appris à mieux connaître les résultats effrayants, les souffrances affreuses et les cruautés horribles de la traite. Pendant les cinq dernières années surtout, les ravages des chasseurs d'esclaves se sont étendus fort avant dans l'intérieur. Une intervention armée du gouvernement anglais à

l'intérieur serait une chose très grave. Lord Salisbury a promis de faire tout ce qui pourrait être fait dans la sphère légitime de la politique. Les marchés d'esclaves ont été abolis en Égypte et à Zanzibar, et l'on travaille à faire disparaître l'institution de l'esclavage dans l'île de Pemba. Le gouvernement consulte les autres puissances par l'intermédiaire de la Belgique, afin de chercher à obtenir une réunion de leurs représentants pour s'entendre en vue d'une action commune dans la question de l'esclavage et de la traite. Le « Nyassa Antislavery and Defence Fund » a souscrit 10000 liv. sterl. pour organiser une force armée capable de résister aux attaques contre les établissements écossais du Nyassa. Cameron espère obtenir du gouvernement ou d'un Congrès international l'autorisation de faire une croisière sur les grandes voies fluviales et les lacs de l'Afrique centrale, pour couper les communications aux trafiquants d'esclaves. Tout ce que peut faire l'Église anglicane, c'est de présenter au peuple anglais, par la voie de la discussion et de la presse, la grandeur du mal, d'exercer son influence sur le gouvernement quand l'occasion s'en présente, d'engager le Foreign Office à persévérer dans les traditions britanniques et à agir par tous les moyens en son pouvoir.

Après une discussion, dans laquelle le comte Nelson, le duc de Rutland et d'autres prirent la parole, l'assemblée a voté des résolutions portant en substance que la traite, telle que la pratiquent les Arabes dans l'Afrique équatoriale, détruisant une multitude de créatures humaines, et étant un des plus grands obstacles à l'expansion du christianisme et de la civilisation à l'intérieur de ce continent, l'Église a le devoir de faire entendre sa voix sur ce sujet, qu'elle doit appuyer le gouvernement dans les mesures à prendre pour supprimer la traite à la côte orientale, comme il a contribué à la faire disparaître de la côte occidentale. Quoique la traite dans l'Afrique centrale se pratique en dehors des limites des territoires où l'intervention du gouvernement pourrait s'exercer, il est urgent de faire tout ce qui peut être fait pour que les Anglais en comprennent les horreurs, et l'Église doit encourager toutes les entreprises pacifiques, commerciales ou religieuses, qui pourraient en amener la diminution. L'Église et d'autres communautés chrétiennes seront invitées à prier spécialement pour ce sujet, et ces résolutions seront communiquées au gouvernement par le primat d'Angleterre.

En outre un grand meeting anti-esclavagiste a eu lieu à **Greenwich**

sous les auspices de l'Union chrétienne des jeunes gens. M. Teali y a prononcé un éloquent discours sur la traite et les régions qu'elle dévaste.

A **Édimbourg**, M. W. Thompson, secrétaire de la Société des missions de Londres, a donné une conférence en faveur de l'œuvre anti-esclavagiste.

Après avoir décidé l'organisation d'une première expédition vers le Tanganyika par la voie du Congo, le **Comité** de la Société anti-esclavagiste **belge** sollicita le concours de l'État indépendant pour le transport, par les steamers de l'État, de Léopoldville aux Stanley-Falls, de sa troupe de 10 blancs et des 75 noirs qui doivent les accompagner, ainsi que des munitions, approvisionnements, marchandises et matériel nécessaires à l'expédition. Mais l'État indépendant a, dans ce moment, besoin de toute sa flottille pour l'établissement de deux camps qu'il a décidé de créer l'un dans le bassin de l'Arououimi, l'autre dans celui du haut Sankourou. Il n'a pas pu agréer la demande du Comité anti-esclavagiste belge.

Outre la Société des catholiques allemands dont le siège est à Cologne, il s'est formé à **Berlin**, dans la **Société coloniale allemande**, une Commission pour la suppression de la traite africaine; elle a pour président M. le prince de Hohenlohe-Langenburg.

A **Cracovie** s'est fondée, à l'imitation de celles de Vienne et de Salzbourg, une Société africaine anti-esclavagiste dont le Comité exécutif ne compte pas moins de vingt membres.

Le prince de Wrede, promoteur de la **Société austro-hongroise** anti-esclavagiste, s'est rendu à Turin d'où il se propose de visiter les États où règne l'esclavage, afin de se rendre compte par lui-même des horreurs de la traite.

En **Italie**, le Conseil directeur de la Société anti-esclavagiste a engagé par circulaire tous les comités italiens à organiser tous les mois des conférences publiques.

Dans toutes les villes de la **Sicile** ont été formés des comités anti-esclavagistes à la tête desquels se trouvent les hommes éminents du pays.

En **Amérique**, la *New-York Daily Tribune*, journal très important engage tous les Américains à soutenir les Européens dans leur campagne contre la traite.

DE LA RÉGION COMPRISE ENTRE LE HAUT-NIL ET LA CÔTE DE LA SOMALIE.

(Avec carte).

Comme la contrée, dont la carte accompagne ce numéro, est habitée par des peuples différents et n'a pas de nom générique, nous sommes obligés, pour la désigner, d'indiquer ses limites extrêmes à l'ouest et à l'est. D'ailleurs, elle ne forme pas un tout homogène, une région naturelle distincte. Des cours d'eau qui l'arrosent, les uns descendent à l'ouest, vers le Nil, les autres à l'est ou au sud-est, vers l'Océan-Indien. C'est donc à travers le pays représenté par notre carte que passe la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée et la Mer des Indes. Mais ce seuil de séparation des bassins est loin d'avoir été reconnu sur toute son étendue; on peut même dire que, pour la plus grande partie, on en ignore la vraie direction. Les itinéraires du Haut Nil et de l'Abyssinie méridionale ne rejoignent pas ceux qui ont été tracés en partant de la côte du golfe d'Aden ou de l'Océan Indien. Entre les points extrêmes atteints par Brenner dans la région de la Juba, par James sur l'Ouébi, Paulitschke dans le voisinage de Harrar, d'Abbadie et Cecchi au sud de l'Abyssinie, et le comte Téléki vers le Basso-Narok, s'étend une vaste région inconnue, où les cartographes placent des localités supposées et qu'ils sillonnent de cours d'eau et de routes de caravanes, d'après les indices fournis par les voyageurs et les marchands. De fait, l'hostilité des peuplades divisées en petits clans distincts et le climat ont jusqu'ici empêché tous les voyageurs, sauf James, de pousser un peu loin leurs itinéraires à l'intérieur de la Somalie, et il est à craindre que l'état de guerre dans lequel se trouve le Soudan égyptien, le mauvais vouloir des Arabes et la défiance des indigènes, qui craignent de subir le sort des nombreux peuples soumis aux Européens, ne contribuent à retarder la reconnaissance de la contrée.

Le pays auquel M. Reclus propose de donner le nom de Somalie forme une large presqu'île de disposition triangulaire, limitée à l'ouest par les montagnes qui continuent au sud le massif d'Abyssinie et ailleurs par l'Océan Indien. D'après les dires des naturels, le pays s'abaisse vers l'est par de longs gradins disposés parallèlement à la côte de la mer des Indes. On ne connaît pas la hauteur de ces chaînes côtières, que traversent la Juba, le Ouébi, la Doura et l'Ouadi Nogal; mais, au nord de ces bassins, les montagnes vues par Paulitschke, James, Speke et

Révoil, ont de 1500^m à 2000^m d'altitude ; d'après Paulitschke, le sommet le plus haut du groupe du Harrar atteindrait même 3000^m. A proprement parler, les montagnes qui bordent le golfe d'Aden ne forment pas une chaîne continue, mais une série de monts irréguliers qui se prolongent jusqu'à l'imposante presqu'île, terminée par le cap Gardafui, où se trouve le Djebel Karoma ou mont des Aromates, dont la hauteur est 1220^m. Le cap lui-même se dresse au-dessus de l'océan en une falaise de 275^m de hauteur. Plus au sud, un autre promontoire, le Ras Hafoun, se compose d'une île rocheuse, jointe au continent par une flèche de sable.

Cette suite de massifs n'envoie au golfe d'Aden que de courts torrents, le plus souvent à sec. Bien qu'il soit plus vaste et moins aride, le versant tourné vers l'Océan Indien proprement dit ne compte pas beaucoup de cours d'eau, et quelques-uns d'entre eux n'arrivent même pas jusqu'à la mer. Les uns, comme le Daror, le Nogal, le Dehr, le Faf, sont des *toug*, c'est-à-dire des *ouadi* remplis d'eau seulement à l'époque des pluies ; les autres des *ouébi* ou « fleuves, » dont l'un n'a pas d'autre nom que ce mot d'un sens général. Celui-ci, qui entraîne probablement les eaux du Harrar et de l'Ogaden, et que James a touché à Bari dans son cours moyen, ne peut percer le cordon de dunes qui s'étend le long de la côte de l'Océan ; après avoir coulé longtemps parallèlement au littoral, il se perd dans un lac marécageux. Plus à l'est, la Juba est le plus grand *ouébi* de la Somalie ; les explorations de Brenner, de Chaillé-Long et de von der Decken, en ont fait connaître le cours inférieur, mais on est loin d'être fixé sur l'étendue et l'importance de son bassin supérieur et moyen.

Grâce aux voyages de d'Abbadie, de Cecchi, de Chiarini, d'Antonelli, d'Aubry, etc. la région de l'Éthiopie méridionale est beaucoup mieux connue que la Somalie ; la direction générale des chaînes et celle des cours d'eau peuvent être tracées sur les cartes avec une assez grande approximation ; même Cecchi et Chiarini, en 1879, après avoir traversé les montagnes limitant au sud les bassins de l'Aouach et du Nil, aperçurent de loin les lacs Horra et Zououai qu'ils supposèrent appartenir au bassin de l'Ouébi, et qui dès lors ont figuré comme tels sur les cartes. Néanmoins bien des incertitudes existent encore ; les parties connues des cours de l'Aouach et du Nil présentent entre elles des solutions de continuité, et les frontières des États monarchiques des Galla, bien que tracées avec une précision apparente sur la carte de Cecchi, sont loin d'être complètement fixées. Toutefois le plus important des problèmes géographiques qui se posent dans cette région est celui se rapportant à l'Omo

ou Oumo, fleuve dont le cours se développe à l'est du Kaffa. Pour d'Abbadie, un des voyageurs qui se sont avancés le plus loin au sud de l'Abyssinie, l'Omo serait un affluent du Nil Blanc; mais d'autres explorateurs, en particulier Cecchi, s'appuyant sur les informations des indigènes font de cette rivière le cours supérieur de la Juba. M. Reclus accepte cette hypothèse, qui est aussi reproduite par Habenicht dans sa grande carte « Afrika. »

Cependant la découverte toute récente, effectuée par le comte Téléki, du Basso-Narok, grand lac situé au sud du Kaffa, apporte un nouvel élément à la discussion. Personne n'a vu le point où l'Omo, après s'être dirigé vers le sud-ouest tournerait vers le sud, puis vers le sud-est pour former le cours supérieur du Juba, tandis que M. Borelli, qui a voyagé dans les royaumes méridionaux de l'Éthiopie, après avoir interrogé un grand nombre d'indigènes, croit, sans pourtant l'avoir reconnu lui-même, que l'Omo se dirige vers l'ouest, là où on lui croyait une direction est, et qu'il va ensuite vers le sud pour se déverser dans un grand lac que le voyageur appelle Schambara. Le Schambara serait-il le Basso-Narok de Téléki, et l'Omo, le Nianam que Téléki a vu se jeter sur la rive septentrionale du Basso-Narok? Ces deux questions présentent une grande importance au point de vue géographique. Il est un autre point, lié au précédent, qui demanderait à être élucidé. Dans quel fleuve se déverse le Basso-Narok? Va-t-il au Nil ou à la Juba? Si l'Omo se jette dans le Basso-Narok et que celui-ci se rende au Nil, voilà certes une nouvelle source du Nil, peut-être aussi importante que le Nil Bleu de Bruce ou le Nil Blanc de Speke. Pour M. Wauters, l'Omo est un affluent du Basso-Narok, et l'émissaire de ce lac n'est autre que le Sobat, fleuve puissant d'après les voyageurs, plus volumineux même que le Nil à leur confluent. Le Sobat devient un grand cours d'eau, la branche maîtresse du fleuve d'Égypte. Hâtons-nous de dire qu'il ne s'agit ici que de pures hypothèses. Le Basso-Narok n'a été reconnu que sur sa rive orientale et les contrées qui le séparent soit du lac Victoria et du Nil Blanc, soit des parties connues du Sobat et de la Juba sont trop vastes pour que la solution proposée ait un degré suffisant de probabilité. Aucun voyageur n'a encore traversé ces immenses étendues où peuvent se trouver des chaînes ou des massifs montagneux, obligeant les eaux à se diriger dans une direction tout à fait différente de celle que semblerait indiquer la carte actuelle, encore si incomplète. Pour le moment, le seul fait acquis, c'est qu'un nouveau lac plus long que l'Albert a été découvert dans l'Afrique orientale. C'est à de nouveaux voyageurs qu'incombe la tâche de fixer

d'une manière définitive les vraies sources du Nil et de la Juba, et le seuil de partage entre leurs bassins.

CORRESPONDANCE

Lettre de Cape-Town, de M. Al. Demaffey, ingénieur des mines.

Cape-Town, 28 avril 1889.

Je vous envoie, sur la main d'œuvre à Tati, une note qui intéressera peut-être vos lecteurs. J'ajoute que notre Compagnie occupe actuellement une vingtaine de blancs, de soixante à quatre-vingts noirs et cinq ou six métis.

OUVRIERS BLANCS

Les mineurs reçoivent 20 livres sterling par mois; les charpentiers 20 liv.; les forgerons 25 liv.; les amalgamateurs de 20 à 25 liv.; les mécaniciens de 20 à 30 liv. Ils se nourrissent à leurs frais. Les magasins de la Compagnie leur fournissent, à des prix modérés, tout ce qui leur est nécessaire. Un blanc peut vivre confortablement à raison de 3 à 4 liv. par mois.

Chaque mineur blanc a sous ses ordres de 6 à 15 boys (ouvriers noirs).

La Compagnie recrute les blancs à Kimberley; elle paye les frais du voyage (en moyenne 12 liv. par homme) et demi-solde pendant la durée du voyage (en moyenne deux mois). En général ces ouvriers valent peu de chose.

OUVRIERS NOIRS

Ils se divisent en :

1. *Ma-Tébélé*. — Très paresseux; se sentant dans leur pays, ils se montrent volontiers insolents. Rarement ils consentent à s'engager pour plus de 2 ou 3 mois, et généralement ils trouvent un prétexte pour s'en aller avant d'avoir achevé leur temps. On ne les emploie qu'exceptionnellement dans les mines. Ils savent assez bien soigner le bétail.

2. *Zambesi niggers*. — Ce sont les meilleurs ouvriers. Ils s'engagent volontiers pour 6 mois; sont généralement dociles; au bout de quelque temps ils sont d'assez bons mineurs s'ils sont bien dirigés; en revanche ils ne valent rien pour le bétail. Ils ont une peur affreuse des *Ma-Tébélé*.

3. *Ma-Kalaka*. — Sont bons pour le bétail, mais guère pour autre chose. Ils sont en quelque sorte esclaves des *Ma-Tébélé*; il ne leur est pas permis de posséder du bétail; mais ils sont employés à garder les troupeaux du roi; de là l'expérience qu'ils ont acquise à cet égard.

4. *Bushman*. — Sont très bons pour suivre une piste et comme prospecteurs (pour découvrir les anciennes mines). Ils peuvent aussi être utilisés comme courriers.

Les noirs ne sont jamais payés en argent. Ils travaillent pour des couvertures (2 couvertures de coton ou une de laine par mois), pour des plumes d'autruches (les *Ma-Tébélé* s'en servent pour leur parure de guerre) pour une vache (10 mois);

pour un fusil (10 mois); pour des verroteries (les Ma-Kalaka); pour du *limbo*, cotonnade bleue (Bushmen), etc. En outre, ils reçoivent une ration de 3 livres de maïs et de temps à autre un peu de viande. Ils coûtent à la Compagnie de 1 livre à 1 livre et 4 shillings par mois. Ils n'ont pas un travail pénible, sont bien traités et en somme ont une existence assez douce.

MÉTIS ET MULATRES (demi-sang).

Sont employés comme drivers, cuisiniers, interprètes, etc. Ils reçoivent un salaire de 3 livres et 15 shillings par mois, plus une ration de viande, farine de maïs, sel, café et sucre. Ils sont tous ivrognes.

AL. DEMAFFEY.

BIBLIOGRAPHIE ¹

Frederick Stanley Arnot. GARENGANZE OR SEVEN YEARS' PIONEER MISSION WORK IN CENTRAL AFRICA. London (James-E. Hawkins), 1889, in-8°, 276 p., 20 illust. et une carte, fr. 4.40. — Le Garenganzé est un État de l'Afrique centrale situé vers le 10^{me} degré de lat. sud et entre le 27^{me} et le 28^{me} degré de long. est, c'est-à-dire au nord-ouest du lac Bangouéolo. Il est arrosé par la Loufira, qui est elle-même tributaire du cours supérieur du Congo, dans la région où il porte le nom de Louapoula. Les voyages de Reinhardt en 1884 et de Capello et Ivens en 1885 ont permis de marquer cette contrée sur les cartes, toutefois c'est M. Arnot qui nous l'a fait connaître dans ses détails. Notre journal a déjà parlé plusieurs fois de ce missionnaire qui, comme Livingstone, est en même temps un voyageur de mérite. De retour en Europe pour quelques mois seulement, le temps lui a manqué pour écrire un récit complet et détaillé de ses explorations. Sa correspondance, les discours qu'il a dû prononcer dans différentes localités, les démarches faites en vue de l'extension de son œuvre ont absorbé la plus grande partie de son temps. Aussi, l'ouvrage qu'il présente aujourd'hui au public n'est pas une narration étendue de ses voyages ni une description complète des pays qu'il a parcourus. C'est simplement la reproduction de notes prises au jour le jour, notes qu'il a développées en s'aidant des lettres qu'il envoyait à sa famille et de ses souvenirs personnels. Tel qu'il est, l'ouvrage ne peut que plaire aux amis des missions et des sciences géographiques qui attendaient avec impatience le récit de M. Arnot. Ce livre écrit d'un style simple et original, avec toute la fraîcheur d'une

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

œuvre faite au jour le jour, à mesure que se déroulent les événements, revêt la forme du journal ; presque chaque alinéa commence par une date. En outre, les chapitres sont coupés en un grand nombre de petits paragraphes, précédés chacun d'un sous-titre, de sorte que la plus grande clarté règne dans le cours du récit.

Elle est longue cette odyssee de sept années consécutives dans l'intérieur de l'Afrique. Cette grande traversée d'une côte à l'autre rappelle celle de Livingstone, et si les voyages de M. Arnot ont eu moins de retentissement que ceux du grand explorateur, ils n'ont pas coûté moins de peine, ni exigé moins de courage et d'énergie. Parti de Durban, dans la colonie de Natal, en juillet 1881, il est arrivé une année après dans la région du Zambèze moyen, après avoir passé par Potchefstroom et Shoshong. De 1882 à 1884, il resta dans la région du Zambèze, à Pandama-Tenka, Seshéké et Lealui, d'où il gagna Benguela avec un Portugais, senhor Porto. Là, il fut mis en rapport avec une ambassade que Msidi, ou Msiri, roi du Garenganzé, envoyait à la côte pour prier des hommes blancs de venir le visiter. Le Garenganzé est situé à une distance considérable de la côte occidentale et la route pour s'y rendre est semée d'obstacles et de dangers. N'importe, après y avoir mûrement réfléchi, le missionnaire se décida à partir. Il n'eut pas à s'en repentir. Ce voyage lui prit plusieurs mois, de juin 1885 à février 1886. A son arrivée, les trafiquants arabes firent ce qu'ils purent pour empêcher Msidi de le recevoir, mais celui-ci, homme intelligent et désireux de s'instruire, ne les écouta pas. Peu à peu il s'affectionna à M. Arnot, qui résolut de se fixer auprès de lui et d'y fonder un établissement de mission. Après un séjour de deux années dans le pays, M. Arnot voulut revenir pour quelque temps en Angleterre afin d'intéresser le public à son œuvre dont il confia la direction, pendant son absence, à deux missionnaires, MM. Swan et Faulknor, qui étaient venus le rejoindre. Son voyage de retour s'effectua par le Lounda, le lac Dilolo, Bihé et Benguela. De là il gagna l'Angleterre, mais après un séjour de six mois, il en est reparti à la fin de mars de cette année-ci.

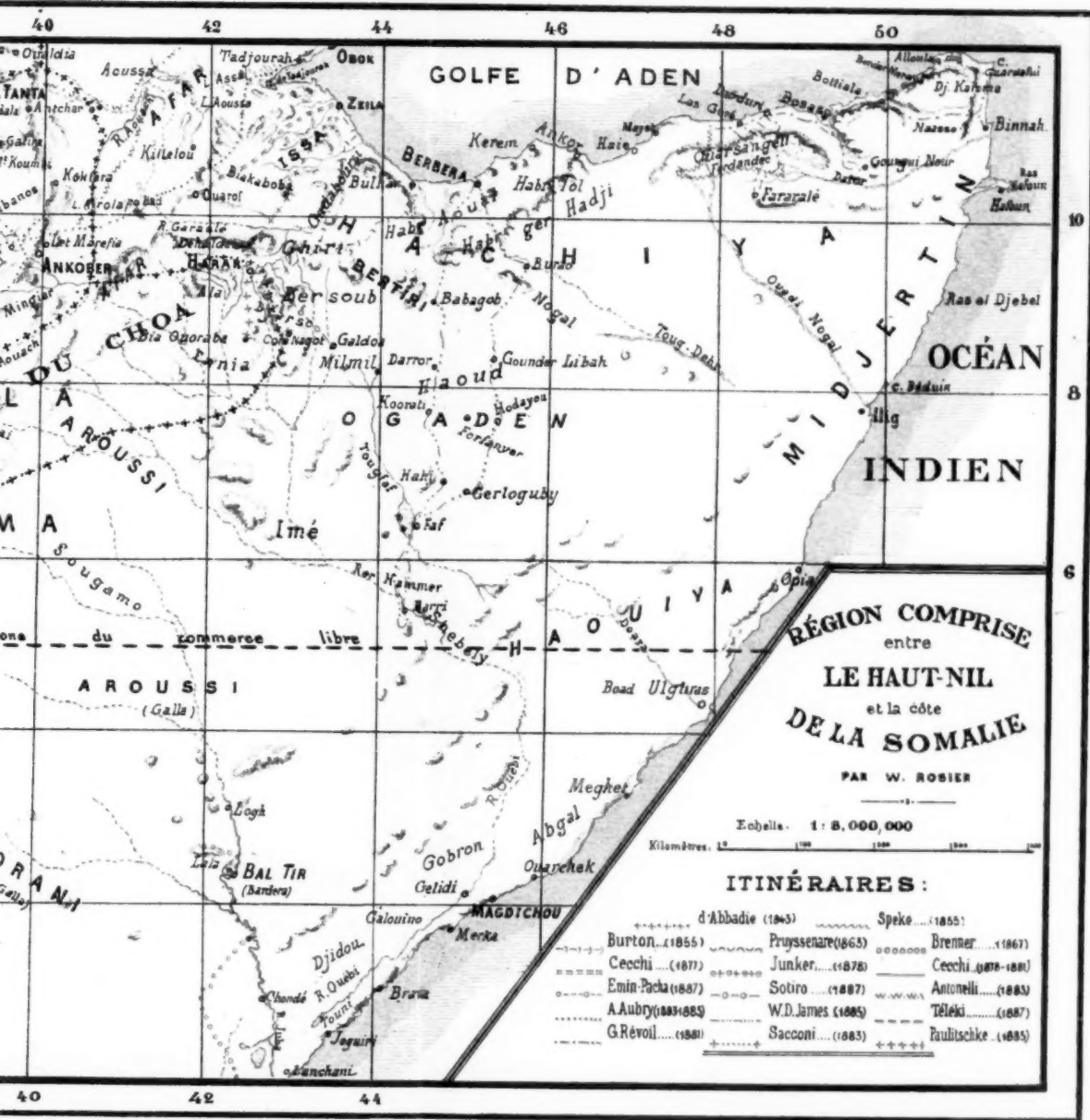
Le livre qui raconte ces longues pérégrinations et qui, en outre, renferme un chapitre sur le Garenganzé et ses habitants, offre le plus vif intérêt. Il est orné de plusieurs gravures. La carte qui le termine a été empruntée aux *Proceedings* de la Société de Londres ; c'est une réduction de la route de M. Arnot de Lealui à Benguela et au Garenganzé, faite au $\frac{1}{4000000}$, c'est-à-dire à la même échelle que la grande carte *Afrika* publiée par Justus Perthes.

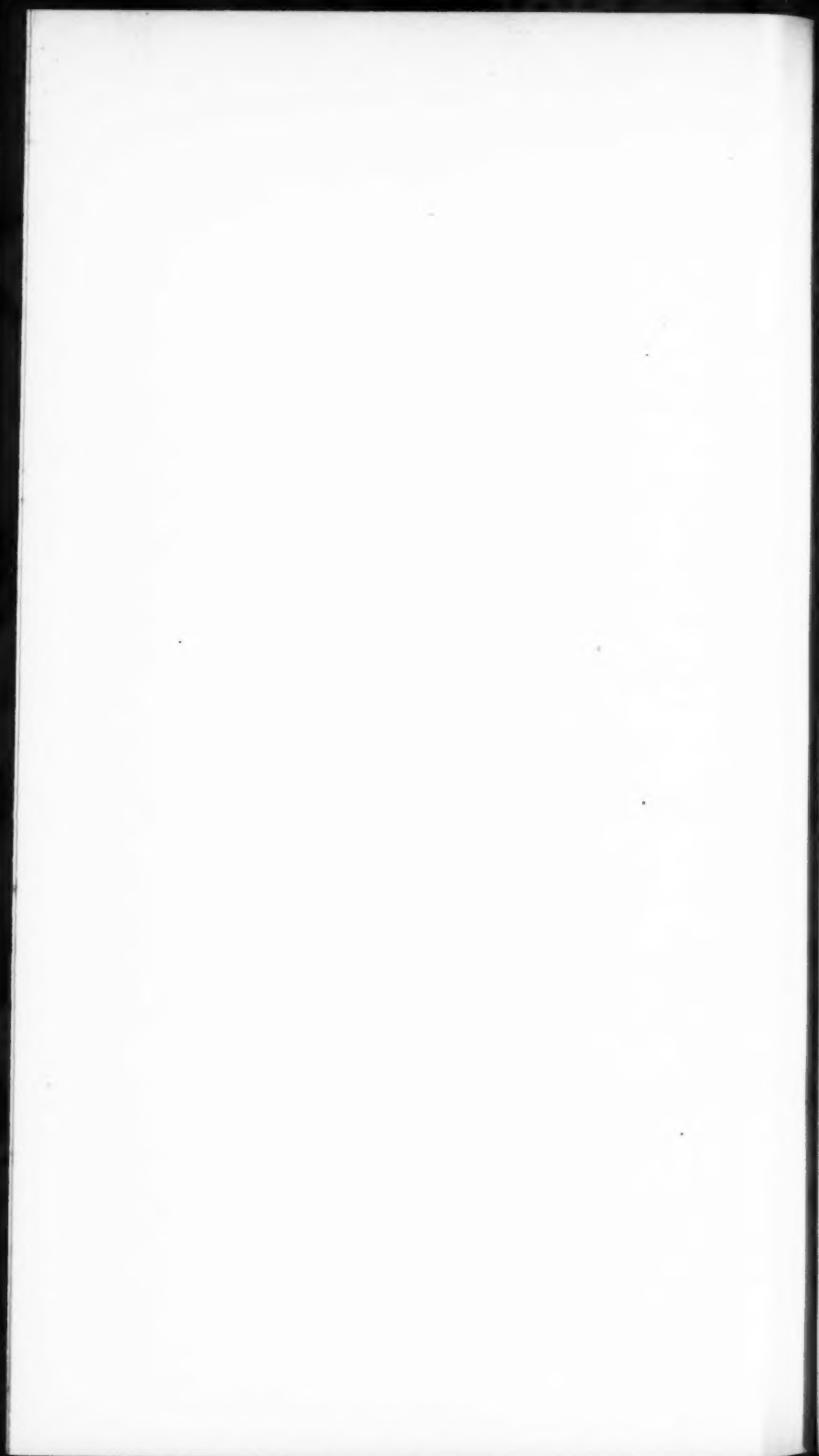
D^r Emil Holub. VON DER CAPSTADT INS LAND DER MASCHUKULUMBE. Wien (A. Hölder), 1888 et 1889, in-8°. L'ouvrage paraît à raison de 2 livraisons par mois. Il renfermera environ 180 gravures originales sur bois et deux cartes. Prix de chaque livraison, 30 kr. — Le D^r Holub, dont la belle description du peuple et du pays des Ba-Rotsé est bien connue, a accompli de 1883 à 1887 un second voyage au Zambèze par le Cap, Colesberg, le Transvaal occidental, le Limpopo et les lacs salés du Makarri-Karri. Du Zambèze, il s'est avancé vers le nord et a atteint le pays des Ma-Choukouloumbé, inconnu auparavant, mais marqué sur la carte de Livingstone sous le nom de Ba-Choukouloumpo. Cette contrée arrosée par la Louengoué est riche en pâturages et en bétail. Venus du nord depuis deux siècles environ, les Ma-Choukouloumbé sont en lutte constante avec les Ba-Rotsé qui leur volent leur bétail et réduisent en esclavage leurs femmes et leurs enfants.

C'est le récit de ce voyage ainsi que la description de la région au nord du Zambèze moyen, dont M. Holub vient de commencer la publication par livraisons. Il a surtout eu en vue d'écrire un ouvrage de vulgarisation qui puisse être mis entre toutes les mains. La narration est conduite avec verve ; on croit voir le voyageur, sa femme et les blancs qui les accompagnent avancer à travers la contrée, tantôt fertile, tantôt déserte, conduisant leurs chariots attelés de longues files de bœufs superbes. Des gravures nombreuses et fort bien exécutées font comprendre les épisodes du voyage et permettent de se représenter les types de végétaux et d'animaux dont la description se trouve dans le texte. On sait que le D^r Holub est un naturaliste de grand mérite, de sorte que son ouvrage, en même temps qu'il distrait, inculque dans l'esprit du lecteur des connaissances solides sur la flore et la faune généralement peu connues de cette partie de l'Afrique australe. A ce titre, l'ouvrage plaira non seulement aux gens du monde, mais aussi aux géographes et aux amateurs d'histoire naturelle. La 15^{me} livraison est accompagnée d'une carte dressée par l'explorateur d'après ses propres déterminations, avec plus de cent cotes d'altitude le long de son itinéraire, de Colesberg à Kazoungoula et aux chutes Victoria, à travers l'Etat libre de l'Orange, le Transvaal, les territoires du protectorat britannique du Be-Chuanaland et du pays des Ma-Tébélé. Il est donc possible de se rendre exactement compte du relief du terrain sur cette ligne, du 31° au 18° lat. sud.

Nous reviendrons sur cette importante publication lorsqu'elle sera terminée







BULLETIN MENSUEL (1 juillet 1889¹).

A l'occasion des progrès faits par les **Senoussis** dans le Soudan oriental, le *Bulletin de la Société africaine d'Italie* a donné les renseignements suivants sur cette secte avec laquelle les représentants de la civilisation européenne dans l'**Afrique septentrionale** doivent compter. Le Khalifa, ou lieutenant de Dieu, a sous ses ordres toute une hiérarchie de Khoumas (frères ou compagnons), de Mokaddems (prêtres), d'Aghas (doyens) et d'Oukils (procurateurs), qui tous ne sont que des esclaves du chef suprême. Des courriers spéciaux sont toujours à la disposition du khalifa, et, avec la rapidité de l'éclair, communiquent aux autres fonctionnaires de la communauté les ordres de la zaouïa centrale; les nouvelles graves sont confiées à des messagers particuliers qui les portent de vive voix avec une célérité incroyable. Chaque année, à une époque fixe, le khalifa convoque les Mokaddems dans un synode à Djerbib, dans lequel sont examinées la situation morale et la position financière du senoussisme, et étudié le programme des actes à accomplir l'année suivante. La secte s'est imposée aux divers gouvernements musulmans, égyptien, tunisien, turc, qui l'ont comblée de faveurs et lui ont accordé des immunités fiscales et de vastes concessions de territoire. Elle compte 15 stations au Maroc, 25 en Algérie, 10 en Tunisie, 66 en Tripolitaine, 17 en Égypte. Elle a complètement envahi le Wadaï, dont le sultan est un de ses plus fervents sectateurs. La propagande ne se borne pas à la race blanche; la race noire a été gagnée par les nombreuses écoles fondées dans le Soudan, qui ont étendu l'influence de la secte de la Sénégambie à Timbouctou, à Cano, au lac Tchad, au Bahr-el-Ghazal, jusqu'au pays des Danakils, des Gallas et des Somalis.

Grâce aux efforts déployés dans la lutte contre les **criquets** dans la **province de Constantine**, il est permis d'espérer que les récoltes seront préservées. L'éclosion a été beaucoup plus considérable qu'on ne pouvait le craindre; mais les administrations provinciales et communales ont su organiser la défense sur tous les points menacés, avec énergie, et la soutenir avec persévérance. Des milliers d'indigènes ont été réquisitionnés, des soldats ont été mis par l'autorité militaire à la

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

disposition des administrateurs chargés de diriger les travaux de défense; les chemins de fer ont transporté gratuitement les travailleurs et le matériel nécessaires. La destruction des criquets dans la seule commune d'Ain M'lila pourra donner une idée du fléau dont elle était menacée, et dont elle a été sauvée par les efforts réunis de tous ses défenseurs. Il avait été détruit en œufs quatorze milliards de criquets; au 31 mai on avait pulvérisé deux milliards de criqueteaux, et au 6 juin un autre milliard de criquets déjà développés. Ces dix-sept milliards d'individus marchant en colonne serrée, à raison de un par centimètre carré, auraient couvert une surface de 17 kilomètres de longueur sur 100 mètres de large; la récolte sauvée pour cette seule commune est évaluée à 1,560,000 francs. Il est facile de se représenter la satisfaction de l'ensemble des habitants de la province, en voyant le désastre dont ils étaient menacés conjuré au moins pour cette année-ci.

Avant que le roi du Choa, Ménélik, qui, paraît-il, a réussi à se faire reconnaître comme négous d'**Abyssinie**, ait pu prendre possession des territoires sur lesquels régnait ce dernier, les Italiens se sont emparés du poste de Keren situé à 11 kilomètres environ au S. O. de Massaoua. C'est sans doute avant d'être informé de cet exploit que Ménélik a expédié du Choa une mission de vingt personnes chargées de se rendre en Italie auprès du roi Humbert. Il aura d'ailleurs fort à faire pour relever l'Abyssinie de l'état misérable où l'ont réduite, à l'occident, la guerre avec les derviches, et au nord, celle avec les Italiens. Quant à ceux-ci, la prise de Keren, situé à 1400^m d'altitude, peut leur fournir une excellente station d'été pour les troupes de Massaoua que déciment l'anémie et les fièvres. Ils songeraient même, d'après les dernières dépêches, à occuper l'Asmara dès que Ménélik entrerait dans le Tigré.

M. Romanet du Caillaud a adressé à la Société de géographie de Paris une note d'après laquelle le comte Téléki a trouvé une **tribu chrétienne** dans l'Afrique orientale, au nord du **Basso-Narok**, par 5° lat. N¹. L'explorateur croit que cette tribu a eu des relations avec l'Abyssinie. A 2° plus au N., au Kaffa, le christianisme a été florissant. La présence de cette tribu chrétienne à 2° au sud du Kaffa et à 4° au N. de l'Ou-Ganda, semble, dit M. Romanet du Caillaud, indiquer une étape entre l'Abyssinie et l'Ou-Ganda, pays qui a probablement reçu les premiers enseignements du christianisme au temps de son premier roi Kintu. Le règne de ce souverain remonte au dixième ou au onzième

¹ Voy. la carte, p. 192.

siècle. Or c'est au dixième siècle que la dynastie salomonide de la Haute-Éthiopie fut renversée par l'usurpation d'une princesse de religion juive, dont la dynastie régna pendant un siècle environ dans le nord de l'Abyssinie et y persécuta le christianisme. Durant cette usurpation, la dynastie précédente se retira dans le Choa. Il est possible que des familles chrétiennes de l'Abyssinie septentrionale, pour échapper à la tyrannie de l'usurpatrice, aient émigré vers le sud et y aient fondé des colonies chrétiennes. Kintu, le fondateur du royaume de l'Ou-Ganda aurait fait partie d'une semblable émigration.

D'après une lettre de l'**Ou-Rouri**, à l'est du Victoria-Nyanza, du 2 décembre, arrivée à Zanzibar, **Stanley** a de nouveau réussi à franchir la distance de Bonalya, sur l'Arououimi, au lac Albert, où il a rejoint Émin-pacha. Sans doute il lui a remis les provisions et les munitions qu'il était allé chercher au camp de Yambouya. Aux termes de la lettre, il semble qu'Émin-pacha serait resté dans l'Ou-Nyoro, à l'est du lac Albert, pendant que Stanley, pour lequel un dépôt de provisions avait été établi à Msalala, au S.-E. du Victoria-Nyanza, serait venu dans l'Ou-Rouri. Sa caravane avait perdu un assez grand nombre d'hommes par la maladie, d'autres étaient blessés, ce qui indique qu'il n'a pas pu accomplir sa tâche sans avoir eu de nouveau à combattre; lui-même paraissait épuisé de fatigues et de privations. Une dépêche arrivée à Londres porte qu'après s'être ravitaillé, Stanley se proposait de rejoindre Émin-pacha dans l'Ou-Nyoro; il ne faudrait donc pas s'attendre à le voir prochainement revenir par la côte orientale. D'autre part, d'après une communication du Dr Hans Meyer à la Société de géographie de Berlin, M. Stokes, conducteur des caravanes des missions anglaises du lac Victoria, a conduit dans le Kavirondo plus de cent charges de provisions pour Stanley. La seconde expédition anglaise de secours pour Émin-pacha, qui est partie de Mombas en novembre de l'année dernière, et qui devait traverser le territoire de la sphère d'influence anglaise en profitant du lever de la carte du comte Téléki, doit avoir pénétré assez avant dans l'intérieur pour tendre la main à Stanley. Mais voici qu'un télégramme de Zanzibar, du 16 juin, annonce l'arrivée de lettres d'Oudjidji sur la côte orientale du Tanganyika, datées du 10 mars, d'après lesquelles Stanley aurait opéré sa jonction avec Tipo-Tipo et renvoyé au Congo ses malades. Les lettres portaient en outre qu'il se disposait à gagner la côte orientale avec Émin-pacha et que Tipo-Tipo comptait être rendu à Zanzibar dans quatre mois. Avant de chercher à concilier ces diverses nouvelles, nous ne pouvons passer

sous silence celles qui sont arrivées par la voie du Congo. Tout d'abord, d'après le *Mouvement géographique*, l'expédition Becker partie de Léopoldville, le 23 janvier, pour les Stanley-Falls, était arrivée à destination le 16 février, n'ayant mis que 25 jours pour remonter le fleuve. Tipo-Tipo aurait manifesté une grande satisfaction de revoir l'officier belge avec lequel il avait entretenu jadis, à Tabora, d'excellentes relations. Mais, s'il faut en croire le *Temps* du 2 juin, de graves nouvelles sont arrivées des Stanley-Falls par l'intermédiaire du major Parminter. Tipo-Tipo ayant appris la prohibition de l'importation des armes et des munitions par le gouvernement allemand à la côte orientale, aurait fait savoir à l'État indépendant du Congo que si, dans un délai de six mois, il n'obtenait pas 200 fusils avec des cartouches, il cesserait de se considérer comme étant à son service. Il aurait vu avec chagrin l'État du Congo établir le camp retranché sur l'Arououimi, et aurait préféré rester seul maître de la clef du haut Congo. Le *Mouvement géographique* qui mentionne la présence de Tipo-Tipo aux Stanley-Falls le 16 février, ne dit point que le chef arabe fût informé de la venue de Stanley à Oudjidji, ni qu'il se disposât à quitter son poste pour se rendre au Tanganyika ou à la côte orientale, ni qu'il eût envoyé ou qu'il se préparât à envoyer dans cette direction une caravane de renfort ou un convoi de ravitaillement à Stanley. Il ne nous paraît pas que nous ayons des données suffisantes pour résoudre le problème posé par les dépêches reçues de deux côtés opposés.

M. le missionnaire Price, qui vient de passer une année à **Mombas** et dans les stations avoisinantes, a pu annoncer à l'Assemblée générale de la Société des missions anglicanes que, malgré les difficultés survenues dans l'Afrique orientale, l'œuvre de Mombas a fait des progrès; une école a été ouverte pour préparer des évangélistes et des prédicateurs indigènes; une mission médicale a été fondée dans la même ville; les femmes ont aussi été admises à prêter leur concours à l'œuvre missionnaire auprès des femmes et des jeunes filles. La British East African Company a engagé les missionnaires à suivre ses agents sur la route qu'elle ouvre pour faciliter les communications de Mombas avec l'intérieur. Quelque sombre que paraisse le présent, il n'y a pas lieu, pour les missionnaires, de perdre courage. Au milieu des obscurités qui les entourent, il y a des points lumineux qui relèvent leurs espérances. — Après M. Price, le colonel Evan Smith, consul général britannique à Zanzibar, a insisté sur les difficultés qui se présentent à ceux qui voudraient faire entrer le continent africain dans le concert des nations civilisées. La

régénération de ces multitudes de noirs est une œuvre trop vaste pour qu'elle puisse être entreprise par aucune puissance étrangère. Ce sont les indigènes qui doivent s'y employer, mais la préparation de ceux-ci est entre les mains des missionnaires. Les pionniers de la civilisation, géographes, explorateurs ont été soutenus; l'influence des missionnaires commence à se faire sentir même à l'intérieur; mais ils ont besoin d'être appuyés. La situation est rendue difficile dans l'Afrique orientale par l'esclavage et par la traite, deux choses distinctes qu'il ne faut pas confondre. L'institution de l'esclavage doit être éventuellement abolie par les Africains eux-mêmes (?). La tâche est trop gigantesque pour qu'aucun gouvernement l'entreprenne; pour amener l'abolition de l'esclavage, il faut faire comprendre aux natifs que c'est un fléau et une dégradation. Voilà une des difficultés que la Société a devant elle; il faut instruire les fils de l'Afrique à aller eux-mêmes répandre le christianisme chez leurs frères dans tout le continent.

La **Société allemande de l'Afrique orientale** possède une station à **Mpouapoua**, à 300 kilom. de la côte, sur la route de Bagamoyo à Tabora et au Tanganyika. Au mois de février, le fondé de pouvoirs de la Société à Zanzibar envoya à MM. Giese et Nielsen, ses agents à Mpouapoua, trois messagers porteurs de petites lettres pour les engager à revenir à la côte. Les lettres furent cachées dans les petites poches à amulettes que les noirs portent toujours sur eux. Bouchiri fit arrêter et fouiller les messagers, mais sur leur déclaration que ces poches contenaient des remèdes magiques, un Arabe s'opposa à ce qu'elles fussent ouvertes. Pour le retour, le lieutenant Giese cacha des lettres dans le magasin de la crosse des fusils des porteurs; mais ceux-ci, prévoyant que leurs armes leur seraient enlevées, les cachèrent de nouveau dans les susdites poches. Ce qu'ils avaient prévu arriva; Bouchiri s'empara de leurs armes, mais les lettres parvinrent à Zanzibar. Le lieutenant Giese écrit que tout est tranquille dans l'Ou-Sagara, et que, comme la route de Zanzibar est fermée, il essaiera, avec M. Nielsen, de parvenir à Mombas par Moschi et Taveta. Il ressort de nouvelles ultérieures que ce projet a dû être abandonné. MM. Giese et Nielsen se sont décidés à rester à Mpouapoua qui est fortifié; mais la Société africaine allemande leur a fait dire que, dans l'état actuel des choses, il importe à leur sûreté qu'ils quittent la station.

A la suite des démarches faites auprès du gouvernement anglais par les délégués de la Société des lacs africains et des Sociétés missionnaires qui ont des stations dans la région du lac Nyassa, il s'est produit en

Angleterre un mouvement en faveur d'un plan d'extension de l'influence anglaise dans cette partie de l'Afrique, publié dans un article du *Times* duquel nous extrayons ce qui suit :

« Quelques personnes et quelques sociétés ont essayé de faire, au sud du Zambèze, ce que la Société des lacs africains a fait au nord de ce fleuve. Cette dernière ne borne pas son activité au lac **Nyassa**, elle l'étend au **Tanganyika**, aux lacs **Moëro** et **Bangouéolo**, aux territoires consacrés par les voyages et la mort de Livingstone, et au cours moyen du Zambèze. Il est question de transformer la Société des lacs en une Société concessionnée plus vaste qui prendrait l'administration de tous les pays au nord et au sud du Zambèze, où prédomine actuellement l'influence anglaise et qui n'ont pas de gouvernement solide. Son territoire s'étendrait de l'extrémité sud du Tanganyika, à la côte occidentale du Nyassa, aux limites méridionales de l'État indépendant du Congo, entre les frontières orientales et occidentales des possessions portugaises, et jusqu'aux limites du protectorat britannique sur le Be-Chuanaland. C'est un des pays les plus riches de l'Afrique centrale; s'il était placé sous l'influence anglaise, une communication se trouverait ouverte du Cap jusqu'au Nil. Les chefs indigènes sont partout favorables à ce plan et ont, pour la plupart, conclu des traités avec la Société des lacs et avec d'autres associations disposées à prendre part à cette vaste entreprise. Le concours amical de la East British African Company est assuré, des financiers d'Angleterre et du Cap appuient ce projet, et l'élément philanthropique ne manque pas dans le Conseil d'administration. Ce plan a été soumis au Bureau des colonies et au Foreign Office qui l'ont accueilli favorablement. On ne doute pas que le gouvernement n'accorde à l'entreprise, par une charte royale, les mêmes faveurs qu'il a accordées à la East British African Company. Ce n'est que de cette manière que l'Afrique australe anglaise pourra prendre pied dans l'Afrique centrale, et que les missions et les entreprises commerciales du lac Nyassa pourront obtenir l'appui du gouvernement qui jusqu'ici n'a pu leur être accordé.

« Les Sociétés qui agissent au sud du Zambèze sont la Lord Gifford's Company et la Cecil Rhode's Company. La première, appelée aussi la British Be-Chuanaland Company, étend ses prétentions sur tout le royaume de Khama jusqu'au Zambèze, au nord, et au lac Ngami, à l'ouest; elle a fait un traité avec Morémi. L'autre Société, qui prend aussi le nom de Central British African Company, prétend avoir des droits sur le Ma-Tébéléland et le Ma-Shonaland, quoique Lo Bengula ait répudié la prétendue concession Rhodes. Au nord du Zambèze, la nou-

velle Société travaillerait à faire déclarer sphère d'influence anglaise tout le pays à l'ouest du 35° long. Est, jusqu'aux lacs Tanganyika, Moëro et Bangouéolo, que les Allemands et les Portugais considèrent comme situés dans la sphère d'influence allemande et portugaise. »

Il est possible que le plan susmentionné réponde aux désirs de certains esprits en Angleterre, mais nous doutons beaucoup que l'Allemagne et le Portugal en permettent la réalisation sans protester. La *Deutsche Kolonial Zeitung* a déjà appelé sur ce sujet l'attention du département des affaires étrangères de l'empire allemand, et, à peine le projet publié par le *Times* était-il connu, que les chefs de tous les partis représentés dans la Chambre des pairs du Portugal signaient une déclaration ainsi conçue : « La Chambre, affirmant une fois de plus les droits du Portugal dans l'Afrique orientale et centrale, droits basés sur la découverte, la conquête, l'occupation effective ou l'exploitation commerciale permanente, espère que le gouvernement maintiendra avec fermeté ces droits qui, dernièrement encore, ont été solennellement reconnus et constatés par les conventions passées avec la France et l'Allemagne, et qu'il s'efforcera de faire respecter les légitimes intérêts de la nation portugaise dans ces régions. » Cette motion a été adoptée à l'unanimité par les deux Chambres.

Des inondations ont désolé la province de l'Imerina. Les *Missions catholiques* publient à ce sujet une lettre de **Tananarive** à laquelle nous empruntons les détails suivants. Dans la région des montagnes, les pluies ont été tout à fait extraordinaires. Le 24 février, l'Ikopa avait une crue de 3^m et atteignait la hauteur de ses digues. Des désastres étaient à craindre; il fallait surtout protéger les rizières situées à l'est de la ville. Elles sont réputées sacrées par les Malgaches, parce qu'elles sont l'œuvre du fondateur de la dynastie actuelle. Le 24, à midi, le signal d'alarme était donné et toute personne valide convoquée pour aller renforcer la chaussée. Le premier ministre s'y transporta à la hâte, accompagné de ses aides de camp et des grands du royaume, pour diriger et encourager les travailleurs. Le résident général de France et Mgr Cazet s'y rendirent aussi. On y voyait encore quelques ingénieurs français dont l'expérience fut mise à contribution. Le danger fut momentanément conjuré, mais, par mesure de précaution, on ouvrit la digue de la rive gauche, et l'eau qui se déversait alla rejoindre celle qui descendait par la plaine de Jalasora et celle qui remplissait déjà la vallée du Sisaony. L'Ikopa¹, en effet, avait franchi ses

¹ Voy. la carte V^{me} année, p. 164.

digues entre Ambohipéno et Mahitsy; aussitôt l'immense et riche plaine de la rive gauche fut inondée, et le lac d'Ambohipo monta de deux mètres, couvrant les propriétés voisines. La digue du côté gauche s'étant rompue, le lac baissa de 1^m,40 et la plaine de Jalasora reçut tout le torrent dévastateur. Tous les jours on travailla aux chaussées; outre les grands dignitaires, les princesses de la cour se sont fait plusieurs fois transporter sur divers points en chaises à porteurs. Les digues, détrem-pées à la longue, menaçaient ruine. Pour dégorger la rivière, le premier ministre fit pratiquer deux saignées à gauche, en face d'Amboniala. Les rizières, d'abord assez épargnées jusqu'à Ambohidrapeto, sont également dévastées. Une partie de la récolte était faite, mais dans la plaine de Jalasora la totalité était encore sur pied. Les rizières sont endommagées pour longtemps. C'est donc une grande perte. Sans doute, le Malgache vit de peu; néanmoins il y a là une source de misères de tous genres.

L'*African Times* annonce que la première expédition envoyée par la **Société allemande de commerce et de colonisation** est heureusement arrivée au sud de l'Afrique. Elle s'est rendue sur la rivière Saint-John, dans le **Pondoland**, par 32° lat. sud, pour y établir une factorerie centrale et pour faire les préparatifs nécessaires à l'établissement d'une plantation. Les principales cultures qu'elle a en vue sont le tabac et le maïs. Une seconde expédition, composée d'agriculteurs et de mineurs, suivra prochainement; une troisième, enfin, sera transportée par un steamer appartenant à la Société; elle comptera des fermiers et des mécaniciens, et jettera les bases d'une ville allemande sur la rivière Saint-John. Le steamer fera des courses régulières entre Wallfish-Bay et Delagoa-Bay, en touchant à Angra-Pequena, Capetown, Port-Élisabeth, East-London, Saint-John et Durban.

A propos de l'objection faite à la construction du **chemin de fer du Congo**, par les personnes qui prétendent que l'on ne pourra pas trouver en Afrique les bras nécessaires pour ce travail, le *Mouvement géographique* de Bruxelles répond par les expériences faites dans ces dernières années. Le Portugal a construit le chemin de fer de Saint-Paul de Loanda à Ambaca, en n'utilisant que des noirs comme terrassiers. L'État indépendant du Congo a recruté facilement pour ses travaux, en dehors de son territoire, des Krooboys de la côte de Monrovia au cap Palmas, des Why de Libéria, des Haoussas de la côte des Esclaves, des Loangos et des Cabindas, des Zanzibarites et des Cafres; et sur son territoire, des Ba-Ngala qui, jusqu'ici, se sont montrés bons

terrassiers, travaillant avec entrain et émulation, ainsi que des indigènes de la région des cataractes. A Manyanga, à Loukougou et à Lutété, ont été recrutés des milliers d'indigènes pour le transport du *Stanley*, de la *Ville de Bruxelles*, du *Roi des Belges* ; on prétendait que les nègres des deux rives du Congo ne traîneraient pas les chariots ; il n'en fut rien ; un assez grand nombre d'entre eux furent même employés aux réparations de la route, et ce travail ne les rebuta pas plus que l'autre. Quant aux maçons, aux charpentiers, aux forgerons et aux chauffeurs, les possessions anglaises de la Côte d'Or en fournissent en grand nombre. On trouve également des charpentiers et des maçons parmi les Cabindas et dans la province d'Angola.

Le *Mouvement géographique* publie les renseignements apportés à Bruxelles par le lieutenant Liebrechts, ancien commandant du district de **Stanley-Pool**. En deux années, la station de Léopoldville a été transformée. Très fréquentée d'abord, mais affamée par une nombreuse population, en partie flottante, en partie stable et commerçante, mais nullement agricole, il en a fait le centre de vastes cultures, dont les champs suffisent à la nourriture de la garnison. L'exemple a été imité, et les tribus yatéké se sont décidées à travailler la terre au lieu de s'adonner exclusivement au trafic de l'ivoire et du caoutchouc. L'autorité de l'État indépendant s'est étendue du district de Stanley-Pool jusqu'à la rivière Inkissi ; la coutume de l'épreuve par le poison a beaucoup diminué ; les guerres locales ont pour ainsi dire cessé, les différends étant soumis à l'arbitrage du chef blanc. Par suite des entreprises commerciales des maisons européennes dans le haut Congo, les Ba-Téké ont perdu le monopole de l'ivoire. Ils ont eu récemment la naïveté de proposer à M. Liebrechts de le rétablir à leur profit ; il leur a été répondu : « Le commerce est libre pour tous ; pour vous, le moment est venu de cultiver et de pêcher. » Le port de Léopoldville a été amélioré par l'établissement d'un plan incliné pour la réparation des bateaux, aussi ceux-ci ne doivent-ils plus subir de longs chômages comme auparavant. C'est M. l'ingénieur Vandenbogaerde qui a pris le commandement du district.

La *Florida*, vapeur de la Société belge du haut Congo, a rapporté de bonnes nouvelles des établissements créés sur le Kassai, et notamment de la station de **Loulouabourg**, où commandent MM. Braconnier et Legat. Une lettre de ce dernier donne les détails suivants : « Loulouabourg ne ressemble en rien aux autres stations de l'État. C'est le pays des plantations, du bétail, des grandes collines ondulées couvertes d'une

herbe courte. C'est plutôt la vie des Boërs que celle du Congo que nous menons ici. Nous dressons des taureaux à la monte et ils valent bien les chevaux. Ils sont parfois assez méchants, mais l'on s'y habitue. Au surplus, jamais un cheval ne saurait faire ce que fait un taureau, traverser les rivières à la nage, grimper les côtes les plus abruptes, descendre les pentes les plus fortes avec une sûreté de pied admirable et une vigueur sans pareille. J'ai dressé pour mon service un énorme taureau alezan ; il marche très bien et vous seriez étonnés de me voir sur cette bête franchir les obstacles au galop, aussi aisément que sur le meilleur cheval de course. Le troupeau de la station est déjà assez nombreux (30 têtes). Tous les jours nous avons du beurre frais et du fromage. Quant aux indigènes de la région, ce sont les meilleurs nègres que je connaisse. Bref, je me plais extrêmement ici et je ne suis jamais malade. » C'est beaucoup dire, car M. Legat est parti pour le Congo en 1881, et ne l'a pas quitté pendant ces huit années.

La **mission américaine du Gabon**, qui va remettre à des missionnaires français ses stations situées dans cette colonie, en a d'autres au nord du Gabon, à Corisco et Benito, sur territoire espagnol, à Bato, en pays neutre, et à Batanga, sur territoire allemand dépendant de Cameroun. A défaut de missionnaires, ces stations sont remises à des indigènes. Suivant une résolution prise dans une conférence à Kangué, les Américains doivent choisir un emplacement sur territoire allemand, où sera construite la station centrale d'un nouveau champ de travail dans cette région. Une lettre du commandant de Cameroun stipule que la mission américaine sera reçue sur ce territoire à la condition de se servir seulement de la langue indigène dans ses rapports avec les natifs, et que, dans le cas où une langue étrangère serait enseignée, ce devrait être l'allemand. Il demande en outre un missionnaire sachant suffisamment l'allemand pour représenter cette mission auprès du gouvernement.

La Compagnie française de la côte occidentale d'Afrique a obtenu le droit d'exploitation du guano des **îles Alcetraz**. Celles-ci sont recouvertes d'un épais dépôt de cet engrais ; les couches supérieures, dit-on, laissent à désirer ; mais les inférieures, moins lavées par l'écume de la mer et moins balayées par le vent qui souffle continuellement sur ces rochers déserts, compenseront certainement les efforts faits par la Compagnie pour la mise en valeur de ces dépôts vierges. L'agriculture française aura là un aliment qui l'affranchira du tribut qu'elle a jusqu'ici payé à l'étranger, et la colonie du Sénégal trouvera dans la taxe d'exportation une source importante de revenus.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

D'après le rapport du consul belge à Alexandrie, le commerce entre la Belgique et l'Égypte prend un essor considérable. En 1885 l'importation des produits égyptiens en Belgique ne s'élevait qu'à la somme de 345 £, en 1888, elle a été de 60,153 £. Dans le même laps de temps, l'exportation est montée de 70,513 £ à 126,477 £.

Il ne paraît pas que les négociations entamées entre le capitaine Wissmann et Bouchiri aient abouti, puisque, d'après les dépêches de Zanzibar, la guerre a dû être déclarée aux Arabes de la côte de Tunga à Lindi, que Saadani et Ouwindji ont été bombardés par l'escadre allemande, et que le camp de Bouchiri a été attaqué, pris d'assaut et brûlé par les marins des vaisseaux allemands.

Les Somalis engagés par le Dr Carl Peters pour l'expédition allemande de secours en faveur d'Emin-pacha sont tombés malades; ils ont été reconduits à Aden sur le navire allemand *Elisabeth* avec sa cargaison d'armes et de munitions dont le représentant britannique n'a pas voulu autoriser le débarquement.

Sur la proposition de M. Stœcker, le Parlement de l'empire allemand a décidé de demander aux États alliés d'examiner si et comment le commerce de l'eau-de-vie en Afrique pourrait être restreint.

La mort subite du colonel MacMurdo, le promoteur du chemin de fer de la baie de Delagoa, risque de compromettre la continuation de cette ligne, d'autant plus que, dans quelques mois, sera échu le terme auquel elle devait être achevée.

Le Dr Hans Meyer se prépare à retourner pour la troisième fois au Kilimandjaro. Nous espérons que les troubles de l'Afrique orientale ne nuiront pas à cette nouvelle expédition comme ç'a été le cas pour la seconde.

Depuis quelque temps on était inquiet sur le sort du lieutenant de vaisseau Antonio Cardoso, que le gouvernement portugais avait envoyé en mission spéciale sur les bords du lac Nyassa. Des nouvelles satisfaisantes sont venues dissiper ces inquiétudes. L'envoyé portugais a pu déterminer neuf rois de cette région à accepter l'autorité du gouvernement de Lisbonne. — D'autre part, le fort portugais qui défend la baie de Tunga a été attaqué à l'improviste par les Arabes qui, d'après une dépêche de source anglaise, s'en seraient emparés. La plus grande partie de l'escadre portugaise qui devait prendre part au blocus de Zanzibar s'est rendue à la baie de Tunga.

Le Volksraad de l'État libre du fleuve Orange a ratifié le traité d'amitié et de commerce, ainsi que la convention pour les chemins de fer avec la république Sud-Africaine. Il a en outre nommé un commissaire pour faire rapport sur la question d'une union fédérative avec le Transvaal.

Une Compagnie anglaise a été autorisée à installer l'éclairage électrique à Johannesburg.

Le président de l'État libre du fleuve Orange a accordé au gouvernement de la colonie du Cap la concession d'un chemin de fer de l'Orange à Bloemfontein et jusqu'au Vaal.

Tandis que l'exportation de l'or des colonies du Cap et de Natal ne s'était élevée, en 1886, qu'à 137,080 £, elle a monté, en 1888, à 991,093 £, et dans les quatre premiers mois de cette année-ci, elle a déjà atteint le chiffre de 423,089 £.

Les deux Indunas que Lo-Bengula avait envoyés en Angleterre, pour obtenir des garanties de la part de la Grande-Bretagne au sujet du pays des Ma-Tébélé, sont arrivés à Kimberley. Tout heureux d'échapper à la vie des villes pour retrouver la liberté exempte des restrictions qu'imposent les conventions de la société européenne, ils sont bien vite repartis pour Gouboulououayo.

La fièvre de l'or a amené la création à Capetown d'une Société pour l'exploitation des gisements aurifères du Damaraland : Omaruru Gold Mining and Exploitation Company, avec un capital de 50,000 £. A la tête du comité fondateur se trouve M. A.-R. Mackenzie; plusieurs Allemands en font aussi partie. La Société a acquis 600 *claims*, et compte étendre son exploitation dans toutes les directions.

Le lieutenant Dhanis, commandant de l'avant-garde de l'expédition destinée au camp de l'Arououimi, a dû commencer par rétablir la paix dans plusieurs contrées où s'étaient produits des troubles. Les chefs de tribus ont mis fin à leurs querelles intestines.

M. le missionnaire Grenfell a quitté son ancienne résidence de Kinchassa, pour aller s'installer avec sa famille à la nouvelle station créée à Bolobo par les baptistes anglais.

Les méthodistes américains ont fondé une nouvelle station à Tchoumbiri.

La maison française Daumas, Béraud et C^{ie} a créé un nouvel établissement sur la Loulonga.

L'*Alima*, un des steamers du Congo français, a quitté Stanley-Pool pour se rendre sur le haut fleuve, ayant à bord M. Dolizie, le résident de Brazzaville.

Il est question d'organiser des expéditions qui, du camp retranché sur l'Arououimi, pousseront des reconnaissances dans le pays parcouru par Stanley jusqu'au lac Albert, et tâcheront de résoudre les problèmes orographiques et hydrographiques qui s'y rattachent.

La demande du roi de Dahomey d'être placé sous le protectorat de la Grande-Bretagne lui a été accordée.

Les possessions anglaises de la Gambie et de Sierra Léone qui, jusqu'ici, étaient placées sous la même administration, ont été séparées et forment maintenant deux colonies distinctes.

Le *Journal officiel du Sénégal* publie deux décrets ratifiant les traités qui plaçant le Kenedougou, l'Abron et le Bondoukou sous le protectorat de la France.

CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

Dans l'assemblée générale de la Société des missions anglicanes du 29 avril, M. Price, un des fondateurs des établissements de **Frere-Town** en faveur des esclaves libérés, a déclaré qu'une des plus fortes

barrières qui s'opposent à toute espèce de progrès dans l'Afrique orientale c'est la terrible institution de la traite. Elle n'est pas seulement démoralisante pour ceux qui font le trafic des esclaves, mais encore pour ceux qui s'efforcent d'accomplir l'œuvre de la philanthropie chrétienne. Le blocus établi pour empêcher l'exportation des esclaves par mer gêne la liberté du trafic; qu'arrivera-t-il lorsque le blocus sera levé? Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup de perspicacité pour prédire qu'il y aura une réaction. Il est urgent de chercher d'autres moyens pour arriver à la suppression du fléau. M. Price croit que prochainement de vigoureux efforts y seront employés. Il a exposé au comité de la Société les embarras dans lesquels se trouvent les missionnaires de Rabai par le fait du grand nombre d'esclaves fugitifs accourus sur le territoire de la station et les difficultés pratiques qui naissent de l'obligation de renvoyer ceux qui s'y réfugient.

Nos lecteurs se rappellent qu'ensuite d'une comparution devant un juge consulaire anglais, en 1880, à Mombas, MM. Streeter et Binns, missionnaires, avaient dû renvoyer les fugitifs que les Arabes et les Souahélis disaient leur avoir appartenu, sur quoi ces malheureux s'étant enfuis dans la campagne y avaient été traqués comme des bêtes fauves par cinq ou six cents Souahélis armés. Le consul général anglais avait même blâmé les missionnaires d'être allé trop loin dans leur pitié pour les esclaves fugitifs, et le comité de la Société des missions anglicanes leur avait donné comme direction de n'en plus recevoir à l'avenir et d'inviter à retourner chez leurs maîtres ceux qui se présenteraient à la station.

Le colonel Ewan Smith, consul général anglais à Zanzibar, a insisté auprès de la Société des missions anglicanes pour que, aussi longtemps que l'esclavage domestique est reconnu par la loi du pays, elle donne à ses agents, comme direction, de subir les conséquences de la loi et de se concilier l'opinion publique à ce sujet, mais en même temps qu'elle porte toute son attention sur le devoir de procurer par tous les moyens possibles l'abolition de l'institution légale de l'esclavage.

Les *Missions d'Afrique* publient une lettre du **P. Lourdel** qui renferme, sur la **vente des enfants dans l'Ou-Ganda**, les détails suivants : « La centaine d'enfants que nous avons pu racheter n'apparaît guère que comme des *Rari nantes in gurgite vasto* en comparaison des milliers de pauvres êtres qui croupissent au milieu des horreurs de la servitude. Faute de ressources, nous devons nous résigner à en laisser vendre le plus grand nombre aux négriers musulmans. Vous dirai-je

notre serrement de cœur lorsque nous voyons ces infortunés enfants passer tristement sur la route qui longe notre bananeraie, pour être conduits sur les misérables pirogues qui doivent les éloigner pour toujours de leur pays, et où ils seront entassés comme des moutons, les uns sur les autres, pour succomber enfin, en partie, sous les coups de la fièvre, de la petite vérole et de la peste ?

« Il arrive plus d'une fois qu'un pauvre Ma-Ganda est obligé de voir partir son enfant, son frère ou sa sœur, faute du prix de rachat, qui devient exorbitant quand le possesseur s'aperçoit qu'il a affaire aux parents de son esclave. Les Ba-Ganda ne vendent pas seulement les enfants qu'ils prennent dans les guerres à l'extérieur, mais aussi des gens du pays qu'ils ont obtenu par procès ou par ruse, ou dans les différents pillages ordonnés par le roi et les grands. Des chefs vendent parfois aussi, pour la plus petite faute, ou simplement pour se procurer un peu d'étoffe, des enfants et des jeunes filles qui leur ont été confiés par les gens des campagnes. Encore croient-ils faire acte de clémence, lorsqu'il y a eu quelque faute de la part de l'enfant, en ne commençant pas par lui couper les oreilles et le nez. Aussi, parfois l'on entend dire : tel moami a beaucoup de clémence ; il ne tue pas ses esclaves et ne leur enlève ni les yeux, ni les oreilles quand ils font quelque fredaine, il se contente de les battre et de les vendre aux Arabes.

« Un jour, à Mougounou, en audience royale, j'entendis prononcer la peine de mort contre deux enfants de quatorze à quinze ans. Étonné d'une peine si sévère contre des enfants aussi jeunes, j'appris qu'ils avaient vendu aux Arabes un jeune page du ministre. Ils l'avaient rencontré se promenant dans les rues et, voulant se procurer le luxe de quelques brasses d'étoffe blanche, ils n'avaient pas hésité à aller vendre leur petit camarade, sachant bien cependant que, s'ils étaient pris, ils paieraient de leur propre vie cet acte de méchante cupidité. La sentence de mort fut exécutée le même jour. Mais ces peines si sévères sont loin d'avoir arrêté ce détestable abus. Témoins de la sentence de mort, les pages se sont probablement dit en eux-mêmes : Ce sont des maladroits, ils n'ont pas su s'y prendre. S'ils avaient pris quelque esclave de paysan, au lieu d'aller vendre un page du ministre, personne n'y aurait rien vu ! C'est ce qui se fait journellement. »

Le **R. P. Coulbois**, de la mission du **Tanganyika**, écrit aux *Missions d'Afrique* : « Dans l'espace de cinq ans, j'ai vu dépeupler le Massanzé, la presqu'île d'Ubuari, longue de quinze lieues et large de trois. A cette heure, les Arabes s'attaquent au pays d'Ugoma qui s'étend

sur une longueur de quarante lieues, d'ici à la station anglaise. Ils y ont déjà trois postes. De l'Urondi, ils n'ont entamé que la côte sur une profondeur d'une lieue à une lieue et demie. Il est encore temps de sauver ce pays magnifique, riche et relativement peuplé.

« Les membres de l'expédition belge, munis de bateaux à vapeur, pourraient confisquer les barques arabes et couper en deux leur action, le Tanganyika étant alors la barrière infranchissable qui arrêterait leurs bandes. Les Anglais de Kavala ont un vapeur sur le Tanganyika ; d'autres peuvent donc en apporter aussi. »

Le journal *Gott will es* publie les renseignements suivants empruntés à une lettre du 10 février, de **Kipalapala près de Tabora** : Les Européens de l'intérieur sont complètement coupés de toutes communications avec la côte. Les tribus ne laissent plus passer ni caravanes ni courriers. Une caravane de Mpendschalo, successeur de Mirambo, a été arrêtée près de Bagamoyo ; son conducteur mis aux fers, l'ivoire volé, la plupart des personnes réduites en esclavage, vendues à Pemba ; quelques-unes seulement se sont échappées. Le courrier anglais qui aurait dû arriver en octobre à Zanzibar a été arrêté à Saadani, les lettres ont été confisquées ; seul un homme a pu s'échapper avec son sac de dépêches ; le courrier de décembre a été également pillé et les lettres détruites ; celui qui est parti de Zanzibar en décembre a été arrêté et les sept hommes qui le portaient ont été tués ; celui de janvier a été également perdu. Si l'Allemagne veut rétablir l'ordre et ne pas laisser ruiner le commerce dans les territoires de son protectorat, l'action de ses croiseurs ne suffit pas. Il faut qu'elle envoie de petites expéditions à l'intérieur. En dehors de la portée de ses canonnières on se moque d'elle. Il faudrait aussi créer çà et là quelques postes fortifiés, avec 40 ou 50 soldats indigènes pour maintenir la paix dans le pays, comme en entretient encore aujourd'hui le sultan de Zanzibar, ce qui fait que son influence est encore considérable. Une lettre munie du sceau du sultan suffit pour ouvrir la route à un courrier. Aussi les Arabes peuvent-ils échanger des lettres avec leurs correspondants à l'intérieur ; il n'en est pas de même des Européens. Peut-être suffirait-il d'exercer sur le sultan une certaine pression pour obtenir de nouveau la tranquillité ; cependant il n'y faudrait pas trop compter ; il ne serait pas impossible que ses agents excitassent les indigènes à la résistance. Si les conditions actuelles se prolongent, les Européens qui vivent à l'intérieur passeront une mauvaise année, car ils ne pourront pas s'approvisionner d'une manière suffisante.

Dès lors la situation s'est aggravée, et, aux dernières nouvelles de

Zanzibar, le supérieur de la station de Kipalapala écrivait que les Arabes exaspérés des nouvelles de la côte se proposaient de se venger sur les Européens à l'intérieur. « Les Arabes très surexcités, » dit-il, « ont demandé au sultan Siké de nous tuer ; Siké a refusé. Les Arabes disent tout haut que si les Français participent à la guerre, ils nous tueront de suite jusqu'au dernier ; nous sommes en grand danger. »

Au Tanganyika, quelques Arabes d'Oudjidji ont proposé de massacrer aussi les missionnaires, mais ceux-ci ont été protégés par Mohamed-ben-Kelfan, cousin de Tipo-Tipo, occupé en ce moment à ravager les bords du Tanganyika et à réduire en esclavage ce qui reste de la population. Mais ils se sont abstenus, pensant que c'était jouer un trop gros jeu de massacrer les Français et les Belges autour du lac.

Il ressort d'une déclaration de sir J. Fergusson, sous-secrétaire d'État au Foreign Office que, d'après un rapport de l'amiral Freemantle, du mois de mars, il n'a été capturé par les vaisseaux anglais, depuis le **blocus de Zanzibar**, qu'un seul bateau chargé d'esclaves. Depuis le mois de mars, plus de 1300 bateaux ont été visités, mais aucun ne portait d'esclaves. Aucune puissance étrangère n'a refusé de reconnaître le blocus ou l'exercice de la visite dans les eaux territoriales du sultan ; un pavillon étranger ne serait pas une protection pour les bateaux qui porteraient des esclaves dans ces eaux.

En **Suède** il s'est formé une **Société anti-esclavagiste**. Le président, M. **Zachrisson** s'est rendu à Bruxelles pour préparer une expédition contre les Arabes chasseurs d'esclaves. Il n'a que trente ans ; après avoir terminé ses études universitaires, il a voyagé en Australie, en Arabie, en Palestine, en Afrique et dans les Indes occidentales. Au moyen de grands sacrifices pécuniaires il a réussi à enrôler cent volontaires qui se sont engagés à servir trois ans en Afrique sous son commandement et à entreprendre une campagne contre les chasseurs d'esclaves.

EXPÉDITION DE M. SELOUS AU NORD DU ZAMBÈZE

Tandis que, par la voie du Congo, l'Afrique centrale équatoriale s'ouvre largement à la civilisation, et que, malgré les efforts des Arabes de l'est, celle-ci pénètre peu à peu par le Shiré jusqu'à la région des lacs, il semble que les pays traversés par le Zambèze moyen se montrent plus réfractaires à l'influence européenne. La création de stations missionnaires à Seshéké et à Lealui est sans doute un fait important, et les

petits commencements ne sont point à mépriser. Mais, en aval des chutes Victoria, malgré la déclaration de protectorat annoncée par l'Angleterre sur le pays des Ma-Tébélé et des Ma-Shona, au sud du Zambèze, il est à craindre que de longtemps les indigènes n'acceptent avec empressement de voir les blancs s'établir au milieu d'eux. De l'autre côté du fleuve, l'insuccès rencontré par le D^r Holub et par M. F.-C. Selous dans leurs tentatives d'explorer ou de traverser le pays des Ma-Choukouloubé pour se rendre plus au nord, peut faire craindre, de la part de ces indigènes, une opposition dont la civilisation ne pourra triompher que bien lentement. C'est à la suite de M. Selous, dont l'expédition fut postérieure de deux années à celle du D^r Holub, que nous voudrions introduire nos abonnés dans cette région peu connue. Depuis le passage de Livingstone, il s'est produit dans les dispositions des indigènes des changements considérables, dont les explorateurs à venir devront tenir compte s'ils ne veulent pas s'exposer, eux aussi, à des échecs certains.

Ce fut le 9 avril de l'année dernière que M. F.-C. Selous, auquel la géographie était déjà redevable de précieux renseignements sur l'orographie et l'hydrographie des territoires au sud du Zambèze, se mit en route, de Shoshong, pour explorer ceux du nord, à commencer par la vallée des Ba-Rotsé, où il comptait passer une année à faire des collections d'histoire naturelle, à chasser l'éléphant, en même temps qu'à faire un peu de commerce. Il emmenait avec lui deux wagons, cinq chevaux de selle, seize ânes, etc.; mais, à Panda-Ma-Tenka, il apprit les troubles qui régnaient au delà du Zambèze¹ et l'expédition de Lewanika chez les Ma-Choukouloubé. M. Westbeech lui montra une lettre du jeune missionnaire Arnot lui disant : « Si vous rencontrez notre ami commun, M. Selous, dites-lui combien je serais réjoui de recevoir une visite de lui. J'habite un beau pays, gouverné par un chef puissant², et dans lequel les éléphants sont extrêmement nombreux. » Ne pouvant se rendre chez les Ba-Rotsé, M. Selous se décida à tenter de parvenir chez les Garenganzé pour y passer, à chasser et à faire des collections, l'époque de la saison des pluies et revenir l'hiver suivant à Panda-Ma-Tenka. Il fit ses préparatifs, se procura des provisions, des munitions, des marchandises pour une année environ et les répartit en colis suffi-

¹ Voy. IX^{me} année, p. 283-285.

² Moshidi (ou Moshiri), roi des Garenganzé, dont la résidence est située à une dizaine de journées de marche à l'ouest du lac Bangouéolo; voy. *Afrique explorée*, IX^{me} année, p. 16-22.

sants pour en charger ses seize ânes et une quinzaine de porteurs. Il comptait traverser le Zambèze vis-à-vis de la ville de Wankie¹, à un degré environ à l'est des chutes Victoria, suivre le fleuve jusqu'à son confluent avec la Kafoukoué, pour y retrouver sa route d'il y a douze ans, et, après avoir passé cette rivière, pousser droit au nord.

Le 5 juin, il quitta Panda-Ma-Tenka, emmenant avec lui trois hommes parlant le hollandais : Daniel, un Hottentot, qui avait conduit un des wagons depuis Shoshong, Paul, Zoulou de Natal, qui s'était marié et avait vécu avec des gens de Wankie pendant quelque temps, et Charley, jeune garçon qui avait été élevé par un des chasseurs de M. Westbeech, était bon tireur et excellent interprète. Il avait en outre avec lui deux hommes de Khama armés, comme lui et les précédents, de très bons fusils anglais, et quatre Ma-Shona attachés à son service.

A l'endroit où la caravane devait traverser le Zambèze, le fleuve a 400^m de large et le courant en est très fort. Il fallut faire passer les ânes l'un après l'autre, attachés à la poupe d'un grand canot. L'opération prit une journée entière. Le soir, au coucher du soleil, on campait sous un immense baobab, près de la ville de Wankie. Celui-ci vint au camp le lendemain matin de bonne heure percevoir le prix du passage, plus coûteux qu'il ne l'avait été il y a douze ans. Là, M. Selous dut laisser Daniel, le Hottentot, qui avait un fort accès de fièvre dont il mourut au bout de quelques jours. La maladie, estime-t-il, est dangereuse pour tous ceux qui ne sont pas acclimatés, qu'ils soient blancs, noirs ou jaunes ; ces derniers lui paraissent y résister le moins ; les noirs sont ceux qui la supportent le mieux.

Dès le lendemain du départ de Wankie, les difficultés commencèrent avec les porteurs ; quoique quinze jours auparavant ils eussent solennellement promis à l'explorateur de lui rester attachés coûte que coûte et de revenir avec lui à Panda-Ma-Tenka, la plupart désertèrent. M. Selous dut ajouter leurs charges à celles que portaient déjà les ânes et poursuivre son chemin. Aussi écrit-il : « Le proverbe fait de l'âne le pauvre ami de l'homme, mais nulle part la chose n'est plus vraie que dans l'intérieur de l'Afrique. Robuste et endurant, il peut porter sans se plaindre autant que cinq Cafres ordinaires. Dans les régions où abonde la tsétsé, quelque vigoureux qu'il soit, il ne vit pas longtemps ; cependant il résiste au poison de la piqure de la mouche beaucoup mieux que tout autre animal

¹ Nos lecteurs se rappellent qu'en Afrique, très souvent, le nom d'un chef devient celui de la ville qui lui sert de résidence.

domestique ; il peut traverser des zones infestées sans en souffrir beaucoup, sa constitution étant assez forte pour qu'il se remette des effets du poison, s'il ne reste pas trop longtemps dans les districts susmentionnés, tandis qu'un bœuf ou un cheval, une fois piqués, dépérissent et succombent. » M. Selous a vu cependant de ces derniers qui se sont remis après avoir été piqués, mais ces cas sont très rares. Plus l'animal est jeune, cheval, bœuf ou âne, mieux il résiste.

Deux jours de marche à travers un pays montueux et pierreux, et de tristes forêts dépourvues de feuillage, où l'eau était très rare, ramenèrent l'expédition sur les bords du Zambèze, à la résidence de Champondo, chef ba-tonga. En chemin, M. Selous avait recruté plusieurs jeunes porteurs, ce qui lui permit de décharger un peu les ânes. Mais Champondo était menacé par une bande de Ma-Tébélé qui voulaient traverser le fleuve ; une forte troupe de Ba-Tonga était réunie pour les en empêcher. Heureusement pour eux, tous les canots étaient sur la rive septentrionale et, sans embarcations, leurs ennemis auraient été assez embarrassés pour opérer le passage ; néanmoins les Ba-Tonga avaient envoyé les femmes, les enfants et les chèvres dans la forêt. Le chef vint au campement et reçut de M. Selous un présent qui parut d'abord le satisfaire, mais le lendemain matin il reparut avec un groupe d'hommes armés de lances barbelées, prétendant n'être pas content du présent reçu la veille, et disant qu'il lui fallait encore telles et telles choses. En même temps, ses gens prenaient une attitude menaçante, parlaient et gesticulaient violemment ; les deux Mangouato, de Khama, alarmés de la tournure que prenait l'affaire, saisissaient leurs carabines et les chargeaient, tandis que les Ba-Tonga, une assagaie dans la main droite et une demi-douzaine dans la gauche, proféraient des discours de plus en plus menaçants. La situation devenait critique, lorsque M. Selous, s'avancant au milieu d'eux sans armes, leur demanda quelles étaient leurs intentions en brandissant leurs assagaies contre ses gens ; sur quoi ils abaissèrent leurs armes et s'assirent. M. Selous appela Paul, le Zoulou, et se rendit avec lui auprès du vieux Champondo qui, moyennant un présent d'une pièce de calicot noir, une poire à poudre et deux rouleaux de fil de laiton, se déclara satisfait et autorisa le passage de la caravane. Les ânes venaient d'être chargés lorsqu'une longue file de Ba-Tonga sortit du village ; c'était la troupe d'observation qui était rentrée dans ses foyers, les Ma-Tébélé ayant renoncé à passer le fleuve et paraissant en pleine retraite. Le chef des Ba-Tonga réclama alors un paiement, sous prétexte que c'était lui et ses gens qui avaient chassé les Ma-Té-

bélé, et que, s'il ne l'avait pas fait et que les Ma-Tébélé eussent passé le fleuve, ils auraient pillé la caravane et tué M. Selous et tous ses gens.

L'explorateur dut s'exécuter; une fois libre, il suivit la rive gauche du fleuve jusque chez Chamedza, autre chef ba-tonga. Les indigènes sortaient en grand nombre de leurs villages; les femmes en particulier examinaient les ânes avec un grand intérêt. Les prétentions de tout ce monde à recevoir des présents engagèrent M. Selous à renoncer à suivre le fleuve pour n'être pas ruiné avant d'avoir atteint la Kafoukoué. Grâce à un bon présent fait à Chamedza, il obtint des guides qui devaient le conduire à travers les montagnes s'étendant entre le haut plateau et la vallée du Zambèze.

D'une manière générale, M. Selous fait remarquer que les Ba-Tonga ont singulièrement changé de caractère depuis 1877, où il traversa leur pays pour la première fois. Alors, ils le recevaient très bien, lui donnaient, dans chaque village, des chèvres et des vivres; nulle part on n'essayait de lui rien extorquer. Aucun blanc n'avait passé chez eux depuis que David et Charles Livingstone et le Dr Kirk avaient traversé le Zambèze pour se rendre à Linyanti; ils éprouvaient une crainte superstitieuse à la vue des blancs qui, avec leurs carabines se chargeant par la culasse, tuaient le gibier à de grandes distances, et passaient chez eux sans craindre d'être molestés. Dès lors, quantité de Ba-Tonga ont été aux mines de diamants et ont vu que les blancs sont mortels aussi bien qu'eux. Beaucoup aussi ont été au pays des Ma-Tébélé, y ont travaillé avec des blancs, et ont vu le peu d'égards avec lequel Lo-Bengula et ses gens traitent les Européens : missionnaires, commerçants, envoyés des gouvernements. En un mot, ils ont compris qu'un blanc n'est pas un dieu qu'il faille adorer de loin, mais plutôt, que lorsqu'on le rencontre seul, c'est une brebis qu'une bande de loups peut très facilement dépouiller. En 1880, à l'instigation de M. Selous, des missionnaires romains se rendirent chez Mwemba, un peu en aval de Chamedza, avec l'intention d'y fonder une station. Paul, le Zoulou, était avec eux. Ils traversèrent le Zambèze, entre Champondo et Chamedza, après avoir subi d'énormes extorsions de la part des indigènes, qui les déposèrent d'abord, eux et leurs marchandises, dans une île, et ne consentirent à leur faire achever la traversée qu'après avoir reçu un second paiement. Arrivés chez Mwemba, tous tombèrent malades de la fièvre; l'un d'eux mourut au bout de peu de jours. Mwemba réclama un paiement considérable parce que ce blanc était mort dans son pays; les autres étant trop malades pour rien faire, il s'empara de toutes leurs marchandises, et les

fit repartir pour Panda-Ma-Tenka. Ces procédés paraissent avoir été suivis par les Ba-Tonga. Il y a trois ans, M. David Thomas, fils d'un des premiers missionnaires au pays des Ma-Tébéle, fonda une station dans une île du Zambèze près de l'embouchure de la Loufoua, d'où il se proposait de chasser et de trafiquer au nord du fleuve. Il fut massacré pendant la nuit, et tous ses biens saisis par les Ba-Tonga. Deux mois avant l'arrivée de M. Selous, un trafiquant portugais avait été assassiné avec une partie de ses gens. Aussi notre explorateur ne doute-t-il pas que s'il eût continué à suivre le Zambèze jusqu'à l'embouchure de la Kafoukoué, ils n'eussent été, tôt ou tard, lui et ses gens, pillés et massacrés par les Ba-Tonga.

D'autre part, M. Selous savait que les Ma-Choukouloumbé établis le long de la Kafoukoué avaient, deux ans auparavant, attaqué le camp du Dr Holub. Néanmoins il préféra s'écarter du Zambèze, et suivre ses guides, dont l'un était le propre fils de Chamedza, le long d'une route menant vers le nord. Sur la Mouga, affluent du Zambèze, l'expédition rencontra plusieurs villages ba-tonga, dont les habitants n'ayant encore jamais vu de blancs étaient effrayés. La région traversée abonde en buffles, en antilopes, en zèbres, et aussi en tsétsé.

Plusieurs Ba-Tonga ayant suivi M. Selous dans l'espoir d'entrer à son service, il les engagea, et n'eut qu'à se louer d'eux ; forts, actifs, ils se montrèrent toujours empressés et affectueux. Les hommes de Chamedza le quittèrent pour retourner chez eux. Au nord de la Zougoué, le pays devient tout à fait montagneux. Il offre l'aspect d'une nature en désordre, de montagnes coniques de 200^m à 2300^m de hauteur, rocheuses et stériles, arides et desséchées. L'eau y est extrêmement rare et le gibier également. Les guides connaissaient bien le pays, et suivaient un sentier qui, par places, avait complètement disparu. La marche était horriblement fatigante pour les ânes qui, malgré cela, escaladaient et descendaient d'un pied parfaitement sûr de vrais casse-cou. En avançant vers le nord le pays change de caractère ; les montagnes s'arrondissent, se couvrent de forêts d'un feuillage abondant à l'ombre duquel pousse une herbe succulente. La végétation et les papillons sont les mêmes que ceux du versant septentrional du pays des Ma-Chona, au sud du Zambèze, à une altitude de 1000^m à 1300^m. En route M. Selous prit encore un autre guide qui devait le conduire à Monzé, résidence d'un chef ba-tonga du même nom, chez lequel Livingstone avait passé en se rendant du pays des Ma-Kololo au Zambèze inférieur. Ce nouveau guide promettait qu'il n'y avait plus qu'une chaîne de montagnes à gravir pour atteindre le

plateau où le gibier abonde, et où la marche est beaucoup plus facile pour les ânes. En effet, dès le lendemain l'expédition, arrivée au sommet de la chaîne, trouvait un pays ondulé, boisé, bien arrosé et couvert de pentes herbeuses. Le climat en était délicieux, les journées fraîches même au soleil, les nuits très froides. Nous ne dirons pas les joies du chasseur au milieu des antilopes, des buffles, des zèbres qui de toutes parts s'offraient à ses coups.

Enfin l'expédition arriva chez Monzé. A l'époque de la visite de Livingstone, il vivait tout près de la colline d'Ou-Kesa-Kesa, mais maintenant il habite à une douzaine de kilomètres plus au N.-E. M. Selous le trouva très infirme, mais fort causeur et amical. Il se souvient très bien de la visite de Livingstone, et en parlait comme d'une chose récente; pour ces indigènes qui n'ont pas l'idée du temps, cinq ans ou un demi-siècle c'est à peu près la même chose. Trente-cinq ans se sont écoulés depuis que Livingstone a passé chez Monzé; dès lors aucun blanc n'était venu chez lui. Le pauvre homme se lamentait sur la perte de ses bestiaux, qui avaient tous été enlevés deux mois auparavant par les troupes de Lewanika poursuivant Morantsiané, ancien prétendant à la domination sur les Ba-Rotsé. Ce dernier était, il y a un an, établi à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Monzé, dans les monts Nyandabanyi. Lewanika n'avait pas osé le suivre jusque-là; il s'en était retourné en volant sur son passage tous les bestiaux des petits villages ba-tonga qui n'avaient pu lui opposer de résistance.

Les indigènes ne purent donner à M. Selous aucune information précise sur le pays plus au nord. Au delà de Monzé, le plateau est dépourvu d'arbres, mais couvert d'une herbe qui atteint deux mètres et même trois mètres. Les habitants appartiennent déjà à la tribu des Ma-Choukouloubé. M. Selous ne put obtenir des gens d'un de leurs villages ni fagots pour dresser un camp, ni combustible. Il dut se contenter de tiges de blé plantées en terre et acheter du bois. Le soir on annonça la venue d'un certain nombre d'hommes de Morantsiané, qui se présentèrent le lendemain matin au camp; ils étaient au nombre de quinze, tous Ba-Rotsé, portant des fusils et accompagnés non seulement des Ma-Choukouloubé du village le plus proche, mais encore d'autres qu'ils avaient réunis pendant la nuit. Chaque Ma-Choukouloubé portait un faisceau de javalots bien effilés, de deux mètres de long. Tous, néanmoins, paraissaient animés de bons sentiments. Ils dirent à M. Selous, qu'ayant appris son passage à Monzé, ils l'avaient suivi avec deux défenses d'ivoire pour acheter des munitions. L'explorateur n'en avait point à vendre; ayant encore un long voyage à faire, il avait besoin de

toute sa provision pour son propre usage. Enfin M. Selous leur donna un tapis pour Morantsiané et quelques mètres de calicot pour eux-mêmes et continua sa route jusqu'au bord de la Magol qui prend sa source un peu au sud de Ou-Kesa-Kesa et se jette dans la Kafoukoué. Là, l'explorateur s'arrêta indécis sur la question de savoir s'il continuerait à marcher vers le nord pour traverser le territoire des Ma-Choukouloubé, ou s'il tournerait vers l'est pour les éviter et passer la Kafoukoué à Semalemboué, où Livingstone l'avait franchie quelque trente ans auparavant. Paul et Charley partageaient ce dernier avis, mais malheureusement leurs guides ignorants les en détournèrent, en disant qu'ils ne connaissaient pas le pays à l'est, non plus que les endroits où se trouvait de l'eau. En outre, ajoutaient-ils, on ne rencontre sur la route du nord que de petits villages ma-choukouloubé, isolés et dont les indigènes sont bien disposés.

Le lendemain l'expédition traversa un pays où pulullaient les élans, les zèbres et toute espèce de gibier, ainsi que la tsétsé, et l'après-midi elle atteignit la rivière Oungouézi, au bord de laquelle M. Selous établit son camp. D'abord les indigènes se montrèrent réservés, observant de loin les étrangers ; leurs guerriers toutefois tenaient à la main leurs faisceaux de javelines barbelées. Le chef parut bientôt avec quelques-uns des hommes de sa suite et lorsqu'il se fut assuré que les nouveaux arrivés n'avaient aucune mauvaise intention ni à son égard ni envers ses gens, il se montra très amical, désigna un bon emplacement pour y installer le camp et indiqua où l'on pouvait ramasser du bois, couper de l'herbe pour les ânes, etc. Sa physionomie d'ailleurs était bienveillante. M. Selous lui fit un petit présent qui parut le réjouir beaucoup et auquel il répondit en lui rapportant une corbeille de farine. Il était cette fois accompagné d'une trentaine d'hommes portant chacun sur l'épaule gauche un faisceau de lances, tandis qu'ils en tenaient une ou deux à la main droite. Le chef apprit à M. Selous que la rivière Oungouézi est la même que Livingstone traversa près de sa source entre Monzé et Semalemboué. Elle se jette dans la Magol et non dans la Kafoukoué comme l'indiquent plusieurs cartes.

(A suivre.)

CORRESPONDANCE

Lettre de Lorenzo-Marquez, de M. le missionnaire P. Berthoud.

Lorenzo-Marquez, 5 avril 1889.

Le numéro de février de *l'Afrique* m'est parvenu récemment. J'y ai remarqué, à la page 37, sur notre ville, un article que vous avez extrait du « *Moniteur des*

Colonies. » Je puis en somme corroborer les détails qu'il contient. Pourquoi faut-il que sur certains points importants il fasse erreur ? La première phrase donne une fausse nouvelle. Je ne puis comprendre que l'auteur ait dit : « Le port de Lorenzo Marquez est au moins aussi bien installé que ceux du Cap et de Natal. » Si la chose était vraie, je serais le premier à m'en réjouir ; mais l'auteur a pris un beau rêve pour la réalité. Peut-être n'a-t-il pas vu le port de la Ville du Cap ?...

Au Cap, les plus grands navires peuvent entrer dans les docks ; car il y a des docks, et ils sont spacieux. Un long canal, protégé par deux magnifiques jetées, y conduit « de plain pied. » Une passerelle suffit pour descendre du navire sur la terre ferme, et le mauvais temps ne saurait empêcher la circulation et le trafic de l'un à l'autre.

Il n'en est pas ainsi à Lorenzo-Marquez : le chenal naturel, ou bras de mer, où les vaisseaux jettent l'ancre, est sans doute un port par lui-même, et les navires s'y trouvent aussi en sécurité que dans des docks. Mais ces derniers n'existent pas ici, — sauf en projet. Il faut aller au navire avec des barques pour prendre la cargaison et l'amener sur la plage. Si le vent du sud souffle avec violence, et ce n'est pas rare, il devient impossible aux petites embarcations de quitter la plage pour aller au navire. En fait de jetée, il n'y a qu'un petit pont de bois d'environ trente mètres de longueur ; à la marée basse, il se trouve très loin du bord de l'eau. Les sables de la plage découvrent jusqu'à une distance de plus de cent mètres. Les barques chargées approchent du bord autant que la hauteur des eaux le leur permet. C'est là que les indigènes vont prendre la cargaison, qu'ils chargent sur leurs épaules ou sur leur tête, et qu'ils vont déposer devant les bâtiments de la douane. Les navires ne pouvant amarrer nulle part sont obligés de jeter une ancre, ce qui leur suffit toujours.

A part un petit voilier qui vient de Natal, le commerce de la place est mené par les deux grandes compagnies anglaises de paquebots, qui transportent la malle du Cap. Cette semaine on attend l'*African*, steamer d'environ 1400 tonneaux, qui appartient à la *Union Co.* de Southampton. Il apporte la cargaison et le courrier qu'avait pris à Lisbonne, en passant, un navire plus grand de la même Compagnie. La semaine prochaine ce sera le tour du steamer de l'autre Compagnie, *Donald Currie & Co.*, de Londres. La semaine suivante viendra l'*Anglian*, steamer de plus de 2200 tonneaux, faisant le même service que l'*African*, de la même Compagnie. Après cela il s'écoulera quinze jours, et l'*African* recommencera le tour. Nous sommes donc une semaine sur quatre sans voir de steamer ni de paquebot. Cette semaine-là, le steamer de la Compagnie Donald Currie & Co, fait le service entre Natal et l'île Maurice, au lieu de venir ici.

Je dois dire que le gouvernement vient de commencer la construction d'un *quai-jetée*, d'environ dix mètres de largeur. Ce travail est poursuivi avec activité ; et si la jetée est poussée assez loin, elle ne manquera pas de faciliter à un haut degré les débarquements.

D'après un avis officiel publié la semaine dernière, les autorités ont mis au concours l'éclairage de la ville soit au gaz, soit à l'électricité. Cependant l'éclairage

actuel, avec des lampes à pétrole, est satisfaisant, comme le dit l'article du *Moniteur des Colonies*.

Ce journal dit aussi qu'à la suite d'un orage les communications par la ligne du chemin de fer ont été interceptées pendant six semaines. C'est parfaitement vrai, et c'était il y a un an, en mars 1888. Les réparations ont coûté plus de 250,000 frs.

Mais il y a deux mois, à la suite de deux ou trois jours de pluies diluviennes, la ligne a été plus abîmée encore. Elle a seulement 74 kilomètres de longueur. C'est surtout entre les kilomètres 60 et 64 que le mal s'est produit. Des talus ont été emportés, des ponts en fer ont été tordus, etc. Il faudra trois mois pour y faire les réparations les plus urgentes, et cela coûtera plus de 500,000 frs.

Par malheur le chemin de fer ne gagne rien, car le trafic est nul. Tel ne serait pas le cas, si la voie allait jusqu'à Prétoria, ou seulement à Barberton. Mais quand sera-ce? Les travaux devraient être repris à présent, parce que nous entrons dans la saison favorable; et rien ne se fait. La Compagnie, représentée par M. Mac Murdo à Londres, continue à se quereller avec le gouvernement du Transvaal, et le temps s'écoule ainsi sans que la voie ferrée avance d'un mètre.

C'est un état de choses misérable. Voyant que le chemin de fer allait se construire, bien des maisons de commerce étaient venues s'établir à côté des anciennes, qui étaient en petit nombre, et les comptoirs s'étaient multipliés. Pendant un an à peine, le trafic suivit un mouvement ascensionnel; puis, les travaux du chemin de fer étant interrompus, le trafic de nouveau diminué peu à peu depuis un an. Il continue encore à baisser; il est aussi faible, plus faible peut-être, qu'avant le commencement du chemin de fer; et comme le nombre des maisons de commerce s'est fort accru, elles sont d'autant plus en souffrance. Il y a trois ou quatre mois je vous écrivais: «les affaires sont stagnantes.» Eh bien, aujourd'hui c'est pire. Un négociant me disait qu'elles sont «dans un marasme complet.» Comme il n'y a pour ainsi dire plus de communications avec les mines d'or de Barberton, on a été obligé de réexpédier de notre port plusieurs milliers de caisses de marchandises, et de les faire passer par Natal. On les avait envoyées en transit pour Barberton. Après cela on ne peut s'étonner si l'importation cesse peu à peu. L'exportation est insignifiante, et l'a toujours été.

Certains marchands ont encore souffert d'un malheur particulier. Ils avaient fourni des matériaux de construction, et même des espèces sonnantes, à l'entrepreneur qui a fait la ligne ferrée. Celui-ci les a payés en traites qui ont été protestées deux jours après qu'il eut quitté la contrée. Ces valeurs s'élèvent à quatre ou cinq cent mille francs. Il y a plus d'un an que cela se passait, et les démarches faites par les créanciers n'ont eu jusqu'ici aucun succès.

Pour comble de malheur la disette est dans le pays. L'année dernière il y avait eu relativement peu de pluie, et la récolte avait été très petite. Cette année la sécheresse a sévi plus fort, en sorte qu'il n'y aura pas même le quart d'une récolte moyenne. Les natifs cultivent surtout le maïs; il fait la base de leur alimentation. On a déjà commencé à importer de Natal de grandes quantités de maïs, en grain et en farine. On le paie ici cinq fois plus que le grain du pays en temps ordinaire.

D'autre part les Indous, — Banyans, Mahométans, ou autres, — souffrent de la disette de riz qui sévit actuellement en Inde. Ce riz était leur nourriture principale, et maintenant, depuis deux mois, le prix en a triplé. Or cette population indoue est assez forte, et il faut y ajouter un contingent de Chinois. A défaut de riz, ils mangeraient du maïs, mais cela revient tout aussi cher cette année. Il en résulte que tout renchérit, et cela au moment où le mouvement commercial redevient nul. Aussi on commence à parler de faillites et de liquidations, ce qui vraiment ne doit pas étonner.

La prospérité de la place dépend entièrement des maisons étrangères, — françaises, hollandaises, anglaises, etc. Les Portugais y sont pour peu de chose. Du reste ils ne font encore que d'arriver, — sauf évidemment les employés de l'administration. Par malheur ils sont jaloux des étrangers. Les plans de la ville nouvelle s'étendent sur de vastes terrains inoccupés, dont un décret de Lisbonne règle la vente. Malgré cela, la Chambre municipale vient de faire une loi qui interdit aux étrangers d'acheter plus de neuf ares de terrain; et ils ne pourront le faire qu'une fois pour toutes. Cependant ils peuvent acheter autant qu'ils veulent de la main des propriétaires portugais eux-mêmes. Il faut espérer que les particuliers, les Portugais, se hâteront de faire fortune par ce moyen. J'en connais un qui essaie de le faire, et qui offre à vendre les terrains qu'il possède.

Paul BERTHOUD.

BIBLIOGRAPHIE¹

Henri Brosselard. LES DEUX MISSIONS FLATTERS. Paris (Jouvet et Co) 1889, in-12, 302 p. 50 grav. et une carte, fr. 2, 25. — Cette seconde édition de l'ouvrage de M. Brosselard n'est pas une reproduction identique de la première. La partie concernant la seconde mission Flatters a subi un complet remaniement. Comme M. Brosselard ne faisait pas partie de cette seconde expédition, il ne put en parler que d'une manière très succincte dans la première édition, d'autant plus que, lorsque parut son livre, la lumière n'était pas faite encore sur les causes du terrible désastre du puits de Bir el Gharama. A l'heure actuelle, la relation officielle publiée par les soins du gouvernement général de l'Algérie a fait connaître le résultat des enquêtes et expliqué l'insuccès de l'expédition. Aussi l'auteur a-t-il pu entrer dans plus de détails et, en outre, faire ressortir les enseignements qui découlent de l'étude de ces mémorables explorations. Le récit de la première expédition Flatters prend beaucoup plus de place que l'autre; M. Brosselard en faisait partie, en

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

outre, les documents sur ce sujet ne manquent pas. L'auteur qui écrit simplement, mais avec beaucoup de verve, se laisse aller à raconter les mille incidents d'un voyage dans le désert, les uns comiques, la plupart sérieux, et donne en même temps un tableau exact de la région du Sahara central, l'une des plus arides du globe.

Les derniers chapitres du livre sont consacrés à une étude des résultats de la seconde mission, à des notices biographiques sur le colonel Flatters et ses compagnons morts victimes de la trahison, enfin à un exposé de son opinion sur les divers points de la question saharienne : pénétration dans l'intérieur de l'Afrique et, en particulier, au Soudan ; occupation de ces vastes contrées ; tracé d'une voie ferrée destinée à relier l'Algérie au Sénégal, etc. L'ouvrage est orné de portraits, de nombreux croquis, rapides mais bien exécutés, et d'une carte indiquant, à l'échelle de $\frac{1}{3000000}$, les deux itinéraires des missions Flatters, de Biskra au centre du Sahara.

J.-J. Kettler. HANDKARTE DER DEUTSCHEN SCHUTZGEBIETE IN OSTAFRIKA. Weimar (Geographisches Institut), 1889, $\frac{1}{1000000}$. — Les événements dont l'Afrique orientale est actuellement le théâtre donnent de l'actualité à la nouvelle publication de l'Institut géographique de Weimar dont nous avons à plusieurs reprises signalé les beaux travaux. La carte manuelle des territoires de protectorat allemand dans l'Afrique orientale ne le cède en rien aux publications précédentes sous le rapport de la netteté et du dessin. Les couleurs qu'elle renferme sont franches et bien tranchées ; grâce à sa grande échelle ($\frac{1}{1000000}$) et au fait que les montagnes y sont marquées en brun, elle se lit avec facilité et sans le secours de la loupe, bien qu'elle porte un grand nombre de noms. Elle mesure 46 centimètres du nord au sud et 39 de l'est à l'ouest. Toutefois elle ne renferme pas tout le territoire du protectorat allemand, car elle s'arrête au sud un peu au-dessous de l'embouchure du Roufidji et au nord à Mombas. La limite à l'ouest est Mpouapoua, et à l'est l'océan dans lequel l'auteur a marqué avec beaucoup de détails dans le dessin des côtes et dans les noms, les îles de Zanzibar et de Pemba. Un carton donne le pays de Witou et un autre la partie méridionale du duché allemand de Hesse qui, étant reproduit à la même échelle que la grande carte, permet de se faire, par comparaison, une idée de la grandeur des territoires de protectorat. Ainsi, le but de cette carte n'est pas d'indiquer l'ensemble des possessions allemandes de l'Afrique orientale et en particulier la région s'étendant entre le Roufidji, le lac Nyassa et

la Rovouma. Cette contrée étant à peu près inconnue et l'Allemagne n'en ayant pas effectivement pris possession, l'auteur l'a laissée de côté. Il a plutôt cherché à donner, avec beaucoup de détails, la région côtière appartenant au sultan de Zanzibar, et les pays d'Ousaramo, d'Oukouéré, d'Oukami, d'Ousigoua, de Ngourou et d'Ousagara, qui vont être en partie le champ d'action de la petite armée réunie par le commandant Wissmann et sur lesquels se porte dès maintenant l'attention publique.

I. *G. Rösel*. DER FELDZUG GEGEN DIE SKLAVEREI IN AFRIKA. Trier (Paulinus-Druckerei), 1889, in-12, 31 p., 50 Pfg. — II. DIE AFRIKANISCHE SKLAVEREI. Reden von Bischof Dr Korum und Professor Dr Mosler. Trier (Paulinus-Druckerei), 1889, in-12, 38 p., 30 Pfg. — Ces deux brochures se rattachent au mouvement anti-esclavagiste qui se produit chez les nations de l'Europe occidentale et en particulier en Allemagne. La première est une étude fort bien conçue sur la question de l'esclavage, en général. L'auteur prend le sujet à l'origine de l'esclavage et examine les causes de cette institution ; puis il la décrit telle qu'elle existait en Amérique et comment elle a été abolie. Après cette sorte de préambule, il parle de l'esclavage africain, de la manière de former une caravane d'esclaves, des marchés et du commerce de chair humaine, enfin il examine la question de la lutte contre l'esclavage et propose en quelque sorte un plan de campagne. Cette brochure est le fruit des réflexions d'un esprit plein de sagacité et d'un vrai philanthrope.

La seconde renferme trois discours prononcés devant des sociétés anti-esclavagistes, l'un par le professeur Dr Mosler devant celle de Trèves, les autres par l'évêque Korum devant celles de Liège et de Trèves. Dans ces allocutions qui révèlent une grande hauteur de pensées, les orateurs ont montré un grand enthousiasme pour la cause anti-esclavagiste qui est en même temps celle de l'humanité et de la civilisation, et se sont prononcés en connaissance de cause et avec une grande énergie pour la lutte contre cette détestable institution, cette « plaie honteuse » comme l'appelait Livingstone.

A. de Kerdec-Chény. GUIDE DU VOYAGEUR AU MAROC ET GUIDE DU TOURISTE. Paris (Challamel et C^{ie}), 1889, in-18, 205 p. et carte, fr. 4,25. — L'auteur de ce livre, rédacteur du *Réveil du Maroc*, journal paraissant à Tanger, a voulu fournir aux touristes et aux voyageurs au Maroc, un *Guide* qui leur permît d'accomplir leur itinéraire d'une manière sûre et sans dépenses inutiles. Les noms des principaux guides-interprètes

que l'on peut se procurer à Tanger, l'indication des divers itinéraires, les renseignements multiples concernant les tarifs, les monnaies, les poids, les mesures, le tableau du personnel des légations, consulats et agences consulaires des puissances étrangères représentées au Maroc, la description des villes et autres localités susceptibles d'être visitées, tout cela se trouve dans cet ouvrage. Il va sans dire que ce petit livre n'a pas la prétention d'être aussi complet qu'un Baedeker suisse, et de prévoir tous les cas dans lesquels un voyageur pourra se trouver au Maroc. Tout voyage dans ces contrées présente une large part d'inconnu; mais les voyageurs seront néanmoins fort reconnaissants envers l'auteur de ce livre qui leur permettra de diminuer autant que possible les chances d'insuccès et leur épargnera la peine d'aller constamment se renseigner auprès des consuls, des autorités locales ou des indigènes.

Avec le développement du goût des voyages, si puissant à notre époque, et l'extension que prend le commerce international, les excursions dans l'intérieur du Maroc sont devenues de plus en plus nombreuses, bien qu'elles soient très coûteuses. Ces voyages, lorsqu'ils se bornent aux endroits connus, ne présentent pas de danger. On peut même les faire sans être accompagné, mais alors on perd tout droit à réclamer, dans le cas où l'on aurait été victime d'un vol ou d'une attaque. Le mieux est de prendre avec soi, outre un guide-interprète, un moghrzni (cavalier du Maghrzen) donné par la légation ou le consulat de la nation dont on est citoyen. Ce soldat, que l'on paie à raison de 5 francs par jour, couvre le voyageur de la responsabilité du gouvernement marocain, procure les vivres, l'orge, etc.

Dans l'ouvrage qu'il a écrit, M. de Kerdec-Chény a voulu donner, outre les renseignements destinés aux voyageurs, un exposé exact de l'état actuel du Maroc. C'est pourquoi la première partie est consacrée à une description physique, politique et économique du Maroc, à une esquisse historique et à un exposé de la « question d'Occident. » Cette monographie, écrite au point de vue français surtout, se lit avec beaucoup d'intérêt. Elle fait ressortir de la manière la plus évidente, le contraste qui existe entre la productivité du Maroc et le peu de parti que le gouvernement et les indigènes ont su tirer de ce pays. L'auteur qui est depuis longtemps sur les lieux a pu donner une foule de renseignements peu connus et fort intéressants sur ce vaste empire de l'ouest qui deviendrait un si beau pays dans les mains d'une population civilisée.

L'ouvrage est accompagné d'une carte dont M. de Kerdec-Chény ne se déclare pas entièrement satisfait, mais qui est l'une des meilleures cartes d'ensemble existant actuellement.

Henrique Augusto Dias de Carvalho. METHODO PRATICO PARA FALLAR A LINGUA DA LUNDA. Lisboa (Imprensa Nacional), 1889, in-8°, 64 p. — Depuis que la Conférence de Berlin a reporté le long du Quango la frontière orientale de leur colonie d'Angola, les Portugais se sont mis à étudier le territoire ajouté à leurs possessions et ont poussé leurs explorations au delà du Quango, dans le pays de Lounda, dont le souverain, le Mouata Yamwo, est le plus puissant des rois nègres. Une grande expédition, commandée par le major d'infanterie Dias de Carvalho, a récemment traversé le grand empire et atteint les rives du Kallanji (en portugais Calanhi). Il a été publié sur cette exploration une série de mémoires qui en exposent les résultats à tous les points de vue : géographique, ethnographique, linguistique, etc. L'un des plus intéressants est celui que nous avons sous les yeux : dû à la plume du chef même de l'expédition, il fournit une méthode pratique pour apprendre la langue du Lounda. Nous ne pouvons dire quelle étendue aura cet ouvrage, car nous n'en avons reçu encore que le premier fascicule composé de 64 pages, mais il nous suffit pour reconnaître que la méthode dont il s'agit, exposée avec clarté, est réellement simple et pourra être employée avec succès par les voyageurs et par les colons du Lounda.

Les dix-sept premières pages sont consacrées à la phonologie, c'est-à-dire à l'étude des sons, des lettres et de leur permutation, chapitre difficile, sans aucun doute, car on sait à quels obstacles se heurte la transcription des sons d'une langue africaine dans une langue européenne. Ensuite vient le traité de la forme des mots et de leurs transformations, en d'autres termes, la morphologie. Les règles relatives à l'article, au substantif, à l'adjectif, au pronom, à la formation du pluriel, etc., sont successivement passées en revue ; plusieurs paragraphes sont consacrés à des exercices rédigés sous forme de conversation, dans lesquels les principales règles de la grammaire trouvent leur application. Il s'agit là d'une œuvre originale et sérieusement faite, de nature à intéresser les philologues aussi bien que les voyageurs dans le centre de l'Afrique.

Edmond Plauchut. L'ÉGYPTÉ ET L'OCCUPATION ANGLAISE. Paris (E. Plon, Nourrit et C^{ie}), 1889, in-18, 259 p., 3 fr. 50. — Cet ouvrage n'est pas une description physique et politique de l'Égypte, mais plutôt un exposé de son histoire contemporaine et de sa situation financière, administrative et politique. L'auteur, qui a visité trois fois la vallée inférieure du Nil, en particulier à l'époque, encore peu éloignée, où l'on traversait d'Alexandrie à Suez en bateau et en voiture de poste, connaît les principaux personnages politiques égyptiens et a été reçu par le khé-

dive. Il nous fait part de ses entrevues avec eux et cite l'opinion de l'un ou de l'autre en discutant les bons et les mauvais côtés de la situation actuelle de l'Égypte. Ce sont précisément ces souvenirs d'une autre époque et ces impressions personnelles, ces portraits d'hommes tels que Tewfick, Chérif, Riaz, Nubar, Arabi-Pacha, dont l'histoire retiendra les noms, qui donnent de l'attrait au récit; les faits eux-mêmes : le règne fastueux d'Ismail, sa chute et son remplacement par Tewfick, la révolte d'Arabi, le bombardement d'Alexandrie, l'affaire de Tel-el-Kébir, la perte du Soudan égyptien ont déjà été racontés maintes et maintes fois. Le livre renferme sur le budget égyptien, l'administration des domaines, le commerce, l'administration de la justice, des détails intéressants et peu connus. Un chapitre est consacré à l'instruction publique à laquelle, nous dit l'auteur, le khédive voue personnellement une sollicitude éclairée et constante. L'ignorance est encore grande dans la multitude des fellahs et des Arabes, mais il paraît que peu à peu l'instruction se répand et qu'on peut déjà en constater les fruits. C'est de là que viendra la régénération de l'Égypte, ce pays si beau et si merveilleusement fécond, dont les indigènes qui ne cessent d'en retourner le sol pour le profit de maîtres étrangers, vivent eux-mêmes dans la misère.

L'ouvrage de M. Plauchut est rédigé d'un bout à l'autre avec un parti pris un peu trop évident. Nul mieux que nous ne reconnaît tout ce que la France a fait en Égypte au point de vue scientifique et matériel, mais ce n'est pas une raison pour considérer comme bon tout ce qui vient de la France et pour mauvais tout ce qui vient de l'Angleterre. Si l'influence de la France a diminué en Égypte, ces dernières années, c'est bien un peu par sa faute, car lors de l'intervention militaire de 1882, qui a donné à l'Angleterre la place qu'elle occupe actuellement sur le Nil, le gouvernement anglais entendait agir de concert avec la France, et c'est celle-ci qui, pour des motifs de haute politique, a refusé d'envoyer des soldats en Égypte. Que les patriotes français demandent l'évacuation de l'Égypte par l'armée anglaise, qui a été promise plusieurs fois par le cabinet britannique, rien de mieux ; mais qu'ils refusent de reconnaître que l'Angleterre a ramené la tranquillité en Égypte et opéré d'heureuses réformes, entre autres la suppression de la corvée et l'abolition de la bastonnade, cela montre qu'un patriotisme trop exclusif peut entraîner à des erreurs de jugement.

Dr Friedrich Fabri. FÜNF JAHRE DEUTSCHER KOLONIALPOLITIK. Gotha (Friedrich-Andreas Perthes), 1889, in-8, 153 p., m. 2,60. — Depuis quelques mois, la politique coloniale allemande traverse une crise qui,

en se prolongeant, pourrait devenir grave. Sur plusieurs points, le mauvais vouloir des indigènes ou l'action diplomatique des puissances civilisées ont créé des difficultés plus ou moins grandes et porté atteinte au développement progressif de l'influence allemande. Dans l'Afrique orientale, les fonctionnaires de la Compagnie allemande ont dû quitter presque toutes les places qu'ils occupaient, quelques-uns d'entre eux sont morts, les établissements coloniaux ont été détruits et l'accès de l'intérieur fermé pour longtemps. Bien que l'état de guerre ouverte n'existe pas dans l'Afrique allemande du sud-ouest, la situation n'y est pas meilleure. Le chef des Maharero, excité par un marchand anglais, a annulé tous les traités qu'il avait passés avec l'Allemagne et toutes les concessions accordées à des Allemands, sur quoi le commissaire impérial et tous les Allemands établis, à l'exception des missionnaires, ont quitté le pays. Enfin chacun connaît le conflit des Samoa, dans lequel l'Allemagne a rencontré de la résistance de la part de l'Angleterre et des États-Unis. L'époque des prises de possession et de l'enthousiasme que créait en Allemagne l'idée que le drapeau de la patrie flottait sur de nouveaux territoires, est passé ; il faut maintenant défendre les établissements fondés et revenir à une conception plus sérieuse de la politique coloniale.

Dans un livre écrit avec la précision et la méthode qui lui sont propres, le Dr Fabri examine d'une manière complète la question coloniale telle qu'elle se pose aujourd'hui. Il étudie les différentes faces du problème, propose des solutions et combat l'opposition ou l'indifférence manifestées par certaines personnes à l'égard de la politique coloniale. Le Dr Fabri est un patriote sérieux et convaincu qui croit fermement que le développement maritime et colonial est profitable et même nécessaire pour le jeune empire allemand ; mais il ne se dissimule pas les difficultés de l'entreprise et estime que, lorsque l'honneur est engagé, il faut aller jusqu'au bout. Or l'Allemagne en fondant des colonies n'a pas créé les services nécessaires pour en assurer l'entretien et le développement. L'auteur examine les commencements et le programme de la politique coloniale allemande, et démontre que ce qui a manqué à l'empire ce sont des forces armées préparées pour la lutte dans les pays tropicaux et un service fortement organisé. Aussi propose-t-il la création d'une petite armée coloniale et d'un service spécial pour les colonies, nécessaires selon lui pour atteindre le but que l'on s'est proposé.

Ce livre, dont l'actualité est évidente, offre un réel intérêt par le grand nombre de renseignements peu connus qu'il renferme, la clarté de l'exposition et le souffle viril qui l'anime d'un bout à l'autre.

BULLETIN MENSUEL (5 août 1889¹).

A la suite d'un rapport présenté, le 26 février dernier, à l'Académie de médecine de Paris, par M. Le Roy de Méricourt, sur la nécessité de créer des Sociétés latines de **médecins missionnaires** en Afrique et dans l'extrême Orient, rapport dont les conclusions furent votées à l'unanimité, il s'est constitué une Société dont le but sera d'établir des hôpitaux-écoles et des dispensaires, pour répandre, parmi les peuples de l'Afrique et de l'Asie, les bienfaits de la médecine, de la chirurgie et de l'instruction médicale. Le rapport faisait, à bon droit, ressortir la supériorité marquée qu'un explorateur médecin et chirurgien peut avoir sur tous les autres. Grâce aux soins qu'il prodiguera sur sa route, il parviendra à surmonter, dans les plus périlleux voyages, les difficultés auxquelles se heurtent ceux qui n'ont pas à leur disposition ce moyen d'action. Plusieurs jeunes médecins ont déjà offert leurs services au comité organisateur. Celui-ci fait appel au dévouement des médecins, des pharmaciens et de toutes autres personnes habitant dans les départements, aux colonies ou à l'étranger, pour y représenter l'*Œuvre médicale missionnaire*. Il sollicite aussi des dons pour l'établissement des hôpitaux-écoles et des dispensaires.

Un des épisodes les plus curieux de la lutte contre les **criquets**, dans la province de **Constantine**, est certainement celui de la défense du chef-lieu contre l'invasion des acridiens. Nous en empruntons le récit à une correspondance du *Temps* : « Constantine ressemblait à une place assiégée. Une ligne de circonvallation — de contrevallation, devrait-on dire, si les criquets faisaient, comme Vauban, des tranchées et travaux d'approche — la couvrait, ligne de toile, faite d'appareils cypriotes, sur 18,000^m de long. On sait que Constantine est perchée sur un gros rocher qu'entourent, d'une part, une plaine, et de tous les autres côtés, un ravin, coupure nette, à pic, profonde de plusieurs centaines de mètres, au fond duquel coule le Rummel. Elle ne tient au reste du pays que par le pont qui a été construit sur les restes du pont romain, et par l'isthme serré, ou plutôt le remblai, qui forme la place de la Brèche. C'est à l'attaque de cette position que, de tous les points de l'horizon, se ruaient

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

les criquets. Tous les jardins furent mangés. Le grand faubourg Saint-Jean, qui s'étend hors de la place de la Brèche, au pied et sur les pentes de Koudiat Aty, fut envahi; rien ne put le défendre. Saint-Antoine, les prisons, le Bardo, la gare, Mansourah et l'hôpital furent occupés ou entamés ou assaillis par les envahisseurs. On eut à peine le temps de préserver ceux de ces points qui devinrent le pivot de la défense, les attaches de la ligne des toiles. On put tout juste refouler les bandes qui entraient par la place de la Brèche ou essayaient de franchir le pont. Cependant elles furent toutes, ou écrasées sur place, ou balayées dans le Rummel. En ville, c'était le branle-bas, mais avec entrain, bonne humeur, bon exemple surtout donné par les classes supérieures. Cette chose inouïe, la réquisition universelle par quartiers, l'envoi sur les chantiers, pour la défense des jardins et des cultures, de l'ouvrier, du journalier, du marchand dont la journée était perdue sans aucune compensation alors que l'invasion des criquets dans la ville n'eût été pour lui qu'un ennui, tout fut accepté parfaitement. On vit partir l'avocat, le fonctionnaire, le notaire ou le commerçant; le bon juif lui-même n'a pas fait trop de grimaces pour quitter son comptoir; le musulman le plus fanatique s'est embrigadé de bonne grâce. On a fait de la bonne besogne puisque les criquets sont vaincus. C'est le premier siège que subit la ville depuis qu'elle est devenue française; elle s'en est tirée à sa gloire. »

Les affaires d'Égypte ont donné lieu, à la Chambre des Communes, à un débat dans lequel ont été dénoncées des **atrocités commises dans la guerre contre les troupes du mahdi**. Sir Wilfried Lawson a mentionné entre autres, d'après les informations fournies aux journaux par le gouvernement lui-même, le fait que les Égyptiens sont entrés dans un camp ennemi, l'ont trouvé abandonné et n'y ont plus rencontré qu'un certain nombre d'hommes, de femmes et d'enfants qui se mouraient d'épuisement. Ces malheureux étaient dans cet état parce que les Égyptiens empêchent les indigènes de s'approcher du Nil pour y puiser de l'eau, et leur font ainsi subir toutes les tortures de l'agonie. Les forces égyptiennes — qui, dans les circonstances actuelles, comme l'a fait remarquer sir Wilfried Lawson, doivent être considérées comme des forces de l'Angleterre — vont jusqu'à ravager les champs cultivés et à détruire les fruits de la terre. Même les hordes des Soudanais n'agiraient pas ainsi; jamais elles ne fouleraient aux pieds la nourriture des populations. Si ce mode de faire la guerre continue, on verra se reproduire au Soudan toutes les horreurs que l'Angleterre a toujours considérées comme une honte. Le ministre de la guerre, M. Stanhope, n'a

rien trouvé à répondre. Sir James Fergusson, sous-secrétaire parlementaire n'a pas nié les atrocités commises, et, avec une simplicité qui touche au cynisme, il a dit qu'après tout les Soudanais n'avaient que ce qu'ils méritaient, qu'ils n'avaient qu'à retourner d'où ils étaient venus. En somme, pour repousser des troupes qualifiées de barbares, sir James Fergusson trouve tout naturel que des soldats au service d'une puissance européenne se servent de procédés auxquels les barbares eux-mêmes hésiteraient à avoir recours. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que cette déclaration n'ait pas soulevé un mouvement d'indignation, dans cette Chambre naguère si facilement émue par le récit des atrocités bulgares. Faut-il croire que lorsque les intérêts britanniques sont en jeu, la Chambre anglaise n'a plus d'entrailles ? Un membre, M. J. Ellis, ayant exprimé son étonnement, sir James Fergusson a cherché à expliquer qu'en parlant du droit des troupes égyptiennes de repousser l'invasion soudanaise par tous les moyens en leur pouvoir, il n'avait voulu parler que des moyens qui sont reconnus comme pouvant être employés par des nations civilisées. Le sous-secrétaire parlementaire trouve-t-il que les procédés signalés appartiennent à cette catégorie ?

En voyant les troupes italiennes s'emparer de **Keren**, du pays des **Bogos** et de l'**Asmara**, on se demande si le chef des forces britanniques qui a installé les Italiens à Massaoûa, les avait instruits des obligations contractées par l'Angleterre envers le négous pour obtenir son secours contre les partisans du mahdi ? Au moins doivent-ils les connaître actuellement, car, déjà en 1887, le journal italien *Marina e Commercio* a publié le texte du traité conclu entre l'Angleterre et l'Abyssinie, le 3 juin 1884, dont l'article 2 est ainsi conçu : « A partir du 1^{er} septembre 1884, le pays connu sous le nom de territoire des Bogos sera restitué au négous, et quand les troupes du khédive auront abandonné Kassala, Amideb et Sennaheit, les forts du pays des Bogos, qui appartiennent actuellement au khédive, seront remis avec tous les approvisionnements de guerre qu'ils contiennent au négous, dont ils deviendront la propriété. » En se substituant aux Anglais, ou plutôt aux Egyptiens, à Massaoûa, les Italiens n'ont-ils pas accepté pour eux-mêmes les engagements pris naguère par l'Angleterre et l'Égypte ?

M. Bonola, secrétaire général de la Société khédiviale de géographie du Caire, a bien voulu nous communiquer une note de M. **Jules Borelli**, qui devait paraître dans le *Bulletin* de cette Société, accompagnée d'une carte dressée par l'explorateur lui-même. Nous reproduisons cette note comme complément des renseignements publiés dans

notre numéro de juin, dans l'article intitulé : *De la région comprise entre le haut Nil et la côte des Somalis.*

« J'ai eu l'honneur de voir, au retour de leur important voyage, MM. le comte Teleki et le lieutenant de Höhnel. J'ai travaillé avec ces messieurs au raccordement de nos routes. Ils ont aperçu les monts Arro, ou Aro, qui leur ont été désignés sous le même nom qu'à moi. Plusieurs autres renseignements communs désignent le lac Basso-Narok, qu'ils ont appelé Rudolf, comme étant le lac Sciambara ou Sambourou, noms sous lesquels il est ordinairement désigné. D'après les observations de ces messieurs, ce lac est à 600^m environ d'altitude. De plus, j'ai retrouvé une observation que j'avais égarée, faite au confluent de l'Omo et du Godjeb. Elle fixe à 1100^m environ l'altitude de ce point. L'Omo ne peut donc se rendre au Victoria-Nyanza, qui est à une altitude de plus de 1100^m. C'est assurément le fleuve que les voyageurs austro-hongrois ont vu se jeter dans le Basso Narok. »

Ajoutons que M. Borelli est arrivé à la fin de juin à Marseille, où la Société de géographie de cette ville lui avait préparé une cordiale réception, dans laquelle il a été félicité de ses travaux de quatre années au sud de l'Abyssinie. Il en a ramené deux Gallas et une collection de photographies et d'objets ethnographiques.

D'autre part, M. de Höhnel écrit au *Mouvement géographique* de Bruxelles : « Je m'empresse de vous faire savoir qu'en me basant sur les observations faites pendant le voyage, ainsi que sur les renseignements recueillis dans des entretiens que j'ai eus à Aden avec M. Cecchi, et au Caire avec M. Borelli, j'ai acquis la conviction absolue que les lacs Rodolphe (Sciambara) et Stéphanie (Sambourou) constituent des bassins absolument indépendants, aussi bien de l'Océan que du Nil. Le lac Rodolphe n'est que le dernier membre d'une série de lacs qui s'étend dans une direction générale sud-nord, du 4° lat. S. au 5° lat. N., au fond d'une fente volcanique énorme.

D'après le *Times*, les meilleurs rapports existent entre les fonctionnaires de l'**Imperial British East African Company**, d'une part, et le sultan de Zanzibar, les chefs et les habitants du territoire de la zone d'influence anglaise, de l'autre. Des renseignements ont été recueillis sur la valeur des ports situés le long de la côte. Les plans de Mombas et de Kilifi montrent que ces ports sont excellents, et la Compagnie espère que Mombas prendra la place de Zanzibar comme entrepôt des marchandises pour l'intérieur. Mombas est salubre pour les Européens et peut le devenir davantage encore par des mesures sanitaires. Des jetées

sont en voie de construction; une ligne télégraphique est projetée le long de la côte pour permettre aux fonctionnaires de la Compagnie de communiquer directement avec le quartier général à Mombas. Les sujets hindous anglais dont les habitations ont été ruinées par la guerre, se sont réfugiés sur le territoire britannique; les caravanes commerciales envoyées dans l'intérieur ont fait de bonnes affaires. Un essai de monnaie de cuivre portant le nom de la Compagnie a si bien réussi, qu'un contrat a été fait pour une nouvelle livraison de dix mille kilogrammes de cette monnaie; la question de l'utilité d'en frapper une en argent est à l'examen. Une des plus importantes caravanes expédiées vers les lacs Naivasha et Baringo était commandée par M. F.-J. Jackson. Quoiqu'elle n'ait pas accompli tout ce qu'on en attendait, elle a acquis une connaissance suffisante du pays pour pouvoir choisir une demi-douzaine d'endroits propres à l'établissement de stations, que M. Jackson fondera dans un voyage ultérieur. De là, des expéditions seront envoyées pour nouer des relations dans les districts au nord et à l'ouest du Victoria-Nyanza. La Compagnie espère que ses agents rencontreront Stanley, en route de l'intérieur vers la côte. Elle tient à ne pas perdre de temps pour s'assurer la région située au nord et à l'ouest du lac Victoria. Chaque jour, dit le *Times*, a son importance, en présence d'une horde d'aventuriers, sans scrupules, en campagne et décidés à contrecarrer les grandes visées pour lesquelles cette Compagnie a obtenu son privilège. On espère que les caravanes de M. Jackson et d'autres inspireront assez de confiance aux indigènes pour tenir tête aux marchands d'esclaves, aux maraudeurs, assurées qu'elles seront du ferme appui de la Compagnie. Une autre caravane, commandée par M. J.-R.-W. Pigott, a été expédiée dans la direction de la Tana, pour nouer des rapports avec les chefs de cette partie du pays, et de là contourner le mont Kénia, jusqu'à ce qu'elle rejoigne M. Jackson au lac Baringo. Aux dernières nouvelles (25 avril), M. Pigott était tout près du Kénia. Ces deux caravanes ont à leur service un millier d'indigènes. La Compagnie fait construire deux routes, l'une de Mombas à Mboungo, l'autre de Mombas à Mélinde. Le *Times* ajoute en terminant : « La Compagnie reconnaît évidemment que les intérêts de l'empire lui sont confiés. En favorisant ces intérêts, elle peut être assurée de l'appui du pays et du gouvernement; on attend d'elle, maintenant, qu'elle prenne l'initiative de faire progresser ces intérêts dans tous les sens. Elle ne devra pas perdre de temps, pour établir la ligne anglaise de communication proposée du Cap au Nil. »

Dans la première assemblée générale de l'Imperial British East African Company, le président, M. Mackinnon, a donné un aperçu de la ligne de conduite que la Compagnie se propose de suivre. Les stations à créer seront permanentes et reliées entre elles par un fil télégraphique. Le centre des opérations sera **Mombas**. A partir du mois d'août, et conformément aux termes du contrat passé avec le sultan de Zanzibar, la Compagnie prendra la direction de l'administration des droits de sortie. Elle croit le moment venu d'inviter le public à participer à l'entreprise, et, à cet effet, elle ouvrira une souscription pour réunir le capital nécessaire. M. Mackenzie, directeur de la Compagnie en Afrique, a exprimé l'espoir que les résultats financiers de l'entreprise seront fort beaux, et la conviction que l'importance de l'œuvre lui vaudra la protection et l'appui du gouvernement anglais. La population indigène des Indes anglaises, a-t-il ajouté, augmente dans de telles proportions, que les ressources du pays ne subviendront bientôt plus aux besoins de ses habitants; ceux-ci pourront émigrer vers la côte orientale d'Afrique, dont le climat leur conviendra mieux que celui de n'importe quelle autre possession anglaise. Tout le commerce de cette partie de l'Afrique prend aujourd'hui le chemin de Zanzibar, mais M. Mackenzie est persuadé que Mombas est appelé à devenir, dans un avenir peu éloigné, le grand centre du commerce à la côte orientale. Sir John Kirk, ancien consul général d'Angleterre à Zanzibar, a confirmé les assertions de M. Mackenzie au sujet de Mombas. Les Arabes, a-t-il dit, sont tout disposés à travailler de concert avec les Européens.

Au milieu des troubles de l'Afrique tropicale orientale, les missionnaires de la Société des **missions anglicanes** ne se sont pas laissés ébranler dans l'accomplissement de leurs devoirs. Le représentant du gouvernement britannique à Zanzibar a mis à leur service toute l'influence qu'il possédait pour leur faciliter la retraite vers la côte s'ils jugeaient préférable de ne pas exposer leur vie à l'irritation des Arabes, toutefois ils ont préféré rester à leur poste. Sans doute ceux de l'Ouganda ont été chassés de Roubaga, mais ils attendent à Ousambiro, au sud du lac Victoria, que la porte se rouvre, pour retourner dans leur premier champ de travail, car ce ne sont pas les indigènes ba-ganda qui les ont forcés de partir, ce sont les Arabes, étrangers au pays, maîtres du pouvoir actuellement dans la personne de Kaléma, qu'ils ont fait monter sur le trône et qu'une révolution des natifs pourrait fort bien en faire descendre. Le consul général anglais à Zanzibar a pu, grâce à l'intermédiaire de l'amiral allemand commandant de l'escadre employée

au blocus le long de la ligne de côtes placée sous le protectorat allemand et des missionnaires romains de Bagamoyo, entrer en rapport avec Bou-chiri, le chef des indigènes révoltés contre les Allemands, et a obtenu de lui de faire arriver à la côte, sains et saufs, M. et M^{me} Roscoe, dont la santé avait souffert, et qui ont quitté temporairement leur champ de travail pour se rendre à Frere-Town, et M. Hooper, de la mission du Victoria-Nyanza, qui est venu en Europe pour solliciter des renforts. Mais les missionnaires de Mpouapoua et de Mambola, auxquels M. Smith avait écrit de bien examiner si des intérêts supérieurs leur faisaient un devoir de rester exposés aux dangers qu'il leur avait indiqués, sont restés à leurs postes respectifs.

Une lettre d'un des missionnaires d'Alger, de la station de Kibanga, au fond du golfe de Burton sur la côte occidentale du **Tanganyika**, permet de juger des progrès qu'ils font faire à l'agriculture et à l'arboriculture par l'introduction des espèces d'Europe. « Le P. Coulbois s'entend fort bien en arboriculture, et bientôt la mission possédera des milliers d'arbres fruitiers variés, dont beaucoup donnent depuis deux ans. Nous avons des centaines d'ananas, des mangues, etc., plusieurs centaines de pieds de café poussant dans notre jardin. Le potager est magnifique. Nous avons autant et même plus de légumes que nous ne pouvons en manger, et de toute espèce. Les pommes de terre semblent ne pas mal réussir. L'année dernière, nous en avons récolté plusieurs double décalitres, de manière à pouvoir en manger presque tous les dimanches. Cette année, nous en avons planté un demi-hectare. Nous avons une petite provision de blé, mais il n'est pas beau. Continuez à nous envoyer des graines d'eucalyptus. Les seuls ennemis que nous ayons à redouter sont les Wa-Ngouana, qui nous causent beaucoup d'ennuis. Ce sont des brigands qui ne cherchent qu'à piller et à faire des esclaves. »

Après avoir fait des sondages dans le canal de Mozambique, où il a trouvé une moyenne de fond de 2000^m, le *Great Northern*, de l'Eastern and South Cables Company, en a fait dans la rade de **Majunga**, à Madagascar, en vue de réunir par un câble cette ville à **Mozambique**. De Majunga, une ligne par terre serait établie jusqu'à Tamatave, en passant par Antananarive, puis, de nouveau, la communication avec la Réunion et Maurice se ferait par câble sous-marin. La ligne porterait le nom de *Mozambique-Mauritius-Cable*. Les administrateurs de la Compagnie anglaise ont traité avec le gouvernement français pour la section de Madagascar.

L'émotion provoquée en Angleterre par la résiliation du contrat entre le gouvernement portugais et la Compagnie du chemin de fer de **Lorenzo-Marquez** commence à se calmer. On comprend que les actionnaires et les obligataires anglais qui ont mis de l'argent dans cette entreprise se sentent lésés dans leurs intérêts. Mais l'autorité portugaise ne peut être rendue responsable des lenteurs que la Compagnie a mises à remplir les obligations stipulées dans le contrat. Aux termes de celui-ci, le chemin de fer aurait dû être achevé le 30 octobre 1886; par égard pour la Compagnie, le gouvernement a accordé des délais à plusieurs reprises; en dernier lieu il avait été convenu que la ligne serait terminée le 24 juin. Cette fois-ci, la Compagnie n'ayant pas rempli ses engagements, le contrat a été résilié. Dans l'irritation éprouvée par les intéressés anglais, ceux-ci ont oublié que la Compagnie est portugaise et n'obéit qu'aux lois portugaises, et que le gouvernement dans ses rapports avec la Compagnie ne peut se régler que d'après les termes du contrat et des lois portugaises. Le gouvernement a usé de son droit; si les actionnaires et les porteurs d'obligations estiment que leurs intérêts sont lésés, ils ont, dans le contrat et dans les lois portugaises auxquelles seules ils peuvent recourir, les moyens de se défendre et de faire valoir leurs droits.

Nous empruntons les renseignements suivants sur l'activité qui règne sur la ligne du **chemin de fer de Natal à Ladysmith**, à une lettre de M. le missionnaire Grandjean, que sa santé avait obligé à quitter temporairement la baie de Delagoa pour se rendre à Howick, dans la colonie de Natal. Les journaux sont remplis de comptes rendus sur le rendement des diverses mines. Johannesburg et Barberton deviennent de grands centres. Les gens de métier y font défaut, et certains journaux anglais ont répandu le bruit, un peu exagéré, que des milliers de maçons et de charpentiers y trouveraient de l'ouvrage à 20 et 30 shillings par jour. De Ladysmith, point terminus du chemin de fer, partent journellement une quantité de wagons; on parle de plusieurs centaines. Le chemin de fer est encombré de marchandises; son revenu du mois de février s'est élevé à la somme incroyable de 45,000 liv. sterl. Outre cela une quantité de wagons à bœufs circulent, même là où le chemin de fer existe. Nous en voyons passer chaque jour un grand nombre chargés de bois de construction. Ce n'est pas seulement ici que les voies de communication sont encombrées; les deux Compagnies de navigation entre Londres et Natal n'arrivent pas à tout transporter, et vont envoyer pendant deux mois un steamer par semaine, au lieu de un tous les

quinze jours, comme précédemment. Le télégraphe même est encombré, et l'on se plaint que souvent un télégramme arrive en même temps qu'une lettre qui l'explique ou même plus tard.

Un débat a eu lieu à la Chambre des lords au sujet du trafic des **spiritueux** en Afrique, plusieurs des membres de la Chambre demandaient que le gouvernement établît des règles propres à restreindre la vente des boissons dans ses colonies, et qu'il insistât auprès des autorités coloniales pour que les lois existantes fussent strictement observées. Lord Knutsford, secrétaire d'État pour les colonies, déclara que la chose urgente était d'appliquer la législation. Dans le Ba-Soutoland et dans le Zouloulund, la population étant composée d'indigènes, il est plus facile d'appliquer la loi qui interdit la vente des spiritueux. Dans le Be-Chuanaland, qui a une population mixte, il n'a pas été possible de défendre l'importation des liqueurs. Quant au gouvernement de Natal, si la loi n'a pas été suffisamment appliquée, cela vient du fait que la police n'était pas numériquement assez forte. Il a été fait des propositions d'instituer des surveillants qui, entre autres devoirs, auraient celui de s'enquérir de la manière dont sont perçus les droits de douane. Ces inspecteurs ont été nommés, et M. Knutsford a insisté auprès d'eux sur la nécessité de veiller à ce que la loi fût exécutée et à ce que le trafic des spiritueux aux natifs fût limité. Dans le Zouloulund et dans la Natalie la loi a été appliquée et personne ne s'est plaint de la manière dont elle l'a été. Dans le Ba-Soutoland, le trafic des spiritueux a été supprimé. Quant au Be-Chuanaland, lord Knutsford a fait renforcer la loi ; quiconque vend des liqueurs aux natifs est en contravention. Des recommandations ont été faites pour que l'on n'accorde plus de patentes qu'avec beaucoup de précautions, et que ceux auxquels elles seront accordées soient placés sous la juridiction de magistrats qui puissent exercer sur eux un contrôle plus vigilant.

M. Machado, ingénieur portugais, a présenté au ministre de la marine les études du **chemin de fer de Mossamédès au Bihé**, dans sa première partie, c'est-à-dire de Mossamédès au haut de la Chella. Mais **Benguela** réclame pour que son port serve de tête de ligne à la voie du Bihé. Quoi qu'il en soit, les facilités que créeront l'une ou l'autre ligne entre la côte et le plateau ne pourront qu'être avantageuses à la colonie portugaise. Cette partie de l'intérieur offre à l'émigration l'attrait que présente aujourd'hui le Brésil ou telle autre partie de l'Amérique méridionale. Une fois la ligne construite, le gouvernement pourra offrir aux émigrants des emplacements qui leur assureront des condi-

tions climatologiques favorables, et des terrains d'une grande fertilité, en même temps qu'ils auront la possibilité d'écouler l'excès des productions agricoles. Aujourd'hui les colonies déjà fondées sur le plateau ont certes un bon climat et un sol fertile, mais elles ne peuvent que difficilement faire parvenir les produits de leur sol sur les marchés de la côte, parce que les frais de transport sont beaucoup trop élevés.

Les *Colonias portuguezas* donnent les renseignements suivants sur le mouvement des douanes d'Ambriz, Loanda, Benguela et Mossamédès, montrant la marche progressive du commerce dans l'**Angola** :

En 1866.....	1.670.000 piastres.
1871.....	3.736.000 »
1877.....	4.267.000 »
1883.....	4.249.000 »
1887.....	4.785.000 »
1888.....	5.514.000 »

On voit que le mouvement commercial s'accroît rapidement, puisque en une vingtaine d'années il a plus que triplé, et tout porte à croire qu'à mesure que le chemin de fer d'Ambaca, et la ligne projetée de Benguela ou Mossamédès au Bihé se développeront vers l'intérieur, ce progrès deviendra plus considérable.

La Chambre des représentants de Bruxelles a autorisé le gouvernement à participer à la constitution de la **Compagnie du chemin de fer du Congo** par une souscription de dix millions de francs, représentée par 20,000 actions de capital de 500 francs chacune, productive d'un intérêt de 3 ½ %, amortissables au pair en 99 ans. D'après le rapport fait à la Chambre, la construction coûtera 25 millions de francs; l'exploitation 1,200,000 fr. et les recettes seront suffisantes pour rémunérer le capital. Les quinze premiers millions ont été entièrement souscrits par un syndicat de capitalistes anglais, allemands, américains, français et belges, ces derniers y participant pour une somme de plus de sept millions. Jusqu'à concurrence de 92 % le matériel fixe et roulant du chemin de fer, ainsi que les marchandises d'échange destinées au paiement des salaires des ouvriers, seront de fabrication belge. La Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, possédant, par le fait de la convention qu'elle a passée avec l'État Indépendant, en 1887, le droit d'option pour la concession de la construction de la ligne et de son exploitation, a déjà pris toutes les mesures pour pousser activement l'entreprise. Les travaux sur le terrain pourraient être commencés avant la fin de cette année-ci. Le rapport estime qu'ils pourront être achevés en quatre ans.

« Jusqu'à présent, » dit un rapport du Conseil d'administration de la Compagnie du Congo, « les steamers transatlantiques ne dépassaient pas Boma, où sont situés les principaux établissements commerciaux du **bas Congo**. Les succursales, situées sur les bords du fleuve en amont jusqu'à Matadi, étaient desservies par les petits steamers de l'État indépendant et par ceux des factoreries de Banana et de Boma : le *Héron* de 120 tonnes, l'*Itumba* de 155 tonnes, le *Carl Niemann* de 250 tonnes, le *Prins Heinrich* de 72 tonnes, le *Luaso* de 88 tonnes, etc. Dans cette section du fleuve, le courant est très rapide, mais partout les profondeurs sont grandes. Le capitaine de steamer Boyé, chef du pilotage de l'État, a fait des sondages dans toute cette section du fleuve, à l'époque des basses eaux. En aucun point, il n'a trouvé une profondeur inférieure à 20 mètres. Ces sondages prouvent que tous les vapeurs de mer, marchant avec une vitesse supérieure à 9 nœuds, pourront sans difficulté remonter le Congo jusqu'à Matadi. C'est l'avis de tous les capitaines de navire qui font les fonctions de pilotes dans le bas Congo. » En effet, le *Lualaba*, de l'African Steamship Company, de Liverpool, l'un des plus forts steamers de cette Société, jaugeant 1860 tonnes et pouvant en charger 2500, arrivé à Boma le 18 juin dernier, a continué à remonter le Congo et a jeté l'ancre dans le port de Matadi. Au point de vue économique, le fait a une portée considérable, puisqu'il résout le problème de la navigabilité du bas Congo, de Banana à Matadi, et que les bateaux de haute mer pourront, sans rompre charge, déposer leur cargaison à la station tête de ligne de chemin du fer.

Mgr Carrie, vicaire apostolique du Congo français, a profité des circonstances favorables pour fonder une première station sur l'**Oubangi**. A cette occasion il donne aux *Missions catholiques* les renseignements suivants : Deux maisons de commerce, l'une française, la maison Dumas de Paris, l'autre hollandaise, la grande Compagnie du Congo, ont essayé d'acheter de l'ivoire, qui y abonde; toutes les deux ont dû y renoncer, les propriétaires de l'ivoire ne voulant, pour toute marchandise d'échange, que des esclaves à manger. La station missionnaire a été établie à la pointe Iranga, à l'entrée de l'Oubangi. Jusqu'à ce jour les populations qui habitent en amont, dans le voisinage du poste français de Modzaka, par 2° lat. nord, ont résisté à l'influence civilisatrice européenne; elles refusaient de vendre des vivres aux soldats du poste, qui ne pouvaient sortir qu'en armes. A l'entrée de l'Oubangi, les missionnaires espèrent être en sûreté et pouvoir racheter les malheureux esclaves que l'on mène à la boucherie et qui toucheront à la pointe Iranga

située au confluent de l'Oubangi et du Congo, elle peut facilement exercer la surveillance sur les deux cours d'eau. Une station nouvelle sera créée aux rapides de Zongo, lorsque le fleuve sera plus connu.

M. **Donald Mackenzie** a envoyé à l'*Antislavery Reporter* un intéressant rapport sur son récent voyage au **cap Juby**, où il arriva le 28 mars. Le 30 il eut une entrevue avec treize chefs de Ait, qui discutèrent avec lui la situation générale, et exprimèrent le désir de conserver cette station comme port. Habeeb Woold En Najim ouvrit la conférence et, au nom des chefs présents, fit remarquer qu'aucun pays ne peut prospérer sans gouvernement, ni un gouvernement exister sans un chef. Le cap Juby a été longtemps sans gouvernement, aussi n'a-t-il pu prospérer. Il y a donc lieu de faire cesser cet état de choses et d'établir un gouvernement sous un chef. Les Baïrooks ont régné sur ce pays depuis très longtemps, et il n'y a que l'un d'eux qui puisse assumer la responsabilité du gouvernement du cap Juby et du pays environnant. Le désir fut exprimé qu'un des fils du dernier cheik Mohammed Baïrook fût désigné comme chef au cap Juby. Tout le monde fut d'accord. M. Mackenzie partageait ce désir. Habeeb déclara que tous les maraudeurs seraient chassés et que les marchands arrivant au cap Juby ou en partant seraient protégés; si le sultan du Maroc envoie une armée pour détruire la place, ils la défendront de tout leur pouvoir.

Depuis son retour en Angleterre, M. Donald Mackenzie a appris que le sultan du Maroc fait toujours tout ce qu'il peut pour empêcher les natifs de trafiquer avec le cap Juby. Il a envoyé une armée pour punir les tribus amies des Anglais, mais celles-ci ont battu l'armée du sultan.

D'autre part, des avis de Mogador annoncent qu'un chef indigène du territoire du cap Juby, à la tête de 600 soldats impériaux, a attaqué une tribu kabyle avec laquelle les Anglais entretiennent des relations commerciales; plus de 600 têtes de bétail, gardées dans une sorte de magasin appartenant à un Anglais, auraient été enlevées. Les Anglais, craignant une surprise, ont pris des mesures de précaution.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. de Lesseps a annoncé à l'Académie des Sciences que le Conseil d'administration du canal de Suez a décidé de porter la largeur du canal de 22^m à 65^m dans les parties rectilignes; à 75^m au sommet des courbes à grand rayon, et à 80^m dans les courbes à petit rayon.

Parmi les prisonniers faits sur les troupes du mahdi, se trouve une femme nommée Mariette Caracolo, née en Italie; elle a été amenée du Kordofan à Dongola. Elle a rapporté que cinq religieuses et deux frères missionnaires sont toujours captifs à Khartoum.

La chaleur est excessive à Souakim. Dans les maisons les plus fraîches, le thermomètre marque 59°; la machine à faire la glace appartenant au gouvernement ne peut pas fonctionner.

La mission du Choa, ayant à sa tête un cousin de Ménélik, est arrivée à Harrar; elle sera à Rome le mois prochain. Ménélik a été reconnu négous même par les Abouna abyssins. Il marchait sans encombre vers Gondar et de là il comptait se rendre dans le Tigré.

L'état de désordre dans lequel se trouve actuellement l'Afrique orientale équatoriale a engagé les missionnaires d'Alger à fonder une station plus au sud, à Mponda, au sud du lac Nyassa, sur le Chiré.

M. Ehlers est reparti pour le Kilimandjaro, chargé de remettre, de la part de Guillaume II, des cadeaux au roi nègre qui lui a envoyé des ambassadeurs.

D'après une déclaration de M. Barras Gomez aux Cortès portugaises, le lieutenant Leal serait chargé de construire une station à l'extrémité sud du lac Nyassa, sur les terres du chef indigène Migorde. Ce serait le premier acte d'occupation du Portugal sur le Nyassa.

Les *Colonias Portuguezas* annoncent que les études du chemin de fer de la Zambézie sont terminées. A partir de Quilimane jusqu'à Mopeia, la ligne aurait 189 kilom. Les études pour la section du haut Chiré vont commencer.

Une commission composée de délégués du Portugal, de l'Angleterre, du Transvaal et du petit État de Mussuate, a déterminé les frontières entre la possession portugaise de Lorenzo-Marquez et le Swazieland ou Mussuate. Cette frontière part de la rivière Usuto au sud, traverse les monts Lebombo sans en suivre la ligne de faite; elle s'incline au N.-N.E. et se termine au point où la frontière du Transvaal et le territoire du Swazieland rencontrent la frontière portugaise.

Une divergence existant entre sir Hercules Robinson, gouverneur de la Colonie du Cap, et le ministre anglais des Colonies, sur la façon de gouverner les possessions de l'Afrique australe, sir Robinson a donné sa démission. Le ministre anglais veut gouverner de Londres tous les territoires annexés, tandis que l'ancien gouverneur estime que le seul moyen de prévenir les complications graves serait de rattacher les nouvelles acquisitions territoriales aux colonies déjà existantes ou de les ériger en colonies nouvelles. Il a été remplacé par sir Henri Loch, ancien fonctionnaire colonial.

Un décret du souverain de l'État Indépendant du Congo a institué une médaille à décerner aux chefs indigènes congolais qui auront fait preuve de loyauté et de dévouement et qui auront rendu des services à l'État. Elle sera en vermeil, argent ou bronze, et portera d'un côté l'effigie du souverain, de l'autre, les armes de l'État du Congo surmontées des mots : « Loyauté et dévouement. »

La Sandford Exploring Expedition a envoyé à Anvers 15,000 kilogr. d'ivoire, représentant une valeur de plus de 350,000 francs.

Une station missionnaire belge va être créée à Loulouabourg; les frais d'installation seront couverts par une initiative privée.

M. Roget, chargé du commandement du camp de l'Arououimi, a quitté Boma avec un détachement de 270 hommes; la force du camp sera de 600 hommes.

Le gouverneur général de l'État du Congo à Boma a envoyé du vaccin aux missions de Palabala et de Banza-Manteka, qui lui en avaient demandé. Les inoculations dans ces contrées, toujours infestées par la petite vérole, sont nombreuses et se font avec succès. Les indigènes eux-mêmes commencent à les pratiquer.

M. Alexandre Delcommune, chef de l'exploration commerciale du haut Congo pour la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, est rentré en Belgique, après avoir exploré la plus grande partie du bassin du Congo. Il a rapporté une riche collection de produits africains, ainsi qu'une collection photographique comprenant plus de 200 vues du haut fleuve et de ses affluents.

M. le capitaine Cambier, nommé inspecteur d'État pour le Congo, est parti le 1^{er} juillet à bord de l'*Africa*, avec M. le lieutenant Le Marinel, ancien adjoint à la station de Loulouabourg, qui retourne au Congo, chargé de la fondation et du commandement du camp retranché que l'État Indépendant se propose de créer sur le haut Sankourou, dans les parages du confluent du Lomami.

Un télégramme de Zanzibar, du 16 juin dernier, avait annoncé l'arrivée en cette ville de lettres d'Oudjidji, sur le Tanganyika, datées du 10 mars, d'après lesquelles Stanley aurait opéré sa jonction avec Tipo-Tipo et renvoyé ses malades au Congo. Ces lettres portaient, en outre, qu'il se disposait à gagner la côte orientale avec Émin-pacha et que Tipo-Tipo comptait, de son côté, arriver à Zanzibar en juillet. Le *Mouvement géographique* fait remarquer que les auteurs de ces lettres ont dû être mal informés, le gouvernement de l'État Indépendant du Congo ayant reçu à Bruxelles une dépêche d'après laquelle, à la date du 27 avril dernier, Tipo-Tipo était toujours à sa résidence des Stanley-Falls.

En novembre 1888, M. Treich Laplène, chargé de conduire au capitaine Binger un convoi de ravitaillement, avait signé avec le roi du Bontoukou un traité qui plaçait cet État sous le protectorat de la France. Peu de temps après, un agent anglais, le capitaine Leithbridge, arriva à son tour dans le Bontoukou et s'efforça de réduire à néant la convention conclue avec la France. Il enleva le drapeau français et signa une convention avec le roi susnommé. Le gouvernement anglais aurait dénoncé les empiétements des agents français sur la côte occidentale d'Afrique. Il ignorait sans doute le procédé de l'agent britannique.

Le chemin de fer du haut Sénégal, abandonné pendant quelque temps, puis repris avec de faibles ressources, va maintenant jusqu'au fort de Bafoulabé; la longueur en est de 128 kilomètres. Les villes de Khayes, Médine, Bafoulabé, qui sont sur la ligne, se développent rapidement.

Une nouvelle conférence africaine, à laquelle prendront part les puissances qui ont été représentées à la conférence de Berlin en 1884-1885, se réunira l'automne prochain. Sur la proposition du gouvernement anglais, d'accord avec le gouvernement allemand, la conférence aura lieu à Bruxelles. Outre l'Angleterre et l'Alle-

magne, les puissances qui y ont déjà adhéré sont la Belgique, l'État Indépendant du Congo, la France et l'Italie. L'objet principal de la réunion sera la question de la traite des nègres et la recherche des moyens à employer pour faire pénétrer de plus en plus l'influence civilisatrice de l'Europe au centre du continent.

CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

La *Gazette officielle* de la **Tripolitaine** publie un décret du gouverneur général abolissant la traite des esclaves et instituant des peines sévères pour toute infraction à ce décret.

M. Ch. Allen, secrétaire de la British and Foreign Antislavery Society, a publié dans le *Times* la lettre suivante de M. Flad, missionnaire. Elle confirme les craintes que la défaite des Abyssins par les Derviches pouvait faire naître, de voir l'**Abyssinie** chrétienne augmenter la liste des territoires désolés par les chasseurs d'esclaves.

Permettez-moi, dit M. Flad, de vous adresser la lettre suivante que j'ai reçue hier. Peut-être pourrez-vous faire quelque chose dans cette affaire, je l'ai traduite de l'amharic, dans lequel elle a été écrite à Aden le 22 avril; elle est signée par sept Abyssins y résidant.

« Puisse cette lettre parvenir à M. Flad. Notre patrie, l'Abyssinie, souffre de par la volonté de Dieu. Les Derviches (mahdistes) ont réduit en désert l'Abyssinie occidentale. Les Abyssins ont combattu bravement, mais ils ont été défaits plusieurs fois; des milliers de chrétiens ont été vendus comme esclaves, sans compter les milliers de ceux qui ont été froidement massacrés. Parmi ceux qui ont été vendus comme esclaves et envoyés à la Mecque, beaucoup appartiennent à notre noblesse. Ils se sont adressés à nous pour que nous leur aidions à recouvrer leur liberté, et nous sommes dans une grande angoisse au sujet de nos frères et de nos sœurs qui ont été réduits en esclavage et conduits en pays musulmans. Nous voudrions leur venir en aide, mais nous ne savons comment faire. Nous savons que vous êtes un grand ami de notre nation, et c'est pourquoi nous nous adressons à vous. Au nom de Christ, portez à la connaissance des chrétiens d'Europe, qui craignent Dieu et aiment les frères, le triste sort de nos frères et de nos sœurs. Se peut-il qu'au dix-neuvième siècle des chrétiens deviennent les esclaves de mahométans? Pourquoi est-il permis à des musulmans brutaux et fanatiques de réduire en désert un pays chrétien comme l'Abyssinie, et d'en extirper le christianisme. Oh! que cet appel trouve le chemin de votre cœur. »

Une autre lettre, dit encore M. Flad, reçue d'un missionnaire qui a été élevé en Allemagne, décrit ainsi les incursions des Derviches : « En 1885, les Derviches envahirent la province d'Asmara, en brûlèrent toutes les églises et les maisons, emmenant les habitants en captivité. En 1886, ils firent de même dans la province de Tshelga, et vendirent la population comme esclave. Ils brûlèrent aussi le célèbre monastère de Mahabera et en massacrèrent froidement les moines. En 1887, le roi Jean les défit ; mais, en 1888, ils envahirent de nouveau le pays, chassèrent le roi du Godjam, emmenant avec eux des milliers de chrétiens qui furent vendus comme esclaves. » Je souffre profondément pour ces malheureux, connaissant le caractère brutal de ces fanatiques musulmans.

Dans son ouvrage : *De 1883 à 1887 au Soudan*, M. A.-B. Wyldé, vice-consul anglais à Jeddah, donne sur la pêche des perles dans la **mer Rouge**, par des esclaves, les renseignements suivants : « La pêche des perles est le travail le plus cruel ; chaque bateau a deux ou trois petits esclaves auxquels on apprend ce métier. Après quelques jours de recherches, lorsque les bateaux travaillent au-dessus d'un banc d'huîtres à perles couvert de trois ou quatre brasses d'eau seulement, on montre aux petits esclaves les coquilles qu'il faut rapporter ; quoique peut-être ils ne sachent pas nager, on les fait descendre dans l'eau, une pierre attachée aux pieds, une bride sous les bras, une corbeille liée à leur gilet. D'abord, on ne les tient sous l'eau qu'une demi-minute environ, puis on les fait remonter. S'ils ne rapportent pas une coquille ou deux, on leur fait sentir le bout de corde ou le bâton. Je ne connais rien de plus cruel, pour un petit garçon qui vient d'être amené au bord de la mer, que d'être descendu sous l'eau pour pêcher des huîtres. Il lui est impossible d'échapper, la lourde pierre le fait descendre, et je me suis souvent demandé ce qu'ils doivent éprouver la première fois qu'on les descend dans les profondeurs de la mer. Beaucoup meurent du choc qu'en reçoit leur organisme et de peur. Lorsque l'enfant, qui était descendu vivant dans l'eau, en est remonté par son propriétaire, celui-ci ne retire souvent que l'enveloppe de son esclave. La vie que mènent ces pauvres petits avant d'être accoutumés à ce métier est très dure ; celle des esclaves employés à garder les troupeaux ou dans des plantations de palmiers l'est moins. »

Dans la conférence donnée au Caire par M. J. Borelli sur son exploration des **pays Gallas**, au sud du Choa, le voyageur a rapporté que les esclaves forment un des articles les plus importants du marché de

Djima, où tous les jeudis se pressent quinze ou vingt mille personnes. On y en voit toujours quatre ou cinq cents, alignés, assis sur des pierres, leurs propriétaires derrière eux. Le prix d'un esclave est ordinairement de sept à douze talaris, il n'excède jamais vingt talaris. C'est la source de la richesse du roi de Djima, qui s'en sert pour payer son tribut à Ménélik. Dans son propre pays et dans son voisinage immédiat, ce dernier interdit bien officiellement le commerce des esclaves, mais lui-même et tous ses officiers, après chaque expédition, ramènent au Choa des milliers de prisonniers esclaves. Lorsque le roi de Djima vient apporter son tribut à Ménélik, il lui offre des esclaves, qui sont acceptés avec empressement, Ménélik se gardant de lui faire la plus légère observation contre un commerce qui se pratique dans son intérêt.

L'*Antislavery Report* donne des renseignements sur la première assemblée générale de l'**Imperial British East African Company**, présidée par M. Mackinnon, et à laquelle assistaient M. Mackenzie, agent de la Compagnie à Mombas, et sir John Kirk, ancien consul général anglais à Zanzibar. M. Mackinnon a affirmé que le désir de la Société est d'accroître le bien-être des natifs dans cette partie de l'Afrique. Il fallait tout d'abord organiser un peu le pays et prouver aux indigènes que le désir de leur être utile, manifesté par la Compagnie, n'était pas un vain mot. Il estime que M. Mackenzie a agi très sagement en prenant à la solde de la Compagnie, pour faire la police, un des principaux chefs de Mombas, dont il s'est fait un ami en lui payant une petite subvention. Le premier grand travail à entreprendre sera la construction d'une ligne de chemin de fer partant de la côte et s'avancant graduellement dans l'intérieur, pour relier les stations avec l'Océan. La Compagnie a adopté pour devise, sur son drapeau : Lumière et liberté.

On a beaucoup parlé d'abus de la part des Arabes, que l'on a dénoncés comme prenant plaisir à répandre le sang innocent, a dit M. Mackenzie. Mais ces jugements sont en opposition avec l'expérience qu'il a de l'Arabe ; il parle d'hommes avec lesquels il a vécu en relations intimes pendant plus de quinze ans, au golfe Persique et récemment en Afrique. Il est fier de mettre au rang de ses plus fidèles amis le sultan de Zanzibar, Sayid Bin Hamid, M'Barouk, leurs fils et leurs frères. Aussi s'élève-t-il contre l'ignorance et même contre la cruauté et la perversité de ceux qui prêchent une croisade contre les Arabes de l'Afrique centrale¹. Cette idée est aussi dangereuse à son avis qu'elle est imprati-

¹ M. Mackenzie assimile-t-il l'Arabe de la côte à celui de l'Afrique centrale ?

cable ; ce n'est pas le moyen de gagner la sympathie, la confiance et la coopération de l'Arabe qui est un fin marchand.

La Compagnie doit travailler avec lui et par lui dans les opérations commerciales, et le faire profiter de la présence de ses agents. Le 1^{er} janvier, M. Mackenzie a obtenu la libération de 1400 esclaves, qui ont maintenant leurs papiers d'affranchissement et que les Arabes ne désirent nullement inquiéter. Quelques-uns d'entre eux étaient retournés dans la maison de leurs anciens maîtres et étaient traités avec la plus grande bonté. M. Mackenzie pense qu'on l'eût jugé sévèrement s'il eût agi avec les Arabes en se plaçant simplement au point de vue anti-esclavagiste et s'il n'eût pris en considération les droits de propriété reconnus par les lois, les coutumes et les traités du pays. Avant son départ de Mombas, le désir a été exprimé que l'on obtint le rachat, aux mêmes conditions, de 3000 esclaves fugitifs qui se sont établis à 80 kilomètres de cette ville. Il a payé 125 francs par tête pour les esclaves qu'il a rachetés. L'Arabe est un marchand très fin. Il ne comprend la question de l'esclavage qu'au point de vue commercial. M. Mackenzie a discuté ce sujet avec les trafiquants arabes de Mombas, et leur a dit que la Compagnie fournira toutes les marchandises et tout ce qui sera nécessaire pour les opérations commerciales à l'intérieur, qu'elle organisera chaque caravane en Compagnie à responsabilité limitée et en prendra toutes les actions qui ne seront pas souscrites par les Arabes. Ceux-ci dirent qu'ils n'avaient pas d'argent ; à quoi il répondit que la Compagnie était prête, non seulement à les adjoindre comme associés à ses opérations commerciales, mais à leur avancer de l'argent sur leur propriété, à un taux raisonnable. Il a fait à plusieurs des avances d'argent sur leurs plantations de cocotiers ; une des clauses du contrat est qu'ils iront à l'intérieur trafiquer, mais sans y faire des esclaves. On formera des dépôts pour protéger les caravanes ; la Compagnie y enverra des convois de marchandises. Lorsque les Arabes achèteront l'ivoire, objet de leur trafic, ils l'apporteront aux stations de la Compagnie, dont les agents leur en donneront un récépissé. Les Arabes ont compris l'avantage de l'offre qui leur était faite et l'ont acceptée. Quant à leur respect pour ces conditions, M. Mackenzie a rappelé que toutes leurs propriétés à Mombas sont entre les mains de la Compagnie.

Le sultan de Zanzibar lui a dit qu'il émancipera les esclaves si la Com-

ou distingue-t-il le commerçant sédentaire du chasseur d'esclaves ? Ses Arabes de Mombas sont-ils ceux dont il a été question à propos de Frere-Town ?

pagnie lui montre comment la chose peut être faite sans ruiner les Arabes. M. Mackenzie estime qu'une déclaration publique de la volonté du sultan suffirait, et qu'il n'en résulterait aucun trouble.

Le *Times* du 8 mai a publié une lettre de M. **Mackay**, d'Ousambiro, du mois de janvier, de laquelle nous extrayons ce qui suit :

« J'ai lu avec une grande satisfaction la proposition du commandant Cameron de créer une Société anglaise qui établirait un cordon anti-esclavagiste le long de la ligne des grands lacs de l'Afrique centrale. L'intérêt qu'éveille partout en Europe le récit des atrocités commises chaque jour dans l'intérieur de ce continent permet à ceux qui s'y intéressent d'espérer que des démarches efficaces seront enfin faites pour mettre un terme à ces horreurs. Il est très difficile de parler de ce mal épouvantable sans être accusé d'exagération, quoiqu'il soit impossible d'exagérer à cet égard. Livingstone écrivait en 1871 : « Les maux infligés par les Arabes sont énormes, mais probablement ne sont-ils pas plus grands que ceux que se font les indigènes les uns aux autres. » Ceci est tout spécialement vrai de l'Ou-Ganda et de l'Ou-Nyoro. Ces pays ont généralement en campagne, dans une direction ou dans l'autre, de grandes armées qui dépeuplent de leurs habitants de vastes régions. D'ordinaire les Arabes ne se joignent pas à ces expéditions, organisées en vue du meurtre ; ils fournissent les fusils et la poudre et reçoivent en paiement des femmes, des enfants et de l'ivoire enlevé dans les razzias. Chaque année, environ deux mille esclaves sont achetés et conduits par eau de l'Ou-Ganda dans l'Ou-Soukouma, où commence la marche vers la côte. Il ne sera pas facile d'arrêter ce trafic par eau, mais, en admettant qu'on puisse le faire, quels moyens faudra-t-il employer pour empêcher l'asservissement de dizaines de milliers de noirs dans les pays exploités par les Ba-Ganda ? Les Arabes sont assez lâches en présence de forces plus grandes que les leurs ; mais dans l'intérieur de l'Afrique, ils ont trouvé qu'en agissant comme ils le font ils pouvaient défendre leurs intérêts illégitimes contre les Européens. M. Mackay montre comment ils ont agi sur le Nil, sur le haut Congo, sur le Nyassa et dans l'Afrique orientale. Ils n'eussent rien osé tenter s'ils n'avaient pas vu la faiblesse des troupes qu'on leur opposait partout et la promptitude avec laquelle les chrétiens lâchent pied au premier revers. Même dans les eaux de Zanzibar, le trafic des esclaves se poursuit presque impunément, parce que les croiseurs anglais sont petits, lents et d'un type suranné. Les Arabes ne peuvent pratiquer leurs massacres et leurs razzias d'esclaves que parce qu'une politique trois fois aveugle permet

de leur fournir *ad libitum* de la poudre et des fusils. C'est l'Europe, et je n'hésite pas à le dire, l'Angleterre, qui procure annuellement à ces tueurs d'hommes les moyens d'accomplir leur œuvre meurtrière. Les hommes civilisés parlent de liberté commerciale, mais il ne peut et il ne doit pas y avoir de libre trafic d'instruments de rapine et de meurtre. Nous avons là le phénomène étonnant d'un continent saignant par tous les pores, et d'efforts faibles, inefficaces, faits à la côte pour empêcher l'exportation d'esclaves, tandis qu'en même temps quelques petits marchands européens à Zanzibar envoient à l'intérieur, sans obstacles, des armes et des munitions, sans lesquelles les Arabes et les Ba-Ganda ne pourraient pas faire une seule razzia. On pousse les tribus à se détruire les unes les autres, et les Arabes sont encouragés à les exploiter toutes, simplement par le fait qu'il leur est permis d'avoir autant d'instruments de meurtre qu'ils en désirent. Pendant des années nous avons répandu ces semences amères, et maintenant nous commençons à en récolter le fruit en assassinats et en défiance. Les vaisseaux anglais qui transportent des missionnaires et des Bibles en Afrique transportent aussi, et en beaucoup plus grand nombre, des fusils Enfield et des carabines se chargeant par la culasse, qui font de ce continent un véritable enfer. La Société des missions anglicanes, qui a déjà dépensé plus de 150,000 liv. sterl. pour introduire le christianisme dans l'Afrique équatoriale orientale, voit ses efforts annulés par des guerres continuelles et des intrigues, grâce aux fusils et à la poudre fournis par des marchands chrétiens trop lâches pour s'aventurer eux-mêmes dans l'intérieur, car leurs marchandises les feraient probablement assassiner. Les Ba-Ganda m'ont avoué à réitérées fois que ce sont les fusils qui leur permettent de faire leurs massacres dans les pays voisins.

« On pourra dépenser des milliers de livres sterling pour amener des canonnières sur le Nyassa, le Tanganyika et les deux Nyanza, mais si les marchands de poudre et de fusils continuent à être libres de fournir leurs armes meurtrières, nul cordon de troupes, quelque braves qu'elles soient, ne pourra mettre un terme à la chasse aux esclaves dans l'Afrique centrale. Cameron a raison de ne pas recommander que le gouvernement prenne en main la tâche d'empêcher par la force les razzias d'esclaves à l'intérieur. Même dans ces jours de socialisme d'État, je crois qu'une association indépendante, d'hommes déterminés, fera beaucoup mieux cette œuvre-là. Mais que la Société soit internationale ou exclusivement anglaise, il faut avant tout qu'elle obtienne la sympathie et l'appui des principaux gouvernements intéressés, l'An-

gleterre et l'Allemagne, la France, le Portugal, l'État du Congo, auxquels il est nécessaire de demander d'interdire formellement l'importation des armes et des munitions. Un cordon de force suffisante, comme le propose le commandant Cameron, fera le reste, mais sans cette garantie, aucun cordon ne fera rien de bon. L'œuvre à faire est donc triple : 1° empêcher l'importation d'armes et de munitions ; 2° fortifier la surveillance à la côte par des croiseurs plus nombreux et meilleurs ; 3° établir le cordon de police sur le cours supérieur des fleuves.

« Aussi longtemps que l'Arabe restera en Afrique, il fera le trafic des esclaves et, malgré cela, il sera considéré par les natifs comme un ami, simplement parce qu'il vend d'autres marchandises qui sont demandées. Pour délivrer l'Afrique de sa présence, il faut enlever de ses mains le commerce. Si les Européens réussissent à fournir aux natifs le calicot et d'autres marchandises d'un trafic légitime, ils supplanteront entièrement les Arabes qui se retireront dans leur pays. Mais, pour cela, il faut abandonner le système barbare et inhumain d'employer des hommes comme porteurs. Aucun marchand européen ne peut s'en servir, ni espérer vendre avec profit à meilleur marché qu'un négociant arabe. S'il transporte ses marchandises en se servant de bêtes de somme : éléphants ou buffles, ou mieux encore de wagons traînés par ceux-ci, il réussira, sans aucun doute, à s'assurer tout le commerce de l'ivoire, parce qu'il pourra donner plus de calicot pour une défense d'ivoire. Toutefois, il faut se rappeler que des millions d'indigènes demandent du calicot, mais n'ont pas d'ivoire à donner en échange. L'Arabe accepte un esclave d'un homme pauvre pour le peu de calicot dont celui-ci a besoin, mais que peut accepter l'Européen en échange ? Les produits du sol ne paieront pas les frais du transport à la côte, même par des wagons traînés par des éléphants. En beaucoup d'endroits on offrira à vendre des peaux, du tabac, du coton, du café, mais cela ne vaudra pas le transport à des centaines de kilomètres. Le seul moyen de succès sera la construction de tramways pour conduire aux grands lacs ou à d'autres centres de population. De cette manière l'on pourra introduire l'échange du calicot contre les produits du pays, les natifs feront produire à la terre beaucoup plus qu'aujourd'hui, et la traite disparaîtra avec les Arabes qui, n'ayant plus la facilité de se procurer des fusils et des munitions, ne pourront plus faire la chasse à l'homme.

« L'Association britannique fera une œuvre de police efficace contre la contrebande de la poudre et des esclaves si elle est dès le début assez forte pour défier toute tentative de la braver. Les Arabes agissent

aujourd'hui en désespérés; les mesures à leur opposer ne doivent pas être entachées de faiblesse. Il ne faut pas continuer à offrir le spectacle actuel de deux partis dont l'un cherche à punir les chasseurs d'esclaves, tandis que l'autre leur permet de se procurer en quantité illimitée les instruments de leur trafic meurtrier. Dans une des dernières lettres que M. Mackay a reçues d'Émin-pacha, datée de Wadelai du 25 août 1887, le gouverneur de la province équatoriale écrivait : « La condition *sine qua non* de la paix et de la prospérité de ce pays, c'est la défense d'importer des armes à feu, des munitions et de la poudre. Les gouvernements anglais et allemand devraient s'entendre à cet égard et punir sans pitié quiconque transgresserait leur défense. Mwanga et Kabrégá entreraient bien vite en arrangement lorsqu'ils verraient leurs provisions de poudre épuisées. »

Le *Daily News* reçoit d'un de ses correspondants de Zanzibar la lettre suivante : Pour vous donner une idée de l'importance de la question de l'esclavage ici, il suffira de dire que les sept-huitièmes de la population sont des esclaves. Certains Arabes en ont un millier; le nombre de ceux qui les comptent par centaines n'est pas petit. Les résidents les moins riches trouvent que l'emploi le meilleur possible de leur capital est l'achat d'esclaves, dont ils louent les services aux Européens à un prix élevé. Un petit nègre, dont le prix moyen est de 100 francs, peut gagner jusqu'à vingt pesas par jour. Souvent les Européens au service desquels sont ces nègres ne se doutent pas que la plus forte part de leur salaire s'en va à leurs maîtres arabes. Le blocus n'a pas réussi à empêcher la traite à laquelle tout le monde, ou au moins chaque Arabe prend part sur la côte. Quoique, depuis 1873, la vente d'esclaves sur le marché ouvert ne soit pas permise, elle a toujours lieu dans des locaux fermés, dont les Européens sont exclus; elle est parfaitement légale. Il paraît étrange que des travailleurs nègres ne puissent être transportés par mer, ce qui est permis pour des esclaves femmes domestiques. Malgré l'augmentation constante du prix des esclaves dans l'Afrique orientale, les ânes sont toujours plus chers que les hommes. Un fort ouvrier ou porteur coûte en moyenne 500 ou 600 francs. Les *surias* pour le harem sont naturellement la marchandise humaine la plus coûteuse; tout Arabe comme il faut en a trois, quatre, cinq et même six. Le demande est toujours très forte; pour de jeunes négresses, elle atteint de 750 à 850 fr., tandis que les Abyssiniennes vont jusqu'à 1000 et même à 2500 francs.

EXPÉDITION DE M. SELOUS AU NORD DU ZAMBÈZE

(Suite et fin).

Le lendemain, le chef donna à M. Selous un de ses hommes pour le conduire jusque chez Minenga, dont la résidence est à une dizaine de kilomètres plus au nord et non loin de la Kafoukoué. Minenga possédant des canots pouvait lui faire traverser la rivière avec ses ânes et ses marchandises. Bientôt l'expédition se trouva dans un territoire très peuplé, parsemé de nombreux petits villages ma-choukouloumbé, autour desquels paissaient des troupeaux de vaches d'une petite race. En un instant la caravane se vit entourée d'une foule d'hommes armés de javelines. Toutefois, leur physionomie était bienveillante; ils paraissaient jouir beaucoup de la vue des ânes, riaient, poussaient des acclamations et gesticulaient violemment.

Le village de Minenga, très petit, comme les autres, était situé tout près de la Magoï, au milieu d'un espace débarrassé des longues herbes dont la campagne était couverte. Le chef lui-même est un sauvage grand, maigre, dont l'expression n'est ni bien bonne ni bien mauvaise. Il indiqua, comme emplacement du camp, le voisinage de son village, les voyageurs ne pouvant passer la nuit en sécurité dans le bois. M. Selous dut faire faire une palissade avec des tiges de blé et planter des pieux pour y attacher les ânes. Le camp fut dressé à quelques mètres de la hutte du chef, près du kraal au bétail, à deux cents mètres environ de la rivière. Minenga lui envoya un pot de bière, à quoi le voyageur répondit par le don d'une couverture et d'une pièce de calicot de couleur de fantaisie, en le priant de lui faire traverser la Kafoukoué le lendemain. Le chef répliqua que la route était ouverte, et que ses propres fils le transporteraient au delà de la rivière dans son canot. Toutefois il exprima le désir que M. Selous passât auprès de lui la journée du lendemain, ou qu'il chassât pour lui les élans, les zèbres, abondant dans son voisinage. Son grand canot était à quelque distance, mais il le ferait amener au passage le plus rapproché. Cette proposition engagea M. Selous à rester pour chasser.

Au crépuscule toute la population du village vint au camp; les femmes et les jeunes filles s'assirent autour du feu, mangeant de la viande de gibier avec les porteurs et leur donnant en retour des arachides et des pommes de terre douces. Les jeunes gens ayant déposé leurs lances, entrèrent dans le camp pour danser avec les Ba-Tonga, au son d'un ins-

trument formé de minces morceaux de bois dur posés sur l'ouverture de grandes calebasses, qui, frappés avec un bâton, produisaient un grand bruit fort peu musical et si assourdissant que M. Selous dut demander grâce en donnant une petite pièce de calicot. Au moins croyait-il avoir gagné la bienveillance des indigènes qui lui paraissaient devoir être d'un commerce facile pour peu qu'on les traitât convenablement.

A neuf heures du soir, Minenga envoya son fils pour inviter M. Selous à venir avec Paul et Charley boire de la bière chez lui. Mais cette heure était trop tardive. Paul, passionné de bière, comme la plupart des Zoulous, alla seul. A son retour, il rapporta que Minenga l'avait interrogé minutieusement sur le but du voyage de M. Selous, sur l'emploi qu'il se proposait de faire des marchandises, et lui avait dit qu'il était dangereux de traverser le territoire des indigènes de l'autre rive de la Kafoukoué; toutefois, il était décidé à donner un de ses fils au voyageur pour le conduire à travers le district peu sûr.

Lorsque les danses eurent cessé, M. Selous se coucha, se flattant d'être en excellents termes avec les gens de Minenga. Le lendemain cependant, il trouva ce dernier un peu différent de la veille; toutefois la journée se passa à chasser assez heureusement. Deux belles pièces de gibier furent données aux gens de Minenga, qui en exprima sa vive reconnaissance à M. Selous. Le reste du jour celui-ci fut entouré par des foules de Ma-Choukouloumbé accourant de tous côtés pour voir l'homme blanc. La coiffure de quelques uns des hommes était façonnée en forme de cône de 75 cent. de long. La base en était toujours fixée sur le derrière de la tête, mais elle était recourbée au-dessus et en avant, en sorte que le sommet du cône était juste sur le sommet de la tête; une longue épingle de corne d'antilope la fixait, semblable à un morceau de baleine qui, quoique assez fort pour se tenir droit, ondulait à chaque mouvement de la tête. M. Selous estime que les hommes qui portent ces coiffures doivent vivre dans un pays très ouvert, car elles ne leur permettraient jamais de traverser des forêts. C'est d'ailleurs une race belle et vigoureuse; ils ont généralement le nez aquilin, et leur teint est plus clair que celui de leurs voisins. Peut-être y a-t-il un mélange assez fort d'un sang autre que celui du nègre, du sang arabe, par exemple, ou de quelque autre race du nord de l'Afrique.

Le soir encore, M. Selous rendit visite à Minenga et convint avec lui de l'heure du départ pour le lendemain. Sa femme demanda un rouleau de cuivre que M. Selous lui donna. Tout paraissait des plus favorable.

Il pouvait être neuf heures du soir, lorsqu'un des guides de Monzé

vint auprès de Paul et Charley les engager à réveiller leur maître. Celui-ci ne dormait pas; il apprit que toutes les femmes avaient quitté le village et qu'il se préparait certainement quelque chose de fâcheux. M. Selous fut debout en un instant, habillé et armé de sa cartouchière dans laquelle malheureusement ne se trouvaient que quatre cartouches; il proposa à Paul et à Charley de faire une reconnaissance autour du village et d'écouter ce dont s'entretenaient les habitants. Mais avant qu'il eût eu le temps de les avertir d'être sur leurs gardes, trois coups de fusil partaient à bout portant et d'autres sur d'autres points de la palissade. Les assaillants s'étaient approchés et avaient tiré par les interstices des tiges de blé. Les trois coups étaient destinés à M. Selous, Paul et Charley; heureusement aucun d'eux ne fut atteint.

« Dans les herbes, » cria M. Selous à Paul et Charley; et, au même moment, une grêle de javelines tomba sur eux; en même temps un grand nombre de Ma-Choukouloumbé se précipitaient dans le camp. M. Selous s'élança à travers l'espace débarrassé d'herbes. Il eût voulu lâcher un coup de fusil sur les assaillants, mais, dans l'obscurité, il aurait craint de blesser ou de tuer un de ses gens et il s'abstint. Plusieurs Ma-Choukouloumbé cherchèrent à lui barrer le passage; toutefois il réussit à atteindre les grandes herbes où, temporairement, il était en sûreté. Sa position n'en était pas moins critique : seul Anglais, au centre de l'Afrique, au milieu d'une population hostile, sans couverture, avec un fusil et quatre cartouches ! Encore s'il eût pu trouver Paul ou Charley, ou même un seul de ses noirs, la chance de pouvoir regagner Panda-Ma-Tenka eût été plus grande; au moins aurait-il eu un interprète; lui-même ignorait absolument les langues parlées au nord du Zambèze. Il commença à écarter prudemment les herbes, sifflant doucement pour voir si quelqu'un des siens l'entendrait; mais en vain, il en conclut que ceux qui auraient pu échapper à la mort avaient profité de l'obscurité pour s'éloigner le plus possible de Minenga avant l'aube et que c'était ce qu'il pouvait faire de mieux, lui aussi. Il pensa que ses gens, probablement formés en petits groupes de deux ou trois, se frayeraient un passage à travers les herbes vers le sud, n'osant pas suivre les sentiers battus des indigènes ni s'approcher des villages. Le premier de ceux-ci où ils pourraient se montrer était celui de Monzé, dont les habitants n'étaient pas des Ma-Choukouloumbé, et s'étaient montrés très bienveillants pour les étrangers. Ce fut aussi vers Monzé qu'il tâcha de se diriger. Arrivé au passage de la Magoï, il le trouva gardé par un certain nombre de Ma-Choukouloumbé, et dut s'éloigner de quelques centaines de mètres pour

tenter le passage. Laissant ses vêtements sur la rive gauche, il prit de la main gauche sa carabine et sa cartouchière, et, les tenant élevées au-dessus de l'eau, traversa la rivière en nageant de la main droite; après quoi il retourna chercher ses vêtements, puis prenant pour guide la Croix du Sud, il commença son voyage solitaire. La marche dans les longues herbes était très fatigante; il dut allumer du feu pour se réchauffer, et attendit la venue du jour. Aucun lion ne se fit entendre quoiqu'ils abondent dans le pays; en revanche les hyènes ne cessèrent de rugir toute la nuit. Le lendemain il marcha tout le jour jusqu'au coucher du soleil; à la fin, exténué de fatigue par les efforts à faire pour se frayer un chemin au travers des grandes herbes, il résolut de reprendre un sentier de natifs qui l'amena au dernier village ma-choukouloumbé. Il était plus de minuit et les habitants étaient tous endormis. S'approchant d'une hutte, il vit un feu allumé auprès duquel quelqu'un était couché. Le village ne comptant qu'une douzaine de huttes, et se trouvant loin de Minenga et près de Monzé, M. Selous supposait que les habitants pourraient se montrer hospitaliers. A tout hasard il entra dans la hutte, s'assit auprès du feu et s'y réchauffa. Il éveilla le garçon qui était couché de l'autre côté et lui demanda de l'eau; mais celui-ci lui répondit qu'il n'y en avait point. Leur conversation attira un indigène d'une autre hutte, auquel il parla en se-tébélé, et qui lui procura de l'eau. Le bruit d'un coup de feu qui se fit entendre aurait dû lui inspirer quelque crainte; mais il se trouvait si bien auprès du feu qu'il comptait y passer une heure ou deux avant de se remettre en route pour gagner Monzé. Il s'assoupit en tenant sa carabine, et à son réveil trouva deux hommes auprès du feu; toutefois, voyant qu'ils n'avaient point d'armes, il posa la sienne auprès de lui. Ces hommes le questionnèrent sur la catastrophe de Minenga; il tâcha de se faire comprendre d'eux, mais sans y réussir beaucoup. Pendant qu'il parlait, il entendit quelqu'un accourir derrière lui, et se retournant, il s'aperçut que son fusil avait été enlevé. Au même moment un des hommes qui s'étaient entretenus avec lui jetait un paquet d'herbe sur le feu pour l'éteindre; celui qui s'était enfui avec son fusil le coucha en joue; il n'eût que le temps de s'élancer hors de la hutte dans les ténèbres, et prit la direction de Monzé, dans l'espoir que les habitants se montreraient plus hospitaliers et qu'il y rejoindrait Paul et Charley. Il y arriva un peu avant l'aube, et lorsque les gens de Monzé sortirent de leurs huttes et qu'il leur eut exposé ses aventures, ils se montrèrent très sympathiques. Toutefois, le vieux chef alarmé, en apprenant que sa carabine avait été volée et qu'on avait attenté à ses jours.

l'engagea à poursuivre son chemin pour ne pas s'exposer à être atteint par les Ma-Choukouloumbé; il le fit partir avec trois hommes, dont l'un, qui parlait le se-tébélé, lui recommanda de ne pas se fier aux Ba-Tonga, de se cacher de jour et de voyager de nuit, en cherchant à atteindre le Zambèze le plus promptement possible. Au bout d'un mille ou deux, ils le quittèrent, et lui, lorsqu'il fut seul, eut l'idée de chercher à gagner la résidence de Morantsiané, qui connaissait M. Wesbeeck, était l'ami des blancs, et savait qu'il serait bien rétribué s'il lui fournissait les moyens de regagner Panda-Ma-Tenka.

Après avoir surmonté beaucoup de difficultés, il réussit à trouver le village de Morantsiané, qui ne le traita pas très bien, ne lui donna pas beaucoup à manger, et le fit dormir avec ses serviteurs sans couverture. Comme il parlait le se-tébélé, M. Selous put s'entretenir avec lui, et au bout de deux jours repartir pour Panda-Ma-Tenka avec deux hommes que Morantsiané lui donna pour l'accompagner. Toutefois ceux-ci ne voulurent pas faire avec lui plus de deux jours de marche. Heureusement il rencontra dans un village ba-tonga, un vieux forgeron qui avait été à Panda-Ma-Tenka, et qui parlait un peu le se-tébélé. Celui-ci lui donna quatre de ses gens à la condition qu'ils recevraient certains articles en arrivant à Panda-Ma-Tenka. Là, M. Selous apprit aussi des nouvelles de quelques-uns de ses hommes; un indigène lui dit que dix d'entre eux avait passé la nuit précédente dans un village voisin, qu'ils en étaient repartis le lendemain matin pour se rendre chez Chankopi, chef ba-tonga, résidant dans les montagnes à une cinquantaine de kilomètres de Wankie. Le vieux forgeron l'y fit conduire, et au bout de cinq jours, M. Selous y rejoignait le reste des hommes de son expédition. Ceux-ci l'ayant cru mort, lui témoignèrent de la manière la plus expansive, leur joie de le revoir, lui donnant des tapes sur la poitrine, lui baisant les mains, etc. Ils le renseignèrent sur les pertes de la nuit où le camp avait été attaqué; des 25 hommes que comptait sa caravane, douze avaient été tués, et six autres blessés. Paul, le Zoulou, avait pu échapper sain et sauf aux assaillants, mais avait failli se noyer en traversant la rivière; Charley était aussi tombé dans l'eau avec deux autres, mais, grâce à ceux-ci, il avait pu s'en tirer et sauver son fusil, ses cartouches et ses vêtements. Aucun d'eux n'avait passé près de Monzé ni d'aucun autre village par crainte des habitants. Chankopi lui donna un mouton qui devait lui être remboursé à Panda-Ma-Tenka; le lendemain, ils atteignirent le village où vivait la femme de Paul, et le surlendemain, celui de Wankie, où ils retraversèrent le Zambèze. Trois jours plus tard ils arrivaient à Panda-

Ma-Tenka; trois semaines s'étaient écoulées depuis la catastrophe de Minenga. M. Selous avait souffert de la fatigue, de la faim, du froid, et cependant, dit-il, il se portait très bien.

Quant à son opinion sur les Ma-Choukouloumbé, il la formule ainsi : « Ces sauvages sont arrivés à la conclusion que leur pays étant en dehors des routes du commerce, et les visites des blancs, avec les marchandises européennes dont ils ont un ardent désir, étant rares, il est de bonne politique de leur part de tuer tout étranger assez hardi pour s'aventurer jusque chez eux. Il est fâcheux qu'il en soit ainsi, car leur pays offre un beau champ aux entreprises missionnaires; mais, pour le moment, la maxime qui paraît y régner est celle-ci : « Que celui qui en a la force dérobe, et que celui qui le peut, garde ce qu'il a pris. »

BIBLIOGRAPHIE ¹

G. Mollien. DÉCOUVERTE DES SOURCES DU SÉNÉGAL ET DE LA GAMBIE. Paris (Ch. Delagrave), 1889, in-12, 317 p., 3 fr. 50. — Comme la *Bibliothèque d'aventures et de voyages*, la *Nouvelle Bibliothèque historique et littéraire* s'est mise à publier des œuvres déjà parues, oubliées ou non, et en particulier à remettre en lumière des récits de voyages accomplis, il y a un plus ou moins grand nombre d'années. Nous avons déjà exprimé, dans ce journal, notre opinion relativement à ces entreprises de librairie, et nous ne voulons pas insister de nouveau sur ce sujet. Les ouvrages datant d'un certain nombre d'années en arrière, et surtout les explorations africaines qui vieillissent si vite, sont bons à étudier pour les écrivains et les savants parce qu'ils constituent les documents servant à établir l'histoire de la géographie; quant à les rééditer pour le grand public, c'est inutile et même nuisible dans une certaine mesure, puisqu'ils servent à propager des connaissances, à fixer dans l'esprit des descriptions que d'autres voyageurs ont reconnues en partie inexactes et qu'ils ont rectifiées. Le géographe peut comparer les données fournies par les anciens voyageurs à la carte actuelle, tandis que le public, auquel ces petits volumes à un franc sont destinés, ne possède pas les éléments nécessaires pour faire ce travail de comparaison.

Ces réflexions s'appliquent à l'ouvrage qui nous est actuellement

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

soumis. Le voyage de Mollien dans la région des sources du Sénégal et de la Gambie est fort intéressant en lui-même, comme exemple de hardiesse et de courage, comme preuve de l'énergie que l'homme peut déployer dans des circonstances difficiles, mais il date de 1818. Les renseignements fournis par l'explorateur, nouveaux pour son époque, sont aujourd'hui vieillis; même peu d'années après son expédition, on s'aperçut des défauts de son itinéraire et des erreurs qu'il avait commises. Était-il bien utile de présenter de nouveau aux lecteurs le récit de cette exploration. Nous ne le pensons pas. La notice sur l'auteur, placée en tête de l'ouvrage, et la note sur les découvertes faites en Afrique antérieurement à celle de Mollien, permettent au public de se rendre compte de la place qu'occupe M. Mollien dans l'histoire des voyages et atténuent, dans une certaine mesure, la critique formulée plus haut, sans remédier complètement au défaut qu'elle signale.

Étienne Péroz. AU SOUDAN FRANÇAIS. Souvenirs de guerre et de mission. Paris (Calmann-Lévy), 1889, in-8, 467 p. avec cartes, fr. 7,50 — Le développement de l'œuvre entreprise par la France depuis 1879 sur le haut Sénégal et le Niger, œuvre qui a abouti à la fondation du Soudan français, a fait surgir un certain nombre d'ouvrages sur les expéditions et les guerres inhérentes à toute entreprise de ce genre. Il y a quelques mois, nous avons parlé, ici même, du livre de M. le colonel Frey sur ses campagnes contre le fameux chef Samory. De la lecture de cet ouvrage se dégageait l'impression que, pour l'auteur, la France faisait, dans ces contrées lointaines, d'énormes sacrifices pour un mince profit, et que le Soudan français ne récompenserait jamais les efforts accomplis pour le conquérir. L'ouvrage que nous analysons aujourd'hui a de tout autres tendances; ce n'est plus la description d'une guerre sanglante, mais le récit d'une mission pacifique et l'exposé de ses résultats; la conclusion, loin d'être décourageante, montre les progrès accomplis et fait pressentir l'avenir brillant du Soudan français. On se sent réconforté par la lecture de ce livre, car, lorsqu'on l'a terminée, on a le sentiment que les guerres meurtrières et coûteuses qui ont marqué le début de l'entreprise, loin d'avoir été faites en pure perte, auront pour résultat d'étendre l'action européenne sur un territoire vaste, riche et fertile.

L'auteur, M. le capitaine Péroz, avait déjà fait partie, en 1885, du corps d'occupation du haut Sénégal; le pays et ses habitants, leurs mœurs et leurs ruses lui étaient donc connus. Il fut chargé, en 1887, d'une importante mission auprès de Samory, afin de l'amener à conclure

un traité définitif avec la France. Après avoir, pendant une quinzaine de jours, couru les principaux magasins de Paris et réuni les armes, étoffes, selles, glaces et meubles divers qui devaient constituer le présent à remettre au puissant chef soudanais, il quitta la France, et, huit jours plus tard, il débarquait à Dakar. De là, il gagnait Saint-Louis, puis Khayes, d'où le chemin de fer conduisit la mission à Diamou. De ce point au Niger, l'expédition suivit d'abord le Bakhoy, en passant par Bafoulabé et Badoumbé, puis elle quitta le fleuve, toucha aux deux postes de Kita et de Niagassola, et enfin arriva au Niger. Le récit de cette marche est vivement mené et plein d'intérêt; l'auteur, qui est un homme d'esprit, sait observer et faire part au lecteur de ce qu'il a vu et entendu. Le style est simple et clair; c'est le style d'un soldat qui connaît les avantages de la brièveté et de la précision. De temps à autre, le narrateur raconte, en manière de digression, des épisodes de la campagne de 1885, à laquelle il a assisté et qui a été remplie de faits d'armes brillants, extraordinaires même, mais dont il nous garantit la complète exactitude. Ces combats n'ont rien à faire avec la mission pacifique à laquelle est consacré l'ouvrage, mais l'auteur ne peut résister au plaisir de les décrire. On sent en lui l'officier qui accomplit par ordre un voyage d'études et une mission politique, mais dont l'esprit se reporte sans cesse à la campagne plus mouvementée, plus pénible mais plus intéressante, dont ces pays étaient le théâtre quelques années auparavant.

La résidence de Samory était à Bissandougou, dans le pays s'étendant à droite du Niger. M. Péroz s'y rend, et après un mois de négociations, Samory consent à signer, le 25 mars 1887, en présence de toute sa cour et des gouverneurs de ses provinces, un traité par lequel les limites du Soudan français sont reportées au Niger, et tous les États de Samory placés sous le protectorat français, ce qui étend l'influence française jusqu'à Tengrèla et aux portes de Sierra-Léone. Le résultat politique de la mission était donc pleinement atteint; en outre, l'expédition eut pour conséquences une extension de nos connaissances sur le pays visité, car le capitaine Péroz put, grâce à la langue mandingue qu'il parlait, obtenir des données positives sur la géographie, l'histoire et l'organisation des États de Samory, pendant que deux de ses compagnons faisaient des observations météorologiques, des mensurations anthropologiques, et un levé de la carte entre Niagassola et Bissandougou. En outre, au retour, une route différente de celle de l'aller fut explorée, et le capitaine Péroz découvrit les sources du Bakhoy, dans une plaine marécageuse entourée d'un cercle de collines abruptes.

A l'heure actuelle, le Soudan français est calme, et de grands progrès ont été accomplis depuis le règlement des difficultés avec Samory. De Bakel au Niger, l'espace soumis à la France a une superficie de 920,000 kilomètres carrés, c'est-à-dire près du $\frac{1}{10}$ de l'Europe. Le télégraphe va de Saint-Louis, la capitale du Sénégal, jusqu'au Niger. Le chemin de fer est construit et fonctionne de Khayes à Bafoulabé, point au delà duquel il se prolonge par une voie Decauville d'abord, puis par une route carrossable, jusqu'à Bamakou. La mortalité chez les Européens est tombée à 8 %, de 28 à 30 % qu'elle était au début des opérations. Le commerce du haut Sénégal augmente et atteint actuellement un mouvement annuel de 5000 tonnes. Dans les postes et les chefs-lieux administratifs, des écoles françaises ont été créées et sont suivies avec empressement par les noirs. Khayes a maintenant 6000 habitants; Bafoulabé, qui n'existait pas il y a huit ans, en compte 4000. Bref, il y a là les indices d'un développement de l'action européenne dans des parages que l'on regardait comme improductifs et absolument insalubres.

Le livre de M. Péroz, qui nous fait part de tous ces résultats, est donc d'une lecture intéressante et réconfortante. Il est bon d'opposer, aux allégations de ceux qui prêchent l'abandon et la retraite, les témoignages positifs d'hommes de confiance, qui ont constaté de leurs yeux les progrès accomplis et s'en servent pour en déduire, en connaissance de cause, les conséquences de l'occupation française sur le haut Sénégal et le Niger. Sans doute, il faut se garder d'un optimisme exagéré, mais il convient aussi de ne pas trop s'arrêter aux critiques et aux fâcheuses prédictions de ceux qui se rebutent aux premières difficultés. Faidherbe, Brière de l'Isle, Galliéni, Péroz sont de ceux qui ont eu foi dans les avantages pour la France d'une extension du Sénégal du côté du Niger. Après un petit nombre d'années, l'expérience leur donne raison.

Ernest Mercier. LA FRANCE DANS LE SAHARA ET AU SOUDAN. Paris (Ernest Leroux), 1889, in-8, 63 p. — Dans cette brochure, M. Mercier, ancien maire de Constantine, expose son opinion sur la question tant de fois traitée de la pénétration de la France dans le Sahara d'abord, dans le Soudan ensuite, par l'Algérie. Elle nous paraît refléter d'une manière fidèle le point de vue de la grande majorité des colons algériens touchant l'avenir de l'Algérie et l'action française dans l'Afrique du nord. Après avoir parlé de l'histoire des relations entre la Berbérie d'une part, le Sahara et le Soudan de l'autre, l'auteur consacre la plus grande partie de son travail à une description du Sahara central et de ses habi-

tants, de leurs mœurs et de leurs expéditions de pillage. Pour lui, il n'y a aucune pitié à avoir pour ces brigands sahariens, et lorsqu'on en saisit quelques-uns prenant part à une razzia, le mieux est de les fusiller dans un coin de la steppe. Aussi s'élève-t-il avec force contre la mansuétude de l'infortuné colonel Flatters, qui avait mis en liberté quelques-uns de ces pillards alors qu'il était commandant supérieur de Laghouat. Cette magnanimité par laquelle on espère les frapper ne sert qu'à compromettre le prestige de la France. D'après M. Mercier, il faut établir aux points extrêmes du territoire algérien des postes destinés à établir une police sévère dans cette région, pousser la ligne ferrée de Biskra à Ouargla, ensuite s'emparer d'In-Sahah, la clef du Sahara central, et pousser de là le chemin de fer vers le Soudan. Mais ce qui presse le plus, c'est de venger le massacre de la mission Flatters et de frapper un grand coup dans le Sahara.

Le gouvernement français prendra ce qu'il voudra de tous ces projets; sa politique en Algérie est depuis plusieurs années empreinte d'une trop grande prudence pour donner à croire qu'il va se lancer à la légère dans une expédition armée, au sein d'un pays peu connu et semé d'obstacles. C'est un peu l'idée des colons algériens, que le nord de l'Afrique est devenu leur chose et que tous les Kabyles, les Touaregs, les Arabes, qui réclament contre la prise de possession de leur sol par une puissance étrangère, n'ont aucun droit à le faire et doivent être purement et simplement supprimés. Personne, mieux que nous, ne reconnaît la grandeur et les immenses avantages au point de vue de l'ordre et de la civilisation, de la mission que la France remplit dans le nord de l'Afrique; mais ce n'est pas une raison pour admettre que toutes les résistances doivent être supprimées par le glaive. Nous sommes d'avis qu'en agissant avec douceur et humanité, en cherchant à convaincre plutôt qu'à vaincre, on aura plus facilement raison d'une opposition à laquelle du reste on devait s'attendre.

Post-Scriptum à la Chronique de l'esclavage.

A la dernière heure, nous arrive de Lucerne un télégramme annonçant que S. Em. le cardinal Lavigerie proroge à une époque ultérieure le Congrès anti-esclavagiste primitivement convoqué pour le 4 août.

BULLETIN MENSUEL (2 septembre 1889¹).

Dans une assemblée réunie au Victoria-Institute, notre savant compatriote, M. **Édouard Naville**, a fait un exposé des fouilles qu'il a exécutées en 1888 et 1889 dans les ruines de l'ancienne **Bubastis**. Après avoir retrouvé l'emplacement du temple, il s'agissait de le déblayer autant que possible, et d'examiner un à un tous les fragments pour reconstituer l'ensemble de la construction et recueillir les restes qui présentaient un intérêt artistique ou historique. M. Naville a pu reconstituer le plan du temple, qui comprenait quatre salles de dates différentes. Pour entrer dans celle de l'est, peut-être la plus ancienne, on passait entre deux énormes colonnes, avec des chapiteaux à palmes. En dehors de la porte se trouvaient deux grandes statues de Hyksos dont l'une est actuellement au British Museum. Au delà se trouvait une seconde salle d'un caractère également archaïque; depuis Osorkon II, on la nommait la salle de fête, en mémoire d'une grande fête sacrée. Plus à l'ouest encore se trouvait la partie la plus richement ornée du temple; c'était une salle étayée par des colonnes aux chapiteaux en forme de feuilles de lotus ou de palmier, et par des colonnes surmontées d'une tête de Hathor finement ciselée; le meilleur spécimen en est au Museum de Boston. Le temple se terminait par une très grande salle, la plus vaste des quatre; elle n'a jamais été achevée. A l'extrémité se trouvait la shrine de Pasht, dont les fragments se voient au British Museum. A l'exception de Zoan, ville très semblable à Bubastis, aucune de celles du delta n'a donné autant de monuments s'étendant sur une si longue série de siècles et sur des époques si variées, de la grande quatrième dynastie jusqu'aux Ptolémées. M. Naville a examiné très soigneusement les colossales architraves sur lesquelles le nom de Ramsès II a été gravé, en même temps que les noms des propriétaires légitimes ont été effacés si complètement qu'il n'y a souvent aucun espoir de pouvoir rendre à ceux-ci la propriété qui leur a été volée. M. Naville n'a épargné aucune peine pour le faire toutes les fois que cela était possible. Il a réussi de cette façon à remplir non seulement des lacunes des monuments, mais aussi plus d'une lacune laissée par les sources littéraires grecques et autres

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

que nous possédons. On peut dire que les résultats obtenus à cet égard par les fouilles de Bubastis sont merveilleux. M. Naville l'a montré en passant en revue les trente dynasties de Manethon, à partir de la seconde, y compris le pharaon Sethenes, dont le cartouche monumental est conservé au Museum d'Oxford, jusqu'à la treizième et même jusqu'aux Ptolémées, et après ceux-ci jusqu'à Auguste, sous le règne duquel commence l'ère chrétienne.

Des dépêches, adressées de Londres à l'*Indépendance belge*, annoncent que la victoire remportée à Toski sur les **Soudanais** par les troupes égyptiennes, que commandait le général Grenfell, a eu pour épilogue la découverte d'une foule de documents attestant l'existence d'une véritable conspiration entre le successeur du mahdi, à Khartoum, et un grand nombre de personnages officiels attachés à l'administration du khédivé. Nos lecteurs se rappellent que Gordon, envoyé à Khartoum, demanda qu'on lui adjoignît Zebehr-pacha, pour lui aider à pacifier les Soudanais révoltés contre l'Égypte. Soupçonnant Zebehr-pacha d'être en connivence avec le mahdi, l'Angleterre refusa. Bientôt après, Zebehr fut arrêté et conduit à Gibraltar, les soupçons du gouvernement anglais ayant été confirmés. La conspiration n'en continua pas moins à étendre ses ramifications en Égypte; le but en était d'aider les Soudanais à envahir l'Égypte, à en chasser les Anglais et à y établir une administration favorable à l'entreprise de l'immense trafic d'esclaves dont le Soudan a été si longtemps le centre. Les documents trouvés sur les cadavres des cheiks tombés dans la bataille de Toski en fournissent la preuve.

Les Italiens ont profité des divisions qui règnent entre les chefs abyssins, anciens officiers du roi Jean, pour s'emparer du plateau d'**Assmara**, beaucoup moins chaud et plus salubre que Massaua. La température moyenne n'y dépasse pas 15°; la verdure, l'eau fraîche, les légumes, le gibier, y abondent. **Ménélik** paraissant devoir l'emporter sur les autres prétendants à la succession du négous, il n'est pas probable qu'il réclame contre cette occupation, par les Italiens, d'un territoire qui, naguère, faisait partie de l'Abyssinie. Retenu par les pluies, il a été obligé de s'arrêter dans sa marche vers Adoua, la capitale sacrée, où il compte se faire couronner par les dignitaires de l'Égypte éthiopienne. Toutefois la situation pourrait se modifier à son préjudice. Ras-Aloula lui garde une haine mortelle et le harcèlera tant qu'il pourra, pour favoriser les chances de Mangascia à qui il s'est dévoué corps et âme. Le Tigré, où il se trouve avec ce dernier, est une région monta-

gneuse, excellente pour servir de base d'opération à un prétendant secondé par un soldat tel que Ras-Aloula, qui connaît toutes les ressources du pays qu'il a parcouru en tous sens, et qui a toujours sous la main les débris de l'armée du négous, aguerris et capables de former le noyau d'une armée nouvelle, pourvu que les circonstances s'y prêtent. En attendant, la mission envoyée par Ménélik est arrivée à Naples avec l'explorateur Antonelli.

Nous avons eu le plaisir de rencontrer, au Congrès international des sciences géographiques, M. **Borelli**, qui a fait une conférence sur son exploration au sud du Choa et dans les **pays Gallas**. Les collections qu'il en a rapportées ornaient le salon de la Société de géographie de Paris. Un des jeunes Gallas qu'il a ramenés en Europe assistait à la séance. La race des pays qu'il a explorés n'est ni positivement noire, ni blanche ; comme teint, elle se rapprocherait plutôt du type mulâtre. Les hommes sont grands, bien faits ; les femmes ont les formes sveltes et élégantes, mais les mœurs de ces indigènes sont encore barbares. Le chef ou roi est souverain absolu, il a droit de vie et de mort sur ses sujets, qui lui obéissent passivement, sans velléité de révolte, ni d'indépendance. Les idiomes varient de peuplade à peuplade ; les religions de même, toutefois elles admettent toutes, sous des formes diverses, un Être suprême, dont le culte est accompagné de pratiques particulières. Tout bon pratiquant, en passant devant une rivière, doit y jeter un anneau de fer ou d'argent ; d'autres posent une touffe d'herbe sur certains arbres. Plusieurs tribus ne s'en tiennent pas à ces pratiques inoffensives, mais procèdent périodiquement à des sacrifices humains. Ce sont des familles désignées à cet effet depuis des temps très reculés qui supportent cet impôt sanglant, et, chose curieuse, elles y semblent résignées, au moins n'y a-t-il pas d'exemples qu'une victime choisie ait tenté de se soustraire à l'horrible sort qui l'attend. Ces sacrifices ont lieu à chaque renouvellement de la lune. D'autre part, jamais un chef n'entreprend un voyage sans consulter les entrailles d'une victime. En général, qui dit « voyage » dit guerres, combats, batailles. Lorsque, à la suite d'une rencontre, il y a des prisonniers, ceux-ci doivent renoncer à tout espoir d'avoir la vie sauve ; d'ordinaire, on les fait mourir en leur faisant avaler de l'eau bouillante ou en les piquant avec des aiguilles de près d'un mètre de long. L'adultère est très sévèrement puni ; toute femme reconnue coupable de ce crime a le nez coupé ; son complice est l'objet d'un supplice encore plus épouvantable. Toutefois si le mari outragé accepte un arrangement pour une somme déterminée, cette réparation est jugée suffisante.

Les objets rapportés par M. Borelli dénotent de la part des indigènes qui les ont fabriqués certaines aptitudes industrielles. Comme dans tout l'Orient, leurs armes sont l'objet d'un luxe particulier; admirablement trempées, elles sont décorées de guillochages fort curieux. Le sel sert de monnaie courante et s'échange contre le cuivre et l'argent; quant à l'or, les chefs seuls ont le droit d'en posséder; tout individu trouvé en possession du précieux métal a la main droite coupée immédiatement. Les étoffes de coton sont tissées très fin, et sont en général couvertes de dessins en carrés ou en triangles d'un très joli effet. L'usage du verre est totalement inconnu dans ces pays; les vases et objets divers qui en tiennent lieu sont façonnés avec de la corne de buffle remarquablement ouvree. La région explorée par M. Borelli est riche en ivoire; le fer y abonde également; les indigènes cultivent le coton, la vigne, les asperges, les fraises, etc. Les collections rapportées par M. Borelli, qui avait une mission du Ministère de l'Instruction publique, seront déposées au Musée ethnographique du Trocadéro.

Le dernier paquebot de **Mozambique** a apporté des nouvelles rassurantes des nombreux explorateurs portugais actuellement en expédition dans l'Afrique orientale. Paiva d'Andrada était le 5 mai à Mossonga, près du confluent du Caureze avec le Zambèze, à l'ouest de Tété, où il attendait ses porteurs pour continuer sa marche vers l'intérieur. Cardozo était à Quilimane, où les petits rois de la région à l'est du Nyassa étaient venus confirmer la promesse de reconnaître le protectorat portugais. Il attendait l'arrivée des missionnaires que le cardinal Lavignerie envoie au lac Nyassa, où le gouvernement portugais leur donnera un emplacement pour leur station, pour leurs établissements agricoles, et leur garantira la sécurité que réclame leur mission civilisatrice. — Serpa Pinto était aussi à Quilimane, d'où il comptait partir pour explorer le pays à l'ouest du Nyassa, et reconnaître le cours de l'Aruangua septentrional, encore peu connu. — Cazalleiro Rodrigues était à Sofala, d'où il se proposait de retourner à Moussourisse reprendre sa place de résident auprès de Goungounyane. — L'expédition des études du chemin de fer du Chiré était prête à partir. Les études de la ligne du Zambèze étaient presque terminées; l'ingénieur qui les a dirigées, M. Moraes Sarmento, est déjà arrivé en Europe.

Le président de la Société de géographie de Lisbonne nous a prié d'insérer dans notre publication une réclamation au sujet des limites assignées par M. Jeppe, de Prétoria, aux **districts portugais d'Inhambané et de Sofala**, dans sa nouvelle édition de la carte du

Transvaal. M. Jeppe fait passer la limite occidentale de ces deux districts par le confluent du Pafurié avec le Limpopo et le 31° 26' 15" long. E. La Société de Lisbonne considère cette détermination comme attentatoire aux droits du Portugal dans cette partie de l'Afrique orientale, où la juridiction des deux districts susmentionnés s'étend jusqu'au Soubichané et au Boubyé, affluents du Limpopo, par conséquent beaucoup plus à l'ouest que la ligne imaginée par M. Jeppe, comme on peut le voir dans les cartes portugaises publiées par le marquis de Sa da Bandeira et dans d'autres encore plus modernes.

Nous avons également reçu de M. Charles Hancock, avocat à Londres, membre du Comité exécutif de l'Aborigines Protection Society, la demande de publier une communication relative aux troubles survenus dans le **Zoulouland**, au sujet de la condamnation à de longues années d'emprisonnement prononcée par le tribunal d'Etshowé contre Dinizulu, fils de Cettiwayo, Undabuko et autres chefs.

Ces malheureux, qui s'étaient rendus coupables de pillage à main armée, ont été accusés par les employés du gouvernement anglais du crime capital de haute trahison et de rébellion, et se sont conduits avec beaucoup de noblesse pendant le procès. Comme le Président du tribunal demandait à Undabuko (oncle et conseiller du fils de Cettiwayo) s'il avait une déclaration à faire à la Cour, celui-ci s'exprima en ces termes : « J'ai été harcelé pendant des années entières, mes parents et mes amis sont décimés ; j'ai toujours été blâmé sans cause et sans enquête. Je ne craindrais pas les accusations si je pouvais seulement répondre et raconter mon histoire devant un Conseil d'enquête ; mais je ne puis me faire écouter de ces fonctionnaires qui ne me tuent qu'afin que leur favori Usibepu puisse vivre. Oh ! si seulement on voulait entendre ma cause, je ne serais pas inquiet du résultat. » Quoi qu'il en soit, on trouve généralement que la résistance faite par ces chefs aux autorités anglaises ne méritait pas une punition aussi sévère. Plusieurs amis des Zoulous et entre autres miss Colenso, qui a vécu plusieurs années à Natal et qui s'est toujours dévouée à la cause des indigènes, se sont efforcés, dans ces derniers temps, de faire rendre justice à des malheureux sous le coup d'accusations si terribles. « Venant de recevoir de miss Colenso une communication contenant un récit intéressant de ces procès sur lesquels nous avons jusqu'à présent peu de détails dans les journaux anglais, je prends la liberté, » dit M. Hancock, « comme membre du bureau de l'Aborigines Protection Society, de citer quelques extraits qui méritent d'attirer l'attention publique. J'ai écrit plusieurs lettres dans les journaux

anglais, m'efforçant d'exposer devant le pays les maux terribles infligés aux chefs zoulous et à la population indigène par la mauvaise administration des fonctionnaires anglais. Je ne veux donc pas entrer dans plus de détails. La conduite de nos représentants dans ce pays a été condamnée dans les termes les plus énergiques par les journaux de Natal, quelle que soit leur opinion politique; je ne citerai aujourd'hui que deux faits qui montrent la nécessité d'une enquête impartiale conduite par les autorités anglaises sur les accusations portées contre les dits fonctionnaires.

Quelque incroyable que cela paraisse, il a été affirmé, dans les derniers procès, par un témoin, que 300 femmes et enfants, capturés par un détachement sous les ordres du major M^r Kean, ont été livrés à Uzi-bepu (le favori du gouverneur, Sir Arthur Havelock) et à ses soldats, et n'ont été relâchés que grâce à l'intervention de miss Colenso et de ses amis. Des actes aussi monstrueux de barbarie et de cruauté, qui déshonorerait le pays le moins civilisé, devraient-ils être commis au nom d'une nation qui se trouve au premier rang de la civilisation ?

De plus, un correspondant du *Natal Witness*, dans un numéro que nous venons de recevoir, parlant d'un cas de flagellation auquel miss Colenso fait aussi allusion, nous donne une description du martinet employé (chat à neuf queues), lequel, d'après la déposition d'un des témoins, serait garni de morceaux de fer. C'est, du reste, la confirmation de ce qui a été dit à la Chambre des Communes par M. Bradlaugh. Est-ce un mode de châtimement en rapport avec les idées anglaises ? Et il ne s'agit pas d'une colonie possédant un « gouvernement responsable. »

L'impossibilité complète de s'en rapporter à ceux qui dirigent actuellement les affaires coloniales, en ce qui concerne le Zoulouland, se trouve aussi parfaitement démontrée par le fait suivant. Il y a quelques jours, le sous-secrétaire des colonies (le baron de Worms) assura à M. Ellis qu'aucun renseignement n'avait été reçu à propos de réjouissances, officielles ou non, qui auraient eu lieu, lorsque les sentences furent prononcées, ni sur la mise en liberté de Usibepu. Je rappellerai simplement la description que fait miss Colenso de ce qui s'est réellement passé; « on a envoyé, dit-elle, des tambours et des fifres de l'armée « en l'honneur de l'événement; » et Usibepu, suivi de plusieurs de ses compagnons, à cheval, a accompagné les prisonniers allant à pied de la prison à la Cour de justice.

Je suis convaincu que si tous les faits se rattachant à la conduite des employés du gouvernement anglais au pays des Zoulous étaient connus

de tous, l'opinion publique insisterait pour que justice fût rendue aux indigènes et pour que des actes qui ternissent notre réputation nationale ne fussent plus tacitement autorisés par ceux qui ont la responsabilité des affaires coloniales à Downing Street. »

Le poste d'**Isanghila** sur la rive nord du Congo, qui avait été abandonné temporairement, a été réoccupé pour la réorganisation du service des transports. Celui-ci est dirigé de Vivi par M. Danfelt, lieutenant de l'armée suédoise, qui est depuis cinq ans en Afrique, et connaît parfaitement le pays, les habitants et la langue, qu'il parle couramment. Les bâtiments du poste d'Isanghila ont été reconstruits sur un petit plateau au bord du fleuve, juste en face de la cataracte. Un peu en amont, le fleuve forme une crique, aux eaux calmes, lieu d'amarrage et de chargement des baleinières. La plupart des porteurs sont recrutés à Isanghila et dans les environs. Ils se rendent à Vivi pour y prendre les charges et les transporter à Isanghila; d'ordinaire ils parcourent cette route en trois jours. D'Isanghila à Manyanga, le transport s'opère à l'aide de trois grandes baleinières en fer, dont les équipages sont placés sous les ordres du chef du poste d'Isanghila. Ces équipages se composent, pour chaque baleinière, d'un capita et de douze rameurs indigènes de Manyanga et environs, plus un patron zanzibarite. La durée du voyage est de six à huit jours, chargement compris pour la montée, et de deux pour la descente. Chaque baleinière peut emporter de 80 à 100 charges, d'un poids moyen de 30 kilog. Ce qui fait un transport de 7200 à 9000 kilog. par voyage.

Nos lecteurs savent que l'Exposition installée à l'Esplanade des Invalides possède un village congolais avec des indigènes du **Gabon** et du **Congo français**; plusieurs de ceux-ci ont accompli des actes de courage et de dévouement pour lesquels le sous-secrétaire d'État aux Colonies, sur la proposition de M. de Brazza, leur a décerné des médailles en or de première et de seconde classe. Les titulaires des médailles de première classe sont : Mamouaka, chef de pirogue, et Njouké, qui ont pris une part active au sauvetage de M. Dolisie, blessé devant un village ennemi dans le haut Congo. Ceux des médailles de seconde classe sont : Bengo, chef de pirogue, qui s'est très bien comporté dans l'escorte de M. de Brazza, et Agoulamba, qui a sauvé autrefois le D^r Ballay, dont la pirogue avait chaviré dans les rapides de l'Ogôoué.

D'après le *Journal officiel* une nouvelle organisation a été donnée aux Établissements français du **Golfe de Benin**, de la **Côte d'Or** et des **Rivières du Sud**. Les premiers avaient été rattachés tantôt au

Gabon, tantôt au Sénégal; ils sont aussi éloignés d'une colonie que de l'autre et n'ont aucun rapport avec elles. Le nouveau décret leur donne une organisation autonome, plus en rapport avec leur situation géographique. Leurs résidents correspondront directement avec le sous-secrétaire d'État aux colonies. Quant aux Rivières du Sud ou dépendances du Sénégal au sud de la Guinée portugaise, elles faisaient jusqu'ici, au point de vue administratif, partie intégrante du Sénégal, qui est éloigné, qui a peu de rapports avec elles, et dont les intérêts sont souvent opposés. Pour faire cesser cette anomalie, le décret les érige en division administrative autonome placée sous l'autorité du lieutenant-gouverneur du Sénégal, qui correspondra directement avec le sous-secrétaire d'État aux colonies. Le personnel relèvera uniquement de lui; il résidera à Konakry, dans la rivière Dubreka, et devra visiter les différents postes des Rivières du Sud au moins deux fois par an. Elles auront un budget spécial distinct de celui du Sénégal.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. Camille Douls, chargé d'une mission en Afrique par le ministère de l'instruction publique, a été, d'après les journaux, assassiné dans le Sahara entre le sud Oranais et Timbouctou.

Le consul général de la Grande Bretagne au Caire a adressé à l'Office du commerce à Londres un rapport sur les travaux qui doivent être mis en adjudication en Égypte : ce sont les chemins de fer d'Assiout à Girgeh, environ 125 kilomètres; de Chibin-el-Kour à Menouf, 13 kilomètres; de Damanhour à Rahmanieh, 20 kilomètres; de Nadineh-el-Farjoun à Senouris, 11 $\frac{1}{2}$ kilomètres. Un pont de 550 mètres sera jeté sur le Nil entre Boulaq et Embareh. L'acquisition des terrains pour tous ces travaux reste à la charge du gouvernement égyptien. Les soumissions seront reçues jusqu'au 2 décembre prochain.

Le cardinal Massaia, vicaire apostolique des Gallas, qui a passé plus de trente ans en Étiopie comme missionnaire, est mort à Naples à l'âge de 80 ans.

Le vapeur *Children*, porteur du câble qui doit relier Obok et Périm, mouillé en rade de Périm, commencera la pose du câble aussitôt que le Sénat français aura ratifié le vote de la Chambre autorisant l'établissement de cette ligne.

Le bey de Jibouti, petit État limitrophe de la colonie d'Obock, au sud de la baie de Tadjoura, est venu à Paris, pour voir l'Exposition. Il est accompagné par M. Lagarde, gouverneur d'Obock.

La création d'une section spéciale pour les colonies au ministère des affaires étrangères de l'empire allemand, montre que malgré les difficultés de la politique coloniale allemande, principalement dans l'Afrique orientale, le gouvernement voue à celle-ci un intérêt croissant.

Le bruit qui avait couru de la venue d'Émin-pacha avec Stanley à la côte orientale ne s'est pas confirmé. Pour qu'il eût pu rencontrer quelque créance, il aurait fallu que le passage des deux voyageurs eût été signalé en un point précis sur la route des lacs à la côte.

Une canonnière anglaise, le *Pigeon*, a saisi, dans les eaux de Zanzibar, le dhow *Pemba* qui était chargé d'esclaves.

Le *Journal officiel* de Lisbonne publie un décret royal établissant à Inponda, au sud-est du lac Nyassa, une mission catholique ayant pour but de fonder des écoles et des églises en vue de la colonisation agricole et de la suppression de la traite des esclaves.

Le *Cape Argus* annonce que d'après un télégramme de Lorenzo-Marquez au consul portugais à Prétoria, la voie ferrée de la baie de Delagoa à la frontière du Transvaal sera terminée à la fin de septembre.

Le Volksraad du Transvaal a décidé la création d'une université à Prétoria, et voté à cet effet un crédit de 50,000 fr.

Des diamants de première qualité ont été découverts dans le bassin de la rivière des Crocodiles.

La construction du chemin de fer du Congo est assurée par le succès de l'emprunt émis à Bruxelles, à Londres et à Berlin. Outre la souscription de dix millions du gouvernement belge, il y a lieu de citer celle de cinq millions de sir William Mackinnon et consorts à Londres, celle d'un million de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie à Bruxelles, etc. *L'Indépendance belge* annonce que les travaux vont commencer immédiatement.

M. Haneuse, résident des Stanley-Falls, actuellement en route pour l'Europe, a annoncé qu'à son départ du Haut-Congo, la situation était des plus favorables et que tout était calme. Tipo-Tipo l'a prié d'être son interprète auprès du gouvernement de l'État indépendant pour l'assurer de tout son concours. « Il fera, » dit-il, « tout son possible pour rallier les chefs arabes de Nyangoué et du Ma-Nyéma, afin d'obtenir leur concours, pour l'aider à neutraliser les effets de la traite des noirs dans ces parages. »

Le Comité de l'Association congolaise et africaine de la Croix-Rouge a décidé la publication d'un *Bulletin* trimestriel, dont la rédaction a été confiée à M. A.-J. Wauters, rédacteur du *Mouvement géographique*. Le Bulletin publiera dans chacune de ses livraisons une Chronique du Congo, qui résumera les dernières nouvelles de l'État indépendant et les progrès réalisés en Afrique par les Belges.

Une Compagnie portugaise ayant son siège à Lisbonne a été constituée pour la construction d'un chemin de fer de Benguela à Catoumbella.

Le Dr Zintgraff qui avait quitté, le 18 décembre 1888, la station allemande sur le lac des Éléphants dans le territoire de Cameroun, est arrivé sain et sauf à Ibi sur le Benoué, ayant ainsi traversé les parties jusqu'ici complètement inconnues qui s'étendent jusqu'à l'Adamaoua.

Le Comité central de la Société de géographie commerciale de Berlin organise une expédition au Maroc, aussi bien en vue de la science que dans un intérêt

économique. L'observatoire de Hambourg s'intéresse aussi à cette expédition; il a l'intention de créer et d'entretenir au Maroc deux stations météorologiques.

Une Société s'est constituée à Barcelone pour créer des relations commerciales entre l'Espagne et le Maroc; elle établira une ligne de vapeurs pour donner au commerce espagnol avec cette partie de l'Afrique toute l'extension possible.

CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

L'évêque Smythies, de la mission des Universités, a demandé, dans une lettre au *Times*, l'abolition du status légal de l'esclavage à **Zanzibar** et à **Pemba**.

Doutant du résultat de la démonstration anglo-allemande contre l'esclavage par le blocus, il demande qu'il soit fait quelque chose pour que l'Afrique ne s' imagine pas que l'effort déployé par ces deux grandes puissances a échoué, et que la traite peut se faire mieux encore qu' auparavant. Mais comment empêcher une recrudescence de la traite? Il faut se tenir dans les limites de ce qui est possible. Le coup le plus fort qu'on puisse porter à la traite, et le seul efficace, est l'abolition du status de l'esclavage. Nous ne pouvons pas, pour le moment, l'abolir sur le continent, mais, avec un peu de fermeté, nous le pouvons dans les îles de Zanzibar et de Pemba; et ceci aura un grand effet moral sur les pays adjacents.

Les conditions de l'esclavage à Pemba sont telles que les troupes d'esclaves doivent constamment y être complétées. Un exemple suffira pour montrer jusqu'où s'étend la notoriété de Pemba comme marché d'esclaves. Quelques petites filles, récemment libérées et amenées aux missionnaires, leur dirent qu'elles venaient d'un village sur les bords du Nyassa; qu'elles avaient vu le vapeur de la mission; les agents de celle-ci étant un jour venus dans leur village, elles avaient couru se cacher en se disant: « Voici les hommes blancs qui viennent pour nous emmener à Pemba! » Cette île est séparée du Nyassa par des centaines de kilomètres.

Quant à l'influence que l'abolition du status de l'esclavage aurait sur les pays voisins, M. Smythies dit que presque tous ceux qui sont vendus par leurs familles, chez les Bondeïs, les Wadigo et dans les tribus qu'il connaît, sont envoyés à Pemba ou à Zanzibar; dès lors, l'abolition du status de l'esclavage y ferait cesser nécessairement le rapt des personnes et beaucoup d'injustices.

En réponse à l'objection commune que la vie de l'esclave dans ce pays est, en somme, très facile, que les Africains ne travailleraient pas s'il n'y étaient pas contraints comme esclaves, et qu'il est fort douteux que l'abolition du status de l'esclavage fût un bien réel pour les indigènes, M. Smythies peut dire, non en théorie, mais d'après ce qu'il a vu de ses yeux, qu'un tel argument est complètement faux. Sans doute, dans une société où la plus grande partie du travail est faite par des esclaves, et où les maîtres, d'une race différente, regardent le travail avec mépris, il y a pour tous ceux qui peuvent devenir libres une très forte tentation à travailler le moins possible. Le seul moyen de changer l'opinion publique et de rendre au travail l'honneur qui lui est dû, c'est d'abolir le status de l'esclavage. De ce que ceux qui sont libres aujourd'hui sont encouragés à ne pas travailler, on ne peut pas conclure qu'on ne travaillera plus quand tous seront libres. C'est un fait positif que beaucoup d'esclaves libérés travaillent sérieusement et gagnent beaucoup. Les missionnaires ont trouvé, parmi les populations libres du continent, beaucoup d'indigènes très disposés à travailler, lorsque celui qui avait besoin de travail avait gagné leur confiance ; on s'étonnerait en Angleterre des lourdes charges qu'ils portent, pour un prix minime, de la côte aux stations missionnaires. Celles-ci ont un service régulier de porteurs, qui descendent seuls à la côte et rapportent les marchandises, d'une distance de 100 à 150 kilomètres, sans rien perdre, ni rien gâter. Les marchands allemands qui ont établi des plantations sur la Louvou affirment que, quoiqu'ils aient eu besoin de beaucoup d'indigènes pour faire leurs travaux, il n'ont jamais manqué d'hommes qui s'offrirent pour les faire ; c'étaient des noirs, qui appartenaient à la population libre des villages environnants.

Mais on allègue que l'Arabe est un maître facile et que le status de l'esclavage, après tout, fait très peu de mal. M. Smythies ne revient pas sur les cruautés de la chasse à l'homme, ni sur les horreurs des caravanes d'esclaves, dont le status de l'esclavage dans les îles de Pemba et de Zanzibar est grandement responsable ; à côté de cela, le status de l'esclavage est une plaie hideuse qui pénètre profondément dans la vie des indigènes. Le cas le plus fréquent, parmi les natifs au milieu desquels vivent les missionnaires, est que, pour de petites dettes, un homme, ou sa femme, ou ses enfants sont vendus comme esclaves, quoique la dette provienne d'un dommage accidentel causé à la propriété d'un voisin, par lui ou par quelqu'un de sa famille ; s'il ne peut obtenir de l'argent, ou qu'il ajourne par négligence de faire un effort pour en avoir, la dette

court et, en courant, s'accumule, jusqu'à ce qu'un beau jour son enfant soit saisi et vendu pour payer la dette. Très souvent il met en gage son enfant, qui devient l'esclave de son ami, de son voisin et qui finalement est vendu. Souvent, pour une dette plus forte, une femme est prise et vendue pour devenir la concubine de son maître. M. Smythies cite le cas d'une femme qui, pour une dette de son père à elle, fut prise de force à un homme qu'elle avait épousé depuis peu et contrainte de servir de concubine à un autre; la chose était envisagée comme parfaitement légale; c'est le fruit du status de l'esclavage. Souvent des réclamations sont adressées à des familles, sous prétexte que bien des années auparavant quelqu'un des leurs a été vendu comme esclave et s'est échappé. M. Smythies a connu un jeune homme chrétien, qui fut pris par un Arabe et détenu jusqu'à ce qu'il eût satisfait à une réclamation de ce genre. Deux ans auparavant son oncle était mort. L'Arabe prétendit que cet oncle avait été son esclave vingt ans auparavant et qu'il s'était échappé. Les deux individus avaient vécu dès lors sur le pied de l'intimité, et aucune réclamation n'avait été formulée du vivant de l'oncle. Celui-ci mort, l'Arabe réclama tout ce qu'avait possédé le défunt, et saisit le jeune homme comme otage. Il ne pouvait fournir aucune preuve, mais, comme c'était un Arabe, les chefs indigènes et leurs gens furent si effrayés qu'ils lui livrèrent tout, et que tous les effets de l'homme furent emmenés, ainsi que lui-même et deux petites filles et encore une troisième personne, pour être vendues comme esclaves. M. Smythies porta l'affaire devant le tribunal du sultan de Zanzibar où l'Arabe n'osa pas paraître.

Une autre iniquité résultant du status de l'esclavage provient de ce que des hommes sont souvent vendus traîtreusement par leurs compagnons, et que cette vente est déclarée valable de par la loi, sans que le vendeur soit jamais puni. C'est un fait ordinaire que, de deux hommes arrivés comme amis à Zanzibar ou à quelque une des villes de la côte, pour y faire du commerce ou y travailler, l'un vendra l'autre s'il en trouve l'occasion. Jamais M. Smythies n'a entendu l'opinion publique blâmer un fait de ce genre, ni vu punir celui qui avait vendu son compagnon. La seule victime est le malheureux qui, par trahison, est devenu légalement esclave à vie. Cette trahison, avec tous les soupçons qu'elle engendre, est le résultat du status de l'esclavage.

M. Smythies raconte encore le fait d'un homme qui avait travaillé pour les missionnaires; ceux-ci le trouvaient sincère, industrieux, honnête sous tous les rapports et bien élevé. Par son travail il avait racheté

sa femme et sa mère, mais lui-même était esclave, et sa propriétaire, femme âgée, refusait de lui permettre de se racheter lui-même. Par son industrie, il prospérait; il se construisit une maison et cultivait un terrain. Sa maîtresse devint jalouse de sa prospérité et résolut de le vendre à Pemba. Craignant d'être enlevé de force à sa femme et à ses enfants par la famille de cette maîtresse et par les trafiquants d'esclaves, il s'éloigna, et il fallut que les missionnaires intervinssent auprès du sultan pour qu'il devint libre, le sultan ayant déclaré qu'il le rachèterait lui-même. Des complications de cette sorte se produisent sans cesse; toutes les mauvaises passions des hommes s'y donnent carrière. Sans doute, sous un bon chef ayant une autorité réelle sur ses gens, les maux peuvent être beaucoup diminués, mais l'opinion publique est tellement pervertie, que M. Smythies a connu un chef, d'ailleurs de beaucoup supérieur à la plupart des autres, qui proposa de sang-froid, sous l'empire de certaines difficultés, de vendre le père et la mère d'une jeune fille fiancée à son fils.

Les moyens de communication entre le continent et les îles sont faciles; celles-ci deviendront des ports de refuge pour tous les esclaves de la côte qui désireront être libres et qui voudront travailler. L'abolition du status de l'esclavage dans les îles sera un grand pas vers son abolition sur le continent.

Nous extrayons ce qui suit d'une lettre d'un missionnaire de **Madagascar** à M. Keller, président de la Société anti-esclavagiste de France : « Les esclaves sont en assez grand nombre dans notre île : esclaves de terrain ou de famille, se perpétuant de père en fils, comme propriété de tel ou tel maître, depuis que l'introduction des Mozambiques, par la côte ouest a été interdite. Dans la capitale, le marché se tient une fois par semaine, le vendredi, au grand bazar, dans un quartier destiné à cela, à côté du quartier aux légumes, du quartier aux bœufs..... C'est chose lamentable que de traverser ce *forail*, et de voir la morne attitude de ces pauvres gens, qui ont à craindre, outre les mauvais traitements d'un acquéreur sans entrailles, une séparation bien plus funeste encore au point de vue de la moralité. Car, s'il est vrai que, depuis quelques années, les petits enfants ne peuvent plus être séparés de leurs mères, il n'en est pas moins vrai que la femme peut être séparée de son mari. Chose pitoyable! les femmes se vendent plus cher que les hommes, parce qu'elles rapportent. Et les maîtres, sans aucun égard pour un mariage antérieur ne se font pas faute de donner aux femmes esclaves soit catholiques, soit protestantes, plusieurs maris pour

assurer ou augmenter la production. La mission a pu racheter et affranchir quelques jeunes gens qui avaient étudié dans ses écoles, et offraient les qualités nécessaires pour devenir d'excellents auxiliaires, ainsi que quelques jeunes filles, donnant également les garanties suffisantes, et dont l'abandon ou la vente auraient compromis la persévérance et entraîné très probablement la perversion. Toutes les fois que cela est possible, la mission en prend à son service comme domestiques, ou dans ses ateliers comme ouvriers, afin de leur faire gagner la somme nécessaire à leur rachat. Ils ont un compte de dépôt ouvert à la procure et versent là des économies qui ne reviennent pas à leurs maîtres.

M. Holman Bentley écrit de la station de Wathen sur le Congo au *Missionary Herald* de Londres, à propos d'un jeune noir attaché à sa personne. « Kayembé est originaire d'un pays situé très loin en amont des Stanley Falls, à un jour de marche de Kasongo, l'ancien quartier général de Tipo-Tipo. Les Arabes s'établirent d'abord à Kasongo, puis ils fondèrent un autre poste sur le Congo, à Matéléka, près de la ville où était né **Kayembé**. En 1884 une grande caravane arriva de Nyangoué, composée d'un mélange d'Arabes, de Zanzibarites et de gens de Nyangoué et du pays d'alentour. Dans ce pandémonium n'existe aucun sentiment national, et il est impossible d'unir les tribus contre un ennemi commun. L'homme qui a été capturé il y a un mois est prêt à se joindre à celui qui l'a réduit en esclavage, à l'imiter et à faire pis encore. Quantité d'individus se louent au mois pour cette œuvre abominable, tout spécialement les Ma-Nyéma dont le cannibalisme féroce ajoute aux horreurs de la traite. Lorsque ces chasseurs d'esclaves arrivèrent près du district où vivait Kayembé, les chefs leur offrirent des chèvres et des vivres espérant qu'ils passeraient tranquillement. Ils acceptèrent les présents sans rien donner en retour. Deux ou trois jours après, les gens de Kayembé virent la fumée de maisons incendiées, et crurent que les Arabes en partant avaient mis le feu à leur camp. Mais bientôt ils apprirent que c'était Bena-Katoundou qui était saccagée. Ils s'enfuirent alors vers une autre ville, distante d'une journée de marche. Les Arabes les suivirent, et attaquèrent la ville voisine de celle où ils s'étaient réfugiés. Trois jours plus tard, beaucoup de gens de Kayembé retournèrent près de leur ville, vivant dans la jungle le jour, et dormant la nuit dans les ruines de la ville. Ils menèrent cette vie misérable pendant deux mois environ, et lorsqu'ils en furent fatigués ils se rendirent à une autre ville à quelques kilomètres de distance. Les habitants y vivaient dans une crainte continuelle d'une attaque nocturne ; aussi

retournèrent-ils le lendemain à Bena-Katoundou, la ville incendiée. Le jour suivant les chasseurs d'esclaves y arrivèrent avec des tambours et en chantant. Lorsqu'ils approchèrent du père de Kayembé, il prit sa lance et en blessa à l'épaule un des chasseurs d'esclaves; ceux-ci le fusillèrent sur le champ, et lui coupèrent la main comme trophée. Kayembé s'élança dans la jungle suivi de plusieurs esclavagistes; un homme de Nyangoué s'empara de lui; il fut emmené et suivit cette horde qui prit d'autres villes dont elle tua les hommes et captura un grand nombre de femmes; les petits enfants de celles-ci leur furent arrachés et jetés dans les broussailles pour y périr misérablement. Quelques-uns eurent la chance d'être assommés d'un coup de bâton. De jeunes enfants que les Arabes n'estimaient pas valoir la peine d'être emportés furent chassés, et lorsqu'ils essayaient de suivre leurs mères on les repoussait à coups de verges. On ne pouvait point avoir d'ivoire; mais les cotonnades d'Europe, des pioches, des chèvres, des moutons, des poulets, des tambours, des fusils, etc., formaient le reste du butin.

« Au bout de dix jours, ils emmenèrent leurs captifs et leur butin à Nyangoué. Là ils montrèrent leurs dépouilles à leurs maîtres, qui choisirent leur part. Pendant quinze jours, Kayembé et son ravisseur restèrent à Nyangoué, puis il en partit avec deux cents autres pour Bena-Kioundou. Là un Zanzibarite et sa femme chez lesquels logeait son ravisseur, le prirent en pitié, et voulurent l'acheter, mais Kilangalanga ne voulut pas le vendre, et bientôt après il le conduisit aux Stanley Falls, où il fut vendu à un Zanzibarite. Atteint de la dysenterie, son propriétaire se hâta de se défaire de lui en le revendant à un soldat haoussa, qui l'emmena plus tard à Léopoldville, où sir Francis de Winton l'affranchit et le donna à la mission. Il apprit la langue du Congo, fit quelques progrès dans la lecture, s'intéressa aux récits de l'Évangile, et devint chrétien. Mais sa capture et la mort de son père restent gravés dans sa mémoire; et il s'efforce de faire part à ceux de sa race de la vérité qu'il a trouvée. »

En réponse à une question posée dans la Chambre des Communes, Sir James Fergusson, sous-secrétaire d'État au Foreign Office, a annoncé que le **Congrès de Bruxelles** se réunira le 15 octobre. Toutes les puissances qui ont pris part à la Conférence africaine de Berlin en 1885 y seront représentées. Le but de la réunion sera de rechercher les moyens les plus efficaces de mettre fin à la traite des esclaves, et aussi de régler l'importation des spiritueux qui ne font pas moins de victimes que les chasseurs d'hommes.

A côté de l'activité des gouvernements, les sociétés privées anti-esclavagistes auront l'occasion d'étudier les mesures qu'elles auront à prendre pour seconder l'œuvre diplomatique des puissances. L'ajournement du **Congrès de Lucerne**, auquel le Comité suisse avait délégué M. Ed. Naville, président, et MM. E. Dufresne et G. Moynier, vice-présidents, n'a point découragé le cardinal Lavigerie. D'après les journaux, le Congrès aura lieu prochainement, mais dans d'autres conditions que celles qui avaient été annoncées primitivement. L'endroit et la date en seraient fixés à la majorité des voix par les anti-esclavagistes dont le nombre aura une quotité proportionnelle à l'importance de leur État. Mgr. Lavigerie demandera que chacune des nations européennes qui occupent une partie de l'Afrique s'engage à la répression de l'esclavage sur son propre territoire. Cette répression serait faite d'abord par l'armée de chaque État, ensuite par des auxiliaires employés par les différents États. La première opération serait de couper aux troupes de marchands d'esclaves le passage du Tanganyika.

Malgré son optimisme le cardinal Lavigerie ne se dissimule pas que son œuvre soulève des difficultés sérieuses, surtout d'ordre politique. Les gouvernements dont les intérêts sont opposés lutteront les uns contre les autres. Leurs rivalités risquent de compromettre l'unité de l'entreprise ; toutefois, il ne doute pas du succès définitif de l'œuvre anti-esclavagiste. En réponse aux reproches que lui ont adressés quantité de journaux politiques et religieux, plus ou moins indifférents au sort des esclaves, le cardinal Lavigerie a tenu à affirmer que le papisme n'a rien à faire dans cette entreprise. « Tous nos frères peuvent se joindre à nous, » a-t-il dit, « nous n'aurons d'autre bannière que celle de la pitié, et c'est la liberté que nous voulons donner à ces millions de malheureux. »

L'AFRIQUE A PARIS EN 1889

Dans une de ses charmantes Lettres à la *Suisse libérale* sur l'Exposition de 1889, notre compatriote et ami, M. Henri Jacottet, écrivait : « On apprend dix fois, cent fois plus, en voyant de ses yeux qu'en lisant dans les livres... Pour instruire, il faut multiplier les moyens de voir, et de voir beaucoup. Or, comme il est difficile et coûteux de faire le tour du monde, bienvenue est une exposition qui nous montre le monde en raccourci. »

Ne pouvant nous rendre en Afrique, ni étudier les Africains chez eux,

nous avons tenu, pour notre instruction et en vue de nos abonnés, à voir l'Afrique à Paris en 1889 : ses produits et ses populations représentées par de nombreux types de tribus différentes, et à entendre les explorateurs revenus récemment du continent mystérieux et annoncés pour parler au Congrès colonial et au Congrès des sciences géographiques. Il ne nous est pas possible de dire ici tout ce que nous avons vu et entendu d'instructif, nous voudrions seulement, dans un ou deux articles, condenser en quelques pages ce qui nous a frappé, afin d'engager au moins quelques-uns de nos lecteurs à aller voir pendant que l'occasion leur en est encore offerte, persuadé que le savoir fourni par les livres est toujours pauvre à côté de celui que donne la réalité.

C'est surtout dans la partie de l'Exposition groupée à l'Esplanade des Invalides que nous rencontrons l'Afrique et les Africains ; non pas qu'on ne les trouve que là. Au Champ de Mars, nous le verrons, se dressent, dès l'entrée, à droite, le pavillon du Canal de Suez, et à l'extrémité du Palais de l'Industrie, également à droite, le bazar marocain et la rue du Caire, une des parties de l'Exposition dont la couleur locale est la plus parfaite.

Il va sans dire que, ni dans l'une ni dans l'autre des deux parties de l'Exposition, au Champ de Mars pas plus qu'à l'Esplanade des Invalides, ne se trouvent représentés le continent entier ni toutes les populations africaines ; ce que l'on y rencontre, ce sont surtout les produits de territoires coloniaux ou d'États plus ou moins voisins, le Maroc, l'Égypte ; toutefois d'autres États éloignés, la république Sud-africaine, par exemple, y tiennent une bonne place. On peut dire, d'une manière générale, que les colonies africaines de l'Angleterre, de l'Allemagne, du Portugal et de l'Espagne brillent par leur absence, ce qui peut étonner, non pour l'Allemagne qui s'est tenue à l'écart même du Congrès des sciences géographiques, mais pour le Portugal et l'Espagne, très bien représentés à ce dernier comme au Congrès colonial international. Bref, à part les États africains susmentionnés, il n'y a guère que des territoires de colonies françaises qui aient exposé ; mais comme ceux-ci se trouvent au nord, à l'ouest et à l'est du continent, leurs produits et les indigènes venus à Paris sont assez nombreux pour fournir une instruction utile et intéressante.

Dès l'entrée à l'Esplanade des Invalides, d'ailleurs, on embrasse les deux extrémités du continent, le premier pavillon que l'œil rencontre étant celui du Transvaal, et le second celui de l'Algérie.

La république Sud-africaine qui participe officiellement à l'Exposition

a réuni dans son pavillon les plus caractéristiques de ses produits : des minerais et des pépites d'or d'un poids considérable, des céréales, des herbes médicinales employées contre la dysenterie, des fruits secs, entre autres des abricots, des graines de baobab, des tabacs ; une collection complète de sa faune ornithologique, des peaux, des fourrures, des plumes d'autruche, des laines, des défenses d'éléphants ; une intéressante collection ethnographique cafre ; mais surtout une vitrine dans laquelle tous les mois sont déposés des lingots d'or représentant l'extraction faite le mois précédent dans les mines du Transvaal. Lors de notre dernière visite à ce pavillon la valeur des lingots exposés était de trois millions et demi. On comprend qu'un service spécial de garde fût organisé pour veiller sur cette exposition.

Tout auprès s'élève le pavillon de l'Algérie, joli palais, avec des coupes, des ogives, des faïences polychromes, tous les motifs charmants de l'art mauresque, et un minaret copié sur celui de la mosquée de Sidi Abd-er-Rhaman, à Alger, puis une profusion de colonnades, parmi lesquelles on est assez étonné de trouver des colonnes à chapiteaux gréco-romains. Il paraît que les architectes algériens en faisaient venir de toutes taillées d'Italie. Les palmiers et les bananiers qui entourent le palais ajoutent encore à la couleur locale de cette partie de l'Exposition, à laquelle appartiennent également le palais et le *souk* tunisien, derrière lequel sont dressées quelques tentes de guerriers, une écurie de petits chevaux arabes servant à donner le spectacle d'une *fantasia*, et aussi des maisons kabyles juxtaposées qui, avec leurs murs faits de torchis et leurs toits recouverts de tuiles ressemblent beaucoup aux masures de nos villages, à cette différence près que celles-ci sont proprement tenues, tandis que, selon le proverbe du pays, « le Kabyle ne songe point à nettoyer sa demeure tant que le champ de légumes n'a pas besoin d'être fumé. » Lorsque nous y sommes entrés, elles commençaient à atteindre le degré de saleté nécessaire pour être tout à fait authentiques. Dans un angle de la pièce obscure dont l'entrée était permise aux visiteurs, on apercevait une jeune fille — probablement une sœur aînée — berçant un bébé, tandis qu'une femme, empaquetée dans son vêtement de toile blanche, mais le visage non voilé — contrairement à l'usage des Mauresques — était occupée à tisser de la laine, et que d'autres enfants plus jeunes couraient, pieds nus, autour des visiteurs, ne se gênant pas pour leur tendre la main. Les affections de famille paraissent vives et profondes chez les Kabyles. L'un d'eux, avec lequel nous nous entretenions, et qui nous paraissait un peu mélancolique, nous fit comprendre d'où lui venait son

air de tristesse. Paris et l'Exposition lui semblaient bien beaux sans doute, mais il avait laissé en Kabylie « une mère âgée et deux enfants qu'il lui tardait beaucoup de revoir. »

Dans le vestibule du palais de l'Algérie, richement décoré à la mauresque, une vaste carte de la colonie française montre les parties du territoire dont l'immigration européenne a déjà pris possession; elles sont teintées en rouge, en sorte que d'un regard on embrasse l'état actuel de la colonisation. Puisque nous parlons de cartes, disons qu'un des mérites de cette exposition algérienne, et aussi des autres, nous paraît être de présenter toujours au moins une carte du pays d'où proviennent les objets exposés, en sorte que les visiteurs peuvent se rendre compte de la situation et de la configuration du terrain de ces contrées. Le palais de l'Algérie est privilégié sous ce rapport; les cartes et les reliefs y abondent : cartes spéciales pour chacune des provinces d'Alger, d'Oran et de Constantine, carte physique, carte agricole, carte vinicole, carte minière, carte administrative, etc. Pour en revenir à la première, sans doute le territoire colonisé est encore bien restreint, eu égard à l'étendue des terres, car, sur les quinze millions d'hectares du Tell, la culture européenne n'en féconde annuellement guère plus d'un million; néanmoins le résultat de la colonisation est satisfaisant, — étant donné le temps relativement court écoulé depuis l'achèvement de la conquête (1857), — puisque, d'après le dernier recensement, 486,000 Français ou Européens sont établis sur le sol algérien.

En face de la carte, sous de gracieuses arcades, sont rangés des échantillons des minéraux et des bois de l'Algérie. La province d'Oran expose des blocs de marbre-onyx, dont le poli parfait, la translucidité, les tons veloutés et puissants sont une fête pour l'œil. Parmi les richesses forestières, le liège est la seule dont les colons aient tiré parti jusqu'ici. Un habitant de la province d'Alger a cependant exposé des objets tournés dans des nœuds de thuya dont les veinures admirables attirent beaucoup les curieux. Mais jusqu'ici ni les bois de charronnage, ni les bois d'ébénisterie, dont la collection est fort intéressante, n'ont donné lieu à un commerce notable.

Sur le vestibule ouvrent trois portes, dont chacune donne entrée à une galerie consacrée à l'exposition particulière de l'un des trois départements de l'Algérie. Les murs sont décorés de peaux de lions et de panthères, de harnachements arabes brodés d'argent, de tapis indigènes. Mais ce n'est pas là ce qui est le plus intéressant. Beaucoup plus importants sont les spécimens d'alfa, de céréales, d'huile d'olive, de tous ces

produits agricoles qui, en dix ans, ont fait monter l'exportation algérienne de 131 millions à plus de 200 millions.

Au bout de chacune des trois galeries, chaque province a ouvert une salle que tapissent des rayons chargés de bouteilles ; 1639 exposants y ont réuni leurs envois ; il en ressort ce fait que, depuis dix ans, l'Algérie a pris place parmi les pays qui produisent le vin en grand. En 1878, le vignoble algérien en était à ses débuts ; avec ses 18,000 hectares, il était loin de subvenir à la consommation locale. Aujourd'hui, 90,000 hectares de vignes algériennes ont donné, l'année dernière, trois millions d'hectolitres, en sorte que l'on peut dire que l'Algérie arrivera à produire en quantité suffisante pour combler tous les déficits que le phylloxéra fait subir au continent européen.

N'oublions pas de mentionner, à propos du palais de l'Algérie, ce que l'on peut appeler l'exposition saharienne. En effet, derrière le palais, vous remarquez un appareil à faire les puits artésiens, dont la haute chèvre attire de loin les regards. Cette charpente en fer est faite de morceaux taillés de façon à ne pas excéder la charge d'un chameau. Accolé au palais, se trouve un petit pavillon dans lequel la Compagnie de l'Oued-Rirh a dressé un tableau pittoresque de ses explorations, et, dans la section de la province de Constantine, la Société de Batna et du Sud algérien en a fait autant pour les siennes. En regardant attentivement, vous croiriez passer par le Tell et les hauts plateaux de l'Algérie à travers les sables jusqu'à Touggourt. Des photographies vous montrent les terres calcinées et nues sur lesquelles les palmiers se découpent comme des plantes de métal. Le noir des ombres, pareilles à des plaques d'encre, vous donne l'idée d'un soleil qui aveugle. Des coupes géologiques représentées au naturel par des échantillons des terrains vous font connaître le sol à travers lequel les sondages vont chercher l'eau souterraine ; vous voyez des échantillons des poissons qui vivent dans ces eaux, des échantillons de toutes les récoltes que ces mêmes eaux font pousser quand elles arrosent le sol, des échantillons de toutes les espèces de dattes et de toutes les parties utilisables du palmier ; des cartes et même un plan en relief où M. Rolland, le jeune ingénieur des mines qui, par ses publications et ses conférences, a particulièrement contribué à attirer l'attention sur ces curieuses entreprises, vous montre comment on crée une oasis de toutes pièces sur un emplacement où auparavant il ne poussait pas un brin d'herbe.

Nous avons vivement regretté de ne plus rencontrer à Paris les deux Touaregs qu'y avait amenés M. E. Masqueray, directeur de l'École des

lettres d'Alger, que nous avons eu grand plaisir à entendre dans les deux congrès susmentionnés. Nos lecteurs savent ce que les explorateurs français au Sahara ont eu à souffrir de la part des Touaregs. Après leur visite à Paris, les deux membres de la Confédération des Taïtog, qui vont en course pour le commerce ou la guerre d'Insalah au nord, à Ghat à l'est et à Timbouctou au sud, émerveillés de tout ce qu'ils ont vu, et ravis du charme par lequel les Français attirent à eux les peuples les plus lointains, sont retournés à Alger ; « mais, » écrit M. Masqueray, « ceux-là ne couperont pas la gorge au premier Européen qu'ils rencontreront dans le Sahara ; je puis dire qu'ils nous trouvent autant aimables que surprenants, si bien qu'ils projettent de recommencer ce merveilleux voyage quand ils auront dit à leurs familles qu'on peut aller dans le pays des « ogres » et en revenir. »

Le palais tunisien, imité en partie des édifices de Kairouan, exerce sur l'œil un charme tout particulier par ses lignes et ses couleurs, et cependant l'aspect du *souk* ou marché tunisien l'emporte. La grande galerie voûtée, crépie à la chaux, des deux côtés de laquelle s'étendent des loges où les marchands tunisiens, maures ou juifs, vendent leurs différents articles ou travaillent de leurs petits métiers, est un des coins les plus curieux de l'Exposition. Vous trouvez là des fabricants de *tchechias* à glands bleus ou noirs, de babouches rouges et jaunes, des marchands de parfums, d'étoffes, de boîtes laquées, de maroquinerie, de toute la bimbeloterie orientale. Accroupis, coiffés les uns du turban, les autres simplement de la *tchechia*, ils travaillent avec le flegme et la tranquillité qui distinguent les races musulmanes. On respire dans ce quartier une étrange odeur composite, faite d'encens, d'essence de roses, de mille autres ingrédients qu'on ne peut définir, et qui appartient à l'Orient. Les nombreux indigènes qu'on y rencontre doivent trouver étrange le contraste entre le silence qui caractérise la vie arabe, même dans des villes comme Alger et Tunis, et la cohue d'Européens bruyante et rieuse qui défile sans cesse dans le bazar. La gravité arabe elle-même se détend à ce contact ; les marchands sourient d'un air nonchalant, et les jeunes Tunisiens, en petites vestes bleues galonnées d'or, en larges pantalons bouffants, courent des uns aux autres, offrant leurs services, et criant leurs boniments dans un français qui ne manque pas d'une certaine correction.

Si l'on veut se faire une idée du monde barbaresque sans passer la Méditerranée, on n'a qu'à se rendre au souk tunisien dans les premières heures de la matinée, alors que les visiteurs sont encore peu nombreux.

Le bruit de la foule et le costume cosmopolite européen n'ont pas encore éteint la couleur locale que donnent à ce quartier soit les constructions, soit ceux qui les habitent.

Le café-concert tunisien s'ouvre près de là. C'est une cour quadrangulaire à ciel ouvert, entourée d'un petit portique, aux tapisseries et aux colonnettes de couleurs criardes. Sur trois côtés sont les spectateurs auxquels de petits Tunisiens servent le café maure. Le quatrième côté est occupé par une estrade, sur laquelle sont assises cinq chanteuses toutes chamarrées d'or et de paillettes, jouant sur le tambour de basque et la *darbouka* des airs d'une extrême monotonie. L'une d'entre elles esquisse une de ces danses mauresques qui ne consistent guère qu'en un lent balancement des hanches, puis elle tourne et pirouette avec une certaine grâce, en faisant flotter derrière elle deux mouchoirs qu'elle tient alternativement à la main ou dans la bouche.

Pendant notre visite à l'Exposition, le bruit se répandit que des industriels fabriquaient à Paris toutes sortes d'objets qu'ils vendaient indûment sur place comme produits de l'Orient. De l'enquête qui fut faite à cette occasion, ressortit le fait que c'est bien à Tunis et rien qu'à Tunis qu'on fabrique les couvertures, les tapis, les étoffes de laine ou de soie, les broderies, les cuirs travaillés, les poteries en vente au souk de l'Esplanade des Invalides. Les objets fabriqués sous les yeux du public par des ouvriers indigènes ne sont pas davantage des produits de l'industrie française¹.

Nous y avons vu arriver une délégation scolaire tunisienne, composée de neuf élèves du collège Sadiki et de quatre élèves-maîtres de l'école normale Aloui. Elle était conduite par Si-Tahar-Ben-Salab, directeur du collège Sadiki, et par M. Duffo, professeur de français.

¹ Depuis l'établissement du protectorat de la France sur la Tunisie, le Service forestier a voué à la question des forêts une attention persévérante. La collection qu'il a exposée dans un pavillon en bois de palmier-dattier a pour objet de montrer les divers produits que les massifs forestiers de ce pays peuvent fournir, l'usage qu'en font les indigènes tunisiens, et les différents emplois auxquels l'industrie européenne pourra les affecter. Elle comprend, pour chaque essence, des échantillons destinés à faire connaître les qualités de son bois et des produits ouvrés, des spécimens de l'industrie indigène, des lièges, des écorces à tan, des charbons, des goudrons, des cannes, et les produits du palmier et de l'alfa. Des cartes indiquent la répartition des forêts sur territoire tunisien. Des notices rendent compte des principaux procédés employés pour l'exploitation des forêts ainsi que des prix de vente et de revient.

Avant de poursuivre notre course vers les autres pavillons coloniaux, arrêtons-nous un moment en présence d'une exposition spéciale que les indigènes algériens et tunisiens ont tous les jours sous les yeux, et qui nous paraît devoir être une de celles qui parleront le plus fortement à leur esprit pour leur faire comprendre la supériorité de notre civilisation.

En face des palais de l'Algérie et de la Tunisie s'élève celui du Ministère de la guerre, où sont exposés tous les engins de destruction qu'a inventés jusqu'ici le génie militaire. Mais, entre ce palais et l'avenue dans laquelle se promènent chaque jour les indigènes africains, ont été dressés par les sociétés françaises de secours aux blessés sur les champs de bataille, les modèles de tentes et d'ambulances, les plus perfectionnés qu'aient imaginés de son côté le génie de la charité. Tout dans celles-ci : aération, linge, mobilier, objets de toilette, cuisine, appareils de chauffage, etc., a été préparé et disposé avec un soin qui montre combien le dévouement est ingénieux pour procurer aux victimes de la guerre tous les adoucissements que peuvent réclamer leurs souffrances. En présence de ces manifestations de la charité, il nous semble que les adhérents de l'islam, qui fait un devoir à ses sectateurs de maudire les chrétiens et, s'ils le peuvent, de les exterminer, doivent se dire : « ceux que nous méprisons comme des chiens, nous sont de beaucoup supérieurs. Nous achevons notre ennemi quand il est tombé sous nos coups ; eux, non seulement ne nous fouleraient pas lorsque nous serions couchés sur le champ de bataille, mais encore ils nous relèveraient, panseraient nos blessures, et nous soigneraient comme leurs frères. »

Il est permis, croyons-nous, d'espérer que si les Africains venus à Paris peuvent nous instruire, à son tour l'Exposition dans son ensemble, ou telle partie de celle-ci, contribuera fortement à faire tomber les préjugés de ceux qui jusqu'ici se sont montrés le plus réfractaires à la civilisation européenne. Quelle que soit la différence qui existe entre l'enseignement traditionnel qu'ils ont reçu, et celui que l'on donne à nos populations, ils peuvent, par le cœur, saisir ce qu'il serait peut-être très difficile de faire entrer dans leur esprit. Ce qu'ils voient de leurs yeux tous les jours les instruira mieux que beaucoup de leçons ou de discours.

CORRESPONDANCE

Lettre de Seshéké (Haut-Zambèze), de M. D. Jeanmairet.

Seshéké, Zambèze, le 28 décembre 1888.

Mon message n'est pas un bon vœu de nouvelle année, mais une bien triste nouvelle : notre chère petite Marguerite nous a été enlevée la veille de Noël, des

suites de la dentition. Vous sympathiserez avec nous, et prendrez part à notre douleur. La chère enfant avait 2 ans 3 mois et 2 jours et avait toujours joui d'une bonne santé, mais toujours aussi beaucoup souffert de la dentition. C'est au moment où elle paraissait avoir passé cette pénible période qu'elle a été enlevée à notre affection. Nous n'avons aucun droit de murmurer, car ce trésor nous avait été seulement prêté, mais nos cœurs sont bien tristes et notre maison bien vide. Le petit bébé nouveau venu n'a encore que trois mois, Dieu veuille nous le conserver et nous venir en aide ! J'ai une autre mort à vous annoncer ; M. Georges Westbeech, qui a recueilli le dernier soupir de M. Dardier et lui a témoigné tant de bonté, est mort au Transvaal dans un voyage entrepris pour raffermir sa santé très compromise. Nous ne savons s'il aura un successeur.

Après avoir échappé à la mort chez les Ma-Choukouloumbé et vu son bateau sombrer à son retour de la Vallée, M. F.-C. Selous a encore eu le malheur de perdre ses bœufs de la tsétsé qui a beaucoup augmenté entre Kazoungoula et Leshoma. Après les morts successives de Bloëkley, d'Africa et de M. Westbeech, la rive droite du Zambèze est devenue presque déserte ; le gibier reparait et avec lui la tsétsé. Le fait est d'autant plus grave pour nous que la mouche peut dépasser Leshoma du côté de Panda-ma-Tenka.

M. Selous a dû rétrograder à trois jours de Panda-ma-Tenka et laisser là tout son ivoire. Il devait essayer de gagner Mangwato (Shoshong) avec le cart Westbeech et huit bœufs.

Ici, à Seshéké, nous avons enfin fondé une école qui est bien établie et compte une vingtaine d'élèves. Il y a de la bonne volonté, surtout chez Kaboukou, auquel son dernier voyage à la Vallée a fait grand bien. Ce sont des temps nouveaux pour nous, un grand progrès réalisé. Les chefs paraissent bien disposés à notre égard et plus désireux que par le passé de nous rendre justice. Le vrai meneur est Kouloukoa, sa présence change bien l'aspect du village, sans lui toute la vieille routine du laisser-aller reprendrait le dessus. Mes services sont fréquentés tout aussi bien l'après-midi que le matin, et le chef interdit tout voyage le dimanche. A la campagne, nous allons aussi évangéliser le dimanche à tour de rôle ; pendant la semaine, l'école absorbe presque tout notre temps, le matin et l'après-midi, à part le samedi.

Dans des circonstances aussi encourageantes, il est pénible de voir nos évangélistes nous quitter tout à fait.

30 décembre. Je clos ma lettre aujourd'hui, car mes amis pensent partir demain. M. Goy et les Arone sont arrivés hier au soir, le premier a l'air peu bien. Il se propose d'aller chercher sa fiancée au Le-Souto. Nous sentirons vivement l'absence de nos évangélistes et pour l'œuvre et pour nous-mêmes. Agréez nos meilleurs vœux pour la nouvelle année et nos bien affectueuses salutations.

D. JEANMAIRET.

1^{er} avril 1889.

Nos lettres n'ont pu partir en décembre dernier, la plaine d'ici à Mambova étant submergée.

Je vous envoie encore deux mots aujourd'hui pour compléter nos nouvelles.

Tous à Seshéké nous allons bien, à part ma femme qui a été valétudinaire depuis notre grande épreuve.

A la Vallée, M. Coillard a fait une très grave maladie en janvier dernier. Mais les dernières nouvelles arrivées hier étaient beaucoup meilleures. L'école de Sefoula prend un accroissement réjouissant ; elle compte 96 élèves inscrits. Celle de Seshéké n'a encore que 30 élèves mais se maintient. Quant à la fréquentation des cultes d'ici, jamais elle n'a été aussi satisfaisante, l'œuvre d'évangélisation se poursuit chaque dimanche.

Dès qu'il le pourra, M. Goy prendra le chemin de Mangwato avec les Arone. Lefi suivra par le retour des wagons que nous attendons pour nos bagages.

Nous resterons ainsi trois familles seulement et il nous tarde beaucoup de savoir si nous aurons du renfort. Dans ce dernier cas, M. Jalla ou moi, nous irons sans doute fonder une nouvelle station à la Vallée, pas trop distante de Sefoula. Le nouvel arrivé resterait ici. Nous devrions au moins avoir trois nouveaux compagnons de travail pour suffire aux besoins les plus urgents ; car une station s'impose aussi à nous à Mambova. Les dispositions des indigènes sont plus favorables que par le passé.

Un grand ennui pour moi est que j'aurai à reconstruire ma station, la toiture de nos constructions ayant été rongée par les termites et d'autres insectes.

Nos amis Jalla et Goy se mettent à l'heure même en route pour les chutes Victoria et prennent nos lettres. Notre bébé prospère, grâce à Dieu. Pas de signe de guerre à l'intérieur ni à l'extérieur.

D. JEANMAIRET.

Lettre de Lorenzo-Marquez, de M. P. Berthoud.

Lorenzo-Marquez, 11 juillet 1889.

Voilà des semaines que nous avons quitté la maison (Rikatla), et comme nous ne possédons pas encore de demeure fixe à Lorenzo-Marquez, nos effets sont restés en arrière. Grâce au constant va-et-vient que m'a imposé ma vocation, nous devons fréquemment vivre au bivouac, et les aises ou le bonheur de la vie sédentaire ne sont pas notre partage. Cet état de choses m'a empêché de faire les travaux de linguistique ou autres que j'avais projetés ; tout ce que j'ai pu faire en Afrique, c'est de recueillir des matériaux.

Nous sommes dans la saison la moins malsaine, aussi les rouliers sont-ils descendus des plateaux des mines d'or, avec leurs chariots à bœufs, et le mouvement commercial a un peu repris. De plus, on a commencé les travaux de construction du chemin de fer, pour achever les 7 kilomètres qui restaient à faire sur le territoire portugais. C'est la Compagnie anglaise qui s'est mise à ce travail. Mais elle s'y est prise trop tard, car le dernier délai que lui avait accordé le gouvernement expirait à la fin de juin. En conséquence, le gouvernement a saisi la ligne, parce que, d'après le contrat, la Compagnie n'a pas tenu ses engagements. Le

samedi 29 juin, une compagnie de soldats de la garnison a occupé la gare. Les employés de l'administration ont cru devoir résister, en sorte que l'un d'eux a été menacé du revolver par le capitaine, et qu'un autre a été mis en prison. Le directeur anglais ne s'est pas montré, mais il a couru au télégraphe, et comme il remplissait les fonctions de consul britannique, il a demandé deux ou trois vaisseaux de guerre, qui sont arrivés du Cap cinq jours après. C'était une absurdité, qui a tout de suite amené sa destitution et qui le couvre de ridicule. Deux navires de guerre portugais sont aussi venus stationner dans le port. Le service de la ligne a été interrompu trois ou quatre jours. Dès lors on a amené une troupe d'employés portugais; tandis que la plupart des employés anglais s'embarqueront pour Natal par le prochain bateau. Après un peu d'agitation tout est rentré dans le calme, et dans six mois la ligne devra être vendue juridiquement aux enchères.

On m'a dit que Goungounyane pense à changer de résidence et à venir s'établir sur les bords du Limpopo inférieur. — J'apprends aussi qu'une forte compagnie minière a commencé à ouvrir une route qui, joignant notre voie ferrée à l'Ouest du Lébombo, suivra dans la direction du nord le pied du Drakensberg, passera l'Olifant, et ira desservir les mines d'or de *Murchison Range*, au N.-E. du Transvaal, c'est-à-dire tout près de nos stations missionnaires. Cette Compagnie y trouvera certainement son bénéfice, car cette route directe lui permettra de faire une économie de 50 ou 60 % sur les lourds transports.

Nous venons de recevoir un précieux renfort pour notre mission : nous voici maintenant au nombre de sept dans ce district, depuis l'arrivée de M. et M^{me} Junod et de M^{lle} C. Jacot, de Neuchâtel; tous les sept, nous sommes de la Suisse romande.

P. BERTHOUD.

BIBLIOGRAPHIE ¹

Jules Rouquette. COLONISATION A TRAVERS LES PRINCIPAUX PEUPLES ANCIENS ET MODERNES. Paris (Charles Bayle), 1889, in-18, 321 p., fr. 3,50. — Cette étude n'a pas l'ampleur du grand ouvrage de Leroy-Beaulieu : « De la colonisation chez les peuples modernes, » ni de plusieurs publications analogues. D'autre part, elle dénote chez l'auteur un parti-pris trop exclusif contre tout ce qui ne vient pas de la France, et, en particulier, contre ce qui est anglais ou allemand. Beaucoup de sujets sont traités dans ce livre, mais ils ne se suivent peut-être pas dans un ordre méthodique et, parmi les notes qui terminent le volume, il en est une sur « l'utilité et la nécessité de divers partis politiques dans l'évolution de la République, » qui aurait bien pu être exclue d'un ouvrage sur la Colonisation.

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

La question de la colonisation en général, de son utilité et de ses conséquences, est traitée dans plusieurs chapitres, mais sans qu'il soit émis sur ces sujets, déjà si souvent étudiés, une théorie ou un point de vue absolument nouveau. Les pages consacrées à l'acclimatement, aux maladies résultant de l'impaludisme et aux préceptes d'hygiène que doit suivre le colon des pays tropicaux, présentent beaucoup plus d'intérêt; ces questions sont sérieusement et assez longuement étudiées, l'auteur étant lui-même médecin. Mais la place principale est, comme on doit le penser, accordée à la France et à ses colonies; il est entre autres beaucoup parlé de l'Algérie, que l'auteur habite depuis plusieurs années et dont il est enthousiaste, sans toutefois être de l'avis que tout y va pour le mieux. Il croit qu'il y aurait des réformes à opérer, particulièrement dans l'administration, qui devrait tendre à la simplification par la suppression du Conseil supérieur et du gouverneur, et par l'établissement d'une large décentralisation. Le rattachement plus étroit à la métropole, l'assimilation à la France, tel est selon lui, un des buts à atteindre. Quant à la naturalisation des indigènes, il est d'avis d'en exclure les Arabes et les Berbères trop arabisés, mais de l'admettre pour les Kabyles qui la demanderont, à condition qu'ils sachent lire et écrire le français. A ceux qui le trouvent trop sévère pour les Arabes, il répond en invoquant la raison d'État. L'État doit pouvoir se défendre; il n'est pas nécessaire qu'il soit généreux et charitable, il suffit qu'il soit juste. D'après cette théorie, l'État est évidemment juge de sa propre justice. En cela M. Rouquette traduit l'opinion des résidents européens en Algérie, qui ont une tendance trop marquée à considérer ce pays comme une propriété à exploiter. En somme, le livre de M. Rouquette est intéressant à lire, bien qu'il renferme une forte dose de compilation, et que l'esprit qui l'anime incline trop vers un chauvinisme outré.

William Lawson-Kingon. THE GERMANS IN DAMARALAND. Cape-Town (Townshend and Son), 1889, in-8°, 31 p. — On sait que le Damaraland est depuis plusieurs mois le théâtre d'une lutte d'influence entre l'Allemagne et un groupe d'Anglais représentés par M. Lewis. Le chancelier allemand ayant déclaré en séance du Reichstag qu'il avait l'espérance que le gouvernement anglais soutiendrait les Allemands contre la rapacité de M. Lewis, et qu'en tout cas, l'Allemagne maintenait ses droits, les intéressés anglais répondent par la brochure dont le titre se trouve ci-dessus. Elle renferme la copie des principales pièces du dossier de l'affaire, c'est-à-dire le texte des concessions des mines, des résolutions

arrêtées dans les assemblées d'indigènes, des traités passés avec le chef du pays. A ne lire que cet ensemble de documents, il semblerait que les droits de M. Lewis reposent sur des faits indiscutables; toutefois, il est clair que l'Allemagne ne manque pas de raisons pour soutenir ses prétentions. Pour pouvoir se décider en connaissance de cause, il faudrait avoir sous les yeux les arguments invoqués par les deux parties. *Audiat et altera pars.*

H. Droogmans. NOTICE SUR L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO. Bruxelles (van Campenhout frères et sœur), 1889, in-8°, 40 p. et carte. — Il y a des ouvrages volumineux qui sont incomplets parce qu'ils négligent certains côtés d'une question et s'étendent trop sur d'autres, tandis que de simples brochures sur le même sujet peuvent être regardées comme complètes lorsqu'elles disent tout l'essentiel. La monographie de M. Droogmans sur l'État indépendant du Congo rentre dans cette dernière catégorie. Aucune question importante se rattachant au nouvel État n'est laissée de côté. L'auteur traite successivement le côté historique, c'est-à-dire la formation de l'État indépendant et l'importante phase diplomatique marquée par la Conférence de Berlin; puis la géographie physique du pays, son commerce, son organisation politique, judiciaire et administrative, le système monétaire et la dette publique. Le style est concis et clair; l'auteur se borne à un exposé objectif, à une description de ce qui existe sans l'accompagner de commentaires. Le lecteur qui ne veut pas faire de l'État du Congo une étude approfondie mais désire simplement être au courant, trouvera là en quelques pages tous les renseignements essentiels qu'il peut désirer et une bonne carte de l'État, faite par M. Wauters et datée de février 1889.

Hermann Wissmann. UNTER DEUTSCHER FLAGGE QUER DURCH AFRIKA VON WEST NACH OST. Berlin (Walther und Apolant), 1889, gr. in-8°, 444 p., ill. et cartes, m. 12. — Le commissaire impérial allemand, Hermann Wissmann, qui guerroya en ce moment-ci sur la côte de Zanzibar, a rédigé, avant de partir pour cette expédition, le récit de sa première traversée de l'Afrique de l'ouest à l'est, la première qui ait été faite par un voyageur allemand; la première aussi qui ait été accomplie dans ce sens sous les latitudes équatoriales.

On sait que cette exploration qui fut exécutée de 1880 à 1883, a été commencée en compagnie d'un explorateur émérite le Dr Pogge. Partis de Saint-Paul de Loanda, les voyageurs cheminèrent d'abord vers l'est

par Malangé jusqu'à Kimboundou. De là, ils se dirigèrent vers le nord parallèlement au Tchikapa. A partir de Kikassa sur le Cassaï, ils reprirent la direction de l'est, s'arrêtèrent à Louboukou, traversèrent le Loubilache et le Lomami et arrivèrent à Nyangoué sur le Loualaba. En ce point, ils se séparèrent ; Pogge revint vers l'ouest, tandis que Wissmann continuait sa route vers l'est, traversait le Tanganyika, passait à Oudjiji, à Tabora, à Mpouapoua et arrivait à la côte orientale.

Comme l'ouvrage rend compte de l'ensemble de l'expédition, il se divise naturellement en deux parties : dans la première est relatée la traversée complète de l'Afrique, de Saint-Paul de Loanda à Saadani ; elle comprend donc le voyage de Wissmann et Pogge de Loanda à Nyangoué, et celui de Wissmann seul de Nyangoué à Saadani. La seconde est consacrée au récit du retour de Pogge, de Nyangoué à Louboukou, à son séjour dans cette dernière localité et à son voyage de Louboukou à Loanda. C'est là que le voyageur allemand s'éteignit le 17 mars 1884. Cette seconde partie a été rédigée d'après son rapport à la Société africaine allemande et d'après ses notes.

Bien que se rapportant à un voyage accompli depuis plusieurs années, ce double récit vaut certainement la peine d'être lu. Les descriptions qu'il renferme sont encore vraies aujourd'hui, et plusieurs parties de la région parcourue n'ont pas été traversées depuis 1883. D'ailleurs l'ouvrage plaît par les nombreuses anecdotes qu'il contient et par l'allure vive et enjouée du récit, ce qui n'enlève rien à son cachet scientifique. Il renferme d'excellentes illustrations de la main du peintre Hellgrewe, et deux cartes de Richard Kiepert. Dans un appendice se trouvent le résumé des observations météorologiques et astronomiques et des directions pratiques sur les voyages et le séjour dans l'Afrique équatoriale.

GUINÉ PORTUGUEZA. Échelle $\frac{1}{500\ 000}$. Comissaõ de Cartografia. 1889.

— La publication des cartes des possessions portugaises en Afrique se continue par les soins de la commission de cartographie. Celle que nous avons sous les yeux représente, à une échelle fort grande pour l'Afrique, ce qu'on est convenu d'appeler la Guinée portugaise. Le territoire dont il s'agit, situé au sud de la Sénégambie, se compose du bassin du Rio Grande et des cours d'eau voisins ainsi que des îles Bissagos. Cette colonie n'a, à la vérité, qu'une très faible importance, car les statistiques les plus récentes ne lui attribuent pas 6000 habitants ; toutefois les Portugais ont tenu à conserver ce pied-à-terre sur le continent africain, au milieu des Anglais et des Français rivaux. La carte est claire et facile

à lire; les montagnes y sont marquées en brun. Pour plusieurs parties, il y aura lieu de procéder à de nouvelles études, car il existe bien des cours de rivières et des lignes de côtes, particulièrement dans les îles Bissagos, qui ne sont indiquées qu'en pointillé.

Édouard Dalles. ALGER, BOU-FARIK, BLIDAH ET LEURS ENVIRONS. Guide géographique, historique et pittoresque. Alger (Adolphe Jourdan), 1888, in-8°, 2^{me} édition, 248 p., carte et plan. — Ce petit volume d'un format commode en est à sa seconde édition qui a été complétée par l'auteur lui-même. Il convient aux touristes qui ne veulent pas seulement se rendre compte de l'état actuel de la contrée, mais désirent l'étudier d'une manière complète et en connaître le passé. Sans négliger aucun trait caractéristique de l'Alger d'aujourd'hui, M. Dalles a cherché à faire revivre l'Alger d'autrefois et à initier le lecteur à l'histoire des Berbères, des Arabes et des Turcs, à leurs mœurs et à leur état social. Pour cela, il a utilisé les résultats de ses promenades et de ses recherches personnelles, et, en outre, a emprunté des citations à de nombreux écrivains de toutes les époques, surtout à ceux qui ont vu de leurs yeux les choses dont ils parlent. Les environs d'Alger jusqu'à Sidi Ferruch, Bou-Farik, Blidah et les gorges de la Chiffa sont décrits sous forme de promenades que le touriste pourra modifier à son gré. Une carte et un plan en noir accompagnent l'ouvrage.

Mario Vivarez. L'ALFA, ÉTUDE INDUSTRIELLE ET BOTANIQUE. Paris (A. Barbier), 1886, in-4°, 135 p. et pl. — Ce mémoire a été rédigé en vue du concours institué en vertu d'un arrêté du gouverneur général de l'Algérie et ayant pour objet l'exploitation de l'alfa. Son auteur, M. Mario Vivarez, en sa qualité d'ingénieur civil aux études des chemins de fer d'Alger à Laghouat, a eu l'occasion d'explorer les hauts plateaux algériens et d'étudier sur place les conditions d'existence et d'exploitation de l'alfa. La monographie qu'il publie, substantielle et d'un grand intérêt pratique, traite tous les sujets se rattachant à l'exploitation de cette plante industrielle : végétation, terrain favorable, modes d'exploitation, manipulation et emploi dans l'industrie, procédés pour empêcher le dépérissement des champs d'alfa et pour reconstituer des terrains épuisés, enfin réglementation administrative. Des statistiques claires et poursuivies jusqu'à une époque récente indiquent la production de l'alfa dans les différents pays, le rendement des exploitations, l'exportation des divers ports. Les procédés employés pour transformer l'alfa en

produits industriels sont expliqués tout au long avec détails sur les machines et planches à l'appui. Actuellement, les pays producteurs d'alfa sont : la Cyrénaïque, la Tripolitaine, la Tunisie, l'Algérie et l'Espagne. De tous c'est l'Algérie qui donne le plus ; en 1884, l'exportation de ce dernier pays en alfa a atteint 100,000 tonnes environ valant 14 1/2 millions de francs. La plus grande partie de cet alfa va en Angleterre où se trouvent les usines qui le convertissent en pâte à papier. L'auteur demande que des usines s'établissent en Algérie et que de cette manière cette plante si précieuse soit traitée sur place, ce qui donnerait à l'Algérie une vigoureuse impulsion industrielle.

Léon Guiral. LE CONGO FRANÇAIS. Du Gabon à Brazzaville. Paris (E. Plon, Nourrit et C^o), 1889, in-18, 322 p., ill. et carte, fr. 4. — L'auteur de ce livre est une des trop nombreuses victimes du climat de l'Afrique équatoriale. Animé d'une véritable passion pour l'histoire naturelle, il fit partie, de 1880 à 1883, d'une expédition chargée de ravitailler les postes que M. de Brazza avait établis dans le bassin de l'Ogôoué. Il en revint terrassé par la fièvre. Toutefois l'air du pays natal le remit complètement ; en 1884, il retourna au Gabon et il explora le bassin du San Benito. Mais il avait trop compté sur ses forces. La terrible maladie le reprit et cette fois il fut vaincu. Il mourut en 1885 sur cette terre africaine à laquelle, comme tant d'autres, il aurait voulu arracher quelques-uns de ses secrets.

C'est au récit de son premier voyage qu'est consacré l'ouvrage que nous annonçons. Il a été écrit d'après les notes de l'explorateur et ses correspondances par des amis respectueux de sa mémoire. M. Künckel d'Herculais y a particulièrement collaboré. On ne trouvera pas dans ce livre le récit de découvertes importantes, car la région parcourue par M. Guiral est une des plus explorées puisque c'est celle où se trouvent les postes français. Toutefois s'il en est de moins connues, il en est peu de plus intéressantes ; chacun prendra plaisir à lire la description de ce beau pays de l'Ogôoué, si riche mais encore si peu exploité, à faire connaissance avec les indigènes, en particulier avec les Ba-Tékés, dont M. Guiral nous décrit tout au long les mœurs et les coutumes. La forme est simple ; on sent que la main qui a écrit ce journal de voyage était celle d'un jeune homme. Toutefois cette simplicité plaît, car elle donne à la narration un cachet de vérité, que n'ont pas, malheureusement, tous les récits de voyages récents.

Le général Faidherbe. LE SÉNÉGAL. LA FRANCE DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE. Paris (Hachette et C^{ie}), 1889, grand in-8°, 501 p., ill. et cartes, fr. 10. Nos lecteurs savent que c'est le général Faidherbe qui a fait du Sénégal une des grandes colonies françaises. Dès lors il n'a pas cessé de suivre d'un œil attentif la marche et les progrès de l'œuvre à laquelle il avait donné l'impulsion, et qu'il s'est efforcé de faire connaître et aimer par de nombreux mémoires, publiés dans les revues des sociétés de géographie ou autres. Il n'avait qu'à les fondre ensemble, à les relier dans un récit suivi et à les mettre au point pour produire le grand ouvrage que nous avons sous les yeux.

Dans une première partie, consacrée à la période des origines, jusqu'à l'abolition de l'esclavage en 1848, le général Faidherbe a reproduit de nombreux épisodes empruntés aux publications du père Labat, du chevalier de Boufflers, de l'abbé Boilat, de Raffinel, etc. La seconde partie, la plus développée, renferme le récit continu des événements qui se sont accomplis au Sénégal et au Soudan français de 1848 à 1889, et surtout des opérations de guerre, des accroissements territoriaux et des travaux publics qui les ont secondés.

Dans un moment où le Sénégal et ses dépendances soudaniennes sont l'objet, de la part d'un certain parti, de critiques vives, presque acerbes, qui trouvent de l'écho, l'ouvrage du général Faidherbe arrive fort à propos pour rappeler que, dans aucune des colonies, les soldats de la France n'ont déployé des qualités plus solides : énergie, dévouement, initiative, science, et qu'avec d'aussi faibles moyens, on n'a obtenu nulle part d'aussi grands résultats. Il permet de constater que l'expression de Soudan français, appliquée depuis quelques années au prolongement des territoires français du Sénégal vers l'est, n'est pas une formule ambitieuse, mais la simple expression d'un fait réel. Il a donc sa place marquée dans l'ensemble des nombreuses publications qui s'appliquent à faire la lumière sur le Sénégal et ses dépendances, et qui permettent soit d'y suivre jour après jour le progrès de l'action française, soit de la comparer avec l'œuvre accomplie dans les autres colonies, à la Guyane ou en Océanie, à la Réunion ou à la Guadeloupe, enfin au Gabon ou au Congo français.

BULLETIN MENSUEL (7 octobre 1889¹).

Dans un rapport sur le commerce d'**Alexandrie** en 1888, M. Willmore, vice-consul anglais, annonce que la dépression commerciale qui a pesé sur l'Égypte paraît être arrivée à son terme. La sécurité retrouvée se manifeste par le fait que les capitalistes sont plus disposés à prêter leur argent pour des travaux d'utilité publique. De nouvelles compagnies se sont formées; il est question de pourvoir la ville de l'éclairage électrique, d'établir des lignes de tramways, d'améliorer la navigation du Nil, de manière à faciliter le transport des produits des terres voisines du fleuve. Le projet le plus important est relatif à l'entrée du port d'Alexandrie; elle serait élargie suffisamment pour permettre aux navires de le traverser sans danger pendant la nuit; de jour, par un temps favorable, deux vaisseaux pourraient y passer sans que l'un eût à attendre que son tour fût venu. Les travaux du département d'irrigation sont en progrès; la superficie rendue cultivable a été augmentée autant que les fonds l'ont permis. Dans les endroits où le fleuve ne montait pas assez pour arroser les terres adjacentes, le sol demeurait sans culture, sauf sur quelques points où, en élevant l'eau par des moyens artificiels, on pouvait cultiver un peu de maïs. On a commencé de grands travaux pour l'amélioration des canaux, et l'on espère, avec le temps, pouvoir obvier aux maux résultant du manque d'eau d'arrosage. Les eaux basses du Nil en 1888, en diminuant l'exportation du coton, ont fait baisser le chiffre d'exportation de l'Égypte pour l'Angleterre.

Quoique l'on ignore les intentions de Mangaschah, négous désigné par le roi Jean en mourant, et celles de son généralissime Ras-Aloula, qui occupe encore l'Amhara et le Tigré, moins Asmara, il semble, pour le moment, que l'établissement des Italiens à Keren et à Asmara doive être durable. Le chef de l'**ambassade choane**, Makonnen, paraît avoir apporté au roi Humbert, outre des présents d'une valeur considérable, un projet de traité élaboré par l'explorateur Antonelli; par lequel Ménélík garantirait à l'Italie la possession des territoires qu'elle occupe actuellement à Keren et à Asmara; il invoquerait même dans une certaine mesure le protectorat italien. Les dernières dépêches reçues par

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

Makonnen annonçaient que le pays de Harrar était complètement tranquille, et que Ménélik était toujours à Antotto attendant la bonne saison pour occuper le Tigré.

Le *Moniteur des intérêts matériels* a annoncé la transformation en Société anonyme de l'**Imperial British East African Company**, qui a fait appel à la petite épargne par l'émission d'une souscription de 2,000,000 L. sterl. en actions de 20 L. sterl. chacune. La première émission porte sur 50,000 actions, dont 12,000, souscrites par les fondateurs en 1888, leur sont allouées en toute propriété. Le prospectus de la souscription porte que : « outre la ligne côtière acquise par la British East African Company, il lui a été concédé à l'intérieur 100,000 milles carrés de territoire s'étendant d'un côté jusqu'aux fleuves Tana et Juba, de l'autre, jusqu'au lac Victoria-Nyanza et à la province de Wadelai, gouvernée par Émin-pacha. Au point de vue politique et commercial, ces territoires embrassent une région exceptionnellement importante, des traités et conventions sont en voie d'être conclus au nom de la Compagnie, traités en vertu desquels une grande partie des dits territoires lui serait concédée à perpétuité avec droits souverains. » Les banques d'émission ont recommandé l'entreprise comme une « affaire d'intérêt national. »

Au mois d'octobre 1886, un Allemand, le Dr Jühlke, obtenait, par des traités conclus avec les indigènes, la côte de Benadir, de Witou à Makdischou. D'autre part, dans la convention conclue entre l'Angleterre et le sultan de Zanzibar, l'Angleterre reconnut à ce dernier les ports de la côte de Benadir, à savoir : Kismayou, Barawa, Merka, Makdischou, avec un rayon de dix milles marins, et Warscheik avec un rayon de cinq milles marins. Ce fut conformément à cette convention que l'Allemagne, l'Angleterre et la France, garantirent les possessions du sultan de Zanzibar. Mais la Société allemande de l'Afrique orientale et la British East African Company ont pris à ferme, pour cinquante ans, l'administration des territoires appartenant au sultan, et chacune d'elles a agi dans les limites de sa sphère respective d'intérêts. En ce qui concerne l'**île de Lamou**, qui ferme le port de Witou, les deux Sociétés prétendaient avoir pris à ferme l'administration de cette île. Le baron de Lambertmont, choisi comme arbitre, s'est prononcé dans un sens favorable à la Compagnie anglaise, qui en a immédiatement profité pour se faire céder par le sultan de Zanzibar, avec tous droits de souveraineté, une nouvelle ligne côtière de plus de mille kilomètres, s'étendant depuis l'embouchure de la Tana jusqu'au delà du port de Warscheik, et comprenant,

outre l'île de Lamou, les ports et les territoires de Kismayou, Barawa, Merka et Makdischou. Elle déploiera donc son activité sur un territoire dont la côte mesure environ 1400 kilomètres, de l'Oumba jusqu'à Warscheik, et qui embrasse, à l'intérieur, les bassins de la Juba et de la Tana, les pays des Masaï et des Gallas, jusqu'aux lacs Sciambara et Victoria-Nyanza. Nous n'avons trouvé dans aucune publication le texte de la sentence arbitrale du baron de Lambermont. Il faut croire que les traités conclus par le D^r Jühlke avec les chefs gallas et somalis n'ont pas été reconnus valables. La colonie allemande de Witou, entre la Tana et l'île de Lamou, se trouve maintenant coupée des régions de l'intérieur. Les rapports entre les Allemands et les Anglais dans cette région, déjà difficiles par suite des procédés de l'amiral Freemantle envers les membres de l'expédition du D^r Peters au secours d'Émin-pacha, n'en seront pas rendus plus faciles. Quoi qu'il en soit, deux grands personnages de Zanzibar, Mohamed Saleiman Mondrie et Samot-ben-Hamed, sont arrivés à Berlin, chargés par le sultan de féliciter l'empereur Guillaume II à l'occasion de son avènement au trône; peut-être aussi pour obtenir des explications au sujet des intentions des Allemands sur la côte africaine.

Sir Francis de Winton, président du Comité de l'expédition anglaise de secours en faveur d'Émin-pacha, a annoncé à la section de géographie de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, à Newcastle sur la Tyne, que l'on peut s'attendre d'un moment à l'autre à voir apparaître **Stanley** sur un point du littoral oriental de l'Afrique. D'autre part des nouvelles arrivées à Bruxelles le présentent comme ayant essayé de prendre la route du sud en passant par l'ouest du Victoria-Nyanza; repoussé de ce côté, il aurait dû remonter vers le nord, et ce serait sur la côte orientale du lac qu'avec Émin-pacha il aurait attendu l'arrivée des approvisionnements qu'il avait fait déposer à Msalala. De là, il se dirigerait vers Mombas, mais sans **Émin-pacha** qui serait resté à l'intérieur. Nos lecteurs se rappellent que lors de sa première rencontre avec Stanley, Émin avait résisté aux sollicitations de celui-ci de quitter sa province de l'Équateur, dans la crainte de voir l'anarchie tomber dans le pays où il avait réussi à maintenir l'ordre si longtemps (voy. p. 155). Déjà précédemment, dans une lettre du 17 avril 1887 au D^r Felkin, d'Édimbourg, il écrivait : « On se trompe grandement en Angleterre si l'on croit qu'aussitôt Stanley arrivé, je m'en retournerai avec lui. J'ai passé ici douze années de ma vie; dites-moi s'il serait digne de ma part de désertir mon poste à la première

occasion qui se présenterait. Je resterai près de mes gens aussi longtemps que je ne verrai pas clairement que leur sécurité, en même temps que l'avenir de ce pays, est assurée. Je m'efforcerai de conduire à bonne fin l'œuvre que Gordon a payée de son sang; je le ferai, sinon avec son énergie et son génie, du moins conformément à ses intentions et à ses idées. Quand mon chef regretté me confia le gouvernement de ce pays, il m'écrivit : « Je vous nomme pour la cause de la civilisation et du progrès. » J'ai fait de mon mieux jusqu'ici pour justifier la confiance qui m'a été témoignée. Si l'Angleterre veut réellement nous aider, il faut qu'elle essaie, en premier lieu, de conclure un traité avec l'Ou-Ganda et l'Ou-Nyoro, afin d'améliorer moralement et politiquement la condition de ces deux puissants royaumes. Une route sûre vers la côte doit être ouverte, qui ne soit pas à la merci des caprices de roitelets ou d'Arabes. C'est tout ce que nous demandons; c'est la seule chose nécessaire au développement continu du pays. Le jour où nous posséderons cette route, nous envisagerons l'avenir avec espoir. Vous pouvez vous représenter avec quelle anxiété j'aspire au dénouement. » Il faut attendre l'arrivée de Stanley et les rapports qu'il fera à son Comité pour connaître les motifs réels du refus d'Emin-pacha de revenir actuellement à la côte orientale. Toutefois il est permis de supposer que Stanley, agent du Comité à la tête duquel se trouve sir Francis de Winton, un des membres les plus influents de la British East African Company, lui aura fait entrevoir, dans les travaux de cette Société, dans la route qu'elle crée, dans ses projets d'étendre son activité jusqu'au bassin du Nil, l'aurore de ce jour qui devait lui permettre d'envisager l'avenir avec espoir. Nous n'irons pas jusqu'à dire, avec M. Wauters, qu'il n'est pas douteux qu'Emin-pacha qui, pendant onze ans, a été au service du gouvernement égyptien, n'ait passé au service de la Royal British East African Company; d'où le rédacteur du *Mouvement géographique* de Bruxelles est amené à écrire : « Il est probable que la province d'Emin-pacha, en tout ou en partie, compte aujourd'hui, au moins nominale-ment, au nombre des territoires de cette nouvelle colonie anglaise. » Il est possible que l'ambition des directeurs de la Royal British East African Company qui vient d'étendre sa ligne de côte jusqu'à Warscheik, vise l'annexion de l'ancienne province égyptienne de l'Équateur aux territoires qui lui ont été concédés. La position que l'Angleterre occupe en Égypte lui faciliterait la réalisation d'un semblable dessein. Le gouvernement britannique ne lui marchanderait pas l'extension des droits que lui confère déjà la charte dont elle jouit, à l'immense territoire qui s'étend jusqu'à Wadelai.

Une **lettre du major Parminster**, des Stanley-Falls, du 22 février, publiée par le *Daily-News*, nous apporte des renseignements complémentaires sur Stanley et Émin-pacha. Quand Tipo-Tipo fut informé du retour de Stanley à l'embouchure de l'Arououimi, il donna immédiatement à Sélim-ben-Mohamed l'ordre de le rejoindre sur la route vers l'intérieur, et voici ce qu'apprit ce messager : Stanley et Émin étaient convenus de se rencontrer six mois après leur séparation, dans un endroit indiqué sur les rives de l'Albert-Nyanza, pour entreprendre, avec leurs forces, le voyage vers la côte orientale. Émin fut obligé de prendre cette décision par l'attitude menaçante de ses troupes qui désiraient partir, puisqu'une route avait été trouvée. Tout ce qui était transportable devait être emporté, et le reste, y compris les vapeurs d'Émin, devait être brûlé, après qu'on s'en serait servi. Vu le grand nombre de femmes et d'enfants et la quantité des bagages, la voie navigable devait être choisie de préférence à celle de terre. On devait faire usage du fleuve jusqu'au Victoria-Nyanza, traverser le lac en canots, aborder à la côte méridionale, et marcher ensuite vers Tabora par une des routes connues des caravanes. On s'attendait à quelques difficultés pendant la traversée de l'Ou-Ganda, mais Stanley ne doutait pas de triompher de tous les obstacles. La caravane, disait Sélim, compterait 6000 fusils et six canons. Même en ajoutant une perte considérable de temps aux délais causés par les difficultés du voyage, Stanley comptait être à Tabora au mois de juin ; la nouvelle de son arrivée aurait pu parvenir en Angleterre au mois d'août.

Le duc de Fife, le duc d'Abercorn, le comte d'Aberdeen et d'autres personnages anglais importants ont constitué une **Compagnie pour l'exploitation des mines des territoires au nord du Be-Chuanaland et de la république Sud-africaine**, et ont demandé, en faveur de leur Société, une charte royale, comme celle que le gouvernement britannique a accordée à la Compagnie du Niger et à la British East african Company. Dans la Chambre des communes, le baron H. de Worms a affirmé que des articles spéciaux y seraient insérés, pour assurer la surveillance impériale sur les rapports de la Compagnie avec les tribus indigènes et avec les puissances étrangères voisines. « Le gouvernement anglais est content, » a-t-il ajouté, « que la formation d'une puissante compagnie offre l'espoir de voir ces territoires s'ouvrir pacifiquement à la civilisation, à l'influence et au commerce anglais. La charte ne permettra à la Compagnie d'acquérir aucun territoire sans la sanction expresse du gouvernement ; elle ne remplacera

point non plus le protectorat de S. M. dans le pays de Khama; elle n'affectera point la position du Be-Chuanaland en tant que colonie de la couronne; elle ne donnera à la Compagnie aucun pouvoir de gouvernement ou de contrôle, et ne lui permettra d'en acquérir aucun dans quelque district que ce soit sans en avoir obtenu l'autorisation. La Compagnie n'aura aucun droit de s'étendre indéfiniment, ni aucun monopole qui annulerait des concessions antérieures valables.

Le roi-souverain de l'**État indépendant du Congo** a créé un **Conseil supérieur**, qui est à la fois une cour supérieure de justice et une sorte de conseil d'Etat. Le siège en est à Bruxelles. Au point de vue judiciaire, il remplit l'office de cour de cassation, et connaît des pourvois dirigés contre tous jugements rendus en dernier ressort en matière civile et commerciale par les tribunaux de l'État indépendant; il est appelé, en outre, à connaître de l'appel des jugements rendus sur premier appel par le tribunal de Boma, lorsque la valeur du litige excède 25,000 francs. Dans la sphère de ses secondes attributions, le Conseil supérieur délibère et donne son avis sur les questions dont il est saisi par le roi-souverain.

Par décret du roi-souverain de l'État indépendant du Congo, la **chasse à l'éléphant** est interdite dans toute l'étendue du territoire de l'État, à moins de permission spéciale. Le gouverneur général détermine les conditions de cette permission et les taxes à percevoir de ce chef. Quiconque sera trouvé chassant l'éléphant sera puni d'une amende de 25 à 500 francs et d'une servitude pénale d'un mois à dix ans, ou d'une de ces peines seulement. Quiconque se sera approprié un éléphant capturé ou tué à la chasse, ou ses dépouilles, sera puni des peines édictées par l'article 11 du Code pénal. Les éléphants ainsi capturés ou tués seront remis à l'État ou confisqués à son profit.

Le *Daily News* a publié une lettre du major Parminster de **Stanley-Falls**, écrite au mois de février, de laquelle nous extrayons ce qui suit : « Les sentiments hostiles des **Arabes** contre les blancs se sont propagés de la côte orientale, fermée par le blocus, jusque très avant dans l'intérieur et semblent s'être emparés de Tipo-Tipo et de ses partisans. La prohibition de la vente des munitions et des armes au delà de l'Oubangi menace ses relations avec l'État du Congo. Un convoi portant au chef un certain nombre de fusils fut saisi en route. La nouvelle en arriva à Tipo-Tipo dans un mauvais moment. L'annonce du blocus s'était déjà répandue, et une troupe arabe commandée par Selim-Ben-Mohamed avait déjà été délogée de ses quartiers, au confluent de l'Arououimi, par

une troupe de l'État du Congo. La situation était si tendue qu'on discutait ouvertement la possibilité d'une rupture avec les blancs. Néanmoins ce n'était pas la crainte de se trouver sans armes qui provoquait cette irritation, car les Arabes avaient, disaient-ils, prévu la situation et s'étaient abondamment pourvus pour six ans. Ces événements ont rendu Tipo-Tipo très méfiant envers les officiers de l'État du Congo, même envers le lieutenant Becker qui, quoique demeurant sous le même toit que lui, ne lui inspirait cependant pas confiance, en sorte que, pour envoyer une lettre au souverain de l'État indépendant, le chef arabe sollicita les bons offices de deux Anglais.

Mais un événement bien autrement sérieux eut lieu le 22 février. Ce jour-là, **Tipo-Tipo** se présenta à la demeure du résident et demanda formellement deux cents fusils et des munitions. Dans la soirée, il revint en compagnie du major Parminster, de M. Ward et de plusieurs Arabes. Il commença par expliquer pourquoi il avait fait venir les deux Anglais. Il voulait que le monde entier apprit ce que lui, Tipo-Tipo, avait à dire. Puis il assura le résident de sa fidélité envers le roi, et demanda de nouveau des armes pour maintenir l'ordre dans ses domaines. Il considérait la prohibition comme une preuve que l'État n'appréciait pas ses services, et il termina en déclarant que si, dans six mois, il ne recevait pas les armes en question, il s'envisagerait comme libre de tout engagement envers le roi. C'est une manière comme une autre d'arborer le drapeau de la rébellion, car, du moment que Tipo-Tipo ne sera plus le serviteur du roi, il deviendra son rival. Si tel est vraiment l'état d'esprit du puissant chef arabe, le gouvernement de l'État du Congo risque de se trouver dans une situation fort embarrassante ; il devra ou bien se résoudre à laisser les razzias se continuer sur son territoire, ou bien affronter le péril d'un soulèvement arabe, qui mettrait ses forces à une rude épreuve. »

Heureusement le **dernier courrier du Congo** arrivé à l'administration centrale de l'État indépendant à Bruxelles apporte de meilleures nouvelles du haut fleuve : « Le commandant du territoire des Ba-Ngala avait reçu, vers la mi-mai, un rapport alarmant du résident intérimaire des Stanley-Falls. De plus, des bruits assez graves, colportés par les indigènes, représentaient la situation comme troublée en amont de l'Arououimi. Dans ces conditions et en vue d'éviter aux transports de commerce des risques importants, M. Vankerckhove suspendit provisoirement le droit de circulation pour les bateaux européens au-dessus du camp de l'Arououimi. En même temps, il se rendit à toute vapeur

aux Stanley-Falls, y trouva tout dans le meilleur état, et Tipo-Tipo plus soumis que jamais. Immédiatement il leva l'interdiction de la navigation. Tipo-Tipo était resté dans ses dispositions antérieures de respect pour l'autorité de l'État; mais, cette fois, il en fit une démonstration particulièrement ostensible, en interdisant à Sélim-ben-Mohamed de voyager dans certains parages, et en réprimant certains abus d'un petit poste placé près d'un marché intérieur. D'ailleurs, il n'avait pas été difficile aux Arabes de se rendre compte de la consolidation de l'autorité légale dans cette province. Non seulement ils avaient vu les renforts arrivés au camp de l'Arououimi, mais ils avaient constaté que la puissante tribu des Ba-Soko avait ouvertement rangé ses milliers de guerriers sous le drapeau bleu étoilé. En outre, ils avaient compris que les mesures militaires prises par l'État indépendant ne cachaient aucune intention de rompre le pacte conclu avec Tipo-Tipo, tant que ce pacte serait respecté par eux. En résumé, à un moment de malaise et de méfiance réciproque a succédé une franche cordialité. Dès lors, le camp de l'Arououimi a reçu un nouveau renfort de 300 soldats. Tipo-Tipo avait ajourné son voyage à Zanzibar pour attendre la visite du gouverneur général, M. Jansen, qui doit être arrivé aux Stanley-Falls vers le 15 septembre. Là, les conditions étaient si bonnes que M. Becker n'avait pas craint de s'en éloigner pendant plusieurs mois pour venir refaire son équipement dans le bas Congo. »

Les paquebots du Havre et de Marseille ont commencé à faire régulièrement le **service de la côte occidentale d'Afrique** jusqu'au Congo. Le *Pélon*, parti de Marseille, a emporté une chaloupe offerte à Dinah-Salifou, roi des Nalous, par la Société de la côte occidentale d'Afrique. Il avait aussi de nombreux fûts démontés, devant servir à rapporter des huiles de palme et à débarquer les marchandises sur certains points de la façon suivante : Faute de ports et de rades où la circulation des mahonnes soit possible, à cause des barres qui s'opposent à l'entrée dans les rivières, les marchandises à destination de la côte sont placées dans des barriques appelées ponchons, que l'on jette par-dessus bord, une fois bien fermées. A la mer, les lascars les attachent les unes aux autres et en forment ce qu'on appelle des chapelets qu'ils remorquent, avec leurs pirogues, jusqu'à terre. A partir du cap Palmas jusqu'à la dernière escale du Congo, les lascars indigènes devront être substitués aux équipages français; les matelots et les chauffeurs auraient trop à souffrir de la température s'ils vaguaient à leurs occupations ordinaires dans ces parages.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le vapeur le *Brésil*, de la Compagnie des Messageries maritimes, a fait récemment le trajet de Marseille à Bougie en vingt-quatre heures. C'est la traversée la plus rapide qui, jusqu'à ce jour, ait été faite entre ces deux ports.

Le ministre de l'Instruction publique a voulu faire connaître la France aux instituteurs indigènes de l'Algérie, et il a profité de l'Exposition pour en faire venir à Paris un certain nombre. Une quinzaine d'instituteurs arabes et kabyles sont arrivés en France sous la conduite de M. Scheer, inspecteur des écoles indigènes de l'Algérie.

Un rapport du gouverneur général de l'Algérie, relatif à la destruction des criquets pendant l'année 1889, émet des craintes sérieuses sur l'impossibilité dans laquelle on se trouvera l'année prochaine de combattre ce fléau. On a constaté, en effet, surtout dans la partie orientale de l'Algérie, que les éclosions se produisent maintenant dans l'intérieur, au delà de la limite des postes français. En Tripolitaine, notamment, on en signale un nombre considérable, et l'on craint que l'année prochaine la Tunisie ne soit plus particulièrement ravagée.

Le bey de Tunis a accédé à la convention internationale pour la protection des câbles sous-marins.

D'après un correspondant du *Daily News*, M. Fricke, explorateur africain, est revenu en Allemagne, après quatorze ans de séjour en Afrique. Il se trouvait à Khartoum au moment de la mort de Gordon, qui ne se serait pas rendu compte de sa position. Au dire de M. Fricke, les messages de Gordon aux autorités militaires anglaises auraient induit celles-ci en erreur. Deux jours avant sa mort, Gordon aurait pu se sauver; il ne le fit pas, comptant toujours sur l'influence qu'il exerçait. Il aurait été tué par quelques-uns de ses soldats, alors que, sans armes, il faisait son inspection du matin.

Par traité du 7 avril 1889, le sultan des Medjourtines a cédé à l'Italie ses droits souverains sur le territoire qui s'étend du Ras Auad au Ras Beduin, et qui fait suite au sultanat d'Opia, précédemment placé sous le protectorat italien.

Le sultan de Zanzibar a envoyé un certain nombre de ses fonctionnaires visiter l'Exposition de Paris.

Le fils de Tipo-Tipo, Sefu-ben-Mohamed, actuellement à Zanzibar, affirme que son père lui a recommandé de ne rien négliger pour se rendre utile aux Européens. D'après lui, la tranquillité régnait partout aux abords du Tanganyika, et les rapports entre les Arabes et les Européens étaient bons sur le haut Congo.

M. Erskine, qui a exploré, il y a un certain nombre d'années, la côte orientale d'Afrique, est actuellement à Lisbonne, où il a proposé au gouvernement portugais la colonisation d'un vaste territoire à l'ouest de Manica, avec des familles portugaises et boers, moyennant la concession de terrains et de privilèges qui rapprocheraient la Compagnie qu'il projette de créer de celles qu'ont vu naître l'Allemagne et l'Angleterre pour l'exploitation commerciale de l'Afrique orientale.

*

Les journaux de Lisbonne annoncent la signature d'une convention de tarifs entre l'Administration portugaise du chemin de fer de la baie de Delagoa et la Compagnie du chemin de fer du Transvaal. La convention a été signée à Lisbonne par le ministre des colonies et le consul du Transvaal. Les travaux de construction de la ligne, de la frontière à Prétoria, commenceront prochainement.

L'exploitation des mines d'or de Zoutpansberg prend chaque jour un plus grand développement. Il est question d'y créer deux nouvelles villes, qui auront probablement un accroissement aussi rapide que celui de Barberton et de Johannesburg.

M. Dutoit, ministre de l'Instruction publique de la république sud-africaine, voyage actuellement en Belgique et en Hollande, où il tâche de recruter les professeurs nécessaires pour l'université hollandaise projetée à Prétoria.

On a découvert, sur la propriété du Griqualand West Copper and Mineral Syndicate, un gisement puissant d'asbeste. Les nombreux usages auxquels l'incombustibilité de cette fibre minérale permet de l'employer permettent de voir dans cette découverte une nouvelle source de prospérité pour l'industrie de l'Afrique australe. Des arrangements ont déjà été pris pour en développer l'exploitation.

La Chambre du commerce de Capetown a réclamé contre le tarif élevé de la Compagnie des télégraphes pour les dépêches entre la colonie et l'Angleterre. La Compagnie, ayant fait des frais considérables pour la pose du câble occidental, n'a pas pu, jusqu'ici, faire droit à ces réclamations; toutefois elle espère, au terme d'une année, pouvoir abaisser le tarif d'une manière notable.

La Compagnie coloniale allemande du Sud-ouest africain ayant réclamé l'appui du gouvernement impérial pour ses entreprises dans le Damaraland, le chancelier lui a fait répondre que le gouvernement de l'empire n'a pas pour mission et que la politique coloniale allemande n'a pas inscrit dans son programme de travailler à l'établissement d'institutions politiques chez des peuplades non civilisées, ni d'employer la force armée pour combattre la résistance que des chefs indigènes peuvent faire à des entreprises non encore fondées par des ressortissants allemands dans les pays transocéaniques.

La Compagnie du chemin de fer du Congo fera partir, le 10 octobre, à bord du steamer *Loulaba*, sa première expédition, composée de cinq ingénieurs, qui tous ont fait partie de l'expédition d'étude. Il leur sera adjoint un médecin, deux conducteurs de travaux et quelques artisans. Ils sont chargés d'arrêter le tracé définitif de la première section entre Matadi et Palaballa. Une seconde expédition s'embarquera dans le courant de novembre.

Au premier marché de l'ivoire du Congo, à Anvers, 15,000 kilogr. étaient en vente; des maisons françaises, anglaises, allemandes et hollandaises se sont présentées comme acquéreurs. Il est question d'en tenir un régulièrement tous les trois mois. Le *Kissanga*, de la maison Hutton et Cookson, a chargé au Congo 3825 kilogr. d'ivoire pour le prochain marché.

Les établissements européens échelonnés le long du Congo, de Stanley-Pool aux Stanley-Falls, se multiplient avec une rapidité extraordinaire. Actuellement on

en compte 28 : 7 de l'État Indépendant, 2 français, 3 des missions catholiques, 6 des missions protestantes, 4 factoreries belges, 4 factoreries hollandaises et 2 factoreries françaises.

Dans son exploration du réseau fluvial du haut Congo, M. Delcommune a trouvé partout l'arbre qui fournit la noix de kola : sur les deux rives du Congo, dans l'Itimbiri, sur le Lomami, le lac Matoumba, la Loulonga, le Rouki, etc.

Jusqu'à présent, aucun explorateur n'avait encore signalé l'existence d'un affluent de droite dans le cours inférieur de l'Arououimi; M. Delcommune en a trouvé un, aux eaux noires, à environ une heure de l'embouchure de la rivière dans le Congo, en amont du village des Ba-Soko.

Nos lecteurs se rappellent que le sultan du Maroc a autorisé une Compagnie italienne à établir à Fez une fabrique d'armes; 1200 colis sont déjà arrivés au port de Larache. Il faudra huit cents chameaux et cinquante chariots pour transporter toutes ces pièces à Fez. Le major italien Ferrara, qui doit diriger l'expédition, attend à Larache les moyens de transport.

La Société Cockerill d'Anvers a ouvert, à titre d'essai, une ligne de navigation entre ce port et le Maroc.

CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

Le peu de cas que l'on fait des esclaves à **Zanzibar** les expose au sort le plus cruel dans les incendies qui y sont fréquents. En quelques heures, écrit un correspondant au *Bulletin* de la Société anti-esclavagiste de France, le feu dévore une centaine de cases, si le vent le favorise, car les nègres ne savent pas combattre ce fléau. Il y a quelques jours, un pâté de cases de nègres disparut dans les flammes et la fumée. Il y eut beaucoup de cris, d'imprécations, d'agitation; mais il y eut une chose plus horrible que toutes les autres : deux femmes esclaves gisaient au fond d'une paillotte, les pieds rivés dans une énorme poutre, en punition de je ne sais quelle bagatelle. Les flammes s'abattirent sur le toit de feuilles sèches. La case fut dévorée en quelques minutes, et personne ne prit la peine de penser aux deux malheureuses qui moururent dans d'atroces souffrances. Quand tout fut fini, on ne retrouva plus au milieu des débris que quelques ossements calcinés, restes dédaignés des deux esclaves. Le fait parut de si peu d'importance aux yeux de la masse qu'on n'en parla presque pas à Zanzibar.

Les boutres arabes ne peuvent plus facilement transporter les esclaves, du continent à Zanzibar, à cause des croiseurs qui sillonnent le canal. Mais les canots indigènes — *mitambi* — les ont remplacés pour la périlleuse besogne. On garrotte deux esclaves et on les couche en long au

fond du canot, en ayant bien soin de leur attacher auparavant de grosses pierres aux pieds. Si c'est le jour, on hisse la petite voile et l'on part, sans crainte d'attirer les soupçons du croiseur. La nuit, on pagaie, pour ne pas être découvert par les puissantes jumelles qui fouillent les ténèbres. Si, malgré tout, quelque chaloupe anglaise ou allemande semble vouloir s'approcher de ce tronc d'arbre qui glisse silencieux sur les vagues, vite, les deux esclaves sont soulevés, jetés sans bruit par-dessus bord, et ils disparaissent dans le gouffre sans avoir même pu pousser un cri. Quand le croiseur arrive, il constate qu'il n'a affaire qu'à de simples pêcheurs ; il passe et disparaît dans la nuit.

Non content d'avoir fondé la mission de Saint-Louis de l'**Oubangi**, près du confluent de cette rivière avec le Congo, le P. Augouard songe à aller prochainement installer une nouvelle station près des rapides de Zongo, à 600 ou 700 kilomètres en amont. Cette création lui paraît d'autant plus nécessaire que les tribus de l'Oubangi pratiquent encore généralement le cannibalisme. « La plupart des villages, » écrit-il aux *Missions catholiques*, « immolent chaque jour au moins un esclave, et sa chair palpitante est dévorée toute fumante. Les indigènes vont jusqu'à mêler de la graisse humaine avec l'huile de palme, et comme les Européens se servent souvent de cette huile pour leur cuisine, ils doivent veiller attentivement pour ne pas devenir anthropophages sans le savoir. Les natifs font aussi fumer des membres humains, comme on le fait pour la viande d'hippopotame et de buffle ; ils viennent, avec la plus grande désinvolture, vous proposer d'en acheter, ne comprenant rien aux reproches qu'on leur fait à ce sujet. »

Nous extrayons ce qui suit d'une lettre du P. Lourdel, vicaire apostolique du Victoria-Nyanza, sur l'orphelinat du **Bou-Koumbi**. Notre contrée est un des pays les plus renommés pour le trafic des petits enfants ; chaque année, les victimes peuvent se compter par milliers. Les missionnaires se sont efforcés de rendre à la liberté le plus grand nombre possible de ces infortunés, en payant leur prix de rachat et en se faisant leurs pères adoptifs. Sans parler de plus de quarante enfants qui sont à l'orphelinat du Bou-Koumbi, nous avons actuellement avec nous environ quatre-vingts rachetés.

Au milieu de la petite forêt de bananiers où se trouve notre résidence, nous leur avons bâti une grande case en roseaux, recouverte d'herbe. Une simple peau de chèvre, quelques coudées d'une étoffe grossière fabriquée avec l'écorce d'un arbre du pays, voilà leur lit ; quelques patates ou bananes leur suffisent pour nourriture. Leur vêtement se

compose d'une petite culotte de cotonnade venue de Zanzibar. Leur occupation habituelle est le travail manuel : faire des briques séchées au soleil, scier des planches, cultiver, etc. Les missionnaires étant absorbés par l'instruction des catéchumènes, un enfant, des plus sérieux, est chargé de la surveillance de ses compagnons. Les punitions les plus employées sont les amendes, et souvent la privation du morceau de viande, de canne à sucre, ou de la pincée de sel qu'on leur donne le dimanche.

Les jeunes filles esclaves abondent aussi ici. Pendant plusieurs années, nous n'avons pu en racheter, n'ayant personne à qui les confier. Mais une des victimes de l'Ou-Ganda ayant réussi, deux mois avant sa mort, à convertir sa mère et sa sœur, celle-ci lorsqu'elle apprit que son frère avait été mis à mort, vint trouver ses meurtriers et leur dit : « Vous avez tué mon frère parce qu'il était chrétien, moi aussi je suis chrétienne, tuez-moi. » Elle fut prise, mais son maître la vendit aux missionnaires pour un fusil. Pieuse et dévouée, elle fut chargée de la direction d'un orphelinat pour les jeunes filles esclaves rachetées. Une maison a aussi été construite pour celles-ci dans une bananeraie près de la mission. Le principal travail des femmes dans ce pays est la culture du sol. Nos négrillonnes ont déjà transformé le terrain couvert de broussailles qui environnait l'habitation en belles bananeraies, en magnifiques champs de patates, de pois, de maïs, de manioc, de cannes à sucre et de caféiers.

De son côté, le P. Wyncke, écrit de **Kihanga**, sur la rive occidentale du Tanganyika : « Nos orphelins sont la partie de notre troupeau qui nous donne le plus d'espérance pour l'avenir. Quand les plus grands sont en âge d'être mariés, nous les mettons en ménage, en leur donnant, outre la case et la femme, la dot habituelle qui consiste en une natte, un pot à cuire, une cruche pour puiser l'eau et une pioche pour cultiver. Avec les orphelins, nous avons composé un équipage complet, rameurs et pilotes, qui manœuvrent comme de véritables marins. Les orphelins forment, avec les esclaves rachetés, une population de trois cents âmes environ. Ces derniers sont également l'objet de notre sollicitude particulière. Nous les aimons d'autant plus que nous les trouvons plus malheureux. Tantôt c'est la famine qui contraint les parents eux-mêmes à vendre leurs enfants, tantôt ce sont les Arabes ou les Ma-Ngouana qui se débarrassent du butin qu'ils ont fait. Avec les jeunes filles que nous avons rachetées, nous avons établi, dans un des villages dépendant de la mission, un commencement d'orphelinat de filles. Elles se trouvent placées sous la direction d'une matrone chrétienne, en attendant que les sœurs de la mission puissent venir établir ici des écoles régulières. »

D'après l'*Antislavery Reporter*, le colonel Schæffer, qui est au **Caire** à la tête du Département de la traite, visite toutes les parties de l'Égypte, surveille personnellement avec soin les diverses branches de son département, exerce une vigilance stricte sur les navires qui passent de la mer Rouge par le canal de Suez, ensorte qu'il y a une garantie assurée que très peu d'esclaves peuvent entrer en Égypte par contrebande. Une peine sévère est prononcée contre les possesseurs d'esclaves qui violent la loi contre la vente de leurs esclaves à d'autres personnes. Les esclaves qui ont obtenu leur émancipation trouvent facilement du travail libre rétribué; un grand nombre d'entre eux sont employés aux travaux d'irrigation.

Lord Salisbury et M. Catalani ont signé une **convention anglo-italienne contre la traite des esclaves**. Cette convention déclare que la traite est un acte de piraterie et que les navires qui la font perdent tout droit à la protection de leur drapeau. La Méditerranée est exclue de la convention dont la ratification est prochainement attendue. Nous ne comprenons pas si les navires anglais et italiens toléreront la traite dans la Méditerranée; commise par des bateaux de Benghazi ou de Tripoli, par exemple, serait-elle moins un acte de piraterie, que si elle l'était par des *dhow*s arabes, entre Pemba et les Comores ?

M. Horace Waller, qui avait été délégué au Congrès de Lucerne par la British and Foreign antislavery Society, avait préparé, sur l'**Extinction immédiate du status légal de l'esclavage dans les États du sultan de Zanzibar**, un mémoire auquel nous empruntons ce qui suit, pour compléter ce que disait, sur ce sujet, l'évêque Smythies dans sa lettre au *Times* (voir p. 266-269).

M. Waller comptait proposer que les puissances européennes intéressées au progrès de l'Afrique orientale invitassent le sultan à abolir le status de l'esclavage autorisé par la loi, avec l'avertissement que s'il ne l'a pas aboli volontairement dans l'espace de six mois, les puissances recourront à la force pour l'y obliger. Il distingue l'abolition du *status* légal de l'esclavage, de l'émancipation de tous les esclaves; la première sera sans doute le précurseur de la seconde, mais elle adoucira le choc que produirait une opération plus complète, et permettrait à la transition de se faire plus graduellement.

Si l'abolition du *status* légal de l'esclavage était proclamée, les tribunaux seraient fermés à tout propriétaire qui viendrait réclamer d'un juge un châtiment pour la mauvaise conduite d'un esclave. Un esclave fugitif ne pourrait être arrêté, car la loi ne connaîtrait pas son état

d'esclave, et le juge répondrait au plaignant que la loi n'admet pas qu'aucun homme puisse être la propriété d'un autre. En outre, il ne pourrait y avoir aucune vente d'esclaves, car, en cas de dispute ou de non-paiement, le vendeur ne pourrait recourir à aucun tribunal.

Les propriétaires, Arabes venus de Mascate à une époque récente, prétendront que leurs intérêts sont lésés; mais ils ne sont qu'une infime minorité en comparaison des millions d'indigènes dont ils ne respectent ni les intérêts ni la vie.

M. Waller croit que sa proposition diminuerait les appréhensions qui règnent parmi les tribus de la région des lacs par suite des exigences des Arabes, et ferait disparaître l'oppression décrite sous des couleurs si tristes par Livingstone, Cameron, Wissmann et Stanley.

Les gens de Zanzibar sont déjà préparés à une mesure comme celle que propose M. Waller; depuis longtemps on l'a fait entrevoir au sultan et à ses sujets. Gordon avait dans son programme le projet de faire une descente sur la côte orientale d'Afrique avec une escadre de vaisseaux égyptiens, puis de se frayer avec des troupes un passage jusqu'au lac Victoria-Nyanza, et d'ouvrir une route commerciale qui permet de se passer du Nil. Sir John Kirk était alors le conseiller du sultan à Zanzibar. Pour des raisons politiques, il crut devoir contrecarrer cette expédition; mais le sultan prit une mesure qui allait au delà de ce qu'on osait espérer, en abolissant l'esclavage dans tous les ports de la partie septentrionale de ses États comprise dans les limites de cette démonstration navale. Cette mesure a une grande importance comme précédent, puisqu'elle a été une concession à l'opinion publique. Pendant les longues années que sir John Kirk passa à Zanzibar, il ne cessa de demander l'abolition du *status* légal de l'esclavage et de le recommander au gouvernement anglais.

En 1873, la demande d'esclaves était si forte de la part des planteurs de girofiers à Zanzibar et à Pemba, que la région du Nyassa, d'où viennent surtout les captifs, était désolée par les razzias et les meurtres. Sir John Kirk insista auprès du sultan pour que lui et ses sujets cessassent de se rendre complices de ces horreurs. Saïd-Bargash céda à ces sollicitations et, le 18 avril 1876, fit publier la proclamation suivante :

« Nous faisons savoir à tous ceux qui, contrairement à nos ordres et aux traités conclus avec la Grande-Bretagne, amènent à la côte des esclaves des pays du Nyassa, du Yao ou d'ailleurs, pour les vendre à des trafiquants qui les emmènent à Pemba, que nous interdisons l'arrivée de caravanes d'esclaves, et que nous avons donné à nos gouverneurs

des ordres en conséquence; tous les esclaves amenés à la côte seront confisqués. »

Ce document devrait encore aujourd'hui avoir force de loi, mais il est éludé. Le seul usage qu'on puisse en faire maintenant, c'est pour prouver qu'il y a treize ans les deux îles susmentionnées étaient la cause principale de la destruction opérée dans les districts environnant le lac Nyassa.

M. Waller a recueilli de la bouche de négociants revenus récemment en Europe, le témoignage que, dans la masse d'esclaves qui fourmille à Zanzibar et à Mombas, il est difficile d'en trouver un qui n'ait été amené récemment de la région du Nyassa ou du pays des Yao. Il en est de même lorsqu'on visite les établissements des esclaves libérés par les croiseurs. Les officiers anglais en fonctions dans ces parages affirment que 6000 esclaves au moins sont enlevés annuellement à ces mêmes régions et amenés illégalement aux îles de Zanzibar et de Pemba. Il est notoire que des Arabes en relations avec Zanzibar et auxquels, à l'occasion, le sultan adresse ses envoyés, dévastent actuellement les environs du lac Nyassa et assiègent des sujets anglais dont les occupations sont contraires aux leurs. Pour les 6000 esclaves amenés à Zanzibar et à Pemba, 60 000 êtres humains sont immolés à la cupidité d'une poignée d'Arabes qui exercent leur tyrannie sur l'Afrique centrale. Dans ces îles, la vie d'un esclave employé aux plantations ne dépasse pas dix ans au maximum; la grande majorité meurt avant sept ans. De là la nécessité de repeupler incessamment les plantations.

Ces Arabes savent que le jour où ils devront rendre compte est très proche. On leur a parlé de compensation, mais il n'est point nécessaire de leur en accorder. S'il faut leur en payer une, que les propriétaires se présentent avec leurs esclaves et qu'ils plaident leur cause. Zanzibar a déjà reçu comme compensation des lignes de steamers qui facilitent largement son commerce, un câble sous-marin qui lui assure les mêmes avantages qu'à Calcutta ou à Capetown. Peu d'États, dans ce siècle, se sont développés avec autant de rapidité que Zanzibar; mais à aucune époque de l'histoire de l'Afrique, il n'a été sacrifié à l'intérieur autant de vies humaines; et c'est l'État de Zanzibar qui en est surtout responsable.

Si une compensation est due, c'est au pauvre esclave, qui apprend maintenant que si Zanzibar avait tenu ses engagements, jamais il n'aurait été enlevé à son pays, jamais il n'aurait été témoin de la mort de ses compagnons tués d'un coup de fusil pour n'avoir pu supporter

la marche fatigante du Nyassa à la côte. Si une compensation était due, ce serait l'Arabe qui devrait être mis aux fers dans la plantation de girofliers, jusqu'à ce qu'il pût payer tout ce qu'il doit à la victime qu'il a dépouillée de tout.

Mais nous serons contents si nous voyons la fraude prendre fin. Il y aura lieu de déployer une grande sagesse quand le *status* de l'esclavage sera aboli, si l'on peut obtenir qu'il le soit. Il faudra dresser un registre et y inscrire le nom de chacun des esclaves des deux îles susmentionnées, puis leur fournir du travail rétribué en échange du travail servile.

Si l'on peut un jour annoncer jusqu'aux lacs de l'intérieur que l'esclave libéré à Zanzibar ne peut plus être reconnu comme esclave par la loi, les planteurs de girofle emploieront le travail libre, ils paieront un salaire plutôt que de risquer des dollars pour des captifs sur lesquels ils n'auront aucun droit légal.

Un télégramme de **Zanzibar** du 21 septembre annonce « qu'un décret du sultan accorde à l'Angleterre et à l'Allemagne le droit de visiter les bateaux appartenant à ses sujets, et déclare en outre que tous les individus entrant sur le territoire du sultan après le 1^{er} novembre seront libres. » Nous pensons que par « le territoire du sultan » il faut entendre toutes les terres et les îles qui lui ont été reconnues par les conventions que l'Allemagne et l'Angleterre ont conclues avec lui depuis 1886, et nous espérons que si l'arrivée sur le territoire du sultan confère la liberté à ceux qui y seront amenés après le 1^{er} novembre, ceux qui, actuellement, sont encore esclaves des Arabes à Pemba, à Zanzibar, à Mombas et ailleurs, ne le demeureront plus bien longtemps.

Le *Bulletin* de la Société anti-esclavagiste de France nous apprend que les noirs d'Amérique, invités par S. E. le cardinal Lavigerie à se faire représenter au **Congrès de Lucerne**, y avaient délégué MM. Daniel Rudd et Robert Ruffin, qui, informés de la prorogation en débarquant en France, ont cependant poursuivi leur route jusqu'à Lucerne, où ils ont été présentés à Son Éminence. D'après l'entretien que l'organisateur du Congrès a eu avec eux, ce sont les compétitions européennes en Afrique, l'absence d'un grand nombre de Français, la représentation insuffisante d'autres nations, la crainte des divisions que pouvait amener un congrès où les compétitions se seraient fait jour, qui ont empêché de le tenir sous la forme qui avait été d'abord prévue. Dès lors, il devra être préparé sur d'autres bases.

Dans une lettre adressée à tous les Comités anti-esclavagistes, le cardinal Lavigerie leur demande de lui faire connaître le lieu et la date qui

leur paraîtraient convenir le mieux pour la réunion du Congrès. Les questions inscrites au programme, et que les Comités sont invités à étudier préalablement, sont celles que tous les journaux ont publiées au mois de juillet dernier. Chaque Comité national nommera pour le représenter trois de ses membres, qui seuls seront admis à délibérer et à voter. Les réunions trop nombreuses qui, dans les circonstances actuelles, pourraient nuire à la cause de l'abolition de la traite seront évitées.

En **Belgique**, M. Louis Delmer, secrétaire de la Société anti-esclavagiste de Bruxelles, a donné, à Spa et à Heyst, deux conférences sur la traite des noirs, devant de très nombreux auditoires, qui ont témoigné leur sympathie pour l'œuvre anti-esclavagiste par de généreux dons. Deux comités de propagande ont été fondés à Spa et à Ostende.

En **Autriche**, la Société pour l'affranchissement des esclaves en Afrique fait paraître, depuis le 15 septembre, l'*Antislaverei Monats-Revue*, « destinée à faire connaître, dans la monarchie austro-hongroise, dans l'empire russe, dans les pays du Bas-Danube et des Balkans, en Grèce et en Orient, l'état de la question, ainsi que les problèmes dont on cherche la solution pour cette grande œuvre humanitaire et civilisatrice, qui intéresse le monde entier; elle tiendra tous les gens de cœur au courant des mesures prises en vue du but à atteindre, ainsi que des travaux les plus remarquables et les plus autorisés publiés par des écrivains d'une compétence incontestée. » L'*Africa Verein* ouvre ses portes, dit la *Revue*, à tous ceux qui, sous une forme ou sous une autre, voudront contribuer à l'œuvre humanitaire. Pour mieux en faire saisir la pensée inspiratrice, elle emprunte le passage suivant à la Lettre pastorale adressée par le cardinal Lavigerie au clergé et aux fidèles de l'archevêché de Carthage, le 10 mars 1889. « Certes la religion consacre une telle œuvre de miséricorde. Mais cette œuvre n'est pas seulement une œuvre religieuse. Il ne s'agit point ici, directement, comme dans les missions, de la foi et de la conversion des peuples. C'est la cause de l'humanité dans laquelle tous les peuples sont solidaires; la cause de la justice et de la liberté, qui sont, pour tous, les premiers des biens, parce qu'ils sont la source de tous les autres; la cause de la perte ou du salut de notre continent africain, la cause par conséquent de la civilisation elle-même; à une telle cause tous sont également intéressés. »

Il existe des Sociétés anti-esclavagistes à Nicolsbourg, à Cracovie, à Salzbourg, et à Innsbruck.

Le *Bulletin* de la Société anti-esclavagiste de Palerme annonce que, dans la **Société de Naples**, ont été traitées les questions suivantes :

1° Pourvoir à la fondation, à Assab, d'un asile pour les enfants libérés de l'esclavage dans les possessions italiennes de la mer Rouge.

2° En faire autant pour la station italienne fondée à Otoumbo.

3° Reprendre l'œuvre du P. Ludovico da Casoria, en recevant dans les asiles les sujets les plus capables pour leur faire suivre le cours d'études professionnelles, selon leurs aptitudes naturelles; en retournant en Afrique, ils travailleraient à la civilisation du continent, conformément au vœu du P. Ludovico : civiliser l'Afrique par l'Afrique.

L'AFRIQUE A PARIS EN 1889

(Suite et fin, V. p. 272-279.)

L'Algérie et la Tunisie ne sont pas les seuls pays de l'Afrique septentrionale qui soient représentés à l'Exposition ; l'Égypte et le Maroc le sont aussi, mais non point à l'Esplanade des Invalides où ne se trouvent que les pavillons des colonies ; il faut aller les chercher au Champ de Mars, où, dès l'entrée, l'on rencontre, dans la partie consacrée à l'histoire de l'habitation, un spécimen de maison égyptienne, tandis qu'à l'extrémité de l'allée dite du Soleil, entre l'avenue de Suffren et le palais de l'Industrie, se trouvent les galeries du Maroc et de l'Égypte avec la rue du Caire, un des endroits les plus exquis de l'Exposition. Mais avant de nous y rendre, arrêtons-nous au pavillon de Suez qui, s'il appartient à l'Égypte par son style et par ses peintures décoratives, fournit la possibilité de se rendre parfaitement compte d'une des œuvres les plus considérables en même temps que les plus utiles des temps modernes, le percement de l'isthme qui unissait l'Afrique et l'Asie. Dans ce moment, où les difficultés que rencontre l'œuvre du Panama risquent de faire oublier les services rendus à l'humanité par M. de Lesseps, il était bon que cette exposition les rappelât à tous, même à ceux qui, tout en en profitant largement, n'ont guère que des paroles amères pour celui auquel ils doivent les facilités du passage entre les deux mers.

Dans la première pièce est exposé un relief du canal à très grande échelle qui permet de suivre la marche des navires, de jour, dès le moment où ils quittent la Méditerranée pour entrer dans le bassin construit à Port-Saïd, jusqu'à celui où ils atteignent Suez et la mer Rouge, après avoir traversé les diverses sections du canal et les nombreux lacs dont l'ingénieur a profité pour mettre en relation l'Atlantique et l'océan Indien. Dans une seconde pièce obscure, les visiteurs peuvent se rendre

compte de la navigation de nuit, grâce aux feux de différentes couleurs qui marquent la direction du canal, et aux lampes dont la lumière électrique permet actuellement aux navires de passer directement de la Méditerranée dans la mer Rouge, et vice versa, sans s'arrêter ni à Port-Saïd ni à Suez. Par cette œuvre-là, certes l'Égypte est entrée dans le courant de la civilisation. Elle était également représentée au Congrès des sciences géographiques par plusieurs des membres les plus éminents de la Société khédiviale du Caire, qui nous fournissent la preuve que les Orientaux ne sont point, comme tels savants le prétendent, réfractaires à nos idées européennes. Il est bon d'avoir eu ces faits à mentionner, avant de nous rendre à l'exposition égyptienne et à la rue du Caire. Ici, tout a été imaginé pour donner, en plein Paris, l'illusion d'une des voies de la vieille ville égyptienne. Les murs ont l'aspect brut des crépissages du Caire; toutes les boiseries sont authentiques et proviennent d'anciennes maisons des siècles passés. Les moucharabiés, ces ingénieux grillages en bois qui s'avancent en balcon sur la rue permettant aux femmes de voir sans être vues, ont été collectionnés dans les quartiers démolis. Les portes datent de deux et même de trois siècles. Cette rue a conservé tout son caractère oriental. La monotonie des maisons est rompue par des motifs d'architecture; deux mosquées, une école, un minaret d'où le muezzin appelle à la prière, trois portes et tous les ornements plaqués sur les murailles, les crocodiles, les sphynx, les enseignes ont été apportés d'Égypte, de même que les faïences anciennes. L'illusion est rendue complète par la présence de cent soixante Arabes qui habitent cette rue si curieuse: orfèvres, tisserands, potiers, tourneurs, incrusteurs, ciseleurs, confiseurs, marchands de bibelots, de soieries, de vieilles broderies, débitants de pâtisserie, de nougat, de confiture, etc., et plus encore par une soixantaine d'âniers dont l'aîné n'a pas vingt ans, et dont le plus jeune en compte à peine dix; avec leurs longues blouses bleues, leurs *keffiyeh* roulés autour de la tête, leur type grave, ils complètent admirablement ce tableau attrayant, surtout quand ils courent pieds nus à côté des bourricots qu'ils parviennent à faire galoper à force de coups de bâton; ou bien, lorsqu'ils ne sont pas en course, ils restent étendus sur la paille, fumant force cigarettes, se battent, en jouant, avec des bâtons et des fourches, se disputent en poussant des cris gutturaux, dansent et sautent comme de jeunes chiens.

Nous avions déjà quitté Paris quand y sont arrivés, avec une suite nombreuse, les deux princes Abbas-Bey et Mohamed-Bey, âgés le pre-

mier de dix-sept ans, le second de quinze ans, envoyés par le khédive à l'Exposition. L'un et l'autre font depuis plus de deux ans leurs études à Vienne, au Theresianum, collège renommé où plusieurs princes de l'Orient et de l'Occident ont fait leur éducation littéraire et scientifique. Dans la pensée du khédive, la visite des jeunes princes à l'Exposition, avec leur gouverneur et plusieurs professeurs, sera, non seulement un voyage d'agrément, mais encore un moyen de compléter leurs études.

Si la partie de l'Exposition relative à l'Égypte renferme un mélange d'éléments arabes et européens, on n'en peut pas dire autant de celle qui est consacrée au Maroc, dans le voisinage de la rue du Caire. L'exposition marocaine n'a rien qui rappelle la civilisation européenne ; on sent que l'empire du Maroc est fermé à l'influence des États voisins du nord ; dans les quatre constructions à l'usage du Maroc : café, grand bazar à arcades, tente servant aux danses nègres, palais impérial à coupole blanche, tout est oriental. Au bazar, tous les étalages sont surchargés de babouches, de soieries, de voiles brochés d'or, de pipes aussi éclatantes que peu commodes avec leurs fourneaux minuscules et leurs tuyaux couverts d'or et de velours, d'étuis à cigarettes en cuir ornés de soieries à arabesques, de pastilles du sérail, etc., tandis qu'aux arcades sont suspendus des lanternes, des lustres, des brûle-parfums en cuivre ciselé, repoussé ou ajouré. Les amateurs de confiserie musulmane y trouvent des nougats roses ou blancs dont la coupe laisse voir des mosaïques d'amandes ou de pistaches ; puis des fruits confits, le rachat lokoum, produit d'origine turque, blanchâtre et flasque, au dire des gourmets le triomphe de la sucrerie fondante, onctueuse, parfumée, avec la tasse de café maure, une vraie friandise de sultan. Coiffés de leur fez, les vendeurs marocains n'ont pas la même vivacité d'allures que ceux de Tunis ; il leur manque la gaieté éveillée et spirituelle de ces derniers. Mais le grand déploiement de couleurs vives, sous ces arcades blanches, aveuglantes au soleil, est d'un effet bien oriental. Même sous cet aspect forain, l'Orient exerce sa séduction sur tout le monde.

Pour rencontrer l'Afrique occidentale nous devons retourner à l'Esplanade des Invalides, aux villages sénégalais, gabonais, congolais, etc. Le contraste est grand entre le souk tunisien et la section où se trouvent la place de Dakar, la tour de Saldé, les rues de Bakel et de Médine, où sont disséminés les Sénégalais, hommes et femmes, jeunes gens et enfants. Leur village est entouré en partie d'un rempart et dominé par une tour, modèle du fortin de Saldé qu'éleva sur le Sénégal le général Faidherbe. Il y a là des spécimens des habitations de toutes les peupla-

des de la colonie française, Ouolofs, Mandingues, Bambaras. Elles diffèrent peu : quelques-unes ont l'aspect bien connu des constructions de l'Afrique centrale ; elles sont en torchis, en forme de cylindre, et surmontée d'une toiture conique en paille. M. l'amiral Vallon, ancien gouverneur du Sénégal, a fourni au *Moniteur des Colonies* d'intéressants détails sur la tour de Saldé, dont les constructeurs quittèrent plus d'une fois la truelle pour le fusil, afin de repousser les attaques des indigènes du Fouta Central, qui voyaient avec peine la France prendre pied au cœur de leur pays. Défendue par une vingtaine de soldats indigènes appuyés de quatre ou cinq Européens, dont un artilleur, la tour a toujours dès lors résisté à leurs efforts. Aujourd'hui, du reste, cette région reconnaît le protectorat de la France. La réduction aux deux tiers de cette tour à l'Esplanade des Invalides n'a qu'un étage divisé en quatre compartiments égaux, dans lesquels sont représentés les produits de l'industrie indigène.

Dans la pièce d'entrée, un guerrier du Cayor vêtu de sa tunique de guerre, la lance à la main, le fusil en bandoulière, le sabre à l'épaule, couvert des amulettes dites gri-gris, qui doivent le rendre invulnérable, semble garder l'étalage des instruments primitifs d'agriculture et de pêche en usage dans son pays ; à ses pieds sont disposés les bois indigènes utilisables dans les constructions ou pour l'ameublement ; accrochés aux murs on voit divers produits agricoles et jusqu'à des nids d'oiseaux ; suspendues en guirlandes au-dessus de sa tête, pendent des grappes de ricin dont la culture au Sénégal donnera prochainement à cette graine oléagineuse une importante valeur d'exportation.

Des étoffes tissées et teintées dans le pays forment portières pour passer sur la gauche dans la seconde salle au centre de laquelle une table à gradins porte des échantillons d'arachides de diverses régions sénégalaises, les huiles comestibles et les résidus qu'on en retire. Le Comité central de Saint-Louis expose dans cette pièce une foule de plantes et d'écorces desséchées qui toutes ont, chez les indigènes, une grande valeur thérapeutique.

Une carte de la région de Porto-Novo, dans le golfe de Bénin, dressée et exposée par M. Ballot, administrateur, indique le cours de la rivière Ouémé qui borde la frontière orientale du Dahomey, comme navigable jusqu'au village d'Agony, ce qui permettrait de faire dériver sur le comptoir français le commerce du riche royaume de Dahomey. Autour de cette carte on remarque divers gri-gris qui ont été arrosés du sang humain des sacrifices encore pratiqués dans cette région et qui en conservent la trace.

On pénètre dans la troisième salle en soulevant des draperies fabriquées par les femmes mauresques de la rive droite du Sénégal ; cette pièce est entièrement occupée par les articles européens qui ont cours sur les marchés sénégalais. Parmi les oiseaux exposés dans les vitrines de cette salle, les *foliotocoles* se font remarquer par leurs reflets d'émeraude.

La quatrième salle est consacrée aux produits agricoles de la colonie : arachides, gommés, indigo, mil, maïs, riz, huile de palme, coton, cire, café, gingembre, caoutchouc, graines oléagineuses. Plusieurs chefs ont exposé là des produits du sol, des tissus, des vêtements de guerre, des armes, des outils et divers objets fabriqués dans leurs territoires. Dans un angle sont réunis des meubles et autres articles garnis de la peau du caïman qui abonde dans les eaux du Sénégal, et dont on exporte de grandes quantités.

A tous les murs et aux cloisons de la tour sont suspendus symétriquement des spécimens variés de l'industrie indigène : maroquinerie, sellerie, armes, sabres, poignards, sacs de voyage, portefeuilles, donnent une idée exacte de l'habileté des Sénégalais à travailler, à teindre et à orner le cuir. Dans les coins sont déposés des ustensiles de ménage : pilons à mil, blocs à repasser le linge à coups de maillets, cuillers et serrures en bois, tam-tams de guerre ou de danse, instruments de musique, etc. Des plans de Dakar et de Gorée, de Rufisque et de Bouëtville, ainsi que de Saint-Louis, donnent une idée exacte de ces villes et de leurs principaux monuments.

De la tour de Saldé on entre dans le village sénégalais, où l'on rencontre la case toucouleur, semblable à celles qui composent le village de Dagana, avec murailles et mobilier en terre sèche et couverture en paille ; la case ordinaire des Ouolofs, pareille à celles de Guet-N'Dar, village des pêcheurs de Saint-Louis ; la case du Fouta-Djallon, construite en terre sèche avec véranda circulaire ; la case du Cayor, identique à celles que les voyageurs peuvent voir en se rendant en chemin de fer de Dakar à Saint-Louis ; la case bambara, semblable à celles du haut Niger ; la grande case dite *Coumpan*, garnie de meubles à l'européenne fabriqués par les noirs. A ces divers modèles d'habitation, disséminés sur le terrain consacré au campement sénégalais, se mêlent d'autres installations volantes, telles que : une tente habitée par les gens de qualité chez les Maures Trarza qui vivent sur la rive droite du Sénégal, dans le Sahara méridional ; une tente servant aux captifs des Maures, fabriquée avec de vieux vêtements en cotonnade bleue dite guinée ; à côté s'élève

la mosquée, ou oratoire privé, que l'on rencontre dans toutes les cours des musulmans aisés, construite soit en terre sèche, soit en paille. Aux confins du campement sont le parc à bestiaux, le gourbi des peuhls (pasteurs), le poulailler, la fontaine-lavoir, puis un champ de maïs où un gardien du *lougau* (champ de culture), abrité dans son poste perché sur quatre piquets, a sous la main et agit de temps à autre le *tourleul*, épouvantail à oiseaux d'une grande simplicité.

Quant aux habitants, au nombre d'une trentaine au moins, ils sont du plus beau noir et d'un type très pur; plusieurs d'entre eux parlent correctement le français. Leur chef est un vrai colosse, à la physionomie extrêmement douce; il exerce à Saint-Louis la profession de bijoutier; un forgeron sarakolé travaille avec un aide sous la maison commune du village; tout auprès est établi un tisserand lébou avec son métier; plus loin, un bijoutier sambalaobé, dont l'atelier a été reconstitué à l'Esplanade; puis un second bijoutier, du Soudan français; un cordonnier ouolof; un peuhl pasteur, dont le gourbi est entouré de cases bambara.

Le costume de tous ces Sénégalais est très simple, mais d'une propreté remarquable. Il se compose presque uniformément pour toutes les tribus de la culotte ample descendant jusqu'au genou et du *boubou*, sorte de huppelande d'une coupe primitive, sans manches et ouverte sur la poitrine. Des sandales, retenues au cou-de-pied par une étroite courroie, complètent ce costume. Des broderies au boubou établissent une distinction entre le riche et le pauvre. La couleur est également un signe caractéristique. Le bleu est celle de prédilection des Sénégalais.

Les artisans susmentionnés ne sont pas les seuls Sénégalais qui soient venus à Paris. Plusieurs princes du Cayor, le plus grand État ouolof, dont la royauté n'a pas été abolie par les Français, ont tenu à visiter l'Exposition, entre autres le jeune prince Macodon m'Bothe, fils du roi du Saloum Guedel, qui n'a que treize ans et parle très correctement le français; il n'avait jamais quitté le Sénégal, aussi a-t-il exprimé la plus vive admiration pour Paris. L'almamy du Boundou, Ousman-Jassi, dont le colonel Galliéni a utilisé les services lors de l'insurrection de Mahmadou-Lamine, quittait aussi la terre africaine pour la première fois, et se faisait fête de visiter les merveilles de la capitale; en comparant aux cases soudaniennes les hautes maisons à balcons européens, il ne tarissait pas d'admiration. Mais celui des princes du Sénégal qui a excité le plus d'intérêt est le roi des Nalous, Dinah-Salifou, bel homme de grande taille, ayant la peau d'un beau noir, le visage régulier et intelligent. Il portait un grand manteau en drap noir brodé d'or, ainsi

que la calotte noire dont il était coiffé, autour de laquelle s'enroulait un turban de soie blanche également brodée d'or. Un pantalon bleu clair et des bottines vernies complétaient son costume. La reine était coiffée d'un madras éclatant bleu et rouge et portait une ample jupe d'indienne imprimée. Les femmes qui l'accompagnaient étaient vêtues de la tunique blanche (boubou).

Dinah-Salifou ne s'est pas borné à venir visiter l'Exposition ; il a envoyé une collection complète des produits agricoles et industriels du territoire des Nalous : graines de toutes sortes, plantes médicinales, piment, haricots, amandes de palmes, pépins d'oranges, patates séchées, semences de goyaves, etc., tous produits qui indiquent un sol riche et fécond. Outre cela, quantité d'autres objets : armes défensives et offensives ; peaux, ustensiles en osier, en bois ou en poterie ; tissus, etc., le tout arrivé du Rio-Nunez dans dix-sept grandes caisses. Qui eût dit, il y a douze ans, qu'un roi africain figurerait jamais parmi les exposants de nos grands concours internationaux !

Avant le départ de Dinah-Salifou et de sa suite, a eu lieu, au Palais central des colonies, une cérémonie qui laissera sans doute une impression durable dans le cœur de ces hommes simples et droits. Les fils des chefs sénégalais avaient été réunis dans le cabinet de M. Henrique, commissaire général de l'Exposition coloniale. M. Noirot, commandant, leur adressa une courte allocution, qu'ils écoutèrent avec une profonde attention. En souvenir de leur voyage en France, le gouvernement leur fit remettre quelques cadeaux, et M. Henrique annonça à Ibrahim Salifou, fils du roi Dinah, que, sur la demande de son père, il était admis au lycée d'Alger. Au Pavillon de la presse coloniale, qui reçut leur dernière visite, ils trouvèrent encore quelques ouvrages que leur offrait la maison Hachette, et qu'ils acceptèrent avec le plus grand plaisir.

Dinah-Salifou n'est pas d'ailleurs le seul chef indigène du Sénégal qui ait exposé au Palais des colonies ; si nous ne craignons de rebuter nos lecteurs, nous leur donnerions une liste de quinze noms au moins d'exposants indigènes sénégalais, dont les collections ne font point mauvaise figure auprès de celles des colons européens. Grâce à quelques-uns de ceux-ci, la flore et la faune du Sénégal sont représentées par de nombreux spécimens ; l'exposition du Dr Colin renferme des fibres de laine végétale, de soie également végétale, avec des échantillons de tissus de ces produits ; des caftans de drap noir brodé ; des bijoux en or et en argent, bagues, bracelets ciselés et pouvant fournir à nos joailliers-bijoutiers de nouveaux motifs pour décoration. La faune ailée vivante du

Sénégal était représentée par des centaines d'oiseaux enfermés dans une grande volière, oiseaux au plumage brillant, chaudement coloré par le soleil des tropiques, mais nullement chanteurs ; ils semblent n'avoir à leur disposition que deux ou trois notes et ne pouvoir s'en servir que pour produire des cris qui, poussés par des centaines de voix, finissent par former un bruit assourdissant.

Une des parties de l'Exposition du Palais des colonies qui nous a le plus intéressé, est celle qui renferme les travaux des élèves des écoles dans les colonies. Toutes ces écoles sont représentées et, dans le nombre, celles de la Réunion, de Mayotte, de Nossi-Bé, de Sainte-Marie de Madagascar, des Comores occupent une très bonne place et témoignent du soin que l'administration scolaire apporte à la bonne organisation de l'instruction dans ses possessions lointaines. Pour le Sénégal, il existe des Comités d'instruction publique à Saint-Louis et à Dakar ; pour favoriser le recrutement du personnel enseignant, un jury d'examen des candidats aux brevets de capacité élémentaire et supérieur pour l'enseignement primaire tient deux sessions annuelles. Des cours du soir pour adultes existent à Saint-Louis et à Gorée. L'Alliance française a fondé des écoles à Bammakou, Koundou, Kita, Bafoulabé, Médine, Bakel, Godor, etc. ; ces écoles sont dirigées, sous la surveillance des commandants de poste, par des sous-officiers et des interprètes. Nous avons été très heureux de voir l'empressement avec lequel le commandant Gallieni a créé à Siguiri, poste établi seulement l'année dernière dans le haut Niger, une école dans laquelle l'enseignement est donné aux élèves par le sous-officier du poste nouvellement installé.

Le Palais des colonies renferme d'ailleurs de riches collections de beaucoup de territoires coloniaux africains : des arachides, du caoutchouc, de l'huile de la Gambie et de la Cazamance ; de l'alfa et de la ramie d'Algérie, cette dernière sous toutes les formes : plante verte, tiges séchées, ramie décortiquée, tissus divers unis, rayés, velours et peluche, hamac, tout autant de produits de l'industrie nouvelle de la ramie ; des cafés, des graines de palme d'Assinie, de l'huile de palme de Grand-Bassam ; des collections spéciales de tissus et de vêtements rapportés par le capitaine Binger de sa mission au pays de Kōng ; des caoutchoucs de Madagascar et de la Réunion ; d'Obock, des armes, des bracelets, des corbeilles, des ustensiles dankalis, etc.

Il était naturel qu'une large place fût faite à la nouvelle colonie du Congo français et à celle plus ancienne du Gabon, sur lesquelles l'attention est tout particulièrement attirée maintenant et dont les indigènes

sont représentés par des Pahouins et des Gabonais, comme ceux du Sénégal le sont par les nombreux Sénégalais dont nous avons parlé.

Parmi les produits du Gabon, nous avons surtout remarqué la collection des bois d'ébénisterie, et constaté que l'acajou de cette colonie peut fournir de très beaux meubles; un piano nous a particulièrement frappé. Dans les vitrines du Congo, les sculptures sur ivoire faites par les indigènes nous ont prouvé que, quelque retardés que puissent être les artistes congolais comparativement à ceux qui exposent au Palais des Beaux-Arts, ils ne sont dépourvus ni d'idées originales, ni de talent pour les exprimer ou pour reproduire les scènes que la nature ou la vie de tous les jours mettent sous leurs yeux; il y a là des défenses en ivoire de toutes dimensions, petites, moyennes, grandes, couvertes de figures d'hommes et d'animaux, présentant tous les épisodes que la vie de ces peuplades peut offrir, scènes de pêche, de vie domestique, processions de guerriers, de porteurs, file de captifs enchaînés, vie religieuse, rien n'y fait défaut; on y voit même quelques Européens reconnaissables à leurs chapeaux et à leurs pantalons; le dessin en est enfantin, mais précis, le mouvement règne d'un bout à l'autre, le tout est vivant; les éléments de l'art sont là; on peut dire déjà aujourd'hui que lorsque les artistes du Congo auront eu à leur portée les ressources dont disposent ceux des pays civilisés, ils ne resteront pas au dernier rang.

Encore à signaler, dans l'Exposition du Gabon-Congo, ce qui se rapporte au matériel nécessaire pour les expéditions et aussi pour les importations dans cette colonie: les caisses en zinc, étanches pour les transports à l'intérieur, les échantillons de tissus écrus, lourds, de nuances variées, avec dessins appropriés au goût des indigènes, fournis par les fabriques françaises de Bolbec, de Rouen, de l'Est; puis les modèles de ballots pour la commodité du transport. Il y a aussi là de minces pirogues indigènes destinées à la descente des rapides de l'Ogôoué, et qui peuvent porter deux ou trois hommes au plus. Les grandes pirogues ne figurent naturellement pas ici, leur volume étant trop considérable, on n'en a exposé que des réductions.

Derrière le Palais des colonies, s'étend un vaste espace planté d'arbres en quinconces, où l'on a construit des cases de bambous recouvertes de chaume, formant le village pahouin, habité par des Adouma et des Okanda. Ce village forme une enceinte continue; il devait être hermétiquement clos par une palissade de bambous, mais, en vue de l'Exposition, il a fallu ménager sur un des côtés des ouvertures destinées au public. En réalité, la seule entrée serait un long couloir couvert, coupé

à angles droits, où l'assaillant serait pris comme dans une souricière et criblé de coups de fusil par de petits trous pratiqués en guise de meurtrières. Les huttes, rangées des deux côtés de l'enceinte, sont fort basses ; la terre sert de plancher ; il y règne une affreuse odeur de brûlé, car les indigènes y font leur cuisine et ne se préoccupent nullement de laisser échapper la fumée. Elle sort comme elle peut par les interstices des bambous et noircit les parois et le plafond. Dans l'une des cases, un indigène tisse de la fibre de bambou avec un petit métier assez ingénieux ; c'est de cette fibre que sont faits les pagnes. Pour satisfaire aux exigences de la bonne tenue et du climat, les noirs portent l'uniforme de marins, vareuse en gros drap bleu, chemise de flanelle, pantalon, et sont coiffés d'un bérêt à rubans pendant par derrière.

Au milieu de l'enceinte est une sorte de hangar couvert, un toit en bambous supporté par quelques pieux ; c'est la place centrale de tout village, le lieu de rassemblement où les indigènes viennent causer, travailler quelquefois, tuer le temps le plus souvent. Des chiens du pays, aux longues oreilles, deux ou trois singes, quelques perroquets gris en cage y représentent la faune du Gabon-Congo.

Les Okanda et les Adouma diffèrent d'aspect, beaucoup plus qu'on ne le croirait en les voyant sommairement. Les premiers sont de plus grande taille, ils ont le nez moins écrasé à la racine, la figure en somme, plus agréable à nos yeux ; quelques-uns ont une barbe légère. Ils paraissent intelligents et gais. Le chef du village, un bel homme, vêtu d'une chemise rouge, appartient à cette tribu. Les Adouma sont petits, quelques-uns semblent être de véritables nains ; il y en a de trente et quelques années qui ont l'air vieillot. L'un d'eux est occupé à sculpter une défense d'éléphant ; de la pointe émoussée d'un vieux couteau il taille le dur ivoire, improvisant un motif d'ornementation assez compliqué, comme on en voit dans la vitrine du Palais des Colonies, une procession de personnages et d'animaux montant en spirale. Sans doute les attitudes des figures sont raides et gauches ; malgré cela ce sculpteur pahouin peut nous donner une idée de l'artiste primitif ; il travaille avec un visible plaisir. Parfois un doute le prend, il réfléchit profondément et plonge sa main noire dans sa chevelure crépue. Puis il se remet à l'ouvrage avec une hâte fébrile, il place son œuvre à distance et l'examine en inclinant la tête, il la tourne et la retourne en tous sens exactement comme pourrait le faire un artiste européen.

Mais nous parlons au présent comme si les Okanda et les Adouma étaient encore à l'esplanade des Invalides, tandis qu'ils ont dû en partir,

chassés par l'abaissement de la température, et se rendre au Havre pour s'y embarquer. Auparavant toutefois, ils ont visité à Rouen plusieurs grandes manufactures où la rapidité des procédés de fabrication et la quantité de tissus de toutes sortes remplissant les magasins les ont grandement étonnés. La tour Eiffel les a émerveillés au point de leur faire dire à Savorgnan de Brazza : « Comment les blancs, qui sont arrivés à faire tant de choses, meurent-ils encore ? »

Nous voudrions pouvoir rapporter en détails les exercices auxquels se sont livrés sur la Seine les piroguiers sénégalais et pahouins, et à l'Esplanade des Invalides les nombreux représentants des tribus africaines, l'après-midi du deuxième jour du Congrès des Colonies, mais notre article est déjà bien long, et nous ne pouvons pas quitter l'Afrique à Paris en 1889, sans avoir au moins mentionné encore le pavillon dans lequel le syndicat des Mines de diamants du Cap fait procéder, sous les yeux d'une foule énorme de visiteurs, à toute la série des opérations par lesquelles doit passer le diamant, depuis le moment où la terre qui le contient est extraite de la mine, jusqu'à celui où, taillé, il est prêt à être enchâssé dans un bijou par le joaillier.

Il y a, le long de l'avenue de La Bourdonnais, non loin de la galerie des machines, une mine de diamants installée dans un pavillon, avec des machines à laver les terres diamantifères, de vraies terres diamantifères et de vrais diamants qu'on extrait des graviers sous les yeux du public.

Dans le pavillon est exposé un grand plan en relief de Bultfontein, l'une des principales mines du Griqualand-West. Mais sans aller jusque là, au Champ de Mars, l'on peut suivre au naturel toutes les manipulations par lesquelles passe un diamant depuis son extraction du sol. Voici la terre bleue dans laquelle sont enfouis des diamants bruts semblables à des lames de verre grossier; voici les floors sur lesquels cette terre s'étend, car elle est trop dure pour qu'on puisse y trier le diamant sans préparation. On l'étend, on l'arrose fréquemment et, sous la double action du soleil et de l'évaporation, elle se délite. Voici la machine où on la lave ensuite. Des rateaux circulaires tournent dans une grande cuve en ne laissant tomber au fond que le gravier. Ce gravier est mis sur une table et trié à la main. Quand l'un des trieurs trouve un diamant, il le montre triomphalement aux curieux sur sa planchette de bois. Une taillerie établie dans le pavillon même s'en empare; les ouvriers qui y travaillent, séparés des indiscrets par une barrière de vitres, le lavent, le taillent, le polissent; puis il va rejoindre, dans la solide cage de fer qui se dresse

au milieu du pavillon, le gros diamant jaune qui y brille parmi une grande quantité d'autres de toutes grandeurs.

A notre grand regret, nous avons dû passer sous silence plusieurs des expositions de colonies françaises : celles d'Obock, de Mayotte, de Nossi-Bé, de Ste-Marie de Madagascar, celle de la Réunion qui occupe cependant au Palais des Colonies une place large et honorable. Même dans celles dont nous avons parlé, nous avons dû omettre quantité de détails intéressants. Mais ce que nous avons dit suffit, nous n'en doutons pas, pour faire comprendre la parfaite vérité du mot du comte Melchior de Vogué, dans ses articles de la *Revue des Deux Mondes* : « l'Afrique attire. » Naguère c'était l'inconnu qui attirait en elle ; aujourd'hui ce sont ses produits de toutes sortes, non seulement son or et ses diamants, mais surtout ses produits agricoles et industriels ; et plus encore ses habitants qui, malgré les préjugés de savants écrivains, sont parfaitement susceptibles d'entrer dans le courant de la civilisation. Les merveilles de l'Exposition les éblouissent sans doute, mais l'intérêt et la sympathie qui leur sont témoignés les disposeront mieux que tout le reste à accepter l'influence que les nations plus avancées dans la voie de la civilisation doivent s'efforcer d'exercer sur elles.

BIBLIOGRAPHIE ¹

*Agostinho Sisenando Marques. EXPEDIÇÃO PORTUGUEZA AO MUATANVO. OS CLIMAS E AS PRODUÇÕES DAS TERRAS DE MALANGE A LUNDA. Lisboa (Imprensa nacional), 1889, in-8°, ill., 1^{er} fasc., 128 p. — M. Agostinho Sisenando Marques commandait en second l'expédition portugaise de 1884-1888 au pays de Lounda, dans le bassin du Kassaï et de ses affluents, entre leur cours supérieur et le Quango. Il était en outre chargé de faire des collections d'histoire naturelle. L'ouvrage que nous annonçons fait partie d'une série de dix volumes, dont un a déjà été publié par le chef de l'expédition, M. Henrique de Carvalho, qui a fourni dans *Methodo pratico para fallar a Lingua da Lunda*, une méthode pratique pour apprendre la langue du Lounda. Nous avons donné un compte rendu du premier fascicule il y a quelques mois (voy. p. 222).*

M. Sisenando Marques avait été, de 1872 à 1881, directeur de la

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

station météorologique de l'île de San Thomé. Les collections botaniques et zoologiques faites pendant son voyage ont été envoyées aux musées de l'Ecole polytechnique de Lisbonne et de l'Université de Coïmbre.

L'ouvrage que M. Marques nous a envoyé se divise en quatre parties : 1° une description des lieux visités ; 2° un exposé de faits météorologiques et des climats ; 3° les maladies observées et leur rapport avec le climat et les produits végétaux alimentaires ; 4° des tableaux d'observations et des listes des spécimens obtenus. Le premier fascicule contient la première section de la première partie, avec une description de Malange, dans la vallée de la Quanza. Nos lecteurs connaissent déjà cette région par les lettres de notre correspondant, M. Héli Chatelain. L'expédition portugaise, dans son voyage au Kassai, rencontra le lieutenant Wissmann, le Dr Wolff, M. von François et les frères Muller. D'après M. Marques, un des principaux buts de l'expédition Wissmann était de détourner, du district de Louboukou vers le Congo, le commerce, surtout celui de caoutchouc, que les gens d'Ambaca et de Bangala font avec Malange, Pungo-Andongo et Dondo.

Les environs de Malange sont couverts de forêts ; M. Marques en énumère les principales plantes avec beaucoup de détails, ainsi que les produits utiles qu'on en tire : bois, résines, gommes, substances médicinales et oléagineuses, fruits comestibles, etc. La rivière Malange forme de grands marécages, mais comme ils sont situés en dehors de la ligne des vents dominants, la salubrité des villages n'en est pas trop affectée. M. Marques énumère les animaux domestiques de Malange et en indique la valeur en monnaie portugaise ; les bœufs sont très abondants. Il décrit un certain nombre de fermes portugaises ; dans l'une d'entre elles se trouve un véritable jardin botanique, où l'on fait de sérieux essais d'acclimatation ; on y voit le châtaignier d'Europe, l'acajou d'Amérique, l'eucalyptus d'Australie. L'orge y rapporte 5000 %, parfois même 10,000 %. On la sème à la fin de février et on la récolte au milieu d'août. Le manioc est la base de la nourriture ; la canne à sucre est la principale récolte des Portugais qui ont des distilleries pour la fabrication des spiritueux. Quelques-unes des fermes sont remarquables ; il y a de bonnes routes. M. Marques donne des listes des produits des industries locales : du fer, du cuivre, de l'argile, du bois, des fibres. Il mentionne aussi l'accueil fait partout à l'expédition de Wissmann et l'appui que lui ont toujours donné les autorités portugaises.

Alexis M. G. LA TRAITE DES NÈGRES ET LA CROISADE AFRICAINE. Paris (Ch. Poussielgue), 1889, in-8°, 240 p., ill., 2^{me} édition. — *Alexis M. G.* LA BARBARIE AFRICAINE ET L'ACTION CIVILISATRICE DES MISSIONS CATHOLIQUES AU CONGO ET DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE. Paris (Ch. Poussielgue), 1889, in-8°, 240 p., ill. et carte, 2^{me} édition. — Ces deux ouvrages du même auteur, parus en même temps, se rapportent au mouvement anti-esclavagiste actuel. Le premier est spécialement consacré à la question de l'esclavage africain, aux récits des horreurs dont il est la cause et aux moyens d'y porter remède. Le volume, dédié au cardinal Lavigerie, s'ouvre par l'encyclique *In plurimis* adressée, en 1888, par le pape Léon XIII aux évêques du Brésil et que l'auteur considère comme le point de départ de la croisade africaine. Il renferme un chapitre consacré à la géographie physique et politique de l'Afrique centrale, divers extraits des ouvrages de Livingstone, de Cameron et de Stanley concernant la traite des nègres, des discours du cardinal Lavigerie, enfin un résumé du mouvement anti-esclavagiste en Europe.

Le second ouvrage a un caractère plus religieux, car il est spécialement destiné à mettre en relief l'action civilisatrice et anti-esclavagiste des missions catholiques au Zanguebar, au lac Victoria, dans le bas et le haut Congo, au lac Tanganyika, au Gabon et au Congo français. L'idée dominante de cet ouvrage peut se résumer ainsi : le mahométisme est la cause principale de la traite des nègres et c'est par la christianisation que l'Afrique sortira de la barbarie.

On sent que l'auteur de ces deux ouvrages est un anti-esclavagiste convaincu, qui est entré avec enthousiasme dans la croisade entreprise par le cardinal Lavigerie. Peut-être s'est-il placé à un point de vue trop exclusivement catholique et a-t-il parfois oublié que la cause de l'abolition de l'esclavage a des partisans dévoués dans toutes les Églises et dans tous les partis. Toutefois cette tendance est excusable chez un membre du clergé, d'autant plus que l'ouvrage signale, chemin faisant, les efforts des missionnaires protestants et la création à Genève, sous les auspices de notre journal, de l'Association anti-esclavagiste suisse. En somme, ces deux ouvrages, écrits dans un style simple et clair, seront lus avec intérêt par le grand public non familiarisé avec les choses africaines.

BULLETIN MENSUEL (4 novembre 1889¹).

Le *Moniteur des colonies* a publié d'intéressants détails sur les caravanes qui, parties du **Sud oranais**, sont allées trafiquer dans le **Gourara**, entre les oasis de Figuig et Ain-Salah. Ils montrent combien il serait à désirer que les voies ferrées ne tardassent pas à pénétrer jusqu'aux nombreuses oasis de cette région, les expériences des pionniers de l'Oued-Rirh prouvant que ces oasis peuvent être créées à l'infini. Pendant la campagne de 1888-1889, six caravanes du Sud oranais ont gagné le Gourara. La première, partie du cercle de Saïda, le 8 décembre, comptait 309 hommes et 1412 chameaux. Elle emportait des moutons, de la laine, du beurre, du fromage, du blé et des fèves, et cent charges de viande sèche, pour une valeur totale de 35,000 francs environ. Elle a rapporté des dattes, des haïks, des chameaux, etc., valant environ 95,000 francs; le gain a donc été de 165 pour cent du capital engagé. L'abondance des dattes au Gourara avait permis aux habitants de les céder à un prix très modique. La seconde caravane, formée par les Trafi du cercle de Géryville, était forte de 934 hommes et 4131 chameaux. Elle avait des marchandises pour une valeur de 131,000 francs, visita des ksours importants comptant jusqu'à 12,000 habitants et 200,000 palmiers, et rapporta pour plus de 300,000 francs de marchandises, ayant donc réalisé un bénéfice de 123 pour cent. Les autres caravanes ont fait des opérations à peu près aussi fructueuses; leur voyage s'est effectué dans des conditions parfaites de sécurité. Tout semble appeler la construction des lignes de pénétration, au moins jusqu'aux oasis du Gourara.

Le *Handel's Museum* rapporte que l'année 1888, comme les années précédentes depuis 1882, a amené en **Égypte** une vraie calamité. En 1887, la grande crue du Nil avait, en maints endroits, détruit les récoltes et les habitations de milliers d'indigènes. En 1888, d'autre part, l'eau a été si basse que plus de 300,000 feddans de terre arable sont demeurés incultes et, dans la haute Égypte en particulier, la culture a rencontré de grandes difficultés. Le déficit provenant de la diminution des revenus de l'impôt foncier s'est élevé à 300,000 liv.

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

sterl. La population devient de jour en jour plus pauvre, même dans les grandes villes où il est très difficile de rien gagner, aussi la misère est-elle grande parmi les artisans et les ouvriers européens qui arrivent toujours plus nombreux. Jamais on n'a ressenti comme cette année-ci la perte du grand district commercial du Soudan. L'appauvrissement de la classe agricole, par suite de la réduction des prix de tous les produits du sol et des impôts exorbitants, lui a ôté toute possibilité de rien acheter, d'où est résultée une forte réduction sur l'importation des cotonnades et des matières à tisser; même la classe aisée a dû réduire considérablement ses dépenses. La valeur totale de l'importation a été de 7,687,834 liv. sterl. pour 8,093,295 liv. sterl. en 1887, et celle des exportations de 10,408,923 liv. sterl. pour 10,866,751 liv. sterl. en 1887.

Le **territoire colonial italien** s'étend soit dans le bassin de la mer Rouge, soit dans celui de l'océan Indien. Déjà avant l'occupation de Keren et d'Asmara par les troupes italiennes, les possessions de l'Italie s'étaient accrues à l'intérieur et au nord; Embesemi, au nord de Massaouah, n'en forme plus la limite septentrionale qui s'étend jusqu'à Ras-Kasar, par 18° 2' lat. N., tandis que la frontière méridionale de Raheita, vers Obock, forme la limite sud. A l'est et au nord-ouest de Massaouah, les tribus des Habab et des Beni-Amer ont reconnu le protectorat italien, qui s'étend par conséquent jusqu'au cours supérieur du Baraka, et jusqu'à l'Auseba moyen. On en évalue la population à 220,000 âmes. Sur la côte des Somalis, les possessions italiennes se sont considérablement accrues. La limite méridionale se trouve être actuellement formée par le territoire de Warscheik sous le 2° 30' lat. N., tandis que vers le nord la frontière s'étend jusqu'aux Ouadi- Nogal par 8° 3' lat. N. Le bruit court que le sultan des Medjourtines, dont le territoire s'étend au nord jusqu'à Ras-Afoun, a pris l'engagement de ne placer la partie septentrionale de ses États sous aucun autre protectorat que celui de l'Italie.

Aux termes du **traité conclu entre l'Italie et l'Abyssinie**, les droits souverains de la première ont été reconnus sur Massaouah, le pays des Bogos et l'Asmara. En outre, l'Italie a obtenu le privilège du protectorat sur les tribus qui habitent les territoires limitrophes et sur celles qui se trouvent au delà de Keren sur la route de Kassala. Le gouvernement du roi Humbert s'est engagé à veiller à la sécurité de la frontière de l'Abyssinie du côté de la mer, en échange de quoi Ménelik a accepté de ne communiquer avec les autres puissances que par l'intermédiaire du cabinet de Rome. C'est, pensons-nous, le sens à donner à la

notification faite aux puissances par le gouvernement italien, conformément à l'Acte de la conférence de Berlin, que par l'article 17 du traité italo-éthiopien, le négous consent à se servir du gouvernement italien pour traiter toutes ses affaires avec les autres États. L'Italie a pris aussi des engagements importants en ce qui concerne la fourniture des armes dont Ménélik aura besoin pour organiser définitivement son armée. Moyennant des prix à convenir, les magasins militaires italiens seront pour l'Abyssinie les sources normales d'approvisionnement. Ce sont des officiers italiens qui pourront être chargés à un moment donné de présider à l'organisation de l'armée abyssine sur le pied européen, tandis qu'il est interdit à Ménélik de charger de cette mission des officiers appartenant à une autre nation non africaine. Par un protocole consacré aux stipulations commerciales, l'Italie s'est assuré le monopole du trafic entre l'Abyssinie et la mer Rouge, ainsi que de celui qui, après la pacification, pourra se diriger du Soudan vers le golfe Arabique, en aboutissant de préférence aux possessions italiennes. Le système monétaire abyssin subira aussi de profondes modifications. Jusqu'ici la seule monnaie en usage en Abyssinie a été le thaler de Marie-Thérèse dont le cours est très variable. L'Italie frappera un écu à l'effigie du roi Humbert, particulièrement destiné aux colonies, et que Ménélik s'est engagé à recevoir dans ses États au même titre et à l'exclusion des thalers de Marie-Thérèse, qui seront éliminés de la circulation. Un emprunt abyssin, garanti par le gouvernement italien et amortissable en vingt ans, a été conclu avec la banque nationale de Florence.

M. Poydenot, qui a fait au printemps, sous les auspices du ministre de la marine et des colonies, un voyage d'études à **Obock**, a adressé, à son retour, au sous-secrétaire d'État pour les colonies un rapport dont voici le résumé : Considérant Obock, au point de vue de la station de charbon et comme escale nécessaire des navires français sur la route de l'extrême Orient, M. Poydenot s'est attaché à l'étude des voies et moyens les plus propres à mettre cette station en état de rendre les services importants qu'on peut en attendre. Comparant les installations d'Aden à celles d'Obock, il arrive à cette conclusion que si l'on faisait pour Obock les sacrifices nécessaires, ce point serait à tous égards préférable pour la flotte française de guerre et de commerce à celui d'Aden. Il suffirait d'aménager convenablement le port que la nature a creusé à Obock ; quelques travaux peu coûteux le mettraient en état d'abriter les navires qui viendraient s'y approvisionner de charbon, de glace et de vivres frais abondants dans cette région. La statistique prouve que le

nombre de ces navires serait suffisant pour justifier les frais d'aménagement du port, dont les avantages industriels et commerciaux seraient incontestables.

A peine le conflit entre la **Société coloniale allemande** et la **East british African Company**, au sujet de l'île de Lamou, était-il tranché par la sentence arbitrale de M. Lambermont, il s'en est produit un nouveau au sujet de Wanga que les Anglais avaient occupé, puis évacué; une commission a été nommée pour déterminer à qui appartient Wanga. Au reste, quant à Lamou, il ne s'agissait pas de la possession du pays, comme l'ont annoncé à tort les télégrammes adressés aux journaux, mais simplement de l'administration, surtout de celle des douanes. Les détails de l'arbitrage ne sont d'ailleurs pas encore bien connus. Il paraît s'appuyer sur le fait que les Allemands qui faisaient valoir des titres de propriété acquis avant la convention anglo-allemande de novembre 1886, n'avaient pas, à temps, fait constater leur souveraineté par des actes suffisants pour établir leurs titres. Ils invoquaient des arrangements verbaux avec le sultan défunt, tandis que les Anglais en avaient signé avec le sultan actuel. C'est ce qui fit pencher la balance en faveur des Anglais. Il paraît cependant que certains points ont été renvoyés à un règlement ultérieur entre l'Angleterre et l'Allemagne. D'après les dernières nouvelles, les Anglais veulent bien reconnaître les droits privés allemands proprement dits, mais non les traités conclus avec les chefs indigènes. Quant à la Société allemande de Vitou, le fermage des douanes à Lamou ayant passé aux Anglais à la suite de l'arbitrage de M. Lambermont, le gouvernement allemand a rendu les droits de douane au sultan de Vitou. Les stations de Manda et Patta sont libres et les Allemands pourront y faire valoir leurs droits¹.

D'autre part, l'Italie a reconnu les droits privés de la Société allemande de l'Afrique orientale dans le territoire du protectorat italien à **Obbia**, sur la côte des Somalis. Le gouvernement italien a déclaré qu'en tant que ces droits privés acquis du sultan d'Obbia par la Société étaient d'accord avec le protectorat italien, celui-ci leur offrirait des garanties supérieures que l'Italie respecterait pleinement.

¹ A la dernière heure, le *Reichs Anzeiger* annonce que le territoire situé au nord de la frontière de Vitou, et au sud de la limite du territoire de Kismayou, appartenant au sultan de Vitou, a été placé sous le protectorat de l'Allemagne, en vertu d'une convention passée avec les chefs indigènes, et sous réserve des droits loyalement acquis par des tiers.

Les dernières nouvelles reçues par le comité de **l'expédition allemande au secours d'Emin-pacha** ¹ nous apprennent que le 29 juillet le Dr Peters qui la dirige était arrivé à Ngao sur la Tana, et s'était avancé vers Engatana, où il avait dû séjourner plus longtemps qu'il ne l'avait compté, sa marche ayant été arrêtée par la saison des pluies qui avait compromis la récolte du maïs. Il avait dû envoyer à Kau et à Kipini, à la côte, des agents pour acheter du blé. Mais l'influence anglo-arabe s'était opposée à la livraison et au transport du blé acheté, les indigènes refusant les bateaux nécessaires. Le lieutenant von Tiedemann, envoyé en avant pour acheter des embarcations, avait dû défendre, le revolver à la main, sa vie menacée dans une attaque nocturne d'une vingtaine d'Arabes. Toutefois il avait réussi à se procurer quatre bateaux. Une seconde colonne expéditionnaire s'était mise en marche de Vitou, le 25 août, pour rejoindre celle du Dr Peters, qui, aux dernières nouvelles, avait atteint Koro-Koro sur la Tana.

Quatre lignes de paquebots mettent **Tamatave** en communication avec l'Europe :

1° Les Messageries maritimes : A. ligne directe de la côte d'Afrique et de Madagascar, desservant Port-Saïd, Suez, Obock, Aden, Zanzibar, Mayotte, Nossi-bé, Diego-Suarez, Sainte-Marie; B. ligne d'Australie avec transbordement à Mahé.

Dans les deux cas le point de départ est Marseille et la durée du voyage vingt-six jours.

2° La Castle Mail Steam Company, qui, allant directement d'Angleterre au Cap et à Port-Louis (île Maurice), touche à Tamatave toutes les six semaines.

3° La Compagnie havraise, dont les bateaux font escale tous les quarante-cinq jours.

4° Indépendamment de ces services réguliers, quelques vapeurs ou grands voiliers appartenant à des maisons de commerce, telles que Mante frères et Borelli, de Marseille, etc.

Le trajet de Tamatave à Tananarive, par la voie usuelle, peut, avec de bons porteurs, s'effectuer en cinq ou six jours.

Depuis longtemps, une **Compagnie sud-africaine** travaillait à

¹ A la dernière heure, un télégramme de Zanzibar annonce que le capitaine Wissmann a reçu des nouvelles dignes de confiance d'après lesquelles Emin-pacha, Stanley et Casati, accompagnés de six Anglais, étaient attendus pour la fin de novembre à Mpouapoua, dans la sphère des intérêts allemands.

se constituer au nord des possessions anglaises du Cap, et projetait d'étendre ses opérations au delà du Be-Chuanaland britannique, jusqu'au Zambèze. Elle s'est définitivement constituée sous la direction du duc d'Abercorn, du duc de Fife, gendre du prince de Galles, et de M. Albert Grey. Le capital en est fixé à vingt-cinq millions de francs et peut être augmenté à volonté par des obligations ou autrement. La British African South Company, c'est son nom, a obtenu du gouvernement anglais une charte d'après laquelle sa sphère d'action est assez vaguement délimitée à l'ouest et à l'est. Il s'agit de la région située immédiatement au nord du Be-Chuanaland britannique, au nord et à l'ouest de la république Sud-africaine, et à l'ouest des possessions portugaises. Il est probable que le territoire exploité par la Compagnie ne dépassera pas à l'ouest le 20°, limite reconnue du protectorat allemand. Quant à la frontière des possessions portugaises, il y aura lieu de les déterminer d'une manière plus précise qu'elle ne l'est aujourd'hui, les Portugais prétendant avoir des droits sur une partie au moins du Ma-Shonaland. Au nord, la limite fixée est le Zambèze. Il n'est nullement fait mention des territoires situés au nord de ce fleuve, ni de la région du Nyassa où travaille l'African Lakes Company.

D'après le *Times*, la Compagnie est autorisée à acquérir tous les droits, intérêts et pouvoirs nécessaires pour gouverner, maintenir la sécurité publique et protéger les territoires compris dans sa charte, au nom des intérêts de l'Angleterre. Aussi est-il stipulé que la Compagnie doit rester anglaise en ce qui concerne sa composition, sa direction, son domicile, et qu'aucun directeur ne pourra être nommé sans l'approbation du secrétaire d'État. Aucune mesure importante ne pourra être prise sans l'assentiment de ce dernier. La Compagnie est autorisée à supprimer peu à peu tout système d'esclavage ou de servitude domestique dans les territoires mentionnés plus haut et à régler la vente des spiritueux de façon à empêcher que ceux-ci ne soient vendus aux indigènes. Une clause de la charte invite la Compagnie à respecter, dans la mesure du possible, les mœurs et coutumes des indigènes. La Compagnie est invitée à se conformer aux avis ou propositions du commissaire de S. M. dans l'Afrique méridionale. Elle pourra avoir son drapeau, mais celui-ci devra conserver le caractère anglais. Elle devra établir des cours pour l'administration de la justice. Quant aux moyens qui seront mis en œuvre pour développer ce pays, en première ligne viendra l'extension vers le Zambèze du chemin de fer et du télégraphe du Cap. Une somme de 700,000 liv. st. a déjà été souscrite pour la construction de la pre-

mière section du chemin de fer et l'extension du réseau télégraphique de Mafeking à Shoshong. De Kimberley, la section susdite aura 650 kilom.

Le but de la Compagnie n'est pas seulement un but commercial. Elle compte exercer une véritable souveraineté sur ce territoire de 400,000 milles carrés, qui comprend le protectorat du Be-Chuanaland, le pays de Khama, celui de Lobengula, roi des Ma-Tébélé, et le Ma-Shonaland, c'est-à-dire trois fois l'étendue du Royaume-Uni. Cet immense espace renferme des mines d'or, le sol paraît fertile, les routes de l'Afrique transzambézienne y passeront un jour. Il est vraisemblable que la Compagnie s'efforcera d'y attirer une foule de colons anglais. Ils affluent aux mines d'or du Transvaal, et déjà le *Times* donne à entendre qu'avant qu'il soit longtemps, leur nombre leur constituera le droit d'intervenir dans les affaires des républiques du sud de l'Afrique. Ce serait un moyen détourné de reconquérir l'influence que l'Angleterre a perdue au Transvaal par l'affranchissement des Boers. Nous doutons cependant que l'élément hollandais, si puissant dans l'Afrique australe, dans l'Etat libre de l'Orange et dans la république Sud-africaine, accepte de nouveau d'être dépossédé comme il l'a été à plusieurs reprises.

Néanmoins, les observations du *Times* sur la rapidité de l'accroissement des stations minières au **Transvaal** est parfaitement exact. Il peut être mis en parallèle avec le remarquable mouvement qui eut lieu en Australie et en Amérique il y a une quarantaine d'années. La ville de Johannesburg, capitale du fameux district de Witwatersrand, avec 20,000 habitants, n'existe que depuis deux ans. Ce flux de population paraît moins flottant et mieux organisé que lors de l'immigration aux mines d'or de la Californie. La production de l'or a cessé d'être une de ces spéculations fiévreuses, ballottées par les hasards journaliers du plus ou moins d'or aperçu dans les couches superficielles; elle devient graduellement une industrie systématique qui nécessite des fonds pour l'érection de machines très coûteuses et procure une occupation assurée aux ouvriers sérieux et adroits. Et quoique la production de l'or dans l'Afrique australe ait déjà atteint une grande importance et attiré au Transvaal une population considérable de colons, l'immense richesse minérale que les experts disent exister dans cette partie du continent est encore à peine entamée. D'autre part, nous supposons que le *Times* se trompe, lorsqu'il dit que « le gouvernement anglais n'a d'autres intérêts dans l'Afrique du sud que ceux de la race britannique et de son

accroissement. » Nous aimons à croire que le gouvernement partage les idées que nous entendions émettre récemment au Congrès colonial par les délégués portugais, espagnols, belges et français, qu'aujourd'hui, les gouvernements ne doivent plus traiter les territoires coloniaux comme des domaines d'exploitation au profit exclusif de leurs compatriotes, mais qu'ils doivent donner aux indigènes et à tous les habitants d'une colonie ce dont la mère patrie jouit elle-même. Quel que soit, d'ailleurs, le nombre des colons qui affluent sur le territoire de la République Sud-africaine, et profitent de l'hospitalité du gouvernement des Boers pour s'enrichir, nous comprendrions difficilement qu'ils prétendissent au droit d'intervenir dans les affaires de la République, tout en demeurant sujets de S. M. la reine d'Angleterre. Aussi ne pensons-nous pas que le gouvernement britannique, ni le peuple anglais, encouragent en aucune manière l'émigration au Transvaal avec l'idée d'y créer une majorité de sujets anglais pour refaire tout naturellement, de la République Sud-africaine, comme le pense le *Times*, une colonie anglaise. Ce serait un moyen habile peut-être, mais dans tous les cas peu loyal et peu honorable de faire oublier le désastre de Majouba-Hill.

Le rapport de Sir Gordon Sprigg, premier ministre de la **Colonie du Cap**, sur le mouvement commercial de l'année 1888, montre que le grand développement de l'exploitation des mines d'or a donné une forte impulsion à l'importation des articles des manufactures européennes. Nous en extrayons ce qui suit : Le chiffre des exportations est le plus élevé qui ait jamais été atteint ; de 7,859,000 liv. sterl. qu'il était en 1887, il est monté à 8,877,000 liv. sterl. en 1888, quoiqu'il y ait eu une diminution de 220,000 liv. sterl. sur l'exportation des diamants. De 21,600,000 livres en 1887, l'exportation des laines grasses est montée à 40,800,000 livres, et leur valeur, qui était de 500,000 liv. sterl. en 1887, s'est élevée à 978,000 liv. sterl. en 1888. L'augmentation pour les laines lavées et dégraissées a dépassé un demi-million de livres sterling. Quant à l'importation, qui était de 5,036,000 liv. sterl. en 1887, elle est montée à 5,678,000 liv. sterl. en 1888. Il y a eu sur le blé une forte diminution ; de 19,500,000 livres en 1887, elle est descendue à 8,000,000 de livres en 1888, ce qui prouve que la situation de l'agriculture a été beaucoup meilleure. Le nombre des charrues a augmenté de 4000, celui des herbes de 700, celui des moissonneuses de 160 ; il y a 357 autres machines de plus qu'en 1887. Le nombre des chevaux s'est accru de 29,300 ; celui des mulets de 5000 ; celui des bœufs de trait de 80,000 ; celui des vaches de 134,000 ; celui des moutons de 1,146,000 ; celui des

chèvres angora de 643,000 ; celui des autres chèvres de 257,000 ; celui des porcs de 24,000. Quant à la valeur du bétail : chevaux, bœufs, moutons, chèvres, elle a augmenté de 1,799,653 liv. sterl.

Le *Mouvement géographique* de Bruxelles annonce le départ pour le **Congo**, du steamer le *Loualaba*, ayant à bord la première brigade d'ingénieurs destinée à la construction du **chemin de fer**. Elle compte dix membres, dont six ont fait partie des brigades d'études et retournent au Congo après avoir collaboré aux plans et à l'établissement des devis à Bruxelles. L'expédition, placée sous la direction de M. Vauthier, ingénieur, chef de service, est chargée des études et des travaux suivants : Étude d'une variante au tracé du chemin de fer partant de Matadi¹ ; travaux de terrassement à Matadi ; report de l'axe du chemin de fer sur le terrain, balisage et piquetage de la voie ; sondage dans le port de Matadi, continuation des travaux du débarcadère entrepris dans ce port devant l'établissement de la Société anonyme belge pour le commerce du haut Congo. Ces travaux ont pour but de rattacher par des murs en pierre le terrain laissé à découvert par les eaux à la saison sèche. Une jetée en fer partira de ce massif de maçonnerie, et pénétrera suffisamment dans la rivière pour permettre aux navires de haute mer ayant un tirant d'eau de 8^m, d'accoster et de débarquer les marchandises.

Outre la brigade d'ingénieurs mentionnée ci-dessus, le *Loualaba* emportait dans son chargement : une maison démontée pour Fernando-Pô ; 6400 colis de poudre pour Ambriz ; pour Saint-Paul de Loanda, une quantité considérable de matériel destiné à la construction du chemin de fer d'Ambaca : entre autres 20 ponts en fer, 20 wagons démontés, 59 tonnes de traverses, 10 tonnes d'engins et outils, 250 brouettes ; pour Benguela, un matériel complet pour le chemin de fer de Catoumbella : deux locomotives de 7000 kilog. chacune, deux voitures de première classe, une de seconde, deux voitures ouvertes, deux fourgons à bagages, six wagons à marchandises, 500 tonnes de rails et accessoires. Enfin pour Banana, Boma et Matadi, 800 tonnes de marchandises diverses, et 5000 barils de poudre.

Les dernières nouvelles du Congo sont généralement favorables. M. Jansen, le gouverneur général, arrivé à **Léopoldville** le 9 août, a trouvé dans la région des cataractes l'autorité de l'État indépendant reconnue par tous les chefs indigènes. Pendant son séjour à Loukoungou

¹ Voy. la Carte, p. 32.

et à Manyanga, il a reçu la visite de quatre-vingts d'entre eux qui sont venus lui rendre hommage. Il a renouvelé à tous les chefs l'opposition formelle de l'État aux sacrifices humains et aux épreuves par le poison en déclarant que les coupables seraient activement recherchés. Il a cherché à leur persuader que le moment était venu pour eux de s'efforcer de procurer à l'État des contingents pour la force publique, afin que la police ne fût plus faite, comme ç'a été le cas jusqu'ici, par des soldats étrangers, qui connaissent moins bien les mœurs des Congolais. Tous les chefs présents se sont engagés à fournir chacun un petit contingent dont le chiffre sera calculé sur la population du village. Pour renforcer l'autorité de l'État, M. Jansen a ordonné l'établissement de nombreux postes, de manière à assurer l'influence de l'État tout le long du tracé du chemin de fer et dans la zone comprise entre la voie ferrée et la route ordinaire des caravanes. Le service des transports fonctionne d'une manière satisfaisante, toutefois M. Jansen a proposé quelques mesures pour l'améliorer encore. — Le 20 août, le gouverneur général a reçu, à Léopoldville, la visite de M. Dolisie, résident français à Brazzaville, auquel il a rendu sa visite le 24 du même mois. Le déjeuner qui a suivi cette entrevue a été marqué par des démonstrations mutuelle de vive sympathie. Depuis longtemps d'ailleurs les relations de Léopoldville et de Brazzaville sont extrêmement cordiales. — Les seules nouvelles du haut Congo viennent de la station des Ba-Ngala où tout était calme ainsi qu'en amont. — Le vapeur de la Baptist Missionary Society, le *Peace*, était rentré à Stanley-Pool le 28 juin. Malgré quelques petites difficultés avec un chef indigène, la station de Loulouabourg n'avait été le théâtre d'aucun événement marquant. — Les médecins de l'État indépendant ont visité dans le bas Congo un grand nombre de villages, et ont réussi à décider de nombreux indigènes à se laisser vacciner. — L'état sanitaire du personnel européen, qui avait laissé beaucoup à désirer dans le bas Congo lors de la transition entre la saison des pluies et la période sèche, était très satisfaisant en septembre.

Les sacrifices humains, n'ont pas encore pris fin à la côte occidentale d'Afrique. Le *Christianisme au XIX^e siècle* rapporte, d'après une correspondance du **Nouveau Calabar**, que, lors de la mort récente du roi d'Eboë, les trafiquants se rendirent selon l'usage auprès de son successeur pour lui présenter leurs hommages et leurs cadeaux. Ils savaient bien que des cérémonies sanglantes inauguraient d'ordinaire un règne nouveau, mais ils croyaient qu'elles auraient déjà eu lieu, et leur effroi comme leur dégoût fut grand en assistant, malgré eux, à des fêtes de

cannibales. Quarante malheureux avaient été mis à mort auparavant, mais les funérailles étaient à peine commencées. Le monarque défunt était couché dans une fosse large et profonde. Tout autour de lui étaient étendus les corps des plus jeunes épouses du roi décédé, qui avaient péri dans d'atroces souffrances. On leur avait rompu les os des bras et des jambes, puis on les avait jetées dans la fosse pour y mourir de faim. Quelques-unes des plus robustes avaient mis cinq jours à mourir. Autour de la fosse étaient placés quatre hommes armés de massues pour en frapper toute femme qui, malgré ses membres fracturés, aurait pu se traîner hors de la fosse. — Dans d'autres quartiers de la ville, des supplices analogues avaient lieu pour apaiser la colère des *You-You*, dieux funéraires. Un certain nombre de captifs avaient été attachés à des arbres, la tête en bas, au moyen de cordes passées dans les muscles des pieds, et abandonnés de la sorte à une asphyxie plus ou moins lente. Un autre fut attaché entre deux troncs d'arbres, puis le bourreau vint lui abattre la tête d'un coup de hache. Le corps du supplicié fut livré à la population, qui le dévora de bon appétit; la tête fut déposée dans la fosse royale. Les blancs n'osant intervenir pour empêcher la continuation de ces massacres, quittèrent Eboë pour ne pas en être témoins plus longtemps. Il devait y avoir encore, pendant sept mois, dix captifs mis à mort à intervalles réguliers de quatre semaines en quatre semaines pour apaiser les mânes du roi défunt.

M. Dupuis, consul anglais à **Ténériffe**, écrit que, quoique Ténériffe fût connu depuis longtemps comme une station de charbon pour les navires se rendant de l'Europe dans l'Amérique du Sud, ce n'est que depuis quelques années que les Canaries ont vu augmenter le nombre des vaisseaux s'arrêtant pour y faire leur provision. Dès que les travaux des ports en cours d'exécution à Ténériffe et à Grande-Canarie seront terminés, il ne doute pas qu'elles ne deviennent une des principales stations de charbon pour les vapeurs de l'Amérique du Sud, de l'Afrique occidentale, du Cap de Bonne-Espérance, de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie. L'année dernière déjà, la demande de combustible a dépassé la quantité que les vendeurs pouvaient fournir, plusieurs navires ont dû repartir sans avoir pu renouveler leur provision. A l'avenir les fournisseurs tiendront leurs dépôts mieux pourvus; ils auront soin de créer une réserve pour suffire à tous les besoins de la navigation. Aujourd'hui déjà des cargaisons de charbon arrivent continuellement d'Angleterre.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Un grand prix a été décerné à l'Exposition à la Société de Batna et du Sud Algérien, l'entreprise de M. Rolland, ingénieur des mines, pour créer au Sahara de nouveaux centres de culture et de population, pour conquérir sur le désert des régions stériles jusqu'ici, les fertiliser par l'irrigation et les transformer en oasis productives. Cette haute distinction vise surtout la création de trois grandes oasis nouvelles avec plantation de 50,000 palmiers dattiers dans la vallée de l'Oued-Rirh, au sud de Biskra. En outre, deux médailles d'or, une médaille d'argent et cinq médailles de bronze ont été attribuées à la même Société pour ses divers produits et pour les autres parties de sa remarquable exposition.

Après un séjour en Suisse, un de nos compatriotes, M. Alfred Ilg, de Frauenfeld, ingénieur, ami et conseiller de Ménélik, est retourné en Abyssinie, où il a transporté un grand nombre de machines et autres objets utiles au nouveau négous.

Le Dr Hans Meyer, de Leipzig, a commencé une nouvelle expédition dans laquelle il tâchera de faire l'ascension complète du Kilimandjaro, qu'il n'avait pu gravir que jusqu'à la coupole de glace. Il a pris avec lui un alpiniste éprouvé, M. le Dr Purtscheller. Les levers de l'Ou-Sambara, qui lui avaient été dérobés, lors de sa capture, dans son précédent voyage avec le Dr Baumann, ont pu être rachetés à un prix modique, grâce aux démarches du consul général anglais, et sont entre les mains de l'auteur, le Dr Baumann. Les *Mittheilungen* de Gotha pourront donner prochainement, d'après ces levers, une nouvelle carte de l'Ou-Sambara.

Le capitaine Lugard, qui a passé récemment un certain temps dans la région du lac Nyassa, est parti pour Mombas avec M. Mackensie. Il fera à l'intérieur un voyage de trois ou quatre mois, après quoi il entrera probablement au service de la British East African Company, pour laquelle il abandonnerait sa position dans l'armée.

Par décret des amiraux anglais et allemand et du commandant du vaisseau de guerre italien la *Stafetta*, le blocus de la côte orientale africaine a été levé le 1^{er} octobre.

Un autre décret du commandant en chef de l'escadre allemande a interdit l'importation de toutes armes et matériel de guerre par la côte allemande. Le sultan de Zanzibar a protesté contre cette interdiction.

Le gouvernement allemand soumettra prochainement au Reichstag un projet relatif à l'établissement d'une ligne de vapeurs subventionnée pour la côte orientale d'Afrique.

Le consul allemand à Zanzibar a adressé à tous les consulats une note les informant que le capitaine Wissmann réclame le droit de prendre possession, s'il le juge nécessaire pour ses opérations militaires, de toutes les maisons, fermes, etc, situées dans la zone d'influence allemande, que ces immeubles appartiennent à des indigènes ou à des étrangers.

Mistress Leavitt, représentante de la Société de tempérance des femmes chrétiennes, a fait récemment un rapport au Comité anglais de la Société pour la protection des indigènes. Ayant visité Madagascar personnellement, elle décrit ainsi les résultats de la vente des spiritueux sous le régime des traités anglais et français. Un grand tonneau de rhum était mis en perce dans les deux tiers des maisons; hommes, femmes et enfants allaient y puiser comme nous allons puiser à un tonneau d'eau. Aussi pendant la dernière partie du jour et pendant la nuit, les villages devenaient de vrais pandemoniums, avec le bruit, les coups et la confusion qui en résultent. Elle demande que la Société fasse tous ses efforts pour sauver les indigènes de la destruction.

Le Journal la *Géographie* annonce qu'une Société a été créée en vue de l'exploitation minière, forestière, agricole, etc. de la Grande Comore. M. Humblot, qui en est le directeur, très compétent en agriculture, en horticulture et en viticulture et qui a fait l'exploration de l'île, y créera des pépinières des meilleures espèces de poiriers, de pommiers, de pêchers d'Europe. On pense aussi que la vigne donnera là de bons résultats.

M. R. Cleland, missionnaire écossais de la station de Chiradzoula, après avoir traversé la plaine de Touchira, autrefois recouverte par les eaux du lac Kiloua, a fait, jusqu'à une hauteur de 2300^m, l'ascension du mont Milanji dont il évalue l'altitude à 2800^m. Un affluent du Ruo, sépare nettement le mont Milanji du mont Chamba à l'est; jusqu'ici les deux montagnes étaient considérées comme formant un groupe unique.

Le roi Gungunhane a obtenu des autorités portugaises l'autorisation de changer sa résidence contre celle de Bilene près de Lorenzo-Marquez. Il a traversé avec ses 20,000 guerriers le territoire portugais d'Inhambané. Quelques explorateurs anglais l'assiégeaient de demandes de concessions de terrains miniers; il les a renvoyés à s'adresser au gouvernement portugais dont il se considère comme le vassal.

D'après le *Cape Argus*, le gouvernement portugais a accordé treize concessions pour des mines de diamants entre Lorenzo-Marquez et les monts Lebombo. Elles sont toutes la propriété d'un syndicat formé par des capitalistes de Cape-Town.

D'après la convention passée entre le gouvernement du Transvaal et la compagnie hollandaise du chemin de fer, les travaux de la ligne de Prétoria à la frontière portugaise devront commencer sur plusieurs points simultanément; ils seront répartis entre plusieurs constructeurs, afin que les sections puissent être poussées rapidement et que pas un mois ne soit perdu. Pendant la mauvaise saison, on renoncera aux travaux dans les parties insalubres du pays, mais le travail continuera dans les districts salubres. On espère que les mines d'or de Kaap seront en communication avec la mer avant la fin de l'année prochaine.

On a découvert, à 30 kilomètres de Johannesburg, du mercure que l'on dit être de très bonne qualité.

M. Anderson, expert américain très habile, a confirmé l'opinion générale de l'existence, dans le district de Potschefstroom, d'un vaste bassin de pétrole. En fai-

sant des sondages, dit-il, on trouvera l'huile à une faible profondeur. Des mesures ont été prises en vue de l'exploitation.

M. F. C. Selous a entrepris une nouvelle exploration du Ma-Shonaland au point de vue de l'exploitation aurifère. Mais il compte aussi reprendre son projet, échoué l'année dernière, de se rendre du Zambèze au pays des Garenganzé et de se diriger de là sur Nyangoué. Quant au Ma-Shonaland, il voudrait que des agriculteurs anglais s'y établissent pour protéger les Ma-Shona pacifiques contre les attaques des belliqueux Ma-Tébélé. Il reconnaît que la malaria y règne, mais il est d'avis qu'elle disparaîtrait si l'agriculture y était soigneusement développée.

Le nouveau service de la Mala Real Portugueza a commencé le 15 septembre. Le premier steamer de cette Compagnie, *Roi de Portugal*, s'est rendu à Banana, Saint-Paul de Loanda, Benguela, Mossamédès, et de là par le Cap à Lorenzo-Marquez. C'est un beau bateau éclairé à la lumière électrique et qui peut recevoir 220 passagers.

Par le steamer du 6 octobre, douze missionnaires ont quitté Lisbonne, pour se rendre dans l'Angola où les établissements de la mission portugaise ont pris un développement considérable. Le P. Campana, supérieur des missions de Landana et du bas Congo, prêtera d'abord son concours à l'évêque de Loanda, mais ensuite il ira fonder une station dans la partie sud des États du Muata-Yamvo, d'après les indications du major Carvalho. Le P. Lecomte et ses auxiliaires travailleront spécialement dans le district de Benguela, puis établiront une mission à Caconda, une autre au Bihé, d'où ils comptent aller reprendre l'œuvre commencée au Coubango.

Une expédition américaine chargée de faire des observations sur l'éclipse de soleil qui doit avoir lieu en décembre, est partie le 12 octobre pour l'Afrique équatoriale occidentale. Notre compatriote, M. Héli Chatelain, y a été attaché comme interprète. Il nous a écrit de New-York quelques jours avant le départ : « Nous comptons toucher à Saint-Vincent, Saint Jago et peut-être sur le continent vis-à-vis pour acheter des bêtes de somme. Plusieurs naturalistes, des photographes, etc. sont attachés à l'expédition. M. Alexandre Agassiz l'accompagne pour faire des études de biologie sous-marine le long de la côte pendant que le gros de l'expédition sera occupé sur terre. »

M^{me} Bentley, femme du missionnaire de Loutété, prépare des apprentis télégraphistes pour le chemin de fer. Lors de son dernier voyage en Angleterre, elle a appris la télégraphie ; à son retour au Congo, elle a apporté des appareils Morse, fait établir à Loutété une petite ligne télégraphique, et elle donne actuellement aux jeunes noirs des leçons pratiques.

Par décret du 16 septembre 1889, la personnalité civile a été accordée, dans les limites légales, à la Congo Bolobo Mission, dont le siège est à Molongo, sur la Lalanga, et à la Bishop Taylors self supporting Mission, dont le siège est à Vivi.

Une Société ayant pour but l'étude de la géographie et des explorations de l'Afrique, vient de se fonder à l'Institut Martha à Hoboken (États-Unis). Désireuse de rendre hommage à Stanley, elle a pris le nom de Société Stanley. Elle

se propose d'intéresser le public à l'avenir du continent noir, en réunissant les volumes et les publications qui ont déjà paru à ce sujet et en discutant toutes les questions qui s'y rapportent.

M. Léon Fabert qui avait été chargé d'une mission d'études chez les Maures du Sénégal, est rentré en France. Il a séjourné deux mois chez les Braknas et a voyagé dans le pays de Chamama avec le camp du roi Sidi-Ely. Il a rapporté de cette contrée un travail topographique et des notes intéressantes sur les mœurs de ce peuple fort peu connu jusqu'ici et dont il a reçu un très cordial accueil.

Le lieutenant de vaisseau Viaud, qui, sous le pseudonyme de Pierre Loti, a écrit des pages si colorées sur la vie des pêcheurs d'Islande, a accompagné au Maroc M. Patenôtre, le nouveau ministre plénipotentiaire de France. Il sera curieux de comparer ses impressions avec celles de De Amicis qui, lui aussi, avait fait partie d'une ambassade envoyée au sultan du Maroc.

Une école espagnole de médecine a été créée à Tanger. Le médecin en chef ayant fait visite au sultan du Maroc, celui-ci lui a exprimé sa vive reconnaissance envers la régente qui a autorisé la création d'un établissement aussi humanitaire.

Le gouvernement espagnol a décidé la pose d'un câble sous-marin entre Algésiras, Tanger, Ceuta et Melilla; le sultan a accordé l'autorisation de faire atterrir ce câble au Maroc.

CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE¹

Le *Bulletin* de la Société anti-esclavagiste de France a reçu d'un correspondant de **Zanzibar** des renseignements qui montrent combien facilement les intérêts l'emportent sur les principes, même chez ceux que l'on croirait le plus opposés à la traite.

Ayant aperçu, au milieu d'une escouade d'esclaves, des physionomies qui lui inspiraient des doutes, le correspondant voulut savoir si, malgré le blocus, la traite se faisait encore. Il alla aux informations et apprit qu'une grande caravane arrivée dernièrement à Saadani s'était mise en devoir de traverser le bras de mer et de débarquer à Zanzibar. Les boutres s'étaient lancés vaillamment dans le canal, chargés de denrées, d'ivoire et d'esclaves. Les croiseurs anglais s'en étaient emparés; mais, ayant appris que cette caravane avait été amenée par le fils d'un Arabe puissant de l'intérieur, ils s'étaient empressés de rendre l'ivoire et les esclaves, d'écrire et de signer un laissez-passer, et même d'en faire écrire et signer un par le consulat d'une autre nation alliée.

¹ Comme supplément à cette chronique, voir ci-après, p. 347, la lettre de M. D. Jeanmairet sur l'esclavage au Zambèze.

Un nègre souahéli amena au même correspondant deux enfants arabes, fils de Romaliza, esclavagiste qui, à la tête d'une armée, exerce de grands ravages autour du **Tanganyika**. Les trois personnages étaient arrivés à Zanzibar avec la caravane susmentionnée. Le noir, qui est un des chefs de l'armée de Romaliza, raconta avec enthousiasme les tristes exploits de son maître, dont le vrai nom est Mohammed ben Khelfan. « Savez-vous, » dit-il en riant, « ce que signifie le mot Romaliza? Dans la langue des sauvages de là-bas, ce mot veut dire *cruauté*. Ils disent que lorsque le grand chef arabe tombe sur un pays, *ce pays est mort*. » Pendant que ce noir s'exprimait ainsi, il y avait sur les lèvres des deux jeunes Arabes un sourire d'orgueil qui semblait dire : « Les fils de Romaliza, le *cruel*, c'est nous! » A une demande du correspondant : « Combien ton maître a-t-il capturé d'esclaves, dans sa dernière chasse? » Le noir répondit avec orgueil : « sept cent cinquante d'un seul coup! »

Nous empruntons aux **Lettres sur le Congo** de M. Édouard Dupont, les détails suivants sur la traite dans le bassin du grand fleuve. Les esclaves provenaient principalement de razzias pratiquées de district à district. Les haines que provoquaient ces raptés ne sont pas encore éteintes, notamment entre les districts de Vivi et d'Isanghila. Même après 1880, lorsque les premiers transports de steamers eurent lieu au Stanley-Pool, leurs habitants ne pouvaient encore pénétrer sur le territoire des uns et des autres sans être immédiatement saisis et vendus comme esclaves sur les marchés de l'intérieur. Amenés de loin, les esclaves périssaient dans une proportion énorme avant d'arriver aux factoreries, où ils étaient entassés dans les baracons, en butte à d'odieux traitements et mis hors d'état de fuir.

M. Destrain, directeur des finances de l'État indépendant, retournant récemment au Congo, fit escale à Monrovia; il découvrit, dans la république de Libéria, un village habité par des nègres du Congo qui, formant, avant l'abolition de la traite par mer, la cargaison d'un négrier, furent précipitamment débarqués sur cette côte pour échapper aux poursuites d'un croiseur et s'y établirent. Ils ont vivement sollicité leur rapatriement.

Pareil fait s'est reproduit presque simultanément aux îles Bahama. A l'époque où les croisières traquaient sans merci les négriers, l'équipage d'un navire chargé d'esclaves du Congo et se rendant aux États-Unis, dut se jeter à la côte pour éviter d'être saisi et traité en pirate comme le portait la loi. Les noirs restèrent dans ces îles; mais ayant appris que leur pays natal est aux mains d'un gouvernement civilisé, ils viennent également de solliciter l'autorisation d'y rentrer.

C'est dans l'estuaire du Congo, à Boma et à Ponta da Lenha, dans le voisinage des criques, que le trafic de chair humaine dura le plus longtemps. Ce point fut jusqu'à ces dernières années, le repaire le plus sûr des négriers et réellement leur domaine propre, car malgré la belle rade qu'il donne à cette côte si dénuée de ports, il était resté sans maître. C'était une terre vacante, et elle le fut jusqu'à la Conférence de Berlin en 1885.

Après la guerre de sécession, la traite ouverte fut remplacée par la traite clandestine; mais la vigilance des croiseurs rendant celle-ci fort dangereuse, les négriers aux abois imaginèrent une combinaison qui les mettait en apparence d'accord avec les lois internationales. Voici à ce sujet les détails curieux fournis à M. Dupont par M. Jansen, administrateur de l'État du Congo. Les esclaves étaient transportés sous le nom d'*engagés volontaires*. Lorsque les officiers des croiseurs se présentaient au point d'embarquement, ils interrogeaient les malheureux nègres avec lesquels les agents des factoreries avaient passé un soi-disant contrat de travail. Comme ces officiers ne connaissaient pas la langue indigène, ils étaient obligés de se servir des interprètes de la factorerie. En gens avisés et bien dressés, ces intermédiaires, d'après un témoin oculaire, au lieu de transmettre aux nègres les questions sur leur départ par libre consentement, leur demandaient : Veux-tu des coups de bâton ? Veux-tu un cadeau ? Les réponses par oui et par non, accompagnées d'une mimique convaincue, n'étaient naturellement pas douteuses, et l'on disait aux officiers : Vous voyez, le contrat passé avec ces nègres est réel ; ils déclarent « qu'on ne les a pas forcés à partir et qu'ils consentent à être embarqués. » Les croiseurs étaient obligés de se contenter de ces déclarations. Arrivés au Brésil ou dans d'autres colonies, les soi-disant engagés volontaires étaient vendus comme esclaves.

Après avoir passé en revue les faits relatifs à la traite et à l'esclavage, indiquons ce qui se rapporte à la question de l'abolition.

Le **Congrès anti-esclavagiste** des puissances se réunira à **Bruxelles** au mois de novembre. La première séance en est fixée au 18. La circulaire remise par le gouvernement belge aux puissances signataires de la déclaration de la Conférence de Berlin, invite celles-ci à s'assembler pour arriver à une entente commune sur les mesures à prendre afin d'empêcher la traite à l'intérieur de l'Afrique. Contrairement à ce qui s'est passé pour la Conférence de Berlin, il n'y a eu ni accord, ni négociations préalables, entre les puissances sur les détails,

ni sur l'ordre des travaux. On s'est simplement mis d'accord sur le point préjudiciel qu'il faut en finir une fois pour toutes avec la traite des noirs. Au Congrès, chaque puissance pourra présenter toutes les propositions qu'il lui paraîtra bon de faire, sans être limitée par aucun engagement antérieur. On suppose que le Congrès durera un mois entier. Les représentants diplomatiques à Bruxelles des puissances y prendront part de plein droit. Quelques-unes, notamment les États-Unis et l'Allemagne, borneront là leur participation au Congrès; d'autres adjoindront à leur représentant régulier un plénipotentiaire et un délégué. Sir John Kirk, ancien consul général de la Grande Bretagne, à Zanzibar, représentera le gouvernement anglais. Le Portugal vient de nommer ministre à Bruxelles le conseiller Henrique de Macedo, qui connaît très particulièrement les sujets sur lesquels le Congrès aura à délibérer. La France sera représentée par M. Bourée, ministre à Bruxelles, M. Cordogan, sous-directeur aux affaires étrangères, le Dr Ballay et M. Deloncle, sous-chef de cabinet du secrétaire d'État des colonies.

D'après le *Galignani Messenger*, le roi des Belges a invité le sultan de Zanzibar à prendre part au Congrès; Saïd Khalifa a promis qu'un envoyé extraordinaire y assistera.

D'après les réponses des **Comités anti-esclavagistes** parvenues à Mgr Lavigerie, le Congrès des Sociétés privées a été remis au printemps de l'année prochaine. Le Congrès des puissances devant se réunir le 18 courant, il sera plus facile aux sociétés de conformer leur action aux décisions qui auront été prises par les représentants des différents États. En attendant, les membres des comités sont priés de ne pas perdre de vue les questions inscrites au programme. Il importe que ces questions soient mûrement étudiées pour pouvoir être utilement résolues.

Le **capitaine Storms** s'est rendu en Allemagne de la part de la Société anti-esclavagiste de Belgique, pour s'entendre avec la Société allemande, en vue d'une action commune en Afrique; il a proposé, pour base d'opérations, le lac Tanganyika, un steamer armé devant croiser sur le lac, et des postes fortifiés devant être établis sur les rives occidentale et orientale du lac par les Belges et les Allemands respectivement.

Le sultan de Zanzibar a chargé M. Gérard Portal, agent anglais, de nommer des délégués pour faire une enquête et donner leur avis sur des cas de possession soi-disant illégale d'esclaves à **Pemba**. M. Smith,

consul britannique, s'y rendra à cet effet. En outre, le sultan a donné par écrit à M. Portal la promesse que tous les enfants d'esclaves qui naîtront dans le **Zanguebar** après le 1^{er} janvier prochain seront libres.

On écrit de Tananarive au *Journal des Débats* :

« Les autorités consulaires anglaises ayant accusé le gouvernement de **Madagascar** de favoriser la traite des noirs, le premier ministre a promulgué une loi, aux termes de laquelle les esclaves importés sont affranchis par le fait seul de toucher le sol malgache. »

Nos lecteurs se rappellent qu'un télégramme de **Zanzibar**, du 21 septembre dernier, a annoncé, qu'en vertu d'un décret du sultan, « tous les individus amenés sur le territoire de ce souverain, après le 1^{er} novembre, seront libres. »

Si ce décret est mieux exécuté que celui de Saïd Bargasch, du 18 avril 1876, il y aura prochainement dans les États du sultan un certain nombre d'esclaves libérés, au sort et à l'éducation desquels il y aura lieu de pourvoir. Il ne sera guère possible de les renvoyer dans leur pays d'origine, où ils seraient exposés à retomber sous les coups des Arabes qui pratiquent la chasse à l'homme à l'intérieur. Ils auront besoin d'être formés à un travail libre et rémunérateur pour pouvoir se suffire à eux-mêmes. Seront-ils remis aux établissements de Bagamoyo ou de Frere-Town? ceux-ci seraient-ils suffisants pour les recevoir? ou en créera-t-on de nouveau? Sans doute, il a été pris des mesures spéciales en prévision de cette éventualité. Mais jusqu'ici, nous n'avons reçu aucune information à ce sujet.

LE TANGANYIKA ¹

D'après le Capitaine EDWARD C. HORE.

De tous les grands lacs de l'Afrique tropicale orientale, le Tanganyika a été le premier découvert; c'est peut-être celui dont l'importance est la plus grande par le fait de sa situation plus centrale que celle du Nyassa et du Victoria-Nyanza, et sur la route directe de Zanzibar à l'embouchure du Congo. C'est là que se rencontrent les limites de l'État

¹ Voy. la Carte, II^{me} année, p. 248.

Indépendant du Congo et du territoire réservé à l'influence allemande dans l'Afrique orientale. Il peut devenir le centre des croisières intérieures pour amener l'abolition de la traite au cœur du continent. A tous les points de vue la connaissance de ce bassin importe beaucoup aux amis de l'Afrique.

Sans doute le capitaine F. Richard Burton, et après lui Cameron et Stanley ont fait beaucoup pour acquérir une connaissance exacte de cette immense nappe d'eau, de son régime, de ses affluents et de son émissaire. Mais le temps qu'ils ont pu y consacrer a été relativement court ; leur travail a été un travail de pionniers, dont ont profité ceux qui sont venus après eux. Parmi ceux-ci le capitaine Hore est certainement celui qui s'est trouvé dans les conditions les meilleures pour étudier ce bassin sous toutes ses faces, et le mémoire qu'il vient de lire à la Section géographique de l'Association britannique à Newcastle nous paraît trop important pour que nous n'en extrayons pas ce qui nous semble devoir être le plus utile et le plus intéressant pour nos abonnés.

Les montagnes qui entourent le bassin au fond duquel se trouve le Tanganyika forment un ovale irrégulier de 1000 kilomètres dans sa plus grande longueur, à partir de la ligne de partage des eaux du Kitangoulé et de la Lousizi au nord, jusqu'à celle qui sépare la Lofou du Chambézi ; la largeur n'en est que de 500 kilomètres, de la ligne de faite de la Gombé dans l'Ou-Nyamouézi aux affluents orientaux du Loualaba dans l'Ou-Gouha. Ce bassin forme une dépression profonde, dont le lac occupe environ les trois quarts du plus long diamètre, à 1000 mètres environ au-dessous du niveau des montagnes les plus élevées.

Une section faite le long de son moindre diamètre ressemblerait exactement aux détails d'une fortification. En venant de l'est, le rempart s'élève par degrés ; en entrant dans l'Ou-Nyamouézi, on franchit la crête du parapet, qui descend en pente douce jusqu'à l'escarpe par laquelle on atteint la tranchée au fond de laquelle est le lac ; de l'autre côté une contre-escarpe presque abrupte de 600 mètres fait remonter au glacis qui forme la limite occidentale de la dépression et d'où les eaux descendent vers l'Atlantique.

Le lac lui-même a 650 kilomètres de longueur, une largeur moyenne d'une trentaine de kilomètres et une profondeur de 200 à 300 mètres le long de sa ligne médiane. L'apparence de la dépression au fond de laquelle s'étend le lac fait déjà supposer qu'elle est due à une action volcanique et à des commotions sismologiques. M. Hore a été confirmé dans cette pensée par l'expérience d'un séjour de dix années dans cette

région, pendant lesquelles les tremblements de terre ont été fréquents, quelquefois si forts que des fissures se sont produites dans le sol, des sources d'eau chaude ont jailli, ainsi que des jets de vapeur et de pétrole; plus fréquemment encore de sourds grondements au-dessous de la surface indiquent que les foyers souterrains sont toujours en activité.

Depuis plusieurs années on a constaté que la direction des oscillations de ces tremblements de terre est N.-N.-O. ou N.-O. En août 1880, une secousse d'une violence inaccoutumée ouvrit une fissure de plusieurs kilomètres de longueur et des lézardes dans les murailles d'Oudjidji, et en octobre 1887, une série de secousses d'une durée de plus de vingt jours fut ressentie dans l'île de Kavala et à Oudjidji, paraissant se produire directement sous les pieds des habitants sans qu'il y eût d'oscillations horizontales. Sir Richard Burton, le premier Européen qui ait visité le Tanganyika, crut y voir une dépression volcanique; M. Cooley montra qu'il est situé parallèlement à la ligne de volcans qui passe par la Réunion, Madagascar et les Comores. M. Hore voudrait que l'on étendît le champ de cette étude; il pense que le bassin du Tanganyika s'étend le long d'un grand cercle qui passe par les pôles magnétiques de chaque côté desquels sont rangés les principaux volcans et les régions des phénomènes volcaniques et sismologiques de l'hémisphère oriental.

Pendant longtemps ce lac a été le réservoir des eaux de toute la dépression du centre de l'Afrique, sans autre émissaire que l'évaporation. Longtemps aussi il y a eu équilibre entre la chute de pluie et l'évaporation; puis la quantité d'eau tombée dépassa l'évaporation; le lac monta jusqu'au niveau de deux brèches existant dans la chaîne des montagnes qui forment le bassin, l'une près de Karéma à l'est, l'autre dans l'Ou-Gouha à l'ouest. A l'époque de Cameron, le lac avait atteint le niveau de ces deux brèches. Mais M. Hore ne croit pas que ce phénomène ait pu se produire plus tôt, car il existe, tout autour, des arbres de haute futaie, en partie submergés alors, dont la croissance sur un terrain sec avait exigé des siècles, et des villages et des cultures aussi submergées par l'exhaussement du niveau du lac.

Du côté de l'est, les eaux s'écoulèrent dans la dépression de Rikoua, appelée tantôt un fleuve, tantôt une lagune ou encore, comme aujourd'hui, un lac. A l'ouest, la nature du sol de la barrière opposa une résistance jusqu'à ce que la force énorme de l'eau emportât la digue et creusât toujours plus profondément le chenal dans lequel coule la Loukougua. Lorsque M. Hore arriva au Tanganyika, en 1878, le lit de la Loukougua, avait déjà été creusé sur un long parcours; la rivière était

déjà un torrent rapide. Le niveau du lac était au moins à un mètre plus bas qu'à l'époque de la visite de Cameron. Pendant les dix années suivantes, il a baissé encore de 6 mètres; il s'écoule toujours par la Loukougua, mais beaucoup plus lentement. Tout autour du lac s'élève une ceinture de 3 mètres de haut entre le niveau de l'eau et les arbres dont la croissance sur terrain sec a dû exiger de longues années. A l'époque de Sir Richard Burton, le niveau du lac ne dépassait pas les cultures dont la trace se remarque entre la zone de ces arbres et la surface actuelle de l'eau. Un exhaussement des eaux pendant cinq ou six ans a suffi pour détruire de grands arbres dont les traces auraient disparu s'ils eussent été submergés pendant dix ou douze ans. Durant les quatre ou cinq dernières années l'abaissement a été en moyenne de 0^m,30 à 0^m,45.

Pour les natifs de cette région, le Tanganyika est la grande eau, soit pour les produits qu'ils en tirent, soit à cause des facilités de transport et de communication qu'il offre aux dix tribus différentes établies sur ses rives de 1600 kilomètres de développement.

Celles-ci présentent toutes les beautés des lacs suisses sur une beaucoup plus grande échelle; la végétation des tropiques y ajoute encore. Les fourrés d'arbustes qui entourent les criques servent de retraite aux buffles, aux zèbres, aux éléphants et à tous les grands fauves. Des embouchures de rivières, obstruées de roseaux et de papyrus, pullulent d'hippopotames et de crocodiles et offrent un asile aux canards, aux oies, aux ibis, aux martins-pêcheurs, aux belles grues cendrées et à quantité d'autres oiseaux aquatiques; la tortue nage entre deux eaux; le cri sinistre de l'aigle pêcheur répercuté d'une rive à l'autre fait ressortir le silence solennel de ces lieux, tandis que sur les hauteurs, la forêt vierge aux arbres gigantesques, sert d'abri à de grandes fougères enguirlandées de lianes, à de brillants papillons et à des singes s'élançant de branche en branche.

Dans les parties du rivage où l'homme s'est établi, se présentent des scènes de deux sortes. Dans les régions les moins habitées, où une longue et fâcheuse expérience a rendu tous les étrangers suspects, on aperçoit des villages indigènes entourés de palissades, perchés sur des promontoires ou dans des positions faciles à défendre, leurs provisions de pain ou de poisson séché entassées sur des flots pierreux et leurs canots retirés et à portée de la main. Dans les contrées plus heureuses, se voient quantité de villages disséminés au milieu de plantations de bananiers qui annoncent la paix et l'abondance, tandis que des champs de blé et de

cassave couvrent au loin toute la campagne. Ça et là un espace ouvert est réservé pour le marché auquel les indigènes de tout sexe et de tout âge arrivent, par terre ou par eau, pour vendre leur produits : huile, poisson, sel, chèvres, miel et toutes sortes de denrées ; le long de la baie sont rangés des canots de toutes grandeurs taillés dans un tronc solide, bref, sous son aspect le plus attrayant et le plus pacifique, tout l'attrail des scènes africaines.

Sur la surface de l'eau se dessinent la voile triangulaire de la barque arabe ou le long canot plat de l'indigène aventureux qui côtoient la rive autant que possible, ne traversant le lac qu'après avoir soigneusement examiné l'état de l'atmosphère. Lorsque l'Arabe est surpris par un gros temps, il se trouve parfois entièrement à la merci des vents et des flots, mais les embarcations étant excellentes se perdent rarement. Les indigènes avec leurs canots, en général pesamment chargés, n'ont qu'un moyen de se tirer d'une tempête ; le plus robuste, ou tous si cela est nécessaire, passent par-dessus bord ; se tenant au bateau, ils se soutiennent sur l'eau et servent à briser la force des vagues ; si le danger augmente, ils jettent à l'eau la cargaison en commençant par les objets de moindre valeur. Le lac présente des aspects très différents. Par le beau temps, la navigation en est très agréable, les écueils et les bas-fonds étant très peu nombreux. Mais les scènes les plus belles sont celles qu'offrent les nuits claires, où la fraîcheur succède aux ardeurs du soleil. Ou bien le vent de tempête en soulève les flots, amassant autour des montagnes des masses de nuages qui déversent des pluies torrentielles sur les pentes tout autour du lac.

Il n'est pas rare de voir se former de vraies trombes parfaitement semblables à celle de l'Océan. Les changements de saison sont les époques de l'année où les vents et l'eau deviennent le plus dangereux. Des tourbillons de vent, accompagnés de pluie et de grêle, peuvent rendre, de nuit surtout, la navigation extrêmement périlleuse. M. Hore a observé pendant quatre heures de suite le phénomène électrique du feu Saint-Elme à l'extrémité du mât.

Les saisons suivent l'ordre général que l'on remarque dans l'Afrique tropicale ; les plus grandes perturbations météorologiques ont lieu à l'époque où la saison pluvieuse succède à la saison sèche, et vice versa. D'après les observations de M. Hore, il tombe à peu près deux fois plus de pluie à l'île Kavala, à l'ouest du lac, qu'à Oudjidji, sur la rive orientale. Le temps le plus chaud de l'année est en novembre et en février ; le plus froid en juillet.

Le climat n'est, en général, nullement insalubre : il est beaucoup plus sain que celui des régions de la côte sous la même latitude ; les malheureuses expériences faites jusqu'ici par des voyageurs et des missionnaires ont été dues plutôt aux conditions difficiles de la vie et du travail qu'à l'insalubrité du climat. Quantité de ceux qui ont visité cette région ont été affaiblis par de longs voyages, beaucoup de vicissitudes et d'anxiétés. M. Hore ne doute pas qu'à mesure que la civilisation s'étendra, que le pays et les conditions de la vie seront mieux compris, on n'ait plus à se plaindre du climat.

Sans doute de grandes étendues de pays semblent desséchées, mais l'eau se trouvera presque partout où l'on creusera des puits, et il ne faut que de l'eau pour faire produire en abondance tout ce que fournissent les pays tropicaux.

De nombreuses observations ont permis de fixer l'altitude du lac à 900^m environ. L'eau est fraîche et propre à tous les usages.

Quant aux habitants, la région du Tanganyika offre un mélange d'une dizaine de tribus, représentant toutes les différentes familles de l'Afrique : nègre, négroïde, zoulou, sémite, pygmée et aussi le groupe des populations belliqueuses de l'ouest du Victoria-Nyanza, dont la classification n'a pas encore été faite d'une manière complète. Tous ces éléments ont convergé vers le Tanganyika, non, comme on pourrait le supposer, pour y entrer en conflit, mais pour s'établir pacifiquement le long de ses bords, où, devenus enfants du sol, ils conservent encore assez de leurs traits physiques pour que l'on puisse les reconnaître.

Les tribus guerrières du N.-O. sont représentées dans l'Ou-Sigoué, où elles opposent aux étrangers la plus grande difficulté pour pénétrer dans leur pays ; toutefois la base sûre d'opérations qu'offre le lac, fait de l'Ou-Sigoué le meilleur point de départ pour des tentatives de le relier avec le territoire d'Emin-pacha.

Les sémites africains du N.-E. venus d'Abyssinie et du pays des Gallas, nomades, pasteurs, sont établis sur le Tanganyika, sous le nom de Oua-Roundi et de Oua-Djidji septentrionaux. Conservant leur bétail, ils sont devenus essentiellement agriculteurs, et malgré leurs préjugés contre l'eau, ils ont pris des habitudes de marins ; ce sont les bateliers et les pêcheurs les meilleurs. Ils ont gardé le physique superbe et les traits supérieurs de leurs ancêtres, ainsi que l'habileté à travailler le fer et le cuivre et à tisser les étoffes.

Plusieurs explorateurs ont signalé une série de tribus pygmées et cannibales, partant de la côte occidentale et atteignant le Tanganyika, dans

l'Ou-Bemba; elles n'y sont que faiblement représentées, peut-être est-ce le mauvais accueil qui leur a été fait par les populations des bords du lac qui les a empêchées de se fondre avec les autres indigènes.

Le type nègre provient de l'ouest et se trouve représenté dans le Ma-Roungo, et peut-être dans l'Ou-Gouha et l'Ou-Goma.

La famille négroïde est venue de la côte orientale sur deux ou plusieurs lignes.

Les Zoulous ou Mazitous, ont été refoulés du Sud vers le Tanganyika, et les Ou-Touta et autres rejets, portant sur la tête l'anneau distinctif des Zoulous, après un court établissement à l'angle O. du lac, se sont mêlés aux Ou-Nyamouézi.

Toutes ces familles, sauf les Zoulous, ont acquis une grande habileté dans la navigation, dans la mesure où l'existence d'arbres convenables pour des canots, les côtes, les ports, et les nécessités d'échanges ont pu les favoriser.

Quoique presque toutes les familles africaines soient représentées dans la région du Tanganyika, cependant ce sont les Ou-Nyamouézi qui occupent la plus grande partie de ce bassin. Ils ont envoyé des colonies jusque dans le Katanga, le Garanganzé d'aujourd'hui.

La proximité de tous ces éléments divers a servi à développer et à encourager l'art et l'industrie indigènes, ainsi que l'échange des produits. Le progrès aurait été constant sans l'esclavage et la traite pratiquée par les Arabes. Sans doute la condition primitive de l'esclavage est celle que l'on rencontre partout dans l'histoire ancienne, mais la forme actuelle, introduite dans l'Afrique centrale, par des étrangers, provient de contrées où l'organisation sociale développe les passions les plus basses de la nature humaine.

Malgré les conditions désavantageuses dans lesquelles se sont trouvées les populations de l'Afrique centrale, les arts utiles s'y sont développés. Les métaux servent à fabriquer des ustensiles et des armes; l'argile fournit des vases de toutes formes. Les indigènes filent toutes sortes de fibres végétales, en font des tissus, des nattes, des corbeilles; ils font du sel et de l'huile; prennent du poisson, le conservent et le distribuent; partout où la paix le permet, sont établis des marchés pour les échanges. La seule condition qui manque pour de rapides progrès à tous les points de vue, c'est la paix et un gouvernement assuré.

Les indigènes cultivent, outre le riz et diverses céréales, le palmier à huile, les arachides, le sésame, le tabac, le coton, beaucoup de fibres végétales, le caoutchouc, etc.; ils exploitent le fer, le cuivre, les peaux, l'ivoire, etc.

Les voies de communication convergent vers le Tanganyika. Dans l'Afrique tropicale orientale, elles se dirigent actuellement de l'est à l'ouest, mais plus tard il sera facile d'en ouvrir du Nil au Zambèze. La voie la plus fréquentée jusqu'ici est celle qui, partant de Zanzibar, traverse le Tanganyika, pour gagner le Congo et la côte occidentale¹. Le temps ordinaire employé par les caravanes annuelles de la Société des missions de Londres, chargées de marchandises, est de trois mois pour aller de Zanzibar à Oudjidji². M. Hore, a fait, dans les mêmes conditions, le trajet en 90 jours; une autre fois, avec plusieurs Européens, de pesantes charges et un bateau sur six chariots, en 104 jours. Sans charges, il l'a fait en 62 jours, et l'année dernière, avec sa femme et son enfant, en 72 jours. Au point de vue des frais de transport, la route du Nyassa peut être préférée; mais l'expérience acquise par les porteurs, la discipline et la connaissance de tous les détails de l'ancienne route plaident en faveur de celle-ci.

C'est en 1878 que la première expédition de la Société des missions de Londres, a atteint le Tanganyika; malgré de grandes difficultés et de nombreux décès, l'œuvre a été poursuivie avec persévérance. Les missionnaires ont appris à connaître toutes les tribus des bords du lac; deux stations ont été fondées; quantité d'indigènes ont été formés comme pilotes, constructeurs, ouvriers, domestiques; même les Arabes, trafiquants ou colons, ont déposé leurs préventions et ont aidé aux progrès de la mission par leur conduite hospitalière et amicale.

La Société possède un bateau de sauvetage en acier, et un bâtiment à voile de 18 mètres de long, pourvu d'une machine à vapeur. Le lever du lac a été fait, les ressources du pays et le caractère des indigènes ont été étudiés. Au point de vue de la suppression de la traite, la situation du Tanganyika est excellente et le pays riche par lui-même peut devenir le centre d'un commerce légitime important. Quant au développement de l'art et de l'industrie des natifs, M. Hore regrette que l'on ait inondé certaines régions africaines de marchandises européennes à

¹ Du point où la Loukougua sort du Tanganyika jusqu'à Nyangoué, sur le Congo, la distance, à vol d'oiseau, est de 500 kilomètres environ.

² Outre Oudjidji, établissement essentiellement arabe, on compte, sur les bords du Tanganyika, les stations de Karéma et de Mpala, fondées par l'Association internationale africaine et remises aux missionnaires romains après la fondation de l'État du Congo; celle de Kibanga, des missions d'Alger; celles de Kawala et de Pambeté, de la Société des missions de Londres.

bon marché, qui ont étouffé de précieuses industries indigènes, qu'il aurait fallu encourager avec soin. Il serait déplorable que les opérations commerciales des Européens n'eussent pour but que le lucre, et que les Africains, privés de leurs travaux utiles et laissés dans leur ignorance primitive, tombassent dans un état de sujétion pire que leur condition présente. Leur magnifique pays ne réclame qu'un peu d'aide pour que les ressources en soient utilisées; eux-mêmes s'élèveront s'il sont soutenus, mais aucune entreprise politique, commerciale ou scientifique ne sera possible si elle ne se propose avant tout la suppression effective de la traite des esclaves.

CORRESPONDANCE

Lettre du Zambèze, de M. D. Jeanmairet.

Séshéké, Zambèze, 21 juin 1889.

Je vais essayer de répondre à vos principales questions. L'esclavage chez les Ba-Rotsé s'étend à toute la population. Ainsi, le roi a le droit de prendre à son service n'importe quel fils de chef, dont il fait un *secomboa*, c'est-à-dire un chef des gens de sa maison ou un surintendant pour la chasse, la pêche, le tribut et d'autres travaux. D'autres fils de chefs sont appelés par lui à devenir chefs de village ou de tribu. En un mot, c'est le roi qui, avec l'aide de ses conseillers, confère toutes les charges dans le royaume. Le roi a encore le droit de prélever un tribut humain sur chaque chef, duquel il prend les sujets mâles ou femelles dont il a besoin. En outre, chaque année, le roi envoie des *licomboas*, ou chefs, enlever des enfants, surtout chez les Ma-Totela, les Ba-Toka et les Ma-Subia. Ces expéditions ne sont pas toujours très productives, car dès qu'on apprend l'approche des envoyés du roi, les parents cachent leurs enfants. Les petits chefs de village se prêtent volontiers à ce stratagème et répondent aux envoyés du roi que leurs gens sont dispersés et introuvables. Alors, si une battue des bois ou des roseaux échoue, les gens du *lekheto* (des péages), s'en retournent à vide à la Vallée, sans encourir la colère du roi qui est habitué à ce mode de faire. D'autre part, une expédition semblable n'échoue jamais complètement; tout le butin humain est amené au roi qui, après avoir fait son choix, distribue le reste aux autres chefs et à ses ambassadeurs tout d'abord, en rétribution de leurs peines.

Ces expéditions sont le fléau du pays, non seulement à cause des *razzias* de gens qu'elles exécutent, mais aussi parce que les messagers pillent les villages, battent les gens, font bonne chère aux dépens des victimes. C'est pour cette raison que les gens se dispersent le plus possible, qu'ils cachent leur nourriture loin des villages dans des trous soigneusement recouverts. En revanche, il faut dire que les pauvres envoyés du roi mourraient de faim s'ils n'usaient de violence pour

se procurer des vivres. Les ordres du roi de pourvoir aux besoins de ses messagers, ne servent à rien, et quelquefois nous avons vu sous nos yeux ces derniers se servir eux-mêmes sans que, dans nos cœurs, nous pussions les blâmer, bien que nous ayons toujours réprouvé devant eux tout acte semblable de violence et engagé les gens à leur donner de plein gré. Les Ba-Rotsé disent : *rea tsualela morena* (nous enfantons pour le roi) ; les esclaves corrigent ce dicton en disant : *rea tsualela Ba-Rotsé* (nous enfantons pour les Ba-Rotsé). Voilà pour ce qui concerne l'esclavage en temps ordinaire. Dans les expéditions guerrières, le butin humain appartient à celui qui le capture, après que le roi et le chef du guerrier ont pris leur bonne part. En d'autres termes, il faut que les esclaves aient la main heureuse pour qu'il leur reste quelque chose ; les plus fortunés auront surtout en partage une femme, ou une jeune fille ou un enfant. Il en est de même pour l'autre espèce de butin, le bétail par exemple, beaucoup d'esclaves en possèdent quelques têtes. Même en dehors du butin de la guerre, les bergers des Ba-Rotsé ont tous une ou deux vaches qui leur appartiennent en propre ; en outre, ils ont le droit de traire certaines vaches pour leur entretien journalier. Chaque chef agit avec ses gens comme le roi le fait avec lui. Il donnera à celui-ci une femme, à celui-là une vache, à un troisième un esclave. Il y a donc peu d'esclaves qui ne soient maîtres à leur tour, même les esclaves des esclaves ont aussi des esclaves. Ce qui est particulier à ce pays, c'est que les chefs prennent pour femmes leurs esclaves et donnent leurs filles en mariage à leurs esclaves. Il en résulte que les chefs sont en relation de famille avec bon nombre de leurs gens ; c'est sans doute par ce moyen qu'ils conservent quelque ascendant sur ceux-ci. A proprement parler, il n'y a pas de chefs dans ce pays où tout le monde est chef. Au premier abord, les Ba-Rotsé sont avec leurs esclaves dans les rapports très familiers, presque paternels. Ils les battent bien quelquefois, les tuent même ; mais, somme toute, les esclaves ont beaucoup de liberté, ils peuvent, presque impunément, refuser de faire certains travaux. Rien ne démontre mieux le peu d'autorité dont jouissent les chefs, que la dernière expédition de chasse aux Matsui. Il leur a fallu plusieurs semaines pour rassembler, au nom du roi, une partie seulement de leurs gens et non moins de peine pour les empêcher de se sauver tous sur le théâtre d'action. Lors de la dernière guerre, Ratau, le général en chef de Seshéké, parlait seul avec ses enfants et deux ou trois esclaves, après avoir vainement attendu ses gens. « Oh ! non » répondit-il, « ils me suivront dès qu'ils me sauront en route. » Il ne s'agissait ici que d'aller piller les Ma-Choukouloumbé. Lors du sac de Seshéké par Lethsuala (Morantsiane), les chefs se sauvaient tous seuls, abandonnés de leurs esclaves. En cas de difficultés entre un chef et un esclave, celui-ci se réfugie chez le roi, et même lorsqu'il reçoit une punition corporelle, il devient sujet du roi plus souvent qu'il n'est renvoyé à son chef. J'ai entendu dire, mais ceci demande confirmation, que le roi a décidé de donner une défense à quiconque tuera un éléphant ; le chasseur aurait le droit d'acheter ce qu'il voudrait avec sa défense et de partager le butin avec son chef. Toutefois, cette mesure ne paraît pas être en faveur, à cause des querelles que le partage du butin peut faire surgir entre les intéressés (maîtres et esclaves).

Vous me demandez encore : s'il arrive qu'une mère esclave soit séparée de ses enfants; hélas! c'est le cas généralement, non seulement pour les victimes de la guerre, mais aussi pour celles du tribut. Les captifs sont les derniers esclaves, mais au bout de quelques années, ils sont sur le même pied que les autres; ils font d'emblée partie de la nation. Constamment, un principal esclave est élevé au rang de petit chef; le nombre de ceux-ci est incalculable. Le nom de Ba-Rotsé ne s'applique pas seulement à des Ba-Rotsé d'origine, tant s'en faut, c'est bien plutôt le nom général donné aux chefs, de quelque tribu qu'ils descendent. Si ces derniers conservent le pouvoir, c'est qu'il y a entre eux un esprit de solidarité mutuelle, des relations de famille, et que les tribus soumises n'ont pas l'esprit de corps, pas d'unité, pas de chefs. Je ne pense pas même qu'un homme de talent et de courage parmi les esclaves pût les libérer; la jalousie des autres annulerait tous ses efforts, il n'y a pas de patriotisme chez eux. Ce que je viens de dire répond à deux autres de vos questions, c'est-à-dire que les enfants de l'esclave appartiennent à son chef ou au roi et qu'il n'y a, en fait d'affranchissement, qu'une amélioration de l'esclavage pour les plus habiles. Tous sont esclaves et sans doute le roi aussi; la nation tout entière est liée à la même chaîne. Entre eux, les chefs font des marchés de bétail, de bateaux, dont les esclaves sont la monnaie; ou bien ils en font des échanges. La vente des esclaves, la traite au dehors, est maintenant interdite par le roi. Du côté du sud, elle est impossible à cause de Khama et du côté de l'ouest, les Mambare ont acheté ou achètent encore des esclaves des chefs, mais je crois qu'ils ne le font plus ouvertement et que le nombre en est peu considérable.

Voici maintenant un autre sujet intéressant. Il y a deux mois, notre poste nous a été apportée par un de nos chasseurs de l'an dernier. Il est venu, au nom d'une Société de Kimberley, essayer de passer avec le roi et les principaux, un contrat, d'après lequel il recevrait le droit exclusif de la recherche de l'or dans tout le pays des Ba-Rotsé. Il demande l'autorisation de construire, d'établir des routes à son gré, même des railways, de rendre la route du fleuve navigable pour un petit steamer etc., et désire n'introduire que de braves gens dans le pays, une vingtaine dès l'année prochaine, et pas de spiritueux. En retour de la concession accordée, cette société offrirait au roi une rente annuelle de 300 liv. sterl. et un fort beau cadeau de fusils et de munitions dès aujourd'hui. En outre, ce Monsieur est chargé par un représentant de la Be-Chuanaland Exploration Company Limited, de faire signer, au nom de cette dernière, un contrat demandant le monopole exclusif du commerce de tout ce pays; le contrat stipule qu'aucun spiritueux ne sera introduit dans le pays; cette seconde Société désire établir des magasins sur cette rive, ainsi qu'un service de poste régulier. Elle offrirait au roi une rente annuelle de 100 liv. sterl. Le négociateur est à la Vallée et nous attendons impatiemment l'issue de ses négociations. Les Ba-Rotsé ont tout intérêt à accepter, d'autant plus que les Ma-Tébélé sont pour eux une menace constante. En ce moment ils passent le fleuve en-dessous de Wanky et les espions du roi ne savent pas encore s'ils se rendent ici ou chez les Ma-Choukouloumbé. Le danger sera encore bien

plus réel si les Boers arrivent à déposséder Lobengula de son pays et à le refouler sur cette rive. En réponse à une lettre adressée l'an dernier, par nous, à Lobengula, M. Holm de la Société des missions de Londres, nous répond au nom du roi que, même en cas d'invasion, nous n'aurions rien à souffrir des Ma-Tébélé; il ajoute que nous devons plus compter sur l'intérêt de Lobengula à se conserver le bon vouloir des blancs que sur sa parole donnée. De tous côtés, le moment présent est critique pour ce pays.

De notre œuvre, il y a peu de chose à dire : la reprise de l'école après la chasse aux Matsui, nous a amené peu d'élèves. Le jeune chef est à ses champs ainsi que tous les autres, à peu près. La première ardeur pour l'étude semble être tombée chez la plupart d'entre eux et nos principaux auditeurs sont ceux de la campagne. Mon cheval nous permet, à tour de rôle, de voir plusieurs villages chaque dimanche et il mérite bien l'intérêt de nos amis. Ma maison est sous toit mais non couverte, et il y a encore du travail pour plusieurs mois afin de la rendre habitable. Aarone m'a été d'un précieux secours dans cette bâtisse. De la Vallée, les dernières nouvelles étaient peu bonnes; la maladie sévit dans l'école de Séfoula, et M^{me} Coillard est toujours peu bien. Nous attendons l'arrivée de M. Jalla pour porter du renfort à notre doyen dont la tâche dépasse les forces à cette heure. Nous n'avons pas eu de journaux cette année et ne savons les nouvelles que par nos lettres; il nous tarde fort de les recevoir.

26 juin; nous avons eu cette nuit un degré centigrade au-dessus de zéro, le minimum de cette année. Le maximum à l'ombre est 45° à 46° dans la saison chaude.

Kazungula, 31 juillet 1889.

Je suis ici depuis 8 jours pour nos bagages et M. Coillard m'a rejoint hier. Le négociateur dont je vous ai parlé a réussi à passer un contrat pour l'or. Il a obtenu en concession le pays compris entre la Mæhele, la route de guerre pour aller chez les Ma-Choukouloumbé, la Kafoué et le Zambèze. Il payera au roi une rente annuelle de 200 liv. sterl. et le 4 % du produit des mines.

En revanche la demande de la Be-Chuanaland Company touchant le monopole commercial a échoué; mais le roi l'a invitée à faire un libre commerce dans ce pays.

J'aurai sans doute à attendre encore une semaine avant de pouvoir penser à retourner au logis.

D. JEANMAIRET.

BIBLIOGRAPHIE ¹

Frederik Jeppe. MAP OF THE TRANSVAAL OR S. A. REPUBLIC AND SURROUNDING TERRITORIES. Pretoria, 1889, 1 : 1,000,000. — Grâce à leurs mines d'or, le Transvaal et les contrées voisines attirent, en ce moment-

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

ci, l'attention publique d'une manière toute particulière; aussi la publication de la carte de M. Jeppe est-elle pour les colons, les mineurs et les actionnaires des compagnies aurifères, une aussi bonne fortune que pour les géographes. Son échelle (1 : 1,000,000) est très grande pour un pays africain, surtout pour des régions peu peuplées sur d'assez vastes étendues; en outre elle est fort commode pour permettre de se rendre compte des distances, car un millimètre sur la carte représentant un kilomètre sur le terrain, on peut, avec un double décimètre, calculer facilement les longueurs itinéraires.

Le Transvaal occupe à peu près la partie centrale de la carte, qui déborde tout autour, au nord, jusqu'à Gouboulououayo et aux monts Matoppo; au sud, jusqu'au pays des Ba-Souto, inclusivement; à l'ouest, jusqu'à la frontière occidentale du Griqualand West; enfin, à l'est, jusqu'à l'embouchure du Limpopo. On voit que la carte de M. Jeppe représente une des régions les plus intéressantes de l'Afrique australe; des couleurs bien tranchées y séparent les différents pays. Les lignes ferrées en exploitation, les voies en projet, les routes postales, les chemins ordinaires, les lignes télégraphiques sont indiqués par des signes distincts. L'auteur a mis un grand soin à marquer d'une manière spéciale les régions d'exploitation aurifère, ainsi que les districts où l'or a été découvert. Des cartons donnent au 1 : 500,000, c'est-à-dire à une échelle double de celle de la carte principale, les territoires aurifères les plus importants, entre autres celui de Kaap, où se trouve Barberton.

D'après la longue liste, indiquée dans le titre, des documents dont l'auteur s'est servi pour dresser sa carte, on constate qu'il n'a négligé aucune source importante. Toutefois la Société de géographie de Lisbonne a cru devoir réclamer au sujet de la limite occidentale des colonies portugaises, fixée par M. Jeppe, au nord du Transvaal. Entre la frontière indiquée par ce dernier et celle à laquelle les Portugais déclarent avoir droit, il y a une distance d'environ $\frac{1}{2}$, à $\frac{3}{4}$ de degré en longitude, ce qui représente un assez vaste territoire. L'auteur de la carte donnant la limite qu'il indique comme purement approximative, il est probable que si les droits du Portugal sont fondés, il reconnaitra son erreur. En tout cas, nous ne pouvons que le féliciter pour son beau travail qui fait connaître en détail une importante région de l'Afrique.

Eugène Béchet. CINQ ANS DE SÉJOUR AU SOUDAN FRANÇAIS. Paris (E. Plon, Nourrit et C^{ie}), 1889, in-18, 270 p. et carte, fr. 4. — L'auteur de ce livre a fait partie de l'administration du Haut-Sénégal où il est

resté cinq ans. Il n'a pas pris part aux grandes explorations et aux campagnes qui ont eu pour théâtre cette région et le bassin supérieur du Niger. Son emploi le fixait à un poste, d'abord Longtou, puis Kita, d'où il voyait partir des expéditions auxquelles il aurait vivement désiré se joindre. C'est donc l'existence qu'il a menée au milieu des populations d'une portion assez restreinte du Sénégal supérieur qu'il décrit dans ce volume. Vivant en contact journalier avec les indigènes dont il possédait la langue, très souvent consulté par eux dans les différends qui les séparaient, il a pu réunir un certain nombre d'observations sur le genre de vie, les mœurs et le caractère des nègres du Haut-Sénégal. A vrai dire, ce petit livre n'apprend rien de bien nouveau à celui qui a lu les ouvrages de Faidherbe, de Galliéni, etc. ; toutefois, il n'est pas dépourvu d'intérêt et, du reste, il se lit rapidement.

H. Velde. DIE TRANSVAAL GOLDFELDER SÜD-AFRIKA'S. Ihr Werth an sich, für die Transvaal Republik und für die Interessen des deutschen Handels und der deutschen Industrie. Berlin (Nord-deutsche Buchdruckerei), 1889, in-8°, 40 p. — Cette brochure est consacrée à la description des régions aurifères de l'Afrique australe, et particulièrement de Lydenbourg, de Kaap, de Komati, de Witwatersrand, de Malmani, du Zoutpansberg, de Tati, d'Oumzila, etc. L'auteur n'envisage pas seulement le côté financier de l'exploitation, mais il s'occupe aussi, dans une large mesure, de la géologie des contrées aurifères. Les études faites jusqu'ici lui permettent de donner des détails assez complets sur la nature des terrains, qu'il est essentiel de bien connaître pour pouvoir établir une exploitation rationnelle et rémunératrice. Dans les dernières pages de l'opuscule, il parle de l'importance des mines pour le Transvaal, ainsi qu'au point de vue de l'industrie et du commerce de l'Allemagne. Il voudrait que, dans sa patrie, on s'occupât davantage de cette Californie africaine à laquelle est réservé un brillant avenir. Pour lutter contre l'influence anglaise, il propose plusieurs moyens, entre autres l'établissement de représentants officiels de l'Allemagne au Transvaal et à la baie de Delagoa, l'immigration plus active des capitaux allemands et des Allemands eux-mêmes dans le Transvaal, la création dans ce pays d'un journal en allemand ou en allemand et en hollandais, etc.

Les émigrants et les capitalistes trouveront dans cette brochure des indications utiles fournies par un homme compétent.

AUX ABONNÉS

Après avoir dirigé pendant dix ans l'*Afrique explorée et civilisée*, que j'avais fondée en 1879, j'ai l'honneur d'informer ses abonnés et ses lecteurs que je laisserai désormais le soin de sa publication à son zélé rédacteur, M. Charles Faure, qui veut bien s'en charger.

Au moment où des considérations personnelles me portent à renoncer à la direction effective de ce journal, je suis heureux de penser que j'aurai en mon principal collaborateur, dont chacun a pu apprécier la compétence, un successeur d'un talent éprouvé, pour le continuer dans le même esprit d'impartialité que je me suis efforcé de lui imprimer et que je tiens pour l'un de ses titres essentiels à la confiance du public.

Le changement que j'annonce ne consistera d'ailleurs qu'en un simple déplacement de responsabilité, et je ne cesserai pas, en particulier, de prêter mon concours à M. Faure. J'espère que, dans ces conditions, l'*Afrique explorée et civilisée* ne verra pas s'affaiblir la sympathie qu'elle a rencontrée jusqu'ici parmi les africanistes et dont, pour ma part, je leur suis très reconnaissant.

Genève, le 2 décembre 1889.

Gustave MOYNIER.

BULLETIN MENSUEL (2 décembre 1889).

Le *Bulletin* de la Société de géographie de Marseille nous apporte une indication sommaire sur l'exploration dont a été chargé, par le gouvernement français, M. Ed. Blanc, en vue d'étudier les moyens de fixer les dunes de sable qui menacent les oasis du sud de la **Tunisie**.

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

Il était question de leur appliquer des procédés analogues à ceux qui ont été employés en France pour fixer les dunes littorales du golfe de Gascogne ; mais, en Afrique, il faut compter avec le manque d'eau ; aussi les difficultés sont-elles beaucoup plus grandes. M. Blanc a constaté que le sud de la Tunisie se dessèche progressivement. Le contraste qui existe aujourd'hui entre la richesse des oasis et la stérilité du désert qui les environne n'existait pas à l'époque romaine ; on en a la preuve en voyant les ruines très nombreuses qui sont dans le désert actuel. Au sud des oasis de Nefzaoua et de Djérid, M. Blanc a traversé le désert de l'Erg de l'est à l'ouest, en suivant un itinéraire qui n'avait pas encore été parcouru. Ses explorations dans la partie méridionale du Chott-el-Djérid l'ont amené à penser que les anciens golfes qu'il formait au sud-est et au sud-ouest de ses bords actuels devaient marquer les limites de l'occupation romaine. Quant à l'avenir de la région des oasis, M. Blanc ne croit pas qu'il soit possible de transformer le pays et de le couvrir de végétation par le moyen de puits artésiens. Ils ne peuvent être utilisés que pour des exploitations locales.

La situation de **Ménélik** paraît s'affermir. Le ras Mangascia et le dejac Sejun, neveu du roi Jean défunt, ont fait leur soumission. Ménélik a donné au dernier le commandement de son avant-garde. De son côté, Ras-Aloula a offert de se soumettre à la condition de recevoir une position en rapport avec son grade. D'autre part les chefs de **Kassala** ont fait demander au général italien de faire occuper leur ville par des troupes, pour mettre fin à l'anarchie qui y règne. Les riches négociants du pays et les chefs des tribus voisines se sont engagés à prendre à leur charge les frais de construction d'un chemin de fer de Massaoua à Keren, et plus tard de celui de Keren à Kassala, quand le pays sera tranquille. En attendant, les populations de l'Hamazen ont déjà retiré un grand avantage de l'occupation des plateaux par des troupes italiennes. Avec les razzias et les guerres continuelles, les campagnes produisaient peu ou rien. Aujourd'hui, les habitants vont à Massaoua acheter des grains qu'ils transportent par chemin de fer jusqu'à Sahati et de là chez eux à dos de mulet. Le commerce d'échange est aussi en bonne voie. Le blocus peut être considéré comme levé.

Les *Mittheilungen* de Gotha nous apprennent que M. J. Nielsen-Lund, missionnaire norvégien, a fait, dans le sud de **Madagascar**, une exploration qui lui a permis de constater que, contrairement à l'opinion courante d'après laquelle cette partie de l'île serait une vaste plaine parsemée de montagnes isolées, c'est une contrée montagneuse avec des

sommités de plus de 1300^m. Traversant le Baraland, il remonta l'Onikaly qui forme le cours supérieur de la rivière Sainte-Augusta, jusqu'à la province de Tanoty qu'il parcourut dans une direction orientale. Tournant ensuite au sud, il explora une région inhabitée, peu arrosée, d'où il atteignit des districts dont la population est très dense ; enfin il arriva à Fort-Dauphin d'où il revint vers le nord en suivant la côte.

Le désir de visiter plusieurs contrées habitées par des **Gouamba** a engagé MM. Henri Berthoud et Schlæfli à faire un voyage à la côte ; le *Bulletin* de la Mission romande nous donne l'itinéraire de leur voyage, un peu différent de celui que suivit M. H. Berthoud dans son voyage de 1885¹ ; mais les localités nouvelles visitées cette fois-ci sont presque toutes indiquées dans sa carte. Quittant Valdézia le 12 juin dernier, les voyageurs passèrent d'abord à la station de Shilouvâne, puis descendirent le Salaté jusqu'à l'endroit où il se jette dans l'Olifant ; de là, ils se rendirent à Phamahomo, traversèrent l'Olifant à son confluent avec le Ndzyo et, se dirigeant toujours vers l'est, visitèrent Monywé, Mongamané et Makaringé sur la rive gauche de l'Olifant. Suivant ensuite le Limpopo, ils visitèrent le vieux chef Nwandjobo, et de là atteignirent l'embouchure du fleuve sur l'Océan indien. Tournant alors vers le S.-O., ils visitèrent les tribus du bord de la mer jusque chez Mapounga, traversèrent le Nkomati et arrivèrent à Rikatla le 29 juillet. Toute la colonie romande y était réunie. Les missionnaires purent conférer ensemble. Les voyageurs eurent, il est vrai, à souffrir de la fièvre ; heureusement ils purent reprendre, dès le 16 août, le chemin des Spelonken.

L'exploitation des **gisements aurifères** du Transvaal et de l'Afrique australe en général, prend chaque année un développement plus considérable. Pendant la période de 1870 à 1887, la production de l'or y fut de peu d'importance : 1,300,000 francs annuellement. Mais, depuis l'année dernière, elle a fait de très grands progrès. Une vingtaine de compagnies traitent le quartz, surtout dans les districts de Witwatersrand et de Kaap. Le premier de ces districts fournit aujourd'hui les $\frac{4}{5}$ de l'exportation d'or du Cap. Les mines de houille récemment découvertes aux environs immédiats de Johannesburg, vont pourvoir la métallurgie d'un combustible d'assez bonne qualité qui permettra une réduction notable des frais d'exploitation et activera la production. De plus, dans ces districts, comme dans ceux du Zoutpansberg, du Zwazieland et du Damaraland, qui commencent à attirer le flot des mineurs, les couches de quartz paraissent de formation régulière en surface et en profondeur. On

¹ Voy. la Carte, VII^{me} année, p. 316.

ne se trouve donc pas en présence de circonstances accidentelles, mais on a affaire à une production qui suivra une marche progressive. L'an dernier, les mines africaines ont déjà jeté sur le marché financier une trentaine de millions de francs; il est fort probable que cette année-ci l'exportation atteindra 47 ou 48 millions, dont 38 provenant des gisements du district de Witwatersrand. On compte pour l'année prochaine sur une production quotidienne de 3,000 onces, soit 900,000 onces par an ou environ 80 millions de francs. L'Afrique australe est donc appelée à exercer une influence considérable sur le marché de l'or.

M. Frank Mandy écrit de Kimberley au *Diamond Fields Advertiser*, pour mettre en garde les chercheurs d'or du Transvaal qui seraient tentés de se rendre dans le **Ma-Shonaland**, contre les dangers auxquels les exposerait une carte intitulée : *The Prospector's Sketch map of Ma-Tebeleland and Ma-Shonaland*. L'auteur, M. Bowler, indique comme « route sûre et salubre » un itinéraire allant de Prétoria par Marabastadt, le Limpopo traversé au nord de Derdeberg, la Nouanetzi et la Loundi, de Zimbade l'on atteint la Gounamapoutsi, cela fait en tout 1145 kilom., par une route bonne pour les chevaux et les bœufs. Or, d'après M. Mandy, il n'y a point de route dans la plus grande partie du territoire indiqué. Le climat y est mortel, les rivières d'un passage presque impossible. Du côté de l'est, le Ma-Shonaland est inaccessible pour les wagons. Il y a quelques années, le P. Law chercha à se rendre du Ma-Shonaland au pays d'Oumzila, mais il rencontra de telles difficultés qu'il fut forcé d'abandonner son wagon et qu'il mourut de fatigue et de fièvre. Un chasseur qui, avec quelques Boers, n'avait pu obtenir de Lo-bengula l'autorisation de chasser, résolut de se rendre dans le Ma-Shonaland par la route du sud, qu'indique M. Bowler; toute l'expédition eut à souffrir de la fièvre; sur dix-sept personnes, huit moururent en route; le pays est très accidenté, les wagons sont plus encombrants qu'utiles. Des mineurs qui prendraient cette route s'exposeraient à un désastre à peu près certain.

Khama, roi des Ba-Mangouato, a dû émigrer avec tous ses gens et leurs biens, de **Shoshong**, au district de Couapong; les cartes portent aussi Matsopong. Depuis longtemps, le manque d'eau à Shoshong était, pour les habitants, une cause de grandes difficultés. La situation de la nouvelle ville se trouve par 22°, 45' lat. S. et 28°, 40' long. E. Elle est beaucoup plus rapprochée que Shoshong de la rivière des Crocodiles, dont 100 kilom. la séparent; elle a de l'eau en abondance, et convient très bien à la culture des végétaux d'Europe. Le journal, *The Chronicle*,

de la Société des missions de Londres, ajoute cependant qu'un danger menace le nouvel établissement, c'est un poste de police créé par le gouvernement du protectorat britannique à environ 35 ou 40 kilom. de Couapong. Khama ne permet pas que les spiritueux soient introduits chez les Ba-Mangouato, et ses gens sont tout à fait tempérants. La politique anglaise acceptera-t-elle cette prohibition ? Après le départ des gens de Khama, les blancs sont restés seuls à Shoshong.

M. Arnot écrit du pays de Kivoula, dans la **province de Benguela**, le 2 juillet, aux *Proceedings* de la Société de géographie de Londres : « Le système des porteurs a presque complètement cessé ; ceux qui étaient employés comme tels s'étant adonnés à la recherche du caoutchouc depuis la découverte de certaines racines qui en fournissent. Les trafiquants portugais eux-mêmes ont été forcés, faute de bras, d'abandonner leur commerce avec l'intérieur ; le prêtre de Baïloundo a quitté son poste, les provisions lui manquant. J'ai télégraphié en Écosse pour avoir des mulets. Après plusieurs messages par le câble de Benguela nouvellement posé, j'espère recevoir par le steamer du mois d'août douze mulets de transport. Il suffira qu'ils transportent mes bagages et mes marchandises jusqu'à Kivoula ou à Bihé ; au delà de ces deux localités, on peut se procurer des porteurs. En attendant, avec mes gens, j'examine la route ; le sentier s'élève jusqu'à 1300^m sur un parcours de 100 kilom. ; il est très raboteux, mais n'est pas impraticable pour des bêtes de somme. Nous avons un cheval, un âne et un mulet ; ce dernier l'emporte sur les deux autres, quoique l'âne provienne d'Espagne, et que le cheval ait servi sur les routes difficiles des îles du Cap Vert, d'où j'espère obtenir mes mulets. A l'intérieur tout est tranquille, tout le monde paraît occupé par le commerce. »

Le lieutenant Tappenbeck est mort subitement de la fièvre au **Cameroun** ; c'est une grande perte pour l'exploration allemande africaine. Après le départ du capitaine Kund de la station de Epsumb, entre le Njoug supérieur et le Sannaga, Tappenbeck avait pu faire une reconnaissance au N.-O., franchir le Sannaga, et atteindre le pays du chef Ngiren dont la résidence est située par 4°, 42' lat. N. et 12°, 25' long. E. Il avait constaté là l'existence de relations commerciales avec les États musulmans haoussa, relations qui amènent la traite, la dévastation et la dépopulation du pays. En apprenant la mort de son compagnon d'exploration, le capitaine Kund a immédiatement quitté l'Europe pour retourner au Cameroun. Il s'établira probablement à la station d'Epsumb. Celle de Kribi dans le Grand-Batanga a acquis une importance commer-

ciale et politique assez grande pour qu'un fonctionnaire impérial y soit attaché.

Le *Journal des Débats* a reçu une correspondance intéressante relative aux études faites à Saint-Louis par M. le D^r Castaing, pharmacien principal de la marine française, sur la culture du **ricin** au **Sénégal**. M. Castaing avait jeté les yeux pour cette culture sur les vastes terrains sablonneux du Cayor et de la banlieue de Saint-Louis; en 1888 il distribua 20,000 graines de l'espèce la plus productive. Malgré la sécheresse du dernier hivernage, qui a compromis la culture des arachides et du mil dans le bas fleuve, il a pu être récolté des graines mûres dans les premiers jours de décembre, sans préjudice de la récolte des arachides, du mil, des haricots. Ces graines sont belles, bien nourries, grasses, pesant environ 40 à 50 grammes le cent, suivant le degré de dessiccation. Le ricin indigène, plongeant ses racines profondément dans le sol, s'accommode de peu d'humidité; il ne nuit pas à la culture des arachides et du mil qui se nourrissent à la surface. M. Castaing s'est aussi préoccupé de savoir si un écoulement du ricin était possible sur les marchés d'Europe. M. Heckel, professeur de sciences naturelles à Marseille, lui a répondu que les ricins sont très recherchés et valent, l'huile de 54 à 57 fr., et les graines de 25 à 27 fr. les 100 kilogrammes. A Marseille aussi le placement est facile, même pour de grandes quantités. En 1877 les arrivages de ricin à Marseille n'étaient que de 3190 quintaux métriques, en 1879 ils s'élevaient à 67,980 quintaux et en 1888 ils ont atteint 181,040 quintaux. Il y a quelques années l'huile extraite du ricin n'était guère employée que dans la pharmacie. Aujourd'hui, c'est la plus faible partie qui est affectée aux usages pharmaceutiques, tandis que presque toute la production est utilisée soit dans la teinturerie, où elle sert de mordant pour fixer le rouge sur les étoffes, soit pour la savonnerie et le graissage des machines.

M. Donald Mackensie, directeur de l'établissement commercial anglais du **cap Juby**, a adressé en Angleterre un rapport sur la marche des factoreries, et sur l'opposition faite par les Maures, opposition à laquelle il espère avoir mis un terme. Le commerce augmente, et la paix règne parmi les tribus diverses du voisinage. Lors de sa précédente visite, il avait vu les principaux chefs du pays, et, sur les instances des natifs, il les avait groupés en confédération sous un chef suprême pour la protection du commerce du cap Juby, et aussi pour la défense du pays contre les maraudeurs. Lorsque le gouverneur de l'Oued-Noun, pour le sultan du Maroc, apprit cette organisation, il s'empressa de prendre des me-

sures pour s'efforcer de la rompre. Il essaya d'abord de séparer les chefs amis, mais ce projet échoua; alors il résolut de recourir à la force. Après avoir soigneusement dressé son plan, il sortit de l'Oued-Noun avec un corps de 150 soldats du sultan, y compris 50 cavaliers, sous le commandement du caïd Hadyda, beau-frère du sultan; tous ses hommes étaient armés de carabines Winchester. Cette troupe marcha sur Dourah, à 50 kilom. du cap Juby, et y prit possession d'un château indigène. Dès que les chefs arabes de la fédération apprirent cette invasion, ils rassemblèrent leurs gens et marchèrent sur Dourah, au nombre de 200, y compris 20 cavaliers; ils cernèrent le château. Le gouverneur susmentionné sortit pour livrer bataille; après un engagement sérieux, il fut défait et obligé de se retirer dans le château; les Maures, serrant de près les fugitifs, tuèrent le caïd Hadyda; le gouverneur n'échappa qu'avec peine à la mort, et comprit qu'il devait ou se rendre ou faire la paix. Il envoya aux Anglais établis au cap Juby plusieurs messagers pour demander qu'il ne fût donné aux indigènes ni canons ni assistance, et pour faire savoir qu'il n'avait point de desseins hostiles à l'égard de l'établissement. Enfin il dut payer aux chefs natifs une forte somme pour pouvoir retourner avec sa troupe à l'Oued-Noun. Cette victoire a eu un très bon effet moral sur les Maures. Leur confiance en leur force s'est accrue; ils sentent qu'ils peuvent braver l'intervention du sultan. En même temps ils désirent rester sous la protection des Anglais au cap Juby et se montrent favorables à ceux-ci. L'un d'eux se propose de faire une visite en Angleterre avec M. Mackenzie. Ce sera la première fois qu'un chef de cette partie de l'Afrique entreprendra un voyage en Angleterre.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'administration de l'Algérie a terminé le travail relatif à la dernière ponte des sauterelles. Elle n'a relevé, cette année-ci, dans l'arrondissement de Sétif, que 99 gisements d'œufs, comprenant 3235 hectares contaminés. Plus de 1000 indigènes environnant ces gisements, sont préposés à la surveillance des éclosions. L'année dernière, plus de 36,000 hectares étaient contaminés. Le succès de la lutte contre les criquets encouragera certainement les surveillants à ne pas se relâcher dans la vigilance à exercer à l'égard des gisements d'œufs.

La Société de géographie de Paris a reçu, de source sûre, des informations qui ne permettent plus de douter de la mort de l'explorateur Camille Douls. Il a été assassiné au Touat, non loin d'Insalah, dans la région où eut lieu, il y a quelques années, l'assassinat du lieutenant Palat.

En constatant, dans un de ses discours, les progrès réalisés en Égypte, lord Salisbury a reconnu que le moment est venu de songer à alléger les charges des fellahs. Espérons que la classe agricole, dont nous avons signalé l'appauvrissement (p. 322), sera un peu déchargée des lourds impôts qui pèsent sur elle.

La monnaie coloniale au type de 5 francs que le gouvernement italien fait frapper pour l'Abyssinie, aura cours en Italie et dans les colonies italiennes, mais non dans les pays de l'Union latine.

Le gouvernement italien a notifié aux puissances signataires de la Conférence de Berlin qu'il a, le 15 novembre, pris sous son protectorat la partie du littoral oriental de l'Afrique qui s'étend du sultanat d'Obiat jusqu'à Kismayou.

D'après une note du *Reichs-Anzeiger* de Berlin, la région située entre la colonie allemande de Vitou et Kismayou, est placée sous le protectorat de l'empire d'Allemagne, en vertu de traités conclus avec les sultans et les chefs de cette région, et sous réserve des droits des tiers.

Le drapeau de l'empire allemand a été hissé sur Port Durnford, dans le groupe des îles Dandy, près de la côte orientale d'Afrique, au nord de la colonie de Vitou.

Le Conseil fédéral de l'empire allemand a été saisi d'un projet de loi concernant une subvention pour l'établissement d'un service de bateaux entre l'Allemagne et l'Afrique orientale. Il devra y avoir au moins un voyage toutes les quatre semaines. Le chancelier de l'empire désignera les escales et le port de destination. Le service devra commencer un an au plus tard après la conclusion du traité.

Le gouvernement anglais a créé une nouvelle ligne de steamers entre Londres et Zanzibar. L'*Arawatta*, le premier steamer de cette nouvelle ligne, est parti le 2 novembre de Londres; il a touché à Naples, sera le 25 à Lamou, le 26 à Mombas et le 27 à Zanzibar.

Une sécheresse prolongée régnant au Transvaal, le gouvernement a offert une prime de 20 liv. sterl. à chacun des 250 premiers wagons qui arriveront à Johannesburg avec des vivres. Le gouvernement de Natal offre la même prime aux 50 premiers wagons envoyés de la colonie.

M. Gordon-Sprigg, premier ministre de la Colonie du Cap, a annoncé que le gouvernement a fait un arrangement avec M. Rhodes, un des principaux agents de la South African Company, en vue de l'exécution du chemin de fer de Kimberley à Vrybourg. Les travaux commenceront prochainement. Le gouvernement croit que la ligne sera ouverte à la circulation l'année prochaine; il a la faculté de racheter la ligne quand il le voudra.

La seconde vente publique trimestrielle d'ivoire du Congo a eu lieu le 30 octobre à Anvers. Elle comptait 2444 défenses d'éléphants, pesant environ 31,500 kilogrammes; elle a produit un million de francs. Les acheteurs anglais, français, allemands, hollandais et belges affluaient. La prochaine vente aura lieu à la fin de janvier. Déjà plusieurs envois d'ivoire sont annoncés du Congo.

Un traité de commerce et d'amitié a été conclu entre la Suisse et l'État Indépendant du Congo.

D'après une lettre de M. Grenfell, de la station de Bolobo, les indigènes, quoique vivant en excellents termes avec les missionnaires, ne voient pas de très bon œil les protestations de ceux-ci contre les sacrifices humains. Il y en a presque chaque semaine, à l'occasion de funérailles ou par suite de la condamnation d'un indigène accusé de sorcellerie. Toutefois, beaucoup de ces pauvres gens ne sont pas fâchés de voir les missionnaires protester contre une coutume qui pourrait un jour leur coûter la vie.

Sur la proposition de la commission du prix Garnier, l'Académie a accordé un prix de 6500 francs au P. Augouard, qui devra examiner les différentes questions de géographie, d'ethnographie et de linguistique que peut soulever l'étude des populations établies sur les rives de l'Oubangi et de l'Ogôoué.

M. Alfred Fourneau est chargé d'une exploration du pays compris entre l'Ogôoué et la côte au nord-ouest du Gabon. M. Paul Dolisie lui est adjoint comme second. La mission se propose de remonter l'Ogôoué jusque chez les Okanda, de déterminer la ligne de faite qui limite les bassins du Gabon et de la rivière Muny, de relever avec soin la route suivie et de recueillir des renseignements exacts sur les productions du pays, les mœurs et les traditions des indigènes.

Une Compagnie, dont le siège est à Hambourg, a été fondée pour l'acquisition, l'exploitation et la vente de terrains dans la colonie du Cameroun. Elle s'occupera d'abord de l'établissement et de la culture de plantations. Sa durée est illimitée.

La canonnière le *Magé*, sous la conduite du lieutenant de vaisseau Jaime, a fait une nouvelle exploration du Niger, entre Bammakou et Timbouctou. Elle complète celle que le lieutenant de vaisseau Caron a faite en 1887, avec la canonnière le *Niger*. Les tribus indigènes ont fait le meilleur accueil à l'expédition française.

D'après l'*Indépendance belge*, la Grande-Bretagne proposera au Congrès de Bruxelles que les États européens qui ont des possessions en Afrique soient autorisés à frapper de droits de douane les spiritueux, et d'y ajouter un droit légal sur le produit des boissons, de façon à restreindre le plus possible le trafic des liqueurs fortes.¹

CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

A l'occasion du décret¹ du sultan de **Zanzibar** proclamant que tous les individus amenés sur le territoire de ce souverain après le 1^{er} novembre seront libres, le *Times* a publié une lettre du Rév. Horace Waller, de laquelle nous extrayons ce qui suit : « Il a été promis au représentant

¹ Par le même décret, le sultan a donné à la Grande-Bretagne et à l'Allemagne le droit perpétuel de visiter toutes les embarcations appartenant à ses sujets. Le *Reindeer*, navire anglais, a capturé une barque de négriers sortie de l'île de Pemba, ayant à bord 131 esclaves.

britannique que tous les enfants nés après le 1^{er} janvier prochain seront libres, mais demeureront sujets du sultan si leurs parents le sont. A Zanzibar et à Pemba, il y a actuellement des dizaines de milliers d'esclaves, qui, si l'Angleterre insistait, pourraient être mis en liberté aujourd'hui même, parce qu'ils ont été importés contrairement à des déclarations formelles, des esclaves qui ont coûté des sommes énormes à la Grande-Bretagne. Maintenant, qui décidera s'ils sont sujets du sultan ou non ! Sera-t-il permis à ces malheureux de s'inscrire comme sujets du sultan pour que les enfants qui leur naîtront après le 1^{er} janvier soient libres ? Qu'on leur conseille plutôt d'en appeler aux traités avec l'Angleterre et de déclarer que leur captivité est illégale. M. Portal s'est décidé à se rendre à Pemba ; là, il pourra, pour la première fois, annoncer aux multitudes d'esclaves qu'après des années d'esclavage illégal des parents, la liberté doit avoir plus de valeur pour eux que pour l'enfant problématique qui n'est pas encore né. Car on en arrive à ceci : que les parents sont dupés en se déclarant sujets du sultan dans l'espoir de la liberté pour leurs enfants à naître, et le sultan est blanchi ; ils sont ses sujets et ne sont plus des esclaves illégalement importés, ni improprement détenus. Non, il faut désirer sérieusement qu'un enregistrement de tous les habitants de l'île de Pemba soit exécuté ; alors l'on aura le temps d'établir l'identité de chacun. La première proclamation, aux termes de laquelle tous les esclaves importés après le 1^{er} novembre seront libres, suivie de celle qui annonce que tous les enfants nés après le 1^{er} janvier 1890 seront libres également, donne lieu à une confusion menaçante. Mille neuf cents jeunes noirs grinceront des dents à la vue du pauvre père dans les fers, tandis que le noir âgé maudira le jour où il se sera déclaré sujet du sultan pour que son enfant pût être libre. Qu'il aille plutôt trouver M. Portal pour lui raconter comment il a été pris, à travers les paperasses des traités et des vingtaines de croiseurs, et que les Anglais, qui en ont fait les frais, aient leur mot à dire à ce sujet. »

Le *Bulletin officiel* de l'**État indépendant du Congo** publie deux rapports au roi souverain, l'un sur la législation de l'État au point de vue de la suppression de l'esclavage et de la protection des noirs ; l'autre, sur les mesures politiques et militaires prises et à prendre pour amener la répression de la traite des esclaves dans les territoires de l'État indépendant. A la base de la législation se trouve le principe posé par l'article 6 de l'Acte général de la Conférence de Berlin, aux termes duquel « toutes les puissances qui exercent des droits de souveraineté ou une influence dans les territoires formant le bassin conventionnel du

Congo s'engagent à concourir à la suppression de l'esclavage et surtout de la traite des noirs. » Par là, tout esclavage étant condamné en principe, les tribunaux de l'État du Congo ne pourraient ni sanctionner, ni regarder comme licites des faits quelconques d'esclavage, fût-ce sous prétexte de respecter les us et coutumes locaux. L'interdiction de l'esclavage se trouve consacrée dans le code pénal de l'État; l'esclavage, même domestique, ne saurait être reconnu officiellement. En effet, il n'est pas possible au Congo qu'un homme soit assujéti à un autre, toute atteinte à la liberté individuelle étant réputée délit punissable par le Code pénal. Tout homme, libre en droit, peut s'émanciper d'un assujettissement illicite, et, à cet effet, l'autorité est tenue de lui accorder aide et protection. L'autorité doit surveiller les contrats de louage pour empêcher qu'ils ne dégénèrent en esclavage domestique. Tout contrat de louage d'un noir doit être dressé par écrit et présenté au visa de l'autorité, afin que celle-ci puisse s'assurer que le noir s'est librement engagé et qu'elle puisse surveiller, en tout temps, l'exécution fidèle des conventions. Le directeur de la justice au Congo, consulté sur la question de savoir si ces dispositions atteignent le but, a répondu qu'il ne voit pas de faits illicites se rattachant soit directement, soit indirectement à la traite des noirs ou au transport des esclaves, qui échappent à la connaissance des tribunaux au Congo. L'état d'esclavage, même dans la forme admise de servitude domestique qu'il revêt souvent parmi les populations indigènes, n'existant pas aux yeux de la législation, il en résulte en fait que nul ne peut être détenu ou retenu contre son gré, quels que soient les moyens employés : ruses, violences, menaces, sans que l'auteur de ces manœuvres coupables ne s'expose à être déféré à la vindicte des lois. Aussi, au point de vue des mesures législatives destinées à sauvegarder la liberté individuelle des noirs, les dispositions prises jusqu'à ce jour répondent-elles à tous les besoins; la législation est suffisamment armée pour protéger efficacement les noirs indigènes ou non indigènes. Il reste seulement à étendre de plus en plus en fait l'application de ces dispositions humanitaires aux régions, chaque jour plus circonscrites, qui se trouvent encore en dehors de l'influence directe et immédiate des pouvoirs publics.

Quant aux mesures politiques et militaires prises et à prendre pour amener la répression de la traite, il s'agissait avant tout d'arrêter la marche progressive des métis arabes, originaires de Zanzibar, dans les provinces situées à l'ouest du Tanganyika. Pour cela, des postes ont été fondés jusqu'aux Stanley-Falls, et les razzias des marchands d'esclaves

ont été enrayerées au moins dans le voisinage immédiat du Congo. Des troupes indigènes ont été formées à la discipline militaire; 5000 hommes de milice composent la force publique dans le pays des Ba-Ngala, et 3000 dans les environs de l'Arououimi et des Stanley-Falls. Prochainement une milice de 3000 hommes protégera le haut Kassai et le haut Lomami, où sera installé un camp fortifié comme il en a été créé un au confluent de l'Arououimi. Les chefs de ces camps ont pour instruction d'établir immédiatement de grandes plantations autour de leurs positions et de rayonner dans le pays, de manière à grouper sous leur protection les populations indigènes et à les rassembler en noyaux compacts, centres d'activité agricole et de résistance militaire aux marchands d'esclaves. La traite se pratiquant entre le Loulongo et l'Oubangi, le commissaire de l'État dans ce district a réussi, grâce à son bateau à vapeur, à capturer plusieurs fois des pirogues de négriers, et il a rendu les actes de traite beaucoup plus rares en édictant une série de mesures de police.

En même temps, l'État a adopté à l'égard des métis arabes une politique conciliante. Il a voulu s'assurer s'il ne serait pas possible d'éviter une lutte à outrance avec des hommes non dépourvus de certaines qualités, initiés aux rudiments de la civilisation et capables de devenir des auxiliaires utiles s'ils consentaient à renoncer à l'institution de l'esclavage et aux pratiques de la traite. C'est dans cet esprit qu'il a pris à son service Tipo-Tipo, le Vali des Stanley-Falls. Dans une certaine mesure, les terreurs de la chasse à l'homme ont été limitées. L'État a cherché à orienter dans une voie nouvelle les opérations commerciales des Arabes, dans l'espoir de les amener à demander à des transactions légitimes l'équivalent des bénéfices que leur procure la traite. Toutefois, il serait hautement désirable de tenter des efforts plus énergiques que ceux qui ont été déployés jusqu'à aujourd'hui. Il serait hautement désirable, dit le rapport, de pouvoir se mettre en travers des grands courants de la traite intérieure en organisant des croisières sur certaines eaux, en occupant les voies principales qui mènent, soit au Soudan sud-oriental, soit aux sources du Congo, où se trouvent les champs d'action des Arabes agissant entre les lacs Tanganyika et Nyassa.

C'est sur l'État du Congo, plus directement en contact avec le fléau dans son foyer central, que porte le poids principal de la lutte à soutenir dans cette région intérieure. C'est à lui que les charges de cette vaste mission incombent aujourd'hui au premier chef. Son succès profitera à

l'humanité tout entière, comme à tous les États qui ont des possessions africaines.

Le **Congrès anti-esclavagiste** des puissances est réuni en ce moment à **Bruxelles**. La première séance a eu lieu le 18. Les puissances ont choisi comme plénipotentiaires leurs représentants diplomatiques à Bruxelles. Quelques-unes, notamment l'Autriche-Hongrie, les États-Unis, ont borné là leur participation au Congrès; d'autres ont adjoint à leur représentant régulier un plénipotentiaire et un ou plusieurs délégués. La Belgique est représentée par M. le baron Lambert, ministre d'État, qui, en 1885, remplit les fonctions de secrétaire général de la Conférence africaine à Berlin, et par M. E. Banning, directeur général au ministère des affaires étrangères, bien connu par ses ouvrages sur le continent africain.

L'État indépendant du Congo a pour plénipotentiaires : M. Pirmez, président du conseil supérieur, et M. Van Eetvelde, administrateur général du département des affaires étrangères de l'État indépendant.

La France est représentée par S. E. M. Bourée, ambassadeur; M. Cogordan, sous-directeur au ministère des affaires étrangères à Paris; auxquels sont adjoints comme délégués : M. Ballay, ancien lieutenant-gouverneur du Gabon et du Congo français; M. Deloncle, sous-chef de cabinet du sous-secrétaire d'État au ministère des colonies à Paris; M. Lacan, consul de France à Zanzibar.

Les plénipotentiaires de la Grande-Bretagne sont : S. E. lord Vivian, ministre d'Angleterre; sir John Kirk, ancien consul général britannique à Zanzibar; sir Arthur Havelock, ancien gouverneur de Natal; M. Everard Wylde du Foreign Office.

Le Portugal a pour représentants : S. E. M. Henrique de Macedo, ministre à Bruxelles, qui connaît très particulièrement les sujets sur lesquels le Congrès aura à délibérer; et comme délégués : M. Hermenegildo Augusto Capello, le compagnon d'Ivens dans la traversée du continent africain; M. Augusto de Castilho, ancien gouverneur général de Mozambique, et M. Jayme Batalha Reis, consul général de Portugal à Newcastle.

La Turquie a pour plénipotentiaire, S. E. M. Carathéodory Effendi, ministre à Bruxelles.

Le roi des Belges a invité le sultan de Zanzibar à se faire représenter au Congrès, et Saïd Khalifa a promis qu'un envoyé extraordinaire y assistera. Le shah de Perse est représenté par S. E. Nazare Aga, ministre de Perse à Bruxelles.

Le baron Lambermont a été élu à la présidence du Congrès. Quelques membres ont, dès la première séance, exposé les vues générales de leur gouvernement ou ont déposé des documents se rapportant aux travaux de la conférence. Une commission composée des plénipotentiaires d'Allemagne, de Belgique, d'Espagne, de l'État indépendant du Congo, de France, de Grande-Bretagne, d'Italie et de Portugal, a été chargée de rechercher quelles sont les mesures à prendre aux lieux mêmes ou s'opère la capture des esclaves. Plusieurs membres ont soumis à l'assemblée des éléments d'étude et de solution. La discussion à ce sujet aura lieu le 27 novembre ; MM. Banning et Cogordan ont été nommés rapporteurs.

La British and Foreign Antislavery Society a décidé d'envoyer à Bruxelles cinq délégués, pour le cas où le Congrès voudrait profiter des renseignements recueillis par cette Association. Deux de ces délégués, M. Ch. H. Allen, secrétaire de la Société, et M. W. H. Wylde, ex-attaché au Foreign Office, sont déjà arrivés à Bruxelles, où ils seront rejoints par le Rév. Horace Waller et M. J. E. Teall, secrétaire-adjoint, et peut-être par sir Fowell Buxton. MM. Allen et Wylde représentent l'anti-esclavagisme dans tout ce qu'il a de plus pur et de plus désintéressé. Ils ont dressé une carte de la traite rectifiée et mise à jour par l'éminent explorateur allemand Schweinfurth, et qui sera mise à la disposition du Congrès déjà saisi d'un travail du même genre fait par M. Banning.

Il paraît que la Porte basera son attitude sur les principes exposés dans un mémoire qui aboutit à une solution absolument négative de la question de la traite. Il insiste sur le fait que « les nègres enlevés à l'Afrique et conduits comme esclaves en pays mahométans, où ils sont traités avec douceur et où rien ne leur manque, sont beaucoup plus heureux que s'ils restaient sur leur terre natale au milieu de guerres sanglantes et continuelles entre peuplades barbares. » Mais nous demanderons qui foment le plus souvent ces guerres sanglantes, si ce ne sont pas les pourvoyeurs d'esclaves ? Et d'où vient que ces esclaves, traités avec tant de douceur, auxquels il ne manque rien, par exemple chez les pachas du Caire, s'échappent de chez leurs maîtres pour aller demander au bureau de la traite leur lettre de libération ? Le rédacteur du mémoire turc n'a-t-il jamais éprouvé le mal du pays, pour supposer qu'il ne coûte rien aux nègres de l'Afrique d'être enlevés à leur pays et à leur famille ? Nous ne disons rien des procédés d'enlèvement, des tourments de la marche, de la traversée, de la vente sur les marchés, ni de la honte infligée aux femmes et aux enfants dans les harems de la Turquie ou d'ailleurs.

Au moment où se réunit le Congrès anti-esclavagiste, le rapport du consul de France à Mogador signale l'arrivée au **Maroc** d'une caravane de Timbouctou, divisée en trois sections, dont la dernière composée de 158 chameaux chargés de diverses marchandises, comptait 500 esclaves, dont 350 jeunes filles de dix à seize ans. Ce dernier article constitue le plus clair bénéfice de l'entreprise de la caravane ; les esclaves se vendent de 150 à 300 francs ; les femmes de 200 à 300 francs, et jusqu'à 400 francs pour les plus jeunes.

STANLEY ET ÉMIN-PACHA

Nous ne pensions guère, lorsque nous racontions, dans notre numéro de mai (p. 146-157), la rencontre de Stanley et d'Émin-pacha, qu'avant la fin de l'année nous aurions à enregistrer la prise de Wadelai par les mahdistes et la fuite du gouverneur de la province égyptienne équatoriale. Sans doute les dépêches arrivées à Zanzibar et communiquées aux journaux anglais par M. W. Mackinnon, président du Comité de secours pour Émin-pacha, sont trop peu détaillées pour que l'on puisse se rendre un compte exact de la marche des événements qui se sont passés depuis le moment où Stanley quittait le lac Albert pour revenir à Yambouya prendre le reste des provisions et des munitions qu'il avait laissées sous la garde du major Barttelot. Nous ne saurons tout, que lorsque Émin-pacha sera arrivé à la côte. En attendant, nous ne pouvons guère former que des conjectures sur les causes de la chute de Wadelai. Toutefois ces suppositions paraissent assez plausibles, lorsqu'on se rappelle les détails de l'entretien que Stanley eut avec le gouverneur de l'Égypte équatoriale, le 30 avril 1888.

Le pacha avait sous son commandement deux bataillons de réguliers ; le premier, fort d'environ 750 hommes, occupait Dufilé¹, Honyu, Laboré, Muggi, Kirri, Beden, Rejaf ; le second, comprenant 640 hommes, gardait les stations de Fatiko, Mahagi, Msoua, ligne de communication d'environ 330 kilom., le long du Nil et du lac Albert. A l'intérieur, à l'ouest du Nil, il conservait trois ou quatre petites stations ; en tout, il en avait quatorze. Outre les deux bataillons susmentionnés, il possédait une force très respectable en irréguliers : matelots, artisans, commis, domestiques.

Tout compté, dit-il à Stanley, si je consentais à partir d'ici, j'aurais environ 8000 hommes avec moi.

¹ Voy. la Carte, VIII^{me} année, p. 32.

— Si j'étais à votre place, répliqua Stanley, je n'hésiterais pas un instant sur ce que j'aurais à faire.

— Ce que vous dites est bien vrai, mais nous avons un si grand nombre de femmes et d'enfants, dix mille âmes probablement ! Comment emmener d'ici tout ce monde ? Nous aurions besoin d'une quantité bien grande de véhicules.

— Des véhicules ? mais pourquoi faire ?

— Pour les femmes et les enfants. Vous ne voudriez certainement pas qu'on les laissât ici, et ils sont incapables de faire le voyage à pied.

— Les femmes doivent marcher, cela leur fera plutôt du bien que du mal. Quant aux petits enfants, chargez-les sur des ânes ; j'ai entendu dire que vous en avez deux cents environ. Tout votre monde n'ira pas bien vite le premier mois, mais peu à peu il s'habituerà. Nos femmes zanzibariennes ont traversé l'Afrique lors de ma deuxième expédition. Pourquoi vos femmes noires ne le pourraient-elles pas ? N'ayez pas de crainte, elles se comporteront mieux que les hommes.

— Il faudra avoir une grande quantité de provisions de route.

— C'est vrai, mais vous avez des milliers de têtes de bétail, je crois. Ce bétail fournira la viande. Les contrées que vous aurez à traverser vous fourniront des grains et des légumes.

— Bien, bien, dit Emin-pacha, nous en reparlerons demain.

Le 1^{er} mai, à Nsabé, nous apprend Stanley, l'entretien fut repris. Emin-pacha paraissait avoir été ébranlé dans sa résolution de rester à Wadelai.

— Ce que vous m'avez dit hier m'a amené à croire qu'il serait mieux pour nous de nous en aller d'ici. Les Égyptiens partiraient volontiers. Il y en a une centaine, sans compter leurs femmes et leurs enfants. A leur égard, je n'ai pas de doutes et, même si je restais ici, je serais content de m'en débarrasser, attendu qu'ils minent mon autorité et ne font que contrecarrer tous mes plans de retraite. Lorsque je leur annonçai que Khartoum était tombé et Gordon mort, ils dirent aux Nubiens que c'était une histoire inventée, et qu'un jour nous verrions des vapeurs remonter la rivière pour venir à notre secours. Je doute beaucoup des troupes régulières qui forment le premier et le deuxième bataillons. Ces hommes ont ici une vie si libre et si heureuse, qu'ils hésiteront à quitter un pays où ils ont joui d'un bien-être qu'ils ne sauraient espérer avoir en Égypte. Les soldats sont mariés, et quelques-uns d'entre eux ont même des harems. Beaucoup d'irréguliers seront prêts à s'en aller et à me suivre. Maintenant, supposons que les réguliers refusent de partir,

et vous comprendrez toute la difficulté de ma position. Ai-je le droit de les abandonner à leur sort ? Ne serait-ce pas les vouer tous à la ruine ? Je devrais leur laisser des armes et des munitions ; mais, une fois parti, la discipline n'existera plus. Des conflits naîtront et il se formera des partis opposés. Les plus ambitieux voudront devenir chefs par la force, et toutes ces rivalités aboutiront à des haines et à des luttes qui ne se termineront que lorsqu'il n'y aura plus de lutteurs.

— Mais, demanda Stanley, supposons que vous restiez ici, que faire des Égyptiens ?

— Je voulais précisément vous prier de les emmener avec vous.

— Maintenant, dit Stanley, voulez-vous demander au capitaine Casati si nous aurons le plaisir de l'avoir pour compagnon, car nous avons aussi pour instruction de lui porter secours si nous le rencontrons ?

Le capitaine Casati répondit : Tout ce que décidera le gouverneur Émin me servira aussi de ligne de conduite. Si le gouverneur reste, je reste aussi ; s'il s'en va, je pars avec lui.

— Bien ; je vois, pacha, que si vous restez votre responsabilité sera grande.

— Oh ! pardon, reprit Casati, je décharge le pacha de toute responsabilité à mon égard ; je prends ma décision dans toute la plénitude de ma liberté¹.

J'ai noté fidèlement, ajoute Stanley, jour après jour, les entretiens que j'avais avec Émin-pacha. J'ai laissé à M. Jephson treize de mes Soudanais et j'ai envoyé un message qui devra être lu aux troupes, comme le pacha me l'a demandé. Le pacha se proposait de visiter au bout de deux mois le fort Bodo, en prenant M. Jephson avec lui. J'ai laissé aux officiers du fort Bodo des instructions leur enjoignant de détruire le fort et d'accompagner Émin-pacha au lac Albert. J'espère les y retrouver tous, ayant l'intention d'y retourner par un chemin nouveau et plus court.

Ainsi s'exprimait Stanley dans son rapport au Comité de secours anglais. Lorsque nous avons exposé la marche de Stanley de Yambouya au lac Albert, nous n'avons pas attaché à ces détails l'importance qu'ils nous paraissent avoir maintenant. Ils nous donnent la clef nécessaire

¹ Un moment Émin-pacha parut ébranlé. Mais la crainte de voir la province dans laquelle il avait maintenu l'ordre tomber dans l'anarchie lui fit renvoyer toute décision jusqu'au moment où Stanley reviendrait de Yambouya.

pour comprendre ce qui s'est passé après la séparation du gouverneur d'avec le chef de l'expédition de secours. Nous avions cru celui-ci chargé avant tout de ravitailler Émin-pacha, en vivres et en munitions, pour lui permettre de continuer à conserver à la civilisation la province égyptienne équatoriale, et non pas de l'engager à en abandonner la population à la barbarie des mahdistes et aux horreurs de la guerre civile.

Laissons pour le moment Émin-pacha redescendre le Nil vers Wadeï, tandis que Stanley revient vers Yambouya, où il avait laissé les provisions et les munitions qu'il n'avait pu prendre avec lui dans son premier voyage au lac Albert. D'après la dépêche reçue le 2 novembre 1889, par Sir W. Mackinnon, président du Comité de secours pour Émin-pacha, Stanley, parti le 25 mai 1888, rencontra le 17 août, à Banalya, à 16 jours de Yambouya, les débris de la colonne laissée sous le commandement du major Barttelot. Il en repartit le 1^{er} septembre et, après 140 jours de marche, 31 jours de moins que la première fois, il atteignit de nouveau le lac Albert, le 18 janvier 1889. « Là, j'appris » dit-il, « qu'Émin-pacha et Jephson étaient prisonniers depuis le 18 août de l'année dernière, c'est-à-dire depuis le jour où je constatais que la colonne du major Barttelot avait été anéantie. Les troupes de la province équatoriale s'étaient révoltées contre Émin, lui refusant toute obéissance. Peu après, les mahdistes avaient envahi la province avec des forces nombreuses. Après la première bataille, plusieurs des stations avaient capitulé; les indigènes, frappés de panique, se joignirent aux envahisseurs, et leur aidèrent à dévaster la province. Les fuyards ont été massacrés; grande perte de munitions. Les envahisseurs essayèrent un échec à l'attaque de Dufilé, et envoyèrent un steamer à Khartoum pour des renforts.

« C'est sur ces entrefaites qu'arrivant près de l'Albert-Nyanza, je trouvai une lettre qui m'attendait, exposant la situation dangereuse des survivants et me signalant l'impérieuse nécessité pour moi d'arriver avant la fin de décembre; autrement il serait trop tard. J'arrivai le 18 janvier. Du 14 février au 18 mai j'ai attendu les fugitifs; puis j'ai quitté l'Albert-Nyanza pour me rendre à la côte. »

Arrêtons-nous un moment pour chercher à comprendre, d'après cette partie de la dépêche de Stanley, ce qui s'est passé dans la province égyptienne au retour du gouverneur, chargé, comme nous l'a appris Stanley, de lire aux troupes un message rédigé par le chef de l'expédition de secours. Nous n'en avons pas le texte, mais, d'après l'entretien

de Stanley avec le gouverneur, nous pouvons nous représenter assez exactement ce qu'il devait être.

D'après une lettre du 18 octobre, qu'Omar-Saleh, le chef arabe qui attaqua Émin, écrivait au mahdi, le gouverneur de l'Égypte équatoriale se serait porté, après sa séparation d'avec Stanley, jusqu'à Lado, le plus septentrional des postes égyptiens.

« Nous nous sommes avancés avec les steamers et avons atteint Lado, où se trouvait Émin, le mudir de l'Équateur. Avant notre arrivée, les officiers et les soldats s'étaient déjà emparés d'Émin et d'un voyageur qui se trouvait auprès de lui¹. Ils les avaient mis tous deux aux fers. »

Il est donc vraisemblable que le gouverneur, engagé à lire aux troupes le message de Stanley, qui plaidait en faveur de la retraite, et arrivé à cet effet à Lado, n'obtint pas l'assentiment des officiers et des soldats aux propositions contenues dans ce document ; il les vit au contraire se révolter contre lui, et s'emparer, le 18 août 1888, de sa personne ainsi que de celle de son compagnon, M. Jephson. Émin-pacha prisonnier, l'anarchie régna à Lado et les mahdistes, qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour reprendre l'offensive contre la province de l'Équateur, profitèrent du désordre qui suivit l'emprisonnement du gouverneur, pour envahir la ville avec des forces nombreuses. Ils ne purent pas cependant s'en rendre maîtres sans coup férir ; les autres postes échelonnés en amont du Nil résistaient encore ; ce ne fut qu'après une bataille livrée par les soldats et officiers de leurs garnisons, que plusieurs des stations capitulèrent. Alors la panique s'empara des indigènes qui, voyant leurs protecteurs renoncer à les garantir contre les envahisseurs, se joignirent à ceux-ci pour dévaster la province, aidant aux troupes du mahdi à massacrer tous ceux qui cherchaient à échapper par la fuite à la vengeance des assaillants. Dans le désordre produit par la capitulation des garnisons égyptiennes, les munitions tombèrent naturellement au pouvoir des vainqueurs. Un seul poste paraît leur avoir opposé une résistance sérieuse ; et même leur avoir infligé une défaite, celui de Dufilé, dont la défense semble avoir été assez bien conduite pour obliger les mahdistes à dépêcher un steamer à Khartoum afin d'en ramener des renforts.

¹ M. Jephson, que Stanley avait laissé auprès d'Émin. Ces renseignements concordent avec ceux que le général Grenfell reçut à Souakim de la part d'Osman-Digma, lieutenant du mahdi. Voy. X^{me} année, p. 8-9.

Est-ce à ce succès de la garnison de Dufilé, que serait due l'évasion d'Emin-pacha et de Jephson ? Nous l'ignorons. Mais, d'après des dépêches ultérieures, on sait qu'ils ne sont plus captifs et se sont mis en marche avec Stanley vers la côte. Ce dernier était arrivé au lac Albert, le 18 janvier, avec M. Bonny, de l'arrière-garde du major Barttelot, et avec MM. Nelson, Stairs et Parke, qu'il avait pris en passant au fort Bodo. Emin-pacha n'y était pas venu, la révolte de Lado l'en avait empêché. Quoiqu'il signalât à Stanley, dans la lettre sus-mentionnée, la situation dangereuse de ceux qui n'avaient pas été massacrés et l'impérieuse nécessité d'arriver à leur secours avant la fin de décembre, Stanley ne paraît pas s'être beaucoup avancé vers le nord du lac Albert-Nyanza, pas même jusqu'à Msoué, le poste le plus méridional de la province d'Emin. Il semble ne pas avoir dépassé Kabréga, chef-lieu de l'Ou-Nyoro. Qu'a-t-il fait du 18 janvier au 14 février ? La dépêche ne le fait pas pressentir, et il y a là un mystère. Tout ce qu'elle nous dit, c'est que du 14 février jusqu'au 8 mai, il a attendu les fugitifs, vraisemblablement ceux d'entre les soldats et les officiers qui avaient réussi à échapper à la rage des madhistes et de leurs alliés indigènes enivrés de carnage. Mais le 8 mai, il ne semble pas qu'il eût encore été rejoint ni par Emin, ni par Jephson, ni par Casati. Néanmoins, il ne voulut pas prolonger cette attente plus longtemps et quitta l'Albert-Nyanza pour revenir vers la côte, obligé de constater l'impuissance de l'expédition dont il avait été chargé, pour conserver à la civilisation le seul territoire demeuré libre de l'influence des Arabes.

Si l'on se reporte à deux ans en arrière, au moment où tant d'expéditions de secours étaient préparées, non seulement en Angleterre, mais encore en Allemagne, en Autriche, en Italie, en France et en Belgique, on ne peut que déplorer amèrement que de tous ces projets, la plupart aient été abandonnés, qu'en particulier l'expédition confiée au Dr Lenz n'ait pu remonter du Tanganyika vers le nord, et que celle que les Allemands avaient équipée ait rencontré des obstacles insurmontables dans l'opposition de la East British African Company. Ils auraient voulu emprunter le territoire par lequel Thomson lui-même offrait de conduire une caravane de 400 porteurs, avec 50 ou 70 chameaux et ânes le long de la route qu'il avait suivie en 1883, pour aller de la mer à l'extrémité nord-est du Victoria-Nyanza¹; le passage leur a été refusé.

Comme le dit M. Wauters dans le *Mouvement géographique*, « la civilisation vient de faire un recul d'au moins un quart de siècle dans la vallée du Nil. La chaîne des centres civilisés qui reliaient les sources du Nil au

¹ Voy. la Carte, VI^{me} année, p. 64.

Caire, à Souakim et à Zanzibar est rompue. Maintenant, de ce côté, les avant-gardes de la civilisation sont rejetées à Wady-Halfa, à Massaoua, à Mombas et à l'Arououimi. Entre ces points, séparés les uns des autres par des milliers de kilomètres, une région immense est retombée dans l'obscurité, le fanatisme et la barbarie d'il y a un siècle. »

Il y a deux ans déjà, M. J. T. Wills, écrivait dans la *Fortnightly Review*, à l'occasion d'une expédition à envoyer par le Congo au secours d'Émin-pacha : « Toute issue pour échapper a été fermée à Gordon, au moment où il en avait l'intention, par un ordre du gouvernement britannique lui interdisant de remonter le Nil avec ses steamers pour rejoindre et renforcer Emin-pacha. Et cela, parce qu'il avait télégraphié qu'il avait l'autorisation du roi des Belges de s'emparer de ces provinces pour ce dernier, qui les gouvernerait et les protégerait depuis le Congo, et qu'il avait ajouté : cela mettra fin à la traite. Le gouvernement anglais fut jaloux de voir que la Belgique aurait ainsi l'honneur de compléter une grande œuvre que l'Angleterre avait commencée, à laquelle elle avait péniblement travaillé, et qu'elle avait pris l'habitude de regarder comme nationale. Il n'y a pas d'autre raison ou d'excuse pour cet ordre fatal et péremptoire que celle-ci : c'est que, si l'œuvre anti-esclavagiste que nous avions si longtemps poursuivie sur le haut Nil devait être sauvée et continuée, l'Angleterre voulait avoir la gloire de l'achever elle-même. Nous ne pouvons pas dire que nous avons écarté comme une utopie philanthropique une entreprise pour laquelle nous avons sacrifié, de propos délibéré, la vie d'un homme comme Gordon. Il n'y a pas de doute que s'il fût allé, avec cinq steamers chargés de provisions, au secours d'Émin et de Lupton, en 1884, les deux provinces de l'Équateur et du Bahr-el-Ghazal, n'eussent été sauvées et placées sous la juridiction du roi Léopold. »

Si c'était pour avoir seuls l'honneur de secourir Emin-pacha que les Anglais ont fait opposition à l'expédition allemande, ils n'ont pas à se féliciter du résultat de leur exclusivisme. Sans doute on fera valoir le nouveau progrès que la science géographique devra à l'expédition de Stanley, mais ce progrès ne consolera pas les amis de l'œuvre africaine de la dévastation d'une province comme celle d'Émin-pacha, ni de l'invasion du mahdisme et de l'esclavagisme dans la région des lacs, d'où l'enivrement du succès la fera peut-être déborder jusque dans les territoires réservés à l'influence anglaise, à l'influence allemande, qui sait, peut-être même jusqu'au cœur de l'État indépendant du Congo.

Voyons encore en terminant ce que nous apprend la dépêche de

Stanley quant à la route qu'il a suivie du lac Albert jusqu'à l'Ou-Sinja, au sud du Victoria-Nyanza.

« Mon itinéraire a été : la vallée du Sempliki, l'Awamba, l'Ou-Songora, le Toro, l'Ou-Haiyana, l'Ou-Nyampaka, l'Ankori, le Karagoué, l'Ou-Kanga, l'Ou-Sinja. Aucun natif hostile depuis notre départ de chez Kabréga (roi de l'Ou-Nyoro).

« Nous avons voyagé le long de la base de la chaîne des monts neigeux de Ruwenzori et le long de trois côtés du Nyanza méridional ou Nyanza d'Ou-Songora, lequel est maintenant appelé l'Albert-Edouard-Nyanza. Ce lac est à 900 pieds au-dessus de l'Albert-Nyanza ; son émissaire est le Sempliki, qui reçoit du Ruwenzori plus de 50 affluents, après quoi il se verse dans l'Albert-Nyanza, de sorte que l'Albert-Edouard-Nyanza est la source sud-ouest du Nil-Blanc, tandis que le Victoria-Nyanza en est la source sud-est. »

Le problème du lac nouvellement exploré est donc résolu par Stanley lui-même, qui, le premier, en révéla l'existence le 11 janvier 1876. Alors l'hostilité des indigènes l'empêcha d'en approcher. Jusqu'à cette année-ci, il ne savait pas positivement si ce lac appartenait au bassin du Nil ou à celui du Congo. Il penchait pour cette dernière hypothèse. « Ce dont je suis persuadé, » écrivait-il dans son rapport du 28 août 1888, « c'est que le Mouta-Nzigué est absolument distinct du lac Albert. » L'observation directe lui a fait reconnaître son erreur. Par le Sempliki, le nouveau lac se verse dans l'Albert-Nyanza, dont il n'est guère éloigné que d'un degré. Situé à 275^m au-dessus de ce dernier¹, on comprend que sur un si faible parcours, le Sempliki doive présenter une succession de cascades et de chutes, qui ajoutent certainement au pittoresque offert par les sommets élevés, les pics neigeux, les nombreux cours d'eau descendant des montagnes qui entourent cette vallée.

De l'extrémité sud du Victoria-Nyanza, probablement de Msalala, où avait été établi un dépôt de provisions pour son expédition, Stanley, avec une nombreuse suite, s'est dirigé d'abord vers le sud. D'après une communication de M. W. Mackinnon aux journaux anglais, il avait avec lui Emin-pacha, Casati, Marco, marchand grec, Osman, Effendi-Hassan, pharmacien tunisien, Stairs, Nelson, Jephson, Parke, Bonny. Huit cents hommes l'accompagnaient dans la direction de Mpouapoua, où, d'après

¹ L'Albert-Nyanza étant à 700^m au-dessus du niveau de la mer, l'Albert-Edouard-Nyanza doit avoir une altitude de 975^m, 225^m de moins que le lac Victoria, et 175^m de plus que le Tanganyika.

des lettres de Wissmann, ils étaient attendus à la fin de novembre. Wissmann se trouvait à Mpouapoua le 12 octobre, lorsqu'il reçut des messagers d'Émin-pacha et de Stanley¹. Il répondit au premier, envoya une dépêche à Zanzibar, puis se mit bien vite en route pour la côte, où il arriva le 2 novembre. Immédiatement, il organisa une forte caravane, chargée de porter des secours aux malheureux. Les Anglais de Mombas semblent jaloux de l'aide que fournit à Stanley le capitaine Wissmann; on annonce, en effet, que M. Mackenzie, directeur de la East british african Company, s'est mis en route pour être le premier à le rencontrer, afin de le détourner du territoire de la zone d'influence allemande, et de l'engager à se diriger vers le N.-E., pour arriver sur un point de la côte situé dans la zone d'influence anglaise. Nous pensons que Stanley et Émin, avec la troupe considérable qui les accompagne, choisiront le chemin le plus court et le plus sûr, celui que Wissmann vient de rendre à la circulation des caravanes, et qui tend directement de Mpouapoua à Zanzibar. Une lettre de Stanley à M. Portal, agent britannique, lui annonce, en effet, qu'il compte arriver à Zanzibar vers le 15 janvier prochain.

Quelles seront, pour les stations missionnaires de l'Afrique équatoriale orientale, les conséquences de la perte de la province d'Émin-pacha? l'avenir nous l'apprendra. Les missionnaires de l'Ou-Ganda savent les services qu'il leur a rendus dès 1882, par l'influence qu'il exerça en leur faveur auprès de Mtésa. Dans une lettre qu'il écrivait de Wadelai, le 19 avril 1887, à M. C.-H. Allen, secrétaire de la British and Foreign Anti-Slavery Society, il s'exprimait ainsi au sujet de M. Mackay,

¹ Dans un rapport du capitaine Wissmann, daté du 13 octobre, et publié par le *Reichs-Anzeiger*, le commissaire impérial écrit que, la veille, quatre soldats de Stanley et un soldat d'Émin étaient arrivés à Mpouapoua. Ils avaient quitté les deux chefs européens le 10 août, dans l'Ou-Soukouma, sur la rivière Isanga, et avaient fait la route en 33 jours, y compris 9 jours de repos, en passant par Noembo, Uveriveri et le nord de l'Ou-Gogo. Ils apportaient la nouvelle qu'Émin et Casati, avec 100 soldats soudanais, une suite nombreuse, un grand convoi d'ivoire, 240 Zanzibarites, devaient arriver le 20 novembre à Mpouapoua. Émin et Stanley avaient eu à soutenir de nombreux combats contre les mahdistes venant du nord; ils les avaient repoussés et s'étaient même emparés d'un des grands étendards du mahdi. La plus grande partie des soldats égyptiens d'Émin avaient refusé de le suivre, soutenant que, pour rentrer chez eux, ils devaient se diriger vers le nord et non vers le sud. Émin les avait laissés dans deux stations sous le commandement de deux officiers égyptiens.

qui, lui aussi, avait contribué à ravitailler le gouverneur de la province de l'Équateur.

« Il a fait dans l'Ou-Ganda une œuvre magnifique, mais, dernièrement, ses travaux ont été traversés par les intrigues des Arabes qui cherchent à le faire expulser. Sa position est devenue difficile ; j'espère toutefois qu'il pourra la maintenir. Dans l'intérêt de la mission de l'Ou-Ganda, je suis bien aise que Stanley ait choisi pour son expédition la route du Congo. Il y rencontrera des difficultés innombrables, que lui opposeront les régions à traverser, cependant il en triomphera. Tandis qu'en venant par l'Ou-Ganda, il n'eût jamais obtenu l'autorisation de venir jusqu'ici ; il eût dû l'arracher de vive force, au péril de ses jours et au risque de compromettre l'œuvre des missionnaires. »

Mieux que personne, Émin-pacha connaissait les besoins de l'Ou-Nyoro et de l'Ou-Ganda. Il insistait pour que la Church Missionary Society fondât une série de stations dans sa province et offrait libéralement d'en faire les frais pendant trois ans. S'il n'avait pas été menacé du côté du nord par les mahdistes, il est probable que la destruction des stations missionnaires de l'Ou-Ganda aurait été prévenue. Il regardait à l'Europe pour la délivrance de l'Afrique. « Je voudrais avoir, » disait-il, « avant ma mort, en faveur de l'œuvre que j'ai faite, une garantie meilleure que celle de la perspective de voir mis à ma place un bey respectable, qui ne comprendrait ni n'aimerait le pays et ses habitants. Quant à moi, si j'ai jamais eu besoin d'un encouragement pour poursuivre ma tâche, la vue de ce que, avec la permission de Dieu, il m'a été accordé de faire, sera pour moi un aiguillon qui me pressera de continuer à faire mon devoir avec joie. J'ai, comme vous le voyez, une belle tâche devant moi ; si, avec l'aide de Dieu, je réussis à en accomplir seulement une partie, je me sentirai plus que récompensé de ce que j'ai fait. Je demeure ici le dernier et unique représentant de l'état-major de Gordon. Il est donc de mon devoir de suivre la route qu'il nous a tracée. Tôt ou tard un brillant avenir luira pour ces contrées ; tôt ou tard ces peuples entretront dans le courant de la civilisation. Pendant douze ans j'ai été à la peine, répandant les semences de la moisson à venir, posant les fondements de l'édifice futur. »

Que doit-il éprouver en contemplant la dévastation de sa province, et les esclavagistes régnant en maîtres là où il avait réussi à maintenir un régime de liberté ? En attendant que nous l'entendions lui-même dans les rapports qu'il ne manquera pas d'adresser au gouvernement égyptien, nous ne pouvons que sympathiser de tout notre cœur avec le géné-

reux protecteur des indigènes du haut Nil; et, en dépit de tous les sujets de tristesse que nous offre le présent, croire et espérer pour eux un brillant avenir. Dieu veuille que cet avenir ne tarde pas trop et que le seul survivant de l'état-major de Gordon ait encore la consolation de le voir de ses yeux ¹.

¹ A la dernière heure, une dépêche du capitaine Wissmann, datée de Zanzibar, 20 novembre, nous apporte la nouvelle que le 10 novembre, Stanley, Emin-pacha, Jephson, Stairs, le Dr Parke, Nelson, Bonny, Casati, Schinze et Hofmann sont arrivés à Mpouapoua; Wissmann les attendait à Bagamoyo pour le 1^{er} décembre. La station de Mpouapoua était dans un état satisfaisant.

D'autre part, le correspondant du *New-York Herald* à Zanzibar a reçu communication de la lettre suivante de Stanley, du 11 novembre, de Mpouapoua :

Nous sommes arrivés ici hier, après être restés en route 55 jours depuis le Victoria-Nyanza, et 188 jours depuis l'Albert-Nyanza. Au dernier appel fait, il y a trois jours, la troupe d'Emin-pacha comptait 294 personnes, dont 59 enfants, pour la plupart des orphelins d'officiers égyptiens.

Depuis notre départ du Victoria-Nyanza, nous avons perdu 18 hommes d'Emin-pacha, et un Zanzibarite qui a été tué pendant que nous étions en pourparlers avec des indigènes hostiles. Toutes les expéditions que j'ai dirigées jusqu'à présent devenaient plus faciles à mesure que l'on approchait de la mer, mais je ne puis en dire autant de ma dernière expédition. Avec notre longue colonne de porteurs de hamacs, notre tâche a été bien plus pénible tant que nous n'avions pas transporté nos malades à bord... Après en avoir porté quelques-uns pendant un trajet d'un millier de milles, en combattant à droite et à gauche pour empêcher les Oua-Rasura de se saisir de leur proie, en traversant les montagnes les unes après les autres avec toute la vitesse possible, nous vîmes néanmoins nos malades mourir dans les hamacs.

Au sud du Victoria-Nyanza, nous avons eu quatre journées agitées comme nous n'en avions jamais eu. Pendant ces quatre jours nous avons combattu sans relâche. Les indigènes ont fait un mal incalculable aux hommes d'Emin-pacha; ils disaient que c'étaient des cannibales, venus dans le pays avec de mauvaises intentions. Il ne servait de rien de raisonner avec eux; toute tentative de nous les concilier ne faisait que les irriter davantage.

J'ai été informé que la route vers la mer par Simba-Mouéné était la meilleure; ce qui me paraît surtout désirable c'est l'abondance de provisions. Je me propose donc de suivre cette route. En ce qui concerne les dangers d'une attaque, l'une des routes est aussi mauvaise que l'autre.

Nous avons fait une découverte inattendue, celle d'une extension considérable du Victoria-Nyanza, au S.-O. Le lac ne se trouverait de ce côté là qu'à 250 kilom. du Tanganyika. J'avais toujours cru que ce fait avait été constaté, lors des nombreux voyages faits par les membres des sociétés de missions pour se rendre dans

BIBLIOGRAPHIE ¹

Édouard Dupont. LETTRES SUR LE CONGO. Récit d'un voyage scientifique entre l'embouchure du fleuve et le confluent du Kassaï. Paris (C. Reinwald), 1889, in-8°, 724 p., 11 cartes et planches, 12 gravures sur bois, 15 fr. — Jusqu'ici, les ouvrages écrits sur le bassin du Congo ont été avant tout des récits d'exploration. Comment s'en étonnerait-on, puisqu'il s'agit d'un pays dont la plus grande partie a été découverte, il y a douze ans seulement? La première chose à faire dans une contrée dont la traversée est de date si récente, c'est de se rendre compte de son orographie, de son régime fluvial et de ses populations. Les voyageurs la sillonnent de leurs itinéraires; chemin faisant, ils en reconnaissent, d'une manière générale, la faune et la flore. Quant à faire une étude systématique de son histoire naturelle, ils ne peuvent y songer; leur but principal est l'exploration.

Mais les choses marchent vite dans l'Afrique centrale. Connu d'hier, le bassin du Congo est déjà organisé en État avec ses principaux services, ses postes militaires, ses vapeurs naviguant régulièrement, ses communications assurées sur une grande étendue. Sur le cours inférieur du fleuve, il y a maintenant place pour les savants; la reconnaissance scientifique du pays peut être commencée.

M. Édouard Dupont, l'éminent naturaliste belge, a voulu attacher son nom à l'un des premiers voyages purement scientifiques au Congo. Cette expédition, entreprise à titre privé et à ses frais, a duré six mois

l'Ou-Ganda. Mais M. Mackay m'a montré les dernières cartes dressées par la Church Missionary Society, et j'ai vu qu'elle ne soupçonnait pas même le fait en question.

Pendant mon trajet, j'ai ébauché un relevé, et j'ai trouvé que la superficie du lac atteint le chiffre de 26,900 milles carrés, soit 1900 milles carrés en sus des estimations du capitaine Speke. Si vous jetez les yeux sur une carte du lac, vous verrez qu'une ligne de la côte se dirige de l'O.-N.-O. vers l'E.-S.-E., mais cette ligne ainsi tracée est, en réalité, une série de grandes îles montagneuses, dont quelques-unes sont bien peuplées, et qui se masquent l'une l'autre. C'est au sud de ces îles que se trouve la grande étendue d'eau récemment découverte. De même, le lac Ouriji, que le capitaine Speke a négligé, paraît être un lac considérable avec des îles peuplées.

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

et a été employée à visiter la contrée qui s'étend de l'embouchure du Congo au confluent du Kassaï. La distance en ligne droite qui sépare ces deux points est d'environ 600 kilom., mais, par suite des sinuosités de l'itinéraire parcouru, le trajet total peut être estimé à 2500 kilomètres. Il est évident que pour être profitable, un tel voyage devait être accompli avec le concours de l'État indépendant : soldats noirs, porteurs d'élite, steamers, ont été mis, autant que les exigences du service le permettaient, à la disposition de M. Dupont, qui put faire, grâce à ce précieux concours, une riche moisson de faits.

Les deux premiers tiers du livre sont consacrés au récit anecdotique de l'expédition. A mesure qu'il avance l'auteur fait part de ses observations et de ses impressions. Écrite sous forme de lettres, la narration qui relate les mille incidents du voyage et se complète par la description des différents aspects de la nature, ainsi que par l'exposé des phénomènes multiples auxquels l'homme assiste dans les régions tropicales, présente un intérêt qui va croissant. Le style est simple, limpide, c'est le style du savant qui décrit ce qu'il voit sans rien omettre et sans rien exagérer. A quoi servirait de chercher dans son imagination des choses à raconter, quand la nature elle-même fournit une si grande variété de faits intéressants ?

Toutefois l'auteur s'est rendu compte qu'au point de vue scientifique un exposé de ce genre était, par le fait, décousu. Pour arriver à des résultats positifs, il était nécessaire de grouper les faits observés, non d'après l'ordre chronologique, mais méthodiquement. Un travail d'ensemble dans lequel les principales questions devraient être reprises s'imposait donc à l'auteur. C'est à ce tableau et aux conclusions à en tirer qu'ont été réservés les trois derniers chapitres, d'ailleurs très étendus. L'un traite des questions d'ordre géologique ; le suivant, des faits relatifs à la flore et principalement de la distribution des palmiers ; le dernier, des questions ethnographiques.

Il ne peut entrer dans le cadre de ce compte rendu d'indiquer, d'une manière détaillée, les résultats de l'exploration du savant naturaliste. Disons seulement qu'elle fournit des données précieuses sur l'évolution géologique du plateau formant le bassin du Congo et de la chaîne côtière qui le borde. M. Dupont a recherché comment et à quelle époque la montagne côtière, en se formant, a isolé le centre du continent, quelles furent les conséquences de cet isolement, ainsi que les moyens par lesquelles les eaux accumulées en arrière de la chaîne parvinrent à vaincre l'obstacle qui les emprisonnait et à se déverser dans l'océan.

C'est la genèse de la percée du Congo à travers les monts de Cristal qui est décrite, avec preuves à l'appui.

De même, au point de vue ethnographique, les questions étudiées par l'auteur sont des plus intéressantes. Quel a été le genre primitif d'existence des nègres; comment se sont-ils transformés graduellement jusqu'à leur état actuel; quelle fut la part d'influence des civilisations orientales et de la découverte de l'Amérique sur le développement des indigènes du Congo? Voilà certes des sujets d'une haute portée et sur lesquels il a encore été écrit peu de chose. Les hypothèses émises par M. Dupont sont basées sur des observations sérieuses et éclairent d'un jour nouveau l'histoire de l'Afrique intérieure.

En un mot, le beau volume du savant belge, illustré de plusieurs cartes géographiques et géologiques et de vues panoramiques, prend place parmi les ouvrages les plus originaux et les plus importants qui aient été publiés sur l'Afrique.

Supplément à l'article intitulé Stanley et Emin-pacha, p. 367.

Au dernier moment, il nous arrive communication de deux lettres, l'une de Stanley au capitaine Wissmann, l'autre d'Emin au Dr Schweinfurth; la première montre que, quoique chef d'une expédition anglaise, Stanley n'a pas, pour le commissaire impérial allemand, l'antipathie que lui ont vouée les agents de la East british african Company.

Mon cher capitaine,

Je me permets de vous prier d'avoir la bonté de faire parvenir mes deux lettres à Zanzibar aussitôt que vous le pourrez. J'ai souvent éprouvé le désir de vous voir. Le sort vous amène à quelques journées de distance de moi. J'espère qu'il continuera à m'être favorable, et qu'il vous retiendra là où vous êtes jusqu'à ce que j'aie l'occasion de faire la connaissance d'un collègue qui a travaillé avec aussi peu d'ostentation et d'une façon si méritoire sur le même terrain que moi et sous le même patronage royal. En attendant notre rencontre, je reste

Yours most faithfully,

Henri-M. STANLEY.

Dans sa dernière phrase, Stanley fait allusion à l'exploration que Wissmann a faite du Kassaï avec l'appui du roi des Belges, que Stanley servait alors au Congo.

Un télégramme de Zanzibar annonce qu'une des expéditions chargées de ravitailler Stanley est partie pour Bagamoyo.

La lettre d'Emin-pacha au Dr Schweinfurth est datée de l'Ou-Sambiro, le 28 août; Emin écrit qu'il est atteint d'une grave affection des yeux; il ajoute qu'il est presque aveugle, ce qui l'empêche d'écrire longuement.

TABLE DES MATIERES

DE LA DIXIÈME ANNÉE

BULLETIN MENSUEL et NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Pages 3, 33, 65, 97, 129, 161, 193, 225, 257, 289, 321, 353.

CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

Pages 46, 79, 112, 140, 175, 204, 237, 256, 266, 299, 335, 361.

CORRESPONDANCE

	Pages		Pages
Lettres de Tati, de M. A. Demaffey..	28, 60,	Berthoud.....	91, 215, 281
	120	Lettres de Seshéké (Zambéze), de M. D.	
Lettre de Capetown, de M. A. Demaffey.	189	Jeanmairet.....	279, 347
Lettres de Lorenzo-Marquez, de M. P.			

ARTICLES DIVERS

Le tracé du chemin de fer du Congo ...	22	De la région comprise entre le haut Nil et la côte des Somalis.....	186
Les intérêts missionnaires dans l'Afrique orientale équatoriale	25	Expédition de M. Selous au nord du Zambéze ..	208, 247
Le commerce de la Suisse avec l'Afrique.	55	L'Afrique à Paris en 1889.....	272, 307
La révolution dans l'Ou-Ganda.....	84	Le Tanganyika	339
Communications entre la côte orientale d'Afrique et l'intérieur	110	Stanley et Emin-pacha.....	367
Expédition de Stanley, de Yambouya à l'Albert-Nyanza.....	146		

BIBLIOGRAPHIE

<i>Alexis (M. G.)</i> : La traite des nègres et la croisade africaine. — La barbarie africaine et l'action civilisatrice des missions catholiques au Congo et dans l'Afrique équatoriale.....	320	du Maroc à Malte, à travers l'Algérie, la Tunisie et les États barbaresques...	95
<i>Arnot (Fr. St.)</i> : Garenganze or seven years Pioneer Mission Work in Central Africa.....	190	<i>Bentley (Rev. W. Holman)</i> : Dictionary and grammar of the Kongo language.	94
<i>Béchet (Eugène)</i> : Cinq ans de séjour au Soudan français.....	351	<i>Bissuel (H.)</i> : Les Touareg de l'Ouest...	126
<i>Béguin (A.)</i> et <i>Feigneaux (P.)</i> : En zigzag		<i>Brosselard (Henri)</i> : Les deux missions Flatters.....	218
		<i>Buet (Ch.)</i> : Les premiers explorateurs français au Soudan équatorial.....	124
		<i>Commissao de Cartographia</i> : Carta da ilha da Boa-Vista.....	64

	Pages		Pages
<i>Carvalho (H.-A.-D. de)</i> : Methodo pratico para fallar a lingua da Lunda.....	222	<i>Junker (D^r W.)</i> : Reisen in Afrika, 1875-1886	29
<i>Chatelain (Héla)</i> : Grammatica elementar do Kimbundu ou Lingua de Angola..	128	<i>Kerdeo-Chény (A. de)</i> : Guide du voyageur au Maroc	220
<i>Dalles (Édouard)</i> : Alger, Bon-Farik, Bli-dah et leurs environs.....	286	<i>Kettler (J.-J.) et Riemer (C.)</i> : Uebersichtskarte der deutschen Kolonien...	30
<i>Danckelmann (D^r Freiherr von)</i> : Mittheilungen von Forschungsreisenden und Gelehrten aus den deutschen Schutzgebieten.....	120	<i>Kettler (J.-J.)</i> : Karte von Emin Pacha's Gebiet und den Nachbarländern	62
<i>Descamps-David (D.)</i> : La part de la Belgique dans le mouvement africain...	159	<i>Kettler (J.-J.)</i> : Handkarte der deutschen Schutzgebiete in Ostafrika.....	219
<i>Dove (D^r Karl)</i> : Das Klima des ausser-tropischen Südafrikas mit Berücksichtigung der geographischen und wirthschaftlichen Beziehungen nach Klimatischen Provinzen dargestellt.....	125	<i>Lawson-Kingon (W.)</i> : The Germans in Damaraland.....	283
<i>Droogmans (H.)</i> : Notice sur l'État indépendant du Congo	284	<i>Marques (M. Sisenando)</i> : Expedição portugueza ao Muata-Ianvo.....	318
<i>Drummond (Henry)</i> : Tropical Africa...	30	<i>Mense (D.)</i> : Rapport sur l'état sanitaire de Leopoldville	121
<i>Dupont (Ed.)</i> : Lettres sur le Congo....	378	<i>Mercier (Ernest)</i> : La France dans le Sahara et au Soudan.....	255
<i>Fabri (D^r Friedrich)</i> : Fünf Jahre deutscher Kolonialpolitik	223	<i>Mollien (G.)</i> : Découverte des sources du Sénégal et de la Gambie.....	252
<i>Faidherbe (le général)</i> : Le Sénégal, la France dans l'Afrique occidentale....	288	<i>Péroz (Étienne)</i> : Au Soudan français...	253
<i>Guët (J.)</i> : Les origines de l'île Bourbon et de la colonisation française à Madagascar.....	63	<i>Plauchut (Edmond)</i> : L'Égypte et l'occupation anglaise.....	222
<i>Guiné Portugueza au 1/500 000</i>	285	<i>Ravenstein (E.-G.)</i> : A map of the Country between lakes Nyassa and Tanganyika	62
<i>Guiral (Léon)</i> : Le Congo français....	287	<i>Rosel (G.)</i> : Der Feldzug gegen die Sklaverei in Afrika.....	220
<i>Holub (D^r Emil)</i> : Von der Capstadt ins Land der Maschukulumbe	192	<i>Rouquette (Jules)</i> : Colonisation à travers les principaux peuples anciens et modernes	282
<i>James (F.-L.)</i> : The unknown Horn of Afrika.....	122	<i>Stevenson (J.)</i> : The Arabs in Central Africa and at lake Nyassa.....	32
<i>Jeppé (F.)</i> : Map of the Transvaal or S. A. Republic and Surrounding territories	350	<i>Velde (H.)</i> : Die Transvaal Goldfelder Süd-Afrika's	352
<i>Joussé (Théophile)</i> : La mission française évangélique au sud de l'Afrique.....	157	<i>Vivares (Mario)</i> : L'Alfa, étude industrielle et botanique	286
		<i>Wisemann (H.)</i> : Unter deutscher Flagge quer durch Africa von West nach Ost.	284

CARTES

La région des chutes du Congo entre Matadi et le Stanley-Pool, avec le tracé du chemin de fer projeté.....	62	Itinéraire de Stanley, de Yambouya au lac Albert	160
		Région comprise entre le haut Nil et la côte de la Somalie.....	192

TABLE
DES
CINQUANTE-TROIS CARTES
CONTENUES DANS LES DIX PREMIÈRES ANNÉES
DE
L'AFRIQUE EXPLORÉE ET CIVILISÉE

Nota. — Ces cartes sont énumérées ci-après dans l'ordre suivant : après les cartes générales, indiquées en tête, viennent les cartes partielles, en partant de l'Algérie, puis en allant à l'est, en longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale, jusqu'au Maroc.

	Pages.
Carte générale de l'Afrique.....	I, 224
Itinéraires suivis par les principaux explorateurs de l'Afrique, par le colonel Adan..	I, 24
Possessions européennes et stations civilisatrices	IV, 36
Carte commerciale de l'Afrique.....	VI, 384
Carte d'Afrique indiquant les régions encore inconnues de ce continent	IX, 320
Itinéraires de la Méditerranée occidentale	IX, 96
Province d'Oran et frontière marocaine	III, 84
Algérie, Tunisie et Sahara central, par M. J.-V. Barbier.....	III, 128
Afrique septentrionale, de Bone à Tunis.....	II, 228
Bassin des Chotts algéro-tunisiens.....	III, 248
Soudan égyptien et Abyssinie.....	V, 24
Explorations du D ^r Junker sur le haut Ouellé.....	IV, 116
Hydrographie du Soudan central	II, 64
Itinéraire de Matteuci et de Massari, de Souakim au golfe de Guinée.....	III, 220
Partie de l'Afrique voisine du détroit de Bab-el-Mandeb.....	IV, 352
Lac Tzana	III, 180
Région comprise entre le haut Nil et la côte de la Somalie	X, 192
Région comprise entre l'océan Indien et le Victoria-Nyanza.....	III, 104
Itinéraire de J. Thomson, de Mombas au Victoria-Nyanza par le pays des Masai ...	VI, 64
Carte de l'Afrique orientale d'après la convention anglo-allemande du 1 ^{er} novembre 1886	VIII, 92
Itinéraire de Keith Johnston dans l'Ousambara méridional	I, 112

	Pages
Itinéraires de M. Cambier :	
a. De la côte orientale à l'Ounyamouezi	I, 56
b. De la côte orientale au lac Tanganyika	I, 160
Routes proposées pour l'expédition destinée à seconrir Emin-pacha et Casati	VIII, 32
Expédition de M. Thomson aux lacs Nyassa et Tanganyika	II, 148
Région du lac Nyassa	III, 44
Madagascar	V, 164
Districts de Zoutpansberg (Transvaal) et de Lorenzo-Marques, par H. Berthoud	VII, 316
Les Spelounken (Transvaal), par P. Berthoud	II, 168
Gisements métallifères du Transvaal	VIII, 312
Chemins de fer de l'Afrique australe	I, 180
Bassin du Chobé	III, 64
Itinéraire de M. W. Montagu Kerr, de Gouloulounayo au lac Nyassa	VII, 160
Cimbébasie et Hottentotie	V, 100
Itinéraire du D ^r Hanz Schinz, au Damaraland et environs	VIII, 188
Itinéraire de MM. Capello et Ivens, de Mossamédès à Quilimane	IX, 192
Itinéraire de Wissmann, de Loanda à Zanzibar	IV, 92
Afrique équatoriale	VI, 140
Itinéraire d'Otto Schütt dans l'Afrique centrale, de Loanda au Zaire	I, 160
Itinéraire du voyage de MM. Capello et Ivens, dans l'Afrique occidentale (région portugaise)	II, 44
Itinéraire de Comber, au Congo	II, 208
La région des chutes du Congo entre Matadi et le Stanley-Pool, avec le tracé du chemin de fer projeté	X, 32
Le Congo moyen et l'Oubangi-Ouélé	IX, 160
L'Oubangi entre les chutes de Zongo et le pays des Yakoma	IX, 160
Itinéraire de Stanley, de Yambouya au lac Albert	X, 160
Itinéraires de Savorgnan de Brazza, de l'Ogôoué au Congo et au Niari	III, 288
Itinéraire du D ^r Schwarz, au Cameroun	VII, 188
Nouvelles possessions allemandes du golfe de Guinée	V, 316
La Côte d'Or entre le Prah et le Volta	VI, 324
Itinéraire de l'expédition Verminck aux sources du Niger	II, 188
Routes suivies par des Européens entre la côte de Sénégambie et le Niger	IV, 200
Itinéraire du D ^r Lenz, de Tanger, à Timbouctou et Saint-Louis	III, 20
Le Maroc	VII, 60

